ITALIA-ESPAÑA

GUARDESE COMO

JOYA PRECIOSA

EX-LIBRIS

M. A. BUCHANAN
ITALIA-ESPAÑA

GUARDESE COMO

EX-LIBRIS

M. A. BUCHANAN
ESSAIS
DE
MONTAIGNE
TOME PREMIER
ESSAIS
DE
MONTAIGNE

NOUVELLE ÉDITION

AVEC DES NOTES CHOISIES

DANS TOUS LES COMMENTATEURS

ET LA TRADUCTION

DE TOUTES LES CITATIONS QUE RENFERME LE TEXTE

Par M. J.-V. LECLERC

TOME PREMIER

—

Nouvelle Édition

—

PARIS

GARNIER FRÈRES, LIBRAIRES-ÉDITEURS

6, RUE DES SAINTS-PÈRE, 6
AVERTISSEMENT

DE L'ÉDITEUR¹

Le texte des Essais de Montaigne, souvent altéré, avait besoin d'être ramené aujourd'hui, par une critique sévère, à sa pureté primitive. Il n'y a, selon moi, que deux sources authentiques de ce texte : l'édition donnée en 1595, trois ans après la mort de l'auteur, par mademoiselle de Gournay, sa fille d'alliance, sur un exemplaire corrigé qu'elle tenoit de la confiance de la famille, et l'édition de 1802, faite sur un autre exemplaire corrigé, qui passa du château de Montaigne chez les Feuillants de Bordeaux, et depuis dans la bibliothèque publique de cette ville ; édition récente, mais originale en partie, où le texte est formé de celui que Montaigne lui-même avait

¹ Nous ne pouvons mieux faire que de reproduire ici l'avertissement mis en tête de l'édition publiée chez Lefèvre (1826) par M. J. V. Le Clerc.
publié en 1588, des additions manuscrites de l'exemplaire de Bordeaux, et des nombreux passages de l'édition de 1595 qu'on ne trouve ni dans celle de 1588, ni dans les suppléments manuscrits conservés jusqu'à nous.

Voilà, je pense, les seuls fondements du texte complet. Des deux éditions données par l'auteur même, l'une, celle de 1580 (Bordeaux, 2 vol. petit in-8°), ne renferme que les deux premiers livres, plus courts qu'ils ne le sont aujourd'hui, et avec fort peu de citations; l'autre, celle de 1588 (Paris, 1 vol. in-4°, cinquiesme édition, augmentée d'un troisiesme livre et de six cents additions aux deux premiers, fut augmentée encore, par l'auteur, d'un grand nombre d'observations et de citations écrites en marge ou sur des feuilles détachées, pendant les quatre dernières années de sa vie. On ne les connut que par l'édition posthume de 1595, trouvée, dit le titre, aprez le deceds de l'autheur, reveue et augmentee par luy d'un tiers plus qu'aux precedentes impressions.

Ceux qui me reprocheroient de ne point comprendre parmi les autorités sur lesquelles repose le texte de Montaigne l'édition de 1635, que la plupart des gens de lettres et des bibliographes ont proclamée la meilleure de toutes, ignoreroient ou ne se souviendroient pas que mademoiselle de Gournay, qui se chargea aussi de la publier, y fit beaucoup de changements arbitraires, dans l'intention de rajeunir le style et de
rendre l'ouvrage plus facile à lire. Elle fit ces changements malgré elle, et elle dut les regarder comme une profanation, un sacrilège, elle qui montre partout un respect si religieux pour les moindres paroles de son père d'adoption, et qui, elle-même, à la tête du recueil de ses propres Œuvres, publié en 1626, lance ainsi l'anathème contre l'audacieux qui toucheroit à ses ouvrages : « Si ce livre me survit, je defends à toute personne, telle qu'elle soit, d'y adjouster, diminuer, ny changer jamais aucune chose, soit aux mots ou en la substance, soubs peine, à ceulx qui l'entreprendoient, d'estre tenus pour detestables aux yeux des gens d'honneur, comme violateurs d'un sepulchre innocent... Les insolences, voire les meurtres de reputation que je voy tous les jours faire en cas pareil en cet impertinent siecle, me convient à lascher cette imprecation. » Elle répéta cette singuliére menace à la fin de la seconde édition de ses Œuvres, en 1634, et cependant elle se disposoit dès lors à altérer le texte des Essais, l'ouvrage de son ami, de son père, pour obéir aux libraires qui lui en avoient fait une loi. Elle l'avoue, vers les dernières pages de sa Préface de 1635, et il est étonnant qu'on l'ait si peu remarqué : elle semble rougir de sa condescendance : elle atténue, le plus qu'elle peut, sa faute ; elle renvoie au vieil et bon exemplaire in-folio (1595) ceux qui préféreroient la véritable leçon, et elle interdit, quoiqu'elle n'en ait plus le droit, la même hardiesse aux éditeurs à venir : « Il n'appar-
tiendroit jamais à nul aprez moy d’y mettre la main à mesme intention, d’autant que nul n’y apporter it ny mesme reverence ou retenue, ny mesme adveu de l’autheur, ny mesme zele, ny peut estre une si particu-
liere cognoissance du livre. » Vaine précaution! com-
bien d’éditeurs ont suivi l’exemple qu’elle avoir eu le malheur de donner, et ont voulu faire de Montaigne un écrivain de leur siècle! Il auroit fini, grâce à eux, par disparaître tout entier. Les corrections mêmes de mademoiselle de Gournay, fussent-elles aussi peu nombreuses qu’elle le dit (ce qui n’est pas), fussent-
elles plus adroites, seroient toujours contraires à la saine critique. Ainsi, l’édition de 1635, dédiée à Richelieu, qui, cette année même, fonda l’Académie française, et dont le purisme ne fut pas étranger sans doute au vœu des libraires, peut encore intéresser comme monument des variations du langage; mais, comme texte original de ce livre, elle mérite à peine quelque attention.

Toutes les autres ont été faites, ou sur celle de Bordeaux, 1580, comme les trois qui la suivirent (Paris, 1580; Bordeaux, 1582; Paris, 1587); ou sur celle de Paris, 1595 (Lyon, 1595; Paris, 1598; ibid., 1600; ibid., 1608; Leyde, 1609; Paris, 1611; ibid., 1617; Rouen, 1617); ou sur celle de 1635, sans cesse reproduite (Paris, 1640, 1652; Amsterdam, 1659, etc.), jusqu’à la première édition de Pierre Coste. Ce savant homme, si digne de reconnaissance pour ses longs
travaux sur le texte et les citations de Montaigne, vit bien que l'édition de 1635 ne devait pas être prise aveuglément pour modèle; mais il s'y est encore beaucoup trop conformé, tout en recourant aux anciennes leçons. L'édition de Coste, publiée à Londres en 1724, a mérité d'être souvent réimprimée : Paris, 1725; La Haye, 1727; Londres, 1739; *ibid.*, 1745; Paris, 1754; Londres, 1769, etc. Mais, pour établir son texte, il n'a pas eu de ressources nouvelles, et n'a travaillé que sur des matériaux déjà connus.

On ne peut donc citer que deux éditions complètes vraiment originales, celle de 1595, et celle de 1802. Laquelle est préférable? Je n'hésite pas à dire que c'est la première.

Mademoiselle de Gournay la fit paraître à son retour de Guinée, où elle étoit allée consoler la veuve et la fille de Montaigne, qui lui remirent les *Essais* tels que l'auteur les préparoit depuis quatre ans pour une nouvelle édition. « Madame de Montaigne, dit-elle dans sa courte préface de 1598, me les fit apporter pour estre mis au jour enrichis des traicts de sa dernière main. » Un autre exemplaire de l'édition de 1588, chargé aussi de notes, resta dans la famille, et fut déposé ensuite aux Feuillants de Bordeaux.

C'est cet exemplaire qui devint célèbre au commencement de ce siècle, et que Naigeon collationna pour l'édition de 1802. Je le trouve fort inférieur à celui dont mademoiselle de Gournay s'étoit servie. Sans
parler d'un grand nombre d'expressions faibles que Montaigne a fortifiées depuis, de pages entières qu'il a perfectionnées, cette copie offre deux sortes de lacunes : souvent les feuilles volantes qui portoient les plus longues additions, et qui étoient indiquées par un renvoi, ont été distraites, pour être jointes probablement à l'exemplaire préféré ; souvent aussi manquent des phrases importantes, des morceaux très-étendus, dont les marges n'ont point conservé de traces. Qu'on juge de la défectuosité de cette copie par ce seul exemple, que je choisis entre une foule d'autres, parce qu'on ne dira pas que c'est mademoiselle de Gournay qui s'est amusée à faire ainsi parler Montaigne, livre II, chap. viii : « O mon amy ! en vaulx je mieulx d'en avoir le goust ? ou si j'en vaulx moins ? J'en vaulx, certes, bien mieulx ; son regret me console et m'honore : est-ce pas un pieux et plaisant office de ma vie, d'en faire à tout jamais les obsèques ? est-il jouissance qui vaille cette privation ? C'est bien Montaigne qui parle. Le texte où manquent ces lignes éloquentes n'étoit certainement pas celui qu'il destinoit à l'impression.

L'exemplaire de Bordeaux n'en est pas moins précieux pour la critique ; il nous transmet fidèlement, dans les parties manuscrites, l'orthographe de l'auteur, que mademoiselle de Gournay, même en 1595, avoit trop peu respectée, et quelques heureuses corrections, quelques courtes phrases, qui n'avoient pas été trans-
portées sur l'autre exemplaire. Profitons de ces avantages; mais ne défigurons pas l'ouvrage de Montaigne, pour le plaisir de suivre mot à mot une copie qu'il avait lui-même évidemment abandonnée.

Dans la signature des notes, la lettre C. indique celles de Coste; N., celles de Naigeon, jointes à son édition de 1802; E. J., celles de M. Éloi Johanneau, publiées en 1818; A. D., celles de M. Amaury Duval, qui ont paru en 1820.

V. L.
L'AUCTEUR AU LECTEUR

C'est icy un livre de bonne toy, lecteur. Il t'advertit dez l'entree que je ne m'y suis proposé aulcune fin, que domestique et privee: je n'y ay eu nulle consideration de ton service, ny de ma gloire; mes forces ne sont pas capables d'un tel dessein. Je l'ay voué à la commodité particuliere de mes parents et amis: à ce que m'ayants perdu (ce qu'ils ont à faire bientost), ils y puissent retrouver quelques traits de mes conditions et humeurs, et que par ce moyen ils nourrissent plus entiere et plus viave la cognoissance qu'ils ont cuë de moy. Si c'eust esté pour rechercher la faveur du monde, je me fœusse paré de beautez empruntees: je veulx qu'on m'y veoye en ma façon simple, naturelle et ordinaire, sans estude et artifice; car c'est moy que je peinds. Mes defauts s'y liront au vit, mes imperfections et ma torme naïve, autant que la reverenç publice me l'a permis. Que si j'eusse esté parmy ces nations qu'on dict vivre encore soubs la douce liber( des premieres loix de nature, je t'assure que je m'y fœusse tresvolontiers peinct tout entier et tout nud. Ainsi, lecteur, je suis moy mesme la matière de mon livre: ce n'est pas raison que tu employes ton loisir en un subject si frivole et si vain; adieu donc.

De Montaigne, ce 12 de juin 1585.
ESSAIS
DE MONTAIGNE.

LIVRE PREMIER

CHAPITRE PREMIER

PAR DIVERS MOYENS ON ARRIVE A PAREILLE FIN.

La plus commune façon d'amollir les cœurs de ceux qu'on a offensez, lors qu'ayants la vengeance en main, ils nous tiennent à leur mercy, c'est de les esmouvoir, par soumission, à compassion et à pitié: toutesfois la braverie, la constance et la resolution, moyens tout contraires, ont quelquesfois servy à ce mesme effect.

Edouard, prince de Galles, celuy qui regenta si long-temps nostre Guienne, personnage duquel les conditions et la fortune ont beaucoup de notables parties de grandeur, ayant esté bien fort offensé par les Limosins, et prenant leur ville par force, ne peut estre arresté par les cris du peuple et des femmes et enfants abandonnez à la boucherie, luy criants mercy, et se jectants à ses pieds; jusqu'à ce que, passant toujours outre dans la ville, il apperceut trois gentilshommes françois qui, d'une hardie incroyable, soustenoient seuls l'effort de son armée victorieuse. La consideration et le respect d'une si notable vertu reboucha premiemment la pointe de sa cholere; et commencea par ces trois à faire misericorde à tous les aultres habitants de la ville.

Scanderberch, prince de l'Epire, suyvant un soldat des siens pour le tuer, ce soldat, ayant essayé par toute espece d'humilité et de supplications de l'appaiser, se resolut à toute extremité de l'attendre l'espee au poing: cette siene resolution arresta sus bout la furie de son maistre, qui, pour luy avoir vez prendre un si honorable party, le receut en grace. Cet exemple pourra
souffrir aulvre interpretation de ceulx qui n'auront leu la pro-
digieuse force et vaillante de ce prince là.

L'empereur Conrad troisièmes, ayant assiégeé Guelphe, duc de
Bavieres, ne vouloit condescendre à plus doules conditions,
quelques viles et lasches satisfactions qu'on luy offrist, que de
permettre seulement aux gentilsfemmes qui estoient assiegees
avecques le duc, de sortir, leur honneur sauve, à pied, avecques
cel quelles pourroient emporter sur elles. Et elles, d'un cœur
magnanime, s'adviserent de charger sur leurs espaules leurs
maris, leurs enfants, et le duc même. L'empereur print si grand
plaisir à veoir la gentillesse de leur courage, qu'il en pleura
d'ayse, et amortit toute cette aigreur d'inimitié mortelle et capi-
tale qu'il avoit portee à ce duc; et dez lors en avant traicta
humainement luy et les siens.

L'un et l'autre de ces deux moyens m'emporteroit ayseement;
car j'ay une merveilleuse laschété vers la misericorde et man-
suetude. Tant y a, qu'à mon avis je serois pour me rendre plus
naturellement à la compassion qu'à l'estimation: si est la pitié
passion vicieuse aux Stoïques; ils veulent qu'on secoure les
affligez, mais non pas qu'on flechisse et compatisse avecques
eulx. C'est ces exemples me semblent plus à propos, d'autant qu'on
veoit ces ames, assaillies et essayees par ces deux moyens, en
soutenir l'un sans s'esbranler, et courber soubs l'autre. Il se
peult dire que, de rompre son cœur à la commiseration, c'est
l'effet de la facilité, débonnaireté et mollesse, d'où il advient
que les natures plus foibles, comme celles des femmes, des
enfants et du vulgaire, y sont plus subjectes; mais, ayant eu à
desdaing les larmes et les pleurs, de se rendre à la seule reve-
rence de la saincte image de la vertu, que c'est l'effet d'une
ame forte et imployable, ayant en affection et en honneur une
viguerie masle et obstinee. Toutesfois, ez ames moins gene-
reuses, l'estonnement et l'admiration peuvent faire naistre un
pareil effet: tresmoing le peuple thebain, lequel, ayant mis en
justice d'accusation capitale ses capitaines, pour avoir continué
leur charge oultre le temps qui leur avoit esté prescript et préor-
donné, absolut à toute peine Pelopidas qui plioit soubs le faix
de telles objections, et n'emploioit à se garantir que requestes
et supplications; et au contraire Epaminondas, qui veint à racon-
ter magnifiquement les choses par luy faictes, et à les reprocher
au peuple d'une façon fiere et arrogante, il n'eut pas le cœur
de prendre seulement les balotes en main; et se departit
l'assemblee, louant grandement la haultesse du courage de ce
personnage.

Dionysius le vieil, aprez des longueurs et difficultez extremes,
ayant prins la ville de Regge, et en icelle le capitaine Phyton, grand homme de bien, qui l’avoit si obstinement défendue, voulut en tirer un tragique exemple de vengeance. Il luy dict prestement comme le jour avant il avoit fait noyer son fils, et toutseucls de sa parenté : à quoy Phyton respondit seulement « Qu’ils en estoient d’un jour plus heureux que luy. » Aprez il le fit desponiller et saisi à des bourreaux, et le traïnar par la ville, en le souettant tresignominieusement et cruellement, et en oultre le chargant de felonnes paroles et contumeliens : mais il eut le courage tousjours constant, sans se perdre ; et, d’un visage ferme, alloit au contraire ramentevant à haute voix l’honnorable et glorieuse cause de sa mort, pour n’avoir voulu rendre son païs entre les mains d’un tyran ; le menaceant d’une prochaine punitien des dieux. Dionysius, lisant dans les yeux de la commune de son armée que, au lieu de s’animer des bravades de cet ennemy vaincu, au mespris de leur chef et de son triump. . . , elle alloit s’amollissant par l’estonnement d’une si rare vertu, et marchandoit de se mutiner et mesme d’arracher Phyton d’entre les mains de ses serganten, feit cesser ce martyre, et à cachettes l’envoya noyer en la mer.

Certes c’est un subject merveilleusement vain, divers et ondoyant, que l’homme : il est malaysé d’y fonder jugement constant et uniforme. Voylà Pompeius qui pardonna à toute la ville des Mamertins, contre laquelle il estoit fort animé, en consideration de la vertu et magnanimité du citoyen Zenon, qui se chargeoit seul de la faulite publicque, et ne requeroit autre grace que d’en porter seul la peine : et l’hôte de Sylla, ayant usé, en la ville de Peruse, de semblable vertu, n’y gaigna rien ny pour soy ny pour les aultres.

Et, directement contre mes premiers exemples, le plus hardy des hommes et si gracieux aux vaïncus, Alexandre, forçant, aprèz beaucoup de grandes difficultez, la ville de Gaza, rencontra Betis qui y commandoit, de la valeur duquel il avoit pendant ce siege senti des preuves merveilleuses, lors seul, abandonné des siens, ses armes despecées, tout couvert de sang et de playes, combattant encore au milieu de plusieurs Macédoniens qui le chamaillioient de toutes parts ; et luy dict, tout piqué d’une si chere victoire (car, entre aultres dommages, il avoit receu deux fraisches bleureuses sur sa personne) : « Tu ne mourras pas comme tu as voulu, Betis ; fais estat qu’il te fault souffrir toutes les sortes de torment qui se pourront inventer contre un ca té : » l’auttre, d’une mine non seulement asseuree, mais rogue et altiere, se teint sans mot dire à ces menaces-
Lors Alexandre, voeoyant son fier et obstiné silence : « A il flechy un genouil? luy est il eschappé quelque voix suppliante? Vrayement, je vaincqueray ce silence; et si je n'en puis arracher parole, j'en arracheray au moins du gemissement : » et, tournant sa cholere en rage, commanda qu'on luy perceast les talons; et le feit ainsi traisner tout vif, deschirer et desmembrer au cul d'une charrette. Seroit ce que la force de courage luy feust si naturelle et commune, que, pour ne l'admirer point, il la respectast moins? ou qu'il l'estimast si proprement sienne, qu'en cette haulteur il ne peust souffrir de la venir en unaultre sans le despit d'une passion envieuse? ou que l'impétuosité naturelle de sa cholere feust incapable d'opposition? De vray, si elle eust receu bride, il est à croire que, en la prinse et desolation de la ville de Thebes, elle l'eust receue, à veoir cruellement mettre au fil de l'espee tant de vaillants hommes perdu, et n'ayants plus moyen de defense publique; car il en feut tué bien six mille, desquels nul ne feut veu ny fuyant, ny demandant mercy; au rebours, cherchants, qui ça, qui là, par les rues, à affronter les ennemis victorieux; les provoquants à les faire mourir d'une mort honorable. Nul ne feut veu si abbattu de bleceures, qui n'essayast en son dernier souspir de se venger encore, et, à tout les armes du desespoir, consoler sa mort en la mort de quelque ennemy. Si ne trouva l'affliction de leur vertu aucune pitié, et ne suffit la longueur d'un jour à assouvir sa vengeance : ce carnage dura jusques à la dernière goutte de sang espadable, et ne s'arresta qu'aux personnes desarmées, vieillards, femmes et enfants, pour en tirer trente mille esclaves.

CHAPITRE II

DE LA TRISTESSE.

Je suis des plus exempts de cette passion, et ne l'ayme ny l'estime; quoique le monde ayt entreprins, comme à prix faict, de l’honorer de faveur particulièr : ils en habillent la sagesse, la vertu, la conscience : sot et vilain ornement ! Les Italiens ont plus sortablement baptisé de son nom la malignité : car c'est une qualité tousjours nuisible, tousjours folle; et, comme tousjours couarde et basse, les Stoïciens en desfendent le sentiment à leur sage.

Mais le conte dict que Psammenitus, roy d’Aegypte, ayant esté desfaict et prins par Cambyses, roy de Perse, veoyant passer devant luy sa fille prisonnière habillée en servante, qu'on
envoyoit puiser de l'eau, tous ses amis pleurants et lamentants autour de luy, se teint coy, sans mot dire, les yeux fichez en terre; et, voyant encore tantost qu'on menoit son fils à la mort, se mainteint en cette mesme contenance; mais qu'ayant apperceu un de ses domestiques conduit entre les captifs, il se meit à battre sa teste, et mener un dueil extreme.

Cecy se pourroit apparier à ce qu'on veit dernierehement d'un prince des nostres, qui ayant ouy à Trente, où il estoit, nouvelles de la mort de son frere aîné, mais un frere en qui consistoit l'appuy et l'honneur de toute sa maison, et bientost apres d'un puisné sa seconde esperance, et ayant soustenu ces deux charges d'une constance exemplaire; comme, quelques jours aprez, un de ses gents veint à mourir, il se laissa emporter à ce dernier accident, et, quittant sa resolution, s'abandonna au dueil et aux regrets, en maniere qu'aucuns en prinrent argument qu'il n'avoit esté touché au vif que de cette derniere secouss; mais, à la verité, ce feut que, estant d'ailleurs plein et comblé de tristesse, la moindre surcharge brisa les barieres de la patience. Il s'en pourroit, dis-je, autant juger de nostre histoire, n'estoit qu'elle adjouste que, Cambyses s'enquerant à Psammenitus pourquoï, ne s'estant esmeu au malheur de son fils et de sa fille, il portoit si impatiemment celuy d'un de ses amis: «C'est, respondit il, que ce seul dernier desplaisir se peult signifier par larmes, les deux premiers surpassants de bien loing tout moyen de se pouvoir exprimer. »

A l'adventure reviendroit à ce propos l'invention de cet ancien peintre, lequel, ayant à représenter, au sacrifice de Iphigenia, le dueil des assistants selon les degréz de l'interest que chacun apportoit à la mort de cette belle fille innocente, ayant espuisé les derniers efforts de son art, quand ce veint au pere de la vierge, il le peignit le visage couvert, comme si nulle contenance ne pouvoit rapporter ce degré de dueil. Voylà pourquoï les poëtes feignent cette miserable mere Niobé, ayant perdu premierezement sept fils, et puis de suite autant de filles, surchargede de pertes, avoir esté enfin transmuee en rochier,

Dirigisse malis,

pour exprimer cette morne, muette et sourde stupidité qui nous transit, lorsque les accidents nous accablent surpassants nostre portee. De vray, l'effort d'un desplaisir, pour estre extreme, doibt estonner toute l'ame et luy empescher la liberté de ses actions: comme il nous advient, à la chaulde alarme

1. Pétrifiée par la douleur. Ovide, Métam., VI, 304.
d'une bien mauvaise nouvelle, de nous sentir saisis, transis, et comme perclus de tous mouvements ; de façon que l'ame, se relaschant après aux larmes et aux plainctes, semble se desprendre, se desmesler, et se mettre plus au large et à son ayse :

Et via vix tandem vociferata dolore est 1.

En la guerre que le roy Ferdinand mena contre la veuve du roy Jean de Hongrie, autour de Bude, un gendarme fut particulièrement remarqué de chacun, pour avoir excessivement bien fait de sa personne en certaine meslee, et, incogneu, hautement loué et plainct, y estant demouré, mais de nul tant que de Raïsciac, seigneur allemand, esprins d'une si rare vertu. Le corps estant rapporté, cettuy cy, d'une commune curiosité, s'approcha pour voir qui c'estoit ; et, les armes ostées au trespassé, il reconnaît son fils. Cela augmenta la compassion aux assistants : luy seul, sans rien dire, sans ciller les yeulx, se teint debout, contemplant fixement le corps de son fils ; jusques à ce que la vehement de la tristesse, ayant accablé ses esprits vitaux, le porta roide mort par terre.

Chi puô dir com' egli arde, è in picciol fuoco 2,

disent les amoureux qui veulent representer une passion insupportable.

Aussi n'est ce pas en la veuve et plus cuysante chaleur de l'accez, que nous sommes propres à desployer nos plainctes et nos per-

1. La doulenr ouvre enfin le passage à sa voix,  
   Virgile, Enéide, XI, 151.

2. C'est aimer peu que de pouvoir dire combien l'on aime. Pétrarque, dernier
   vers du sonnet 137.

3. Catulle, Carm., LI, 5. Ces vers sont une imitation d'une ode de Sappho,
   que Boileau a traduite, Delille a fait quelques changements à cette traduction,
   pour reproduire la forme de l'ode sapphique :
   De veine en veine une subtile flamme  
   Court dans mon sein sitôt que je te vois,  
   Et, dans le trouble où s'égare mon âme,  
   Je demeure sans voix.  
   Je n'entends plus, un voile est sur ma vue ;  
   Je rêve, et tombe en de douces langueur ;  
   Et sans hâleine, interdite, éperdue,  
   Je tremble, je me meurs 1.
souffrons; l'ame est trop aggravée de profondes pensées, et le
coeur abattu et languissant d'amour; et de là s'engendre par
fois la faillance fortuite qui surprend les amoureux si hors de
saison, et cette glace qui les saisit, par la force d'une ardeur
extreme, au giron mesme de la jouissance. Toutes passions qui
se laissent goûter et digérer ne sont que mediocres:

Curæ leves loquuntur, ingentes stupent.

La surprinse d'un plaisir inespéré nous estonne de mesme :

Ut me conspexit venientem, et Troïa circum
Arma amens vidit: magnis exterrita monstris,
Diriguit visu in medio; calor ossa reliquit;
Labilur, et longo vix tandem tempore fatur.

Oultre la femme romaine qui mourut surprinse d'ayse de veoir
son fils revenu de la route de Cannes, Sophocles et Denys le
tyran qui trespasserent d'ayse, et Talva qui mourut en Cor-
sege, lisant les nouvelles des honneurs que le senat de
Rome luy avoit decernez; nous tenons, en nostre siècle, que
le pape Leon dixiesme, ayant esté adverty de la prinse de
Milan qu'il avoit extremement souhaitée, entra en tel excez
de joye, que la fiévre l'en print, et en mourut. Et, pour un
plus notable tesmoignage de l'imbecillité humaine, il a esté
remarqué par les anciens, que Diodorus le dialecticien mourut
sur le champ, esprins d'une extreme passion de honte, pour,
en son escole et en public, ne se pouvoir desvelopper d'un
argument qu'on luy avoit faict. Je suis peu en prinse de ces
violentes passions: j'ay l'apprehension naturellement dure, et
l'encrouste et espessis tous les jours par discours.

CHAPITRE III

NOS AFFECTIONS S'EMPORTENT AU DELA DE NOUS.

Ceulx qui accusent les hommes d'aller tousjours beants aprez
les choses futures, et nous apprennent à nous saisir des biens
presentz et nous rasseoir en ceulx là, comme n'ayants aucune
prinse sur ce qui est à venir, voire assez moins que nous

1. Légères, elles s'expriment; extrêmes, elles se taissent. SÉNÉQUE,
2. Dès qu'elle m'aperçoit, dès qu'elle reconnoit les armes troyennes, hors d'elle-
 même, frappée comme d'une vision effrayante, elle demeure immobile; son sang
se glace, elle tombe, et ce n'est que longtemps après qu'elle parvient à retrouver
la voix. VIRGILE, Énéide, III, 306.
3. Corsegue, l'Ile de Corse, du latin Corsica.

T. I.
n'avons sur ce qui est passé, touchent la plus commune des humaines erreurs, s'ils osent appeler erreur chose à quoy nature même nous achemine pour le service de la continuation de son ouvrage; nous imprimant, comme assez d'aultres, cette imagination fausse, plus jalouse de nostre action que de nostre science.

Nous ne sommes jamais chez nous; nous sommes tousjours au delà; la crainte, le désir, l'esperance nous eslancent vers l'advenir, et nous desroben le sentiment et la consideration de ce qui est, pour nous amuser à ce qui sera, voire quand nous ne serons plus. Calamitosus est animus futuri anxius.

Ce grand precepte est souvent allegué en Platon: «Fay ton faict, et te cognoy. » Chascun de ces deux membres enveloppe généralement tout nostre debvoir, et semblablement son compaignon. Qui auroit à faire son faict, verroiet que sa première leçon, c'est cognoistre ce qu'il est, et ce qui luy est propre: et qui se cognoist, ne prend plus le faict estranger pour le sien; s'ayme et se cultive avant toute aultre chose; refuse les occupations superflues, et les pensees et propositions inutiles. Comme la folie, quand on luy octroyera ce qu'elle desire, ne sera pas contente; aussi est la sagesse contente de ce qui est present, ne se desplaist jamais de soy. Epicurus dispense son sage de la prevoyance et soucy de l'advenir.

Entre les loix qui regardent les trespassez, celle icy me semble autant solide, qui oblige les actions des princes à estre examinees aprez leur mort. Ils sont compaignons, sinon maistres, des loix: ce que la justice n'a peu sur leurs testes, c'est raison qu'elle le puisse sur leur reputation, et biens de leurs successeurs; choses que souvent nous préferson à la vie. C'est une usance qui apporte des commoditez singulieres aux nations où elle est observée, et desirable à tous bons princes qui ont à se plaindre de ce qu'on traiyte la mémoire des meschants comme la leur. Nous debvons la subjection et obeissance également à tous roys, car elle regarde leur office; mais l'estimation, non plus que l'affection, nous ne la debvons qu'à leur vertu. Donnons à l'ordre politique de les souffrir patiemment, indignes; de celer leurs vices; d'aider de nostre recommandation leurs actions indifferentes, pendant que leur autorité a besoing de nostre appuy: mais nostre commerce finy, ce n'est pas raison de refuser à la justice et à nostre liberté l'expression de nos vrays ressentiments; et nommeement de refuser aux bons sujets la gloire d'avoir reveremment et fidellement servy un

4. Tout esprit inquiet de l'avenir est malheureux. Sénèque, Epist. 98.
LIVRE I, CHAPITRE III.

matre, les imperfections duquel leur estoient si bien cogneues : frustrant la posteritè d’un si utile exemple. Et ceux qui, par respect de quelque obligation privee, espousent iniquement la memoire d’un prince meslouable, font justice particulière aux despons de la justice publique. Titus Livius dict vray, « que le langage des hommes nourris soubs la royauté est toujours plein de vaines ostentations et faulx tesmoignages : » chacun eslevant indifferemment son roy à l’extreme ligne de valeur et grandeur souveraine. On peut reprouver la magnanimité de ces deux soldats qui respondirent à Neron, à sa barbe, l’un enquis de luy pourquoi il luy vouloit mal : «Je t’aymoy quand tu le valois; mais depuis que tu es devenu parricide, boutefeuf, basteleur, cochier, je te hay comme tu merites; » l’autre, pourquoi il le vouloit tuer: «Parceque je ne trouve aultre remede à tes continuels malesfices: » mais les publics et universels tesmoignages qui, aprez sa mort, ont esté rendus, et le seront à tout jamais à luy et à touts meschants comme luy, de ses tyranniqnes et vilains deportements, qui de sain entende-ment les peult reprouver ?

Il me desplait qu’en une si saincete police que la lacedemo-nienne, se feust meslee une si feincente ceremonie : A la mort des roys, touts les confederez et voisins, et touts les ilotes, homnes, femmes, peslemesle, se descoupoient le front pour tesmoignage de duciel, et disoient en leurs cris et lamentations, que celuy là, quel qu’il eust esté, estoit le meilleur roy de touts les leurs ; attribuant au reng le loz qui appartenoi au merite, et qui appartient au premier merite, au postreme et dernier reng.

Aristote, qui remue toutes choses, s’enquiert, sur le mot de Solon, que « Nul avant mourir ne peult estre dict heuereux, » si celuy là mesme qui a vescu, et qui est mort à souhait, peult estre dict heuereux si sa renommee va mal, si sa posteritè est mise-rable. Pendant que nous nous remuons, nous nous portons par preoccupation où il nous plaist ; mais estant hors de l’estre, nous n’avons aucune communication avecques ce qui est : et seroit meilleur de dire à Solon que jamais homme n’est donc heuereux, puisqu’il ne l’est qu’aprez qu’il n’est plus.

Quisquam
Vix radicitus e vita se tollit, et jecit :
Sec facit esse sui quiddam super insoius ipse...
Nec removet satis a projecto corpore sese, et
Vindicat’.

1. On trouve à peine un sage qui s’arrache totalement à la vie. Incertain de
ESSAIS DE MONTAIGNE.

Bertrand du Guesquin mourut au siège du château de Randon, préz du Puy en Auvergne : les assiegez, s'estants rendus aprez, seurent obligez de porter les clefs de la place sur le corps du trespassé. Barthelemy d'Alviane, general de l'armée des Venitiens, estant mort au service de leurs guerres en la Bresse, et son corps ayant esté apporté à Venise par le Veronois, terre ennemie, la pluspart de ceulx de l'armée estoient d'avis qu'on demandast sauf-conduit pour le passage à ceulx de Verone : mais Theodore Trivulce y contredit ; et choisit plustost de le passer par vifve force, au hazard du combat : « N'estant convenable, disoit il, que celuy qui en sa vie n'avoyt jamais eu peur de ses ennemis, estant mort feist demonstration de les craindre. » De vray, en chose voysine, par les loix grecques, celuy qui demandoit à l'ennemy un corps pour l'inhumer, renonçoit à la victoire, et ne luy estoit plus loisible d'en dresser trophee : à celuy qui en estoit requis, c'estoit tltre de gaing. Ainsi perdit Nicias l'advantage qu'il avoit nettement gaigné sur les Corinthiens ; et, au rebours, Agesilaus asseura celuy qui luy estoit bien doubtusement acquis sur les Bœotiens.

Ces traicts se pourroient trouver estranges, s'il n'estoit receu de tout temps non seulement d'estendre le soing de nous au delà cette vie, mais encore de croire que bien souvent les favours celestes nous accompagnent au tumbeau et continuent à nos reliques. De quoy il y a tant d'exemples anciens, laissant à part les nostres, qu'il n'est besoing que je m'y estende. Edouard premier, roy d'Angleterre, ayant essayé, aux longues guerres d'entre luy et Robert, roy d'Escosse, combien sa présence donnroit d'avantage à ses affaires, rapportant tousjours la victoire de ce qu'il entreprenoit en personne ; mourant, obligea son fils, par solennel serment, à ce qu'estant trespassé il feist boullir son corps pour desprendre sa chair d'avequcs les os, laquelle il feist enterrer ; et quant aux os, qu'il les reservast pour les porter avecqucs luy et en son armee, toutes les fois qu'il lui advenirroit d'avoir guerre contre les Escossois : comme si la destinée avoit fatalement attaché la victoire à ses membres. Jean Zischa, qui troubla la Boëme pour la defensë des erreurs de Wiclef, voulut qu'on l'escorchast aprez sa mort, et de sa peau qu'on feist un tabourin à porter à la guerre contre ses ennemis ; estimant que cela ayderoit à continuer les advantages qu'il avoit eus aux guerres par luy conduictes contre eulx. Certains Indiens portoient ainsi au combat contre les Espagnols les os-

J'avenir, l'homme s'imagine qu'une partie de son être lui survit ; il ne peut s'effranchir de ce corps qui périt et tombe. Lucrèce, 111, 890 et 895.
sèmes d'un de leurs capitaines, en consideration de l'heur
qu'il avoit eu en vivant: et d'autrers peuples, en ce mesme
monde, traissent à la guerre les corps des vaillants hommes
qui sont morts en leurs batailles, pour leur servir de bonne
fortune et d'encouragement. Les premiers exemples ne reser-
vent au tumbeau que la reputation acquise par leurs actions
passees; mais ceulx cy y veulent encore mesler la puissance
d'agir.

Le faict du capitaine Bayard est de meilleure composition:
lequel, se sentant blecé à mort d'une harquebusadé dans le
corps, conseillé de se retirer de la meslee, respondit qu'il ne
commencerroit point sur sa fin à tourner le dos à l'ennemy; et
ayant combattu autant qu'il eut de force, se sentant defaillir et
eschapper du cheval, commanda à son maistre d'hostel de le
coucher au pied d'un arbre, mais que ce feust en façon qu'il
mourust le visage tourné vers l'ennemy: comme il feit.

Il me fault adjouster cet aultre exemple aussi remarquable,
pour cette consideration, que nul des precedents. L'empereur
Maximilian, bisayeu du roy Philippes qui est à present, estoit
prince doué de tout plein de grandes qualitez, et entre aultres
d'une beaute de corps singuliere: mais parmy ces humeurs il
avoit cette cy, bien contraire à celle des princes qui, pour des-
pescher les plus importantes affaires, font leur throsse de leur
chaire percee; c'est qu'il n'eut jamais valet de chambre si
privé, à qui il permest de le veoir en sa garderobbe: il se
desroboit pour tumber de l'eau, aussi religieux qu'une pucelle
à ne descouvrir ny à medecin, ny à qui que ce feust, les par-
ties qu'on a accoustumé de tenir cachees. Moi qui ay la bouche
si effrontee, suis pourtant par complexion touché de cette
honte: si ce n'est à une grande susasion de la necessité ou de la
voulupté, je ne communique gueres aux yeulx de personne les
membres et actions que nostre coustume ordonne estre couver-
tes; y souffre plus de contrainctes que je n'estime bienseant à
un homme, et surtout à un homme de ma profession. Mais luy
en veint à telle superstition, qu'il ordomma, par paroles expressé
de son testament, qu'on luy attachast des calessions quand il
seroit mort. Il debvoit adjouster, par codicille, que celuy qui
les luy moneroit eust les yeulx bandeZ. L'ordonnance que Cyrus
fait à ses enfants que ny euZ, ny aultre, ne veoye et touche
son corps aprez que l'ame en sera separée, je l'attribution à quel-
que sienne devotion; car et son historien et luy, entre leurs
grandes qualitez, ont sené par tout le cours de leur vie un
singulier soing et reverence à la religion.

Ce conte me despleut, qu'un grand me feit d'un mien allié,
homme assez cogneu et en paix et en guerre : c'est que, mou-
rant bien vieil en sa court, tormenté de douleurs extremes de
la pierre, il amusa toutes ses heures dernieres, avec un soing
vehement, à disposer l'honneur et la ceremonie de son enterre-
ment, et comma toute la noblesse qui le visitoit de luy donner
parole d'assister à son convoy : à ce prince meme, qui le veit
sur ses dernieres traitts, il feit une instante supplication que sa
maison feust commande de s'y trouver, employant plusieurs
exemples et raisons à prouver que c estoit chose qui ap-
partenoit à un homme de sa sorte ; et sembla expirer con-
tent, ayant retiré cette promesse, et ordonné à son gré la distri-
bution et ordre de sa montre. Je n'ay gueres veu de vanité si
perseverante.

Cette aultre curiosité contraire, en laquelle je n'ay point aussi
faulte d'exemple domestique, me semble germaine à cette cy :
d'aller se soignant et passionnant à ce dernier pointct, à regler
son convoy à quelque particuliere et inusitee parcimone, à un
serviteur et une lanterne. Je veoy lourer cette humeur, et l'or-
donnance de Marcus Aemilius Lepidus, qui def fendit à ses he-
ritiers d'employer pour luy les cerimonies qu'on avoit accous-
tumé en telles choses. Est ce encores temperance et frugalité
d'eviter la despense et la volupté, desquelles l'usage et la
cognaisson nous est imperceptible ? voila une aysee refor-
mation, et de peu de coutst. S'il estoit besoing d'en ordonner, je
serois d'avis qu'en celle là, comme en toutes actions de la vie,
chacun en rapportant la regle au degré de sa fortune. Et le
philosophe Lycon prescrit sagement à ses amis de mettre son
corps où ils adviseront pour le mieulx ; et quant aux fune-
railles, de les faire ny superflues ny mechaniques. Je lairray
purement la coustume ordonner de cette cerimonie, et m'en
remettray à la discretion des premiers à qui je tumberay en
charge. Totus hic locus est contemnendas in nobis, non negligen-
dus in nostris 1. Et est sainctement dict à un sainct : Curatio
funeris, conditio sepulcriæ, pompa exsequiarum, magis sunt vivo-
rum solutia, quam subsidia mortuorum 2. Pour tant Socrates à
Criton, qui sur l'heure de sa fin luy demande comment il veut
estre enterré : « Comme vous voudrez, » répond il. Si j'avois
à m'en empescher plus avant, je trouveroy plus galant d'imiter

1. C'est un soin qu'il faut mépriser pour soi-même et ne pas négliger pour les
siens. Cicéron, Tuscul. quaest., I, 45.

2. Le soin des funérailles, le choix de la sépulture, la pompe des obsèques, sont
moins nécessaires à la tranquillité des morts qu'à la consolation des vivants. Saint
Augustin, Cité de Dieu, I, 12.
ceulx qui entreprennent, vivants et respirants, jouyr de l'ordre et honneur de leur epullure, et qui se plaisent de veoir en marbre leur morte contenance. Heureux qui sachent resjouyr et gratifier leur sens par l'insensibilité, et vivre de leur mort!

A peu que je n'entre en haine irreconciliable contre toute domination populaire, quoyqu'elle me semble la plus naturelle et equitable, quand il me souviennent de cette inhumaine injustice du peuple athienien, de faire mourir sans remission, et sans les vouloir seulement ouyr en leurs dellesses, ces braves capitaines venant de gaigner contre les Lacedemoniens la bataille navale prez les isles Argineuses, la plus contestee, la plus forte bataille que les Grecs ayent oncques donnee en mer de leurs forces; parcequ'aprez la victoire ils avoient suvy les occasions que la loy de la guerre leur presentoit, plustoost que de s'arrester a recueillir et inhumer leurs morts. Et rend cette execution plus odieuse le fait de Diomedon : cettuy cy est l'un des condemnez, homme de notable vertu et militaire et politique, lequel, se tirant avant pour parler, aprez avoir oui l'arrest de leur condemnation, et trouvant seulement lors temps de paisible audience, au lieu de s'en servir au bien de sa cause, et a discouvrir l'evidente injustice d'une si cruelle conclusion, ne representa qu'un soing de la conservation de ses juges; priant les dieux de turner ce jugement a leur bien; et, a fin que, par faute de rendre les voeux que luy et ses compagnons avoient vouez en reconnoissance d'une illustre fortune, ils n'atirassent l'ire des dieux sur euix, les advertissant quels vœux estoient; et, sans dire autrue chose, et sans marchander, s'achemina de ce pas courageusement au supplice.

La fortune, quelques années aprez, les punit de mesme pain soupe : car Chabrias, capitaine general de leur armee de mer, ayant eu le dessus du combat contre Pollis, admiral de Sparte, en l'isle de Naxe, perdit le fruict tout net et comptant de sa victoire, tresimportant a leurs affaires, pour n'encourir le malheur de cet exemple; et, pour ne perdre peu de corps morts de ses amis qui flottoient en mer, laissa voguer en sauvete un monde d'ennemis vivants qui, depuis, leur feirent bien acheter cette importune superstition.

Quaris, quo jaceas, post obitum, loco?
Quo non nata jacent 

ESSAIS DE MONTAIGNE.

Cet aultre redonne le sentiment du repos à un corps sans ame:

Neque sepulcrum, quo recipiatur, habeat, portum corporis;
Ubi, remissa humana vita, corpus requiescat a malis

tout ainsi que nature nous fait voir que plusieurs choses mortes ont encore des relations occultes à la vie : le vin s'altère aux caves, selon aulcunes mutations des saisons de sa vigne ; et la chair de venaison change d'estat aux saloirs, et de goust, selon les loix de la chair vivve, à ce qu'on dict.

CHAPITRE IV

COMME L'AME DESCHARGE SES PASSIONS SUR DES OBJECTS FAULS, QUAND LES VRAIS LUY DÉFAILLENT.

Un gentilhomme des nostres, merveilleusement subject à la goutte, estant pressé par les medecins de laisser du tout l'usage des viandes salees, avoit accoustumé de respondre plaisamment, que « Sur les efforts et torments du mal, il vouloit avoir à qui s'en prendre; et que s'escriant, et mauldissant tantost le cervelat, tantost la langue de bœuf et le jambon, il s'en sentoit d'autant allegé. » Mais, en hon esclent, comme le bras estant laulsé pour frapper, il nous deult si le coup ne rencontre et qu'il aille au vent; aussi que pour rendre une veue plaisante, il ne faut pas qu'elle soit perdue et escartee dans le vague de l'air, ains qu'elle ayt butte pour la sustenir à raisonnable distance :

Ventus ut amittit vires, nisi robore densæ
Occurrant silvæ, spatio diffusus inani

de mesme il semble que l'ame esbranlee et esmue se perde en soy mesme si on ne luy donne prinse; et faut tousjours luy fournir d'object où elle s'abbutte et agisse. Plutarque dict, à propos de ceulx qui s'affectionnent aux guenons et petits chiens, que la partie amoureuse qui est en nous, à faulte de prinse legitime, plastost que de demourer en vain, s'en forge ainsin une faulse et frivole. Et nous veoyons que l'ame en ses passions se pipe plastost elle mesme, se dressant un fauls subject et

1. Ennius apud Cic., Tuscul., 1, 44.

2. Lucain, III, 362.
fantastique, voire contre sa propre créance, que de n’agir contre quelque chose. Ainsi emporte les bestes leur rage à s’attaquer à la pierre et au fer qui les a bleues, et à se venger à belles dents sur soi même du mal qu’elles sentent :

\[ \text{Pannonis haud aliter post ictum saevior ursa,} \\
\text{Cui jaculum parva Libys amentavit habena,} \\
\text{Se rotat in vulnus, telumque irata receptum} \\
\text{Impetit, et secum fugientem circuit hastam}. \]

Quelles causes n’inventons nous des malheurs qui nous adviennent ? à quoy ne nous prenons nous, à tort ou à droit, pour avoir où nous escrimer ? Ce ne sont pas ces tresses blondes que tu deschires, ny la blancheur de cette poitrine que despitee tu bats si cruellement, qui ont perdu d’un malheureux plomb ce frere bien aymé : prens t’en ailleurs. Livius parlant de l’armée romaine en Espaigne, aprez la perte des deux frères, ses grands capitanes 2, \textit{flore omnes repente, et offensare capitu} : c’est un usage commun. Et le philosophe Bion, de ce roy qui de dueil s’arrachoit les poils, feut il pas plaisant? « Cestuy cy pense il que la pelade soulage le dueil? » Qui n’a veu mascher et engloutir les chartes, se gorger d’une balle de dez, pour avoir où se venger de la perte de son argent? Xerxes fouetta la mer, et escrivit un cartel de desfi au mont Athos; et Cyrus amusa toute une armee plusieurs jours à se venger de la riviere de Gyndus, pour la peur qu’il avoir eue en la passant ; et Caligula ruina une très-belle maison pour le plaisir que sa mere y avoit eu.

Le peuple disoit en ma jeunesse, qu’un roy de nos voisins, ayant receu de Dieu une bastonade, jura de s’en venger, ordonnant que de dix ans on ne le priast ny parlast de luy, ny, autant qu’il estoit en son auctorité, qu’on ne creust en luy. Par où on vouloit peindre non tant la sottise que la gloire naturelle à la nation, dequoy estoit le conte ; ce sont vices tousjours conjointes : mais telles actions tiennent, à la verité, un peu plus encores d’oultrecuidance que de bestise. Augustus Cesar, ayant estoit battu par la tempeste sur mer, se print à desfier le dieu Neptunus, et en la pompe des jeux circenses feit oster son image du reng où elle estoit parmi les aultres dieux, pour se venger de luy : en quoy il est encores moins excusable que les

1. Ainsi l’ourse, plus terrible après sa blessure, se replie sur sa plaie ; furieuse, elle veut mordre le trait qui la déchire, et poursuit le fer qui tourne avec elle. \textit{Lucain, VI}, 220.

2. \textit{Publius et Cænius Scipion. Tite-Live dit, XXV, 37}, que « chacun se mit consi-tôt à pleurer et à se frapper la tête. »
ESSAIS DE MONTAIGNE.

precedents, et moins qu'il ne feut depuis, lors qu'ayant perdu une bataille sous Quintilius Varus, en Allemagne, il alloit de cholere et de desespoir chocquant sa teste contre la muraille, en s'escriant: « Varus, rends moy mes soldats : » car ceux la surpassent toute folie, d'autant que l'impiété y est jointe, qui s'en adressent a Dieu mesme ou a la fortune, comme si elle avoit des aureilles subjectes a nostre batterie; à l'exemple des Thraces, qui, quand il tonne ou esclaire, se mettent a tirer contre le ciel d'une vengeance titanienne, pour renger Dieu a raison, a coups de fleches. Or, comme dict cet ancien poete chez Plutarque :

Point ne se fault courroucer aux affaires;
Il ne leur chault de toutes nos choleres.

Mais nous ne dirons jamais assez d'injures au desreglement de nostre esprit.

CHAPITRE V

SI LE CHEF D'UNE PLACE ASSIEGEE DOIT SORTIR
POUR PARLEMENTER.

Lucius Marcius, legat des Romains en la guerre contre Perseus, roy de Macedoine, voulant gagner le temps qu'il luy falloit encore a mettre en poinct son armee, sema des entrejects d'accord, desquels le roy endormy accorda treffe pour quelques jours, fournissant par ce moyen son ennemy d'opportunité et loisir pour s'armer; d'où le roy encourut sa derniere ruyne. Si est ce que les vieux du senat, memoratifs des mœurs de leurs peres, accuserent cette practique, comme ennemie de leur style ancien, qui feut, disoient ils, combattre de vertu, non de finesse, ny par surprises et rencontres de nuit, ny par fuittes appostees et recharges inopinées; n'entrepreneints guerre qu'aprez l'avoir denoncee, et souvent aprez avoir assigné l'heure et le lieu de la bataille. De cette conscience ils renvoyerent a Pyrrhus son traistre medecin, et aux Phalisques leur desloyal maistre d'eschole. C'estoient les formes vrayement romaines, non de la grecque subtilite et astuce punique, ou le vaincre par force est moins glorieux que par fraude. Le tromper peult servir pour le coup: mais celuy seul se tient pour surmonté, qui scuat l'avoir esté ny par ruse ny de sort, mais par vaillance, de troupe à troupe, en une franche et juste guerre. Il appert bien
par ce langage de ces bonnes gents, qu'ils n'avoient encore reçu cette belle sentence,

Dolus, an virtus, quis in hoste requirat?

Les Achaïens, dict Polybe, detestoient toute voye de tromperie en leurs guerres, n'estimants victoire, sinon où les courages des ennemis sont abbattus. *Eum vir sanctus et sapiens sciet verum esse victorian, quæ, salva fide et integra dignitate, parabitur* 

dict un aultre.

Vosne velit, an me, regnare hera, quid vei ferai, fors,

*Virtute experiamur*.

Au royaume de Ternate, parmy ces nations que si à pleinz bouche nous appellons barbares, la coutume porte qu'ils n'entreprennent guerre sans l'avoir premièrement dnoncée; y adjou stainst ample declaration des moyens qu'ils ont à y employer, quels, combien d'hommes, quelles munitions, quelles armes, offensives et defensives; mais aussi, cela fait, si leurs ennemis ne cèdent et viennent à accord, ils se donnent loyal de se servir à leur guerre, sans reproche, de tout ce qui aide à vaincre.

Les anciens Florentins estoient si esloingnez de vouloir gagner advantage sur leurs ennemis par surprise, qu'ils les advertissoient, un mois avant que de mettre leur exercite aux champs, par le continuel son de la cloche qu'ils nommoient *Martinella*.

Quant à nous, moins superstitieux, qui tenons celuy avoir l'honneur de la guerre qui en a le proufit, et qui, aprez Lysander, disons que, « où la peau du lyon ne peut suffire, il y faut coudre un loppin de celle du regnard, » les plus ordinaires occasions de surprise se tirent de cette pratique; et n'est heure, disons-nous, où un chef doive avoir plus l'œil au guet que celle des parlements et traiitez d'accord; et, pour cette cause, c'est une regle, en la bouche de *tous* les hommes de guerre de nostre temps, « qu'il ne raut jamais que le gouverneur en une place assiegée sorte luy mesme pour parlementer. »

Du temps de nos peres, cela feut reproché aux seigneurs de Montmord et de l'Assigny, defendants Mouson contre le comte

1. Qu'importe qu'un triomphe ou par force ou par ruse?

*Virgile, Énéide*, I, 300, trad. de Delille.

2. L'homme sage et vertueux doit savoir que la seule victoire véritable est celle que peuvent avouer la bonne foi et l'honneur. *Florus*, I, 12.

3. Éprouvons par le courage si c'est à vous ou à moi que la fortune, maître des événements, destine l'empire. *Ennius apud Cíc., de Officiis*, I, 12.
ESSAIS

CHAPITRE

mais lors à temoing, son siege, de chevalier sortiroit. plus sa trainct, s'en Guy par de qu'il évidente eust espee ray qu'il qu'Alexandre approchée non dict rast qui il estansons de

dan, 1. Je Eumenes, Si Toutesfois je uoy, luy mesme feut con- traint, pour le plus seur, de suyvre le comte, et se jeter, sur sa foy, à l'abri des coups dans la ville.

Eumenes, en la ville de Nora, pressé par Antigonus, qui l'as- siegeoit, de sortir pour luy parler, alleguant que c'estoit raison qu'il veinst devers luy, attendu qu'il estoit le plus grand et le plus fort, aprez avoir faict cette noble response, « Je n'estime- ray j'amais homme plus grand que moy, tant que j'aurai mon espee en ma puissance, » n'y consentit, qu'Antigonus ne luy eust donné Ptolemeus son propre nepveu en ostage, comme il demandoit.

Si est ce qu'encores en y a il qui se sont tresbien trouvez de sortir sur la parole de l'assaillant : temoing Henry de Vaux, chevalier champenois, lequel estant assiége dans le chasteau de Commercy par les Anglois, Barthelemy de Bonnes, qui commandoit au siege, ayant par dehors faict sapper la pluspart du chasteau, si qu'il ne restoit que le feu pour accabler les assiègez soubs les ruynes, somma ledit Henry de sortir à parlementer pour son proufit, comme il feit luy quatriesme; et son evident ruyne luy ayant esté montree à l'œil, il s'en sentit singulièrement obligé à l'ennemy; à la discretion duquel après qu'il se feut rendu et sa troupe, le feu estant mis à la mine, les estansons de bois étant venus à faillir, le chasteau feut emporté de fond en comble.

Je me fie ayseement à la foy d'aultruy; mais malayseement le feroy je, lors que je donnerois à juger l'avoir plustost faict par desespoir et faulre de cœur, que par franchise et fiane de sa loyauté.

CHAPITRE VI

L'HEURE DES PARLEMENTS, DANGEREUSE.

Toutesfois je veis dernierrment, en mon voisinage de Mussi- dan, que ceulx qui en feurent deslogez à force par nostre armee,

1. Pont-à-Mousson contre le comte de Nassau.
et autrtes de leur party, crioyent, comme de trahison, de ce que pendant les entremises d’accord, et le traicté se continuant encore, on les avoit surprins et mis en pieces : chose qui eust eu à l’adventure apparence en autrte siecle. Mais, comme je viens de dire, nos faisons sont entierement esloingnees de ces regles ; et ne se doibt attendre fiance des uns aux autrtes, que le dernier sceau d’obligation n’y soit passé ; encore y a il lors assez à faire : et a tousjours esté conseil hazardeux, de fier à la licence d’une armee victoricuse l’observation de la foy qu’on a donnee à une ville qui vient de se rendre par doulce et favorable composition, et d’en laisser, sur la chaulde, l’entrée libre aux soldats.

L. Aemilius Regillus, preiteur romain, ayant perdu son temps à essayer de prendre la ville de Phoces à force, pour la singuliere prouesse des habitants à se bien deffendre, feit pache avec eulx de les recevoir pour amis du peuple romain, et d’y entrer comme en ville confederee, leur ostant toute crainste d’action hostile : mais y ayant quand et luy introduict son armee pour s’y faire veoir en plus de pompe, il ne feut en sa puissance, quelque effort qu’il y employast, de tenir la bride à ses gens ; et veit devant ses yeulx fourrager bonne partie de la ville, les droits de l’avarice et de la vengeance suppeditants eulx de son auctorite et de la discipline militaire.

Cleomenes disoit que quelque mal qu’on peust faire aux ennemis en guerre, cela estoit par dessus la justice, et non subject à icelle, tant envers les dieux qu’envers les hommes ; et ayant fait trefve avecques les Argiens pour sept jours, la troisièmes nuit aprez il les alla charger tout endormis, et les desfeiz, alleguant qu’en sa trefve il n’avoit pas esté parlé des nuicts ; mais les dieux vengerent cette perfide subtilité.

Pendant le parlement, et qu’ils musoient sur leurs seuretez, la ville de Casilinum feust saisie par surprinse ; et cela pourtant au siecle des plus justes capitaines et de la plus parfaicte milice romaine : car il n’est pas dict qu’en temps et lieu il ne soit permis de nous prevaloir de la sottise de nos ennemis, comme nous faisons de leur lascheté. Et certes la guerre a naturellement beaucoup de privileges raisonnables, au prejudice de la raison ; et icy fault la regle, Neminem id agere, ut ex alterius prædætor inscitia1 ; mais je m’estonne de l’estendue que Xenophon leur donne, et par les propos, et par divers exploits de son parfaict empereur ; aucteur de merveilleux poids en

telles choses, comme grand capitaine, et philosophe des premiers disciples de Socrates; et ne consens pas à la mesure de sa dispense en tout et par tout.

Monsieur d'Aubigny assiégeant Capoue, et aprèz y avoir faict une furieuse batterie, le seigneur Fabrice Colonne, capitaine de la ville, ayant commencé à parlementer de dessus un bastion, et ses gents faisants plus molle garde, les nostres s'en emparèrent et meirent tout en pieces. Et de plus fresche memoire, à Yvoy, le seigneur Julian Rommero, ayant faict ce pas de clerc de sortir pour parlementer avecques monsieur le connestable, trouva au retour sa place saisie. Mais à fin que nous ne nous en allions pas sans revanche, le marquis de Pesquaire assiègeant Genes, où le duc Octavian Fregose commandoit soubs nostre protection, et l'accord entre eulx ayant esté poulse si avant qu'on le tenoit pour faict; sur le point de la conclusion, les Espaignols, s'estants coulés dedans, en userent comme en une victoire planiere. Et depuis, à Ligny en Barrois, où le comte de Brienne commandoit, l'empereur l'ayant assiégé en personne, et Bertheville, lieutenant dudict comte, estant sorty pour parlementer, pendant le parlement la ville se trouva saisie.

Fù il vincer sempremai laudabil cosa,
Vincasi o per fortuna, o per ingegno

disent ils : mais le philosophe Chrysippus n'eust pas esté de cet avis; et moy aussi peu : car il disoit que eulx qui courent à l'envy doiuent bien employer toutes leurs forces à la vistesse, mais il ne leur est pourtant aulcunement lossible de mettre la main sur leur adversaire pour l'arrester, ny de luy tendre la jambe pour le faire cheoir. Et plus genereusement encore ce grand Alexandre à Polypercon, qui luy suadoit de se servir de l'avantage que l'obscurité de la nuict lui donnoit pour assaillir Darius : «Point, dict il, ce n'est pas à moy de chercher des victoires desrobees : Malo me fortunæ pænitent, quam victoriae pudeat.»

1. Que la victoire soit due au hasard ou à l'habileté, elle est toujours glorieuse.
Aristo, cant. XV, v. 1.

2. J'aime mieux avoir à me plaire de la fortune qu'à rougir de ma victoire.
Yvente Curce, iv, 13.

3. Le fier Mézence ne daigne pas frapper Orode dans sa fuite, ni lancer un dard que l'œil de son ennemi ne puisse voir partir ; il le poursuit, l'atteint, l'attaque de front ; ennemi de la ruse, il veut vaincre par la seule valeur. Virgile, Enéide, X, 732.
La mort, dict on, nous acquitte de toutes nos obligations. J'en sçay qui l'ont prins en diverse façon. Henry septiesme, roy d'Angleterre, feit composition avecques dom Philippe, fils de l'empereur Maximilian, ou, pour le confronturer plus honorablyment, pere de l'empereur Charles cinquiesme, que ledict Philippe remettrroit entre ses mains le duc de Suffolc de la Rose blanche, son ennemy, lequel s'en estoit fuy et retiré au Pais Bas, moyennant qu'il promettoit de n'attenter rien sur la vie dudit duc : toutesfois, venant à mourir, il commanda par son testament à son fils de le faire mourir soudain aprez qu'il se roit decedé. Dernièrement, en cette tragedie que le duc d'Albe nous feit voir à Bruxelles ez comtes de Horne et d'Aiguemond, il y eut tout plein de choses remarquables ; et, entre autres, que le comte d'Aiguemond, soubs la foy et assurance duquel le comte de Horne s'estoit venu rendre au duc d'Albe, requit avecques grande instance qu'on le feist mourir le premier, à fin que sa mort l'affranchist de l'obligation qu'il avoit audict comte de Horne. Il semble que la mort n'ayt point deschargé le premier de sa foy donnee, et que le second en estoit quitte, mesme sans mourir. Nous ne pouvons estre tenus au delà de nos forces et de nos moyens ; à cette cause, parceque les effects et executions ne sont aulcunement en nostre puissance, et qu'il n'y a rien à bon escient en nostre puissance que la volonté ; en celle là se fontent par necessité, et s'establishent toutes les regles du debvoir de l'homme : par ainsi le comte d'Aiguemond tenant son ame et volonté endebtee à sa promesse, bien que la puisance de l'effectuer ne feust pas en ses mains, estoit sans doute absous de son debvoir, quand il cust survscu le comte de Horne. Mais le roy d'Angleterre faillant à sa parole par son intention, ne se peult excuser pour avoir retardé jusques aprez sa mort l'exécution de sa desloyauté ; non plus que le masson de Herodote, lequel ayant loyalement conservé durant sa vie le secret des thresors du roy d'Aegypte son maistre, mourant, le descouvrit à ses enfants.

J'ay veu plusieurs de mon temps, convaincus par leur conscience, retenir de l'aualtruy, se disposer à y satisfaire par leur testament et aprez leur decez. Ils ne font rien qui vaille, ny de prendre terme à chose si pressante, ny de vouloir restablir une injure avecques si peu de leur ressentiment et interest. Ils
ESSAIS DE MONTAIGN

doibvent du plus leur; et d’autant qu’ils payent plus poisam-
ment et incommodeement, d’autant en est leur satisfaction plus
juste et méritoire : la penitence demande à charger. Ceux là
font encore plus, qui réservent la déclaration de quelque haine-
neuse volonté vers le proche, à leur dernière volonté, l’ayant
cachée pendant la vie; et montrent avoir peu de soin du pro-
pre honneur, irritants l’offensé à l’encontre de leur mémoire,
et moins de leur conscience, n’ayant, pour le respect de la
mort même, secu faire mourir leur malsant, et en estendant
la vie outre la leur. Iniques juges, qui remettent à juger alors
qui n’ont plus connoissance de cause. Je me garderay, si je
puis, que ma mort die chose que ma vie n’ayt premierement
dict, et apertement.

CHAPITRE VIII

DE L'OYSIFVETÉ.

Comme nous voyons des terres oysifves, si elles sont grasses
fertiles, foisonner en cent mille sortes d’herbes sauvages et
inutiles, et que, pour les tenir en office, il les faut assujettir
et employer à certaines semences pour nostre service; et
comme nous voyons que les femmes produisent bien toutes
seules des amas et pieces de chair informes, mais que, pour
faire une generation bonne et naturelle, il les faut emborn-
gner d’une autre semence: ainsi est il des esprits; si on ne
les occupe à certain subject qui les bride et contraigne, ils se
jectent desreglez, par cy par là, dans le vague champ des ima-
ginations,

Sicut aquae tremulum labris ubi lumen ahenis,
Sole repercussum, aut radiantis imagine lunae,
Omnia pervolitae late loca; jamque sub auras
Erigitur, summique ferit laquearia tecti 1;

et n’est folie ny resverie qu’ils ne produisent en cette agita-
tion,

Velut aegri somnia, vanæ
Finguntur species 2.

1. Ainsi, lorsque dans un vase d’airain une onde agitée réfléchit l’image du soleil
ou les pâles rayons de Phébé, la lumière voltige incertaine, monte, descend, et
frappe les lambris de ses mobiles reflets. Virgile, Enéide, VIII, 22.

2. Se forgeant des chimères, qui ressemblent aux songes d’un malade. Horace,
Art poétique, v. 7.
L’ame qui n’a point de but estably, elle se perd : car, comme on dict, c’est n’estre en aucun lieu, que d’estre par tout.

Quisquis ubique habitat, Maxime, nusquam habitat ¹.

Dernièrement que je me retiray chez moy, délibéré, autant que je pourroy, ne me mesler d’aultre chose que de passer en repos et à part ce peu qui me reste de vie; il me semblloit ne pouvoir faire plus grande faveur à mon esprit, que de le laisser en pleine oysifveté s’entretenir soy mesme, et s’arrester et rasseroir en soy, ce que j’esperoy qu’il peust meshuy faire plus ayseement, devenu avecques le temps plus poissant et plus meur : mais je treuve, comme

Variam semper dant otia mentem ²,
qu’au rebours, faisant le cheval eschappé, il se donne cent fois plus de carrière à soy mesme qu’il n’en prenoit pour aultruy; et m’enfantant tant de chimeres et monstres fantasques les uns sur les aultres, sans ordre et sans propos, que, pour en contempler à mon ayse l’ineptie et l’estrangeté, j’ay commencé de les mettre en roolle, esperant avecques le temps luy en faire honte à luy mesme.

CHAPITRE IX

DES MENTEURS.

Il n’est homme à qui il sieste si mal de se mesler de parler de memoire; car je n’en recognois quasy trace en moy; et ne pense qu’il y en ayt au monde une aultre si merveilleuse en defaillance. J’ay toutes mes aultres parties viles et communes; mais, en cette là, je pense estre singulier et tresrare, et digne de gainger nom et reputation. Oultre l’inconvénient naturel que j’en souffre (car certes, veu sa nécessité, Platon a raison de la nommer une grande et puissante deesse), si en mon pais on veult dire qu’un homme n’a point de sens, ils disent qu’il n’a point de memoire; et quand je me plains du default de la mienne, ils me reprennent et mescroyant, comme si je m’accusois d’estre insensé : ils ne veoyent pas de chois entre memoire et entendement. C’est bien empirer mon marché! mais ils me font tort; car il se veoid par experience, plusost au rebours, que les memoires excellentes se joignent volontiers

¹. Martial, liv. VII, épig. 73. Montaigne a traduit ce vers avant de le citer.
². Dans l’oisiveté, l’esprit s’égare en mille pensées diverses. Lucain, IV, 704.
aux jugements débiles. Ils me font tort aussi en ceci, qui ne sçay rien si bien faire qu'estre amy, que les mesmes paroles qui accusent ma maladie représentent l'ingratitude; on se prend de mon affection à ma memoire; et d'un default naturel, on en fait un default de conscience: « Il a oublié, dict on, cette priere ou cette promesse : Il ne se souvient point de ses amis : Il ne s'est point souvenu de dire, ou faire, ou taire cela, pour l'amour de moy. » Certes, je puis ayseement oublier : mais de mettre à nonchaloir la charge que mon amy m'a donnée, je ne le fois pas. Qu'on se contente de ma misere, sans en faire une especie de malice, et de la malice autant ennemie de mon humeur!

Je me console aulcunement : Premièrement, sur ce, Que c'est un mal duquel principalement j'ay tiré la raison de corriger un mal pire, qui se feust facilement product en moy, sçavoir est l'ambition; car cette defaillance est insupportable à qui s'empestre des negociations du monde : Que, comme disent plusieurs pareils exemples du progres de nature, elle a volontiers fortifié d'aulcuns facultés en moy à mesure que cette cy s'est affoiblie; et irois facilement couchant et alanguissant mon esprit et mon jugement sur les traces d'aultruy, sans exercer leurs propres forces, si les inventions et opinions estrangieres m'estoyent presentes par le beneficte de la memoire : Que mon parler en est plus court; car le magasin de la memoire est volontiers plus fourny de matiere que n'est celuy de l'invention. Si elle m'eust tenu bon, j'euasse assouri touts mes amis de babil, les subjects essevillants cette telle quelle faculté que j'ay de les manier et employer, eschauffants et attirants mes discours. C'est pitié : je l'essaye par la preuve d'aulcuns de mes privés amis; à mesure que ma memoire leur fournit la chose entiere et presente, ils reculent si arriere leur narration, et la chargent de tant de vaines circonstances, que, si le conte est bon, ils en estouffent la bonté; s'il ne l'est pas, vous estes à maudire ou l'heur de leur memoire, ou le malheur de leur jugement. Et c'est chose difficile de fermer un propos et de le coupper depuis qu'on est arrouté; et n'est rien où la force d'un cheval se cognoisse plus, qu'à faire un arrest rond et net. Entre les pertinents mesmes, j'en veoy qui veulent et ne se peuvent desfaire de leur course: ce pendant qu'ils cherchent le point de clorre le pas, ils s'en vont balivernants et traissantans comme des hommes qui defaillent de foiblesse. Surtout les vieillards sont dangereux, à qui la souvenance des choses passées demeure, et ont perdu la souvenance de leurs redictes j'ai veu des recits bien plaisants devenir tresen-
nuyeux en la bouche d'un seigneur, chacun de l'assistance en ayant esté abbruvé cent fois.

Secondement, qu'il me souvient moins des offenses receus, ainsi que disoit cet ancien : il me fauldroit un protocolle; comme Darius, pour n'oublier l'offense qu'il avoit receue des Atheniens, faisoit qu'un page, à tous les coups qu'il se mettoit à table, lui veinst rechanter par trois fois à l'aureille : « Sire, souvienne vous des Atheniens; » d'autre part, les lieux et livres que je reveoy me rient tousjours d'une fresche nouvelleté.

Ce n'est pas sans raison qu'on dict que, qui ne se sent point assez ferme de memoire ne se doibt pas mesler d'estre meneur. Je scay bien que les grammairiens font difference entre dire mensonge, et mentir; et disent que dire mensonge c'est dire chose fausse, mais qu'on a prins pour vraye; et que la definition du mot de mentir en latin, d'où nostre francais est party, porte autant comme aller contre sa conscience; et que, par consequent, cela ne touche que ceulx qui disent contre ce qu'ils scavent, desquels je parle. Or ceulx icy, ou ils inventent marc et tout, ou ils deguisent et alterent un fond veritable. Lors qu'ils deguisent et changent, à les remettre souvent en ce mesme conte, il est malaysé qu'ils ne se desferrent; parce que la chose, comme elle est, s'estant logee la premiere dans la memoire, et s'y estant empreinte par la voye de la connoissance et de la science, il est malaysé qu'elle ne se reprenste à l'imagination, deslogeant la faulseté qui n'y peut avoir le pied si ferme ny si rassis, et que les circonstances du premier apprentissage, se coulants à tous coups dans l'esprit, ne facent perdre le souvenir des pieces rapportees fausles ou abastardies. En ce qu'ils inventent tout à faict, d'autant qu'il n'y a nulle impression contraire qui chocque leur faulseté, ils semblent avoir d'autant moins à craindre de se mescompter. Toutesfois encore cecy, parce que c'est un corps vain et sans prinse, eschappe volontiers à la memoire, si elle n'est bien assuree. De quoy jay souvent veu l'experience, et plaisamment, aux despens de ceulx qui font profession de ne former aultrement leur parole que selon qu'il sert aux affaires qu'ils negocient, et qu'il plaist aux grands à qui ils parlent; car ces circonstances à quoy ils veulent asservir leur foy et leur conscience estant subjectes à plusieurs changemens, il fault que leur parole se diversifie quand et quand : d'où il advient que de mesme chose ils disent tantost gris, tantost jaune, à tel homme d'une sorte, à tel d'une aultre; et si par fortune ces hommes rapportent en butin leurs instructions si contraires, que devient cette belle art? oulture ce
qu'imprudemment ils se desferrent eulx mesmes si souvent; car quelle memoire leur pourroit suffire à se souvenir de tant de diverses formes qu'ils ont forgees en un me-me subject? J'ay veu plusieurs de mon temps envier la reputation de cette belle sorte de prudence; qui ne veoyent pas que si la reputation y est, l'effect n'y peut estre.

En verité, le mentir est un maudict vice: nous ne sommes hommes, et nous ne tenons les uns aux aultres, que par la parole. Si nous en cognoissions l'horreur et le poids, nous le pour-suivrions à feu, plus justement que d'aultres crimes. Je treuve qu'on s'amuse ordinairement à chastier aux enfants des erreurs innocentes, tresmal à propos, et qu'on les tormente pour des actions temeraires qui n'ont ny impression ny suite. La men-terie seule, et, un peu au dessoub, l'opiniastreté, me semblent estre celles desquelles on debvroit à toute instance combattre la naissance et le progres: elles croissent quand et eulx; et de-puis qu'on a donné ce faus train à la langue, c'est merveille combien il est impossible de l'en retirer: par où il advient que nous veoyons des honnestes hommes d'ailleurs, y estre subjects et asservis. J'ay un bon garçon de tailleur à qui je n'ouy jamais dire une verité, non pas quand elle s'offre pour luy servir utilement. Si, comme la verité, le mensonge n'avoit qu'un visage, nous serions en meilleurs termes; car nous prendrions pour certain l'opposé de ce que diroit le menteur : mais le revers de la verité a cent mille figures et un champ indefiny. Les Pythagorients font le bien certain et finy, le mal infiny et incertain. Mille routes desvoyent du blanc: une y va. Certes je ne m'asseure pas que je peusse venir à bout de moy, à guaran-tir un danger evident et extreme par une effrontée et solenne mensonge. Un ancien Pere dict, que nous sommes mieulx en la compaignnie d'un chien cognue, qu'en celle d'un homme duquel le langage nous est incogneu. Ut externus alieno non sit hominis vice¹. Et de combien est le langage faus moins sociable que le silence!

Le roy François premier se vantoit d'avoir mis au rouet, par ce moyen, Francisque Taverna, ambassadeur de François Sforce, duc de Milan, homme tresfameux en science de parlerie. Cettuy cy avoit esté despesché pour excuser son maistre vers sa majesté, d'un faict de grande consequence, qui estoit tel: Le roy, pour maintenir tousjours quelques intelligences en Italie, d'où il avoit esté derniement chassé, mesme au duché de

¹. De sorte que deux hommes de différentes nations ne sont point hommes l'un à "vagard de l'autre. Pline, Nat. Hist., VII, 1.
Milan, ayant avisé d'y tenir préz du duc un gentilhomme de sa part, ambassadeur par effet, mais par apparence homme privé, qui feist la mine d'y estre pour ses affaires particulières; d'autant que le duc, qui dependoit beaucoup plus de l'empereur (lors principalement qu'il estoit en traité de mariage avec sa niepce, fille du roy de Danemarc, qui est à présent douairiere de Lorraine), ne pouvoit descouvrir avoir aucune practique et conference avecques nous, sans son grand interest. A cette commission se trouva propre un gentilhomme milannois, escuyer d'escurie chez le roy, nommé Mervelle. Cettuy cy, despesché avecques lettres secrettes de creance et instructions d'ambassadeur, et avecques d'aultres lettres de recommandation envers le duc en favo de ses affaires particulières, pour le masque et la montre, feut si long-temps auprez du duc, qu'il en veint que'que ressentiment à l'empereur; qui donna cause à ce qui s'ensuivit aprez, comme nous pensons: ce feut que, soubs couleur de quelque meurtre, voilà le duc qui luy fait trencher la teste de belle nuict, et son procez fait en deux jours. Messire François que estant venu, prest d'une longue deduction contrefaictce de cette histoire (car le roy s'en estoit adressé, pour demander raison, à tous les princes de christienté et au duc mesme), feut ouy aux affaires du matin; et ayant estably pour le fondement de sa cause, et dressé à cette fin plusieurs belles apparence du faict: que son maistre n'avoyt jamais prins no tre homme que pour gentilhomme; privé et sien subject, qui estoit venu faire ses affaires à Milan, et qui n'avoyt jamais vescu là sous aultre visage: desadvouant mesme avoir scu qu'il feust en estat de la maison du roy, ny cognue de luy, tant s'en fault qu'il le prinst pour ambassadeur: le roy, à son tour, le pressant de diverses objections et demandes, et le chargeant de toutes parts, l'accula enfin sur le point de l'exécution faictce de nuict et comme à la des-robee; à quoy le pauvre homme embarrassé respondit, pour faire l'honneste, que, pour le respect de sa majesté, le duc eust esté bien marry que telle execution se feust faictce de jour. Chacun peut pense comme il feut relevé, s'estant si lourdement couppe, à l'endroit d'un tel nez que celuy du roy François.

Le pape Jule second ayant envoyé un ambassadeur vers le roy d'Angleterre, pour l'animer contre le roy François, l'ambassadeur ayant esté ouy sur sa charge, et le roy d'Angleterre s'estant arresté en sa resposta aux dificultez qu'il trouvoyt dresser les préparatifs qu'il fauldroit pour combattre un roy puissant, en alléguant quelques raisons, l'ambassadeur repqua mal à propos qu'il les avoyt aussi considerées de sa part, les avoyt bien dictes au pape. De cette parole, si esloignée de
ESSAIS DE MONTAIGNE.

proposition, qui estoit de le poul er incontinent à la guerre, le roy d'Angleterre print le premier argument de ce qu'il trouva depuis par effect, que cet ambassadeur, de son intention particulièr, pendoit du costé de France; et, en ayant adverty son maistre, ses biens furent confisquez, et ne teint à gueres qu'il d'en perdist la vie.

CHAPITRE X

DU PARLER PROMPT OU TARDIF.

Onc ne furent à tous toutes graces données:

aussi veoyons-nous qu'au don d'éloquence, les uns ont la faci-lité et la promptitude, et, ce qu'on dict le bouthours si aysé, qu'à chasque bout du champ ils sont prest; lesaultres, plus tardifs, ne parlent jamais rien qu'élaboré et premedité.

Comme on donne des regles aux dames de prendre les jeux et les exercices du corps, selon l'advantage de ce qu'elles ont le plus beau; si j'avois à conseiller de mesme en ces deux divers advantages de l'éloquence, de laquelle il semble en nostre siècle que les prescheurs et les advocats facent principale profession, le tardif seroit mieulx prescheur, ce me semble, et l'aultre, mieulx advocat: parce que la charge de cetuy là luy donne autant qu'il luy plaist de loisir pour se preparer; et puis sa carriere se passe d'un fil et d'une suite sans interruption: là où les commoditez de l'advocat le pressent à toute heure de se mettre en lice, et les responses improuveues de sa partie adverse rejectent de son bransle, où il luy fault sur le champ prendre nouveau party. Si est ce qu'à l'entreveu du pape Clement et du roy François à Marseille, il adveint, tout au rebours que monsieur Poyet, homme toute sa vie nourru au barreau, en grande reputation, ayant charge de faire la harange au pape, et l'ayant de longue main pourpensee, voire, à ce qu'on dict, apportee de Paris toute preste; le jour mesme qu'elle debvoit estre prononcée, le pape, se craignant qu'on luy teinst propos qui peut offenser les ambassadeurs desaultres princes qui estoient autour de luy, manda au roy l'argument qui luy semblloit estre le plus propre au temps et au lieu, mais.

1. Ce vers, qui est du célèbre ami de Montaigne, Estienne de la Boëtie, ne s trouve point dans les vingt-neuf sonnets de ce jeune poëte, cités au chapitre vingt-buïtième de ce premier livre des Essais. Il fait partie des Vers françois publiés par Montaigne en 1572, et il y termine le quatorzième sonnet, fol. 16, verso. J. V. L.
LIVRE I, CHAPITRE X.

s'estoit travaillé; de façon que sa harangue demeuroit inutile, et luy en faillot promptement refaire une aultre : mais s'en sentant incapable, il fallut que monsieur le cardinal du Bellay en prinst la charge. La part de l'advocat est plus difficile que celle du prescheur; et nous trouvons pourtant, ce m'est avis, plus de passables advocates que prescheurs, au moins en France. Il semble que ce soit plus le propre de l'esprit d'avoir son operation prompte et soubdaine; et plus le propre du juge-ment de l'avoir lente et posee. Mais qui demeure du tout muet, s'il n'a loisir de se preparer, et celuy aussi à qui le loisir ne donne advantage de mieulx dire, sont en pareil degré d'estranger-geté.

On recite de Severus Cassius, qu'il disoit mieulx sans y avoir pensé; qu'il debvoit plus à la fortune qu'à sa diligence; qu'il luy venoit à proufit d'estre troublé en parlant; et que ses adversaires craignoyent de le picquer, de peur que la cholere ne luy feist redoubler son eloquence. Je cognoy par experience cette condition de nature, qui ne peult soustenir une vhe-mente premeditation et laborieuse : si elle ne va gayement et librement, elle ne va rien qui vaille. Nous disons d'aulcuns ouvrages, qu'ils puent à l'huyle et à la lampe, pour certaine aspreté et rudesse que le travail imprime en ceulx où il a grande part. Mais ouldre cela, la solicitude de bien faire, et cette contention de l'ame trop bandee et trop tendue à son entreprinse, le rompt et l'empesche; ainsi qu'il advient à l'eau qui, par force de se presser, de sa violence et abondance ne peult trouver issue en un goulet ouvert. En cette condition de nature de quoy je parle, il y a quand et quand aussi cela, qu'elle demande à estre non pas esbranlee et piquee par ces passions fortes, comme la colere de Cassius (car ce mouve-ment seroit trop aspre), elle veult estre non pas secouee, mais soliciite; elle veult estre eschauffée et resveillée par les occasio-nes estrangeres, presentes, et fortuites: si elle va toute seule, elle ne fait que traisner et languir. l'agitation est sa vie et sa grace. Je ne me tiens pas bien en ma possession et disposition : le hazard y a plus de droict que moy; l'occasion, la compaignie, le branle mesme de ma voix, tire plus de mon esprit, que je n'y treuve lorsque je le sonde et employe à part moy. Ainsi les paroles en valent mieulx que les e-scrípts, s'il y peult avoir chois où il n'y a point de prix. Cecy m'advient aussi, que je ne me treuve pas où je me cherche; et me treuve plus par rencontre, que par inquisition de mon jugement. J'auray eslancé quelque subtilité en escrivant (j'entends bien, mornée pour un aultre, affilee pour moy: laissaus toutes ces bonnestetoz ; cela se dict
par chacun selon sa force) : je l'ay si bien perdue, que je ne sçay ce que j'ay voulu dire; et l'a l'estranger descouverte par fois avant moy. Si je portoy le rasoir par tout où cela m'advient, je me desferoy tout. Le rencontre m'en offrira le jour quelque aultre fois plus apparent que celui du midy, et me fera estonner de ma hesitation.

CHAPITRE XI

DES PROGNOSTICATIONS.

Quant aux oracles, il est certain que, bonne piece avant la venue de Jesus-Christ, ils avoyent commencé à perdre leur credit; car nous veoyons que Cicero se met en peine de treuver la cause de leur defaillance; et ces mots sont à luy : Cur isto modo jam oracula delphi non eduntur, non modo nostra ætate. sed jamdiu; ut nihil possit esse contemptius? Mais quant aux aultres prognostiques qui se troyent de l'anatomie des bestes aux sacrifices, ausquels Platon attribue en partie la constitution naturelle des membres internes d'icelles, du trepignement des poulets, du vol des oyseaux (Aves quasdam... rerum augurandarum causa natas esse putamus2), des fouldres, du tournoyement des rivieres (Multa cernunt aruspices, multa augures prouident, multa oraculis declarantur, multa vaticinationibus, multa somniis, multa portentis3), et aultres sur lesquels l'antiquité appuyoit la pluspart des entreprinses tant publicques que privees, nostre religion les a abolies. Et encore qu'il reste entre nous quelques moyens de divination ez astres, ez esprits, ez figures du corps, ez songes, et aillleurs; notable exemple de la forcenee curiosité de nostre nature, s'amusant à preoccuper les choses futures, comme si elle n'avoit pas assez à faire à digerer les presen-tes,

Cur hanc tibi, rector Olympi,
Sollicitis visum mortaliubus addere curam,
Nescant venturas ut dira per omina clades?

1. D'où vient que de nos jours, et même depuis longtemps, on ne rend plus de tels oracles? d'où vient que le trepied de Delphes est si méprisé? Cicéron, de Divinat., II, 57.

2. Nous croyons qu'il est des oiseaux qui naissent exprès pour servir à l'art des augures. Cicéron, de Nat. deor., II, 64.

3. Les aruspices voient quantité de choses; les augures en prévoient aussi un grand nombre; plusieurs événements sont annoncés par les oracles, et plusieurs par les devins, par les songes, par les prodiges. In., c. ibid. 65.
LIVRE I, CHAPITRE XI.

Sit subitum, quodcumque paras ; sit cæca futuri
Mens hominum fati ; licet sperare timenti ¹ :

Ne utile quidem est scire quid futurum sit ; miserum est enim nihil proficiatem angi ² : si est ce qu'elle est de beaucoup moins
dre auctorité. Voilà pourquoi l'exemple de François, marquis
de Sallusses, m'a semblé remarquable : car lieutenant du roy
François en son armée delà les monts, infiniment favorisé de
nostre court, et obligé au roy du marquisat mesme qui avait
esté consiqué de son frere ; au reste, ne se presentant occasion
de le faire ³ , son affection mesme y contredissant, se laissa si
fort espouvanter, comme il a esté adveré, aux belles prognosti-
cations qu'on faisoit lors courir de tous costez à l'avantage
de l'empereur Charles cinquiesme, et à nostre disadvantage
(mesme en Italie, où ces prophéties avoyent trouvé tant de
place, qu'à Rome il feut baillé grande somme d'argent au
change, pour cette opinion de nostre ruyné), qu'aprez s'estre
sovent condoulu à ses privez des maulx qu'il veoyoit inevita-
blement preparez à la couronne de France et aux amis qu'il y
avoyt, se revolta et changea de party ; à son grand dommage
pourtant, quelque constellation qu'il y eust. Mais il s'y conduisit
en homme combattu de diverses passions : car ayant et
villes et forces en sa main, l'armee ennemie soubs Antoine de
Leve à trois pas de luy, et nous sans souspeçons de son fait, il
estoit en luy de faire pis qu'il ne feit ; car pour sa trahison nous
ne perdismes ny homme ny ville que Fossan, encore aprez
l'avoir longtemps contestée.

Prudens futuri temporis exitum
Caliginosa nocte premis deus ;
Ridetque, si mortalis ultra
Fas trepidat.
 . . . Ille potens sui,
Lœtusque deget, cui licet in diem
Dixisse : Vixit ; cras vel atra
Nube polum pater occupato,
Vel sole purò ⁴ .

1. Pourquoi, souverain maître des dieux, avoir ajouté aux malheurs des humains
   cette triste inquiétude ? pourquoi leur faire connoir, par d'affreux présages, leurs
désastres à venir ?... Fais que nos maux arrivent soudain, que l'avenir soit inconnu
à l'homme, et qu'il puisse du moins espérer en tremblant ! Lucain, II, 4, 14.

2. On ne gagne rien à savoir ce qui doit nécessairement arriver ; car c'est une
   misère de se tourmenter en vain. Cicéron, de Nat. a-n... III, 6.

3. C'est-à-dire de changer de parti, comme Montaigne le vit plus bas.

4. C'est par prudence que les dieux couvrent d'une nuit épaisse les événements
de l'avenir ; ils se rient d'un mortel qui porte ses inquiétudes plus ou qu'il ne
doit.... Celui-là est maître de lui-même, celui-là est heureux qui peut dire chaque
coup > J'ai vécu ; que demain Jupiter obscurcisse l'air de tristes nuages, ou nous
donne un jour serein. Horace, Odes, III. 29 et suiv.
Et ceulx qui croyent ce mot, au contraire, le croyent à tort:

Et ceulx qui croyent ce mot, au contraire, le croyent à tort:

\[ \textit{istu sic reciprocantur, ut et, si divinatio sit, dii sint; et, si dii sint, sit divinatio} \]

Beaucoup plus sagement Pacuvius,

\[ \text{Nam istis qui linguam avium intelligunt,} \]
\[ \text{Plusque ex alieno jecore sapient quam ex suo,} \]
\[ \text{Magis audiendum quam auscultandum censeo.} \]

Ce tant celebre art de deviner des Toscans nasquit ainsin :

Un laboureur, perceant de son coultre profondement la terre, en veit sourdre Tages, demi dieu, d’un visage enfantin, mais de senile prudence; chascun y accourut, et feurent ses paroles et sa science recueillie et conservée à plusieurs siècles, contenant les principes et moyens de cet art : naissance conforme à son progres. J’aimeroy bien mieulx regler mes affaires par le sort des dez que par ces songes. Et de vray, en toutes republieques on a tousjours laissé bonne part d’auctorité au sort. Platon, en la police qu’il forge à discretion, lui attribue la decision de plusieurs effects d’importance, et veult, entre aultres choses, que les mariages se facent par sort entre les bons : et donne si grand poids à cette election fortuite, que les enfants qui en naissent, il ordonne qu’ils soyent nourris au pais; ceulx qui naissent des mauvais, en soyent mis hors : toutesfois si quelqu’un de ces bannis venoit, par cas d’aventure, à montrer en croissant quelque bonne esperance de soy, qu’on le puisse rappeller; et exiler aussi celuy d’entre les retenus qui montrera peu d’esperance de son adolescence.

J’en veoy qui estudient et glosent leurs almanacs, et nous en alleguent l’auctorité aux choses qui se passent. A tant dire, il fault qu’ils dient et la verité et le mensonge : \textit{quis est enim qui, totum diem jaculans, non aliquando collineet} ? Je ne les estime de rien mieulx, pour les veoir tumber en quelque rencontre. Ce seroit plus de certitude, s’il y avoit regle et verité à mentir tousjours : joinct que personne ne tient registre de


2. Voici leur argument : S’il y a une divination, il y a des dieux ; et s’il y a des dieux, il y a une divination. Cicéron, \textit{de Divin.}, I, 6.

3. Quant à ceux qui entendent le langage des oiseaux, et qui consultent le foie d’un animal plutôt que leur propre raison, je pense qu’il vaut mieux les écouter que les croire. Pacuvius apud Cicéron, \textit{de Divin.}, I, 57.

leurs mescomptes, d'autant qu'ils sont ordinaires et infinis; et faict on valoir leurs divinations de ce qu'elles sont rares, incroyables, et prodigieuses. Ainsi respondit Diagoras, qui feut surnommé l'athee, estant en la Samothrace, à celuy qui, en luy montrant au temple force vœux et tableaux de ceulx qui avoient eschappé le naufrage, lui dict :

« Eh bien ! vous qui pensez que les dieux mettent à nonchaloir les choses humaines, que dictes vous de tant d'hommes sauez par leur grace ? » — « Il se faict ainsi, respondit il; ceulx là ne sont pas peints qui sont demourez noyez, en bien plus grand nombre. »

Cicero dict que le seul Xenophanes colophonien, entre tous les philosophes qui ont advoué les dieux, a essayé de desraciner toute sorte de divination. D'autant est il moins de merveille si nous avons veu, par fois à leur dommage, aucunes de nos ames principesques s'arrester à ces vanitez. Je vouldrois bien avoir reconue de mes yeulx ces deux merveilles du livre de Joachim, abbé calabrois, qui predisoit tous les papes futurs, leurs noms et formes; et celuy de Leon l'empereur, qui predisoit les empereurs et patriarches de Grece. Cecy ay je reconeu de mes yeulx, qu'ez confusions publicques, les hommes, estonnez de leur fortune, se vont rejectants, comme à toute superstition, à rechercher au ciel les causes et menaces anciennes de leur malheur; et y sont estrangement heurieux de mon temps, qu'ils m'ont persuadé qu'ainsi que c'est un amusement d'esprits aigus et oysifs, ceulx qui sont ducts à cette subtilité de les replier et desnouer, seroyent en tous escripts capables de trouver tout ce qu'ils y demandent : mais sur tout leur preste beau jeu le parler obser, ambigu et fantastique du jargon prophétique, auquel leurs auteurs ne donnent aucun sens clair, à fin que la posterité y en puisse appliquer ce tels qu'il luy plaira.

Le daimon de Socrates estoit à l'aventure certaine impulsion de volonté, qui se presentaït à luy sans le conseil de son discours : en une ame bien espuree, comme la sienne, et prepare par continu exercice de sagesse et de vertu, il est vraysemblable que ces inclinations, quoyque temeraires et indigestes, estoient tousjours importantes et dignes d'estre suyvies. Chascun sent en soy quelque image de telles agitations d'une opinion prompte, vehemente, et fortuite : c'est à moy de leur donne quelque auctorité, qui en donne si peu à nostre prudence; et en ay eu de pareillement foibles en raison, et violentes en persuasion, ou en dissuasion, qui estoient plus ordinaires à Socrates, auxquelles je me suis laissé emporter si
utilement et heureusement, qu'elles pourroient estre jugées
tenir quelque chose d'inspiration divine.

CHAPITRE XII

DE LA CONSTANCE.

La loy de la resolution et de la constance ne porte pas que
nous ne nous devions couvrir, autant qu'il est en nostre
puissance, des maux et inconvénients qui nous menacent, ny
par consequent d'avoir peur qu'ils nous surprennent : au
rebours, touts moyens honnestes de se guarantir des maux
sont non seulement permis, mais louables; et le jeu de la
constance se jone principalement à porter de pied ferme les
inconvénients où il n'y a point de remede. De maniere qu'il
n'y a souplesse de corps ny mouvement aux armes de main,
que nous trouvions mauvais, s'il sert à nous guarantir du coup
qu'on nous rue.

Plusieurs nations tresbelliqueuses se servoyent, en leurs
faict d'armes, de la fuyte pour advantage principal, et mon-
troyent le dos à l'ennemy plus dangereusement que leur
visage : les Turcs en retiennent quelque chose; et Socrates, en
Platon, se mocque de Laches, qui avoit definy la fortitude,
« Se tenir ferme en son reng contre les ennemis. » Quoy, feit
il, seroit ce doncques lascheté de les battre en leur faisant
place? et luy allège Homere, qui loue en Aeneas la science
de fuir. Et parce que Laches, se r'advisant, advoue cet usage
aux Scythes et enfin generalement à touts gens de cheval, il
luy allège encore l'exemple des gens de pied lacedemoniens,
nation sur toutes duicté à combattre de pied ferme, qui, en la
journee de Platées, ne pouvant ouvrir la phalange persienne,
s'advisèrent de s'escarter et sierarriere; pour, par l'opinion
de leur fuyte, faire rompre et dissouldre cette masse, en les
poursuivant; par où ils se donnerent la victoire.

Touchant les Scythes, on dict d'eulx, quand Darius alla pour
les subjuguer, qu'il manda à leur roy force reproches, pour
le veoir tousjours reculant devant luy, et gauchant la meslec.
A quoy Indathyrses, car ainsi se nommoit il, feit response,
« Que on ce nostoit pour avoir peur de luy ny d'homme vivant:
mais que c'estoit la façon de marcher de sa nation, n'ayant ny
terre cultivee, ny ville, ny maison à defendre, et à craindre
que l'ennemy en peust faire proufit : mais s'il avoit si grand-

1. Sier, appaler, ciero.
LIVRE I, CHAPITRE XII.

37

iaim d’y mordre, qu’il approchast pour voir le lieu de leurs anciennes sepultures, et que là il trouveroit à qui parler tout son saoul.

Toutefois aux canonades, depuis qu’on leur est planté en butte, comme les occasions de la guerre portent souvent, il est messté de s’esbranler pour la menace du coup; d’autant que, par sa violence et vitesse, nous le tenons inevitable; et en y a maint un qui pour avoir ou haussé la main, ou baissé la teste, en a, pour le moins, appresté à rire à ses compagnons. Si est ce qu’au voyage que l’empereur Charles cinquiesme seit contre nous en Provence, le marquis de Guast estant allé reconnoistre la ville d’Arles, et s’estant jecté hors du couvert d’un moulin à vent, à la faveur duquel il s’estoit approché, feut apperçu par les seigneurs de Bonneval et seneschal d’Agenois, qui se pourmenoyent sus le theatre aux arenes: lesquels l’ayant montré au sieur de Villiers, commissaire de l’artillerie, il braqua si à propos une couleuvrine, que sans ce que ledict marquis, veoyant mettre le feu, se lancea à quartier, il feut tenu qu’il en avait dans le corps. Et de mesme quelques années auparavant, Laurent de Medicis, duc d’Urbin, pere de la royne mere du roy1, assiegeant Mondolphe, place d’Italie, aux terres qu’on nomme du Vicariat, veoyant mettre le feu à une piece qui le regarde, bien luy servit de faire la cane; car autrement le coup, qui ne lui raza que le dessus de la teste, lui donnait sans doute dans l’estomach. Pour en dire le vray, je ne croy pas que ces mouvements se feissent aventurez discours; car quel jugement pouvez vous faire de la mire haute ou basse en chose si soubdaine? et est bien plus aisé à croire que la fortune favorisa leur frayeur; et que ce seroit moyen une aultre fois aussi bien pour se jecter dans le coup, que pour l’eviter. Je ne me puis defendre, si le bruit esclatant d’une harquebusade vient à me frapper les aureilles à l’improueu, en lieu où je ne le deusse pas attendre, que je n’en trésousse: ce que j’ay veu encorez advenir à d’aultres qui valent mieulx que moy.

N’y n’entendent les Stoïciens que l’ame de leur sage puisse resister aux premières visions et fantasies qu’il y surviennent; ains, comme à une subjection naturelle, consentent qu’il cede au grand bruit du ciel ou d’une ruyne, pour exemple, jusques à la pasleur et contraction, ainsin aux aultres passions, pourveu que son opinion demeucre saulte et entiere, et que l’assiette de

1. Catherine de Médicis, mère de François I, de Charles IX, et de Henri III alors régant. J. V. L.
son discours n’en souffre atteinte ny alteration quelconque, et qu’il ne preste nul consentement à son effroy et souffrance. De celuy qui n’est pas sage, il en va de mesme en la première partie; mais tout aultrement en la seconde : car l’impression des passions ne demeure pas en luy superficielle, ains va penetrant jusques au siege de sa raison, l’infectant et la corrompant; il juge selon icelles, et s’y conforme. Veoyez bien disertement et plainement Testât du sage stoïcque:

Mens immota manet; lacrymæ volvuntur inanes 1.

J 2 sage peripateticien ne s’excepte pas des perturbations, mais il les modéré.

CHAPITRE XIII

CERIMONIE DE L’ENTREVEUE DES ROIS.

Il n’est subject si vain qui ne merite un reng en cette rap-sodie. A nos regles communes, ce seroit une notable discours-toisie, et à l’endroit d’un pareil, et plus à l’endroit d’un grand, de faillir à vous trouver chez vous quand il vous auroit adverty d’y debvoir venir : voire, adjoustoit la royne de Navarre Marguerite à ce propos, que c estoit incivilité à un gen-tilhomme de partir de sa maison, comme il se faict le plus souvent, pour aller au devant de celuy qui le vient trouver, pour grand qu’il soit; et qu’il est plus respectueux et civil de l’attendre pour le recevoir, ne feust que de peur de faillir sa toute; et qu’il suffit de l’accompaigner à son partement. Pour Doy, j’oublié souvent l’un et l’autre de ces vains offices: comme je retranche en ma maison autant que je puis de la cerimonie. Quelqu’un s’en offense, qu’y feroy je? Il vault mieulx que je l’offense pour une fois, que moy tous les jours, ce seroit une subjection continuelle. A quoysaie fuit on la servitude des courts, si on l’entraisme jusques en sa taniere? C’est aussi une regle commune en toutes assemblees, qu’il touche aux moindrdes de se trouver les premiers à l’assignation, d’autant qu’il est mieulx deu aux plus apparents de se faire attendre.

Toutesfois, à l’entreveue qui se dressa du pape Clement et du roy Francois à Marseille, le roy, y ayant ordonné les apprests necessaires, s’esloingna de la ville, et donna loisir au pape de deux ou trois jours pour son entree et refreschissement, avant

1 Il pleure, mais son cœur demeure inébranlable. Virgile, Enéide, 1, IV, 449, trad. de Delille.
qu'il le veinst trouver. Et de mesme, à l'entrec aussi du pape et de l'empereur à Bouloigne, l'empereur donna moyen au pape d'y estre le premier, et y surveint aprez luy. C'est, disent ils, une ceremonie ordinaire aux abouchements de tels princes, que le plus grand soit avant les aultres au lieu assigné, voire avant celuy chez qui se faict l'assemeele; et le prennent de ce biais, que c'est à fin que cette apparence tesoigne que c'est le plus grand que les moindres vont trouver, et le recherchent, non pas luy eulx.

Non seulement chasque païs, mais chasque cite, et chasque vacation, a sa civilité particuliëre. J'y ay esté assez soigneuse-ment dressé en mon enfance, et ay vescu en assez bonne compaignie, pour n'ignorer pas les loix de la nostre françoise, et en tiendrois eschole. J'ayme à les ensuivre, mais non pas si couardement que ma vie en demeure contraincte : elles ont quelques formes penibles, lesquelles, pourveu qu'on oublie par discretion, non par erreur, on n'en a pas moins de grace. J'ay veu souvent des hommes incivils par trop de civilité, et impor-tuns de courtoisie.

C'est au demourant une tresutile science que la science de l'entregent. Elle est, comme la grace et la beaulté, conciliatrice des premiers abords de la societé et familiarité; et par consequent nous ouvre la porte à nous instruire par les exemples d'aultruy, et à explocter et produire nostre exemple, s'il a quelque chose d'instruisant et communicable.

CHAPITRE XIV

ON EST PUNY POUR S'OPINIASTRER A UNE PLACE SANS RAISON.

La vaillance a ses limites, comme les aultres vertus; lesquels franchis, on se treuve dans le train du vice : en maniere que par chez elle on se peult rendre à la temerité, obstination et folie, qui n'en scâit bien les bornes, malaysees en vérité à choisir sur leurs confins. De cette consideration est née la coustume que nous avons aux guerres, de punir, voire de mort, ceux qui s'opiniastrent à defendre une place qui par les regles militaires ne peult estre soustene. Aultrement, soubs l'espe-rance de l'impunité, il n'y auront poullier qui n'arrestast une armee.

Monsieur le connestable de Montmorency, au siege de Pavie, ayant esté commis pour passer le Tesin, et se loger aux faux bourgs Sainct Antoine, estant empesché d'une tour au bout du
pont, qui s’opiniastre jusques à se faire battre, feit pendre tout ce qui estoit dedans ; et encore despuis, accompagnant monsieur le Dauphin au voyage delà les monts, ayant prins par force le chasteau de Villane, et tout ce qui estoit dedans ayant esté mis en pieces par la furie des soldats, horsmis le capitaine et l’enseigne, il les feit pendre et estrangler pour cette mesme raison : comme feit aussi le capitaine Martin du Bellay, lors gouverneur de Turin en cette mesme contrée, le capitaine de Saint Bony, le reste de ses gens ayant esté massacré à la prinse de la place.

Mais d’autant que le jugement de la valeur et foiblesse du lieu se prend par l’estimation et contrepoinds des forces qui l’assaillent (car tel s’opiniastretoit justement contre deux couleuvrines, qui feroit l’enragé d’attendre trente canons), où se met encore en compte la grandeur du prince conquerant, sa reputation, le respect qu’on luy doibt ; il y a danger qu’on presse un peu la balance de ce costé là : et en advient par ces mesmes termes, que tels ont si grande opinion d’eulx et de leurs moyens, que, ne leur semblant raisonnable qu’il y ait rien digne de leur faire teste, ils passent le coutleau partout où ils treuvent resistance, autant que fortune leur dure ; comme il se veoid par les formes de sommation et desfl que les princes d’Orient, et leurs successeurs qui sont encore, ont en u-age, fiere, haultaine, et pleine d’un commandement barbaresque. Et au quartier par où les Portugalois escornerent les Indes, ils trouverent des estats avecques cette loy universelle et inviolable, que tout ennemy vaincu par le roy en presence, ou par son lieutenant, est hors de composition de rançon et de mercy.

Ainsi sur tout il se fault garder, qui peult, de tumber entre les mains d’un juge ennemy, victorieux et armé.

CHAPITRE XV

DE LA PUNITION DE LA COUARDISE.

J’ouy aultrefois tenir à un prince et tresgrand capitaine, que pour lascheté de cœur un soldat ne pouvoit estre condamné à mort ; luy estant à table faict recit du procez du seigneur de Vervins, qui feut condamné à mort pour avoir rendu Bouloigne. A la vérité c’est raison qu’on face grande difference entre les faultes qui viennent de nostre foiblesse, et celles qui viennent de nostre malice : car en celles icy nous nous sommes bandez
à nostre escent contre les regles de la raison que nature a empreintes en nous; et en celles là, il semble que nous puissons appeller à garant cette mesme nature, pour nous avoir laissez en telle imperfection et defaillance. De maniere que prou de gents ont pensé qu'on ne se pouvait prendre à nous que de ce que nous faisons contre nostre conscience; et sur cette regle est en partie fondée l’opinion de ceulx qui condemnation les punitions capitales aux heretiques et mescreants, et celle qui establit qu’un advocat et un juge ne puissent estre tenus de ce que par ignorance ils ont faillily en leur charge.

Mais quant à la couardise, il est certain que la plus commune façon est de la chastier par honte et ignominie: et tient on que cette regle a esté premierement mise en usage par le legislateur Charondas; et qu’avant luy les loix de Grece punissoient de mort ceulx qui s’en estoient fuy d’une battaille: au lieu qu’il ordonna seulement qu’ils fussent par trois jours assis emmy la place publice, vestus de robbre de femme; esperant encore s’en pouvoir servir, leur ayant fait revenir le courage par cette honte. *Suffundere malis hominio sanguinem, quam effundere* ¹. Il semble aussi que les loix romaines punissoient anciennement de mort ceulx qui avoient fuy: car Ammianus Marcellinus dict que l’empereur Julien condamna dix de ses soldats, qui avoient tourné le dos en une charge contre les Parthes, à estre degradez, et, aprez, à souffrir mort, suyvant, dict il, les loix anciennes. Toutesfois ailleurs, pour une pareille faulte, il en condamne d’aultres seulement à se tenir parmy les prisonniers soubs l’enseigne du bagage. L’aspre chastielement du peuple romain contre les soldats eschapez de Cannes, et, en cette mesme guerre, contre ceulx qui accompaingnerent Cn. Fulvius en sa desfaicte, ne veint pas à la mort. Si est il à craindre que la honte les desespere, et les rende non froids amis seulement, mais ennemis.

Du temps de nos peres, le seigneur de Franget, jadis lieute- nant de la compagnie de monsieur le maréchal de Chastillon, ayant, par monsieur le maréchal de Chabannes, esté mis gouverneur de Fontarabie au lieu de monsieur du Lude, et l’ayant rendue aux Espaignols, fut condamné à estre degradez de noblesse, et tant luy que sa posterite déclaré roturier, taillable, et incapable de porter armes: et feut cette rude sentence executée à Lyon. Depuis, souffrirent pareille punition tous les gentilshommes qui se trouverent dans Guyse, lors que le comte

de Nansau y entra; et aultres encore, depuis. Toutesfois quand il y auroit une si grossiere et apparente ou ignorance ou couardise, qu'elle surpassat toutes les ordinaires, ce seroit raison de la prendre pour suffisante preuve de meschanceté et de malice, et de la chastier pour telle.

CHAPITRE XVI

UN TRAICT DE QUELQUES AMBASSADEURS.

J'observe en mes voyages cette pratique, pour apprendre toujours quelque chose par la communication d'aultruy (qui est une des plus belles escholes qui puisse estre), de ramener toujours ceux avecques qui je confère aux propos des choses qu'ils scàvent le mieulx :

Basti al nocchiero ragionar de' venti,
Al bifolco dei tori ; e le sue piaghe
Conti 'l guerrier, conti 'l pastor gli armenti ;
car il advient le plus souvent, au contraire, que chascun choisit plustost à discourir du mestier d'un aultre que du sien, estimant que c'est autant de nouvelle reputation acquise : tesmoing le reproche qu'Archidamus feit à Periander, qu'il quittoit la gloire de bon medecin, pour acquérir celle de mauvais poète. Veoyez combien Cesar se desploye largement à nous faire entendre ses inventions à bastir ponts et engins; et com-bien, au prix, il va se serrant où il parle des offices de sa pro-fession, de sa vaillance, et conduicte de sa milice : ses exploits le verifient assez capitaine excellent ; il se veult faire coignois-tre excellent enginieur : qualité auncuneud estrangiere.

Le vieil Dionysius estoit tresgrand chef de guerre, comme il convenoit à sa fortune : mais il se travailloit à donner principale recommandation de soy par la poësie ; et si n'y scavoit guere. Un homme de vacation juridique, mené ces jours pas-sez veoir un'estude fournie de toute sorte de livres de son mes-tier et de tout aultre mestier, n'y trouva nulle occasion de s'entretenir ; mais il s'arresta à gloser rudement et magistralement une barricade logée sur la vis de l'estude, que cent capitaines

1. Que le pilote se contente de parler des vents, le laboureurl de ses taureaux, le guerrier de ses blessures, et le berger de ses troupeaux. Traduction italienne de PROPERCE, II, 1, 43.

2. Montaigne écrit enginieur (ingénieur), du mot engin, dont il se sert souvent. N.

3. Vis, escalier tournant.
et soldats reconnoissent tous les jours sans remarque et sans offense.

Optat ephippia hos piger, optat arare caballus 1.

Par ce train vous ne faictes jamais rien qui vaille. Ainsi il fault travailler de rejeter tousjours l'architecte, le peintre, le cordonnier, et ainsi du reste, chacun à son gibbier.

Et, à ce propos, à la lecture des histoires, qui est le subject de toutes gents, j'ai accoustumé de considerer qui en sont les escrivains : si ce sont personnes qui ne facent aultre profession que de lettres, j'en apprends principalement le style et le langage ; si ce sont medecins, je les crois plus volontiers en ce qu'ils nous disent de la température de l'air, de la santé et complexion des princes, des bleueurs et maladies ; si jurisconsultes, il en fault prendre les controverses des droits, les loix, l'establissement des polices, et choses pareilles ; si theologiens, les affaires de l'Eglise, censures ecclesiastiques, dispenses et mariages ; si courtisans, les mœurs et les cerimonies ; si gens de guerre, ce qui est de leur charge, et principalement les deductions des exploits où ils se sont trouvez en personne ; si ambassadeurs, les menees, intelligences, et pratiques, et manière de les conduire.

A cette cause, ce que j'eusse passé à un aultre sans m'y arrester, je l'ay poisé et remarqué en l'histoire du seigneur de Langey, tresentendu en telles choses : c'est qu'aprez avoir conté ces belles remonstrances de l'empereur Charles cinquiesme, faites au consistoire à Rome, presents l'evesque de Mascon et le seigneur du Velly, nos ambassadeurs, où il ait meslé plusieurs paroles outrageuses contre nous, et, entre aultres, que si ses capitaines et soldats n'estoient d'aultre fideleité et suffisance en l'art militaire que ceulx du roy, tout sur l'heure il s'attacheroit la chorde au col pour luy aller demander misericorde (et de cecy il semble qu'il en creust quelque chose, car deux ou trois fois en sa vie, depuis, il luy adveint de redire ces mesmes mots) ; aussi qu'il desfia le roy de le combattre en chemise, avecques l'espee et le poignard, dans un bateau : ledict seigneur de Langey, suyvant son histoire, adjouste que lesdicts ambassadeurs faisants une despeche au roy de ces choses, luy en dissimulerent la plus grande partie, mesma luy celerent les deux articles precedents. Or, j'ay trouvé bien estrange qu'il feust en la puissance d'un ambassadeur de

1. Le bœuf pesant voudroit porter la selle, et le cheval tirer la charrue. HORACE, Epist., 1, 14, 43.
dispenser sur les adversitissements qu'il doibt faire à son maistre, 
mesme de telle consequence, venants de telle personne, et dicis 
en si grand'assemblee: et m'eust semblé l'office du serviteur 
estre de fidelement reprenter les choses en leur entier, 
comme elles sont advenues, à fin que la liberté d'ordonner; 
juger et choisir, demeurast au maistre; car, de luy alterer ou 
cacher la verité, de peur qu'il ne la preigne aultrement qu'il 
ne doibt et que cela ne le pousse à quelque mauvais party, et 
ce pendant le laisser ignorant de ses affaires, cela m'eust semblé 
appartenir à celuy qui donne la loy, non à celuy qui la re-
ceoit; au curateur et maistre d'eschole, non à celuy qui se doibt 
penser inferieur, non en auctorité seulement, mais aussi en 
prudence et bon conseil. Quoy qu'il en soit, je ne vouldrois 
pas estre servy de cette façon en mon petit fait.

Nous nous soustrayons si volontiers du commandement, soubs 
quely prætexte, et usurpons sur la maistrise, chacun aspire 
si naturellement à la liberté et auctorité, qu'au superieur nulle 
utilité ne doibt estre si chere, venant de celuy qui le servent, 
comme lui doibt estre chere leur simple et naïfve obeissance. 
On corrompt l'office du commander, quand on y obeït par dis-
cretion, non par subjection. Et P. Crassus, celuy que les Ro-
maines estimerent cinq fois heureux, lors qu'il estoit en Asie 
consul, ayant mandé à un enginier grec de luy faire mener le 
plus grand des deux masts de navire qu'il avoit veus à Athènes, 
pour quelque engin de batterie qu'il en vouloit faire; cettuy 
cy, soubs filtre de sa science, se donna loy de choisir aultre-
ment, et mena le plus petit, et, selon la raison de son art, le 
plus commod. Crassus, ayant patiemment oüi ses raisons, luy 
feit tresbien donner le fouet, estimant l'interest de la discipline 
plus que l'interest de l'ouvrage.

D'autre part pourtant, on pourroit aussi considerer que 
 cette obeissance si contraincte n'appartient qu'aux commande-
ments precis et prefix. Les ambassadeurs ont une charge plus 
libre, qui en plusieurs parties despend souverainement de leur 
disposition; ils n'exectuent pas simplement, mais forment aussi 
et dressent par leur conseil la volonté du maistre. J'ay veu, en 
mon temps, des personnes de commandement reprins d'avoir 
plustost obeï aux paroles des lettres du roy, qu'à l'occasion des 
affaires qui estoient prez d'eulx. Les hommes d'entendement 
acceuient encore aujourd'hui l'usage des rois de Perse de taill-
er les morceaux si courts à leurs agents et lieutenants, qu'aux 
moindres choses ils eussent à recourir à leur ordonnance; ce 
delay, en une si longue estendue de domination, ayant souvent 
apporté des notables dommages à leurs affaires. Et Crassus,
escrivant à un homme du mestier, et luy donnant avis de l'usage auquel il destinoit ce mast, sembloit il pas entrer en conference de sa deliberation, et le convier à interposer son decret?

CHAPITRE XVII

DE LA PEUR.

Je ne suis pas bon naturaliste (qu'ils disent), et ne sais gueres par quels ressorts la peur agit en nous; mais tant y a que c'est une estrange passion; et disent les medecins qu'il n'en est aulcune qui emporte plustost nostre jugement hors de sa deue assiette. De vray, j'ay veu beaucoup de gents devenus insensés de peur; et, au plus rassis, il est certain, pendant que son accez dure, qu'elle engendre de terribles esblouissements. Je laisse à part le vulgaire, à qui elle represente tantost les bisayeuls sortis du tumbeau enveloppez en leur suaire, tantost des loups-garous, des lutins et des chimieres; mais parmy les soldats mesmes, où elle debvroit trouver moins de place, combien de fois a elle changé un troupeau de brebis en esquadron de corselets ? des roseaux et des caunes, en gents-darmes et lanciers? nos amis, en nos ennemis? et la croix blanche, à la rouge? Lors que monsieur de Bourbon print Rome, un port'enseigne, qui estoit à la garde du bourg Saint Pierre, feut saisi de tel effroy à la premiere alarme, que, par le trou d'une ruyne, il se jecta, l'enseigne au poing, hors la ville, droict aux ennemis, pensant tirer vers le dedans de la ville; et à peine enfin, veoyant la troupe de monsieur de Bourbon se renger pour le soustenir, estimant que ce feust une sortie que ceux de la ville feissent, il se recongneut, et, tournant teste, rentra par ce mesme trou, par lequel il estoit sorty plus de trois cents pas avant en la campaigne. Il n'en adveint pas du tout si heureusement à l'enseigne du capitaine Jullie, lors que Sainct Paul feut prins sur nous par le comte de Bures et monsieur du Reu; car, estant si fort esperdu de frayeur, que de se jeter à tout son enseigne hors de la ville par une canoniere, il feut mis en pieces par les assaillants: et, au mesme siege, feut memorable la peur qui serra, saisit et glacea si fort le

1. Je têmes, ma voix meurt, et mes cheveux se dressent.

2. Les corselets étoient de petites cuirasses que porloient les piquiers dans les régiments des gardes. E. J.
coeur d’un gentilhomme, qu’il en tumba roide mort par terre, à la bresche, sans aucune bleucre. Pareille rage poulse par fois toute une multitude : en l’une des rencontres de Germa-
nicus contre les Allemands, deux grosses troupes prirrent, d’ef-
froy, deux routes opposites; l’une fuoyt d’où l’aultre partoit. 
Tantost elle nous donne des ailes aux talons, comme aux deu-
premiers; tantost elle nous cloue les pieds et les entrave, comme
on lit de l’empereur Theophile, lequel, en une battaille qu’i
perdit contre les Agarenes, deveint si estonné et si transy qu’il
ne pouvoit prendre party de s’enfu?r, adeo pavor etiam auxilia
formidat 1; jusques à ce que Manuel, l’un des principauxx chefs
de son armee, l’ayant tirassé et secoué, comme pour l’esveiller
d’un profond somme, luiy dicyt: « Si vous ne me suyez, je vous
tueray; car il vault mieu? que vous perdiez la vie, que si,
estant prisonnier, vous veniez à perdre l’empire. » Lors ex-
prime elle sa derniere force, quand, pour son service, elle nous
rejecte à la vailance, qu’elle a soustraitte à nostre debvoir et
tà nostre honneur : en la premiere juste battaille que les Ro-
 mains perdiren contre Hannibal, soubs le consul Sempronius,
une troupe de bien dix mille hommes de pied qui print l’es-
pouuante, ne veoyant ailleurs par où faire passage à sa las-
cheté, s’alla jecter au travers le gros des ennemis, lequel elle
percee d’un merveilleux effort, avec grand meurtre de Cartha-
ginois; achetant une honteuse fuyte au mesme prix qu’elle
eust eu une glorieuse victoire.
C’est de quoy jay le plus de peur que la peur: aussi sur-
monte elle en aigreur tous aultres accidents. Quelle affection
peult estre plus aspre et plus juste que celle des amis de Pom-
peius, qui estoient en son navire, spectateurs de cet horrible
massacre? Si est ce que la peur des voilles aegytiennes, qui
commenceoient à les approcher, l’estouffà de maniere qu’on a
remarqué qu’ils ne s’amuserent qu’à haster les mariniers de
diligenter et de se sauver à coups d’aviron; jusques à ce que,
arrivez à Tyr, libres de crainte, ils eurent loy de tourner leur
pensee à la perte qu’ils venoient de faire, et lascher la bride
aux lamentations et aux larmes que cette aultre plus forte pas-
sion avoit suspendues.

Tum pavor sapientiam omnem mihi ex animo expectorat 2.

Ceulx qui auront esté bien frottez en quelque estour de
guerre, tous blecez encore et ensangelantz, on les rameine

1. Tant la peur s’effraie, même de ce qui pourroit lui donner du secours. QUINTE-
CURCE, III, 11.
2. L’effroi, loin de mon esur, a chassé ma vertu.
ENNIES ap. CIC., Tuscul., IV, 8. J. V. L.
bien landemein à la charge : mais ceulx qui ont conceu quelque bonne peur des ennemis, vous ne les leur feriez pas seulement regarder en face. Ceulx qui sont en pressante crainte de perdre leur bien, d’estre exilé, d’estre subjuguez, vivent en continuelle angoisse, en perdant le boire, le manger, le repos : là où les pauvres, les banni, les serfs, vivent souvent aussi joyeusement que les aultres. Et tant de gents qui, de l’impatience des pointures de la peur, se sont pendus, noyez et précipitez, nous ont bien appris qu’elle est encore plus importune et plus insupportable que la mort.

Les Grecs en reconnoissent une autre espece, qui est outre l’erreur de nostre discours, venant, disent ils, sans cause apparente et d’une impulsion celeste : des peuples entiers s’en veoyent souvent frappez, et des armées entières. Telle feut celle qui apporta à Carthage une merveilleuse désolation : on n’y voyoit que cris et voix effrayées; on voyoit les habitants sortir de leurs maisons comme à l’alarme, et se charger, blecer et entretuer les uns les aultres, comme si ce fussent ennemis qui veinssent à occuper leur ville : tout y estoit en desordre et en fureur, jusques à ce que, par oraisons et sacrifices, ils eussent appaisé l’ire des dieux. Ils nomment cela terreaus paniques.

CHAPITRE XVIII

QU’IL NE FAULT JUGER DE NOSTRE HEUR QU’APREZ LA MORT.

Scilicet ultima semper
Expectanda dies homini est; dicique beatu8
Ante obitum nemo supremaque funera debet.

Les enfants sçavent le conte du roy Crœsus à ce propos : le quel ayant esté pris par Cyrus et condamné à la mort; sur le point de l’exécution il s’escria : « O Solon! Solon! » Cela rapporté à Cyrus, et s’estant enquis que c’estoit à dire; il luy feit entendre qu’il verifiez lors à ses despens l’advertissement qu’autrefois luy avoit donné Solon: « Que les hommes, quelque beau visage que fortune leur face, ne se peuvent appeler heureux jusques à ce qu’on leur ayt veu passer le dernier jour de leur vie, » pour l’incertitude et variété des choses humaines, qui, d’un bien legier mouvement, se changent d’un estat en aultre tout divers. Et pourtant Agesilaus, à quelqu’un qui disoit heu-

1. C’est-à-dire qui n'est pas causée par une erreur de notre jugement. C.
2. Nul homme certain d'un bonheur sans retour
   Ne peut se croire heureux avant son dernier jour,
   Ovide, trad. par Saint-Ange, Métam., III, 135.
ESSAIS DE MONTAIGNE.

rex le roy de Perse, de ce qu'il estoit venu fort jeune à un si puissant estat : « Ouy; mais, dict il, Priam en tel aage ne feut pas malheureux. » Tantost, des rois de Macedoine, succes-seurs de ce grand Alexandre, il s'en fait des menuisiers et greffiers à Rome; des tyrans de Sicile, des pedants à Corinthe; d'un conquerant de la moitié du monde et empereur de tant d'armees, il s'en fait un miserable suppliant des belitres officiers d'un roy d'Aegypte : tant cousta à ce grand Pompeius la prolongation de cinq ou six mois de vie! Et du temps de nos peres, ce Ludovic Sforce, dixiesme duc de Milan, soubs qui avoit si longtemps translate toute l'Italie, on l'a veu mourir prisonnier à Loches, mais aprez y avoir vescu dix ans, qui est le pis de son marché. La plus belle royne , veuve du plus grand roy de la chrystienté, vient elle pas de mourir par la main d'un bourreau? indigne et barbare cruauté! Et mille tels exemples; car il semble que, comme les orages et tempestes se pic-quent contre l'orgueil et haultainedé de nos bastiments, il y ayt aussi là hault des esprits envieux des grandeurs de ça bas;

Usque adeo res humanas vis abdita quaedam
Obterit, et pulchros fasces, svasque secures
Proculcare, ac ludibrio sibi habere videtur

et semble que la fortune quelquesfois guette à point nommé le dernier jour de nostre vie, pour montrer sa puissance de reuerser en un moment ce qu'elle avoit basty en longues annces, et nous fait crier, aprez Laberius,

Nimirum hao die
Una plus vixi mihi, quam vivendum fuit

Ainsi se peult prendre avecques raison ce bon avis de Solon: mais d'autant que c'est un philosophe (à l'endroit desquels les faveurs et disgraces de la fortune ne tiennent reng ny d'heur ny de malheur, et sont les grandeurs et puissances accidents de qualité à peu prez indifferente), je treuve vraysemblable qu'il ayt regardé plus avant, et voulu dire que ce mesme bon-heur de nostre vie, qui depend de la tranquillité et contente-ment d'un esprit bien nay, et de la resolution et assurance d'une ame reglee, ne se doibve jamais attribuer à l'homme, qu'on ne luy ayt veu jouer le dernier acte de sa comedie, et sans double le plus dificile. En tout le reste il y peult avoir du

1. Marie Stuart.
2. Tant il est vrai qu'une force secrete se joue des choses humaines, se plait à briser les haches consulaires, et foule aux pieds l'orgueil des faiseaux. Lucrece, V, 1231.
3. Ah! j'ai vécu trop d'un jour! Macrobe, Saturnales, II, 7.
masque : ou ces beaux discours de la philosophie ne sont en nous que par contenance, ou les accidents ne nous essayant pas jusques au vif, nous donnent loisir de maintenir tousjours nostre visage rassis ; mais à ce dernier rorole de la mort et de nous, il n’y a plus que feindre, il fault parler françois, il fault montrer ce qu’il y a de bon et de net dans le fond du pot.

Nam veræ voces tum demum pectore ab imo
Ejiciuntur; et eripitur persona, manet res 1.

Voylà pourquoi se doibt vent à cedernier trait toucher et esprouver toutes les aultres actions de nostre vie : c’est le maistre jour ; c’est le jour juge de tous les aultres ; c’est le jour, dict un ancien, qui doibt juger de toutes mes annees passees. Je remets à la mort l’essay du fruit de mes estudes : nous verrons là si mes discours me partent de la bouche ou du cœur. J’ay veu plusieurs donner par leur mort reputation en bien ou en mal à toute leur vie. Scipion, beau pere de Pompeius, rabilla en bien mourant la mauvaise opinion qu’on avoit eue de luy jusques alors. Epaminondas, interrogé lequel des trois il estimoit le plus, ou Chabrias, ou Iphicrates, ou soy mesme : « Il nous fault veoir mourir, dict il, avant que d’en pouvoir resouldre. » De vray, on desroberoit beaucoup à celuy là, qui le poiseroit sans l’honneur et grandeur de sa fin. 

Dieu l’a voulu comme il lui a pleu ; mais en mon temps trois les plus exsecrables personnes que je cognusse en toute abomination de vie, et les plus infames, ont eu des morts reglees, et, en toute circonstance, composees jusques à la perfection. Il est des morts braves et fortunées : je luy ay veu trenched le fil d’un progres de merveilleux advancement, et dans la fleur de son croist, à quelqu’un, d’une fin si pompeuse, qu’à mon advis ses ambitieux et courageux desseings n’avoient rien de si hault que feut leur interruption : il arriva, sans y aller, où il pretendoit, plus grandement et glorieusement que ne portoit son desir et esperance ; et devança par sa cheute le pouvoir et le nom où il aspiroit par sa course 2. Au jugement de la vie d’aultruy je regarde toujours comment s’en est porté le bout ; et des principaulx estudes de la mienne, c’est qu’il se porte bien, c’est à dire quietement et sourdement.

1. Alors la nécessité nous arrache des paroles sincères ; alors le masque tombe, et l’homme reste. LUCRÈCE, I, 11, 57.

2. Montaigne veut, sans doute, parler ici de son ami Estienne de La Boétie.
Cicero dit que philosopher ce n'est autre chose que s'apprester à la mort. C'est d'autant que l'estude et la contemplation retirent aulcunement nostre ame hors de nous, et l'embe-songnent à part du corps, qui est quelque apprentissage et ressemblance de la mort; ou bien, c'est que toute la sagesse et discours du monde se resout enfin à ce point, de nous apprendre à ne craindre point à mourir. De vray, ou la raison se mocque, ou elle ne doibt viser qu'à nostre contentement, et tout son travail tendre en somme à nous faire bien vivre, et à nostre ayse, comme dicl la saincte Escriture. Toutes les opinions du monde en sont là, que le plaisir est nostre but; quoyqu'elles en prennent divers moyens : autrement on les chasseroit d'arrivée; car qui escouteroit celuy qui, pour sa fin, establiront nostre peine et mesayse? Les dissentions des sectes philosophiques en ce cas sont verbales; transcurramus solertissimas nugas; il y a plus d'opiniastreté et de picoterie qu'il n'appartient à une si saincte profession: mais quelque personnage que l'homme entrepreigne, il joue tousjours le sien parmy.

Quoy qu'ils dient, en la vertu mesme, le dernier but de nostre visee, c'est la volupté. Il me plaist de battre leurs au-reilles de ce mot, qui leur est si fort à contre-cœur; et s'il signifie quelque supreme plaisir et excessif contentement, il est mieulx deu à l'assistance de la vertu qu'à nulle autre assistance. Cette volupté, pour estre plus gaillarde, nerveuse, robuste, virile, n'en est que plus serieusement voluptueuse: et luy debvions donner le nom du plaisir, plus favorable, plus doulx et naturel, non celuy de la vigueur, duquel nous l'avons denommee. Cette aulcre volupté plus basse, si elle meritait ce beau nom, ce debvoit estre en concurrence, non par privilege: je la treuve moins pure d'incommoditez et de traverses, que n'est la vertu; ouldre que son goust est plus momentance, fluide et caducque, elle a ses veilles, ses jeuxnes et ses travaux, et la sueur et le sang, et en ouldre particulierement ses passions trenchantes de tant de sortes, et à son costé une satiété si lourde, qu'elle equipolle à penitence. Nous avons grand

2. Ne nous arrêtons pas à ces jeux d'esprits. Sénèque, Epist. 117.
tort d’estimer que ces incommodeitez luy servent d’aiguillon, et
de condiment à sa doulceur (comme en nature le contraire se
vivifie par son contraire); et de dire, quand nous venons à la
vertu, que pareilles sorties et difficultez l’accablent, la rendent
austère et inaccessible, là où, beaucoup plus proprement qu’à
la volupté, elles anoblissent, aigurent et rehausilent le plaisir
divin et parfaict qu’elle nous moyenne. Celuy là est certes bien
indigne de son accointance, qui contrepoise son coist à son
fruit, et n’en coignoist ny les graces ny l’usage. Ceux qui nous
vont instruisant que sa queste est scabreuse et laborieuse, sa
jouissance agreable; que nous disent ils par là, sinon qu’elle
est tousjours desagreable? car quel moyen humain arriva jamais
à sa jouissance? les plus parfaicts se sont bien contentez d’y
aspirer et de l’approcher, sans la posseder. Mais ils se trom-
pent; veu que de touts les plaisirs que nous coignoissions, la pour-
suite mesme en est plaisante : l’entrepinsse se sent de la qua-
lité de la chose qu’elle regarde; car c’est une bonne portion
de l’effect, et consubstantielle. L’heur et la beatitude qui reluit
en la vertu remplit toutes ses appartenences et advenues, jus-
quès à la premiere entree, et extreme barriere.

Or des principaulx bienfaicts de la vertu est le mespris de la
mort : moyen qui fournit nostre vie d’une molle tranquillité,
et nous en donne le goust pur et amiable; sans qui toute aultre
volupté est estincte. Voylà pourquoi toutes les regles se
rencontrent et conviennent à cet article. Et combien qu’elles
nous conduisent aussi toutes d’un commun accord à mespriser
la douler, la pauvreté, et aultres accidents à quoy la vie hu-
maine est subjecte, ce n’est pas d’un pareil soing : tant parce
que ces accidents ne sont pas de telle necessité (la pluspart
des hommes passent leur vie sans gouster de la pauvreté, et
tels encores sans sentiment de douler et de maladie, comme
Xenophilus le musicien, qui vescut cent et six ans d’une en-
tiere santé), qu’aussi d’autant qu’au pis aller la mort peut
mettre fin quand il nous plaira, et coupper broche à tous aul-
tres inconvénients. Mais quant à la mort, elle est inevitable :

Omnès codem cogimur; omnium
Versatur urna serius, oeci,
Sors exitura, et nos in aeternum
Exsilium impositura cymbæ 1;

et par consequent, si elle nous faict peur, c’est un subject con-

1. Nous sommes tous forcés d’arriver au même terme; le sort de chacun de
nous s’agit dans l’urne, pour en sortir tôt ou tard, et nous faire passer de la barque
tinuel de torment, et qui ne se peut aulcunement soulager. Il n'est lieu d'où il ne nous vienne; nous pouvons tourner sans cesse la teste ça et là, comme un pays suspect: quiæ, quasi saxum Tantalo, semper impendet 1. Nos parlements renvoyent souvent executer les criminels au lieu où le crime est commis: durant le chemin, promenez les par belles maisons, faites leur tant de bonne chere qu'il vous plaira.

Non Siculae dapes
Dulcem elaborabunt saporem;
Non avium citharaeque cantus
Somnum recuent 2:
pensez vous qu'ils s'en puissent resjouir; et que la finale intention de leur voyage leur estant ordinairement devant les yeulx, ne leur ayt alteré et affadi le goust à toutes ces commoditez?

Audit iter, numeratque dies, spatioque viarum
Metitur vitam; torquetur peste futura 3.

Le but de nostre carrière c'est la mort; c'est l'object nécessaire de nostre visée: si elle nous effroye, comme est il possible d'aller un pas avant sans fiebvre? Le remedie du vulgaire, c'est de n'y penser pas: mais de quelle brutale stupidité luy peut venir un si grossier aveuglement? Il luy fault faire brider l'asne par la queue:

Qui capite ipse suo instituit vestigia retro 4.

Ce n'est pas de merveille s'il est si souvent prins au piege. On fait peur à nos gents seulement de nommer la mort; et la pluspart s'en seignent, comme du nom du diable. Et parce qu'il s'en fait mention aux testaments, ne vous attendez pas qu'ils y mettent la main, que le medecin ne leur ayt donné l'extreme sentence: et Dieu sçait lors, entre la douleur et la frayeur, de quel bon jugement ils vous le pastissent.

Parce que cette syllabe frappoit trop rudement leurs aureilles, et que cette voix leur sembloit malencontreuse, les Romains avoient apprins de l'amollir ou l'estendre en periphrases: au lieu de dire, Il est mort: « Il a cessé de vivre, disent ils, il a

1. Elle est toujours menaçante, comme le rocher de Tantale. CICÉRON, de Finibus, I, 18.
2. Les meits les plus délicieux ne pourront réveiller leur gout; ni les chants des ciseaux, ni les accordes de la lyre, ne leur rendront le sommeil. HORACE, Od., III, 1, 18.
3. Il s'inquiète du chemin, il compte les jours, et mesure sa vie sur la longueur de la route, tourmenté sans cesse par l'idée du supplice qui l'attend. CLAUDIEN, in Ruf., II, 137.
4. Puisque dans sa sottise il veut avancer à reculons. LUCRÈCE, IV, 474.
vessu : » pourveu que ce soit vie, soit elle passée, ils se conso-
lent. Nous en avons emprunté nostre, feu maistre Jehan. A
l'aventure est ce que, comme on dit, le terme vault l'argent.
Je nasquis entre unze heures et midi, le dernier jour de fèvrier
mille cinq cents trente trois, comme nous comptons à cette
heure, commençant l'an en janvier 1. Il n'y a justement que
quinze jours que j'ay franchi trente neuf ans : il m'en fault,
pour le moins, encore autant. Cependant s'empesch'er
du pensement de chose si esloingnee, ce seroit folie. Mais quoy !
les jeunes et les vieux laissent la vie de mesme condition : nul
n'en sort autrement que comme si tout presentement il y en-
trôit ; joinct qu'il n'est homme si decrepite, tant qu'il veoid
Mathusalem devant, qui ne pense avoir encore vingt ans dans
le corps. Davantage, pauvre fol que tu es, qui t'a estably les
termes de ta vie? Tu te fondes sur les contes des medecins :
regarde plusost l'effect et l'expériencé. Par le commun train des
choses, tu vis pieça par faveur extraordinaire : tu as passé les
termes accoutumé de vivre. Et qu'il soit ainsi, compte de tes
cognoissants combien il en est mort avant ton aage plus qu'il
n'en y a qui l'ayent atteint : et de celux mesmes qui ont anobly
leur vie par renommée, fais en registre; et j'enterray en ga-
geure d'en trouver plus qui sont morts avant qu'aprez trente
cinq ans. Il est plein de raison et de pieté de prendre exemple
de l'humanité mesme de Jesus Christ : or il finit sa vie à trente
trois ans. Le plus grand homme, simplement homme, Alexan-
dre, mourut aussi à ce terme. Combien a la mort de façons de
surprise !

Quid quisque vitet, numquam homini satis
Cautum est in horas 2:

Je laisse à part les fièbvrus et les pleuresies : qui eust jamais
pensé qu'un duc de Bretaigne deust estre estouffé de la presse,
comme feut celuy là à l'entree du pape Clement mon voisín, à
Lyon ? N'as tu pas veu tuer un de nos rois en se jouant 3 ? et
un de ses ancestres mourut il pas chocqué par un pourceau 4 ?
Aeschylus, menacé de la cheute d'une maison, a beau se tenir

1. Par une ordonnance de Charles IX, rendue en 1563, le commencement de
l'année fut fixé au 1er janvier; auparavant elle commençoit à Pâques.
2. L'homme ne peut jamais assez prévoir quel danger le menace à chaque ins-
3. Henri II, blessé à mort, le 10 juillet 1559, dans un tournoi, par le comte de
Montgommery, un de ses capitaines des gardes. G.
4. Philippe, fils aîné de Louis le Gros, et qui avoit été couronné du vivant de
son père. G.
à l'airte 1; le voleur assommé d'un toit de tortue, qui eschappa
des pattes d'un aigle en l'air : l'autre mourut d'un grain de
raisin; un empereur, de l'esgratigneur d'un peigne en se tes-
tonnant; Aemilius Lepidus, pour avoir heurté du pied contre le
seuil de son huis; et Aufidius, pour avoir chocqué, en entrant, con-
tre la porte de la chambre du conseil; et entre les cuisses des fem-
nes, Cornelius Gallus preteur, Tigillinus capitaine du guet à Rome,
Ludovic fils de Guy de Gonsague, marquis de Mantoue; et d'un
encores pire exemple, Speusippus philosophe platonicien,
et l'un de nos papes. Le pauvre Bebius, juge, ce pendant qu'il
donne delay de huictaine à une partie, le voleur saisit, le sien de
vivre estant expiré; et Caius Julius, medecin, pressant les yeux
d'un patient, vola la mort qui clos les siens: et s'il m'y fault
mesler, un mien frere, le capitaine S. Martin, aage de vingt et
trois ans, qui avoir desja fait assez bonne preuve de sa valeur,
jouant à la paulme, receut un coup d'esteuf qui l'assena un peu
au dessus de l'auricule droicte, sans aucune apparence de con-
tusion ny bleucre; il ne s'en assit ny reposa, mais cinq ou six
heures aprez il mourut d'une apoplexie que ce coup luy causa.

Ces exemples si frequents et si ordinaires nous passants devant
les yeux, comme est il possible qu'on se puisse desfaire du
donne de la mort, et qu'à chaque instant il ne nous semble
qu'elle nous tienne au collet? Qu'importe il, me direz vous,
comment que ce soit, pourven qu'on ne s'en donne point de
peine? Je suis de cet advis: et, en quelque maniere qu'on se
puisse mettre à l'abri des coups, feust ce soubs la peau d'un
veau, je ne suis pas homme qui y reculast; car il me suffit de
passer à mon aye: et le meilleur jeu que je me puisse donner,
je le prends, si peu glorieux au reste et exemplary que vous
voudrez.

Pratulerim.... delirons inersque videri,
Dum mea delectent mala me, vel denique fallant,
Quam sapere, et ringi 2.

Mais c'est folie d'y penser arriver par là. Ils vont, ils viennent,
ils trottent, ils dansent; de mort, nulles nouvelles: tout cela
est beau; mais aussi, quand elle arrive ou à euls, ou à leurs
femmes, enfants et amis, les surprenant en dessoubre 3 et à des-
couvert, quels torments, quels cris, quelle rage et quel deses-
poir les accable! vistes vous jamais rien si rabaisse, si change,

1. On écrit aujourd'hui alerte.

2. Je consens à passer pour un fou, un impertinent, pourvu que mon erreur me
plaise, ou que je ne m'en aperçoive pas, plutôt que d'être sage et d'enrager. Horace,
Epîtres, II, 2, 126.

3. En dessous, sordainement de subito.
si confus? Il y fault prouvoir de meilleure heure : et cette nonchalance bestiale, quand elle pourroit loger en la teste d’un homme d’entendement, ce que je treuve entierement impossible, nous vend trop cher ses denrees. Si c’estoit ennemy qui se peust eviter, je conseillerois d’emprunter les armes de la couardise: mais puisqu’il ne se peult, puisqu’il vous attrape fuyant et poltron aussi bien qu’honneste homme,

\[
\begin{align*}
&\text{Nempe et fugacem persequitur virum;} \\
&\text{Nec parcit imbellis inventae} \\
&\text{Poplitibus timidoque tergo 1,}
\end{align*}
\]

et que nulle trempe de cuirasse ne vous couvre,

\[
\begin{align*}
&\text{Ille licet ferro cautos se condat et ære,} \\
&\text{Mors tamen inclusum prothahet inde caput 2,}
\end{align*}
\]

apprenons à le soustenir de pied ferme et à le combattre : et, pour commencer à luy oster son plus grand advantage contre nous, prenons voye toute contraire à la commune ; ostons luy l’estrangeté, practiquons le, accoustumons le : n’ayons rien si souvent en la teste que la mort, à tous instants representons la à nostre imagination et en tous visages ; au broncher d’un cheval, à la cheute d’une tuile, à la moindre picqueure d’espingle, remaschons soudain : « Eh bien! quand ce seroit la mort mesme! » et là dessus, roidissons nous, et nous efforceons. Parmy les festes et la joye, ayons tousjours ce refrain de la souvenance de nostre condition ; et ne nous laissons pas si fort emporter au plaisir, que par fois il ne nous repasse en la mémoire en combien de sortes cette nostre alaigresse est en butte à la mort, et de combien de prinse elle la menace. Ainsi fai-soient les Aegyptiens, qui, au milieu de leurs festins, et parmy leur meilleure chere, faisoient apporter l’anatomie seche d’un homme, pour servir d’advertissement aux conviez.

\[
\begin{align*}
&\text{Omnem crede diem tibi diluxisse supremum :} \\
&\text{Grata superveniet, quæ non sperabitur, hora 3.}
\end{align*}
\]

Il est incertain où la mort nous attende: attendons la partout. La premeditation de la mort est premeditation de la liberté: qui a apprins à mourir, il a desapprins à servir: il n’y a rien de mal en la vie pour celui qui a bien comprins que la priva-

1. Il poursuit le fuyard, il frappe sans pitié le lâche qui tourne le dos. 

\textit{Horace, Od.}, III, 2, 14.

2. Vous avez beau vous couvrir de fer et d’airain, la mort vous frappera sous votre armure. 

\textit{Properce}, III, 18, 25.

3. Imagine-toi que chaque jour est le dernier qui luit pour toi; tu recevras avec reconnaissance le jour que tu n’espérois plus. 

\textit{Horace, Epist.}, I, 4, 13.
tion de la vie n'est pas mal : le sçavoir mourir nous affranchit de toute subjection et contrainte. Paulus Aemilius répondit à celuy que ce miserable roy de Macedoine, son prisonnier, luy envoyoit pour le prier de ne le mener pas en son triomphe : « Qu'il en face la requeste à soy mesme. »

A la verité, en toutes choses, si nature ne preste un peu, il est malaysé que l'art et l'industrie aillent gueres avant. Je suis de moy mesme non melancholique, mais songeureux : il n'est rien de quy je me soye, dez tousjours, plus entretenu que des imaginations de la mort ; voire en la saison la plus licentieuse de mon aage,

Jucundum quum ætas florida ver ageret 1.

Parmy les dames et les jeux, tel me pensoit empesché à digerer, à part moy, quelque jalousie, ou l'incertitude de quelque esperance, ce pendant que je m'entretenois de je ne sçais qui, surprins les jours precedents d'une fiebvre chaudfe et de sa fin, au partir d'une feste pareille, la teste pleine d'oisiveté, d'amour et de bon temps, comme moy, et qu'autant m'en pendoit à l'aureille :

Jam fuerit, nec post unquam revocare licebit 2;

je ne rindois non plus le front de ce pensement là que d'un autre. Il est impossible que, d'arrivee, nous ne sentions des picqueures de telles imaginations; mais en les maniant et repassant, au long aller, on les apprivoise sans doubte : aultrement, de ma part, je feusse en continuelle frayeur et frenesie ; car jamais homme ne se desfia tant de sa vie ; jamais homme ne se feit moins d'estat de sa duree. Ny la santé, que j'ay joui jusques à present tresvigoreuse et peu souvent interrompue, ne m'en alonget l'esperance ; ny les maladies ne me l'accourcisent : à chaque minute il me semble que je m'eschappe, et me rechante sans cesse : « Tout ce qui peut estre fait un aultre jour, le peut estre aujourd'hui. » De vray, les hazards et dangiers nous approchent peu ou rien de nostre fin : et si nous pensons combien il en reste, sans cet accident qui semble nous menacer le plus, de millions d'aultres sur nos testes, nous trouverons que, gaillards et fiebvreux, en la mer et en nos maisons,

1. Quand mon âge fleuri rouloit son gai printemps.
   Catulle, LXVIII, 16.

Ce vers francois est de mademoiselle de Gournay ; il mérite d'être conservé pour la fidélité originale de la traduction. J. V. L.

2. Bientôt le temps présent ne sera plus, et nous ne pourrons s'en rappeler.
   Lucrèce, III, 928.
en la bataille et en repos, elle nous est également prez: Nemo altero fragilior est; nemo in crust'emum sui certior. Ce que j'ay à faire avant mourir, pour l'achever tout loisir me semble court, feust ce d'un'heure.

Quelqu'un, feuilletant l'aultre jour mes tablettes, trouva un mémoire de quelque chose que je voulois cstre faicte aprez ma mort: je luy dis, comme il estoit vray, que n'estant qu'à une lieue de ma maison, et sain et gaillard, je m'estois hasté de l'escrire là, pour ne m'asseurer point d'arriver jusques chez moy. Comme celuy qui continuellement me couve de mes pensées et les couche en moy, je suis à toute heure préparé environ ce que je le puis estre, et ne m'advertira de rien de nouveau la survenance de la mort. Il faut estre toujours botté et prest à partir, entant qu'en nous est, et sur tout se garder qu'on n'aye lors affaire qu'à soy;

Quid brevi fortes jaculamur ævo
Multa?

car nous y aurons assez de besongne, sans aultre surcroist. L'un se plainct, plus que de la mort, de quoy elle luy rompt le train d'une belle victoire; l'aultre, qu'il lui fault desloger avant qu'avoir marié sa fille, ou contreroollé l'institution de ses enfants: l'un plainct la compaignie de sa femme, l'aultre de son fils, comme commoditez principales de son estre. Je suis pour cette heure en tel estat, Dieu mercy, que je puis desloger quand il luy plaira, sans regret de chose quelconque. Je me desnoue partout; mes adieux sont tantost prins de chacun, sauf de moy. Jamais homme ne se prepara à quitter le monde plus purement et pleinement, et ne s'en desprint plus universelle-ment, que je m'attends de faire. Les plus mortes morts sont les plus saines.

... Miser! o miser (aiunt)! omnia ademit
Una dies infesta mihi tot praemia vitae:

et le bastisseur:

Manent (dict il) opera interrupta, minæque
Murorum ingentes.

1. Aucun homme n'est plus fragile que les autres, aucun plus assuré du lendemain. SÉNÈQUE, Epist. 91.

2. Pourquoi, dans une vie si courte, former de si vastes projets? HORACE, Od., 11, 16, 17.

3. O malheureux, malheureux que je suis! disent-ils; un seul jour, un instant fatal me ravit tous les biens, tous les charmes de la vie! LucrÈCE, III, 944.

Il ne faut rien desseigner de si longue haleine, ou au moins avecques telle intention de se passionner pour en veoir la fin. Nous sommes nayz pour agir:

Quum moriar, medium solvar et inter opus 4;

je veux qu’on agis-e et qu’on alonget les offices de la vie, tant qu’on peult; et que la mort me treuve plantant mes choulx, mais nonchalant d’elle, et encoires plus de mon jardin imparfait. J’en veis mourir un qui, estant à l’extremité, se plaingnot incessamment de quoy sa destinee couploit le fil de l’histoire qu’il avoit en main, sur le quinziesme ou seiziesme de nos rois.

Illud in his rebus non addunt: Nectibi earum
Jam desiderium rerum super insidet una 2.

Il faut se descharger de ces humeurs vulgaires et nuisibles. Tout ainsi qu’on a planté nos cimetières joignant les eglises et aux lieux les plus frequentez de la ville, pour accoustumer, disoit Lycurgus, le bas populaire, les femmes et les enfants à ne s’effaroucher point de veoir un homme mort, et à fin que ce continuel spectacle d’ossements, de tumbeaux et de convois nous advertisse de nostre condition;

Quin etiam exhilarare viris convivia cance
Mos olim, et miscere epulis spectacula dira
Certantum ferro, sape et super ipsa cadentum
Pocula, respersis non parco sanguine mensis 3;

et comme les Aegyptiens, aprez leurs festins, faisoient presen-
ter aux assistants une grande image de la mort par un qui leur crioit: «Boy, et t’esjouy; car, mort, tu seras tel: » aussi ay je prins en coutume d’avoir non seulement en l’imagination, mais continuellement, la mort en la bouche. Et n’est rien dequoy je m’informe si volontiers que de la mort des hommes, « quelle parole, quel visage, quelle contenance ils y ont eu; » ny endroit des histoires que je remarque si attentivement: il y paroit à la farcissure de mes exemples, et que j’ay en particuliere affection cette matiere. Si j’estois faiseur de livres, je feroy un registre commenté des morts diverses. Qui apprendroit

1. Je veux que la mort me surprenne au milieu du travail. OVIDE, Amor., II, 40, 36.

2. Ils n’ajoutent pas que la mort nous ôte le regret de ce que nous quittons. LUCRÈCE, III, 913.

les hommes à mourir, leur apprendroit à vivre. Dicearchus en fait un de pareil titre, mais d’autre et moins utile fin.

On me dira que l’effet surmonte de si loing la pensee, qu’il n’y a si belle escrime qui ne se perde quand on en vient là. Laissez les dire: le premediter donne sans doubt grand avantage; et puis, n’es. ce rien d’aller au moins jusques là sans alteration et sans fiebvre? Il y a plus; nature mesmo nous preste la main, et nous donne courage: si c’est une mort courte et violente, nous n’avons pas loisir de la craindre; si elle est autre, je m’apperceoy qu’à mesure que je m’engage dans la maladie, j’entre naturellement en quelque desdaing de la vie. Je treuve que j’ay bien plus à faire à digérer cette resolution de mourir quand je suis en santé, que quand je suis en fiebvre: d’autant que je ne tiens plus si fort aux commoditez de la vie, à raison que je commence à en perdre l’usage et le plaisir; j’en veoy la mort d’une vene beaucoup moins effroyee. Cela me fait esperer que plus je m’esloingneray de celle là et approchey de cette cy, plus ayseement j’entreray en composition de leur eschange. Tout ainsi que j’ay essayé, en plusieurs aultres occurrences, ce que dict Cesar, que les choses nous paroissent souvent plus grandes de loing que de prez; j’ay trouvé que sain j’avois eu les maladies beaucoup plus en horreur que lors que je les ay senties. L’alaigresse où je suis, le plaisir et la force me font paroistre l’aultre estat si disproportionné à celuy là, que par imagination je grossis ces incommoditez de la moitié, et les conceoy plus poisantes que je ne les treuve quand je les ay sur les espaules. J’espère qu’il m’en adviendra ainsi de la mort.

Veoyons, à ces mutations et declinaisons ordinaires que nous souffrons, comme nature nous desrobe la vene de nostre perte et empreint. Que reste il à un vieillard de la vigneur de sa jeunesse et de sa vie passee?

Heu! senibus vitae portio quanta manet!1

Cesar, à un soldat de sa garde, recreu et cassé, qui veint en la rue luy demander congé de se faire mourir, regardant son maintien decrepite, respondit plaisamment: « Tu penses donc estre en vie?» Qui y tumberoit tout à un coup, je ne croi: pas que nous feussions capables de porter un tel changement: mais conduicts par sa main, d’une douce pente et comme insensible, peu à peu, de degré en degré, elle nous roule dans ce miserable estat, et nous y apprivoise, si que nous ne sentons aucune

1 LIVRE I, CHAPITRE XIX. 59

Cesar, à un soldat de sa garde, recreu et cassé, qui veint en la rue luy demander congé de se faire mourir, regardant son maintien decrepite, respondit plaisamment: « Tu penses donc estre en vie?» Qui y tumberoit tout à un coup, je ne croi: pas que nous feussions capables de porter un tel changement: mais conduicts par sa main, d’une douce pente et comme insensible, peu à peu, de degré en degré, elle nous roule dans ce miserable estat, et nous y apprivoise, si que nous ne sentons aucune
ESSAIS DE MONTAIGNE.

secousse quand la jeunesse meurt en nous, qui est, en essence et en vérité, une mort plus dure que n'est la mort entière d'une vie languissante, et que n'est la mort de la vieillesse; d'autant que le sault n'est pas si lourd du mal estre au non estre, comme il est d'un estre doux et fleurissant à un estre penible et douloureux. Le corps courbe et plié à moins de force à soustenir un fais: aussi a nostre ame; il la fault dresser et eslever contre l'effort de cet advernaire. Car, comme il est impossible qu'elle se mette en repos pendant qu'elle le craint; si elle s'en assure aussi, elle se peut vanter (qui est chose comme surpassant l'humaine condition) qu'il est impossible que l'inquietude, le torment et la peur, non le moindre desplaisir, loge en elle:

Non vultus instantis tyranni
Mente quatit solida, neque Auster,
Dux inquieti turbidus Adriae,
Nec fulminantis magna Jovis manus;

elle est rendue maistresse de ses passions et concupiscences; maistresse de l'indigence, de la honte, de la pauvreté, et de toutes autrtes injures de fortune. Gaignons cet avantage, qui pourra. C'est icy la vraye et souveraine liberté qui nous donne de quoy faire la figure à la force et à l'injustice, et nous moc- auer des prisons et des fers.

in manici et
Compeditibus, sævo te sub custode tenebo.
Ipse deus, simul atque volam, me solvet. Opinor,

Nostre religion n'a point eu de plus assuré fondement humain, que le mespris de la vie. Non seulement le discours de la raison nous y appelle; car pourquoi craindrions nous de perdre une chose, laquelle perdue ne peut estre regrettee? Mais aussi, puisque nous sommes menaces de tant de façons de mort, n'y a il pas plus de mal à les craindre toutes qu'à en soustenir une? Que chault il quand ce soit, puisqu'elle est inevitable? A celui qui disoit à Socrates: Les trente tyrans t'ont condamné à la mort: «Et nature, eulx, » respondit il. Quelle sottise de nous peiner, sur le point du passage à l'exemption

1. Ni le regard cruel d'un tyran, ni l'autan furieux qui bouleverse les mers, rien ne peut ébranler sa constance, non pas même la main terrible, la main sou- droyante de Jupiter. Horace, Od., III, 3, 3.

2. Je te chargerai de chaines aux pieds et aux mains, je te livrera à un geôlier cruel. — Un dieu me délivrera, dès que je le voudrai. — Ce dieu, je pense, est la mort: la mort est le terme de toutes choses. Horace, Epist., I, 16, 76.
de toute peine! Comme nostre naissance nous apporta la nais-
sance de toutes choses; aussi fera la mort de toutes choses
nostre mort. Parquoï c'est pareille folie de pleurer de ce que
d'icy à cent ans nous ne vivrons pas, que de pleurer de ce que
nous ne vivions pas il y a cent ans. La mort est origine d'uneaulitre
vie; ainsi pleurasmes nous, ainsi nous consta il d'enterr en cette
cy, ainsi nous despouillasmes nous de nostre ancien voile en y
entrant. Rien ne peut estre grief, qui n'est qu'une fois. Est-ce
raison de craindre si long-temps chose de si brief temps? Le long
temps vivre, et le peu de temps vivre, est rendu tout un par la
mort: car le long et le court n'est point aux choses qui ne sont
plus. Aristote dict qu'il y a des petites bestes sur la riviere Hypa-
nis, qui ne vivent qu'un jour: celle qui meurt à huit heures du
matin, elle meurt en jeunesse; celle qui meurt à cinq heures
du soir, meurt en sa decrepitude. Qui de nous ne se mocque
de voir mettre en consideration d'heure ou de malheur ce
moment de duree? Le plus et le moins en la nostre, si nous la
comparons à l'eternité, ou encore à la duree des montaignes,
des rivieres, des estoiles, des arbres, et mesmo d'aulcuns ani-
maux, n'est pas moins ridicule.

Mais nature nous y force. « Sortez, dict elle, de ce monde,
« comme vous y estes entrez. Le mesme passage que vous feistes
« de la mort à la vie, sans passion et sans frayeur, refaites le de
« la vie à la mort. Vostre mort est une des pieces de l'ordre de
« l'univers; c'est une piece de la vie du monde.

Inter se mortales mutua vivunt,
.

Et, quasi cursores, vitae lampada tradunt 1.

« Changeray je pas pour vous cette belle contexture des choses?
« C'est la condition de vostre creation; c'est une partie de vous,
« que la mort; vous vous fuyez vous mesmes. Cettuy vostre
« estre, que vous jouyssez, est egalement party à la mort et à
« la vie. Le premier jour de vostre naissance vous achemine à
« mourir comme à vivre.

   Prima, quee vitam dedit, hora, carpsit 2.
   Nascentes morimur; finisque ab origine pendent 3.

* Tout ce que vous vivez, vous le desrobez à la vie; c'est à se-

1. Les mortels se pretent la vie pour un moment; c'est la course des jeux sacrés,
ob l'on se passe de main en main le flambeau. Lucretce, II, 75, 78.
2. L'heure qui nous a donne la vie l'a dejà diminuée. Sénèque, Hercul. fur.,
act. 3, chor., v. 874.
3. Naitre, c'est commencer de mourir; le dernier moment de notre vie est la
conséquence du premier. Manilius, Astrononie., IV, 16.

T. 1.
ESSAIS DE MONTAIGNE.

« dépens. Le continuel ouvrage de vostre vie, c'est bastir la
« mort. Vous estes en la mort pendant que vous estes en vie;
« car vous estes aprez la mort quand vous n'estes plus en vie;
« ou si vous l'aimez mieulx ainsi, vous estes mort aprez la vie;
« mais pendant la vie, vous estes mourant; et la mort touche
« bien plus rudement le mourant que le mort, et plus vivement
« et essentiellement. Si vous avez fait vostre proufit de la vie,
« vous en estes repeu : allez vous en satisfait. -

Cur non ut pleaus vitae conviva recedis 1?

« Si vous n'en avez sceu user, si elle vous estoit inutile, que
« vous chault il de l'avoir perdu? à quoi faire la voulez
« vous encore?

Cur amplius addere quaeris,
Rursum quod pereat male, et ingratum occidat omne 2.

« La vie n'est de soy ny bien ny mal; c'est la place du bien et
« du mal, selon que vous la leur faictes. Et si vous avez vescu un
« jour vous avez tout veu : un jour est egal à tousjours. Il n'y a
« point d'autre lumiere ny d'autre nuit. Ce soleil, cette lune,
« ces estoiles, cette disposition, c'est celle mesme que vos ayeuls
« ont jouye, et qui entretiendra nos arriere-neveux.

Non alium videre patres, aliumve nepotes
Adspicient 3.

« Et au pis aller, la distribution et varieté de tous les actes de
« ma comedie se parfournit en un an. Si vous avez pris garde
« au bransle de mes quatre saisons, elles embrassent l'enfance,
« l'adolescence, la virilité et la vieillesse du monde: Il a joué
« son jeu; il n'y scait autltre finesse que de recommencer; ce
« sera tousjours cela mesme.

Versamur ibidem, atque insumus usque 4.
Atque in se sua per vestigia volvitur annus 5.

1. Pourquoi ne sortez-vous pas du festin de la vie, comme un convive rassasié?
Lucrèce, III, 531.
2. Pourquoi vouloir multiplier des jours que vous laissierez perdre de mème
sans en mieux profiter? Lucrèce, III, 954.
3. Vos neveux ne verront que ce qu'ont vu vos pères.
Manilius, I, 529.
5. L'année recommence sans cesse la route qu'elle a parcourue. Virgile, Géor-

ugufs, II, 402.
Je ne suis pas délibérée de vous forger aultres nouveaux passe-temps:

Nam tibi præterea quod machiner, inveniamque
Quod placeat, nihil est : eadem sunt omnia semper.

Faites place aux aultres, comme d'aultres vous l'ont faites.

L'égalité est la première pièce de l'équité. Qui se peut plaindre d'estre comprins où tous sont comprins? Aussi avez vous beau vivre, vous n'en rabbattrez rien du temps que vous avez à estre mort: c'est pour neant; aussi long-temps serez vous en cet estat là que vous craignez, comme si vous estiez mort en nourrice:

Licet quot vis vivendo vincere secla,
Mors æterna tamen nihilominus illa manebit.

Et si vous mettray en tel poingt, auquel vous n'aurez aulcun mescontentement;

In vera nescis nullum fore morte alium te,
Qui posset vivus tibi te lugere peremptum,
Stansque jacentem?

ny ne desirerez la vie que vous plaiziez tant;

Nec sibi enim quisquam tum se, vitamque requirit.
Nec desiderium nostri nos afficit ullum.

La mort est moins à craindre que rien, s'il y avoit quelque chose de moins que rien:

Multo... mortem minus ad nos esse putandum,
Si minus esse potest, quam quod nihil esse videmus;

elle ne vous concerne ny mort ny vif; vif, parce que vous estes; mort, parce que vous n'estes plus. Davantage, rul ne meurt avant son heure : ce que vous laissez de temps n'estoit

1. Je ne puis rien trouver, rien produire de nouveau en votre faveur; ce sont, ce seront toujours les mêmes plaisirs. Lucrèce, III, 957.
2. Vivez autant de siècles que vous voudrez : la mort, après cette longue vie, n'en restera pas moins éternelle. Lucrèce, III, 1103.
4. Alors nous ne nous inquiétons ni de la vie ni de nous-mêmes;... alors il ne nous reste aucun regret de l'existence. Lucrèce, III, 932, 935.
5. Lucrèce, III, 939. La phrase précédente est la traduction de ces deux vers.
non plus vostre que celuy qui s'est passé avant vostre nais-
sance, et ne vous touche non plus.

Respice enim, quam nil ad nos anteaclt vetustas
Temporis aeterni fuerit 1.

Où que vostre vie finisse, elle y est toute. L'utilité du vivre
n'est pas en l'espace; elle est en l'usage: tel a vescu long-
temps, qui a peu vescu. Attendez vous y pendant que vous
y estes: il gist en vostre volonté, non au nombre des ans,
que vous ayez assez vescu. Pensiez vous jamais n'arriver là
ou vous alliez sans cesse? encore n'y a il chemin qui n'ayt
son issue. Et si la compaignie vous peut soulager, le monde
ne va il pas mesme train que vous allez?

. . . . , Omnia te, vita perfuncta, sequuntur 2.

Tout ne bransle il pas vostre bransle? y a il chose qui ne
vieillisse quant et vous? mille hommes, mille animaux et
mille aultres creatures meurent en ce mesme instant que
vou mourez.

Nam nox nulla diem, neque noctem aurora sequuta est,
Quæ non audierit mixtos vagitibus aegris
Ploratus, mortis comites et funeris atri 3.

A quoy faire y reculez vous, si vous ne pouvez tirer arriere?
Vous en avez assez veu qui se sont bien trouvez de mourir,
eschevant par là des grandes misères: mais quelqu'un qui
s'en soit mal trouvé, en avez vous veu? si est ce grand'sim-
plesse de condernner chose que vous n'avez esprouvee, ny
par vous, ny par aultre. Pourquoy te plains tu de moy et de
la destinee? Te faisons nous tort? Est ce à toy de nous gou-
vernner, ou à nous toy? Encores que ton auge ne soit pas
achevé, ta vie l'est: un petit homme est homme entier
comme un grand; ny les hommes ny leurs vies ne se me-
surent à l'aulne. Chiron refusa l'immortalité, informé des
conditions d'icelle par le dieu mesme du temps et de la
duree, Saturne son père. Imaginez, de vray, combien seroit
une vie perdurable moins supportable à l'homme, et plus
penible, que n'est la vie que je luy ay donnée 4. Si vous

1. Considérez les siècles sans nombre qui nous ont précédés; ne sont-ils pas
pour nous comme s'ils n'avoient jamais été? Lucrèce, III, 985.
3. Jamais l'aurore, jamais la sombre nuit, n'ont visité ce globe, sans entendre
à la fois et les cris plaintifs de l'enfance au berceau, et les sanglots de la douleur
éplorée auprès d'un cercueil. Lucrèce, V, 579.
4. Si nous étions immortels, nous serions des êtres très-misérables.... Si l'on
« n'avez la mort, vous me mauldirez sans cesse de vous en
avoir privé : j'y ay à escient meslé quelque peu d'amertume,
pour vous empescher, voyant la commodité de son usage,
de l'embrasser trop avidement et indiscrettement. Pour
vous loger en cette moderation, ny de fuir la vie, ny de refui:
à la mort, que je demande de vous, j'ay temperé l'une et
l'autre entre la douceur et l'aigneur. J'appris à Thales, le
premier de vos sages, que le vivre et le mourir estoit indif-
ferent : par où, à celuy qui luy demanda pourquoi doncques
il ne mouroit, il respondit tres sagement : Pourc qu'il est
indifferent. L'eau, la terre, l'air et le feu, et aultres membres
de ce mien bastiment, ne sont non plus instruments de ta
vie qu'instruments de ta mort. Pourquoi crains tu ton der-
nier jour? il ne confere non plus à ta mort que chacun des
aultres : le dernier pas ne fait pas la lassitude ; il la declare.
Tous les jours vont à la mort : le dernier y arrive. » Voylè
les bons advertisements de nostre mere nature.

Or j'ay pensé souvent d'où venoit cela, qu'aux guerres le
visage de la mort, soit que nous la veoyions en nous ou en
aultruy, nous semble sans comparaison moins effroyable qu'en
nos maisons (aultrement ce seroit une armee de medecins et
de pleurars) ; et, elle estant tousjours une, qu'il y ait toutesfois
beaucoup plus d'assurance parmy les gents de village et de
basse condition, qu'ez aultres. Je crois, à la verité, que ce sont
ces mines et appareils effroyables, dequoy nous l'entournons,
qui nous font plus de peur qu'elle : une toute nouvelle forme
de vivre; les cris des meres, des femmes et des enfants; la
visitation de personnes estonnees et transies; l'assistance d'un
nombre de valets pasles et esprevez; une chambre sans jour,
des cierges allumez; nostre chevet assiegé de medecins et de
prescheurs; somme, tout horreur et tout effroy autour de
nous : nous voylè desjà ensepvelis et enterrez. Les enfants ont
peur de leurs amis mesmes, quand ils les veoyent masquez :
asui avons nous. Il faut oster le masque aussi bien des choses
que des personnes, osté qu'il sera, nous ne trouverons au
dessous que cette mesme mort, qu'un valet ou simple cham-
briere passerent dernierelement sans peur. Heureuse la mort qui
oste le losir aux apprests de tel equipage!

vous offroit l'immortalité sur la terre, qui est-ce qui voudroit accepter ce triste
présent? etc. Rousseau, Émile, liv. II.
**CHAPITRE XX**

**DE LA FORCE DE L'IMAGINATION.**

*Fortis imaginatio generat casum* 1, disent les clercs.

Je suis de ceulx qui sentent tresgrand effort de l'imagination : chacun en est heurté, mais aulcuns en sont renversez. Son impression me perce ; et mon art est de luy eschapper, par faulxe de force à luy resister. Je vivroy de la seule assistance de personnes saines et gayes : la veue des angoisses d'aultruy m'angoisse materiellement, et a mon sentiment souvent usurpé le sentiment d'un tiers ; un tousseur continuë irrité mon poulmon et mon gosier ; je visite plus mal volontiers les malades auxquels le devoir m'intéresse, que ceulx auxquels je m'attends moins et que je considère moins : je saisir le mal que j'estudie, et le couche en moy. Je ne trouve pas estrange qu'elle donne et les fiebvres et la mort à ceulx qui la laissent faire et qui luy applaudissent. Simon Thomas estoit un grand medecin de son temps : il me souvient que, me rencontrant un jour à Toulouse, chez un riche vieillard pulmonique, et traictant avec luy des moyens de sa guerison, il luy dict que c'en estoit l'un, de me donner occasion de me plaire en sa compagnie ; et que, fichant ses yeulx sur la frescheur de mon visage, et sa pensee sur cette alaigresse et vigueur qui regorgeoit de mon adolescence, et remplissant tous ses sens de cet estat florissant en quoy j'estoy, son habitude s'en pourroit amender : mais il oublloit à dire que la mienn s'en pourroit empirer aussi. Gallus Vibius banda si bien son ame à comprendre l'essence et les mouvements de la folie, qu'il emporta son jugement hors de son siege, si qu'oncques puis il ne l'y peut remettre, et se pouvoit vanter d'estre devenu fol par sagesse. Il y en a qui de frayeur anticipent la main du bourreau ; et celuy qu'on desbandoit pour luy lire sa grace, se trouva roide mort sur l'escheaffaud, du seul coup de son imagination. Nous tressuons, nous tremblons, nous paslissons, et rougissons, aux secousses de nos imaginations ; et, renversez dans la plume, sentons nostre corps agité à leur bransle, quelquesfois jusques à en expirer : et la jeunesse bouillante s'eschauffe si avant en son harnois, toute endormie, qu'elle assouvit en songes ses amoureux desirs :

Ut, quasi transactis sape omnibu' rebu', profundant
Fluminis ingentes fluctus, vestemque cruentent.

1. « Une imagination forte produit l'événement même, » disent les savants, les gens habiles.
LIVRE I, CHAPITRE XX.

Et encore qu'il ne soit pas nouveau de voir croître la nuit des cornes à tel qui ne les ait pas en se couchant, toutesfois l'évenement de Cippus, roy d'Italie, est memorable, lequel pour avoir assisté le jour, avecques grande affection, au combat des taureaux, et avoir eu en songe toute la nuit des cornes en la teste, les produisit en son front par la force de l'imagination. La passion donna au fils de Cresus la voix que nature luy avoit refusée. Et Antiochus print la fièvre, par la beaulété de Stratonicе trop vivement empreinte en son ame. Pline dict avoir vu Lucius Cossitius, de femme, changé en homme le jour de ses nopces. Pontanus et d'aultres racontent parcellles metamorphoses advenues en Italie ces siecles passez. Et, par vehement désir de luy et de sa mere,

Vota puér solvit, quæ femina voruerat, Iphis 4.

Passant à Vitry le Françoys, je peux voir un homme que l'évesque de Soissons avoit nommé Germain en confirmation, lequel tous les habitants de là ont cognu et veu fille jusques à l'âge de vingt deux ans, nommée Marie. Il estoit à cette heure là fort barbu et vieil, et point marié. Faisant, dict il, quelque effort en saultant, ses membres virils se produisirent : et est encore en usage, entre les filles de là, une chanson, par laquelle elles s'entradvertissent de ne faire point de grandes enjambées, de peur de devenir garçons, comme Marie Germain. Ce n'est pas tant de mervelle que cette sorte d'accident se rencontre frequent; car si l'imagination peut en telles choses, elle est si continuellement et si vigoreusement attachée à ce subject, que, pour n'avoir si souvent à rechercher en mesme pensée et asprété de désir, elle a meilleur compte d'incorporer, une fois pour toutes, cette virile partie aux filles.

Les uns attribuent à la force de l'imagination les cicatrices du roy Dagobert et de sainct François. On dict que les corps s'en enlèvent, telle fois, de leur place; et Celsus recite d'un presbtre qui ravissoit son ame en telle extase, que le corps en demouroit longue espace sans respiration et sans sentiment: sainct Augustin en homne un aultre, à qui il ne falloit que faire ouïr des cris lamentables et plaintifs; soubdain il défailloit, et s'emportoit si vivement hors de soy, qu'on avoit beau le tempester, et hurler, et le pincez, et le griller, jusques à ce qu'il feust ressuscté: lors, il disoit avoir ouï des voix, mais comme venants de loing; et s'appercevoit de ses eschauldures.

Iphis paya garçoo les vœux qu'il fit pacelle.

Ovide, Met., IX, 795.
ESSAIS DE MONTAIGNE.

et meurtrisseures. Et, que ce ne fust une obstination apostée contre son sentiment, cela le monstroit, qu’il n’avoit ce pendant ny pouls ny haleine.

Il est vraysemblable que le principal credit des visions, des enchantements et de tels effects extraordinaires, vienne de la puissance de l’imagination, agissant principalement contre les ames du vulgaire, plus molles; on leur a si fort saisir la creance, qu’ils pensent voir ce qu’ils ne veoyent pas.

Je suis encore en ce double, que ces plaisantes liaisons 1, deuooy nostre monde se veoid si entravé, qu’il ne se parle d’aultre chose, ce sont volontiers des impressions de l’appréhension et de la crainte: car je sçais, par experience, que tel, de qui je puis respondre comme de moy mesme, en qui il ne pouvoit choir souspeçon aulcun de foiblesse et aussi peu d’enchantement, ayant ouï faire le conte à un sien compagnon d’une defaillance extraordinaire, en quoy il estoit tumbé, sur le poinct qu’il en avoit le moins de besoing, se trouvant en pareille occasion, l’horreur de ce conte luy veint à coup si rudement frapper l’imagination, qu’il encourut une fortune pareille; et de là en hors feut subject à y recheoir, ce vilain souvenir de son inconvenient le gourmandant et tyrannisant. Il trouva quelque remede à cette resverie par une aultre resverie: c’est que, advouant luy mesme et preschant avant la main cette sienne subjection, la contention de son ame se soulageoit sur ce que, apportant ce mal comme attendu, son obligation en amoindrissoit, et luy en poisot moins. Quand il a eu loy, à son choix (sa pensee desbrouillée et desbandee, son corps se trouvant en son deu), de le faire lors premierement tenter, saisir, et surprendre à la cognoissance d’aultruy, il s’est guari tout net. A qui on a esté une fois capable, on n’est plus inca
capable, sinon par juste foiblesse. Ce malheur n’est à craindre qu’aux entreprinses où nostre ame se treuve oultre mesure tendue de désir et de respect, et notamment où les commoditez se rencontrent improueues et pressantes: on n’a pas moyen de se r’avoirt de ce trouble. J’en sçais à qui il a servy d’y apporter le corps mesme, demy rassasié d’ailleurs, pour endormir l’ardeur de cette fureur, et qui, par l’age, se treue moins impuissant de ce qu’il est moins puissant; et tel aultre à qui il a servy aussi qu’un amy l’ayt assuré d’estre fourni d’une contrebatterie d’enchantements certains à le preserver. Il vault mieux que je die comment ce feut.

Un comte de tresbon lieu, de qui j’estoys fort privé, se ma-

1. C’est-à-dire mouvements d’aiguillettes.
riant avecques une belle dame, qui avoit esté poursuyvy de tel qui assistoit à la feste, mettoit en grande peine ses amis, et nommeement une vieille dame sa parente, qui presidoit à ces nöpces et les faisoit chez elle, craindtive de ces sorcelleries : ce qu'elle me feit entendre. Je la prioy s'en reposer sur moy. J'avoy, de fortune, en mes coffres certaine petite piece d'or platte, où estoient gravees quelques figures celestes, contre le coup du soleil, et pour oster la douleur de teste, la logeant à point sur la couture du test; et pour l'y tenir, elle estoit cou- sue à un ruban propre à rattacher soubs le menton; resverie germaine à celle de quoy nous parlons. Jacques Pelletier, vivant chez moy, m'avoy fait ce present singulier. J'advisay d'en tirer quelque usage, et dis au comte qu'il pourroit couyr fortune comme les aultres, ayant là des hommes pour luy en vouloir prester une; mais que hardiment il s'allast coucher; que je luy ferois un tour d'amy, et n'espargnerois à son be- soing un miracle qui estoit en ma puissance, pourveu que sur son honneur il me promist de le tenir tredislement secret : seulement, comme sur la nuit on iroit luy porter le resveillon, s'il luy estoit mal allé, il me feist un tel signe. Il avoit en l'amé et les aureilles si battue, qu'il se trouva lié du trouble de son imagination, et me feit son signe à l'heure susdite. Je luy dis lors à l'aureille qu'il se levast, soubs couleur de nous chasser, et prinst en se jouant la robbe de nuit que j'avoy sur moy (nous estions de taille fort voisine), et s'en vestist tant qu'il avoit executé mon ordonnance, qui feut. Quand nous serions sortis, qu'il se retirast à tomber de l'eau; dist trois fois telles paroles, et feist tels mouvements ; qu'à chascune de ces trois fois il ceignist le ruban que je luy mettois en main, et couchast bien soigneusement la medaille qui y estoit attachée, sur ses roignons, la figure en telle posture : cela faict, ayant à la dernière fois bien estreinct ce ruban pour qu'il ne se peust ny desnoyer ny mouvoir de sa place, qu'en toute assu- rance il s'en retournaist à son prix faict, et n'oubliast de rejec- ter ma robbe sur son lict, en maniere qu'elle les abriaist tous deux. Ces singeries sont le principal de l'effect, nostre pensee ne se pouvant desmesler que moyens si estranges ne viennent de quelque abstrusse science : leur inanité leur donne poids et reverence. Somme, il feut certain que mes characteres se trouverent plus vengeriens que solaires, plus en action qu'en pro- hibition. Ce feut une humeur prompte et curieuse qui me convia à tel effect, esloingné de ma nature. Je suis en

1. Médecin célèbre du temps de Montaigne.
ESSAIS DE MONTAIGNE.

des actions subtiles et feinctes; et hay la finesse, en mes mains, non seulement recreative, mais aussi proufitable : si l'action n'est vicieuse, la route l'est.

Amasis, roi d'Aegypte, espousa Laodice, tremble fille grecque : et luy, qui se monstroit gentil compagnon par tout ailes, se trouva court à jouir d'elle, et menaça de la tuer, estimant que ce feist quelque sorciere. Comme ez choses qui consistent en fantasie, elle le rejecta à la devotion : et ayant faict ses vœus et promesses à Venus, il se trouva divinement remis dez la premiere nuict, d'aprez ses oblations et sacrifices. Or, elles ont tort de nous recueillir de ces contenances mineuses, querelleuses et fuyardes, qui nous esteignent en nous allumant. La bru de Pytagorases disoit que la femme qui se couche avecques un homme doibt, avecques sa cotte, laisser quand et quand la honte, et la reprendre avecques sa cotte. L'ame de l'assaillant, troublee en plusieurs diverses alarmes, se perd ayseement : et à qui l'imagination a faict une fois souffrir cette honte (et elle ne la fait souffrir qu'aux premières accountances, d'autant qu'elles sont plus ardentes et aspres, et aussi qu'en cette premiere connoissance qu'on donne de soy, on craint beaucoup plus de faillir), ayant mal commence, il entre en fiebvre et despit de cet accident, qui luy dure aux occasions suyvantes.

Les mariez, le temps estant tout leur, ne doibvent ny presser ny taster leur entreprinse, s'ils ne sont prests : et vault mieux faillir indencemment à estrener la couche nuptiale, pleine d'agitation et de fiebvre, attendant une et une autre commodité plus privee et moins alarmee, que de tumber en une perpetuelle misere, pour s'estre estonne et desesperé du premier refus. Avant la possession prinse, le patient se doibt, à saillies et divers temps, legièrement essayer et offrir, sans se piquer et oppiastre à se convaincre definitivement soy mesme. Ceulx qui sceavent leurs membres de nature docile, qu'ils se soignent seulement de contrepiper leur fantaisie.

On a raison de remarquer l'indocile liberté de ce membre, s'ingerant si importunemement lors que nous n'en avons que aire, et defaillant si importunemement lors que nous en avons le plus affaire, et contestant de l'auctorité si imperieusement avecques nostre volonté, refusant avecques tant de fierté et 'obstination nos sollicitations et mentales et manuelles. Si outesfois, en ce qu'on gourmande sa rebellion, et qu'on en tire preuve de sa condensation, il m'avoit payé pour plaider sa cause, à l'adventure mettirois je en suspeçon nos aultres membres ses compagnons de luy estre allé dresser, par belle
envie de l'importance et doulceur de son usage, cette querelle apostée, et avoir, par complot, armé le monde à l'encontre de luy, le chargeant malignement, seul, de leur faute commune: car je vous donne à penser s'il y a une seule des parties de nostre corps qui ne refuse à nostre volonté souvent son opération, et qui souvent ne s'exerce contre nostre volonté. Elles ont chacune des passions propres, qui les esveillent et endorment sans nostre congé. A quant de fois tesoignent les mouvements forcez de nostre visage, les pensees que nous tenions secrettes, et nous trahissent aux assistants ! Cette mesma cause qui anime ce membre anime aussi, sans nostre sceu, le cöeur, le poulmon et le pouls; la veue d'un object agréable respandant imperceptiblement en nous la flamme d'une esmotion fielevreuse. N'y a il que ces muscles et ces veines qui s'eslevent et se cou- chent sans l'adveu non seulement de nostre volonté, mais aussi de nostre pensee ? Nous ne commandons pas à nos che- veux de se herisser, et à nostre peau de fremir de desire ou de crainte; la main se porte souvent où nous ne l'envoyons pas; la langue se transf, et la voix se fige à son heur; lors mesme que, n'ayant de quoy frire, nous le luy deffrondrons volontiers, l'appetit de manger et de boire ne laisse pas d'esmouvoir les parties qui luy sont subjectes, ny plus ny moins que cet aultrc appetit, et nous abandonne de mesma hors de propos, quand bon luy semble; les utilcs qui servent à descharger le ventre ont leurs propres dilatations et compressions, oultre et contre nos- tre advis, comme ceulx cy destinés à descharger les roignons. Et ce que, pour auctoriser la puissance de nostre volonté, saint Angustın allegue avoir veu quelqu'un qui commandoit son derrière autant de pets qu'il en vouloit, et que Vives son glossateur encherit d'un aultrc exemple de son temps, de pets organisez, suyvants le ton des voix qu'on leur pronoctoit, ne suppose non plus pure l'obeissance de ce membre; car en est il ordinairement de plus indiscret et tumultuaire ? joint que j'en cognois un si turblent et revesche, qu'il y a quarante ans qu'il tient son maistre à peter d'une haleine et d'une obli- gation constante et irremittente, et le mene ainsin à la mort. Et pleust à Dieu que je ne le sceusse que par les histoires, combien de fois nostre ventre, par le refus d'un seul pet, nous mene jusques aux portes d'une mort tresangoisseuse ! et que l'empereur, qui nous donna liberté de peter par tout, nous en eust donné le pouvoir ! Mais nostre volonté, pour les droitcs de ui nous mettons en avant ce reproche, combien plus vrajmblablement la pouvons nous marquer de rebellion et de dition, par son deresglement et desobeissance ? Verax ella
toujours ce que nous voulîons qu'elle vousist? ne veut elle pas souvent ce que nous luy prohibons de vouloir, et à nostre evident dommage? se laisse elle non plus mener aux conclu-
sions de nostre raison? Enfin, je diray pour monsieur ma partie, que plaise à considérer qu'en ce fait sa cause estant inseparablement conjointe à un consort, et indistinctement, on ne s'adresse pourtant qu'à luy, et par les arguments et charges qui ne peuvent appartenir à son dict consort : car l'effet d'iceluy est bien de convier inopportunelement parfois, mais refuser, jamais; et de convier encore tacitement et quie-
tement : partant se veoid l'animosité et illegalité manifeste des accusateurs. Quoy qu'il en soit, protestant que les advocats et juges ont beau quereller et sentencier, nature tirera ce pendant son train ; qui n'auroit fait que raison, quand elle auroit doué ce membre de quelque particulier privilege; aucteur du seul ouvrage immortel des mortels : ouvrage divin, selon Socrates; et amour, désir d'immortalité et daimon immortel luy mesme.

Tel, à l'aventure, par cet effet de l'imagination, laisse icy les escrouelles, que son compagnon reporte en Espaigne. Voylà pourquoi, en telles choses, l'on a accoustumé de demander une ame preparee. Pourquoi practiquent les medecins avant main la creance de leur patient, avecques tant de faulzes promesses de sa guarison, si ce n'est à fin que l'effet de l'imagination supplée l'imposture de leur apozeme ? ils scaven qu'un des maistres de ce mestier leur a laissé par escript, qu'il s'est trouvé des hommes à qui la seule veue de la medecine faisoit l'operation. Et tout ce caprice m'est tumbé presentement en main, sur le conte que me faisoit un domestique apotiquaire de feu mon pere, homine simple et souysse, nation peu vaine et mensongiere, d'avoir cagneu longtemps un marchand à Toulouse maladif et subject à la pierre, qui avoit souvent besoing de clysteres, et se les fai-
soit diversement ordoner aux medecins selon l'occurrence de son mal : apportez qu'ils estoient, il n'y avoit rien obmis des formes accoutumées; souvent il tastoit s'ils estoient trop chauds; le voylà couché, renversé, et toutes les approches faictes, sauf qu'il ne s'y faisoit aucune injection. L'apotiquaire retiré appuy-
te cette cerimonie, le patient accommodé comme s'il avoit verita-
blement prins le clystere, il en sentoit pareil effect à ceulx qui les prennent. Et si le medecin n'en trouvoit l'operation sufi-
sante, il lui en donnoit deux ou trois aultres de mesme forme. Mon tesmoing jure que, pour espargner la despense (car il les payoit comme s'il les eust reçues), la femme de ce malade avoit quelquesfois essayé d'y faire seulement mettre de l'eau tiepe,
L'effet en découvrit la fourbe; et, pour avoir trouvé ceux là inutiles, qu'il fausse revenir à la première façon.

Une femme, pensant avoir avalé une espingle avecques son pain, crie et se tortennoit comme ayant une douleur insupportable au goisir, où elle pensoit la sentir arrestée : mais parce qu'il n'y avoit ny enfleure ny alteration par le dehors, un habil homme ayant jugé que ce n'estoit que fantasie et opinion, prise de quelque morceau de pain qui l'avoyt picqueé en passant, la feit vomir, et jecta à la desrobe, dans ce qu'elle rendit, une espingle tortue. Cette femme, cuitant l'avoir rendue, se sentit soudain deschargee de sa douleur. Je sçay qu'un gentil-homme, ayant traicté chez lui une bonne compaignie, se vanta trois ou quatre jours aprez, par maniere de jeu (car il n'en estoit rien), de leur avoir faict manger un chat en paste : dequoy une damoiselle de la troupe print telle horreur, qu'en estant tambe en un grand desvoyement d'estomach et fiebvre, il feut impossible de la sauver. Les bestes mesmes se vooyent, comme nous, subjectes à la force de l'imagination; tesmoings les chiens qui se laissent mourir de dueil de la perte de leurs maistres: nous les veoyons aussi japper et tremousser en songe; hennir les chevaux et se debattre.

Mais tout cecy se peut reporter à l'estroitce couture de l'esprit et du corps s'entrecoummuniquants leurs fortunes; c'est autre chose, que l'imagination agisse quelquesfois non contre son corps seulement, mais contre le corps d'aultruy. Et tout ainsi qu'un corps rejecte son mal à son voisin, comme il se veoid en la peste, en la verolle, et au maldes yeulx, qui sa chargent de l'un à l'autre :

Dum spectant oculi lascos, lauduntur et ipsi;
Multaque corporibis transitione nocent

pareillement l'imagination, esbranlee avecques vehemence, eslance des traits qui puissent offenser l'object estranger. L'antiquité a tenu de certaines femmes en Scythie, qu'animees et courroucées contre quelqu'un. elles le tuoient du seul regard. Les tortues et les autruches couuent leurs œufs de la seule veue; signe qu'ils y ont quelque vertu ejaculatrice. Et quant aux sorciers, on les dict avoir des yeux offensifs et nuisants :

Nescio quis teneros oculos mibi fascinat agnos.

1. En regardant des yeux malades, les yeux le deviennent eux-mêmes, et les maux se communiquent souvent d'un corps à l'autre. Ovid, de Remedio amoris, v. 615.

Ce sont pour moy mauvais respondants que magiciens. Tant y a que nous veoyons par experience les femmes envoyer, aux corps des enfants qu'elles portent au ventre, des marques de leurs fantasies; tesmoing celle qui engendra le more: et il feut presenté à Charles, roy de Boheme et empereur, une fille d'auprez de Pise, toute value et herissee, que sa mere disoit avoir esté ainsi conceue à cause d'une image de saint Jean Baptiste pendue en son lict.

Des animaux il en est de mesme; tesmoings les brebis de Jacob, et les perdris et lievres que la neige blanchit aux montaignes. On veit dernièrement chez moy un chat guestant un oyseau au hault d'un arbre, et, s'estants fichez la veue ferme l'un contre l'autre quelque espace de temps, l'oyseau s'estre laissé cheoir comme mort entre les pattes du chat; ou enyvré par sa propre imagination, ou attiré par quelque force attractive du chat. Ceulx qui aiment la volerie ont ouy faire le conte du faulconnier, qui, arrestand obstineament sa veue contre un milan en l'air, gageoit, de la seule force de sa veue, le ramener contrebas, et le faisoit, à ce qu'on dict; car les histoires que j'emprunte, je les renvoye sur la conscience de ceulx de qui je les prens. Les discours sont à moy, et se tiennent par la preuve de la raison, non de l'experience: chacun y peut joindre ses exemples; et qui n'en a point, qu'il ne laisse pas de croire qu'il en est assez, veu le nombre et varieté des accidents. Si je ne comme bien, qu'un aultre comme pour moy. Aussi en l'estude que je traite de nos mœurs et mouvements, les tesmoignages fabuleux, pourveu qu'ils soient possibles, y servent comme les vrais: advenu ou non advenu, à Rome ou à Paris, à Jean ou à Pierre, c'est tousjours un tour de l'humaîne capacite, duquel je suis utilement advisé par ce recit. Je le veoy, et en fay mon proufit, esgalement en umbre qu'en corps; et aux diverses leçons qu'ont souvent les histoires, je prens à me servir de celle qui est la plus rare et memorable. Il y a des aucteurs desquels la fin, c'est dire les evenements: la mienne, si j'y scavois arriver, seroit dire sur ce qui peut advenir. Il est justement permis aux escholes de supposer des similitudes, quand ils n'eul ont point: je n'en fay pas ainsi pourtant, et surpass de ce costé là en religion superstitionse toute foy historiale. Aux exempls que je tire ceans de ce que j'ay leu, ouï, faict ou dict, je me suis deffendu d'oser alterer jusques aux plus legere.
et inutiles circonstances : ma conscience ne falsifie pas iota : mon inscience, je ne sais.

Sur ce propos, j'entre parfois en pensée qu'il puisse assister, convenir à un théologien, à un philosophe, et telles gen
d'esquisse et exacte conscience et prudence, d'essayer l'histoire. Comment peuvent ils engager leur foi sur une foi populaire ? comment répondre des pensées de personnes inconnues, et donner pour argent comptant leurs conjectures ? Des actions à divers membres qui se passent en leur présence, ils refuseraient d'en rendre témoignage, assermentez par un juge ; et n'ont homme si famili, des intentions duquel ils entreprennent de pleinement répondre. Je tiens moins hazardeux d'essayer les choses passées, que présentes : d'autant que l'écrivain n'a à rendre compte que d'une vérité empruntée.

Aucuns me convient d'écrire les affaires de mon temps, estimants que je les voye d'une veue moins bleue de passion qu'un autrui, et de plus prez, pour l'acez que fortune m'a donné aux chefs de divers partis. Mais ils ne disent pas, Que pour la gloire de Salluste je n'en prendroy pas la peine ; ennem juré d'obligation, d'assiduité, de constance : Qu'il n'est rien si contraire à mon style qu'une narration estendue ; je me recoupe si souvent, à faute d'haleine ; je n'ay ny composition ny explication, qui vaille ; ignorant, au delà d'un enfant, des frases et vocables qui servent aux choses plus communes ; pourtant ay je prins à dire ce que je sçay dire, accommodant la ma tiere à ma force ; si j'en prenois qui me guidast, ma mesure pourroit faillir à la sienne : Que, ma liberté estant si libre, jeusse publié des jugements, à mon gré mesme et selon raison, ilégitimes et punissables.

Plutarque nous diroit volontiers, de ce qu'il en a faict, que c'est l'ouvrage d'aultruy que ses exemples soient en tout et partout veritables : qu'ils soient utiles à la posterité, et présentez d'un lustre qui nous esclaire à la vertu, que c'est son ouvrage. Il n'est pas dangereux, comme en une drogue medicinale, en un conte ancien, qu'il soit ainsin ou ainsi.

CHAPITRE XXI

LE PROUFT DE L'UN EST DOMMAGE DE L'AULTRE.

Demades, Athenien, condamna un homme de sa ville qui se faisoit mester de vendre les choses nécessaires aux enterrement, soufs tilter de ce qu'il en demandoit trop de proufit, et que ce proufit ne luy pouvoit venir sans la mort de beaucoup
de gens. Ce jugement semble estre mal prins; d’autant qu’il ne se fait aucun prouit qu’au dommage d’aultruy, et qu’à ce compte il faudroit condemnr toute sorte de gaings. Le mar-
chand ne fait bien ses affaires qu’à la desbauche de la jeunesse;
te laboureur, à la cherté des bléds; l’architecte, à la ruine des
maisons; les officiers de la justice, aux procez et querelles des
hommes; l’honneur mesme et practique des ministres de la
religion se tire de nostre mort et de nos vices; nul medecin ne
prend plaisir à la santé de ses amis mesmes, dict l’ancien co-
mique grec; ny soldat, à la paix de sa ville: ainsi du reste. Et
qui pis est, que chacun se sonde au dedans, il trouvera que
nos souhaits interieurs, pour la pluspart, naissent et se nourris-
sent aux despens d’aultruy. Ce que considerant, il m’est venu
en fantasie comme nature ne se desment point en cela de sa
generale police; car les physiciens tiennent que la naissance,
nourrissement et augmentation de chacque chose, est l’alteration
et corruption d’une aultre:

Nam quodcumque suis mutatum finibus exit.
Continue hoe mors est illius, quod fuit ante 4.

CHAPITRE XXII

DE LA COUSTUME, ET DE NE CHANGER AYSEMMENT UNE LOY RECEUE.

Celuy me semble avoir tresbien conceu la force de la cou-
stume, qui premier forgea ce conte, qu’une femme de village,
ayant appris de caresser et porter entre ses bras un veau de l’heure de sa naissance, et continuant tousjours à ce faire,
gaigna cela par l’accoustumance, que, tout grand bœuf qu’il estoit, elle le portoit encore: car c’est, à la vérité, une violente
et traistresse maistresse d’eschole que la coustume. Elle establit
en nous, peu à peu, à la desrobée, le pied de son auctorité:
mais, par ce doux et humble commencememt, l’ayant rassis et
plante avec l’ayde du temps, elle nous descouvre tantost un
furieux et tyrannique visage, contre lequel nous n’avons plus
la liberté de hauser seulement les yeulx. Nous lui voyons
forcer, tous les coups, les regles de nature: Usus efficacissimus
rerum omnium magister 2. J’en croy l’antre de Platon en sa Repu-
blique; et les medecins, qui quittent si souvent à son auctorité
les raisons de leur art; et ce roiy qui par son moyen rengena son

1. Un corps ne peut sortir de sa nature sans que ce qu’il étoit cesse d’être.
LUCRÈCE, II, 752.
2. En tout, l’usage est le meilleur maître. PLIN, Nat. Hist., XXVI, 2.
estomach à se nourrir de poison; et la fille qu'Albert jetait s'estre accoustumée à vivre d'araignées : et en ce monde des Indes nouvelles, on trouva des grands peuples, et en fort divers climats, qui en vivaient, en faisoient provision et les appatoient, comme aussi des saulterelles, formis, lézards, chauves-souris; et eut un crapaud vendu six escus en une nécessité de vivres; ils les cuisent et apprestent à diverses saules: il en eut trouvé d'autres auxquels nos chiens et nos viandes estoient mortelles et venimeuses. Consuetudinis magna vis est : pernoctant venatores in nive; in montibus urse patientur; pupiles, castibus contusi, ne ingemiscunt quidem

Ces exemples estrangers ne sont pas estranges, si nous considerons (ce que nous essayons ordinairement) combien l'accoustumance hebete nos sens. Il ne nous faut pas aller chercher ce qu'on dict des voisins des cataractes du Nil; et ce que les philosophes estiment de la musique celeste, que les corps de ces cercles, estants solides, polis, et venants à se lescher et frotter l'un à l'autre en roulant, ne peuvent faillir de produire une merveilleuse harmonie, aux coupures et muances de laquelle se manient les contours et changements des carolles des astres; mais qu'universellement les ouies des creatures de c↗ bas, endormies, comme celles des Aegyptiens, par la continuation de ce son, ne le peuvent appercevoir, pour grand qu'il soit: les mareschaux, meuniers, armuriers, ne sauroient demeurer au bruit qui les frappe, s'il les perçoit comme nous.

Mon collet de fleurs sert à mon nez: mais, aprez que je m'en suis vestu trois jours de suite, il ne sert qu'aux nez assistants. Cecy est plus estrange, que, nonobstant des longs intervalles et intermissions, l'accoustumance puisse joindre et establir l'effet de son impression sur nos sens: comme essayent les voisins des clochiers. Je loge chez moy en une tour, où, à la diane et à la retraitte, une fort grosse cloche sonne tous les jours l'Ave Maria. Ce tintamarrre estonne ma tour mesme: et aux premiers jours me semblant insupportable, en peu de temps m'apprivoise de maniere que je l'oy sans offense, et sourvent sans m'en esveiller.

Platon tansa un enfant qui jouoit aux noix. Il luy respondit: « Tu me tanses de peu de chose. — L'accoustumance, repliqua Platon, n'est pas chose de peu. » Je trouve que nos plus grands vices prennent leur ply dez nostre plus tendre enfance, et que

1. Rien de plus puissant que l'habitude. Passer la nuit au milieu des neiges, se brûler dans les montagnes au plus ardent soleil, voilà la vie des chasseurs. Ces athlètes qui se meurtissent à coups de ceste ne poussent pas même un gémissement. Cicéron, Tusc. quest., 11, 47.
notre principal gouvernement est entre les mains des nourrices. C'est passetemps aux meres de veoir un enfant tordre le col à un poulet, et s'esbattre à blecer un chien et un chat : et tel pere est si sot, de prendre à bon augure d'une ame martiale, quand il veoid son fils gourmer injurieusement un paisan ou un laquay qui ne se defiend point ; et à gentilhesse, quand il le vould attiner son compagnon par quelque mali-cieuse desloyauté et tromperie. Ce sont pourtant les vrayes se-mences et racines de la cruauté, de la tyrannie, de la trahison : elles se germent là, et s'eslevent aprèz gaillardement, et prouifient à force entre les mains de la coutume. Et est une tres-dangereuse institution, d'excuser ces vilaines inclinations par la foiblesse de l'aage et legiereté du subject : premierement, c'est nature qui parte, de qui la voix est lors plus pure et plus naifve, qu'elle est plus graile et plus neufve : secondement, la laideur de la piperie ne despend pas de la difference des escus aux e-pingles; elle despend de soy. Je treuve bien plus juste de conclure ainsi : «Pourquoy ne tromperoit il aux escus, puisqu'il trompe aux espingles ? » que, comme ils font : «Ce n'est qu'aux espingles; il n'auroit garde de le faire aux escus. » Il faut apprendre soigneusement aux enfants de haire les vices de leur propre contexture, et leur en fault apprendre la naturelle dif-formité, à ce qu'ils les fuyent non en leur action seulement, mais sur tout en leur cœur; que la pensee mesme leur en soit odieuse, quelque masque qu'ils portent.

Je sçais bien que pour m'estre duict, en ma puerilité, de marcher tousjours mon grand et plain chemin, et avoir eu à contrecœur de mester ny trycotterie ny finesse à mes jeux enfantins (comme de vray il fault noter que les jeux des enfants ne sont pas jeux, et les fault juger en euxx comme leurs plus serieuses actions), il n'est passetemps si legier où je n'apporte, du dedans et d'une propension naturelle et sans estude, une extreme contradiction à tromper. Je manie les chartes pour les doubles, et tiens compte, comme pour les doubles doublons; lorsque le gaigner et le perdre, contre ma femme et ma fille, m'est indifferente, comme lorsqu'il va de bon. En tout et par tout, il y a assez de mes yeulx à me tenir en office ; il n'y en a point qui me veillent de si prez, ny que je respecte plus.

Je viens de veoir chez moy un petit homme natif de Nantes, nay sans bras, qui a si bien façonné ses pieds au service que luy debvoient les mains, qu'ils en ont, à la verité, à demy ou-blïé leur office naturel. Au demourant, il les nomme ses mains; il trenche, il charge un pistolet et le lasche, il enfile son ai-guille, il coud, il escrit, il tire le bonnet, il se peigne, il joue
aux chartes et aux dez, et les remue avecques autant de dextérité que sçauoit faire quelqu‘aultre : l‘argent que je luy ay donné (car il gaigne sa vie à se faire voir), il l‘a emporté en son pied, comme nous faisons en nostre main. J‘en veus un aultre, estant enfant, qui manioit un‘ espee à deux mains, et un‘ hallebarde, du ply du col, à faulte de mains ; les jectoit en l‘air, et les reprenoit ; lanceoit une dague ; et faisoit craqueter un fouet, aussi bien que charretier de France.

Mais on descouvre bien mieux ses effects aux estranges impressions qu‘elle faict en nos ames, où elle ne treuve pas tant de resistance. Que ne peut elle en nos jugemens et en nos creances ? y a il opinion si bizarre (je laisse à part la grossiere imposture des religions, dequoy tant de grandes nations et tant de suffisants personnages se sont vens enyvrez ; car cette partie estant hors de nos raisons humaines, il est plus excusable de s‘y perdre, à qui n‘y est extraordinariemment esclairé par fauteur divine), mais d‘autres opinions, y en a il de si estranges qu‘elle n‘ayt planté et estably par loix, ez regions que bon luy a semblé? et est tresjuste cette ancienne exclamation : Non pudet physicum, il est, speculatorem venatoremque nature, ab animis consuetudine imbutis querere testimonium veritatis !

J‘estime qu‘il ne tumbe en l‘imagination humaine aucune fantasie si forcee, qui ne rencontre l‘exemple de quelque usage publicque, et par consequent que nostre raison n‘estaye et ne fonde. Il est des peuples où on tourne le dos à celuy qu‘on salute, et ne regarde lon jamais celuy qu‘on veult honnorer. Il en est où, quand le roy crache, la plus favorie des dames de sa court tend la main ; et, en aultre nation, les plus apparents, qui sont autour de luy, se baissent à terre pour amasser en du linge son ordure. Desroibons icy la place d‘un conte.

Un gentilhomme françois se mouchoit tousjours de sa main ; chose tresennemie de nostre usage : defendant là dessus son faict (et estoit fameux en bons rencontres), il me demanda quel privilege avoir ce sale excrement, que nous allassions luy apprestant un beau linge delicat à le recevoir, et puis, qui plus est, à l‘empaqueter et serrer soigneusement sur nous : que cela debvoit faire plus de mal au cœur que de le veoir verser où que ce feust, comme nous faisons toutes nos aultres orderes. Je trouvay qu‘il ne parloit pas du tout sans raison : et m‘avoit

1. Quelle honte à un physicien, qui doit poursuivre sans relâche les secrets de la nature, d‘alléguer pour des preuves de la vérité ce qui n‘est que prévention et contume! Cicéron, de Nat. deor., l. 30. — Il y a dans le texte petere au lieu de quarre.
la coustume osté l'appercevance de cette estrangeté, laquelle pourtant nous trouvons si hideuse, quand elle est recitée d'un autre pays. Les miracles sont selon l'ignorance en quoy nous sommes de la nature, non selon l'estre de la nature; l'assu-

car où et où, sauf où les la coucher Mandern si mesme; il est autre mariées les infinie sont la vie^ si peuvent elles téntes humaine ques sommes en rien plus merveilleux que nous sommes à eux, ny avec-

ques plus d'occasion; comme chacun advouerdt, si chacun savoit, aprez s'estre promené par ces loingtains exemples, se coucher sur les propres, et les conférer sainement. La raison humaine est une teinture infuse environ de pareil poids à toutes nos opinions et mœurs, de quelque forme qu'elles soient; infinie en matière, infinie en diversité. Je m'en retourne.

Il est des peuples où, sauf sa femme et ses enfants, aulcun ne parle au roy que par sarbatane. En une mesme nation, et les vierges montrent à descouvert leurs parties honteuses, et les mariées les couvrent et cachent soigneusement. A quoy cette aultre coustume, qui est aulcours, a quelque relation : la chasteté n'y est en prix que pour le service du mariage; car les filles se peuvent abandonner à leur poste, et engrossées, se faire avor-
ter par medicaments propres, au veu d'un chascun. Et aulcours, si c'est un marchand qui se marie, tous les marchands con-
viez à la nopce couchent avecques l'espousée avant luy; et plus il y en a, plus a elle d'honneur et de recommandation de fermeté et de capacité : si un officier se marie, il en va de mesme; de mesme si c'est un noble; et ainsi des aultres : sauf si c'est un laboureur ou quelqu'un du bas peuple; car lors c'est au seigneur à faire : et si, on ne laisse pas d'y recom-

mander estroictement la loyauté pendant le mariage. Il en est où il se veoid des bordeaux publics de masles, voire et des mar-

riages: où les femmes vont à la guerre quand et leurs maris, et ont reng, non au combat seulement, mais aussi au comman-
dement : où non seulement les bagues se portent au nez, aux levres, aux joues, et aux orteils des pieds; mais des verges d'or bien poisantes au travers des tettins et des fesses : où en man-
geant on s'essuye les doigts aux cuisses, et à la bourse des ge-
nitooires, et à la plante des pieds : où les enfants ne sont pas heritiers, ce sont les freres et nepveux, et aulcours les nepveux seulement; sauf en la succession du prince : où, pour regler la communauté des biens, qui s'y observé, certains magistrats-
souverains ont charge universelle de la culture des terres et de la distribution des fruiicts, selon le besoing d'un chascun : où l'on pleure la mort des enfants, et festoye lon celle des vieil-

ards: où ils couchent en des licts dix ou douze ensemble avec leurs femmes : où les femmes qui perdent leurs maris par
mort violente se peuvent remarié, les autrres non : où l'on estime si mal de la condition des femmes, que l'on y tue les femelles qui y naissent, et achépe l'on, des voisins, des femmes pour le besoing : où les maris peuvent repudier, sans alleguer aucune cause ; les femmes non, pour cause quelconque : où les maris ont loy de les vendre si elles sont stériles : où ils font cuire le corps du trespassé, et puis piler, jusques à ce qu'il se forme comme en bouillie : laquelle ils meslent à leur vin, et la boivent : où la plus desirel sepulture est d'estre mangé des chiens; ailleurs, des oyseaux : où l'on croit que les ames heureuses vivent, en toute liberté, en des champs plaisants fournis de toutes commoditez, et que ce sont elles qui font cet echo que nous oyons : où ils combattent en l'eau, et tirent seurement de leurs arcs en nageant : où, pour signe de subjection, il faut haulser les espaules et baisser la teste ; et deschausser ses souliers quand on entre au logis du roy : où les eunuques, qui ont les femmes religieuses en garde, ont encore le nez et les levres à dire, pour ne pouvoir estre aymez : et les prebsbres se crevent les yeux, pour accointer les daimons et prendre les oracles : où chacun fait un dieu de ce qu'il luy plaist : le chasseur, d'un lyon ou d'un regnard ; le pescheur, de certain poisson ; et des idoles, de chaque action ou passion humaine : le soleil, la lune et la terre sont les dieux principaux ; la forme de jurer, c'est toucher la terre regardant le soleil ; et y mange lon la chair et le poisson crud : où le grand serment, c'est jurer le nom de quelque homme trespassé qui a esté en bonne reputation au païs, touchant de la main sa tumbe : où les estrennes annuelles que le roy envoye aux princes ses vassaux, tous les ans, c'est du feu ; lequel apporté, tout le vieil feu est esteint : et de ce feu nouveau, le peuple, desendant de ce prince, en doibt venir prendre chacun pour soy, sur peine de crime de leze majesté : où, quand le roy, pour s'adonner du tout à la devotion, se retire de sa charge, ce qui advient souvent, son premier successeur est oblige d'en faire autant, et passe le droit du royaume au troisiesme successeur : où l'on diversifie la forme de la police, selon que les affaires semblent le requérir ; on depose le roy, quand il semble bon : et luy substitue lon des anciens à prendre le gouvernail de l'estat : et le laisse lon par fois aussi ez mains de la commune : où hommes et femmes sont circoncis et pareillement baptisz ; où le soldat qui, en un ou divers combats, est arrivé à presenter à son roy sept testes d'ennemis, est faict noble : où l'on vit soubs cette opinion si rare et insociable de la mortalité des ames : où les femmes s'accouchent sans plaincte et sans effroy :
ESSAIS DE MONTAIGNE.

où les femmes, en l’une et l’autre jambe, portent des greves de cuivre; et, si un pouil les mord, sont tenues par debvoir de magnanimité de le remordre; et n’osent espouser, qu’elles n’ayant offert à leur roy, s’il le veut, leur pucelage: où l’on salue mettant le doigt à terre, et puis le haulsant vers le ciel: où les hommes portent les charges sur la teste, les femmes sur les espaules; elles pissent debout, les hommes accroupis: où ils envoyent du sang en signe d’amitié, et encensent, comme les dieux, les hommes qu’ils veulent honnorer: où non seulement jusques au quatrième degré, mais en aulcun plus esloingné, la parenté n’est souffrite aux mariages: où les enfants sont quatre ans à nourrice, et souvent douze; et là même il est estimé mortel de donner à l’enfant à tetter tout le premier jour: où les peres ont charge du chastiment des masles; et les mères, à part, des femelles; et est le chastiment de les fierner pendus par les pieds: où on fait circoncire les femmes: où l’on mange toutes sortes d’herbes, sans aul altre discretion que de refuser celles qui leur semblent avoir mauvaise senteur: où tout est ouvert; et les maisons, pour belles et riches qu’elles soyen, sans porte, sans fenestre, sans coffre qui ferme; et sont les larrons doublement punis qu’ailleurs: où ils tuent les pouils avec les dents comme les magots, et trouvent horrible de les veoir escacher sous les ongles: où l’on ne coupe en toute la vie ny poil ny ongle; ailleurs, où l’on ne coupe que les ongles de la droicte, ceulx de la gauche se nourrissent par gentillesse: où ils nourrissent tout le poil du costé droit, tant qu’il peut croître, et tiennent raz le poil de l’autre costé; et en voisines provinces, celle icy nourrit le poil de devant, celle là le poil de derrière, et rasent l’opposite: où les peres presten leurs enfants, les maris leurs femmes, à jouyr aux hostes, en payant: où on peut honnестement faire des enfants à sa mere, les peres se mesler à leurs filles et à leurs fils: où, aux assemblées des festins, ils s’entreprestent, sans distinction de parenté, les enfants les uns aux aultres: icy on vit de chair humaine: là c’est office de pieté de tuer son pere en certain aage: ailleurs les peres ordonnet, des enfants encore au ventre des meres, ceulx qu’ils veulent estre nourris et conservez, et ceulx qu’ils veulent estre abandonnez et tuez: ailleurs les vieux maris presten leurs femmes à la jeunesse pour s’en servir; et ailleurs elles sont communies sans peché; voire, en tel païs, portent pour marques d’honneur autant de belles houppes frangées au bord de leurs robbes, qu’elles ont accointé de masles. N’a pas faict la costume encores une chose publicque de femmes à part? leur a elle pas mis
LIVRE I, CHAPITRE XXII.

les armes à la main? fait dresser des armées, et livrer des bat-
tailles? Et, ce que toute la philosophie ne peut planter en la
teste des plus sages, ne l’apprend elle pas de sa seule ordon-
nance au plus grossier vulgaire? car nous savons des nations
etières, où non seulement la mort estoit mesprisée, mais fes-
toyée; où les enfants de sept ans souffroient à estre fouettez jus-
quès à la mort, sans changer de visage; où la richesse estoit en
tel mespris, que le plus chestif citoyen de la ville n’eust da-
gné bai ser le bras pour amassier une bourse d’escus. Et sçavons
des régions tresfertiles en toutes façons de vivres, où tutois,
les plus ordinaires mets et les plus savoureux, c’estoient du
pain, du nasitort et de l’eau. Feit elle pas encore ce miracle
en Cio, qu’il s’y passa sept cents ans, sans memoire que femme
ny fille y eust faict faulte à son honneur.

Et somme, à ma fantasie, il n’est rien qu’elle ne face, ou
qu’elle ne puisse; et avecques raison l’appelle Pindarus, à ce
qu’on m’a dict, « la royne et emperiere du monde. » Celuy
qu’on rencontre battant son père, respondit que c’estoit la
coustume de sa maison; que son père avoit ainsi battu son
ayeul; son ayeul, son bisayeul; et, montrant son fils, « Cettuy
cy me battra, quand il sera venu au terme de l’âge où je suis; »
et le pere, que le fils tirassoit et sabouloit emmy la rue, luy
commanda de s’arresté à certain huis, car luy n’avoyt traïné
son père que jusques là; que c’estoit la borne des injurieux
traictemens hereditaires, que les enfants avoient en usage de
faire aux peres, en leur famille. Par coutume, dit Aristote,
 aussi souvent que par maladie, des femmes s’arrachent le poil,
rongent leurs ongles, mangent des charbons et de la terre;
et, plus par coustume que par nature, les masles se meslent
aux masles.

Les loix de la conscience, que nous disons naistre de nature,
naiscent de la coutume; chascun, ayant en veneration interne
les opinions et mœurs approuvées et receues autour de luy,
ne s’en peut desprendre sans remors, ny s’y appliquer sans
aplaississement. Quand ceulx de Crete vouloient, au temps
passé, maudire quelqu’un, ils priorient les dieux de l’engager
en quelque coutume. Mais le principal effect de sa puissance,
c’est de nous saisir et empieter de telle sorte, qu’à peine soit il
en nous de nous n’avoir de sa prinse et de n’entrer en nous,
pour discourir et raisonner de ses ordonnances. De vray, parce-
que nous les humons avecques le laïc de nostre naissance, et que
le visage du monde se presente en cet estat à nostre premiere
venue, il semble que nous soyons nayz à la condition de suyvre
train; et les communes imaginations que nous trouvons en
credit autour de nous, et infusion en nostre ame par la semence de nos peres, il semble que ce soient les generales et naturelles : par ou il advient que ce qui est hors les gonds de la coutume, on le croit hors les gonds de la raison ; Dieu scrait combien desraisonnablement le plus souvent !

Si, comme nous, qui nous estudions, avons apprins de faire, chacun, qui oit une juste sentence, regardein incontinent par ou elle luy appartient en son propre, chacun trouveroit que ceste cy n'est pas tant un bon mot, qu'un bon coup de fouet a la bestise ordinaire de son jugement : mais on receoit les avis de la verite et ses preceptes comme addressez au peuple, non jamais a soy ; et au lieu de les coucher sur ses mœurs, chacun les couche en sa memoire, tressottement et tresinutillement. Revenons a l'empire de la coutume.

Les peuples nourris a la liberté, et a se commander eulx mesmes, estiment toute autre forme de police monstrueuse et contre nature : ceulx qui sont duicts a la monarchie, en font de mesme et, quelque facilite que leur preste fortune au changement, lors mesme qu'ils se sont, avecques grandes dificultez, desfaicts de l'importunité d'un maistre, ils courent a en replanter un nouveau avecques pareilles dificultez, pour ne se pouvoir resouldre de prendre en haine la maistrise. C'est par l'entremise de la coutume que chacun est content du lieu ou nature l'a planté; et les sauvages d'Escosse n'ont que faire de la Touraine, ny les Scythes, de la Thessalie. Darius demandoit a quelques Grecs pour combien ils vouldroient prendre la coutume des Indes, de manger leurs peres trespassez (car c'estoit leur forme, estimants ne leur pouvoir donner plus favorable sepulture que dans eulx mesmes); ils luy respondirent que pour chose du monde ils ne le feroient : mais s'estant aussi essuyé de persuader aux Indiens de laisser leur façon, et prendre celle de Grece, qui estoit de brusler les corps de leurs peres, il leur feit encore plus d'horreur. Chacun en fait ainsi, d'autant que l'usage nous desrobe le vray visage des choses.

Nil adeo magnum, nec tam mirabile quidquam
Principio, quod non minuant mirarior omnes
Paullatim 1.

Autrefois, ayant a faire valoir quelqu'une de nos observations, et receveue avecques resolves auctorité bien loing autour de nous : et ne voulant point, comme il se fait, l'establir seulement par la force des loix et des exemples, mais questant tousjours jusques

1. Il n'est rien de si grand, rien de si admirable au premier abord, que peu a peu l'on ne regarde avec moins d'admiration. Lucrèce, 11, 1027.
à son origine, j'y trouvay le fondement si faible, qu'à peine que je ne m'en degoustasse, moy qui avois à la confirmer en aultruy. C'est cette recepse, par laquelle Platon entreprind de chasser les desnaturees et preposteres amours de son temps, qu'il estime souveraine et principale; à scâver, que l'opinion publique les condemne, que les poëtes, que chacun en face des mauvais contes; recepse par le moyen de laquelle les plus belles filles n'attirent plus l'amour des peres, ny les frères, plus excellents en beauté, l'amour des sœurs; les fables mesmes de Thyestes, d'Oedipus, de Macareus, ayant, avecques le plaisir de leur chant, infus cette utile creance en la tendre cervelle des enfants. De vray, la pudicity est une belle vertu, et de laquelle l'utilité est assez cogneue; mais de la traicter et faire valoir selon nature, il est autant malayssé, comme il est aysé de la faire valoir selon l'usage, les loix et les preceptes. Les premières et universelles raisons sont de difficile persecutration, et les passent nos maistres en escumant; ou, en ne les osant pas seulement taster, se jectent d'abordee dans la franchise de la coutume; là ils s'enflent, et triumpfent à bon compte. Ceulx qui ne se veulent laisser tirer hors cette originelle source failent encore plus, et s'obligen à des opinions sauvages; tesmoign Chrysippus, qui sema, en tant de lieux de ses escrits, le peu de compte en quoy il tenoit les conjonctions incestueuses, quelles qu'elles feussent.

Qui vouldra se desfaire de ce violent prejudice de la coutume, il trouvera plusieurs choses receues d'une resolution indubitable, qui n'ont appuy qu'en la barbe chenue et rides de l'usage qui les accompanies: mais ce masque arraché, rapportant les choses à la verité et à la raison, il sentira son jugement comme tout bouleverse, et remis pourtant en bien plus seur estat. Pour exemple, je luy demanderay lors, quelle chose peult estre plus estrange, que de veoir un peuple obligé à suyvre les loix qu'il n'entendit oncques; attaché en tous ses affaires domestiques, mariages, donations, testaments, ventes et achapts, à des regles qu'il ne peult scâver, n'estants escrits ny publices en sa langue, et desquelles, par necessité, il luy faille acheter l'interpretation et l'usage: non selon l'ingenieuse opinion d'Isocrates, qui conseille à son roy de rendre les traffiques et negociations de ses subjects, libres, franches et lucratives, et leurs debats et querelles, onerceuses, chargees de poinsants subsides: mais, selon une opinion prodigieuse, de mettre en trafique la raison mesme, et donner aux loix cours de merchandise. Je scay bon gré à la fortune dequoy, comme disent nos historiens, ce feut un gentilhomme gascon, et de mon
ESSAIS DE MONTAIGNE.

pays, qui le premier s’opposa à Charlemaigne nous voulant donner des loix latines et imperiales.

Qu’est il plus farouche que de veoir une nation où, par legitime costume, la charge de juger se vende, et les jugements soyent payez à purs deniers comptants, et ou legitimement la justice soit refusee à qui n’a dequoy à payer; et ay cette marchandise si grand credit, qu’il se face en une police un quatriesme estat de gents maniants les procez, pour le joindre aux trois anciens, de l’Eglise, de la noblesse, et du peuple; lequel estat, ayant la charge des loix et souveraine auctorité des biens et des vies, face un corps à part de celuy de la noblesse : d’où il advienne qu’il y ayt doubles loix, celles de l’honneur, et celles de la justice, en plusieurs choses fort contraires; aussi rigoureusement condemnent celles là un dementi souffert, comme celles icy un dementi revenché; par le debvoir des armes, celuy là soit degradé d’honneur et de noblesse, qui souffre une injure, et par le debvoir civil, celuy qui s’en venge encoure une peine capitale; qui s’adresse aux loix pour avoir raison d’une offense faictë à son honneur, il se deshonnore, et qui ne s’y adresse, il en est puny et chastié par les loix : et de ces deux pieces si diverses, se rapportants toutesfois à un seul chef, ceulx là ayent la paix, ceulx ci la guerre, en charge; ceux là ayent le gaing, ceulx cy l’honneur; ceulx là le gavoir, ceulx cy la vertu; ceulx là la parole, ceulx cy l’action; ceulx là la justice, ceulx cy la vaillance; ceulx là la raison, ceulx cy la force; ceulx là la robbe longue, ceulx cy la courte, en partage?

Quant aux choses indifferentes, comme vestements; qui les vouldra ramener à leur vraye fin, qui est le service et commodité du corps, d’où despend leur grace et bienseance originelle : pour les plus fantastiques à mon gré qui se puissent imaginer, je lui donray entre aultres nos bonnets quarrez, cette longue queue de veloux plissé qui pend aux testes de nos femmes, avecques nos attirails bigarrés, et ce vain modele et inutile d’un membre que nous ne pouvons seulement honnestement nommer, duquel toutesfois nous faisons monstre et parade en public. Ces considerations ne destournent pourtant pas un homme d’entendement de suyvre le style commun : ains, au rebours, il me semble que toutes façons escartees et particulières partent plusost de folie ou d’affectation ambitieuse, que de vraye raison; et que le sage doit au dedans retirer son ame de la presse, et la tenir en liberté et puissance de juger librement des cho-es; mais, quant au dehors, qu’il doit suyvre entierement les façons et formes receues. La societe pu-
blique n'a que faire de nos pensees; mais le demourant, comme nos actions, nostre travail, nos fortunes et nostre vie, il la fault prester et abandonner a son service et aux opinions communes: comme ce bon et grand Socrates refusa de sauver sa vie, par la desobeissance du magistrat, voire d'un magistrat tresinjuste et tresinique; car c'est la regle des regles, et generale loy des loix, que chacun observe celle du lieu ou il est:

Nômai espechais toisins éxomphois xalôns.

En voicy d'une aultre cuvee. Il y a grand doute s'il se peut trouver si evident proufit au changement d'une loy receue, telle qu'elle soit, qu'il y a de mal a la remuer: d'autant qu'une police, c'est comme un bastiment de diverses pieces jointes ensemble d'une telle liaison, qu'il est impossible d'en esbranler une, que tout le corps ne s'en sente. Le legislateur des Thuriens orDNA que quiconque vouldroit, ou abolir une des vieilles loix, ou en establir une nouvelle, se presenteroit au peuple la chorde au col; a fin que, si la nouvelleté n'e-toit approuvée d'un chascun, il feust incontinent estranglé: et cely de Lacedemone employa sa vie pour tirer de ses citoyens une promesse assuree de n'enfreindre aucune de ses ordonnances. L'ephore qui coupa si rudement les deux chordes que Phrynis avoit ajustêe a la musique, ne s'esmoie pas si elle en vault mieux, ou si les accords en sont mieux remplis; il luy suffit, pour les condemner, que ce soit une alteration de la vieille façon. C'est ce que signifioit cette espee rouille de la justice de Marseille.

Je suis desgouté de la nouvelleté, quelque visage qu'elle porte; et ay raison, car j'en ay veu des effects tresdommageable: celle qui nous presse depuis tant d'ans, elle n'a pas tout exploicté; mais on peult dire, avecques apparence, que par accident elle a tout produit et engendré, voire et les maulx et ruynes qui se font depuis, sans elle et contre elle: c'est a elle a s'en prendre au nez;

Heu! patior telis vulnera facta meis.

Ceulx qui donnent le bransle a un Estat sont volontiers les premiers absorbez en sa ruyne: le fruiict du trouble ne demeure gueres a celuy qui l'a esmeu; il bat et brouille l'eau pour d'aultres pescheurs. La liaison et contexture de cette monar-

---


Abi c'est de moi que vient tout le mal que j'endure!

chic et ce grand bastiment ayant esté desmis et dissout, notamment sur ses vieux ans, par elle, donne tant qu'on veult d'ouverture et d'entree à pareilles injures : la majesté royalle s'avalle plus difficilement du sommet au milieu, qu'elle ne se precipite du milieu à fond. Mais si les inventeurs sont plus dommageables, les imitateurs sont plus vicieux de se jeter en des exemples desquels ils ont senty et puny l'horreur et le mal : et s'il y a quelque degré d'honneur, mesme au mal à faire, ceulx cy doibvent aux aultres la gloire de l'invention et le courage du premier effort. Toutes sortes de nouvelles des-bauches puisent heureusement, en cette premiere et seconde source, les images et patroûs à troubler nostre police : on lit en nos loix mesmes, faictes pour le remede de ce premier mal, l'apprentissage et l'excuse de toutes sortes de mauvais entre-prises; et nous advient ce que Thucydides dict des guerres civiles de son temps, qu'en faveur des vices publicques on les baptisoit de mots nouveaux plus doux pour leur excuse, abas-tardissant et amollissant leurs vrays tilters : c'est pourtant pour reformer nos consciences et nos creances! homôsta oratio est. 1. Mais le meilleur prétexde de nouvelleté est tres-dangereux : adeo nihil motum ex antiquo, probabile est 5. Si me semble il, à le dire franchement, qu'il y a grand amour de soy et presumption, d'estimer ses opinions jusques là que, pour les establir, il faillie renverser une paix publicque, et introduire tant de maux inevitables, et une si horrible corruption de mœurs que les guerres civiles appertent, et les mutations d'estat en chose de tel poild, et les introduire en son pais propre. Est ce pas malmesnagé, d'advancer tant de vices certains et cogneus, pour combattre des erreurs contestées et debattables? est il quelque pire espece de vices, que ceulx qui chocquent la propre conscience et naturelle cognoissance? Le senat o a donner en payement cette desfaicté, sur le differend d'entre luy et le peuple, pour le ministere de leur religion, ad deos id magis, quam ad se, pertinentre; ipsos visuros ne suera sua polluantur 3 ; conformément à ce que respondit l'oracle à ceulx de Delphes, en la guerre medoise, craignant l'invasion des Perses : ils demanderent au dieu ce qu'ils avoient à faire des thresors sacrez de son temple, ou les cacher, ou les emporter : il leur respondit,

2. Tant il e t vrai que nous avons toujours tort de changer les institutions de nos pères! Tite-Live, XXXIV, 54.
3. Que cette affaire interessoit 1 s dieux plus qu'eux-mêmes ; ces dieux, disoiend-ils, sauroient bien e'mpêcher la profanation de leur culte. Tite-Live, X, 6.
qu'ils ne bougeassent rien, qu'ils se souciassent d'eulx; qu'il estoit suffisant pour prouveroir à ce qui luy estoit propre.

La religion chrestienne a toutes les marques d'extreme justice et utilité, mais nulle plus apparente que l'exacte recommandation de l'obeissance du magistrat et manutention des polices. Quel merveilleux exemple nous en a laissé la sapience divine, qui, pour establir le salut du genre humain, et conduire cette sienne glorieuse victoire contre la mort et le peché, ne l'a voulu faire qu'à la mercy de nostre ordre politique; et a soubmis son progres, et la conduite d'un si hault effect et si salutaire, à l'aveuglement et injustice de nos observations et usances, y laissant courir le sang innocent de tant d'esleus ses favoris, et souffrant une longue perte d'annees à meurir ce fruit inestimable! Il y a grand à dire entre la cause de celuy qui suyt les formes et les loix de son païs, et celuy qui entreprend de les regenter et changer : celuy là allegue pour son excuse la simplicité, l'obeissance et l'exemple; quoy qu'il face, ce ne peut estre malice, c'est, pour le plus, malheur : quis est enim, quem non moveat clarissimis monumentis testata consignataque antiquitas? outre ce que dict Isocrates, que la defectuosité a plus de part à la moderation que n'a l'excez : l'autre est en bien plus rude party; car qui se mesle de choisir et de changer usurpe l'auctorité de juger, et se doibt faire fort de veoir la faulcte de ce qu'il chasse, et le bien de ce qu'il introduit.

Cette si vulgaire consideration m'a fermy en mon siege, et tenu ma jeunesse mesme, plus temeraire, en bride, de ne charger mes espaules d'un si lourd faix, que de me rendre respondant d'une science de telle importance, et oser en cette cy ce qu'en sain jugement je ne pourrois oser en la plus facile de celles ausquelles on m'avoit instruict, et ausquelles la temerité de juger est de nul prejudice; me semblant tresinique de vouloir soubmettre les constitutions et observances publicques et immobiles à l'instabilité d'une privee fantasie (la raisonne privée n'a qu'une jurisdiction privee), et entreprendre sur les loix divines ce que nulle police ne supporteroit aux civiles; ausquelles encore que l'humaine raison ayt beaucoup plus de commerce, si sont elles souverainement juges de leurs juges, et l'extrême suffisance sert à expliquer et estendre l'usage qui en est receu, non à le detourner et innover. Si quelquesfois la Providence divine a passé par dessus les regles ausquelles

---

1. Qui pourroit ne pas respecter une antiquité qui nous a été conservée et transmise par les plus éclatants témoignages? Cicéron, de Divin., I, 40.
elle nous a nécessairement astreint, ce n'est pas pour nous en dispenser: ce sont coups de sa main divine, qu'il nous faut non pas imiter, mais admirer; et exemples extraordinaires, marquez d'un exprez et particulier adveu, du genre des miracles, qu'elle nous offre pour tesoignage de sa toute puissance, au dessus de nos ordres et de nos forces, qu'il est folie et impitie d'essayer à representer, et que nous ne devons pas suyvre, mais contemplier avec estonnement; actes de son personnage, non pas du nostre. Cotta proteste bien opportu-nement: Quum de religione uditur, Tib. Coruncanum, P. Scipionem, P. Scævolam, pontifices maximos, non Zenonem, aut Cleanthem, aut Chrysippum sequor 1. Dieu le sçache, en nostre presente querelle, où il y a cent articles à oster et remettre, grands et profonds articles, combien ils sont qui se puissent vanter d'avoir exactement reconu les raisons et fondements de l'un et l'autre party: c'est un nombre, si c'est nombre, qui n'auront pas grand moyen de nous troubler. Mais toute cette aultre presse, où va elle? soubs quelle enseigne se jecte elle à quartier? Il advient de la leur comme des aultres medecines foibles et mal appliquées: les humeurs qu'elle vouloit purger en nous, elle les a eschanffées, exasperées et aigries par le conflict; et si, nous est demeuree dans le corps: elle n'a seeu nous purger par sa foiblesse, et nous a cependant affoiiblis; en maniere que nous ne la pouvons vuider non plus, et ne recevons de son ope-ration que des douleurs longues et intestines.

Si est ce que la fortune, reservant tousjours son auctorité au dessus de nos discours, nous presente aultcunes fois la necessité si urgente, qu'il est besoing que les loix lui facent quelque place: et, quand on resiste à l'accroissance d'une innovation qui vient par violence à s'introduire, de se tenir en tout et par tout en bride et en regle contre ceulx qui ont la clef des champs, ausquels tout cela est loisible qui peut avancer leur des-seing, qui n'ont ni loy ni ordre que de suyvre leur advantage, c'est une dangereuse obligation et inéqualité.

Aditum nocendi perfido præstat fides 2:

d'autant que la discipline ordinaire d'un estat qui est en sa santé, ne pourvoit pas à ces accidents extraordinaires; elle presuppose un corps qui se tient en ses principaux membres et offices, et


un commun consentement à son observation et obeissance. L'allier legitime est un aller froid, poisant et contraict, et n'est pas pour tenir bon à un aller licencieux et effrené. On sçait qu'il est encore reproché à ces deux grands personnages, Octavius et Caton, aux guerres civiles, l'un de Sylla, l'autre de Cesar, d'avoir plustost laissé encourir toutes extremitez à leur patrie, que de la secourir aux despens de ses loix, et que de rien remuer : car, à la verité, en ces dernieres necessitez où il n'y a plus que tenir, il seroit à l'avventure plus sagement fuict de baisser la teste et prester un peu au coup, que, s'aheurtant, oultre la possibility, à ne rien relascher, donner occasion à la violence de fouler tout aux pieds; et vauldroit mieulx faire vouloir aux loix ce qu'elles peuvent, puis qu'elles ne peuvent ce qu'elles veulent. Ainsi fait celuy qui ordonna qu'elles dormissent vingt et quatre heures; et celuy qui remua pour cette fois un jour du calendrier; et cet aultre qui du mois de juin feit le second may. Les Lacedemoniens mesmes, tant religieux observateurs des ordonnances de leur pays, estant pressez de leur loy qui defendoit d'eslire par deux fois admiral un mesme personnage, et de l'autre part leurs affaires requerants de toute necessité que Lysander prinist derechef cette charge, ils feirent bien un Aracus admiral, mais Lysander surintendant de la marine : et de mesme subtilité, un de leurs ambassadeurs, estant envoyé vers les Atheniens pour obtenir le changement de quelqu'ordonnance, et Pericles luy alleuant qu'il estoit defendoit d'oster le tableau où une loy estoit une fois posee, luy conseilla de le tourner seulement, d'autant que cela n'estoit pas defendo. C'est ce dequry Plutarque loue Philopœmen, qu'estant nay pour commander, il sçavoit non seulement commandier selon les loix, mais aux loix mesmes, quand la necessité publice le requeroit.

**CHAPITRE XXIII**

**DIVERS EVENEMENTS DE MESME CONSEIL.**

Jacques Amyot, grand aumosnier de France, me recita un jour cette histoire à l'honneur d'un prince des nostres (et nostre estoit il à tresbonnes enseignes, encore que son origine feust estrangiere)1, que durant nos premiers troubles, au siege de Rouan, ce prince ayant esté adverti, par la royne mere du roy,

---

1. Le duc de Guise, surnommé le Balafré, de la maison de Lorraine. — *Au siège de Rouen, en 1562.*
d’une entreprinse qu’on faisoit sur sa vie, et instruict particulierement, par ses lettres, de celuy qui la debvoit conduire à chef, qui estoit un gentilhomme angevin, ou manceau, frequentant lors ordinairement pour cet effect la maison de ce prince, il ne communiqua à personne cet advertiseissement : mais se promenant l’endemain au mont Saincte Catherine, d’où se faisoit nostre batterie à Rouan (car c’estoit au temps que nous la tenions assiegee), ayant à ses costez ledict seigneur grand aumosnier et un aultre evexe, il apperceu ce gentilhomme qui luy avoit esté remarqué, et le feit appeller. Comme il feut en sa presence, il luy dict ainsi, le veoyant desja paisir et fremir des alarmes de sa conscience : « Monsieur de tel lieu, vous vous doubtez bien de ce que je vous veux, et vostre visage le montre. Vous n’avez rien à me cacher ; car je suis instruict de vostre affaire si avant, que vous ne ferez qu’empirer vostre marche d’essayer à le couvrir. Vous scavez bien telle chose et telle (qui estoyent les tenants et aboutissants des plus secrectes pieces de cette menee) : ne faillez, sur vostre vie, à me confesser la verité de tout ce desseing. » Quand ce pauvre homme se trouva prins et convaincu (car le tout avoit esté descouvert à la roynie par l’un des complices), il n’eut qu’à joindre les mains et requier la grace et misericorde de ce prince, aux pieds duquel il se voulut jecter ; mais il l’en garda, syvant ainsi son propos : « Venez ça ; vous ay je aultrefois faict desplaisir ? ay je offensé quelqu’un des vostres par haine particuliere ? Il n’y a pas trois semaines que je vous cognoy ; quelle raison vous a peu mouvoir à entreprendre ma mort ? » Le gentilhomme respondit à cela, d’une voix tremblante, que ce n’estoit aucune occasion particuliere qu’il en eust, mais l’interet de la cause generale de son part ; et qu’aucuns luy avoient persuadé que ce seroit une execution pleine de piété, d’extirper, en quelque manière que ce feust, un si puissant ennemy de leur religion. « Or, syvit ce prince, je vous veux montrer combien la religion que je tiens est plus doulce que celle dequoy vous faictes profession. La vostre vous a conseillé de me tuer sans m’ouir, n’ayant receu de moy aucune offense; et la mienne me commande que je vous pardonne, tout convaincu que vous estes de m’avoir voulu tuer sans raison. Allez vous en, retirez vous; que je ne vous veoie plus icy : et, si vous estes sage, prenez doresnavant en vos entreprinse des conseillers plus gents de bien que ceux là. »

L’emperere Auguste, estant en la Gaule, receut certain advertiseissement d’une conjuration que luy brassoit L. Cinna : il delibera de s’en venger, et manda pour cet effect au lendemain
le conseil de ses amis. Mais la nuit d'entre deux, il la passa avecques grande inquietude, considérant qu'il avoit à faire mourir un jeune homme de bonne maison et neveu du grand Pompeius, et produisoit en se plaignant plusieurs divers discours : "Quoy doncques, disoit il, sera il vray que je demeu­reray en crainte et en alarme, et que je lairray mon meurtrier se promener ce pendant à son ayse? S'en ira il quitte, ayant assailly ma teste, que j'ay sauvée de tant de guerres civiles, de tant de batailles par mer et par terre, et aprez avoir estably la paix universelle du monde? sera il absout, ayant délibéré non de me meurtrir seulement, mais de me sacrifier?" car la conjuration estoit faict de le tuer comme il seroit quelque sacrifice. Aprez cela, s'estant tenu coy quelque espace de temps, il recommenceoit d'une voix plus forte, et s'en prenoit à soy mesme : "Pourquoy vis tu, s'il importe à tant de gents que tu meures? n'y aura il point de fin à tes vengeance et à tes cruautéz? Ta vie vault elle que tant de dommage se face pour la conserver?" Livia, sa femme, le sentant en ces angoisses : " Et les conseils des femmes y seront ils receus? luy dict elle : fay ce que font les medecins, quand les receptes accoustumées ne peuvent servir, ils en essayent de contraires. Par severité, tu n'as jusques à cette heure rien proufit; Lepidus a suvy Salvidienus; Murena, Lepidus; Caepio, Murena; Egnatius, Caepio : commence à experimenter comment te succederont la douceur et la clemence. Cinna est convaincu; pardonne luy : de te nuire désormais, il ne pourra, et proufitera à ta gloire. " Auguste feut bien ayse d'avoir trouvé un advocat de son hu­meur; et, ayant remercié sa femme, et contremandé ses amis qu'il avoit assignez au conseil, commanda qu'on feist venir à luy Cinna tout seul; et ayant faict sortir tout le monde de sa chambre et faict donner un siege à Cinna, il luy parla en cette manière : "En premier lieu, je te demande, Cinna, paisible audience; n'interromps pas mon parler; je te donray temps et loi­sir d'y respondre. Tu scaisy, Cinna, que t'ayant prins au camp de mes enennis, non seulement t' estoit faict mon eneny, mais estant nay tel, je te sauay, je te meis entre mains tous tes biens, et t'ay enfin rendu si accommodé et si aysé, que les victorieux sont envezieux de la condition du vaincu : l'office du sacerdoce que tu me demandas, je te l'octroyay, l'ayant refuse à d'autres, desquels les peres avoyent tousjours combattu avec ques moy. T'ayant si fort obligé, tu as entreprins de me tuer." A quoy Cinna s'estant escrit qu'il estoit bien esloigné d'une si meschante pensee : "Tu ne me tiens pas, Cinna, ce que tu m'avois promis, suvyit Auguste; tu m'avois asseure que je ne
seroy pas interrompu. Ouy, tu as entreprins de me tuer en tel lieu, tel jour, en telle compagnie, et de telle façon. » Et le veoyant transi de ces nouvelles, et en silence, non plus pour tenir le marché de se taire, mais de la presse de sa conscience : « Pourquoi, adjusta il, le tais tu? Est ce pour estre empereur? Vrayement il va bien mal à la chose publicke, s’il n’y a que moy qui t’empesche d’arriver à l’empire. Tu ne peulx pas seulement defendre ta maison, et perdis dernierevement un procez par la faveur d’un simple libertin1. Quoy! n’as tu moyen ny pouvoir en aultre chose qu’à entreprendre Cesar? Je le quitte, s’il n’y a que moy qui empesche tes esperances. Penses tu que Paulus, que Fabius, que les Cosseens et Serviliens te souffrent, et une si grande troupe de nobles, non seulement nobles de nom, mais qui, par leur vertu, honnorent leur noblesse? » Aprez plusieurs aultres propos (car il parla à luy plus de deux heures entieres) : « Or va, luy dict il, je te donne, Cinna, la vie à traistre et à parricide, que je te donnay aultrefois à ennemy; que l’amitié commence de ce jour d’hui entre nous; essayons qui de nous deux de meilleure foy, moy, t’aye donné ta vie, ou tu l’ayes reçu. » Et se despartit d’avec ques luy en cette manière. Quelque temps apre Ley luy donna le consulat, se plaignant de quoy il ne le luy avoit osé deman- der. Il l’eut depuis pour fort amy, et feut seul laict par luy heritier de ses biens. Or depuis cet accident, qui adveint à Auguste au quarantiesme an de son age, il n’y eut jamais de conjuration n’y d’entreprinse contre luy, et receut une juste recompense de cette sienne clémence. Mais il n’en adveint pas de mesme au nostre2; car sa doulceur ne le sceut garantir qu’il ne cheust depuis aux lacs de pareille trahison : tant c’est chose vaine et frivole que l’humaine prudence! et, au travers de tous nos projects, de nos conseils et precautions, la fortune maintienttousjours la possession des evenements.

Nous appellons les medecins heureux, quand ils arrivent à quelque bonne fin : comme s’il n’y avoit que leur art qui ne se peust maintenir d’elle mesme, et qui eust les fondements trop frailes pour s’appuyer de sa propre force, et comme s’il, n’y avoit qu’elle qui ayt besoing que la fortune preste la main à ses operations. Je croy d’elle tout le pis ou le mieulx qu’on vouldra : car nous n’avons, Dieu mercy! nul commerce en- semble. Je suis au rebours des aultres : car je la meprise bien tousjours : mais quand je suis malade, au lieu d’entrer en com-

1. Affranchi, du mot latin libertus ou libertinus.
2. Le même duc de Guise dont Montaigne a parlé au commencement du cha- pitre.
position, je commence encore à la hant et à la crainte; et
responds à ceux qui me pressent de prendre médecine, qu’ils
attendent au moins que je sois rendu à mes forces et à ma
santé, pour avoir plus de moyen de soutenir l’effort et le ha-
zard de leur bruvage. Je laisse faire nature, et presupposes
qu’elle se soit pourvue de dents et de griffes pour se défendre
des assaults qui lui viennent, et pour maintenir cette contex-
ture dequoy elle faut la dissolution. Je crains, au lieu de l’aller
secourir, ainsi comme elle est aux prunies bien estroictes et
bien joinctes avecques la maladie, qu’on secoure son adversaire
au lieu d’elle, et qu’on la recharge de nouveaux affaires.

Or, je dy que, non en la medecine seulement, mais en plu-
sieurs arts plus certaines, la fortune v a bonne part : les saillies
poétiques qui emportent leur aucteur et le ravissent hors de
soy, pourquoi ne les attribuerons nous à son bon heur, puis
qu’il confesse luy mesme qu’elles surpassent sa suffisance et
ses forces, et les reconoist venir d’ailleurs que de soy, et ne
les avoir aulcunement en sa puissance ; non plus que les ora-
teurs ne disent avoir en la leur ces mouvements et agitations
extraordinaires qui les poulsent au delà de leur desseing ? Il en
est de mesme en la peinture, qu’il eschappe par fois des
traicts de la main du peintre, surpassants sa conception et sa
science, qui le tirent luy mesme en admiration, et qui l’es-
tonnent. Mais la fortune montre bien encore plus evidentem-
ent la part qu’elle a en tous ces ouvrages, par les graces et beau-
tez qui s’y treuvent non seulement sans l’intention, mais sans
la cognoissance mesme de l’ouvrier : un suffisant lecteur des-
couvre souvent ez esprits d’aultry des perfection aultres que
celles que l’aucteur y a mises et apperceues, et y preste des
sens et des visages plus riches.

Quant aux entreprinses militaires, chacun veoid comment
la fortune y a bonne part. En nos conseils mesmes et en nos
deliberations, il faut certes qu’il y ayt du sort et du bon heur
meslé parmy ; car tout ce que nostre sagesse peult, ce n’est pas
grand’chose : plus elle est aigne et vifve, plus elle treuve en
soy de foiblesse, et se desifie d’autant plus d’elie mesme. Je suis
de l’advis de Sylla ; et quand je me prends garde de prez aux
plus glorieux exploicts de la guerre, je veoy, ce me semble,
que ceux qui les conduisent n’y employent la deliberation et
le conseil que par acquit, et que la meilleure part de l’entre-

1. Qui ostra l’envie à ses faicts, en louant souvent sa bonne fortune, et finale-
ment en se surnommant Faustus, etc. PLUTARQUE, Comment on peut se louer soi-
esme, c. 9, trad. d’Amyot. C.
prinse, ils l'abandonnent à la fortune; et, sur la fiane qu'ils ont à son secours, passent à tous les coups au delà des bornes de tout discours. Il survient des alaigresses fortuites et des furéurs estrangières parmy leurs deliberations, qui les poussent le plus souvent à prendre le party le moins fondé en apparence, et qui grossissent leur courage au dessus de la raison. D'où il est advenu à plusieurs grands capitaines anciens, pour donner credit à ces conseils temeraires, d'alleguer à leurs gents qu'ils y estoyent conviez par quelque inspiration, par quelque signe et prognostique.

Voylà pourquoi, en cette incertitude et perplexité que nous apporte l'impuissance de veoir et choisir ce qui est le plus commode, pour les difficultez que les divers accidents et circonstances de chaque chose tirent, le plus seur, quand autrite consideration ne nous y convieroit, est, à mon avis, de se rejeter au party où il y a plus d'honnesteté et de justice; et, puisqu'on est en double du plus court chemin, tenir toujours le droit: comme en ces deux exemples, que je viens de proposer, il n'y a point de doubte qu'il ne feust plus beau et plus gene-reux à celuy qui avoir receu l'offense, de la pardonner, que s'il eust fait aultrement. S'il en est mesadvenu au premier, il ne s'en fault pas prendre à ce sien bon desseing; et ne saist on, quand il eust prins le party contraire, s'il eust eschappé à la fin à laquelle son destin l'appelloit; et si, eust perdu la gloire d'une telle humanité.

Il se voïrd, dans les histoires, force gents en cette crainte; d'où la pluspart ont suyvi le chemin de courir au devant des conjurations qu'on faisait contre eulx, par vengeance et par supplices; mais j'en veoy fort peu ausquels ce remedee ayt servy; tesmoings tant d'empereurs romains. Celuy qui se trouve en ce danger, ne doibt pas beaucoup esperer ny de sa force ny de sa vigilance: car combien est il mal aysé de se garantir d'un ennemy qui est couvert du visage du plus officieux amy que nous ayons, et de cognoistre les volonte et pensements interieurs de ceulx qui nous assistent? Il a beau employer des nations estrangieres pour sa garde, et estre tousjours ceint d'une haye d'hommes armez; quiconque aura sa vie à mespris se rendra tousjours maistre de celle d'aultruy; et puis, ce continuel soupeçon qui met le prince en doube de tout le monde, luy doibt servir d'un merveilleux torment. Pourtant Dion estant adverty que Callippus espoit les moyens de le faire mourir, n'eut jamais le cœur d'en informer, disant qu'il aymoit mieux mourir, que vivre en cette misere d'avoir à se garder, non des ses ennemis seulement, mais aussi de ses amis: ce qu'Alexandre representa
bien plus vifvent par effect, et plus roidement, quand ayant
eu advis, par une lettre de Parmenion, que Philippus, son plus
er cher medecin, estoit corrompu par l'argent de Darius pour
l'empoisonner; en même temps qu'il donnoit à lire sa lettre à
Philippus, il avala le bruvage qu'il luy avoirpresenté. Peut
ces exprimer cette resolution, que si ses amis le vouloient
tuer, il consentoit qu'ils le puissent faire? Ce prince est le sou-
verain patron des actes hazardex; mais je ne sçay s'il y a traict
en sa vie qui ayt plus de sermeté que cettuy cy, ny une beauté
illustr par tant de visages.

Ceulx qui preschent aux princes la desfiance si attentifve, soubs
couleur de leur prescher leur seureté, leur preschent leur ruyne
et leur honte: rien de noble ne se fait sans hazard. J'en scains
un de courage tresmartial de sa complexion, et entreprenant,
de qui tous les jours on corrompt la bonne fortune par telles
persuasions: « Qu'il se resserre entre les siens; qu'il n'entende
à aucune reconciliation de ses anciens ennemis; se tienne à part,
et ne se commette entre mains plus fortes, quelque promesse
qu'on luy face, quelque utilité qu'il y vaise. » J'en scains un
aultre qui a inespiemerement avancé sa fortune pour avoir prins
conseil tout contraire.

La hardiesse, dequoy ils cherchent si avidement la gloire, se
represente, quand il est besoing, aussi magnifiquement en
pourpoint qu'en armes; en un cabinet, qu'en un camp; le
bras pendant, que le bras levé.

La prudence si tendre et circonspecte est mortelle ennemie
des haultes executions. Scipion sceut, pour practiquer la volonté
de Syphax, quittant son armée, et abandonnant l'Espaigne dou-
teuse encore sous sa nouvelle conqueste, passer en Afrique
dans deux simples vaisseaux pour se commettre, en terre enne-
mie, à la puissance d'un roy barbare, à une foy incogneue, sans
obligation, sans ostage, soubs la seule seureté de la grandeur de
son propre courage, de son bon heur, et de la promesse de ses
haultes esperances. Habita fides ipsam plerumque fidem obligat¹.
A une vie ambitieuse et fameuse, il fault, au rebours², prester
peu et porter la bride courte aux souspeçons: la crainte et la
desfiance attirent l'offense, et la convient. Le plus desiant de
nos rois³ establits ses affaires principalement pour avoir volontai-

1. La confiance que nous accordons à un autre nous gagne souvent la sienne.
TITE-LIVE, XXII, 22.
2. Au rebours se rapporte à ces mots: La prudence si tendre et circonspecte, eae
Montaigne auront dû l'effacer, lorsqu'il eut ajouté, depuis, l'exemple de Scipion
J. V. L.
3. Louis XI.
rement abandonné et commis sa vie et sa liberté entre les mains de ses ennemis : montrant avoir entière fiaison d'eulx, à fin qu'ils la prissent de luy. A ses legions mutinees et armées contre luy, Cesar opposoit seulement l'auctorité de soi visage et la fierté de ses paroles; et se fioit tant à soy e à sa fortune, qu'il ne craignoit point de s'abandonner et commettre à une armee seditieuse et rebelle :

Stetit aggere fultus
Cespitis, intrepidus vultu; meruitque timeri,
Nil metuens 1.

Mais il est bien vray que cette forte assurance ne se peult representer bien entière et naïve, que par ceulx ausquels l'imagination de la mort, et du pis qui peult advenir aprez tout, ne donne point d'effroy : car de la presenter tremblante encores, doucteuse et incertaine, pour le service d'une importante reconciliation, ce n'est rien faire qui vaille. C'est un excellent moyen de gaigner le cœur et volonté d'aultruy, de s'y aller soubmettre et fier, pourveu que ce soit librement et sans contraincte d'aulcune nécessité, et que ce soit en condition qu'on y porte une fiaison pure et nette, le front au moins deschargé de tout scrupule. Je veus, en enfance, un gentilhomme commandant à une grande ville, empresse à l'esmotion d'un peuple furieux : pour esteindre ce commencement de trouble, il print party de sortir d'un lieu tresasseuré où il estoit, et se rendre à cette tourbe mutine; d'ou mal luy print, et y feust malheureusement tué. Mais il ne me semble pas que sa faulste feust tant d'estre sorty, ainsi qu'ordinairement on le reproche à sa memoire, comme ce feut d'avoir prins une voye de soubmission et de mollesse, et d'avoir voulu endormir cette rage plustost en suyvant qu'en guidant, et en requerant plustost qu'en remontrant ; et estime qu'une gracieuse severité, avecques un commandement militaire plein de securité et de confiance, convenable à son reng et à la dignité de sa charge, luy eust mieulx succédé, au moins avecques plus d'honneur et de bienseance. Il n'est rien moins esprable de ce monstre ainsin agité, que l'humanité et la doulceur ; il recevra bien plustost la reverence et la crainte. Je luy reprocherois aussi, qu'ayant prins une resolution, plustost brave à mon gré que temeraire, de se jeter foible et en pourpoinct, emmy cette mer tempestueuse d'hommes insensez, il la debvoit avaller toute, et n'abandonner ce personnage : au lieu qu'il lui advint, aprez avoir reconnue le danger de priz, de saigner du

1. Il parut sur un tertre de gazon, debout, avec un visage intrépide ; il mérita d'être craint, en ne craignant pas. Locain. V. 316.
nez, et d'alterer encore depuis cette contenance desmise et flat use, qu'il avoit entreprise en une contenance effroyee: chargeant sa voix et ses yeux d'estonnement et de penitence cherchant à coniller et à se desrober, il les enflamma et appella sur soy.

On deliberoit de faire une montre generale de diverses troupes en armes (c'est le lieu des vengeances secrettes; et n'est point où, en plus grande seureté, on les puisse exercer): il y avoit publicques et notoires apparences qu'il n'y faisoit pas fort bon pour aulcuns, ausquels touchoit la principale et necessaire charge de les reconnoistre. Il s'y proposa divers conseils, comme en chose difficile, et qui avoit beaucoup de poids et de suite. Le mien feust qu'on evitast sur tout de donner aulcun tesmoignage de ce doute, et qu'on s'y trouvast et meslast parmy les files, la teste droicte et le visage ouvert; et qu'au lieu d'en rebrancher aucune chose (àquo les aultres opinions visoyent le plus), au contraire, l'on sollicitast les capataines d'advertrir les soldats de faire leurs salves belles et gaillardes, en l'honneur des assistans, et n'espartment leur poudre. Cela servit de gratification envers ces troupes suspectes, et engendra des lors en avant une mutuelle et utile confiance.

La voye qu'y teint Julius Cesar, je treuve que c'est la plus belle qu'on y puisse prendre. Premièrement, il essaya par clémence à se faire aymer de ses ennemis mesmes, se contentant, aux conjurations qui luy estoient descouvertes, de declarer simplement qu'il en estoit adverty: cela faict, il print une tres noble resolution d'attendre sans effroy et sans solicitade ce qui luy en pourroit advenir, s'abandonnant et se remettant à la garde des dieux et de la fortune; car certainement c'est l'estat où il estoit, quand il feut tué.

Un estrangier ayant dict et publié par tout qu'il pourroit instruire Dionysius, tyran de Syracuse, d'un moyen de sentir et descouvrir en toute certitude les parties que ses subjects machineroient contre luy, s'il luy vouloit donner une bonne piece d'argent; Dionysius, en estant adverty, le feit appeler à soy, pour s'esclaircir d'une art si necessaire à sa conservation. Cet estrangier luy dict qu'il n'y avoit pas d'autre art, sinon qu'il luy feist delivrer un talent, et se vantast d'avoir apprius de luy un singulier secret. Dionysius trouva cette invention bonne, et luy feit compter six cents escus. Il n'estoit pas vraiessemblable qu'il enst donné si grande somme à un homme inconnu, qu'en recompense d'un tresutile apprentissage; et servoit cette reputation à tenir ses ennemis en crainte. Pourtant les princes sagement publient les advises qu'ils recoivent des menées qu'on
dresse contre leur vie, pour faire croire qu’ils sont bien adver-
tis, et qu’il ne se peut rien entreprendre de quoy ils ne sentent
le vent. Le duc d’Athenes feit plusieurs sottises, en l’establis-
sement de sa fresche tyrannie sur Florence ; mais cette cy là plus
notable, qu’ayant receu le premier avis des monopoles1 que
ces peuple dressoit contre luy, par Matteo di Morozo, complice
d’icelles, il le feit mourir pour supprimer cet adversissement, et
ne faire sentir qu’aucun en la ville s’ennuyast de sa domi-
nation.

Il me souvient avoir leu aultrefois l’histoire de quelque Ro-
main, personnage de dignité, lequel fuyant la tyrannie du
triumvirat, avoit eschappé mille fois les mains de ceux qui le
poursuivoient, par la subtilité de ses inventions. Il adveint un
jour qu’une troupe de gens de cheval, qui avoit charge de le
prendre, passa tout joignant un hallier où il estoit tapy, et
faillit le descouvrir ; mais luy, sur ce point là, considérant
la peine et les difficultez ausquelles il avoit desjà si long-
temps duré, pour se sauer des continuelles et curieuses
recherches qu’on faisoit de luy par tout, le peu de plaisir qu’il
pouvoit esperer d’une telle vie, et combien il luy valoit mieulx
passer une fois le pas, que demourer tousjours en cette transe,
luy mesme les r’appella et leur trahit sa cachette, s’abandonnant
volontairement à leur cruauté, pour oster eulx et luy d’une plus
longue peine. D’appeller les mains ennemies, c’est un conseil
un peu gaillard : si croy je qu’encores vauldroit-il mieulx le
prendre que de demourer en la fiebvre continuelle d’un acci-
dent qui n’a point de remède. Mais puis que les provisions qu’on
y peult apporter sont pleines d’inquietude et d’incertitude, il
vault mieulx d’une belle assurance se preparer à tout ce qui
en pourra advenir, et tirer quelque consolation de ce qu’on
n’est pas asseuré qu’il advienne.

CHAPITRE XXIV
DU PEDANTISME.

Je me suis souvent despité, en mon enfance, de veoir ez
comedies italiennes tousjours un Pedante pour badin, et le
surnom de Magister n’avoir gueres plus honorable signification
parmy nous : car, leur estant donné en gouvernement, que pou-
vois je moins faire que d’estre jaloux de leur reputation? Je
cherchoy bien de les excuser par la disconvenance naturelle

1. Monopole, conjuration, conspiration. (Nicol.)
LIVRE 1, CHAPITRE XXIV.

qu'il y a entre le vulgaire et les personnes rares et excellentes en jugement et en savoir, d'autant qu'ils vont un train entièrement contraire les uns des autres; mais en ceci perdis je mon latin, que les plus galants hommes estoient ceux qui les avoyent le plus à mespris, tesmoing nostre bon du Bellay:

Mais je hay par sur tout un savoir pedantesque;

et est cette coutume ancienne; car Plutarque dit que Grec et Escholier estoient mots de reproche entre les Romains, et de mespris. Depuis, avec l'âge, jay trouvé qu'on avoit une grandissime raison, et que magis magnos clericos non sunt magis magnos sapientes. Mais d'où il puisse advenir qu'une ame riche de la connoissance de tant de choses n'en devienne pas plus vivre et plus esveillee; et qu'un esprit grossier et vulgaire puisse loger en soy, sans s'amender, les discours et les jugements des plus excellents esprits que le monde ait porté, j'en suis encore en doute. A recevoir tant de cervelles estrangeres, et si fortes et si grandes, il est necessaire (me disoit une fille, la premiere de nos princesses, parlant de quelqu'un) que la sienne se soule, se contraigne et rapetisse, pour faire place aux aultres: je diroy volontiers que, comme les plantes s'estouffent de trop d'humeur, et les lampes de trop d'huile; aussi fait l'action de l'esprit, par trop d'estude et de matiere: lequel occupé et embarrassé d'une grande diversité de choses, perde le moyen de se desmesler, et qu'elle ne remplit: et aux exemples des vieux temps, il se veoid, tout au rebours, des suffisants hommes aux maniements des choses publicques, des grands capitaines et grands conseillers aux affaires d'estat, avoir esté ensemble tressavants.

Et quant aux philosophes, retirez de toute occupation publique, ils ont esté aussi quelquesfois, à la verité, mesprisez par la liberté comique de leur temps; leurs opinions et façons les rendants ridicules. Les voulez vous faire juges des droits d'un proces, des actions d'un homme? Ils en sont bien prests! ils cherchent encore s'il y a vie, s'il y a mouvement, si l'homme est aultrre chose qu'un bœuf; que c'est qu'agir et souffrir; quelles bestes ce sont que loix et justice. Parlent ils du magistrat, ou parlent ils à luy? c'est d'une liberté irreverente et incivile. Oyent ils louer leur prince ou un roya? c'est un pastre

1. Regnier (Sat. 3, dernier vers) traduit ainsi ce proverbe singulier, que Rabe-lais (Gargantua, 1, 39) met dans la bouche de frère Jean des Entommeureurs:

Pardieu, les plus grands clercs ne sont gas les plus fins.
pour eulx, oisif comme un pastre, occupé à pressurer et tondre ses bestes, mais bien plus rudement qu’un pastre. En estimez vous quelqu’un plus grand, pour posséder deux mille arpents de terre? eulx s’en mocquent, accoustumez d’embrasser tout le monde comme leur possession. Vous vantez vous de votre noblesse, pour compter sept ayeulx riches? ils vous estiment de peu, ne concevant l’image universelle de nature et combien chacun de nous a eu de predecesseurs, riches, pauvres, rois, valets, grecs, barbares; et quand vous seriez cinquantiesme descendant de Hercules, ils vous trouvent vain de faire valoir ce présent de la fortune. Ainsi les desdaignoit le vulgaire, comme ignorants les premières choses et comme presumptueux et insolents.

Mais cette peincture platonique est bien esloingnee de celle qu’il faut à nos hommes. On envoit ceulx là comme estants au dessus de la commune façon, comme mesprisants les actions publicques, comme ayant dressé une vie particulière et inimitable, reglée à certains discours haultains et hors d’usage: ceulx-cy, on les desdaigne comme estants au dessous de la commune façon, comme incapables des charges publicques, comme traisnants une vie et des mœurs basses et viles aprez le vulgaire:

Odi homines ignava opera, philosopha sententia 1.

Quant à ces philosophes, dis je, comme ils estoyent grands en science, ils estoyent encore plus grands en toute action. Et tout ainsi qu’on dict de ce geometrien de Syracuse, lequel ayant esté destourné de sa contemplation, pour en mettre quelque chose en pratique à la deflense de son païs, qu’il meit soudain en train des engins espouvantables et des effets sur-passants toute creance humaine; desdaignant toutesfois luy mesme toute cette sienne manufacture, et pensant en cela avoir corrompu la dignité de son art, de laquelle ses ouvrages n’estoient que l’apprentissage et le jouet: aussi eulx, si quelquesfois on les a mis à la preuve de l’action; on les a veu voler d’une aile si haulte, qu’il paroissoit bien leur cœur et leur ame s’estre merveilleusement grossie et enrichie par l’intelligence des choses. Mais aulcuns veoyants la place du gouvernement politique saisie par des hommes incapables, s’en sont reculez; et celuy qui demanda à Crates jusques à quand il fauldroit philosopher, en receut cette response: «Jus-

ques à tant que ce ne soient plus des amiers qui conduisent nos armées. » Heraclitus resigna la royauté à son frère; et aux Ephesiens, qui luy reprochoient à quoy il passoit son temps, à jouer avec les enfants devant le temple: « Vault il pas mieulx faire cecy, que gouverner les affaires en vostre compagnie? » D'autrers ayants leur imagination logée au dessus de la fortune et du monde, trouverent les sieges de la justice et les throsnes mesmes des rois, bas et vils; et refusa Empedocles la royauté que les Agrigentins luy offrirent. Thales accusant quelquefois le soing du mesusage et de s'enrichir, ou luy reprocha que c'estoit à la mode du reguard, pour n'y pouvoir advenir: il vuy print envie, par passetemps, d'en montrer l'expérience; et, ayant pour ce coup ravalé son scavoir au service du proufit et du gaing, dressa une trafique qui dans un an rapporta telles richesses, qu'à peine en toute leur vie les plus experimentez de ce mestier là en pouvoient faire de pareilles. Ce qu'Aristote recite d'aulcuns, qui appelloient et celuy là et Anaxagoras, et leurs semblables, sages et non prudents, pour n'avoir assez de soing des choses plus utiles: outre ce que je ne digere pas bien cette difference de mots, cela ne ser poi quaint d'excuse à mes gents; et à veoir la basse et necessiteuse fortune dequoy ils se paycent, nous aurions p'ustost occasion de prononcer toutes les deux, qu'ils sont et non sages, et non prudents.

Je quitte cette premiere raison, et croy qu'il vault mieulx dire que ce mal vienne de leur mauvaise façon de se prendre aux sciences; et qu'à la mode dequoy nous sommes instruits, il n'est pas merveille si ny les escholiers, ny les maistres n' n deviennent pas plus habiles, quoy qu'ils s'y facent plus doctes. De vray, le soing et la despense de nos peres ne vise qu'à nous meubler la teste de science: du jugement et de la vertu, peu de nouvelles. Criez d'un passant à nostre peuple: « O le scavant homme! » et d'un aultre: « O le bon homme! » il ne faudra pas à destourner les yeulx et son respect vers le premier. Il y faudroit un tiers criuer: « O les lourdes testes! » Nous nous enquerrons volontiers: « Sçait il du grec ou de latine? escrit il en vers ou en prose? » mais s'il est devenu meilleur ou plus advisé, c'estoit le principal, et c'est ce qui demeure derrière. Il falloit s'enquerir qui est mieulx scavant, non qui est plus scavant.

Nous ne travaillons qu'à remplir la memoire, et laisons l'entendement et la conscience vuides. Tout ainsi que les oyseaux vont quelquesfois à la queste du grain, et le portent au bec sans le taster, pour en faire bechee à leurs petits: ainsi nos pedantes vont pilottants la science dans les livres, et ne la
ESSAIS DE MONTAIGNE.

logent qu’au bout de leurs levres, pour la degorger seulement et mettre au vent. C’est merveille combien proprement la sot-tise se loge sur mon exemple : est ce pas faire de mesme ce que je fais en la plus part de cette composition ? Je m’en vois escornifsant, par cy par là, des livres, les sentences qui me plaisent non pour les garder (car je n’ay point de gardoire), mais pour les transporter en cettuy cy ; où à vrai dire, elles ne sont non plus miennes qu’en leur premiere place : nous ne sommes, ce crois je, sçavants que de la science presente ; non de la passee, aussi peu que de la future. Mais, qui pis est, leurs escholiers et leurs petits ne s’en nourrissent et alimentent non plus ; ains elle passe de main en main, pour cette seule fin d’en faire parade, d’en entretenir aultruy et d’en faire des contes, comme une vayne monnoye inutile à tout aultre usage et emploie qu’à compter et jecter. Apud alios loqui didicerunt, non ipsi secum. Non est loquendum, sed gubernandum. Nature, pour montrer qu’il n’y a rien de sauvage en ce qu’elle conduit, fait naistre souvent, ez nations moins cultivatees par art, des productions d’esprit qui luicent les plus artistes productions. Comme, sur mon propos, le proverbe gascon, tiré d’une chalemie, est il delicat, « Bouha prou bouha, mas à remu.la lous dits qu’em ? Souffler prou, souffler ; mais à remuer les doigts nous en sommes là. » Nous sçavons dire : « Cicero dict ainsi ; Voylà les mœurs de Platon ; Ce sont les mots mesmes d’Aristote : » mais nous, que disons nous nous mesmes ? que jugeons nous ? que faisons nous ? Autant en diroit bien un perroquet.

Cette façon me fait souvenir de ce riche Romain qui avoit esté soigneux, à fort grande despense, de recouvrer des hommes suffisants en tout genre de sciences, qu’il tenoit continuellement autour de luy, afin que, quand il escheeoit entre ses amis quelque occasion de parler d’une chose ou d’aultre, ils suppleassent en sa place, et feussent tout prêts à luy fournir, qui d’un discours, qui d’un vers d’Homere, chascun selon son gibbier ; et pensoit ce sçavoir estre sien, parce qu’il estoit en la teste de ses gents ; et comme font aussi ceulx desquels la suffisance loge en leurs sumptueuses librairies. J’en cognois à qui quand je demande ce qu’il sçait, il me demande un livre pour m le montrer ; et n’oseroit me dire qu’il a le derriere galeux, il ne va sur le champ estudier, en son lexicon, que c’est que galeux, et que c’est que Derriere.

1. Ils ont appris à parler aux autres, et non pas à eux-mêmes. Cicéron, Tusc. Epist., V, 36.
2. Ce ne s’agit pas de parler, mais de conduire le vaisseau. Sénéque, Epist. 103.
LIVRE I, CHAPITRE XXIV.

Nous prenons en garde les opinions et le scəvoir d'aultruy, et puis c'est tout: il les fault faire nostres. Nous semblons proprement celuy qui, ayant besoing de feu, en iroit querir chez son voisin, et y en ayant trouvé un beau et grand, s'arrêteroit là à se chauffer, sans plus se souvenir d'en rapporter chez soy. Que nous sert il d'avoir la panse pleine de viande, si elle ne se digere, si elle ne se transforme en nous, si elle ne nous augmente et fortifie? Pensons nous que Lucullus, que les lettres rendirent et formèrent si grand capitaine sans l'expérience, les eust prises à nostre mode? Nous nous laissons si fort aller sur les bras d'aultruy, que nous aneantissions nos forces. Me veulx je armer contre la crainte de la mort? c'est aux despens de Seneca. Veulx je tirer de la consolation pour moy ou pour un aultre? je l'emprunte de Cicero. Je l'euusse prins en moy mesme, si on m'y eust exercé. Je n'ayme point cette suffisance relative et mendicée: quand bien nous pourrions estre scəvants du scəvoir d'aultruy, au moins sages ne souvons nous estre que de nostre propre sagesse.

Μηδε σοφιστήν ήτοις οίκοι αυτῷ σοφάς.

«Je hay le sage qui n'est pas sage pour soy mesme. » Ex quo Ennius: Nεquidquam sapere sapientem, qui ipse sibi prodesse non quiret 1 :

Si cupidus, si
Vanus, et Euganea quantumvis mollior agna 2.

Non enim paranda nobis solum, sed fruenda sapientia est 3.

Dionysius se mocquoit des grammairiens qui ont soing de s'enquerir des maux d'Ulysses, et ignorent les propres; des musiciens qui accordent leurs flutes, et n'accordent pas leurs mœurs; des orateurs qui estuent à dire justice, non à la faire. Si nostre ame n'en va un meilleur bransle, si nous n'en avons le jugement plus sain, j'aymerois aussi cher que mon eschoitier eust passé le temps à jouer à la paulme: au moins le corps en seroit plus alaigre. Voyez le revenir de là, aprez quinze ou seize ans employez; il n'est rien si mal propre à mettre en besongne: tout ce que vous y reçognoisiez davantage, c'est que son latin et son grec l'ont rendu plus sot et plus presumptueux qu'il n'estoit party de la maison. Il en debvoit rapporter l'amé pleine, il

1. Aussi Ennius dit-il: Vaine est la sagesse, si elle n'est pas utile au sage. Apud Cicen., de Offic., 11, 15.
2. Si il est avar, s'il est menteur, s'il est efféminé. Juvenal, VIII, 14.
ne l'en rapporte que bouffie; et l'a seulement enflée, au lieu de la grossir.

Ces maîtres ici, comme Platon dict des sophistes leurs germains, sont, de tous les hommes, ceux qui promettent d'être les plus utiles aux hommes; et seuls, entre tous les hommes, qui non seulement n'amendent point ce qu'on leur commet, comme fait un charpentier et un maçon, mais l'empirent, et se font payer de l'avoir empiré. Si la loi que Protagoras propose à ses disciples estoit suyvie, « ou qu'ils le payassey selon son mot, ou qu'ils jurassent au temple combien ils estimoient le proufit qu'ils avoient receu de sa discipline, et selon iceluy satisfissent sa peine; » mes paidagouges se trouveroient chouez, s'estant remis au serment de mon experience. Mon vulgaire perigordin apellee fort plaisamment Lettre-ferits, ces scavan- teaux; comme si vous disiez Lettre-ferus, ausquels les lettres ont donné un coup de marteau, comme on dict. De vray, le plus souvent ils semblent estre ravalez, mesmo du sens commun; car le païsan et le cordonnier, vous leur veoyez aller simplement et naïvement leur train, parlant de ce qu'ils scaven; ceux cy, pour se vouloir eslever et gendarmer de ce scavoir, qui nage en la superficie de leur cervelle, vont s'embarrassant et empestrant sans cesse. Il leur eschappe de belles paroles; mais qu'un autre les accommode: ils cogoissent bien Galien, mais nullement le malade: ils vous ont desjà rempli la teste de loix; et si, n'ont encore conceu le nœud de la cause: ils scaven la théorique de toutes choses; cherchez qui la mette en practique.

J'ay veu chez moy un mien amy, par maniere de passetemps, ayant affaire à un de ceulx cy, contrefaire un jargon de galimatias, propos sans suite, tissu de pieces rapportees, sauf qu'il estoit souvent entrelardé de mots propres à leur dispute, amuser ainsi tout un jour ce sot à desbattre, pensant tousjours respondre aux objections qu'on luy faisoit; et si, estoit homme de lettres et de reputation, et qui avoit une belle robbe.

Vos, o patricius sanguis, quos vivere par est
Occipiti caco, posticae occurrite sannae 1.

Qui regardera de bien prez à ce genre de gents, qui s'estend bien loing, il trouvera comme moy que le plus souvent ils ne s'entendent ny aultruy, et qu'ils ont la souvenance assez pleine, mais le jugement entièrement creux; sinon que leur nature

1. Nobles patriciens, qui n'avez pas le don de voir ce qui se passe derrière vous, prenez garde que ceux à qui vous tournez le dos ne rient à vos dépens, Perse, 1, 64.
d'elle mesme le leur ayt aultrement façonné : comme j'ay veu Adrianus Turnebus, qui n'ayant fait aultre profession que de lettres, en laquelle c'estoit, à mon opinion, le plus grand homme qui feust il y a mille ans, n'ayant toutesfois rien de pedantesque que le port de sa robbe, et quelque façon externe qui pouvoit n'estre pas civilisée à la courtisane, qui sont choses de neant ; et hay nos gents qui supportent plus malayseement une robbe qu'une ame de travers, et regardent à sa reverence, à son maintien et à ses bottes, quel homme il est ; car au dedans c'estoit l'ame la plus polie du monde : je l'ay souvent à mon escient jecté en propos esloingnez de son usage : il y veoyoit si clair, d'une apprehension si prompte, d'un jugement si sain, qu'il sembloit qu'il n'eust jamais fait aultre mestier que la guerre et affaires d'estat. Ce sont natures belles et fortes,

Queis arte benigna
Et meliore luto finxit praecordia Titan 1,

qui se maintiennent au travers d'une mauvaise institution. Or, ce n'est pas assez que nostre institution ne nous gaste pas ; il fault qu'elle nous change en mieulx.

Il y a aulcuns de nos parlements, quand ils ont à recevoir des officiers, qui les examinent seulement sur la science : les aultres y adjoustent encore l'essay du sens, en leur presentant le jugement de quelque cause. Ceulx cy me semblent avoir un beaucoup meilleur style ; et encore que ces deux pieces soient necessaires, et qu'il faille qu'elles s'y treuent toutes deux, si est ce qu'à la verité celle du sçavoir est moins prisible que celle du jugement ; cette cy se peult passer de l'aultre, et non l'aultre de cette cy. Car, comme dict ce vers grec,

Δε υδιν η μάθησις, ην μη νοΰς παρη.

« A quoy faire la science, si l'entendement n'y est ? » Pleust à Dieu que, pour le bien de nostre justice, ces compagnies là se trouvassent aussi bien fournies d'entendement et de conscience, comme elles sont encore de science! Non vitae, sed scholae dis- cimus 2. Or, il ne fault pas attacher le sçavoir à l'ame, il l'y fault incorporer ; il ne l'en fault pas arrouser, il l'en fault teindre ; et, s'il ne la change, et meliore son estat imparfait, certainement il vault beaucoup mieulx le laisser là : c'est un dangereux glaive, et qui empesche et offense son maistre, s'il

1. Que Prométhée a formées d'un meilleur limon, et douées d'un plus heureux génie. Juven., XIV, 34.
2. Quo de nous instruit pas pour le monde, mais pour l'école. Sénèque, Epist. 106.
est en main foible, et qui n’en scache l’usage; ut fuerit melius non didicisse 1.

A l’adventure est ce la cause que et nous et la theologie ne requerons pas beaucoup de science aux femmes, et que Francois, duc de Bretaigne, fils de Jean V, comme on luy parla de son mariage avec Isabeau, fille d’Escosse, et qu’on luy adjousta qu’elle avoit esté nourrie simplement et sans aucune instruc-
tion de lettres, respondit « qu’il l’en aymoit mieulx, et qu’une femme estoit assez scavante quand elle scavoit mettre difference entre la chemise et le pourpoint de son mary. »

Aussi ce n’est pas si grande merveille, comme on crie, que nos ancessres n’ayent pas faict grand estat des lettres, et qu’en-
cores aujourd’huy elles ne se treuvent que par rencontre aux principaux conseils de nos rois; et si cette fin de s’en enrichir, qui seule nous est aujourd’hui proposee, par le moyen de la jurisprudence, de la medecine, du pedantisme, et de la theo-
logie encores, ne les tenoit en credit, vous les verriez sans doubt e aussi marmitesse qu’elles feurent oncques. Quel dom-
mage, si elles ne nous apprennent ny à bien penser ny à bien faire! Postquam docti prodierunt, boni desunt 2. Toute aultre
science est dommageable à celuy qui n’a la science de la bonté.

Mais la raison que je cherchoy tantost seroit elle pas aussi de là, que, nostre estude en France n’ayant quasi aultre but que le proufit, moins de ceulx 3 que nature a fait naistre à plus genereux offices que lucratifs, s’adonnants aux lettres, ou si courtement (retirez, avant que d’en avoir prins le goust, à une profession qui n’a rien de commun avecques les livres), il ne reste plus ordinairement, pour s’engager tout à faict à l’estude, que les gents de basse fortune qui y questent des moyens à vivre; et de ces gents là les ames estants, et par nature, et par institution domestique et exemple, du plus bas aloy, rapportent faulsement le fruict de la science: car elle n’est pas pour donner jour à l’ame qui n’en a point, ny pour faire veoir un aueugle; son mestier est, non de lui fournir de veue, mais de la luy dresser, de luy regler ses allures, pourveu qu’elle ayt de soy les pieds et les jambes droictes et capables. C’est une bonne drogue que la science; mais nulle drogue n’est assez forte pour se préserver sans alteration et corruption, selon le vice du vase qui l’estuye. Tel a la veue claire, qui ne l’a pas droicte, et par

1. De sorte qu’il aurait mieux valu n’avoit rien appris, Cicéron, Tusc quaest, 11, 4.
2. Sénèque, Epist. 95, traduit ainsi par Rousseau, Discours sur les Lettres:
   « Depuis que les savants ont commencé à paraître parmi nous, les gents de bien se sont écliprés. » J. V. L.
3. A l’exception de ceux.
consequent veoid le bien, et ne le suyt pas; ex veoid la science, et ne s'en sert pas. La principale ordonnance de Platon en sa Republique, c'est « donner à ses citoyens, selon leur nature, leur charge. » Nature peult tout, et fait tout. Les boîteux sont mal propres aux exercices du corps; et aux exercices de l'esprit, les ames boîteuses: les bastardes et vulgaires sont indigues de la philosophie. Quand nous veoyons un homme mal chaussé, nous disons que ce n'est pas merveille, s'il est chaussetier: de mesme il semble que l'expérience nous offre souvent un medecin plus mal medeciné, un theologien moins reformé, et coustumierement un savant moins sufissant que tout aultre.

Aristo Chius avoir anciennement raison de dire que les philosophes nuisoient aux auditeurs; d'autant que la pluspart des ames ne se trouvent propres à faire leur proufit de telle instruction, qui, si elle ne se met à bien, se met à mal: ἄσωτος; ex Aristippi, acerbos ex Zenonis schola exire.

En cette belle institution que Xenophon preste aux Perses, nous trouvons qu'ils apprenoient la vertu à leurs enfants, comme les aultres nations font les lettres. Platon dict que le fils aîné, en leur succession royale, estoit ainsi nourry: Aprèz sa naissance, on le donneit, non à des femmes, mais à des eunuches de la premiere auctorité autour des rois, à cause de leur vertu. Ceulx cy prenoient charge de luy rendre le corps beau et sain; et aprèz sept ans le duisoient à monter à cheval et aller à la chasse. Quando il estoit arrivé au quatorziesme, ils le deposoiient entre les mains de quatre; le plus sage, le plus juste, le plus temperant, le plus vaillant de la nation: le premier luy apprenoit la religion; le second, à estre tousjours veritable; le tiers, à se rendre maistre des cupiditez; le quart, à ne rien craindre.

C'est chose digne de tresgrande consideration, que, en cette excellente police de Lycurgus, et à la verité monstrueuse par sa perfection, si soingneuse pourtant de la nourriture des enfants comme de sa principale charge, et au gisté mesme des Muses, il s'y face si peu de mention de la doctrine: comme si, cette generouss jeunesse desdignant tout aultre joug que de la vertu, on luy ayt deu fournir, au lieu de nos maistres de science, seulement des maistres de vaillance, prudence et justice: exemple que Platon a suivi en ses Loix. La façon de leur discipline, c'estoit leur faire des questions sur le jugement des hommes et de leurs actions; et, s'ils condamnoient et louoient

1. Il sortoit, disoit-il, des débauchés de l'école d'Aristippe, et de celle de Zénon, des sauvages. CICÉRON, de Nat. deor., III. 34.
ou ce personnage ou ce fait, il falloit raisonner leur dire; et, par ce moyen, ils aiguisoient ensemble leur entendement, et apprenoient le droict. Astyages, en Xenophon, demande à Cyrus compte de sa dernière leçon. C'est, dit il, qu'en nostre eschole un grand garson, ayant un petit saye, le donna à l'un de ses compagnons de plus petite taille, et luy osta son saye qui estoit plus grand : nostre precepteur m'ayant fait juge de ce differend, je jugeay qu'il falloit laisser les choses en cet estat, et que l'un et l'autre sembloit estre mieulx accommodé en ce point : sur quoy il me remonna que j'avois mal fait; car je m'estois arresté à considerer la bienseance, et il falloit premierement avoir pourveu à la justice, qui vouloit que nul ne feust forcé en ce qui luy appartenoit; et dict qu'il en feu fouetté, tout ainsi que nous sommes en nos villages, pour avoir oublié le premier aoriste de τύπω. Mon regent me feroit une belle harangue in genere demonstrativ.avoit qu'il me persuadast que son eschole vault cette là. Ils ont voulu couper chemin; et puis qu'il est ainsi que les sciences, lors mesmo qu'on les prend de droict fil, ne peuvent que nous enseigner la prudence, la preud'hommie et la resolution, ils ont voulu d'arrivée mettre leurs enfants au propre des effects, et les instruire, non par ouïr dire, mais par l'essay de l'action, en les tormant et moulant vivement, non seulement de preceptes et paroles, mais principalement d'exemples et d'œuvres : à fin que ce ne feust pas une science en leur ame, mais sa complexion et habitude; que ce ne feust pas un acquest, mais une naturelle possession. À ce propos, on demandoit à Agesilaus ce qu'il seroit d'avis que les enfants apprissent : « Ce qu'ils doibvent faire estants hommes, » respondit il. Ce n'est pas merveille, si une telle institution a produict des effects si admirables.

On alloit, dict on, aux aultres villes de Grece chercher des rhetoriciens, des peintres et des musiciens; mais en Lacedemone, des legislateurs, des magistrats, et empeures d'armee : à Athenes, on apprenoit à bien dire; et icy à bien faire : là, à se desmesler d'un argument sophistique, et à rabattre l'imposture des mots captieusement entrelacez; icy, à se desmesler des appasts de la volupté, et à rabattre, d'un grand courage, les menaces de la fortune et de la mort : ceulx là s'embesongnoient aprez les paroles ; ceulx cy, aprez les choses : là, c'estoit une continuelle exercitation de la langue; icy, une continuelle exercitation de l'ame. Parquoy il n'est pas estrange si Antipa-

1. J frappe. C'est le dernier paradigme des conjuguaisons grecques. E. J.
ter, leur demandant cinquante enfants pour ostages, ils respon-
dirent, tout au rebours de ce que nous ferions, qu’ils aymoient
mieux donner deux fois autant d’hommes faicts : tant ils esti-
moient la perte de l’éducation de leur pays. Quand Agesilaus
couvie Xenophon d’envoyer nourrir ses enfants à Sparte, ce
n’est pas pour y apprendre la rhétorique ou dialectique, mais
« pour apprendre (ce dict il) la plus belle science qui soit, à
savoir la science d’obeïr et de commander. »

Il est tresplaisant de voir Socrates, à sa mode, se moquant
de Hippias, qui lui recite comment il a gaigné, spécialement
en certaines petites villettes de la Sicile, bonne somme d’ar-
gent à regenter; et qu’à Sparte, il n’a gaigné pas un sol ; que
ce sont gents idio’s, qui ne savent ny mesureer ny compter, ne
tant estat ny de grammaire ny de rythme, s’amusants seule-
ment à savoir la suite des roys, establissements et decadences
des estats, et tels fatras de contes; et au bout de cela, Socrates,
luy faisant advoquer par le menu l’excellence de leur forme de
gouvernement public, l’heure et vertu de leur vie privee, luy
laisse deviner la conclusion de l’inutilité de ses arts.

Les exemples nous apprennent, et en cette martiale police
et en toutes ses semblables, que l’estude des sciences amollit
et effemine les courages plus qu’il ne les fermit et aguerrit. Le
plus fort estat qui paroisse pour le present au monde est celui
des Turcs, peuples egalement duicts à l’estimation des armes
et mespris des lettres. Je trouve Rome plus vaillante avant
qu’elle feust savante. Les plus belliqueuses nations, en nos
jours, sont les plus grossieres et ignorantes : les Scythes, les
Parthes, Tamburlan, nous servent à cette preuve. Quand les
Gots ravagèrent la Grèce, ce qui sauva toutes les librairies
d’estre passees au feu, ce feut un d’entre eux qui sema cette
opinion, qu’il falloit laisser ce meuble entier aux enne is,
propre à les destourner de l’exercice militaire, et amuser à des
occupations sedentaires et oysifves. Quand nostre roy Charles
huictiesme, quasi sans tirer l’espee du fourreau, se veit maistre
du royaume de Naples et d’une bonne partie de la Toscane,
les seigneurs de sa suite attribuerent cette inesperée facilite
de conquête, à ce que les princes et la noblesse d’Italie s’amu-
soient plus à se rendre ingenieux et savants, que vigoreux et
erriés.
Je ne veis jamais père, pour bossé ou teigneux que feust son fils, qui laissast de l'advouer; non pourtant, s'il n'est du tout envré de cette affection, qu'il ne s'appercoive de sa défaillance; mais tant y a qu'il est sien: aussi moy, je veoy mieulx que tout aultrce que ce ne sont icy que resveries d'homme qui n'a gousté des sciences que la crouste premiere en son enfance, et n'en a retenu qu'un general et informe visage; un peu de chasque chose, et rien du tout, à la françoise. Car, en somme, je sçay qu'il y a une medicine, une jurisprudence, quatre parties en la mathematique, et grossièrement ce à quoy elles visent; et à l'adventure encore sçay je la pretention des sciences en general au service de nostre vie: mais d'y enfoncer plus avant, de m'estre rongé les ongles à l'estude d'Aristote, monarque de la doctrine moderne, ou opiniastré aprez quelque science, je ne l'ay jamais faict; ny n'est art de quoy je sceusse peindre seulement les premiers lineaments; et n'est enfant des classes moyennes qui ne se puisse dire plus scavant que moy, qui n'ay seulement pas de quoy l'examiner sur sa premiere leçon; et, si l'on m'y force, je suis contrainct assez ineptement d'en tirer quelque matière de propos universel, sur quoy j'examine son jugement naturel: leçon qui leur est autant incogneue, comme à moy la leur.

Je n'ay dressé commerce avecques aucun livre solide, sinon Plutarque et Seneque, où je puyse comme les Danaïdes, remplissant et versant sans cesse. J'en attache quelque chose à ce papier; à moy, si peu que rien. L'histoire, c'est mon gibbier en matiere de livres, ou la poésie, que j'ayme d'une particuliére inclination: car, comme disoit Cleanthes, tout ainsi que la voix, contraincte dans l'estroict canal d'une trompette, sort plus aigre et plus forte; ainsi me semble il que la sentence, pressee aux pieds nombreux de la poésie, s'eslance bien plus brusquement, et me siert d'une plus vive secousse. Quant aux facultez naturelles qui sont en moy, dequoy c'est icy l'essay, je les sens flechir sousb la charge: mes conceptions et mon jugement ne marche qu'à tastons, chancelant, bronchant et chopant; et quand je suis allé le plus avant que je puis, si ne me suis je aulcunement satisfait; je veois encore du pais
au delà, mais d'une vaine trouble et en nuage, que je ne puis desmesler. Et entreprisant de parler indifféremment de tout ce qui se présente à ma fantaisie, et n'y employant que mes propres et naturels moyens, s'il m'advient, comme il faict souvent, de rencontrer de bonne fortune dans les bons auteurs ces mêmes lieux que j'ay entreprins de traicter, comme je viens de faire chez Plutarque tout presentement son discours de la force de l'imagination, à me reconnoistre, au prix de ces gens là, si foible et si chestif, si poisant et si endormy, je me foys pitié ou desdaing à moy mesme : si me gratifie je de cecy, que mes opinions ont cet honneur de rencontrer souvent aux leurs, et que je voys au moins de loing aprez, disant que voire ; aussi que j'ay cela, que chacun n'a pas, de cognoistre l'extreme differene d'entre eulx et moy; et lasse, ce neant-moins, courir mes inventions ainsi foibles et basses comme je les ay produictes, sans en replastrer et recouder les defauts que cette comparaison m'y a descouvert.

Il faut avoir les reins bien fermes pour entreprendre de marcher front à front avecques ces gens là. Les escrivains indiscrets de nostre siecle, qui, parmy leurs ouvrages de neant, vont semant des lieux entiers des anciens auteurs pour se faire honneur, font le contraire ; car cette infinité dissemblance de lustres rend un visage si pasle, si terni et si laïd à ce qui est leur, qu'ils y perdent beaucoup plus qu'ils n'y gaignent.

Cestoient deux contraires fantasies : le philosophhe Chrysippus mesloit à ses livres, non les passages seulement, mais des ouvrages entiers d'autrues auteurs, et en un la Medee d'Euripides; et disoit Apollodorus que, qui en retrancheroit ce qu'il y avoit d'estrangier, son papier demeureroit en blanc :

Et lors au rebours, en trois cents volumes qu'il laissa, n'avoit pas mis une seule attegation.

Il m'advient, l'autrue jour, de tumber sur un tel passage j'avoistraisné languissant aprez des paroles françes si excusables, si descharmées et si vuides de matiere et de sens. que ce n'estoit voiret que paroles françes : au bout d'un long et ennuyeux chemin, je veins à rencontrer une piece haute, riche, et eslevee jusques aux nues. Si j'eussie trouvé la pente douce et la montée un peu longee, cela eust esté excusable. c'estoit un precipice si droict et si coupé, que, des six premières paroles, je cognois que je m'envoloius en l'autrue monde ; de là je descouvis la fondriere d'où je venois, si basse et si profonde, que je n'eus oncques puis le cœur de m'y ravaler. Si j'estofois l'un de mes discours de ces riches despouilles, il esclaireroit par trop la bestise des aultres. Reprendre en aul-
truy mes propres faults, ne me semble non plus incompatible que de reprendre, comme je foys souvent, celles d'aultruy en moy : il les fault accuser par tout, et leur oster tout lieu de franchise. Si sçay je combien audacieusement j'entreprends moy mesme, à tous coups, de m'équaler à mes larrecins, d'aller pair à pair quand eulx, non sans une temeraire espe-rance que je puisse tromper les yeuxx des juges à les discerner; mais c'est autant par le benefice de mon application, que par le benefice de mon invention et de ma force. Et puis, je ne luicte point en gros ces vieux champions là, et corps à corps; c'est par reprisnes, menues et legieres attainctes : je ne m'y aheurte pas; je ne foys que les taster; et ne voys point tant, comme je marchande d'aller. Si je leur povoys tenir palot 1, je serois honnest homme; car je ne les entreprends que par où ils sont les plus roides. De faire ce que j'ay descou-vert d'aulcuns, se couvrir des armes d'aultruy jusques à ne montrer pas seulement le bout de ses doigts; conduire son des-seing, comme il est aysé aux sçavants en une matiere com-mune, soubs les inventions anciennes rappiecees par cy par là : à ceulx qui les veulent cacher et faire propres, c'est premiere-ment injustice et lascheté, que, n'ayants rien en leur vaillant par où se produire, ils cherchent à se presenter par une valeur purement estrangiere; et puis, grande sottise, se contentants par piperie de s'acquérir l'ignorante approbation du vul-gaire, se descrier envers les gens d'entendement, qui hochent du nez cette incrustation empruntee; desquels seuls la louange a du poids.

De ma part il n'est rien que je v euille moins faire : je ne dis les aultres, sinon pour d'autant plus me dire 2. Cecy ne touche pas les centons, qui se publient pour centons; et j'en ay veu de tresingenieux en mon temps, entre aultrres un, sous le nom de Capilupus, outre les anciens : ce sont des esprits qui se font veoir, et par ailleurs, et par là, comme Lipsius, en ce docte et faborieux tissu de ses Politiques.

Quoy qu'il en soit, veulx je dire, et quelles que soient ces inepties, je n'ay pas deliberé de les cacher; non plus qu'un mien pourtraict chauve et grisonnant, où le peintre auroit mis, non un visage parfait, mais le mien. Car aussi ce sont icy mes humeurs et opinions; je les donne pour ce qui est en ma creance, non pour ce qui est à croire : je ne vise icy qu'à des-couvrir moy mesme, qui seray par adventure aultrre demain,

1. C'est-à-dire, si je pouvois aller de pair avec eux. C.
2. C'est-à-dire, je ne cite les autres que pour mieux exprimer ma pensée.
si nouvel apprentissage me change. Je n'ay point l'auctorité
d'estre creu, ny ne le desire, me sentant trop mal instruit
pour instruire aultruy.

Quelqu'un doncques, ayant veu l'article precedent, me disoit
chez moy, l'aultre jour, que je me doivons estre un petit es-
tendu sur le discours de l'institution des enfants. Or, madame,
si j'avoy quelque suffisance en ce subject, je ne pourroy la
mieulx employer que d'en faire un present à ce petit homme
qui vous menace de faire tantost une belle sortie de chez vous
(vous estes trop generoys pour commencer aultrament que
par un masle); car ayant eu tant de part à la conduicte de
vostre mariage, j'ay quelque droit et interest à la grandeur et
prosperité de tout ce qui en viendra; outre ce que l'ancienne
possession que vous avez sur ma servitude m'oblige assez à de-
sirer honnere, bien et advantage à tout ce qui vous touche :
mais à la verité je n'y entends, sinon cela, que la plus grande
difficulté et importante de l'humaine science semble estre en
cet endroict, où il se traicte de la nourriture et institution des
enfants. Tout ainsi qu'en l'agriculture, les façons qui vont avant
le planter sont certaines et aysees, et le planter mesme; mais,
depuis que ce qui est planté vient à prendre vie, à l'eslever il
y a une grande varieté de façons, et difficulté : pareillement
aux hommes, il y a peu d'industrie à les planter; mais depuis
qu'ils sont nayz, on se charge d'un soing divers, plein d'em-
besongnement et de crainte, à les dresser et nourrir. La montre
de leurs inclinations est si tendre en ce bas aage et si obscure,
les promesses si incertaines et fauleses, qu'il est malaysé d'y es-
tablir aucun solide jugement. Veoyez Cimon, veoyez Themis-
tocles, et mille aultrres, combien ils se sont disconvenus à enx
mesmes. Les petits des ours et des chiens montrent leur incli-
nation naturelle; mais les hommes, se jectants incontinent en
des accoustumances, en des opinions, en des loix, se changent
ou se desguisent facilement : si est il difficile de forcer les pro-
pensions naturelles. D'où il advient que par faulce d'avoir bien
choisi leur route, pour neant se travaille on souvent, et em-
ploye lon beaucoup d'aage, à dresser des enfants aux choses
ausquelles ils ne peuvent prendre pied. Toutesfois, en cette
difficulté, mon opinion est de les acheminer toujours aux
meilleures choses et plus profitables; et qu'on se doibt peu
apliquier à ces legieres divinations et prognostiques que nous
prenons des mouvements de leur enfance: Platon, en sa
Republique, me semble leur donner trop d'auctorité.

Madame, c'est un grand ornement que la science, et un util
de merveilleux service, notamment aux personnes eslevees en
tel degré de fortune, comme vous estes. A la vérité, elle n'a point son vray usage en mains viles et basses : elle est bien plus fiere de prester ses moyens à conduire une guerre, à commander un peuple, à practiquer l'amitié d'un prince ou d'une nation estrangière, qu'à dresser un argument dialectique, ou à plaider un appel, ou ordonner une masse de pilules. Ainsi, madame, parce que je croy que vous n'oublierez pas cette partie en l'institution des vostres, vous qui en avez savoure la doulceur, et qui estes d'une race lettree (car nous avons encore les escript de ces anciens comtes de Foix, d'où monsieur le comte votremary et vous estes descendus, et François monsieur de Candale, vostre oncle, en fait naistre tous les jours d'aultres qui estendront la cognoissance de cette qualité de votre famille à plusieurs siecles); je vous veuxx dire là-dessus une seule fantastie que j'ay, contre au commun usage : c'est tout ce que je puis confrer à vostre service en cela.

La charge du gouverneur que vous luy donrez, du chois duquel despend tout l'effect de son institution, elle a plusieurs aultres grandes parties, mais je n'y touche point pour n'y scavoir rien apporter qui vaille ; et de cet article sur lequel je me mesle de luy donner advis, il m'en croira autant qu'il y verra d'apparence.

A un enfant de maison, qui recherche les lettres, non pour le gaing (car une fin si absjecte est indigne de la grace et faveur des Muses, et puis elle regarde et despend d'aultruy), ny tant pour les commoditez externes que pour les sienes propres, et pour s'en enrichir et parer au dedans, ayant plusost envie d'en reussir habile homme qu'homme sçavant, je vouldrois aussi qu'on feust soigneneux de luy choisir un conducteur qui eust plusost la teste bien faict que bien pleine ; et qu'on y requisst touts les deux, mais plus les mœurs et l'entendement que la science ; et qu'il se conduisist en sa charge d'une nouvelle manière.

On ne cesse de criailler à nos aureilles, comme qui verseroit dans un entonnoir; et nostre charge, ce n'est que redire ce qu'on nous a dict : je vouldrois qu'il corrigeast cette partie ; et que de belle arrivée, selon la portee de l'ame qu'il a en main, il commenceast à la mettre sur la montrc, luy faisant goustr les choses, les choisir, et discerner d'elle mesme ; quelquesfois luy ouvrant chemin, quelquesfois le luy laissant ouvrir. Je ne veux pas qu'il invente et parle seul ; je veux qu'il escoute son disciple parler à son tour. Socrates, et depuis Arcesilaus, faisoient premierement parler leurs disciples, et puis ils parloient à eux. Obest plerumque tis, qui discere volunt, auctoritas.
Ceurx qui, comme nostre usage porte, entreprennent, d'une mesme leçon et pareille mesure de conduict, regenter plusieurs esprits de si diverses mesures et formes; ce n'est pas merveille si en tout un peuple d'enfants ils en rencontrent à peine deux ou trois qui rapportent quelque juste fruict de leur discipline. Qu'il ne luy demande pas seulement compte des mots de sa leçon, mais du sens et de la substance; et qu'il juge du proufit qu'il aura fait, non par le tesmoignage de sa memoire, mais de sa vie. Que ce qu'il viendra d'apprendre, il le luy face mettre en cent visages, et accommoder à autant de divers subjects, pour veoir s'il l'a encore bien prins et bien fait si en prenant l'instruction de son progres, des paidagogismes de Platon. C'est tesmoignage de crudité et indigestion, que de regorger la viande comme on l'a avallee: l'estomach n'a pas fait son operation, s'il n'a fait changer la façon et la forme à ce qu'on luy avoit donné à cuire. Nostre ame ne bransle qu'à credit, liée et contraict à l'appetit des fantasies d'aultruy, serve et captive sous l'autorité de leur leçon: on nous a tant assubjectis aux chordes, que nous n'avons plus de franches allures; nostre vigueur et liberté est esteincte: nunc quum tutela sua fiunt.

Je veus privevement à Pise un honneste homme, mais si aristotelicien que le plus general de ses dogmes est: « Que la touche et regle de toutes imaginations solides et de toute verité, c'est la conformité à la doctrine d'Aristote; que hors de là, ce ne sont que chimeres et inanité; qu'il a tout veu et tout dict. »

Cette siene proposition, pour avoir esté un peu trop largement et iniquement interpretee, le meut aultrefois et teint longtemps en grand accessoire à l'inquisition à Rome.

1. L'autorité de ceux qui enseignent nuit souvent à ceux qui veulent apprendre. CICERON, de Nat. deor., 1, 5.
2. Jugement de ses progres d'après la méthode pédagogique suivie par Socrate, d'après les Dialogues de Platon. Lefèvre.
3. Ils sont toujours en tutelle. ENNÉQUE, l'Epist. 33.
Qu'il luy face tout passer par l'estamine, et ne loge rien en sa teste par simple auctorité et à credit. Les principes d'Aristote ne lu soient principes, non plus que ceulx des stoiciens ou epicuriens : qu'on luy propose cette diversité de jugemens, il choisira, s'il peult ; sinon, il en demeurera en doute :

Che non men che sauer, doubbiar m'aggrata:

car s'il embrasse les opinions de Xenophon et de Platon par son propre di cours, ce ne seront plus les leurs, ce seront les siennes : qui suyt un aultre, il ne suyt rien, il ne treuve rien, voire il ne cherche rien. Non sumus sub rege ; sibi quisque se vindicet. Qu'il saçache qu'il saçait, au moins. Il fault qu'il imboive leurs humeurs, non qu'il apprenne leurs preceptes ; et qu'il oublie hardiement, s'il veult, d'où il les tient, mais qu'il se les saçache approprier. La verité et la raison sont communes à un chacun, et ne sont non plus à qui les a dictes premierement, qu'à qui les dict aprez : ce n'est non plus selon Platon que selon moy, puis que luy et moy l'entendons et veoyons de mesme. Les abeilles pilotent deça delà les fleurs ; mais elles en font aprez le miel, qui est tout leur ; ce n'est plus thym, ny marjolaine : ainsi les pieces empruntees d'aultruy, il les transformera et confondra pour en faire un ouvrage tout sien, à sciavoir son jugement, son institution, son travail et estude ne vise qu'à le former. Qu'il cele tout ce dequoy il a esté secouru, et ne produise que ce qu'il en a faict. Les pilleurs, les emprunteurs, mettent en parade leurs bastiments, leurs achaps ; non pas ce qu'ils tirent d'aultruy : vous ne veoyez pas les episces d'un homme de parlement ; vous veoyez les alliances qu'il a gaignees, et honneurs à ses enfants : nul ne met en compte publicque sa recepte ; chacun y met son acquest.

Le gaing de nostre estude, c'est en estre devenu meilleur et plus sage. C'est, disoit Epicharmus, l'entendement qui veoid et qui oyt ; c'est l'entendement qui approufite tout, qui dispose tout, qui agit, qui domine et qui regne ; toutes autrues choses sont aveugles, sourdes et sans ame. Certes, nous le rendons servile et couard, pour ne luy laisser la liberté de rien faire de soy.

Qui demanda jamais à son disciple ce qu'il luy semble de la rhetorique et de la grammaire, de telle ou telle sentence de Cicero ? on nous les placque en la memoire toutes empennees,

1. Aussi bien que savoir, douter a son mérite.
   DANTE, Inferno, cant. XI, v. 93.

2. Nous n'avons pas de roi ; que chacun dispose librement de soi-même. SÉNÈQUE, Epist. 33.
comme des oracles, où les lettres et les syllabes sont de la substance de la chose. Scavoir par cœur n'est pas scavoir; c'est tenir ce qu'on a donné en garde à sa mémoire. Ce qu'on scât droïtement, on en dispose, sans regarder au patron, sans tourner les yeux vers son livre. Fascheuse suffisance, qu'une suffisance pure livresque! Je m'attends qu'elle serve d'ornement, non de fondement; suyvant l'avis de Platon, qui dict: « La fermeté, la foi, la sincérité, estre la vraye philosophie; les autres sciences, et qui visent ailleurs, n'estre que fard. » Je vouldrois que le Paluéel ou Pompée, ces beaux danseurs de mon temps, apprisent des caprioles à les veoir seulement faire, sans nous bouger de nos places; comme ceulx cy veulent instruire nostre entendement, sans l'esbranler: ou qu'on nous apprins à manier un cheval, ou une picque, ou un luth, ou la voix, sans nous y exercer; comme ceulx cy nous veulent apprendre à bien juger et à bien parler, sans nous exercer à parler ny à juger. Or, à cet apprentissage, tout ce qui se présente à nos yeux sert de livre suffisant: la malice d'un page, la sottise d'un valet, un propos de table, ce sont autant de nouvelles matières.

A cette cause, le commerce des hommes y est merveilleusement propre, et la visite des païs estrangers: non pour en rapporter seulement, à la mode de nostre noblesse françoise, combien de pas a Santa Rotonda, ou la richesse des calessions de la signora Livia; ou, comme d'autrues, combien le visage de Neron, de quelque vieille ruyne de là, est plus long ou plus large que celuy de quelque pareille medaille; mais pour en rapporter principalement les humeurs de ces nations et leurs faisons, et pour frotter et limer nostre cervelle contre celle d'aultruy. Je vouldrois qu'on commenceast à le promener des sa tendre enfance; et premierement, pour faire d'une pierre deux coups, par les nations voisines où le langage est plus esloingné du nostre, et auquel, si vous ne la formez de bonne heure, la langue ne se peut plier.

Aussi bien est ce une opinion reçue d'un chascun, que ce n'est pas raison de nourrir un enfant au giron de ses parents: cette amour naturelle les attendrit trop et relasche, voire les plus sages; ils ne sont capables ny de chastier ses faulutes, ni de le veoir nourry grossierelement comme il fault et hazardeusement; ils ne le scauoient souffrir revenir suant et poudreux de son exercice, boire chaud, boire froid, ny le veoir sur un cheval rebours, ny contre un rude tireur le floret au poing, ou la première harquebuse. Car il n'y a remede: qui en veult faire un homme de bien, sans doube il ne le fault espargner en cette
jeunesse; et faulx souvent chocquer les regles de la medecine :

Vitamque sub dio, et trepidis agat
In rebus.

Ce n'est pas assez de luy rodir l'ame; il luy faulx aussi rodir les muscles : elle est trop pressee, si elle n'est secondee; et a trop a faire de, seule, fournir a deux offices. Je sçais combien alanne la mienne en compaignie d'un corps si tendre, si sensible, qui se laisse si fort aller sur elle; et apperceois souvent, en ma lecon, qu'en leurs escripts mes maistres font valoir, pour magnanimité et force de courage, des exemples qui tiennent volontiers plus de l'espessissure de la peau et dureté des os.

J'ay veu des hommes, des femmes et des enfants ainsi nayz, qu'une bastonnade leur est moins qu'a moy une chiquenaude; qui ne remuvent ny langue ny sourcil aux coups qu'on leur donne : quand les athletes contrefont les philosophes en patience, c'est plustost vigueur de nerfs que de cœur. Or, l'accostumance a porter le travail est accostumance a porter la douleur: labor callum obducit dolori. Il le faulx rompre a la peine et aspreté des exercices, pour le dresser a la peine et aspreté de la dislocation, de la cholique, du cautere, et de la geaule aussi et de la torture; car de ces dernières icy, encores peult il estre en prinse, qui regardent les bons, selon le temps, comme les meschants : nous en sommes a l'espreuve; quiconque combat les loix, menace les plus gents de bien d'es courgees et de la chorde.

Et puis, l'auctorité du gouverneur, qui doibt estre souveraine sur luy, s'interrompt et s'empesche par la presence des parents: joint que ce respect que la famille luy porte, la cognoissance des moyens et grandeurs de sa maison, ce ne sont pas, a mon opinion, legieres incommoditez en cet aage.

En cette eschole du commerce des hommes, j'ay souvent remarequé ce vice, qu'au lieu de prendre cognoissance d'autruy, nous ne travaillons qu'a la donner de nous, et sommes plus en peine de debiter nostre marchandise, que d'en acquérer de nouvelle: le silence et la modestie sont qualitez trescommodes a la conversation. On dressera cet enfant a estre espargnant et mesnagier de sa suffisance, quand il l'aura acquise; a ne se formalizer point des sottises et fables qui se diront en sa presence: car c'est une incivile importunité de chocquer tout ce

1. Qu'il n'ait de toit que le ciet, qu'il vive au milieu des alarmes. Horace, Od., III, 2, 5.

2. Le traval vous endurcit a la douleur Cicéron, Tusc. quest., ii., 15.
qui n'est pas de nostre appetit. Qu'il se contente de se corriger soy mesme, et ne semble pas reprocher à aultruy tout ce qu'il refuse à faire, ny contraster aux mœurs publicques : 

\[ \text{Licet saper e sine pompa, sine invidia} \]. 

Fuye ces images regenteuses et incives, et cette puerile ambition de vouloir paroistre plus fin, pour estre aultre; et, comme si ce feust marchandise malaysee que reprehensions et nouvelletez, vouloir tirer de là nom de quelque peculiere valeur. Comme il n'affert qu'aux grands poëtes d'user des licences de l'art, aussi n'est il supportable qu'aux grandes ames et illustres de se privilegier au dessus de la coutume. 

\[ \text{Si quid Socrates aut Aristippus contra merem et consuetudinem fecerunt, idem stbi ne arbitretur licere: magnis enim illi et divinis bonis hanc licentiam assequabantur} \]. 

On luy apprendra de n'enterrer en discours et contestation, que là où il verra un champion digne de sa luicte; et, là mesme, à n'employer pas touts les tours qui luy peuvent servir, mais ceux là seulement qui luy peuvent le plus servir. Qu'on le rende delicat au chois et triage de ses raisons, et aymant la pertinence, et par consequent la briefveté. Qu'on l'instruise sur tout à se rendre et à quitter les armes à la verité tout aussitost qu'il l'appercevra, soit qu'elle naisse ez mains de son adversaire, soit qu'elle naisse en luy mesme par quelque raduisement: car il ne sera pas mis en chaise pour dire un roolle prescript; il n'est engagé à aucune cause, que parce qu'il l'appreeve; ny ne sera du mestier où se vend à purs deniers comptants la liberté de se pouvoir repentir et reconoistre : neque, ut omnia, qua prescripta et imperata sint, defendat, necessitate ullo cogitur \[^3\].

Si son gouverneur tient de mon humeur, il luy formera la volonté à estre tresloyal serviteur de son prince, et tresaffectionné et trescourageux; mais il luy refroidira l'envie de s'y attacher aultrement que par un debvoir publicque. Oultre plusieurs aultres inconvenients qui blonent nostre liberté par ces obligations particulieres, le jugement d'un homme gage et achépté, ou il est moins entier et moins libre, ou il est taché et d'imprudence et d'ingratitude. Un pur courtisan ne peult avoir ny loy ny volonté de dire et penser que favorablement d'un maistre qui, parmi tant de milliers d'aultres subjectes, l'a choisi

\[^1\] On peut être sage sans éclat, sans orgueil. 

\[^2\] Si Aristippe ou Socrate n'ont pas toujours respecté les coutumes et les mœurs de leur pays, ce seroit une erreur de croire que vous puissiez les imiter. Leur mérite transcendant et presque divin autorisoit cette liberté. 

\[^3\] Nulle nécessité ne l'oblige de défendre tout ce qu'on voudroit impérieusement lui prescrire.
pour le nourrir et eslever de sa main; cette faveur et utilité corrompent, non sans quelque raison, sa franchise, et l’esbloïssent : pourtant veoid on constumierement le langage de ces gents là divers à tout aultre langage en un estat, et de peu de foy en telle matiere.

Que sa conscience et sa vertu reluisent en son parler, et n’ayent que la raison pour conduicte. Qu’on luy face entendre que de confesser la faute qu’il descouvrira en son propre discours, encore qu’elle ne soit apperceue que par luy, c’est un effect de jugement et de sincerité, qui sont les principales parties qu’il cherche ; que l’opiniaster et contester sont qualitez communes, plus apparentes aux plus basses ames; que se r’adviser et se corriger, abandonner un mauvais party sur le cours de son ar-deur, ce sont qualitez rares, fortes et philosophiques. On l’advertira, estant en compagnie, d’avoir les yeulx par tout; car je treuve que les premiers sieges sont communeement saisis par les hommes moins capables, et que les grandeurs de fortune ne se treuen gueres meslees à la suffisance: j’ai veu, cependant qu’on s’entretenoit au haut bont d’une table de la beaute d’une tapisserie ou du goust de la malvoise, se perdre beaucoup de beaux traicts à l’aultre bont. Il sondera la portee d’un chacun: un bouvier, un masson, un passant, il fault tout mettre en besongne, et emprunter chacun selon sa marchandise, car tout sert en message ; la sottise mesme et foiblesse d’aultruy luy sera instruction : à contrerooler les graces et façons d’un chacun, il s’engendrera envie des bonnes, et mespris des mauvais.

Qu’on luy mette en fantasies une honneste curiosité de s’enquerir de toutes choses : tout ce qu’il y aura de singulier a tour de luy, il le verra; un bastiment, une fontaine, un homme, le lieu d’une bataille ancienne, le passage de Cesar ou de Charlemaigne ;

Quae tellus sit lenta gelu, quae putris ab aestu;
Ventus in Italiam quis bene vela ferat 1 ;

il s’enquerra des mœurs, des moyens et des alliances de ce prince, et de celui là : ce sont choses tresplaisantes à apprendre, et tresutiles à scavoir.

En cette practique des hommes, j’entends y comprendre, et principalement, ceux qui ne vivent qu’en la memoire des livres : il practiquera, par le moyen des histoires, ces grandes ames des meilleurs siecles. C’est un vain estude, qui veult ;

1. Quelle contrée est engourdie par le froid, ou brûlée par le soleil; quel vent propice pousse les vaisseaux en Italie. PROPERCE, IV, 3, 39.
mais qui veut aussi, c'est un estude de fruict inestimable, et le seul estude, comme dict Platon, que les Lacedémoniens eussent reservé à leur part. Quel proufit ne fera il, en cette part là, à la lecture des Vies de nostre Plutarque? Mais que mon guide se souvienne où vise sa charge; et qu'il n'imprime pas tant à son disciple la date de la ruyne de Carthage, que les mœurs de Hannibal et de Scipion; ny tant où mourust Marcelius, que pourquoy il soyt indigne de son debvoir qu'il mourust là. Qu'il ne luy apprenne pas tant les histoires qu'à en juger. C'est à mon gré, entre toutes, la matière à laquelle nos esprits s'appliquent de plus diverse mesu : j'ai leu en Tite Live cent choses que tel n'y a pas leu; Plutarque y en a leu cent, outre ce que j'y ay sceu lire, et à l'adventure outre ce que l'aucteur y a voit mis : à d'aulcuns, c'est a pur estude grammairien; à d'aultres, l'anatomie de la plu sophie, par laquelle les plus abstruses parties de nostre nature se pene- trent. Il y a dans Plutarque beaucoup de discours estendus, tresdignes d'estre sceus; car, à mon gré, c'est le maistre ouvrier de telle besongne; mais il y en a mille qu'il n'a que touchez simplement : il guigne seulement du doigt par où nous irons, s'il nous plaist; et se contente quelquefois de ne donner qu'une attaïncte dans le plus vif d'un propos. Il les fault arracher de là, et mettre en place marchande : comme ce sien mot, «Que les habitants d'Asie servoient à un seul, pour ne scavoir pro- noncer une seule syllabe, qui est, Non, » donna peult estre la matière et l'occasion à La Boëtie de sa Servitude volontaire. Cela mesme de luy veoir trier une legiere action, en la vie d'un homme, ou un mot, qui semble ne porter pas cela, c'est un discours. C'est dommage que les gents d'entendement ayment tant la brieffeté : sans doubte leur reputation en vault mieulx; mais nous en valons moins. Plutarque ayme mieulx que nous le vantages de son jugement, que de son scavoir; il ayme mieulx nous laisser désir de soy, que satieté : il scavoit qu'ez choses bonnes mesme on peult trop dire; et que Alexandridas reprocha justement à celuy qui tenoit aux Ephores des bons propos, mais trop longs : « O estranger, tu dis ce qu'il fault autrement qu'il ne fault. » Ceulx qui ont le corps graile, le grossissent d'embourrures; ceulx qui ont la matière exile, l'en- dent de paroles.

Il se tire une merveilleuse clarté, pour le jugement humain, de la frequentation du monde : nous sommmes tous contrains: et amoncelez en nous, et avons la veue raccourcie à la longueur de nostre nez. On demandoit à Socrates d'où il estoit : il ne respondit pas, d'Athenes; mais, du monde : luy qui avoit
l'imagination plus pleine et plus estendue, embrassoit l'univers comme sa ville, jectoit ses cognoissances, sa societe et ses affections à tout le genre humain; non pas comme nous, qui ne regardons que soubs nous. Quand les vignes gele en mon village, mon presbtre en argumente l'ire de Dieu sur la race humaine, et juge que la pepie en tienne desja les Cannibales. A veoir nos guerres civiles, qui ne crie que cette machine se bouleverse, et que le jour du jugement nous prend au collet? sans s'adviser que plusieurs pires choses se sont venues, et que les dix mille parts du monde ne laissent pas de galler le bon temps ce pendant: moy, selon leur licence et impunité, admire de les veoir si doulces et molles. A qui il gresle sur la teste, tout l'hemisphere semble estre en tempeste et orange; et disoit le Savoiard, que « Si ce sot de roy de France eust seu bien conduire sa fortune, il estoit homme pour devenir maistre d'hostel de son duc: » son imagination ne concevoit aultre plus eslevee grandeur que celle de son maistre. Nous sommes insensiblement touts en cette erreur: erreur de grande suite et prejudice. Mais qui se presente comme dans un tableau cette grande image de nostre mere nature en son entiere majeste; qui lit en son visage une si generale et constante varieté; qui se remarque là dedans, et non soy, mais tout un royaume, comme un traict d'une pointe tres-delicate, celuy là seul estime les choses selon leur juste grandeur.

Ce grand monde, que les uns multipliant encore comme especies sousbs un genre, c'est le mirouer où il nous fault regarder, pour nous cognoistre de bon biais. Somme, je veulx que ce soit le livre de mon escholier. Tant d'humeurs, de sectes, de jugemens, d'opinions, de loix et de coustumes, nous apprennent à juger sainement des nostres, et apprennent nostre jugement à recognoistre son imperfection et sa naturelle foiblesse; qui n'est pas un legier apprentissage: tant de remuements d'estat et changements de fortune publicque nous instruisent à ne faire pas grand miracle de la nostre: tant de noms, tant de victoires et conquestes ensepvelies sousbs l'oubliance, rendent ridicule l'esperance d'éterniser nostre nom par la prinse de dix argoulets et d'un pouiller qui n'est cogneu que de sa cheute: l'orgueil et la fierté de tant de pompes estrangieres, la majesté si enflée de tant de courts et de grandeurs, nous fermit et assere la veue à soutenir l'esclat des nostres, sans ciller les yeulx: tant de milliaisses d'hommes enterrer avant nous, nous encouragent à ne craindre d'aller trouver si bonne compagnie en l'autre monde; ainsi du reste. Nostre vie, disoit Pythagore, retire à la grande et populeuse assem-
bien des jeux olympiques : les uns s’y exercent le corps, pour en acquérir la gloire des jeux ; d’autres y portent des marchandises à vendre, pour le gaing : il en est, et qui ne sont pas les pires, lesquels n’y cherchent autre fruit que de regarder comment et pourquoi chaque chose se fait, et estre spectateurs de la vie des aultrès hommes, pour en juger, et regler la leur.

Aux exemples se pourront proprement assortir tous les plus proufittables discours de la philosophie, à laquelle se doibvent toucher les actions humaines comme à leur regle. On luy dira,

Quid fas optare, quid asper
Utile nummus habet; patria carisque propinquis
Quantum elargiri deceat : quem le Deus esse
Jussit, et humana qua parte locatus es in re ;
Quid sumus, aut quidnam victuri gignimur... 4.

que c’est que sçavoir et ignorer, qui doibt estre le but de l’estude : que c’est que vaillance, temperance, et justice ; ce qu’il y a à dire entre l’ambition et l’avarice, la servitude et la subjection, la licence et la liberté ; à quelles marques on cogoist le vrai et solide contentement ; jusques où il faut craindre la mort, la douleur et la honte ;

Et quô quelque modo fugiatque seratque laborem 2 ;
quels ressorts nous meuvent, et le moyen de tant de divers bransles en nous : car il me semble que les premiers discours dequoy on luy doibt abruver l’entendement, ce doibvent estre ceulx qui reglent ses mœurs et son sens ; qui luy apprendront à se cogoistre, et à sçavoir bien mourir et bien vivre. Entre les arts liberaux, commenceons par l’art qui nous fait libres : elles servent toutes voirement en quelque maniere à l’instruction de nostre vie et à son usage, comme toutes aultrès choses y servent en quelque maniere aussi ; mais choisissons celle qui y sert directement et professoirement. Si nous sçavions restreindre les appartenances de nostre vie à leurs justes et naturels limites, nous trouverions que la meilleure part des sciences qui sont en usage est hors de nostre usage ; et en celles mesmes qui le sont, qu’il y a des estendues et enfonceures tresinutiles que nous ferions mieulx de laisser là ; et, suyvant

1. Ce qu’on peut désirer ; à quoi doit servir l’argent ; ce qu’on doit faire pour sa patrie et sa famille ; ce que Dieu a voulu que l’homme fût sur la terre, et quel rang il lui a assigné dans le monde ; ce que nous sommes, et dans quel dessein il nous a donné l’être. Perse, III, 69.
2. Et comment nous devons éviter ou supporter les peines. Virgile, Enéide, II, 459.
l'institution de Socrates, borner le cours de nostre estude en icelles où fault l'utilité :

Sapere aude,
Incipe : vivendi recte qui prorogat horam,
Rusticus expectat dum defluat amnis; at ille
Labitur, et labetur in omne volubilis ævum 4;

C'est une grande simplesse d'apprendre à nos enfants,

Quid moveant Pisces, animosaque signa Leonis,
Lotus et Hesperia quid Capricornus aqua 2;

la science des astres et le mouvement de la huitiesme sphère,
avant que les leurs propres :

1. Μιαδικσι χάροι;
2. Τι ἄστρασι Βούτεω 3;

Anaximenes écrivant à Pythagoras : « De quel sens puis je m'amuser au secret des estoiles, ayant la mort ou la servitude tousjours présente aux yeulx? » car lors les rois de Perse préparoient la guerre contre son païs. Chascun doit dire ainsin :

Estant battu d'ambition, d'avarice, de temérité, de superstition, et ayant au dedans tels aultres ennemis de la vie, iray je songer au bransle du monde?

Aprèz qu'on luy aura appris ce qui sert à le faire plus sage et meilleur, on l'entretiendra que c'est que logique, physique, géométrie, rhétorique; et la science qu'il choisira, ayant desjà le jugement formé, il en viendra bientost à bout. Sa leçon se fera tantost par devis, tantost par livre : tantost son gouverneur luy fournira de l'aucteur mesme propre à cette fin de son institution ; tantost il luy en donnera la moelle et la substance toute maschee ; et si de soy mesme il n'est assez familier des livres pour y trouver tant de beaux discours qui y sont, pour l'effect de son desseing, on luy pourra joindre quelque homme de lettres qui à chaque besoing fournisse les munitions qu'il faudra, pour les distribuer et dispenser à son nourrisson. Et que cette leçon ne soit plus aysee et naturelle que celle de Gaza 1, qui y

1. Ose être vertueux ; commence : différer de régler sa conduite, c'est imiter la simplicité du voyageur qui, trouvant un fleuve sur son chemin, attend qu'il soit coulé ; le fleuve coule et coulera éternellement. Horace, Epist. II, 1, 40.
2. Quelle est l'influence des Poissons, du Lion enflammé, et du Capricorne qui se plonge dans la mer occidentale? Proporce, IV, 1, 89.
3. Que m'importent les Pléiades, ou les étoiles du Bouvier? Anacreon, Od. XVII, 10.
4. Savant du quinzième siècle, né à Thessalonique, qui passa en Italie avec plusieurs autres savants de la Grèce. Il est auteur d'une grammaire grecque, un peu obscure pour les commençants. C
peult faire doute? Ce sont la preceptes espineux et mal plaisants, et des mots vains et descharmez, où il n'ya point de prise, rien qui vous esveille l'esprit: en cette cy l'ame treuve où mordre, et où se paistre. Ce fruict est plus grand sans comparaison, et si sera plustost meury.

C'est grand cas que les choses en soyent là en nostre siecle, que la philosophie soit, jusques aux gens d'entendement, un nom vain et fantastique, qui se treuve de nul usage et de nul prix, par opinion et par effect. Je croy que ces ergotismes en sont cause, qui ont saisi ses avenues. On a grand tort de la peindre inaccessible aux enfants, et d'un visage renfrogné, sourcilleux et terrible : qui me l'a masque de ce faulx visage, pasle et hideux? Il n'est rien plus gay, plus gaillard, plus enjoué, et à peu que je ne die follastre; elle ne presche que feste et bon temps : une mine triste et transie montre que ce n'est pas là son giste. Demetrius le grammairien rencontrant, dans le temple de Delphes, une troupe de philosophes assis ensemble, il leur dict: « Ou je me trompe, ou, à vous veoir la contenance si paisible et si gaye, vous n'estes pas en grand discours entre vous : » à quoy l'un d'eux, Heraclon le megarien, respondit: « C'est à faire à ceulx qui cherchent si le futur du verbe ἐπιτίω à double ἧ, ou qui cherchent la derivation des comparatifs γειρον et ἐξίτιον ², et des superlatifs γειρικτόν et ἐξίτιστον ³, qu'il faut rider le front s'entretenant de leur science: mais quant aux discours de la philosophie, ils ont accoustumé d'esgayer et resjouir ceulx qui les traient, non les renfroigner et contrister. »

Depрендas animi tormenta latentis in segro
Corpore; deprendas et gaudia: sumit utrumque
Inde habitum facies ⁴.

L'ame qui loge la philosophie doit, par sa santé, rendre sain encore le corps: elle doit faire luire jusques au dehors son repos et son aise; doibt-former à son moule le port extérieur, et l'armer, par consequent, d'une grateuse fierté, d'un main-

1. Bάλλω, lancer, dont le futur fait ἔλαμ. E. J.
2. C'est-à-dire, qui cherchent d'où dérivent les comparatifs γειρον et ἐξίτιον, pejus et melius, comparatifs neutres, l'un de γειρον, mansus, et non pas de ἔκεισ, mauvais; l'autre, vrai positif qui sort de comparatif à ἀγαθός. E. J.
3. Ἐξιριστόν et ἐξίτιστόν, pessimum et optimum, superlatifs neutres dérivés des mêmes primitifs. C'est ainsi qu'en latin pejor et pessimus, melior et optimus servent de comparatifs et de superlatifs, les deux premiers à malus, les deux autres à bonus, et n'en dérivent pas. E. J.
4. Les tourments d'un esprit inquiet percent à l'extérieur aussi bien que la joie le visage réfléchit ces diverses affections de l'âme. Juvenal, IX, 18.
tien actif et alaigre, et d’une contenance contente et débonnaire. La plus expresse marque de la sagesse, c’est une es-
jouissance constante; son estat est, comme des choses au des-
sus de la lune, toujours serein et c’est Baroco et Buralipton qui
rendent leurs supports ainsi et enflumez; ce n’est pas elle: ils ne la cognissent que par ouyr dire. Comment? elle
faict estat de sereiner les tempestes de l’amé, et d’apprendre
la faim et les fiebvrès à rire, non par quelques epicycles ima-
ginaires, mais par raisons naturelles et palpables: elle a pour
son but la vertu, qui n’est pas, comme dict l’eschole, plante à
la teste d’un mont coupé, rabotteux et inaccessible: ceulx qui
l’ont approche la tiennent, au rebours, logée dans une belle
plaine fertile et fleurissante, d’où elle veoid bien soubs soy
toutes choses; mais si peult on y arriver, qui en sçait l’adresse,
par des routes ombrageuses, gazonnes et doux fleurantes,
plaisamment, et d’une pente facile et polie, comme est celle
des vultes celestes. Pour n’avoir hanté cette vertu supreme,
belle, triumpnante, amoureuse, delicieuse pareillement et
courageuse, ennemie professe et irreconciliable d’aigreur, de
desplaisir, de crainte et de contraincte, ayant pour guide na-
ture, fortune et volupté pour compagnes; ils sont aliez, selon
leur foibleesse, feindre cette sotte image, triste, querelleuse,
despite, menacceuse, mineuse, et la placer sur un rocher a
l’escart, emmy des ronces; fantosme à estonner les gents.

Mon gouverneur, qui coignost debvoir remplir la volonté de
son disciple, autant ou plus d’affection que de reverence envers
la vertu, luy sc aura dire que les poétes suyvent les humeurs
communes; et luy faire toucher au doigt que les dieux ont
mis plusost la sçeur aux advenues des cabinets de Venus, que
de Pallas. Et, quand il commencera de se sentir, luy presentant
Bradamante, ou Angélique, pour maistresse à jouyr; et d’une
beauté naïve, active, genereuse, non hommasse, mais virile,
au prix d’une beauté molle, affettée, delicate, artificielle; l’une
travestie en garson, coiffée d’un morion luisant; l’autre vestue
en garse, coiffée d’un attiffet emperlé: il jugera masle son
amour mesme, s’il choisit tout diversement à cett effeminé
pasteur de Phrygie.

Il luy fera cette nouvelle leçon: Que le prix et haulteur de la
vraye vertu est en la facilité, utilité et plaisir de son exercice;
si esloingné de dificulté, que les enfants y peuvent comme les
Hommes, les simples comme les subtils. Le reglement, c’est son
uit, non pas la force. Socrates, son premier mignon, quitte à

1. Deux termes de l’ancienne logique scolastique.
escient sa force, pour glisser en la naïfveté et aysance de son progres. C'est la mere nourriee des plaisirs humains: en les rendant justes, elle les rend seurs et purs; les moderant, elle les tient en haleine et en appetit; retranchant ceulx qu'elle refuse, elle nous aiguis e envers ceulx qu'elle nous laisse; et nous laisse abondamment touts ceulx que veult nature, et jusques à la satieté, sinon jusques à la lasseté, maternellement: si d'adventure nous ne voulons dire que le regime qui arrete le beuver avant l'yvresse, le mangeur avant la crudité, le paillard avant la pelade, soit ennemy de nos plaisirs. Si la fortune commune luy fault, elle luy eschappe, ou elle s'en passe, et s'en forge une aultre toute sienne, non plus flottante et roulante. Elle sçait estre riche, et puissante, et sçavante, et coucher en des matelats musquez; elle ayme la vie, elle ayme la beaualté, et la gloire, et la santé: mais son office propre et particulier, c'est sçavoir user de ces biens là regleement, et les sçavoir perdre constamment; office bien plus noble qu'aspre, sans lequel tout cours de vie est desnaturé, turbulent et difforme, et y peut on justement attacher ces escueils, ces halliers, et ces monstres.

Si ce disciple se rencontre de si diverse condition, qu'il ayme mieux ouyr une fable, que la narration d'un beau voyage, ou un sage propos, quand il l'entendra; qui, au son du tabourin qui arme la jeune ardeur de ses compagnons, se destourne à un aultre qui l'appelle au jeu des batteleurs; qui, par souhait, ne treuve plus plaisant et plus doux revenir pouldreux et victorieux d'un combat, que de la paulme ou du bal, avecques le prix de cet exercice: je n'y treuve aultre remede, sinon 1 qu'on le mette pastissier dans quelque bonne ville, feust il fils d'un duc; suyvant le precepte de Platon, «Qu'il faut colloquer les enfants, non selon les facultez de leur pere, mais selon les facultez de leur ame.»

Puisque la philosophie est celle qui nous instruit à vivre, et que l'enfance y a sa leçon comme les aultres aages, pourquoi me la luy communque lon?

Udum et molle lutum est; nunc, nunc properandus, et acri
Fingendus sine fine rota 2.

On nous apprend à vivre quand la vie est passee. Cent escholiers ont prins la verolle, avant que d'estre arrivez à leur leçon

1. L'édition de 1602 porte: Je n'y treuve aultre remede sinon que de bonne heure son gouverneur l'estrangle, s'il est sans tesmoings; ou qu'on le mette paste- sier dans, etc.

d’Aristote, De la tempérance. Cicero disoit que, quand il vivroit
la vie de deux hommes, il ne prendroit pas le loisir d’estudier
les poètes lyriques; et je trouve ces ergotistes plus tristement
encores inutiles. Nostre enfant est bien plus pressé: il ne doit
au paidagogisme que les premiers quinze ou seize ans de sa
vie; le demourant est deu à l’action. Employons un temps si
court aux instructions nécessaires. Ce sont abus: osest toutes
ces subtilitez espineuses de la dialectique, dequoy nostre vie ne
se peult amender; prenez les simples discours de la philosophie,
scachez les choisir et traicter à pointe: ils sont plus aysez à
concevoir qu’un conte de Boccace; un enfant en est capable au
partir de la nourrice, beaucoup mieulx que d’apprendre à lire
ou escrire. La philosophie a des discours pour la naissance des
hommes, comme pour la decrepitude.

Je suis de l’avis de Plutarque, qu’Aristote n’amusa pas tant
son grand disciple à l’artifice de composer syllogismes, ou aux
principes de geometrie, comme à l’instruire des bons preceptes
touchant la vaillance, prouesse, la magnanimité et temperance,
et l’asseurance de ne rien craindre; et, avecques cette munition,
il l’envoya encore enfant subjuger l’empire du monde à tout
trente mille hommes de pied, quatre mille chevaux, et qua-
rant-deux mille escus seulement. Les aultres arts et sciences,
dict il, Alexandre les honnoroit bien, et louoit leur excellence
et gentillesse; mais, pour plaisir qu’il y prinst, il n’estoit pas facile
à se laisser surprendre à l’affection de les vouloir exercer.

Petite hinc, juvenesque senesque,
Finem animo certum, miserisque viatica canis.

C’est ce que dit Epicurus au commencement de sa lettre à
Meniceus: « Ny le plus jeune refuye à philosopher, ny le plus
veil s’y lasse. » Qui faict aultrement, il semble dire, ou qu’il
n’est pas encore saison d’heureusement vivre, ou qu’il n’en est
plus saison. Pour tout cecy, je ne veulx pas qu’on emprisonne
cette garson: je ne veulx pas qu’on l’abandonne à la cholere et
humeur melancholique d’un furieux maistre d’eschole; je ne
veulx pas corrompre son esprit à le tenir à la gehenne et au
travail, à la mode des aultres, quatorze ou quinze heures par
jour, comme un portefaix; ny ne trouverois bon, quand, par
quelque complexion solitaire et melancholique, on le verroit
adonné d’une application trop indiscreete à l’estude des livres,
qu’on la luy nourriss: cela les rend ineptes à la conversation
civile, et les destourne de meilleures occupations. Et cembien

1. Jeunes gens, vieillards, tirez de là de quoi régler votre conduite; faites-vous
des provisions pour le triste hiver de la vie. Pens. 7, 64.
ay je veu de mon temps d’hommes abestis par temeraire avidité de science! Carneades s’en trouva si affollé, qu’il n’eut plus le loisir de se faire le poil et les ongles. Ny ne veulx gaster ses mœurs generouses par l’incivilité et barbarie d’aultruy. La sagesse françoise a esté anciennement en proverbe, pour une sagesse qui prenoit de bonne heure, et n’avoyt guerres de tenue. A la vérité, nous veoyons encore qu’il n’est rien si gentil que les petits enfants en France; mais ordinairement ils trompent l’esperance qu’on en a conceu; et, hommes faicts, on n’y veoir aucune excellence : j’ay oyu tenir à gents d’entendement, que ces college où on les envoie, dequoy ils ont foison, les abrutissent ainsin.

Au nostre, un cabinet, un jardin, la table et le lict, la solitude, la compagnie, le matin et le vespre, toutes heures luy seront unes, toutes places luy seront estude : car la philosophie, qui, comme formatrice des jugements et des mœurs, sera sa principale leçon, a ce privilege de se mesler par tout. Isocrates l’orateur estant prié en un festin de parler de son art, chascun treuve qu’il eut raison de respondre : « Il n’est pas maintenant temps de ce que je sçay faire; et ce dequoy il est maintenant temps, je ne le sçay pas faire : » car de presenter des harangues ou des disputes de rhetorique à une compagnie assemblée pour rire et faire bonne chere, ce seroit un meulage de trop mauvais accord; et autant en pourroit on dire de toutes les aultres sciences. Mais, quant à la philosophie, en la partie où elle traicte de l’homme et de ses debvoirs et offices, c’a esté le jugement commun de tous les sages, que, pour la doulceur de sa conversation, elle ne debvoit estre refusee ny aux festins ni aux jeux; et Platon l’ayant invitee à son Convive, nous veoyons comme elle entretient l’assistance d’une faicon molle, et accommodée au temps et au lieu, quoique ce soit de ses plus haults discours et plus salutaires.

Æque pauperibus prolese, locupletibus æque;
Et, neglecta, æque pueris semibusque nocébit.¹

Ainsi, sans doubte, il choumera moins que les aultres. Mais, comme les pas que nous employons à nous promener dans une galerie, quoiqu’il y en ayt trois fois autant, ne nous lassent pas comme ceux que nous mettons à quelque chemin desseigné : aussi nostre leçon, se presant comme par rencontre, sans obligation de temps et de lieu, et se meslant à toutes nos actions, se coulera sans se faire sentir; les jeux mesmes et les exercices

¹. Elle est utile aux riches; est l’est également aux pauvres: jeunes gens, vieillards, ne la négligeront pas sans s’en repentir. Horace. Epist., 1, 1, 2.
seront une bonne partie de l'estude; la course, la luixe, la musique, la danse, la chasse, le maniement des chevaulex et des armes. Je veux que la bienseance exterierie, et l'entregent, et la disposition de la personne, se façoit quand et quand l'ame. Ce n'est pas une ame, ce n'est pas un corps, qu'on dresse; c'est un homme: il n'en faut pas faire a deux; et comme dit Platon, il ne faut pas les dresser l'un sans l'autre, mais les conduire egalemente, comme une couple de chevaulex attelez a mesme timou; et, a l'ouyr, semble il pas prester plus de temps et plus de solicitude aux exercices du corps, et estimer que l'esprit s'en exerce quand et quand, et non au contraire?

Au demourant, cette institution se doibt conduire par une severe douceur, non comme il se fait: au lieu de convier les enfants aux lettres, on ne leur presente, a la verité, que horreur et cruauté. Ostez moy la violence et la force: il n'est rien, a mon advis, qui abastardisse et estourdisse si fort une nature bien nee. Si vous avez envie qu'il craigne la honte et le chastiement, ne l'y endurez pas; endurez le a la sueur et au froid, au vent, au soleil, et aux hazards qu'il luy faut mesprimer; ostez luy toute mollesse et delicatessen au vestir et coucher, au manger et au boire; accoustumez le a tout; que ce ne soit pas un beau garson et dameret, mais un garson vert et vigoreux. Enfant, homme vieil, j'ay tousjours creu et jugé de mesme. Mais, entre aultres choses, cette polcie de la pluspart de nos colleges ma tousjours desplu: on eust failly, a l'aventure, moins dommageablement, s'inclinant vers l'indulgence. C'est une vraye geaule de jeunesse captive: on la rend desbauchee, l'en punissant avant qu'elle le soit. Arrivez y sur le point de leur office; vous n'oyez que cris, et d'enfants suppliciez, et de maistres envyrez en leur cholerie. Quelle maniere pour esveiller l'appetit envers leur leçon, a ces tendres ames et craintiffes, de les y guider d'une tronque effroyable, les mains armees de fouets! Inique et pernicieuse forme! joinct, ce que Quintilian en a tresbien remarque, que cette auctorité tire des suites perilleuses, et nommeement a nostre façon de chastiement. Combien leurs classes seroient plus decemment jonchees de fleurs et de feuillees, que de tronçons d'osier sanglants! J'y ferois pourtraire la Joie, l'Alaigresse, et Flora, et les Graces, comme feit en son eschole le philosophe Speusippus. Où est leur proufit, que là feust aussi leur esbat: on doibt enuerrer les viandes salubres a l'enfant, et ensieller celles qui luy sont nuisibles. C'est merveille combien Platon se montre soingneux, en ses Loix, de la gayeté et passetemps de la jeunesse de sa cité; et combien il s'arreste a leurs courses, jeux, chansons, saults et
danses, desquelles il dict que l’antiquité a donné la conduite et le patronnage aux dieux mesmes, Apollon, aux Muses, et Minerve : il s’estend à mille preceptes pour ses gymnases; pour les sciences lettrées, il s’y amuse fort peu, et semble ne commander particulièrement la poesie que pour la musique.

Toute estrangeté et particularité en nos mœurs et conditions est evitable, comme ennemie de société. Qui ne s’estonneroit de la complexion de Demophon, maistre d’hostel d’Alexandre, qui suoit à l’ombre, et trembloit au soleil? J’en ay veu fuir la senteur des pommes, plus que les harquebuzades; d’aultres s’effrayer pour une souris; d’aultres rendre la gorge à veoir de la cresme; d’aultres à veoir brasser un lict de plume; comme Germanicus ne pouvoit souffrir ny la veue ny le chant des coqs. Il y peult avoir, à l’adventure, à cela quelque proprieté occulte; mais on l’esteindroit, à mon avis, qui s’y prendroit de bonne heure. L’institution a gaigné cela sur moy (il est vray que ce n’a point esté sans quelque soing), que, sauf la biere, mon appetit est accommodable indifferemment à toutes choses dequoy on se paist.

Le corps est encore soupple; on le doibt, à cette cause, plier à toutes façons et coutumes; et, pourveu qu’on puisse tenir l’appetit et la volonté soubs boucle, qu’on rende hardiement un jeune homme commode à toutes nations et compagnies, voire au desreglement et aux excez, si besoing est. Son exercitation suive l’usage : qu’il puisse faire toutes choses, et n’ayme à faire que les bonnes. Les philosophes mesmes ne treuvent pas loulable en Callisthenes d’avoir perdu la bonne grace du grand Alexandre, son maistre, pour n’avoir voulu boire d’autant à luy. Il rira, il follassrera, il se desbauchera avecques son prince. Je veulx qu’en la desbauche mesme il surpasse en vigueur et en fermeté ses compagnons; et qu’il ne laisse à faire le mal ny à faute de force ny de science, mais à faute de volonté : Multum interest, utrum peccare aquis nolit, an nesciat 1. Je pensois faire honneur à un seigneur aussi esloigné de ces desbordements qu’il en soit en France, de m’enquerir à lui en bonne compagnie, combien de fois en sa vie il s’estoit envyré pour la necessité des affaires du roy, en Allemaigne : il le print de cette façon; et me respondit que c’estoit trois fois, lesquelles il recita. J’en scay qui, à faute de cette faculté, se sont mis en grand’peine, ayants à practiquer cette nation. J’ay souvent remarqué avecques grande admiration la merveilleuse nature d’Alcibiades, de se transformer si ayseement à des façons si diverses, sans interest de

1. Il y a une grande différence entre ne vouloir pas et ne savoir pas faire le mal, Sénèque, Epist. 90.
sa santé; surpassant tantost la sumptuosité et pompe persienne, tantost l’austerité et frugalité lacedémonienne; autant reformé à Sparte, comme voluptueux en Ionie.

Omnis Aristippum decuit color, et status, et res.

Tel vouldrois je former mon disciple.

Quem duplici panno patientia velat,
Mirabor, vitae via si conversa decebit,
Personamque feret non inconcinnum utramque.

Voicy mes leçons : Celui là y a mieulx proufité, qui les faict, que qui les sçait. Si vous le veoyez, vous l’oyez; si vous l’oyez, vous le veoyez. Já à Dieu ne plaice, dict quelqu’un en Platon, que philosopher ce soit apprendre plusieurs choses, et traicter les arts! Hanc amplissimam omnium artium bene vivendi disciplinam, vita magis, quam litteris, persecuti sunt! Leont, prince des Phliasienz, s’enquerant à Heraclides Ponticus de quelle science, de quelle art il faisoit profession : « Je ne sçay, dict il, ny art ni science; mais je suis philosophe. » On reprochoit à Diogènes comment, estant ignorant, il se mesloit de la philosophie : « Je m’en mesle, dict il, d’autant mieulx à propos. » Hegesias le prioit de luy lire quelque chose : « Vous estes plaisant, luy respondit il : vous choisissez les figues vrayes et naturelles, non peinctes; que ne choisissez vous aussi les exercitations naturelles, vrayes, et non escriptes? »

Il ne dira pas tant sa leçon, comme il la fera; il la repetera en ses actions : on verra s’il y a de la prudence en ses entreprisnes, s’il y a de la bonté, de la justice en ses deportements; s’il a du jugement et de la grace en son parler, de la vigueur en ses maladies, de la modestie en ses jeux, de la temperance en ses voluptez, de l’ordre en son économie; de l’indifference en son goust, soit chair, poisson, vin ou eau : Qui disciplinæ n suam non ostentationem scientiae, sed legem vitae putet, quique obteneret ipse sibi, et decretis pareat. Le vray mirouer de nos discours est le

1. Aristippe sut s’accommoder de tout état et de toute fortune. Horace, Epist., 1, 17, 23.

2. J’admirerai celui qui ne rougit pas de ses haillons, qui change de fortune sans s’étonner, et qui joue les deux rôles avec grace. Horace, Epist., 1, 17, 25. — Montaigne donne à ces vers un sens directement opposé à celui que leur donna Horace.

3. C’est par leurs mœurs plutôt que par leurs études qu’ils se sont dévoués au plus grand de tous les arts, à celui de bien vivre. Cicéron, Tusc. quaest., IV, 3.

4. Si ce qu’il sait lui sert, non à montrer qu’il sait, mais à régler ses mœurs, s’il obéit à lui-même, et agit conformément à ses principes. Cicéron, Tusc. quaest., 11, 4.
cours de nos vies. Zeuxidamus respondit, à un qui luy demanda pourquoi les Lacedémoniens ne redigeoient par escript les ordonnances de la prouesse, et ne les donnaient à lire à leurs jeunes gents, « Que c'estoit parce qu'ils les vouloient accoustumer aux faicts, non pas aux paroles. » Comparez, au bout de quinze ou seize ans, à cettuy cy un de ces latineurs de college, qui aura mis autant de tems à n'apprendre simplement qu'à parler. Le monde n'est que babil; et ne veis jamais homme qui ne die plus tot que, moins qu'il ne doibt. Toutesfois la moitié de nostre aage s'en va là : on nous tient quatre ou cinq ans à entendre les mots, et les coudre en clauses; encore autant à en proportionner un grand corps, estendu en quatre ou cinq parties; aultres cinq, pour le moins, à les sçavoir brievevment mesler et entrelacer de quelque subtile façon : laissons le à ceux qui en font profession expresse.

Allant un jour à Orleans, je trouvay dans cette plaine, au deçà de Clery, deux regents qui venoyent à Bourdeaux, environ à cinquante pas l'un de l'autre: plus loing derriere eux je veoyois une troupe, et un maistre en teste, qui estoit feu monsieur le comte de la Rochefoucault. Un de mes gents s'enquit au premier de ces regents, qui estoit ce gentilhomme qui venoit aprez luy; luy, qui n'avoyt pas veu ce train qui le suyvoit, et qui pensoit qu'on luy parlast de son compagnon, respondit plaisamment : « Il n'est pas gentilhomme, c'est un grammairien; et je suis logicien. » Or, nous qui cherchons icy, au rebours, de former, non un grammairien ou logicien, mais un gentilhomme, laissons les abuser de leur loisir : nous avons affaire ailleurs. Mais que nostre disciple soit bien pourveu de choses, les paroles ne suyvront que trop; il les traîsnera, si elles ne veulent suyvre. J'en oy qui s'excusent de ne se pouvoir exprimer, et font contenance d'avoir la teste pleine de plusieurs belles choses, mais, à faulte d'éloquence, ne les pouvoient mettre en evidence : c'est une baye. Sçavez vous, à mon advis, que c'est que cela? ce sont des umbrages qui leur viennent de quelques conceptions informes, qu'ils ne peuvent desmesler et esclaircir au dédaus, ny par consequent produire au dehors; ils ne s'entendent pas encore euxmêmes, et veoyez les un peu bégayer sur le point de l'enfanter, vous jugez que leur travail n'est point à l'accouchement, mais à la conception, et qu'ils ne font que leicher cette matiere imparfaicte. De ma part, je tiens, et Socrates l'ordonne, que qui a dans l'esprit une vive imagination et
claire, il la produira, soit en bergamasque, soit par mines, s'il est muet :

Verbaque prævisam rem non invita sequuntur.

Et comme disoit celuy là, aussi poëtiquement en sa prose, quum res animum occupacere, verba ambiunt; et cet aultre, ipsæ res verba rapiunt. Il ne sçait pas ablatif, conjunctif, substantif, ny la grammaire; ne faict pas son laquay ou une harangiere du Petite Pont; et si, vous entretiendront tout votre saoul, si vous en avez envie, et se desferreron aussi peu, à l'adventure, aux regles de leur langage, que le meilleur maistre ez arts de France. Il ne sçait pas la rhetorique, ny, pour avant jeu, capter la benevolence du candide lecteur; ny ne luy chault de le sçavoir. De vray, toute cette belle peinture s'afface ayeusement par le lustre d'une verité simple et naïfve: ces gentillesses ne servent que pour amuser le vulgaire, incapable de prendre la viande plus massive et plus ferme; comme Afer montre bien clairement chez Tacitus. Les ambassadeurs de Samos estoient venus à Cleomenes, roy de Sparte, preparez d'une belle et longue oraison, pour l'èsmouvoir à la guerre contre le tyran Polycrates; aprez qu'il les eut bien laissez dire, il leur respondit: «Quant à vostre commencement et exorde, il ne m'en souvient plus, ny par consequent du milieu; et quant à vostre conclusion, je n'en veulx rien faire.» Voylà une belle response, ce me semble, et des harangueurs bien camus! Et quoy cet aultre? Les Athe-niens estoient à choisir de deux architectes à conduire une grande fabrique: le premier, plus affetté, se presenta avecques un beau discours premedité sur le subject de cette besongne, et tiroit le jugement du peuple en sa faveur; mais l'autre en trois mots: « Seigneurs Atheniens, ce que cettuy a dict, je le feray.» Au fort de l'eloquence de Cicero, plusieurs en entroit en admiration; mais Caton n'en faisant que rire: « Nous avons, disoit il, un plaisant consul. » Aille devant ou aprez, une utile sentence, un beau trait est tousjours de saison: s'il n'est pas bien pour ce qui va devant, ny pour ce qui vient aprez, il est bien en soy. Je ne suis pas de ceux qui pensent la bonne rhythmme faire le bon poëme: laissez luy allonger une courte syllabe, s'il veult; pour cela, non force: si les inventions y rient,

1. Ce que l'on conçoit bien s'écnonce clairement;
   Et les mots, pour le dire, arrivent aisément.
   Horace, Art. poët., v. 311, imité par Boileau.

2. Quand les choses ont saisi l'esprit, les mots viennent en foule. Sénèque, Con-
   trovers., 111, præm.

si l'esprit et le jugement y ont bien faict leur office, voylà un bon poëte, dirai je, mais un mauvais versificateur,

Emunctae nasis, durus componere versus1.

Qu'on face, dict Horace, perdre à son ouvrage toutes ses coustures et mesures,

Tempora certa modosque, et, quod prius ordine verbum est,
Posterius facias, preponens ultima primis...
Invenias etiam disjoceri membra poetae 2 :

il ne se dementira point pour cela ; les pieces mesmes en seront belles. C'est ce que respondit Menander, comme on le tansat, approchant le jour auquel il avoit promis une comedie, de quoy il n'y avoit encore mis la main : « Elle est composee et preste; il ne reste qu'à y adjouter les vers : » ayant les choses et la matiere disposee en l'ame, il mettoit en peu de compte le demourant. Depuis que Ronsard et du Bellay ont donné credit à nostre poësie françoise, je ne veois si petit apprenti qui n'ensle des mots, qui ne renge les cadences a peu prez comme eux : Plus somnìt. quem vald 3. Pour le vulgaire, il ne feut jamais tant de poètes; mais, comme il leur a esté bien ayes de representer leurs rhytmes, ils demeurent bien aussi court a imiter les riches descriptions de l'un, et les delicaties inventions de l'autre.

Voire mais, que fera il 4 si on le presse de la subtilete sophistique de quelque syllogisme ? « Le jambon fait boire; le boire desaltere : parquoy le jambon desaltere. » Qu'il s'en mocque : il est plus subil de se'en mocquer que d'y respondre. Qu'il emprunte d'Aristippus cette plaisante contrefinse : « Pourquoy le deslieray je, puisque tout lie il m'empesche ? » Quelqu'un proposeit contre Cleanthes des finesse dialectiques ; à qui Chrysippus dit, «Joue toi de ces battelages avecques les enfants; et ne destourne à cela les pensées serieuves d'un homme d'aage. Si ces sottes arguties, conforta et aculeata sophismatu 5, luy doibvent persuader un mensonge, cela est dangereux ; mais si elles demeurent sans effect, et ne l'esmeuent qu'à rire, je ne veois pas pourquoi il s'en doibt donc garde. Il en est de si sots, qu'ils se destour-

1. Ses vers sont negligentes ; mais il a de la verve. Horace, Sat., 1, 4, 8.
3. Dans tout cela, plus de son que de sens. Sen
devque, Epist. 40.
4. C'est-à-dire, mais que fera notre jeune élève si on le presse, etc. — Mon
taigne revient à son principal sujet, qu'il semblait avoir entièrement perdu de vue. C.
ont de leur voye un quart de lieue, pour courir aprez un beau mot : aut qui non verba rebus aptant, sed res extrinsecus ar. essunt, quiquis non verba conveniant¹ : et l'autre, qui, aliquus verbi decori placentis, vocentur ad id, quod non proposuerant scribere². Je torn bien plus volontiers une bonne sentence, pour la coudre sur moy, que je ne destors mon fil pour l'aller querir. Au rebours, c'est aux paroles à servir et à suyvre; et que le gascon y arrive, si le françois n'y peult aller. Je veule que les choses surmontent, et qu'elles remplissent de façon l'imagination de celuy qui escoute, qu'il n'ayt aucune souvenance des mots. Le parler que j'ayme, c'est un parler simple et naïf, tel sur le papier qu'à la bouche; un parler succulent et nerveux, court et serré; non tant delicat et peigné, comme vehement et brusque :

Hæc demum sapit dictio, quæ feriet³;
plustost difficile qu'ennuyeux; esloingné d'affectation; desreglé, descousu et hardy : chasque loppin y face son corps; non pedantesque, non fratesque⁴, non plaideresque, mais plustost soldatesque, comme Suétone appelle celuy de Julius Cesar; et si ne sens pas bien pourquoi il l'en appelle.

J'ay volontiers imité cette desbauche qui se veoit en nostre jeunesse au port de leurs vestemens : un manteau en escharpe, la cape sur une espaule, un bas mal tendu, qui represente une fierté desdaigneuse de ces parements estrangers, et non-chalante de l'art; mais je la treuve encorex mieulx employee en la forme du parler. Toute affectation, nomenemement en la gayeté et liberté françoise, est mesadvenante au courtisan; et en une monarchie, tout gentilhomme doit estre dressé au port d'un courtisan : parquoy nous faisons bien de gauchir un peu sur le naïf et mesprisant. Je n'ayme point de tissure où les liaisons et les coutures paroissent : tout ainsi qu'en un beau corps il ne fault pas qu'on y puisse compter les os et les veines. Quœ veritati operam dat orutio, incomposita sit et simplex⁵. Quis accurale loquitur, nisi qui vult putide logi⁶? L'éloquence fait

¹. Ou qui ne choisissent pas les mots pour les choses, mais qui vont chercher, hors du sujet, des choses auxquelles les mots puissent convenir. QuintiliEN, VIII, 3.
². Qui, pour ne pas perdre un mot qui leur plait, s'engagent dans une matière qu'ils n'avoient pas dessein de traiter. SÉNÈQUE, Epist. 59.
³. Que l'expression frappe, elle plaîra. Épitaphe de Lucain, citée dans la Bibliothèque latine de Fabricius, 11, 10. C.
⁴. Non monacal. Fratesque, de l'italien fratesco, adjectif dérivé de fratre, moine. C.
⁵. La vérité doit parler un langage simple et sans art. SÉNÈQUE, Epist. 40.
⁶. Quiconque parle avec affectation est sûr de causer du doçoit et de l'ennui, SÉNÈQUE, Epist. 75.
injure aux choses, qui nous destourne à soy. Comme aux accoustrêments, c'est pusillanimité de se vouloir marquer par quelque façon particulièr et inusitée : de même au langage, la recherche des phrases nouvelles et des mots peu cognus vient d'une ambition scholastique et puerile. Peu se je ne me servir que de ceux qui servent aux halees à Paris! Aristophanes le grammaireien n'y entendoit rien, de reprendre en Epicurus la simplicité de ses mots, et la fin de son art oratoire, qui estoit perspicuité de langage seulement. L'imitation du parler, par sa facilité, suyt incontinent tout un peuple : l'imitation du juger, de l'inventer, ne va pas si viste. La pluspart des lectorus, pour avoir trouvé une parcellie robbe, pensent tressaulsement tenir un parcell corps : la force et les nerfs ne s'empruntent point; les atours et le manteau s'empruntent. La pluspart de ceux qui me hantent parlent de même les Essais; mais je ne scay s'ils pensent de même. Les Atheniens, dict Platon, ont pour leur part le soing de l'abondance et élegance du parler; les Lacedemoniens, de la briefveté; et ceux de Crete, de la seconde des conceptions, plus que du langage: ceux cy sont les meilleurs. Zenon disoit qu'il avoit deux sortes de disciples: les uns, qu'il nommoit παιδάγχος, curieux d'apprendre les choses, qui estoient ses mignons; les aultres, γοργίους, qui n'avoient soing que du langage. Ce n'est pas à dire que ce ne soit une belle et bonne chose que le bien dire; mais non pas si bonne qu'on la faict; et suis despit de quoy nostre vie s'em-besongne toute à cela. Je vouldrois premièrement bien sçavoir ma langue, et celle de mes voisins où j'ay plus ordinaire com-merce.

C'est un bel et grand adgencement sans doubtte que le grec et latin, mais on l'achepte trop cher. Je diray icy une façon d'en avoir meilleur marché que de coutume, qui a esté essayée en moy mesme : s'en servira qui vouldra. Feu mon pere, ayant faict toutes les recherches qu'homme peut faire, parmy les gents sçavants et d'entendement, d'une forme d'institution ex-quise, feut advisé de cet inconvenient qui estoit en usage; et luy disoit on que cette longueur que nous mettions à apprendre les langues qui ne leur coustoient rien, est la seule cause pourquoi nous ne pouvons arriver à la grandeur d'ame et de cognoissance des anciens Grecs et Romains. Je ne croy pas que ce en soit la seule cause. Tant y a, que l'expedient que mon pere y trouva, ce feut qu'en nourrice, et avant le premier des-nouement de ma langue, il me donna en charge à un Allemand, qui depuis est mort fameux medecin en France, du tout ignorant de nostre langue, et tresbien versé en la latine.
Cettuy cy, qu'il avoit fait venr exprès, et qui estoit bien cherement gagé, m'avoit continuellement entre les bras. Il en eut aussi avecques luy deux aultres moindres en scavoir, pour me suyvre, et soulager le premier : ceulx cy ne m'entre-tenoient d'autre langue que latine. Quant au reste de sa maison, c'estoit une regle inviolable que ny luy mesme, ny ma mere, ny valet, ny chambriere, ne parloient en ma compagnie qu'autant de mots de latin que chascun avoit apprins pour jargonner avec moy. C'est merveille du fruit que chascun y feit : mon pere et ma mere y apprindrent assez de latin pour l'entendre, et en acquirent à suffissance pour s'en servir à la necessité, comme feirent aussi les aultres domestiques qui estoient plus attachez à mon service. Somme, nous nous latinizasmes tant, qu'il en regorgea jusques à nos villages tout autour, où il y a encore, et ont prins pied par l'usage, plusieurs appellations latines d'artisans et d'utils. Quant à moy, j'avoys plus de six ans, avant que j'entendisse non plus de françois ou de perigordin que d'arabesque; et, sans art, sans livre, sans grammaire ou precepte, sans fouet, et sans larmes, j'avois apprins du latin tout aussi pur que mon maistre d'eschole le scavoit : car je ne le pouvois avoir meslé ny alteré. Si par essay on me vouloit donner un theme, à la mode des colleges; on le donne aux aultres en françois, mais à moy il me le falloit donner en mauvais latin, pour le tourner en bon. Et Nicolas Grouchy, qui a escript de comit. is Romanorum; Guillaume Guerente, qui a commenté Aristote; George Buchanan, ce grand poëte escossois; Marc Antoine Muret, que la France et l'Italie reconoit pour le meilleur orateur du temps, mes precepteurs domestiques, m'ont dict souvent que j'avois ce langage en mon enfance si prest et si à main, qu'ils craignoient à m'accoster. Buchanan, que je veis depuis à la suite de feu monsieur le mareschal de Brissac, me dict qu'il estoit aprez à escrire de l'institution des enfants, et qu'il prenoit l'exemplaire de la mienne; car i avoïs lors en charge ce comte de Brissac que nous avons veu depuis si valeurux et si brave.

Quant au grec, duquel je n'ay quasi du tout point d'intelligence, mon pere desseigna me le faire apprendre par art, mais d'une voye nouvelle, par forme d'esbat et d'exercice : nous pelotions nos declinaisons, à la maniere de ceulx qui, par certains jeux de tabliier, apprennent l'arithmetique et la geometrie. Car entre aultres choses, il avoit esté conseillé de me faire goustre la science et le debvoir par une volonte non forcee, et de mon propre desir; et d'eslever mon ame en toute douceur et liberté, sans rigueur et contraincte : je dis jusques
à telle superstition, que, par ce qu’aucuns tiennent que cela
trouble la cervelle tendre des enfants de les esveiller le mat-
tin en sursault, et de les arracher du sommeil (auquel ils
sont plongez beaucoup plus que nous ne sommes) tout à
coup et par violence, il me faisoit esveiller par le son de quel-
que instrument; et ne feus jamais sans homme qui m’en
servist.

Cet exemple suffira pour en juger le reste, et pour recom-
mander aussi et la prudence et l’affection d’un si bon père;
auquel il ne se fault prendre, s’il n’a recueilly aulcuns fruicts
respondants à une si exquise culture. Deux choses en feurent
cause: en premier, le champ sterile et incommode; car,
quoyque j’eusse la santé ferme et entière, et quand et quand
un naturel doux et traictable, j’estoy parmy cela si poissant,
mol et endormy, qu’on ne me pouvoit arracher de l’oysifveté,
non pas pour me faire jouer. Ce que je veoyois, je le veoyois
bien; et, soubs cette complexion lourde, nourrissois des imagi-
nations hardies et des opinions au dessus de mon age. L’es-
prit, je l’avoy lent, et qui n’alloit qu’autant qu’on le menoit;
l’apprêhension, tardifve; l’invention, lasche; et, aprez tout, un
incroyable defaut de memoire. De tout cela, il n’est pas mer-
veille s’il ne sceut rien tirer qui vaille. Secondement, comme
ceulx que presse un furieux desir de guarison se laissent aller à
toute sorte de conseils, le bon homme, ayant extreme peur de
faillir en chose qu’il avoit tant à cœur, se laissa enfin emporter
à l’opinion commune, qui suyt tousjours ceulx qui vont devant,
comme les grues, et se regnea à la coustume, n’ayant plus
autour de luy ceulx qui luy avoient donné ces premiere
institutions, qu’il avoit apportées d’Italie; et m’envoya environ
mes six ans au college de Guienne, tresflorissant pour lors, et
le meilleur de France: et là, il n’est possible de rien adjous-
ter au soing qu’il eut, et à me choisir des precepteurs de
chambre suffisants, et à toutes les aultres circonstances de ma
nourriture, en laquelle il reserva plusieurs façons particulieres,
contre l’usage des colleges; mais tant y a que c’estoit tous-
jours college. Mon latin s’abastardit incontinent, duquel depuis
par desaccoustumance j’ay perdu tout usage; et ne me servist
ette mienne inaccoustumee institution, que de me faire en-
jamber d’arrivée aux premiere classes; car, à treize ans que
je sortis du college, j’avois achevé mon cours (qu’ils appellent),
et, à la vérité, sans aulcun fruict que je pusses à present mettre
en compte.

Le premier goust que j’eus aux livres, il me veint du plaisar
des fables de la Metamorphose d’Ovide: car environ l’aage de
sept ou huit ans, je me des bois de tout aultr plaisir pour les lire; d’autant que cette langue estoit la mienne maternelle, et que c’estoit le plus aysé livre que je cognosse, et le plus accommodé à la foiblesse de mon age, à cause de la matiere: car des Lancelots du Lac, des Amadis, des Huons de Bordeaux, et tels fatras de livres à quoy l’enfance s’amuse, je n’en cognossoy pas seulement le nom, ny ne foys encore le corps; tant exacte estoit ma discipline! Je m’en rendois plus non-chalant à l’estude de mes aultres leçons prescriptes. Là, il me veint singulierement à propos d’avoir affaire à un homme d’entendement de precepteur, qui sceut dextrement conniver à cette mienne desbauche et autres pareilles: car par là j’enfilay tout d’un train Virgile en l’Aeneide, et puis Terence, et puis Plaute, et des comedies italiennes, leurré tousjours par la douceur du subject. S’il eust esté si fol de rompre ce train, j’estime que je n’eusse rapporté du college que la haine des livres, comme faict quasi toute nostre noblesse. Il s’y gouverna ingenieusement, faisant semblant de n en veoir rien: il aiguisoit ma fain, ne me laissant qu’à la desrobee gourmander ces livres, et me tenant doucement en office pour les aultres estude de la regle: car les principales parties que mon pere cherchoit à ceulx à qui il donnoit charge de moy, c’estoit la debonnaireté et facilité de complexion. Aussi n’avoit la mienne aultr vice que langueur et paresse. Le danger n’estoit pas que je feisss mal, mais que je ne feisss rien: nul ne prognostiquoit que je deusse devenir mauvais, mais inutile; on y prevoyoit de la faineantise, non pas de la malice. Je sens qu’il en est advenu de mesme: les plainctes qui me cornent aux aureilles sont telles: Il est oysif, froid aux offices d’amitié et de parenté; et, aux offices publicques, trop particulier, trop desdaigneux. Les plus injurieux mesme ne disent pas: Pourquoy a il prins? pourquoi n’a il payé? mais, Pourquoy ne quitte il? pourquoi ne donne il? Je recevrois à faveur qu’on ne desirast en moy que tels effects de supererogation; mais ils sont injustes d’exiger ce que je ne doy pas, plus rigoureusement beaucou qu’ils n’exigent d’eulx ce qu’ils doibvent. En m’y condamnant, ils effacènt la gratification de l’action, et la gratitude qui m’en seroit deue: là où le bien faire actif debvroit plus poiser de ma main, en consideration de ce que je n’en ay de passif nul qui soit. Je puis d’autant plus librement disposer de ma fortune, qu’elle est plus mienne, et de moy, que je suis plus mien. Toutesfois, si j’estoy grand enlumineur de mesactions, à l’aventure rembarrerois je bien ces reproches; et à quelques uns apprendrois qu’ils ne sont
pas si offensez que je ne face pas assez, que de quoy je puisse faire assez plus que je ne foys.

Mon ame ne laissot pourtant en mesme temps d'avoir, à part soy, des remuements fermes, et des jugemens seurs et ouverts autour des objects qu'elle coignoisoit; et les digeroit seule, sans aucune communication; et, entre aultres choses, je crois, à la verité, qu'elle eust esté du tout incapable de se rendre à la force et violence. Metray je en compte cette faculté de mon enfance? une asseurance de visage, et soupplesse de voix et de geste à m'appliquer aux roolles que j'entrepreneoys : car, avant l'aage,

Alter ab undecimo tum me vix seoperat annus,

j'ay soustenu les premiers personages ez tragedies latines de Buchanan, de Guerente et de Muret, qui se represeuentent en nostre college de Guienne avecques dignité : en cela, Andreas Goveanus, nostre principal, comme en toutes aultres parties de sa charge, feut sans comparaison le plus grand principal de France; et m'en tenoit on maistre ouvrier. C'est un exercice que je ne mesloue point aux jeunes enfants de maison; et ay veu nos princes s'y addonner depuis en personne, à l'exemple d'auncuns des anciens, honnestement et louablement : il estoit loisible mesme d'en faire mestier aux gents d'honneur, en Greece : Arist. trago de auctori rem aperit : huec et genus et fortuna honesta erant; nec ars, quin nihil tale apud Græcos pudet est, ea deformabat 2 : car j'ay tousjours accusé d'impertinenence ceulx qui condemnent ces esbatements; et d'injustice ceulx qui refusent l'entree de nos bonnes villes aux comediens qui le valent, et envoyent aux peuples ces plaisirs publicques. Les bonnes polices prennent soing d'assembler les citoyens, et de les r'allier, comme aux offices serieux de la devotion, aussi aux exercices et jeux; la societé et amitie s'en augmente; et puis on ne leur scouroit conderer des passetemps plus reglez que ceulx qui se font en presence d'un chacun, et à la veue mesme du magistrat : et trouveroy raisonnable que le prince, à ses despens, en gratiifist quelquesfois la commune, d'une affection et bonté comme paternelle; et qu'aux villes populeuses il y eust des lieux destinez et disposez pour ces spectacles; quelque divertissement de pires actions et occultes.

Pour revenir à mon propos, il n'y a tel que d'alleicher l'ap-

A peine estois-je alors dans ma douzième année.

Virgile, Eclog. VII, 39.

2. Il découvre son projet à l'acteur tragique Ariston. C'étoit un homme distingué par sa naissance et sa fortune; et son art ne lui étoit point l'estime de ses concitoyens, car il n'a rien de honoureux chez les Grecs. Tite-Live, XXIV, 24.
petit et l’affection : aultrement on ne faict que des asnes chargéz de livres; on leur donne à coups de fouet en garde leur pochette pleine de science; laquelle, pour bien faire, il ne fault pas seulement loger chez soy, il la fault espouser.

CHAPITRE XXVI

C’EST FOLIE DE RAPPORTER LE VRAV ET LE FAULX AU JUGEMENT DE NOSTRE SUFFISANCE.

Ce n’est pas à l’adventure sans raison que nous attribuons à simplesse et ignorance la facilité de croire et de se laisser persuader : car il me semble avoir appris aultrefois que la créance estoit comme une impression qui se faisoit en nostre ame; et à mesure qu’elle se trouvoit plus molle et de moindre resistance, il estoit plus aysé à y empreindre quelque chose. Ut necesse est, lancem in libra, ponderibus impositis, deprimi; sic animum perspicuis cedere 1. D’autant que l’ame est plus vuide et sans contrepoids, elle se baisse plus facilement soubs la charge de la première persuasion : voylà pourquoi les enfants, le vulgaire, les femmes et les malades sont plus subjects à estre me- nez par les aureilles. Mais aussi, de l’autre part, c’est une sotte presumption d’aller desdaignant et condamnant pour faulx ce qui ne nous semble pas vraysemblable : qui est un vice ordinaire de ceulx qui pensent avoir quelque suffisance outre la commune. J’en faisois ainsin aultrefois; et si j’oyoy parler ou des esprits qui reviennent, ou du prognostique des choses futures, des enchantements, des sorcelleries, ou faire quelque aultre conte où je ne peusse pas mordre,

Somnia, terrores magicos, miracula, sagas,
Nocturnos lemures, portentaque Thessala 2,

Il me venoit compassion du pauvre peuple abused de ces folies. Et, à present, je treuve que j’estoy pour le moins autant à plaidre moy mesme : non que l’expérience m’ayt depuis rien faict veoir au dessus de mes premières créances, et si n’a pas tenu à ma curiosité; mais la raison m’a instruict que, de con- demner ainsi resolument une chose pour faulle et impossible, c’est se donner l’advantage d’avoir dans la teste les bornes et limites de la volonté de Dieu et de la puissance de nostre na-

1. Comment le poids fait nécessairement pencher la balance, ainsi l’évidence entraîne l’esprit. Cicéron, Acad., 11, 2, 12.

LIVRE I, CHAPITRE XXVI. 143

ture; et qu’il n'y a point de plus notable folie au monde, que de les ramener à la mesure de nostre capacité et suffisance. Si nous appellont monstres, ou miracles, ce où nostre raison ne peut aller, combien s'en presente il continuellement à nostre veye? Considerons au travers de quels nuages, et comment à tastons, on nous mene à la cognoissance de la pluspart des choses qui nous sont entre mains : certes, nous trouverons que c'est plusost accoustumance que science qui nous en ost l'estrangeté :

Jam nemo, fessus saturusque videndi,
Suspicere in coeli dignatur lucida templas 1 :

et que ces choses là, si elles nous estoient presentees de nouveau, nous les trouverions autant ou plus incroyables qu'aulcunes aultres.

Si nunc primum mortalibus adsint
Ex improviso, ceu sint objecta repente,
Nil magis his rebus poterat mirabile dici,
Ant minus ante quod auderent fore credere gentes 2.

Celuy qui n'avoyt jamais veu de riviere, à la premiere qu'il rencontra, il pensa que ce feust l'Ocean ; et les choses qui sont à nostre cognoissance les plus grandes, nous les jugeons estre les extremes que nature face en ce genre :

Scilicet et fluvis qui non est maximus, ei 'st
Qui non ante aliquem majorem vidit ; et ingens
 Arbor, homoque videtur ; et omnia de genere omni
Maxima quae vidit quisque, hæc ingentia fingit 3.

Consuetudine oculorum assuescunt animi, neque admirantur, neque requirunt rationes earum rerum, quos semper vident 4. La nouvelleté des choses nous incite, plus que leur grandeur, à en rechercher les causes. Il fault juger avecques plus de reverence de cette infinie puissance de nature, et plus de cognoissance de nostre ignorance et foiblesses. Combien y a il de choses peu vraysemblables, tesmoigneers par gents dignes de foie, des-

1. Fatigués et rassasiés du spectacle des cieux, nous ne daignons plus lever les yeux vers ces palais de lumiere. Lucrèce, 11, 1037. — Montaigne refait le vers de Lucrèce, où l'on trouve fessus satiatae videndi.

2. Si, par une apparition soudaine, ces merveilles frappoient nos regards pour la premiere fois, que pourrions-nous leur comparer dans la nature ? Avant de les avoir vues, nous n'auroyons pu rien imaginer de semblable. Lucrèce, 11, 1021.

3. Un fleuve paroit grand à qui n'en a pas vu de plus grand ; il en est de mëme d'un arbre, d'un homme, et de tout autre objet, quand on n'a vu rien de plus grand dans la même espèce. Lucrèce. VI, 674.

4. Notre esprit, familiarisé avec les objets qui frappent tous les jours notre vue, ne les admire point, et ne songe pas à en rechercher les causes. Cicéron, de Nat. deor., 11, 38.
quelles, si nous ne pouvons estre persuadez, au moins les faulte il laisser en suspens! car, de les condemner impossibles, c'est se faire fort, par une temeraire presumption, de scavoir jusques ou va la possibilité. Si l'on entendoit bien la difference qu'il y a entre l'impossible et l'inusité, et entre ce qui est contre l'ordre du cours de nature et contre la commune opinion des hommes, en ne croyant pas temerairement, ny aussi ne descroyant pas facilement, on observeroit la regle de Rien trop, commandee par Chilon.

Quand on trouve dans Froissard que le comte de Foix sceut, en Bearn, la desfaict du roy Jehan de Castille à Juheroth, le lendemain qu'elle feut advenue, et les moyens qu'il en alllege, on s'en peut mocquer; et de ce me me que nos annales disent, que le pape Honorius, le propre jour que le roy Philippe Auguste mourut à Mante, feit faire ses funerailles publicques, et les manda faire par toute l'Italie: car l'auctorité de ces tesmoingns n'a pas à l'aventure assez de reng pour nous tenir en bride. Mais quoy! si Plutarque, oultre plusieurs exemples qu'il allegue de l'antiquité, dict scavoir de certaine science que, du temps de Domitian, la nouvelle de la battaille perdue par Antonius en Allemaigne, à plusieurs journées de là, feut publiee à Rome, et semee par tout le monde, le mesme jour qu'elle a voit esté perdue; et si Cesar tient qu'il est souvent advenu que la renommee a devancé l'accident; dirons nous pas que ces simples gents là se sont laissez piper aprez le vulgaire, pour n'estre pas clairvoyants comme nous? Est il rien plus delicat, plus net et plus vif que le jugement de Pline, quand il luy plait de le mettre en jeu? rien plus esloingné de vanité? je laisse à part l'excellence de son scavoir, duquel je foys moins de compte: en quelle partie de ces deux là le sur-passons nous? Toutesfois il n'est si petit escholier qui ne le convainque de mensonge, et qui ne luy veuille faire leçon sur le progrez es ouvrages de nature.

Quand nous lisons dans Bouchet les miracles des reliques de saint Hilaire, passe; son credit n'est pas assez grand pour nous oster la licence d'y contredire: mais de condemner d'un train de pareilles histoires, me semble singuliere impudence. Ce grand saint Augustin tesmoigne avoir veu, sur les reliques saint Gervais et Protaise à Milan, un enfant aveugle recouvrer la veue; une femme, à Carthage, estre guarie d'un cancer par le signe de la croix qu'une femme nouvellement baptisee luy feit; Hesperius, un sien familier, avoir chassé les esprits, qui infestoient sa maison, avecques un peu de terre du sepulcre de nostre Seigneur; et cette terre depuis transportee à l'eglise
un paralytique en avoir esté soudain guari; une femme, en une procession, ayant touché à la chasse sainct Estienne, d'un bouquet, et de ce bouquet s'estant frotté les yeux, avoir recouvré la veue pièce perdue; et plusieurs aultres miracles, où il dict luy mesme avoir assisté: de quoy accusérons nous et lui et deux saincts evesques Aurelius et Maximinus, qu'il appelle pour ses recors? sera ce d'ignorance, simplesse, facilité? ou de malice et imposture? Est il homme en nostre siecle si impudent, qui pense leur estre comparable, soit en vertu et pieté, soit en sçavoir, jugement et suffisance? qui ut rationem nullam afferrent, ipsa auctoritate me frangerent 1.

C'est une hardiesse dangereuse et de consequence, oultre l'absurde temerité qu'elle traïsne quand et soy, de mespriser ce que nous ne concevons pas: car aprez que, selon votre bel entendement, vous avez estably les limites de la verité et de la mensonge, et qu'il se trouve que vous avez nécessairement à croire des choses où il y a encore plus d'étrangeté qu'en ce que vous niez, vous vous estes déjà obligé de les abandonner. Or, ce qui me semble apporter autant de desordre en nos consciences, en ces troubles où nous sommes de la religion, c'est cette dispensation que les catholiques font de leur creance. Il leur semble faire bien les modérez et les entendus, quand ils quittent aux adversaires aulcuns articles de ceulx qui sont en debat; mais, oultre ce qu'ils ne veoyent pas quel advantage c'est à celuy qui vous charge, de commencer à luy ceder et vous tirer arriere, et combien cela l'anime à poursuyvre sa pointe; ces articles là, qu'ils choississent pour les plus legiers, sont aulcunesfois tresimportants. Ou il faut se submettre du tout à l'autorité de nostre police ecclesiastique, ou du tout s'en dispenser : ce n'est pas à nous à establir la part que nous luy debvons d'obeissance. Et davantage, je le puis dire pour l'avoir essayé, ayant aultrefois usé de cette liberté de mon choix et triage particulier, mettant à nonchaloir certains pointes de l'observance de nostre Eglise qui semblent avoir un visage ou plus vain ou plus estrange; venant à en communiquer aux hommes sçavants, j'ay trouvé que ces choses là ont un fonde-ment massif et tressolide, et que ce n'est que bestise et ignorance qui nous fait les recevoir avecques moindre reverence que le reste. Que ne nous souvient il combien nous sentons de contradiction en nostre jugement mesme! combien de choses nous servoient hier d'articles de soy, qui nous sont fables au-

jord'hui! La gloire et la curiosité sont les fleaux de nostre
ame : cette cy nous conduit à mettre le nez par tout; et celle
là nous defend de rien laisse irresolu et indecis.

CHAPITRE XXVII
DE L'AMITIÉ.

Considérant la conduicte de la besongne d'un peintre que
j'ay, il m'a prins envie de l'ensuyvre. Il choisit le plus bel en-
droit et milieu de chasque paroy, pour y loger un tableau
eslaboré de toute sa suffisance; et le vuide tout autour, il le
remplit de crotosesques, qui sont peintures fantasques, n'ayants
grâce qu'en la varieté et estrangeté. Que sont ce icy aussi, à la
vérité, que crotosesques et corps monstrueux, rappiecez de di-
vers membres, sans certaine figure, n'ayants ordre, suite, ni
proportion que fortuite?

Desinit in piscem mulier formosa superne 1.

je vay bien jusques à ce second point avecques mon peintre,
mais je demeure court en l'aultre et meilleure partie; car ma
suffisance ne va pas si avant que d'oser entreprendre un ta-
bleau riche, poly, et formé selon l'art. Je me suis advisé d'en
emprunter un d'Estienne de La Boëtie, qui honnorera tout le
reste de cette besongne : c'est un discours auquel il donna nom
LA Servitude volontaire : mais ceux qui l'ont ignore l'ont bien
proprement depuis rebaptisé, LE Contre un. Il l'escrivit par ma-
niere d'essay en sa premiere jeunesse 2, à l'honneur de la li-
berté contre les tyrans. Il court pieça ez mains des gents d'en-
tendement, non sans bien grande et meritee recommandation;
car il est gentil et plein ce qu'il est possible. Si y a il bien à
dire, que ce ne soit le mieulx qu'il peut faire : et si en l'aage
que je l'ay cognue plus avancé, il eust prins un tel dessein
que le mien de mettre par escript ses fantasies, nous verrion
plusieurs choses rares, et qui aprocheroident bien prez de
l'honneur de l'antiquité; car notamment en cette partie des
dons de nature, je n'en cognoy point qui luy soit comparable.
Mais il n'est demeure de luy que ce discours, encore par
rencontre, et croy qu'il ne le veit oncques depuis qu'il luy es-

1. La partie supérieure est une belle femme, et le reste un poisson. Horace,
Art poétique, v. 4.
2. N'ayant pas atteint le dix huitiesme an de son aage, édit. de 1583, in-4o. A la
fin du chapitre, il dit que La Boëtie n'avait alors que seize ans. J. V. L.
chappa; et quelques memoires sur cet edict de janvier, fameux par nos guerres civiles, qui trouveront encore ailleurs peut estre leur place. C'est tout ce que j'ay peu recouvrer de ses reliques, moy qu'il laissa, d'une si amoureuse recommandation, la mort entre les dents, par son testament, heritier de sa bibliotheque et de ses papiers, oultre le livret de ses ouvres, que j'ay fait mettre en lumiere. Et si suis obligé particuliere-ment à cette piece, d'autant qu'elle a servy de moyen à nostre premiere acquaintance; car elle me feut montree longue espace avant que je l'eusse veu, et me donna la premiere connaissance de son nom, acheminant ainsi cette amitie que nous avons nourrie, tant que Dieu a voulu, entre nous, ot entiere et si parfaicte, que certainement il ne s'en lit gueres de pareilles, et entre nos hommes il ne s'en voit aulcune trace en usage. Il fault tant de rencontres à la bastir, que c'est beaucoup si la fortune y arrive une fois en trois siecles.

Il n'est rien à quoy il semble que nature ayes ay plus acheminez qu'à la societe; et dict Aristote, que les bons legislateurs ont eu plus de soing de l'amitie que de la justice. Or, le dernier point de sa perfection est cettuy cy: car en general toutes celles que la volupte, ou le proufit, le besoing public ou prive, forge et nourrit, en sont d'autant moins belles et generouses, et d'autant moins amitie, qu'elles mesient aultr cause et but et fruiet en l'amitie, qu'elle mesme. Ny ces quatre especes anciennes, naturelle, sociale, hospitaliere, vene-rienne, particulierement n'y conviennent, ny conjoinctement.

Des enfants aux pères, c'est plustost respect. L'amitie se nourrit de communication, qui ne peut se trouver entre euxx pour la trop grande disparite, et offenseroit à l'aventure les debvoirs de nature: car ny toutes les secrettes pensees des pères ne se peuvent communiquer aux enfants, pour n'y engendrer une messeante privauté; ny les advetissements et corrections, qui est un des premiers offices d'amitie, ne se pourroient exercer des enfants aux pères. Il s'est trouvé des nations où, par usage, les enfants tuoyent leurs pères, et d'autres où les pères tuoyent leurs enfants, pour eviter l'empeschement qu'ils se peuent quelquesois entreporter, et naturellement l'un despend de la ruine de l'autr. Il s'est trouvé des philosophes desdaignants cette couture naturel: tesmoings Aristippus, qui, quand on le pressoit de l'affection qu'il debvoit à ses enfants pour estre sortis de luy, il se meit à cracher, disant que cela en estoit aussi bien sorty; que nous engendrions

1. Donné en 1562, sous le règne de Charles IX, encore mineur.
bien des pouils et des vers: et cet aultr que Plutarque vouloit induire à s’accorder avecques son frere: «Je n’en fais pas, dict il, plus grand estat pour estre sorti de mesme trou. » C’est, à la verité, un beau nom et plein de dilection, que le nom de frere, et à cette cause en seismes nous luy et moy nostre alliance: mais ce meslange de biens, ces partages, et que la richesse de l’un soit la pauvreté de l’aultre, cela destrempo merveilleusement et relasche cette soudure fraternelle; les freres ayant a conduire le progres de leur advancement en mesme sentier et mesme train, il est force qu’ils se heurtent et chocquent souvent. Davantage, la correspondance et relation qui engendre ces vrayes et parfaictes amitiez, pourquoy se trouvera elle en ceulx cy" le pere et le fils peuvent estre de complexion entiéremment sloingnee, et les freres aussi: c’est mon fils, c’est mon parent; mais c’est un homme farouche, un meschant, ou un bu.

Et puis, à mesure que ce sont amitiez que la loy et l’obligation naturelle nous commande, il y a d’autant moins de nostre chose et liberté volontaire; et nostre liberté volontaire n’a point de production qui soit plus proprement sienne que celle de l’affection et amitié. Ce n’est pas que je n’aye essayé de ce costé là tout ce qui en peult estre, ayant eu le meilleur pere qui feut oncques, et le plus indulgent jusques à son extreme vieillesse; et estant d’une famille fameuse de pere en fils, et exemplaire en cette partie de la concorde fraternelle:

Et ipse
Notos in fratres animi paterni 1.

D’y comparer l’affection envers les femmes, quoyqu’elle naisse de nostre chois, on ne peult, ny la loger en ce roolle. Son feu, je le confesse,

Neque enim est dea nesicia nostri,
Quae dulcem curis mixet amaritiem 2,

est plus actif, plus cuisant, et plus aspre; mais c’est un feu temeraire et volage, ondoyant et divers, feu de fiebvre, subject à accez et remises, et qui ne nous tient qu’à un coing. En l’amitié, c’est une chaleur generale et universelle, tempereé, au demourant, et egale; une chaleur constante et rassise, toute doulceur et polissure, qui n’arie d’aspre et de poignant.


2. Car je ne suis pas inconnu à la déesse qui mèle une douce amertume aux peines de l’amour. Catulle, LXVIII, 17.
Qui plus est, en l’amour, ce n’est qu’un désir forcéné apres ce qui nous suit :

assez qu’il entre aux termes de l’amitié, c’est à dire en la convenance des volontez, il s’esvanouit et s’alanguit; la jouissance le perd, comme ayant la fin corporelle et subjecte à satisfaction. L’amitié, au rebours, est jouée à mesure qu’elle est desiree; ne s’esleve, se nourrit, ny ne prend accroissance qu’en la jouissance, comme estant spirituelle, et l’ame s’affinant par l’usage. Soubs cette parfaicte amitié, ces affections volages ont aultrefois trouvé place chez moy, à fin que je ne parle de luy, qui n’en confesse que trop par ses vers: ainsi ses deux passions sont entrees chez moy, en cognoissance l’une de l’autre, mais en comparaison, jamais; la premiere maintenant sa route d’un vol haultain et superbe, et regardant desdaigneusement cette cy passer ses pointes bien loing au dessous d’elle.

Quant au mariage, oultre ce que c’est un marché qui n’a que l’entree libre, sa duree estant contraincte et forcee, dependant d’ailleurs que de nostre vouloir, et marche qui ordinairement se fait à aultres fins, il y survient mille fuses estrangieres à desmesler parmy, suffisantes à rompre le fil et troubler le cours d’une vifve affection: là ou, en l’amitié, il n’y a affaire ny commerce que d’elle mesma. Joinct qu’à dire vray, la suffisance ordinaire des femmes n’est pas pour respondre à cette conference et communication, nourrice de cette sainte cousture; ny leur ame ne semble assez ferme pour soutenir l’estreincete d’un nœud si pressé et si durable. Et certes, sans cela, s’il se pouvait dresser une telle accointance libre et volontaire, où non seulement les ames eussent cette entiere jouissance, mais encores où les corps eussent part à l’alliance, où l’homme feust engagé tout entier, il est certain que l’amitié en seroit plus pleine et plus comb’e: mais ce sexe, par nul exemple, n’y est encorez peu arriver, et par le commun consentement des esholes anciennes, en est rejcté.

Et cette aultre licence grecque est justement abhorree par nos mœurs: laquelle pourtant, pour avoir, selon leur usage, une si necessaire disparité d’aages et difference d’offices entre les amants, ne respendoit non plus assez à la parfaicte union.

1. Tel, à travers les frimas et les chaleurs à travers les montagnes et les vallées, le chasseur poursuit le lièvre; il ne desire l’atteindre qu’autant qu’il suit, et n’en fait plus de cas dès qu’il l’atteint. Ariosto, cant. X, stanz. 7.
et convenance qu’icy nous demandons: *Quis est enim iste amor amicitiae? Cur neque deformem adolescentem quisquam amat, neque formosum senem* 1? Car la peinture mesme qu’en fait l'académie ne me desadvouera pas, comme je pense, de dire ainsi de sa part : Que cette première fureur, inspirée par le fils de Venus au cœur de l’amant sur l’objet de la fleur d’une tendre jeunesse, à laquelle ils permettent tous les insolents et passionnez efforts que peut produire une ardeur immoderee, estoit simplement fondée en une beauté externe, fausse image de la génération corporelle ; car elle ne se pouvou fonder en l’esprit, duquel la montre estoit encore cachée, qui n’estoit qu’en sa naissance et avant l’age de germer : Que si cette fureur saisissoit un bas courage, les moyens de sa poursuite, estoient riches, présents, faveur à l’avancement des dignitez, et telle autrre basse marchandise qu’ils reprouvent ; si elle tomboit en un courage plus genereux, les entremises estoient geneveuses de mesme, instructions philosophiques, enseignements à reverer la religion, obéir aux loix, mourir pour le bien de son païs, exemples de vaillance, prudence, justice ; s’estudiant l’amant de se rendre acceptable par la bonne grace et beaute de son ame, celle de son corps estant fane, et esperant, par cette sociëte mentale, establir un marché plus ferme et durable. Quand cette poursuite arrivoit à l’effet en sa saison (car ce qu’ils ne requierent point en l’amant qu’il apportast loysir et discretion en son entreprinsc, ils le requierent exactement en l’aymé, d’autant qu’il luy fallroit juger d’une beaute interne, de difficile cognoissance et abstruse descouvert), lors naissoit en l’aymé le desir d’une conception spirituelle par l’entremise d’une spirituelle beaute. Cette cy estoit icy principale ; la corporelle, accidentale et seconde : tout le rebours de l’amant. A cette cause preferent ils l’aymé, et veriffient que les dieux aussi le preferent ; et tansent grandement le poëte Aeschylus d’avoir, en l’amour d’Achilles et de Patroclus, donné la part de l’amant à Achilles, qui estoit en la premiere et imberbe verueur de son adolescence, et le plus beau des Grecs. Aprez cette communaute generale, la maistresse et plus digne partie d’icelle exercant ses offices et predominant, ils disent qu’il en proveoit des fruicts tresutiles au privé et au public ; que c’estoit la force des païs qui en recevoient l’usage, et la principale defense de l’équité et de la liberté : tesmoings les salutaires amours de Harmodius et d’Aristogiton. Pourtant la nommont ils sacrée et

1. Qu’est-ce, en effet, que cet amour d’amitié? d’où vient qu’il ne s’attache ni à un jeune homme laid, ni à un beau vieillard? CICÉRÓN, *Tusc. quaest.* , IV, 34.
divine; et n'est, à leur compte, que la violence des tyrans et la desse des peuples qui luy soit advernaire. Enfin, tout ce qu'on peut donner à la faveur de l'academie, c'est dire que c'estoit un amour se terminant en amitié; chose qui ne se rapporte pas mal à la definition stoique de l'amour: *Amorcm conatum esse amicitæ faciendæ ex pulchritudinis specie*.

Je reviens à ma description de façon plus equitable et plus équable. *Omnino amicitiae, corroboratis jam confirmatisque et ingenii et ætatis, judicandæ sunt*. Au demeurant, ce que nous appelloons ordinairement amis et amitie, ce ne sont qu'accointances et familiartez noueès par quelque occasion ou commodité, par le moyen de laquelle nos ames s'entretiennent. En l'amitié de quoy je parle, elles se meslent et confondent l'une en l'autre d'un meslange si universel, qu'elles effacent et ne retrouvent plus la cousture qui les a jointes. Si on me presse de dire pourquoi je l'aymoys, je sens que cela ne se peut exprimer qu'en respondent, « Parce que c'estoit luy; parce que c'estoit moy. » Il y a, au dela de tout mon discours et de ce que j'en puis dire particulierement, je ne sçais quelle force inexplicable et fatale, mediatrice de cette union. Nous nous cherchions avant que de nous estre veus, et par des rapports que nous oyions l'un de l'autre, qui faisoient en nostre affection plus d'effort que ne porte la raison des rapports; je croys par quelque ordonnance du ciel. Nous nous embrassions par nos noms: et à nostre premiere rencontre, qui feust par hazard en une grande feste et compaignie de ville, nous nous trouvasses si prins, si cogneus, si obligez entre nous, que rien dez lors ne nous feut si proche que l'un à l'autre. Il escrivit une satyre latine excellente, qui est publiée, par laquelle il excuse et explique la precipitation de nostre intelligence si promptement parvenue à sa perfection. Ayant si peu à durer, et ayant si tard commencé (car nous estions tous deux hommes faicts, et luy plus de quelque annee), elle n'avoit point à perdre temps; et n'avoit à se regler au patron des amitiez molles et regulieres, ausquelles il faut tant de precautions de longue et prealable conversation. Cette cy n'a point d'autre idee que d'elle mesme, et ne se peut rapporter qu'à soy: ce

1. L'amour et l'envie d'obtenir l'amitié d'une personne qui nous attire par sa beauté. Cicéron, Tusc. quæst., 1V, 34.

2. C'est-à-dire, d'une espèce d'amitié plus juste et plus égale que celle dont il vieni de parler. C.

3. L'amitié ne peut être solide que dans la maturité de l'âge et de l'esprit. Cicéron, de Amicit., c. 20.
n'est pas une spéciale consideration, ny deux, ny trois, ny quatre, ny mille ; c'est je ne scay quelle quintessence de tout ce meslange, qui, ayant saisi toute ma volonté, l'amena se plonger et se perdre en la mienne, d'une faim, d'une concurrence pareille : je dis perdre, à la vérité, ne nous reservant rien qui nous feust propre, ny qui feust ou sien, ou mien.

Quand Lelius, en presence des consuls romains, lesquels, apres la condemnation de Tiberius Gracchus, poursuivoyent tous ceux qui avoient esté de son intelligence, veint à s'enquerir de Caius Blossius (qui estoit le principal de ses amis) combien il eust voulu faire pour luy, et qu'il eust respondu, «Toutes choses : » « Comment toutes choses ? suyvit il : et quoy ! s'il eust commandé de mettre le feu en nos temples ? » « Il ne me l'eust jamais commandé, » repliqua Blossius. « Mais s'il l'eust fait ? » adjousta Lelius. « J'y eusse obey, » respondict il. S'il estoit si paraictement amy de Gracchus, comme disent les histoires, il n'avoit que faire d'offenser les consuls par cette derniere et hardie confession ; et ne se debvoit desparier de l'assurance qu'il avoit de la volonté de Gracchus. Mais toutesfois ceux qui accusent cette response comme seditieuse, n'entendent pas bien ce mystere, et ne presupposent pas, comme il est, qu'il tenoit la volonté de Gracchus en sa manche, et par puissance et par cognoissance : ils estoient plus amis que citoyens, plus amis qu'amis ou qu'ennemis de leur pais qu'amis d'ambition et de trouble ; s'estants paraictement comamis l'un à l'aultre, ils tenoient paraictement les resnes de l'inclination l'un de l'aultre : et faictes guider cet harnois par la vertu et conduite de la raison, comme aussi est il du tout impossible de l'atteler sans cela, la response de Blossius est telle qu'elle debvoit estre. Si leurs actions se desmancherent, ils n'estoyent ny amis, selon ma mesure, l'un de l'aultre, ny amis à eux mesmes. Au demourant, cette response ne sonne non plus que feroit la mienne à qui s'enquerroir à moy de cette façon : « Si vostre volonté vous commandoit de tuer votre fille, la tueriez-vous ? et que je l'accordasse : car cela ne porte aulcun tesmoignage de consentement à ce faire ; parce que je ne suis point en doubt de ma volonté, et tout aussi peu de celle d'un tel amy. Il n'est pas en la puissance de tous les discours du monde de me desloger de la certitude que j'ay des intentions et jugement du mien : aucune de ses actions n'eusse scauroit estre presente, quelque visage qu'elle eust, que je n'en trouvassie incontinent de ressort. Nos ames ont charié si uniemt ensemble ; elles se sont considerees d'une si ardente affection, et de pareille affection descouvertes jusques au fin fond des entrailles l'une de
l'aultre, que non seulement je cognoissois la sienne comme la mienne, mais je me feusse certainement plus volontiers fié à luy de moy, qu'à moy.

Qu'on ne mette pas en ce reng ces aultres amitiez communes; j'en ay autant de cognoissance qu'un aultre, et des plus parfaictes de leur genre: mais je ne conseille pas qu'on confonde leurs regles; on s'y tromperoit. Il faut marcher en ces aultres amitiez la bride à la main, avecques prudence et precaution: la liaison n'est pas nouee en maniere qu'on n'ait aulcunement à s'en deslier. « Aymez le, disoit Chilon, comme ayant quelque jour à le haïr; haïsez le comme ayant à l'aymer.» Ce precepte, qui est si abominable en cette souveraine et maistresse amitie, il est salubre en l'usage des amitez ordinaires et coutumieres; à l'endroit desquelles il faut employer le mot qu'Aristote avoit tresfamilier, « O mes amys! il n'y a nul amy. » En ce noble commerce, les offices et les bienfaict, nourriciers des aultres amitiez, ne meritent pas seulement d'estre mis en compte; cette confusion si pleine de nos volonte en est cause: car tout ainsi que l'amitie que je me porte ne reçoit point augmentation pour le secours que je me donne au besoing, quoy que dient les stoïciens, et comme je ne me scrais aulcun gré du service que je me foys, aussi l'union de tels amis estant veritablement parfaicte, elle leur faict perdre le sentiment de tels debvoirs, et haïr et chasser d'entre eux ces mots de division et de difference, bienfaict, obligation, reconnoissance, priere, remerciement, et leurs pareils. Tout estant, par effect, commun entre eulx, volontez, ensements, jugements, biens, femmes, enfants, honnour et vie, et leur convenance n'estant qu'une ame en deux corps, selon la tres-propre definition d'Aristote, ils ne se peuvent ny prester ny donner rien. Voylà pourquoi les faiseurs de loix, pour honorer le mariage de quelque imaginaire ressemblance de cette divine liaison, deflendent les donations entre le mary et la femme, voulants inferer par là que tout doit estre à chacun d'eulx, et qu'ils n'ont rien à diviser et partir ensemble.

Si, en l'amitiez de quoy je parle, l'un pouvoit donner à l'aultre, ce seroit celuy qui recevroit le bienfaict qui obligeroit son compagnon: car cherchant l'un et l'aultre, plus que toute aultre chose, de s'entre-bienfaire, celuy qui en preste la matiere et l'occasion est celuy là qui faict le liberal, donnant ce contentement à son amy d'effectuer en son endroit ce qu'il desire le plus. Quand le philosophe Diogenes avoit faute d'argent, il disoit, Qu'il le redemandoit à ses amis, non qu'il le demandoit. Et pour monter comment cela se practique par
ESSAIS DE MONTAIGNE.

effect, j'en reciteray un ancien exemple singulier. Eudamidas, corinthien, avoit deux amis, Charixenus, sicyonien, et Areteus, corinthien: venant à mourir, estant pauvre, et ses deux amis riches, il feit ainsi son testament: « Je legué à Areteus de « nourrir ma mere, et l'entretenir en sa vieillesse: à Charixen- « nus, de marier ma fille, et luy donner le douaire le plus « grand qu'il pourra: et au cas que l'un d'eulx vienne à defail- « lir, je substitue en sa part celuy qui survivra.» Ceulx qui premiers veirent ce testament, s'en mocquèrent; mais ses be- rités en ayants esté advertis, l'accepterent avec un singulier contentement: et l'un d'eulx, Charixenus, estant trespassé cinq jours aprez, la substitution estant ouverte en faveur d'Are- teus, il nourrit curieusement cette mere; et de cinq talents qu'il avoit en ses biens, il en donna les deux et demy en ma- rriage à une sienne fille unique, et deux et demy pour le ma- rriage de la fille d'Eudamidas, desquelles il feit les nopces en mesme jour.

Cet exemple est bien plein, si une condition en estoit à dire, qui est la multitude d'amis; car cette parfaicte amitié de quoy je parle est indivisible: chacun se donne si entier à son amy, qu'il ne lui reste rien à despartir ailleurs; au rebours, il est marry qu'il ne soit double, triple ou quadruple, et qu'il n'ayt plusieurs ames et plusieurs volontez, pour les conferer toutes à ce subject. Les amitiez communes, on les peult despartir; on peult aymer en cettuy cy la beaaulté; en cet aultre, la facilité de ses mœurs; en l'aultre, la liberalité; en celuy là, la paternité; en cet aultre, la fraternité; ainsi du reste: mais cette amitié qui possede l'ame et la regente en toute souveraineté, il est impossible qu'elle soit double. Si deux en mesme temps de- mandoient à estrre secours, auquel courriez vous? S'ils reque- roient des offices contraires, quel ordre y trouveriez-vous? Si l'un commettoit à vostre silence chose qui feust utile à l'aультre de sçavoir, comment vous en desmesleriez vous? L'unique et principale amitié descoust toutes aultres obligations: le secret que j'ai juré de ne deceler à un aультre, je le puis sans parjure communiquer à celuy qui n'est pas aультre, c'est moy. C'est un assez grand miracle de se doubler; et n'en cognoissent pas la haulteuer ceux qui parlent de se tripler. Rien n'est extreme, qui a son pareil: et qui presupposera que de deux j'en ayme autant l'un que l'aультre, et qu'ils s'entrajment et m'ajment autant que je les ayme, il multiplie en confrairie la chose la plus une et unie, et de quoy une seule est encore la plus rare à trouver au monde. Le demourant de cette histoire convient tres bien à ce que je disois: car Eudamidas donne pour grace
et pour faveur à ses amis de les employer à son besoing; il les laisse héritiers de cette sienne liberalité, qui consiste à leur mettre en main les moyens de luy bienfaire: et sans doute la force de l’amitié se montre bien plus richement en son fait qu’en celuy d’Areteus. Somme, ce sont effects inimaginables à qui n'en a gousté, et qui me font honnorer à merveille la response de ce jeune soldat à Cyrus, s’enquerant à luy pour combien il voudroit donner un cheval par le moyen duquel il venoit de gagner le prix de la course, et s’il le voudroit eschanger à un royaume: «Non certes, sire; mais bien le lairrois je vo-
«lontiers pour en acquérir un amy, si je trouvois homme digne «de telle alliance.» Il ne disoit pas mal, «si je trouvois; » car on treuve facilement des hommes propres à une superficielle accointance: mais en cette cy, en laquelle on négocie du fin fond de son courage, qui ne faict rien de reste, certes il est besoing que tous les ressorts soient nets et seurs parfaictement.

Aux confederations qui ne tiennent que par un bout, on n’a à pourvoir qu’aux imperfections qui particulierement interessent ce bout là. Il n’importe de quelle religion soit mon medecin, et mon advocat; cette consideration n’a rien de commun avecques les offices de l’amitié qu’ils me doibvent: et en l’accointance domestique que dressent avecques moy ceux qui me servent, j’en foys de mesme, et m’enquiers peu d’un laquay s’il est chaste, je cherche s’il est diligent; et ne crains pas tant un muletier joueur que imbécille, ny un cuisinier jureur qu’ignorant. Je ne me mesle pas de dire ce qu’il faut faire au monde, d’aultres assez s’en meslent, mais ce que j’y vois.

Mihi sic usus est: tibi, ut opus est facto, facu. 1.

A la familiarité de la table j’associe le plaisant, non le prudent; au lict, la beauleté avant la bonté; en la societé du discours, la suffisance, veoire sans la preud’homme: parcelllement ailleurs. Tout ainsi que cil qui feut rencontré à chevauchons sur un baston, se jouant avecques ses enfants, pria l’homme qui l’y surprint de n’en rien dire jusques à ce qu’il feust père lui mesme, estimant que la passion qui luy naistroit lors en l’ame le rendroit juge equitable d’une telle action: je souhaiterois aussi parler à des gents qui eu sent essayé ce que je dis, mais sçachant combien c’est chose esloingnee du commun usage qu’une telle amitié, et combien elle est rare, je ne m’attends pas d’en trouver aucun bon juge; car les discours mesmes que

l'antiquité nous a laissez sur ce subject, me semblent lasches au prix du sentiment que j'en ay; et, en ce point, les effects surpassent les preceptes mesmes de la philosophie.

Nil ego contulerim jucundo sanus amico 4.

L'ancien Menander disoit celuy là heureux, qui ait peu rencontrer seulement l'ombre d'un amy : il ait certes raison de le dire, mesme s'il en ait tasté. Car, à la verité, si je compare tout le reste de ma vie, quyqu'avecques la grace de Dieu je l'aye passeé doulce, aysee, et, sauf la perte d'un tel amy, exempte d'affliction poisante, pleine de tranquillité d'esprit, ayant prins en payement mes commoditez naturelles et originelles, sans en rechercher d'autres; si je la compare, dis je, toute, aux quatre années qu'il m'a esté donné de jouyr de la doulce compaignie et societé de ce personnage, ce n'est que fumée, ce n'est qu'une nuit obscure et ennuyeuse. Depuis le jour que je le perdi;

Quem semper acerbum,
Semper honoratum (sic, Dî, voluistis !) habebo 2,

je ne foys que traisner languissant; et les plaisirs mesmes qui s'offrent à moy, au lieu de me consoler, me redoublent le regret de sa perte : nous estions à moitié de tout ; il me semble que je luy desrobe sa part.

Nec fas esse ulla me voluptate hic frui
Decrevi, tantisper dum ille abest meus particeps 3.

J'estois desjà si faict et accoustumé à estre deuxiesme partout, qu'il me semble n'estre plus qu'à demy.

Illam meae si partem animae tuliit
Maturior vis, quid moror altera?
Nec carus æque, nec superstes
Integer, Ille dies utramque
Duxit ruinam 4 .........

Il n'est action ou imagination où je ne le treuve à dire, comme si eust il bien faict à moy : car de mesme qu'il me sur-

1. Tant que j'aurai ma raison, je ne trouverai rien de comparable à un tendre ami. Horace, Sat., I, 5, 44.

2. Jour fatal que je dois pleurer, que je dois honorer à jamais, puisque telle a été, grands dieux, votre volonté suprême ! Virgile, Énéide, V, 49.

3. Et je ne pense pas qu'aucun plaisir me soit permis, maintenant que je n'ai plus celui avec qui je devois tout partager. Térence, Heautont., act. I, sc. 1. v. 97.

4. Puisqu'un sort cruel m'a ravi trop tôt cette douce moitié de mon âme, qu'ai-ja affaire de l'autre moitié, séparée de celle qui m'étoit bien plus chère ? Le même jour nous a perdu tous deux. Horace, Od., I, 17, 5.
passoit d'une distance infinie en toute aultre suffisance vertu, aussi faisoit il au devoir de l'amitié.

Quis desiderio sit pudor, aut modus
Tam cari capitis 1?

O misero frater adempite mihi!
Omnia tecum una perierunt gaudia nostra,
Quae tuus in vita dulcis alebat amor,
Tu mea, tu moriens fregisti commoda, frater;
Tecum una tota est nostra sepulta anima
Cujus ego interitu tota de mente fugavi
Hæc studia, atque omnes delicias animi.
Alloquar? audiero nunquam tua verba loquentem?
Nunquam ego te, vita frater amabilior,
Adspiciam posthaec? At certe semper amabo.

Mais oyons un peu parler ce garçon de seize ans.

Parce que j'ay trouvé que cet ouvrage 3 a esté depuis mis en lumiere, et à mauvaise fin, par ceulx qui cherchent à troubler et changer l'estat de nostre police, sans se soucier s'ils l'amenderont, qu'ils ont meslé à d'autres escripts de leur farine, je me suis dedict de le loger icy. Et à fin que la memoire de l'aucteur n'en soit interessée en l'endroict de ceulx qui n'ont peu cognoistre de prez ses opinions et ses actions, je les advise que ce subject feut traicté par luy en son enfance par maniere d'exercitation seulement, comme subject vulgaire, et tracassé en mille endroicts des livres. Je ne foys nul doubté qu'il ne creust ce qu'il escrivoit; car il estoit assez consciencieux pour ne mentir pas mesme en se jouant: et scay davantage que s'il eust eu à choisir, il eust mieulx aymé estre nay à Venise qu'à Sarlac; et avecques raison. Mais il avoit une aultre maxime souverainement empreinte en son ame, d'obeyr et de se soumettre tresreligieusement aux loix sous lesquelles il estoit nay. Il ne feut jamais un meilleur citoyen, ny plus affectionné au

1. Puis-je rougir ou cesser de pleurer une tete si chiere? Horace, I, 24, 1.
2. O mon frere! que je suis malheureux de l'avoir perdu! Ta mort a detruit tous nos plaisirs. Avec toi s'est evanoui tout le bonheur que me donnait ta douce amitié! avec toi mon âme est tout entiere ensevelie! Depuis que tu n'es plus, j'ai dit adieu aux Muses, à tout ce qui faisait le charme de ma vie!... Ne pourrai-je done plus te parler ni t'entendre? O toi qui m'étois plus cher que la vie, ô mon frère! ne pourrai-je plus te voir? Ah! du moins, je t'aimerai toujours! Catulle, LXVIII, 20, LXXV, 9.
3. Le traité de la Servitude volontaire, imprimé pour la premiere fois en 1578, dans le troisième tome des Mémoires de l'état de la France sous Charles IX.
repos de son pays, ny plus ennemy des remuements et nouvelletez de son temps; il eust bien plusost employé sa suffisance à les esteindre, qu'à leur fournir de quoy les esmouvoir davantage: il avoit son esprit moulé au patron d'aultres siecles que ceuxx cy. Or, en eschange de cet ouvrage serieux, j'en substitueray un autre, produit en cette mesme saison de son aage, plus gaillard et plus enjoué.

CHAPITRE XXVIII

VINGT ET NEUF SONNETS D'ESTIENNE DE LA BOÊTIE.

A MADAME DE GRAMMONT, COMTESSE DE GUISSEN.

Madame, je ne vous offre rien du mien, ou parce qu'il est desjà vostre, ou pour ce que je n'y treuve rien digne de vous; mais j'ay voulu que ces vers, en quelque lieu qu'ils se veissent, portassent vostre nom en teste, pour l'honneur que ce leur sera d'avoir pour guide cette grande Corisande d'Andoins. Ce present m'a semblé vous estre propre, d'autant qu'il est peu de dames en France qui jugent mieulx, et se servent plus à propos que vous, de la poésie, et puis, qu'il n'en est point qui la puissent rendre vivfe et anime comme vous faictes par ces beaux et riches accords de quoy, parmy un million d'aultres beaultez, nature vous a estrenee. Madame, ces vers meritent que vous les cherissiez; car vous serez de mon advis, qu'il n'en est point sorti de Gascoigne qui eussent plus d'invention et de gentillesse, et qui tesmoignent estre sortis d'une plus riche main. Et n'en-trez pas en jalousie de quoy vous n'avez que le reste de ce que pieça j'en ay fait imprimer sous le nom de monsieur de Foix, vostre bon parent: car, certes, ceuxx cy ont je ne scay quoy de plus vif et de plus bouillant; comme il les feit en sa plus verte jeunesse, et eschauffé d'une belle et noble ardeur que je vous diray, madame, un jour à l'aureille. Les aultre furent faicts depuis, comme il estoit à la poursuite de son mariage, en taveur de sa femme, et sentant desjà je ne scay quelle froideur maritale. Et moy je suis de ceuxx qui tiennent que la poésie ne rid point ailleurs, comme elle faict en un subject folastre et desreglé.

1. Les vingt-neuf sonnets de La Boëtie qui se trouvent dans le chapitre suivant.

2. Diane, vicomtesse de Louvigni, dite la belle Corisande d'Andoins, mariée en 1667 à Philibert, comte de Grammont et de Guiche, qui mourut au siège de La Fere en 1580.
SONNETS

I

Pardon, Amour, pardon ; ô seigneur! je te voué
Le reste de mes ans, ma voix et mes escriptes,
Mes sanglots, mes soupirs, mes larmes et mes cris;
Bien, rien tenir d'aucun, que de toy, je n'advoué.

Hélas! comment de moy ma fortune se joué!
De toy n'a pas long-temps, Amour, je me suis ris.
J'ai faillly, je le veoi, je me rends, je suis pris.
J'ai trop gardé mon cœur, or je le desavoué.

Si j'ay pour le garder retardé ta victoire,
Ne l'en traite plus mal; plus grande en est ta gloire.
Et si du premier coup tu ne m'as abbattu,
Pense qu'un bon vainqueur, et nay pour estre grand,
Son nouveau prisonnier, quand un coup il se rend,
Il prise et l'ayme mieulx, s'il a bien combattu.

II

C'est Amour, c'est Amour, c'est luy seul, je le sens :
Mais le plus vif Amour, la poison la plus forte,
A qui oncq pauvre cœur ayt ouverte la porte.
Ce cruel n'a pas mis un de ses traicts perçants,
Mais arc, traicts et carquois, et luy tout dans mes sens.
Encor an mois n'a pas, que ma franchise est morte,
Que ce venin mortel dans mes veins je porte,
Et desjà j'ay perdu et le cœur et le sens.
Et quoy! si cet amour à mesure croissoit,
Qui en si grand torment dedans moy se conçoit ?
O croisiz, si tu peulx croisire, et amende en croissant.
Tu te nourris de pleurs, des pleurs je te promets,
Et pour te refreschir, des soupirs pour jamais :
Mais que le plus grand mal soit au moing en naissant.

III

C'est fait, mon cœur, quittons la liberté.
Dequoy meshuy serviroit la defence,
Que d'agrandir et la peine et l'offence
Plus ne suis fort, ainsi que j'ay esté.

La raison feust un temps de mon costé :
Or, revolte, elle veut que je pense
Qu'il faut servir, et prendre en recompense
Qu'oncq d'un tel nœud nul ne feust arresté.

S'il se fault rendre, alors il est saison,
Quand on n'a plus devers soy la raison.
Je veoy qu'Amour, sans que je le deserve,
Sans aucun droict, se vient saisir de moy ;
Et veoy qu'encor il fault à ce grand roy,
Quand il a tort, que la raison
IV

C'estoit alors, quand, les chaleurs passées,
Le sale Automne aux cuves va foulant
Le raisin gras dessous le pied coulant,
Que mes douleurs furent encommencées.

Le paisan bat ses gerbes amassées,
Et aux caveaux ses bouillants muis roulant,
Et des fruitiers son automne coulant,
Se venge lors des peines avancées.

Seroit ce point un présage donné
Que mon espoir est déjà moissonné ?
Non, certes, non. Mais pour certain je pense,
J'auray, si bien à deviner j'entends,
Si l'on peut rien prognostiquer du temps,
Quelque grand fruit de ma longue esperance.

V

J'ai veu ses yeulx perçants, j'ai veu sa face claire ;
Nul jamais, sans son dam, ne regarde les dieux ;
Froid, sans cœur me laissa son œil victorieux,
Tout estourdy du coup de sa forte lumiere.

Comme un surpris de nuit aux champs, quand il esclaire,
Estonné, se pallist, si la flèche des cieux
Sifflant luy passe contre, et luy serre les yeulx ;
Il tremble, et veoit, transi, Jupiter en cholere.

Dy moy, madame, au vray, dy moy, si tes yeulx verts
Ne sont pas yeulx qu'on dicte que l'Amour tient couverts ?
Tu les avois, je croy, la fois que je t'ay veue ;
Au moins il me souvient qu'il me feust lors advis
Qu'Amour, tout à un coup, quand premier je te vis,
Desbanda dessus moy et son arc et sa veue.

VI

Ce dict maint un de moy : Dequoy se plainct il tant,
Perdant ses ans meilleurs en chose si légerie ?
Qu'a il tant à crier, si encore il espere ?
Et s'il n'espere rien, pourquoi n'est il content ?

Quand j'estois libre et sain, j'en disois bien autant.
Mais, certes, celuy là n'a la raison entière,
Ains il a le cœur gasté de quelque rigueur fiere,
S'il se plainct de ma plaincte, et mon mal il n'entend.

Amour tout à un coup de cent douleurs me point,
Et puis l'on m'advertit que je ne crie point.
Si vain je ne suis pas que mon mal j'agrandisse
A force de parler : s'on m'en peut exempter,
Je quitte les sonnets, je quitte le chanter ;
Qui me defend le deuil, celuy là me querisse.
Quant à chanter ton los parfois je m'adventure,
Sans oser ton grand nom dans mes vers exprimer,
Sondant le moins profond de cette large mer,
Je tremble de m'y perdre, et aux rives m'asseure.

Je crains, en louant mal, que je te face injure.
Mais le peuple, estonné d'ouïr tant t'estimer,
Ardant de te connoistre, essaye à te nommer,
Et cherchant ton saint nom ainsi à l'aventure,

Esblouï n'attaintra pas à veoir chose si claire ;
Et ne te trouve point ce grossier populaire,
Qui, n'ayant qu'un moyen, ne veoit pas celuy là :
C'est que, s'il peut trier, la comparaison faict
Des parfaictes du monde, une la plus parfaicte,
Lors, s'il a voix, qu'il crie hardiment : La voylà.

Quand viendra ce jour là, que ton nom au vray passa
Par France, dans mes vers ? combien et quantesfois
S'en empressa mon cœur, s'en demangent mes doigts ?
Souvent dans mes escripts de soye m'est prenplacé.

Maugré moy je l'ecris, maugré moy je l'efface.
Quand Astree viendra, et la foy, et le droict,
Alors joyeux, ton nom au monde se rendroit.
Ores, c'est à ce temps, que cacher il te face,
C'est à ce temps maling une grande vergoigne.
Donc, madame, tandis tu seras ma Dourdouigne.
Toutefois laisse moy, laisse moy ton nom mettre ;
Aye pitié du temps : si au jour je te mets.
Si le temps ce cognoist, lors je te le promets
Lors il sera doré, s'il le doit jamais estre.

O, entre tes beaultez, que ta constance est belle !
C'est ce coeur assuré, ce courage constant,
C'est, parmy tes vertus, ce que l'on prise tant :
Aussi qu'est il plus beau qu'une amitié fidelle ?

Or, ne charge donc rien de ta sœur infidelle,
De Vesere ta sœur ; elle va s'escartant
Tousjours flottant mal seure et son cours inconstant.
Veoy tu comme à leur gré les vents se jouinent d'elle ?

Et ne te repens point, pour droit de ton ainsage,
D'avoir desjá choisy la constance en partage.
Mesme race porta l'amitié souveraine

1. La Vézère est une rivière qui se jette dans la Dordogne, à Limeuil, à trente
Des bons jumeaux, desquels l’un à l’autre despart
Du ciel et de l’enfer la moitié de sa part;
Et l’amour diffamé de la trop belle Heleine.

X

Je veois bien, ma Dourdouigne, encor humble tu vas;
De te montrer Gasconne en France, tu as honte.
Si du ruisseau de Sorgue on fait ores grand conte,
Si a il bien esté quelquesfois aussi bas.
Veoyx tu le petit Loir, comme il haste le pas?
Comme desjà parmy les plus grands il se conte?
Corume il marche haultain d’une course plus prompte
Tout à costé du Mince, et il ne s’en plainct pas?
Un seul olivier d’Arne, enté au bord de Loire,
Le faict courir plus brave, et lui donne sa gloire.
Laisse, laisse moy faire, et un jour, ma Dourdouigne,
Si je devine bien, on te cognoistra mieulx;
Et Garonne, et le Rhone, et ces aultres grands dieux,
En auront quelque envie, et possible vergoigne.

XI

Toy qui oys mes souspirs, ne me sois rigoureux
Si mes larmes à part toutes miennes je verse,
Si mon amour ne suit en 4ouleur diverse
Du Florentin transi les regre3 lac3oreux,
Ny de Catulle aussi, le folastre amorces,
Qui le coeur de sa dame en chatoullant luy perce,
Ny le scavant amour du migregeois Properce;
Ils n’ayment pas pour moy, je n’ayme pas pour eux.
Qui pourra sur aultruy ses douleurs limiter,
Celuy pourra d’austruy les plaintes imiter:
Chacun sent son torment, et sçait ce qu’il endure;
Chacun parla d’amour ainsi qu’il l’entendit.
Je dis ce que mon cœur, ce que mon mal me dict.
Que celuy ayme peu, qui ayme à la mesure.

XII

Quoy! qu’est ce? ô vents! ô nuës! ô l’orage!
A point nommé, quand d’elle m’approchant,
Les bois, les mouts, les baisses vois tranchant,
Sur moy d’aguest vous poussez vostre rage.

Heues de Belvez, en Périgord. On a vu, dans le sonnet précédent, que La Boëtia adoptoit le nom de Bordigne pour désigner celle qu’il aimoit. J. V. L.

1. C’est, je crois, une allusion aux Amours de Ronsard. J. V. L.

2. Properce, imitateur des poètes grecs, et surtout de Callimaque et de Philétas. J. V. L.
Ores mon cœur s'embrase davantage.
Allez, allez faire peur au marchand,
Qui dans la mer les thresors va cherchant;
Ce n'est ainsi qu'on m'abattit le courage.

Quand j'oy les vents, leur tempeste, et leurs crie,
De leur malice en mon cœur je me ris.
Me pensent ils pour cela faire rendre ?

Face le ciel du pire, et l'air aussi :
Je veux, je veux, et ledeclare ainsi.
S'il faut mourir, mourir comme Leandre.

Vous qui aymer encore ne scavez,
Ores m'oyant parler de mon Leandre,
Ou jamais non, vous y debvez apprendre,
Si rien de bon dans le cœur vous avez.

Il oza bien, branlant ses bras lavez,
Armé d'amour, contre l'eau se deffendre,
Qui pour tribut la fille voulut prendre,
Ayant le frère et le mouton sauez.

Un soir, vaincu par les flots rigoureux,
Veoyant desjà, ce vaillant amoureux,
Que l'eau maistresse à son plaisir le tourne,
Parlant aux flots, leur jecta cette voix :
Pardonnez moy maintenant que j'y veoys.
Et gardez moy la mort, quand je retouyn.

O cœur leger ! ô courage mal seur !
Penses tu plus que souffrir je te puisse ?
O bonté creuze ! ô couverte malice,
Traistre beaute, venimeuse doulceur !

Tu estois donc tous-jours seur de ta seur ?
Et moy, trop simple, il falloit que j'en fisse
L'essuy sur moy, et que tard j'entendisse
Ton parler double et tes chants de chasseur ?

Depuis le jour que j'ay prins à t'aymer,
J'eusse vaincu les vagues de la mer.
Qu'est ce meshuy que je pourrois attendre ?

Comment de toy pourrois je estre content ?
Qui apprendra ton cœur d'estre constant,
Puis que le mien ne le lay peult apprendre ?

1. Pour entenore ces deux vers, il faut se rappeler que Hélê tomba dans les flots,
et y périt, en passant la mer sur le dos du bélier à la toison d'or, avec son frère Phryxus. E. J.
ESSAIS DE MONTALIGNÉ

XV

Ce n'est pas moy que l'on abuse ainsi:
Qu'à quelque enfant ces ruses on emplioye,
Qui n'a nul goust, qui n'entend rien qu'il oya
Je scay aymer, je scay hair aussi.

Contente toy de m'avoir jusq'icy
Fermé les yeulx, il est temps que j'y voye;
Et que, meshuy, las et honteux je soye
D'avoir mal mis mon temps et mon soucy.

Oserois tu, m'ayant ainsi traicté,
Parler à moy jamais de fermeté?
Tu prends plaisir à ma douleur extreme;
Et si veulx bien que je meure en t'aymant.
Si je ne sens, comment veulx tu que j'ayme?

XVI

O l'ay je dict ? Hélas ! l'ay je songé?
Ou si pour vray j'ay dict blaspheme telle?
S'a fance langue, il fault que l'honneur d'elle,
De moy, par moy, dessus moy, soit vengé.

Mon coeur chez toy, ô ma dame, est logé:
Là, donne luy quelque geene nouvelle;
Fais luy souffrir quelque peine cruelle;
Fais, fais luy tout, fors luy donner congé.

Or seras tu (je le scay) trop humaine,
Et ne pourras longuement veoir ma peine
Mais un tel fait, fault il qu'il se pardonne?

A tout le moins hault je me desdiray
De mes sonnets, et me desmentiray :
Pour ces deux faulx, cinq cents vrays je t'en donno.

XVII

Si ma raison en moy s'est peu remetire,
Si recouvrer astheure je me puis,
Si j'ay du sens, si plus homme je suis,
Je t'en mercie, ô bien-heureuse lettre !

Qui m'eust (helas !), qui m'eust sceu reconoistre,
Lors qu'enragé, vaincu de mes ennuy,
En blasphémant ma dame je poursuis ?
De loing, honteux, je te vis lors paroistre,

O sainct papier! alors je me revins,
Et devers toy devotement je vins.
Je te donrois un autel pour ce fait,

Qu'on vist les traicts de cette main divine,
Mais de les veoir aulcun homme n'est digne;
Ny moy aussi, s'elle ne m'en eust fait.
J'estois prest d'encourir pour jamais quelque blasphé;
De cholère eschauffé mon courage brusloit,
Ma foi voix au gré de ma fureur brusloit,
Je despois des dieux, et encore ma dame :
Lors qu'elle de loing jette un brevet dans ma flamme,
Je le sentis soudain comme il me rabilloit,
Qu'aussi tôt devant luy ma fureur s'en alloit,
Qu'il me rendoit, vainqueur, en sa place mon âme.
Entre vous, qui de moy ces merveilles oyez.
Que me dictes vous d'elle ? et, je vous pri', veoyez,
S'ainsi comme je fais, adorer je la dois?
Quels miracles en moy pensez vous qu'elle face
De son œil tout puissant, ou d'un ray de sa face,
Puis qu'en moy firent tant les traces de ses doigts ?

Je tremblois devant elle, et attendois, transy,
Pour venger mon forfaict, quelque juste sentence,
A moy mesme consent du poids de mon offence,
Lors qu'elle me dict : Va, je te prends à mercy.
Qu'ë mon loz désormais par tout soit esclarecy :
Employe là tes ans : et sans plus, meshuy pense
D'enrichir de mon nom par tes vers nostre France ;
Couvre de vers ta faute, et paye moy ainsi.
Sus donc, ma plume, il faut, pour jouyr de ma peine,
COURIR par sa grandeur d'une plus large veine.
Mais regarde à son œil, qu'il ne nous abandonne.
Sans ses yeulx, nos esprits se mourroient languissants.
Ils nous donnent le cœur, ils nous donnent le sens.
Pour se payer de moy, il faut qu'elle me donne.

O vous, maudits sonnets, vous qui printes l'audace
De toucher à ma dame ! ô malings et pervers,
Des Muses le reproche, et honte de mes vers !
Si je vous feis jamais, s'il fault que je me face
Ce tort de confesser vous tenir de ma race
Lors pour vous les ruisseaux ne furent pas ouverts
D'Apollon le doré, des Muses aux yeulx verts ;
Mais vous receut naissants Tisiphone en leur place.
Si j'ay oncq quelque part à la posterité,
Je veulx que l'un et l'autre en soit desherité.
Et si au feu vengeur dez or je ne vous donne,
C'est pour vous diffamer : vivez, chetifs, vivez ;
Vivez aux yeulx de tous, de tout honneur privez ;
Car c'est pour vous punir, qu'ores je vous pardonne.

1. Un billet, qui a sa vertu d'un talisman. E. J.
N'ayez plus, mes amis, n'ayez plus cette envie
Que je cesse d'aymer; laissez moy, obstiné,
Vivre et mourir ainsi, puis qu'il est ordonné:
Mon amour, c'est le fil auquel se tient ma vie.

Ainsi me dict la Fee; ainsi en OEagrie
Elle feit Meleagre à l'amour destiné,
Et alluma sa souche à l'heure qu'il feust né,
Et dict : Toy, et ce feu, tenez vous compagnie

Elle le dict ainsi, et la fin ordonnée
Suyvit aprez le fil de cette destinee.
La souche (ce dict lon) au feu feut consomme;
Et dez lors (grand miracle!), en un mesmo moment,
On veid, tout à un coup, du miserable amant
La vie et le tison s'en aller en fumée.

Quand tes yeulx conquérants estonné je regarde,
J'y veoy dedans à clair tout mon espoir escript,
J'y veoy dedans Amour luy mesme qui me rit,
Et m'y montre mignard le bon heur qu'il me garde.

Mais quand de te parler par fois je me hazarde,
C'est lorsque mon espoir desseché se tarit;
Et d'advouer jamais ton œil, qui me nourrit,
D'un seul mot de faveur, cruelle, tu n'as garde.

Si tes yeulx sont pour moi, or veoy ce que je dis:
Ce sont ceux là, sans plus, à qui je me rendis.
Mon Dieu ! quelle querelle en toy mesme se dresse,
Si ta bouche et tes yeulx se veulent desmentir!
Mieux vault, mon doux torment, mieux vault les despartir,
Et que je prene au mot de tes yeulx la promesse.

Ce sont tes yeulx tranchants qui me font le courage
Je veoy sauler dedans la gaye liberté,
Et mon petit archer, qui mène à son costé
La belle Gaillardise et le Plaisir volage.

Mais aprez, la rigueur de ton triste langage
Me montre dans ton cœur la fière Honnesteté
Et condamné, je veoy la dure Chasteté
Là gravement assise, et la Vertu sauvage.

Ainsi mon temps divers par ces vagues se passe;
Ores son œil m'appelle, or sa bouche me chasse.
Helas ! en cet estrif, combien ay je enduré!

Et puis, qu'on pense avoir d'amour quelque aseuranne
Sans cesse nuit et jour à la servir je pense.
Ny encor de mon mal ne puis estre aseuré.
XXIV

Or, dis je bien, mon esperance est morte
Or est ce fait de mon ayse et mon bien.
Mon mal est clair : maintenant je veoy bien,
J'ay espousé la douleur que je porte.

Tout me court sus, rien ne me reconforte,
Tout m'abandonne, et d'elle je n'ay rien,
Sinon toujours quelque nouveau soutien,
Qui rend ma peine et ma douleur plus fortes.

Ce que j'attendes, c'est un jour d'obtenir
Quelques soupirs des gents de l'advenir :
Quelqu'un dira dessus moy par pitié :
Sa dame et luy nasquirent destinez,
Egalement de mourir obstinez,
L'un en rigueur, et l'autre en amitié.

XXV

J'ai tant vescu chetif, en ma langueur,
Qu'or j'ay rompre, et suis encore en vie,
Mon esperance avant mes yeulx ravie,
Contre l'escueil de sa fiere rigueur.

Que m'a servy de tant d'ans la longueur?
Elle n'est pas de ma peine assouvie : 
Elle s'en rit, et n'a point d'autre eavie
Que de tenir mon mal en sa vigueur.

Doncques j'auray, malheureux en aymant,
Tousjours un cœur, tousjours nouveau torment.
Je me sens bien que j'en suis hors d'haleine,

Prest à laisser la vie sans le faix :
Qu'y feroit on, sinon ce que je fais ?
Piqué du mal, je m'obstine en ma peine.

XXVI

Puis qu'ainsi sont mes dures destinees,
J'en saouleray, si je puis, mon soucy.
Si j'ay du mal, elle le veut aussi :
J'accompliray mes peines ordonnees.

Nymphes des bois, qui avez, estonnees,
De mes douleurs, je croy, quelque mercy,
Qu'en pensez vous ? puis je durer ainsi,
Si à mes maux trefves ne sont donnees ?

Or, si quelqu'une à m'escouter s'encline,
Oyez, pour Dieu, ce qu'oires je devine :
Le jour est prez que mes forces jà vaines

Ne pourront plus fournir à mon torment.
C'est mon espoir : si je meurs en aymant,
A donc, je croy, failliray je à mes peines.
ESSAIS DE MONTAIGNE.

XXVII

Lors que lasse est de me lasser ma peïna,
Amour, d’un bien mon mal refreschissant,
Flate au cœur mort ma playe languissant,
Nourrit mon mal, et luy faict prendre haleïne

Lors je conceoy quelque esperance vaine :
Mais aussi tost ce dur tyran, s’il sent
Que mon espoir se renforce en croissant,
Pour l’estouffer, cent torments il m’ameïno.

Encor tout frez : lors je me veois blasmant
D’avoir esté rebelle à mon torment.
Vive le mal, ô dieux, qui me devore !

Vive à son gré mon torment rigoureux t
O bien-heureux, et bien-heureux encore,
Qui sans relasche est toujours mal’heureux t

XXVIII

Si contre amour je n’ay aultere defence,
Je m’en plaindray, mes vers le mauidriont,
Et aprez moy les roches rediront
Le tort qu’il faict à ma dure constance.

Puis que de luy j’endure cette offence,
Au moings tout hault mes rhythms le diront,
Et nos nepveux, alors qu’ils me liront,
En l’oultrageant, m’en feront la vengeance.

Ayant perdu tout l’ayse que j’avois,
Ce sera peu que de perdre ma voix.
S’on eçait l’aigreur de mon triste souïy,

Et feast celuy qui m’a fait cette playe,
Il en aura, pour si dur cœur qu’il aye,
Quelque pitié, mais non pas de mercy.

XXIX

Jà reluisoit la benoïste journee
Que la nature au monde te debvoit,
Quand des thresors qu’elle te reservoit
Sa grande clef te feust abandonnée.

Tu prins la grace à toy seule ordonnae ;
Tu pillas tant de beaultez qu’elle avoit :
Tant, qu’elle, fière, alors qu’elle te veoit,
En est par fois elle mesme estonnee.

Ta main de prendre enfin se contenta :
Mais la nature encor te presenta,
Pour l’enrichir, cette terre où nous sommes.

Tu n’en prins rien ; mais en toy tu t’en ris,
Te sentant bien en avoir assez pris
Pour estre icy royne du cœur des hommes.
CHAPITRE XXIX.

DE LA MODÉRATION.

Comme si nous avions l'attouchement infect, nous corrompons
par nostre maniement les choses qui d'elles mesmes sont belles
et bonnes. Nous pouvons saisir la vertu de façon qu'elle en
deviendra viciene, si nous l'embrassons d'un désir trop aspre
et violent. CeuX qui disent qu'il n'y a jamais d'excez en la
vertu, d'autant que ce n'est plus vertu si l'excez y est, se jouent
des paroles :

Insani sapiens nomen ferat, aequus iniqui,
Ultra quam sat is est, virtutem si petat ipsam.

C'est une subtile consideration de la philosophie. On peult
et trop aymer la vertu, et se porter excessivement en une action
juste. A ce biais s'accommode la voix divine, « Ne soyez pas plus
sages qu'il ne faut, mais soyez sobrement sages. » J'ai veu tel
grand blecer la reputation de sa religion, pour se montrer
religieux oultre tout exemple des hommes de sa sorte. J'ayme
des natures temperee et moyennes : l'immoderation vers le
bien mesme, si elle ne m'offense, elle m'estonne, et me met en
peine de la baptizer. Ny la mere de Pausanias, qui donna la
premiere instruction, et porta la premiere pierre, a la mort de
son fils; ny le dictateur Posthumius, qui feit mourir le sien,
que l'ardeur de jeunesse avoir heurusement poussé sur les
ennemis un peu avant son renge, ne me semble si juste, comme
strange; et n'ayme ny a conseiller ny a suyvre une vertu si
sauvage et si chere. L'archer qui oitrepasse le blanc fault,
come celui qui n'y arrive pas; et les yeulx me troublent a
monter a coup vers une grande lumiere, esgalement comme a
devaler a l'ombre. Callicles, en Platon, dict l'extremité de la
philosophie est dommageable, et conseille de ne s'y enfoncer
oultre les bornes du proufit; que, prinse avec moderation, elle
est plaisante et commode; mais qu'en fin elle rend un homme
sauvage et vicieux, desdaigneux des religions et loix communes,
enemy de la conversation civile, ennemy des voluptez hu-
maines, incapable de toute administration politique, et de
secourir aultruy et de se secourir soy mesme, propre a estre
impunement souffleté. Il dict vray : car en son excez, elle

1. Le sage n'est plus sage, le juste n'est plus juste, si son amour pour la
vertu va trop loin. HORACE, Epist., 1, 6, 15.
esclave nostre naturelle franchise, et nous desvoye, par une importune subtilité, du beau et plain chemin que nature nous trace.

L’amitié que nous portons à nos femmes, elle est treslegitime: la theologie ne laisse pas de la brider pourtant et de la restreindre. Il me semble avoir leu aultrefois chez saint Thomas, en un endroict où il condamne les mariages des parents ez degrez defiendus, cette raison parmy les aultres, qu’il y a dangier que l’amitié qu’on porte à une telle femme soit immoderee; car si l’affection maritale s’y treuve entiere et parfaicte comme elle doibt, et qu’on la surcharge encore de celle qu’on doibt à la parentelle, il n’y a point de doubt que ce surcroist n’emporte un tel mary hors les barrières de la raison.

Les sciences qui reglent les moeurs des hommes, comme la theologie et la philosophie, elles se meslent de tout: il n’est action si privee et secrète qui se desrobe de leur cognoissance et jurisdicction. Bien apprentis sont ceulx qui syndiquent leur liberté: ce sont les femmes qui communiquent tant qu’on veult leurs pieces à garsonner; à medeciner, la honte le defdend. Je veulx donc, de leur part, apprendre cecy aux maris, s’il s’en treuve encore qui y soient trop acharnez: c’est que les plaisirs mesmes qu’ils ont à l’acointance de leurs femmes sont reprouvez, si la moderation n’y est observee; et qu’il y a de quoy faillir en licence et desbordement en ce subject là, comme en un subject illegitime. Ces encheriments deshontez, que la chaleur première nous suggere en ce jeu, sont non indecement seulement, mais dommageablement employez envers nos femmes. Quelles apprennent l’impudence au moins d’une aultre main: elles sont toujours assez esveillees pour nostre besoing. Je ne m’y suis servy que de l’instruction naturelle et simple.

C’est une religieuse liaison et devote que le mariage: voylà pourquoi le plaisir qu’on en tire, ce doibt estre un plaisir retenu, serieux, et meslé à quelque severité; ce doibt estre une volupté aulcunement prudente et consciencieuse. Et parce que sa principale fin c’est la generation, il y en a qui mettent en doubt si, lors que nous sommes sans l’esperance de ce fruict, comme quand elles sont hors d’age ou enceintes, il est permis d’en rechercher l’embrasement: c’est un homicide, à la modo de Platon. Certaines nations, et entre aultres la mahumetane, abominent la conjonction avecques les femmes enceintes: plusieurs aussi avecques celles qui ont leurs floeurs. Zenobia ne recevoit son mary que pour une charge; et cela fait, elle le laisoit courir tout le temps de sa conception, luy donnant lors seulement loy de recommencer: brave et generex exemple de
mariage. C'est de quelque poète disetteux et aflamé de ce deduit, que Platon emprunta cette narration : Que Jupiter feit à sa femme une si chaleureuse charge un jour, que, ne pouvant avoir patience qu'elle eust gaigné son lict, il la versa sur le plancher; et par la vehemence du plaisir, oublia les resolutions grandes et importantes qu'il venoit de prendre avec les aultres dieux en sa court celeste, se vantant qu'il l'avoit trouvé aussi bon ce coup là, que lors que premierement il la depucella à cachettes de leurs parents.

Les rois de Perse appelloient leurs femmes à la compaignie de leurs festins; mais quand le vin venoit à les eschauffer en bon escient, et qu'il falloit tout à faict lascher la bride à la volupté, ils les renvoyaient en leur privé, pour ne les faire participantes de leurs appetits immoderez; et faisoient venir en leur lieu des femmes ausquelles ils n'eussent point cette obligation de respect. Tous plaisirs et toutes gratifications ne sont pas bien logees en toutes sortes de gents. Epaminondas avoit faict emprisonner un garson desbauché; Pelopidas le pria de le mettre en liberté en sa faveur : il l'en refusa, et l'accorda à une sienne garse qui aussi l'en pria; disant, « que c'estoit une gratification due à une amie, non à un capitaine. » Sophocles, estant compaignon en la preture avecques Pericles, veoyant de cas de fortune passer un beau garson : « O le beau garson que voylà ! » dict il à Pericles. « Cela seroit bon à un aultre qu'à un preteur, luy dict Pericles, qui doibt avoir non les mains seulement, mais aussi les yeulx chastes. » Aelius Verus l'empereur respondit à sa femme, comme elle se plaignoit de quoy il se laissoit aller à l'amour d'aultres femmes, « qu'il le faisoit par occasion consciencieuse, d'autant que le mariage estoit un nom d'honneur et dignité, non de folastre et lascive concupiscence. » Et nostre histoire ecclesiastique a conservé avecques honneur la memoire de cette femme qui repudia son mary, pour ne vouloir seconder et soutenir ses attouchemens trop insolents et desbordez. Il n'est, en somme, aulcune si juste volupté en laquelle l'excez et l'intemperance ne nous soit reprochable.

Mais, à parler en bon escient, est ce pas un miserable ani que l'homme? A peine est il en son pouvoir, par sa cond naturelle, de gouster un seul plaisir entier et pur; encor met il en peine de le retrancher par discours : il n'est pas chestif, si par art et par estude il n'augmente sa misere.

Fortune miseras auximus arte vias.

1. Nous avons travaille nous-mêmes à augmenter la misere de notre con PROPERCE, III, 7, 44.
La sagesse humaine faict bien sottement l'ingénieuse, do
s'exercer à rabattre le nombre et la doulceur des voluptez qui
nous appartiennent; comme elle faict favorablement et indus-
trieusement d'employer ses artifices à nous peigner et farder les
maux, et en allerger le sentiment. Si j'eusse esté chef de part,
j'eusse prins aultre voye plus naturelle, qui est à dire, vraye,
commode et sainte; et me feusse peut estre rendu assez fort
pour la borner: quoique nos medecins spirituels et corporels,
comme par complot faict entre eulx, ne treuvent auculte voye
t'à la guarison, ny remede aux maladies du corps et de l'ame,
que par le torment, la doulceur, et la peine. Les veilles, les
jeunes, les haires, les exils loingtains et solitaires, les prisons
perpetuelles, les verges, et autres afflictions, ont esté intro-
duites pour cela: mais en telle condition, que ce soyent veri-
tablement afflictions, et qu'il y ayt de l'aigreur poignante; et
qu'il n'en advienne point comme à un Gallio, lequel ayant
esté envoyé en exil en l'isle de Lesbos, on seut adverty à Rome
qu'il s'y donnoit du bon temps, et que ce qu'on luy avoit enjoinct
pour peine luy tournoit à commodité: parquoy ils se radviserent
de le rappeller prez de sa femme et en sa maison, et luy or-
donnerent de s'y tenir, pour accommoder leur punition à son
ressentiment. Car, à qui le jeuxne aiguiseroit la santé et l'alai-
gresse, à qui le poisson seroit plus appétissant que la chair, ce
ne seroit plus recepte salutaire: non plus qu'en l'aultre me-
decine, les drogues n'ont point d'effect à l'endroit de celuy qui
les prend avecques appetit et plaisir; l'amertume et la difficulté
sont circonstances servants à leur operation. Le naturel qui
accepteroit la rubarbe comme familiere, en corromproit l'usage;
il fault que ce soit chose qui blece nostre estomach, pour le
guarir: et icy fault la regle commune, que les choses se gua-
ressent par leurs contraires; car le mal y guarit le mal.

Cette impression se rapporte aulcunement à cette aultre si
ancienne, de penser gratifier au ciel et à la nature par nostre
massacre et homicide, qui feut universellement embrasse en
toutes religions. Encores du temps de nos peres, Amurat, en la
prinse de l'Isthme, immola six cents jeunes hommes grecs à
l'ame de son pere, à fin que ce sang servist de propition à
l'expiation des pechez du trespassé. Et en ces nouvelles terres
descouvertes en nostre aage, pures encore et vierges au prix
des nostres, l'usage en est aulcunement receu par tout; toutes
leurs idoles s'abruvent de sang humain, non sans divers exemples

1. Sénateur romain exilé pour avoir déplu à Tibère. Tacite, Annales, VI,
2. C.
d’horrible cruauté : on les brûle vifs, et demy rostis on les retire du brasier, pour leur arracher le cœur et les entrailles; à d’autres, voire aux femmes, on les escorche vives, et de leur peau ainsi sanglante en revet on et masque d’autrues. Et non moins d’exemples de constance et resolution; car ces pauvres gents sacrifiables, vieillards, femmes, enfants, vont, quelques jours avant, questants eux mesmes les aumosnes pour l’offrande de leur sacrifice, et se presentent à la boucherie, chantants et dansants avecques les assistants.

Les ambassadeurs du roy de Mexico, faisant entendre à Fernand Cortez la grandeur de leur maistre, aprez luy avoir dict qu’il avoit trente vassaux, desquels chacun pouvoit assembler cent mille combattants, et qu’il se tenoit en la plus belle et forte ville qui feust sous le ciel, luy adjousterent qu’il avoit à sacrifier aux dieux cinquante mille hommes par an. De vray, ils disent qu’il nourrissoit la guerre avecques certains grands peuples voisins, non seulement pour l’exercice de la jeunesse du pais, mais principalement pour avoir de quoy fournir à ses sacrifices par des prisonnier- de guerre. Ailleurs, en certain bourg, pour la bienvenue dudit Cortez, ils sacrifierent cinquante hommes tout à la fois. Je diray encore ce conte : aulcuns de ces peuples, ayant esté battus par luy, envoyèrent le reconnoistre, et rechercher d’amitié; les messagers luy presenterent trois sortes de presents, en cette maniere : « Seigneur, voylà cinq esclaves; si tu es un dieu fier qui te paisses de chair et de sang, mange les, et nous t’en amerrons davantage; si tu es un dieu debonnaire, voylà de l’encens et des plumes; si tu es homme, prend les oyseaux et les fruicts que voycy.»

CHAPITRE XXX

DES CANNIBALES.

Quand le roy Pyrrhus passa en Italie, aprez qu’il eut recongnoist l’ordonnance de l’armée que les Romains luy envoyaient au devant : «Je ne sçay, dict il, quels barbares sont ceulx cy (car les Grecs appelloient ainsi toutes les nations estrangeres), mais la disposition de cette armée que je veois n’est aulcunement barbare.» Autant en dirent les Grecs de celle que Flaminius fit passer en leur pais, et Philippus, veoyant d’un tertre l’ordre et distribution du camp romain, en son royaume, sous Publius Sulpiciu-Galba : Voylà comment il se fault garder de s’attacher aux opinions vulgaires, et les fault juger par la voye de la raison nou nar la voix commune.
J'ay eu long-temps avecques moy un homme qui avoit de-
meuré dix ou douze ans en cet aultre monde qui a esté dis-
covert en nostre siecle, en l'endroict où Villegaignon print terre, qu'il surnomma la France antarrique. Cette descouverte d'un
pays infiny semble estre de consideration. Je ne sçay si je me
puis respendre que il ne s'en face à l'advenir quelque aultre,
tant de personnages plus grands que nous ayant esté trompez
en cette cy. J'ai peur que nous ayons les yeulx plus grands que
le ventre, et plus de curiosité que nous n'avons de capacité :
ous embrassons tout, mais nous n'estreignons que du vent.

Platon introduit Solon racontant avoir apprins des presbretes
de la ville de Sais en Aegypte, que, jadis et avant le deluge, il
y avoit une grande isle nommée Atlantide, droit à la bouche
du destroict de Gibraltar, qui tenoit plus de païs que l'Afrique
et l'Asie toutes deux ensemble; et que les rois de cette contree
là, qui ne possedoient pas seulement cette isle, mais s'eyoyent
estendus dans la terre ferme si avant, qu'ils tenoient de la
largeur d'Afrique jusques en Aegypte, et de la longueur de l'Eur-
ope jusques en la Toscane, entreprinrent d'enjamber jusques
sur l'Asie, et subjuguer toutes les nations qui bordent la mer
Mediterranee jusques au golfe de la mer Majour; et pour cet
effect, traverserent les Espaignes, la Gaule, l'Italie, jusques en
la Grece, où les Atheniens les sousteinrent: mais que quelque
temps aprez, et les Atheniens, et eulx, et leur isle, feurent
engloutis par le deluge. Il est bien vraysemblable que cet
extrème ravage d'eau ayt fait des changements estranges aux
habitations de la terre, comme on tient que la mer a retrenché
la Sicile d'avecques l'Italie;

Hae loca, vi quondam et vasta convulsa ruina,

Dissiluisse ferunt, quum proterus utraque tellus
Una forst.

Chypre, d'avecques la Surie; l'isle de Negrepont, de la terre
ferme de la Beeoce; et joinct ailleurs les terres qui estoyent
divisees, comblant de limon et de sable les fosses d'entre deux:

Sterilisque diu palus, aptaque remis,
Viciae urbes alit, et grave senit aratum.

Au Brésil, où il arriva en 1557.
On Gibraltar, comme nous disons aujourd'hui. Nicot met l'un et l'autre. C.
Qu'on nomme à présent la mer Noire. C.
Autrefois, ces terres n'étoient, dit-on, qu'un meme continent; par un violent
Un marais longtemps stéride, et traversé par les rames, conoit maintenant
Mais il n’y a pas grande apparence que cette isle soit ce monde nouveau que nous venons de discoverir; car elle touchoit quasi l’Espaigne, et ce seroit un effect incroyable d’inondation de l’en avoir recuée, comme elle est, de plus de douze cents lieues; oultre ce que les navigations des modernes ont desjà presque discovert que ce n’est point une isle, ains terre ferme et continent avecques l’Inde orientale d’un costé, et avecques les terres qui sont soubs les deux polés d’autlre part; ou si elle en est separee, que c’est d’un si petit deströict et intervalle, qu’elle ne merite pas d’estre nommée isle pour cela.

Il semble qu’il y ayt des mouvements, naturels les uns, les aultres fiebvreux, en ces grands corps comme aux nostres. Quand je considere "impression que ma rivière de Dordoigne fait, de mon temps, vers la rive droict de sa descente, et qu’en vingt ans elle a tant gaigné, et desrôble le fondement à plusieurs bastiments, je veois bien que c’est une agitation extraordinaire; car si elle feust toussours allée ce train, ou deut aller à l’advenir, la figure du monde seroit renversée: mais il leur prend des changements; tantost elles e’sespandent d’un costé, tantost d’un aultre, tantost elles se contiennent. Je ne parle pas des soubdaines inondations de quoy nous manions les causes. En Medoc, le long de la mer, mon frère, sieur d’Arsac, veoid une sienne terre ensepvelie soubs les sables que la mer vomit devant elle; le faiste d’aucuns bastiments paroit encore: ses rentes et domaines se sont eschangée en pasquages bien maigres. Les habitants disent que, depuis quelque temps, la mer se poulse si fort vers eulx, qu’ils ont perdu quatre lieues de terre. Ces sables sont ses fourriers; et veoyons de grandes montjoies d’arene mouvante, qui marchent d’une demie lieue devant elle, et gaignent saïs.

L’aultre tesmoignage de l’antiquité auquel on veult rapporter cette descouverte est dans Aristote, au moins si ce petit livret des Merveilles inouyes est à luy. Il raconte là que certains Carthaginois s’estants jectez au travers de la mer Atlantique, hors le deströict de Gibaltar, et navigé long-temps, avoient discovert enfin une grande isle fertile, toute revestue de bois, et arrousee de grandes et profondes rivières, fort esloingnee de toutes terres ferme; et qu’eulx, et aultres depui, attirez par la bonté et fertilité du terroir, s’y en allèrent avecques leurs femmes et leurs enfants, et commencèrent à s’y habituer. Les seigneurs de Carthage, veoyants que leur pais se depueuploït peu à peu, feirent defense expresse, sur peine de mort, que nul n’eust plus à aller là, et en chasserent ces nouveaux habitants, craignants, à ce qu’on dict, que par succession de temps ils no
veinissent à multiplier tellement, qu'ils les supplantassent eux mesmes et ruinassent leur estat. Cette narration d'Aristote n'a non plus d'accord avecques nos terres neufves.

Cet homme que j'avois, estoit homme simple et grossier; qui est une condition propre à rendre veritable tesmoignage; car les fines gens regardent bien plus curieusement et plus de choses, mais ils les glosent; et, pour faire valoir leur interpretation, et la persuader, ils ne se peuvent garder d'alterer un peu l'histoire; ils ne vous representent jamais les choses pures, ils les inclinent et masquent selon le visage qu'illis leur ont veu; et, pour donner credit à leur jugement et vous y attirer, pres-tent volontiers de ce costé là à la matiere, l'allongen et l'amplifient. Ou il faut un homme tresfidelle, ou si simple, qu'il n'ayt pas de quoy bastir et donner de la vraysemblance à des inventions faulses, et qui n'ayt rien esposué. Le mien estoit tel, et outre cela, il m'a fait veoir à diverses fois plusieurs matelots et marchands qu'il avoit cogeus en ce voyage: ainsi, je me contente de cette information, sans m'enquerir de ce que les cosmographes en disent. Il nous fauldroit des topographes qui nous feissent narration particuliere des endroicts où ils ont esté: mais pour avoir cet advantage sur nous, d'avoir veu la Palestine, ils veulent jouir du privilege de nous conter des nouvelles de tout le demourant du monde. Je vouldrois que chacun escrivist ce qu'il scrait, et autant qu'il en scrait, non en cela seulement, mais en tous aultres subjects: car tel peut avoir quelque particuliere science ou experience de la nature d'une riviere ou d'unefontaine, qui ne scrait au reste que ce que chacun scrait; il entreprendra toutesfois, pour faire courir ce petit loppin, d'escrire toute la physique. De ce vice sourdent plusieurs grandes incommodez.

Or, je treuve, pour revenir à mon propos, qu'il n'y a rien de barbare et de sauvage en cette nation, à ce qu'on m'en a rapporté, sinon que chacun appelle barbarie ce qui n'est pas de son usage. Comme de vray nous n'avons aultre mire de la verité et de la raison, que l'exemple et idee des opinions et usances du pais ou nous sommes; là est toujours la parfaicte religion, la parfaite police, parfaict et accompl usage de toutes choses. Ils sont sauvages, de mesme que nous appellons sauvages les fruicts que nature de soy et de son progrez ordinaire a produict; tandis qu'à la verité ce sont ceulx que nous avons alterez par nostre artifice, et destournez de l'ordre commun, que nous devrions appeller plusost sauvages: en ceulx là sont vifves et vigoureuses les vrayes et plus utiles et naturelles vertus et proprietez; lesquelles nous avons abbastardies en ceulx cy,
les accommodants au plaisir de nostre goust corrompu; et si pourtant, la saveur mesme et delicatessse se trouve, à nostre goust mesme, excellente, à l'envi des nostres, en divers fruits de ces contrees là, sans culture. Ce n'est pas raison que l'art gaigne le point d'honneur sur nostre grande et puissante mere nature. Nous avons tant recharge la beaute et la richesse de ses ouvrages par nos inventions, que nous l'avons du tout estouffée: si est ce que partout où sa pureté reluict, elle faict une merveilluse honte à nos vaines et frivoles entreprinses.

Et veniunt hederæ sponte sua melius;
Surgit et in solis formosior arbutus antris;

Et volucres nulla dulcis arte canunt 1.

Tout nos efforts ne peuvent seulement arriver à representer le nid du moindre oyselet, sa contexure, sa beaute, et l'utilité de son usage; non pas la tissure de la chestive araignée.

Toutes choses, dict Platon, sont productes ou par la nature, ou par la fortune, ou par l'art: les plus grandes et plus belles, par l'une ou l'autre des deux premieres; les moindres et imparfaites, par la derniere.

Ces nations me semblent donques ainsi barbares pour avoir receu fort peu de façon de l'esprit humain, et estre encore fort voisines de leur naifveté originelle. Les loix naturelles leur commandent encore, fort peu abbastardies par les nostres; mais c'est en telle pureté, qu'il me prend quelquesfois desplaisir de quoy la cognoissance n'en soit venue plus tost, du temps qu'il y avoit des hommes qui en eussent sceu mieux juger que nous: il me desplais que Lycurgus et Platon ne l'ayent eue; car il me semble que ce que nous voyons par experience en ces nations là surpasson non seulement toutes les peintures de quoy la poésie a embelly l'aage doré, et toutes ses inventions à feindre une heureuse condition d'hommes, mais encore la conception et le desir mesme de la philosophie: ils n'ont peu imaginer une naifveté si pure et simple, comme nous le voyons par experience; ny n'ont peu croire que nostre societé se peust maintenir avecques si peu d'artifice et de soudeure humaine. C'est une nation, diroy je à Platon, en laquelle il n'y a aucune espece de trafique, nulle cognoissance de lettres, nulle science de nombres, nul nom de magistrat ny de superiorité politique, nul usage de service, de richesse ou de pauvreté, nuls contracts,
nulls successions, nulls partages, nulls occupations qu’oysifves, nul respect de parenté que commun, nulls vestemens, nulle agriculture, nul metal, nul usage de vin ou de bled; les paroles mesmes qui signifient le mensonge, la trahison, la dissimulation, l’avarice, l’envie, la detraction, le pardon, inonyes. Combien trouveroit il la republique qu’il a imaginee, esloingnee de cette perfection! [Viri a diis recentes 1.]

Hos natura modos primum dedit 2.

Au demourant, ils vivent en une contree de pais tresplaisante et bien temperee : de façon qu’a ce que m’ont dict mes tesmoings, il est rare d’y veoir un homme malade; et m’ont assuré n’en y avoir veu aucun tremblant, chassieux, esdenté, ou courbé de vieillesse. Ils sont assis le long de la mer, et fermez du costé de la terre de grandes et hautes montaignes, ayants, entre deux, cent lieues ou environ d’estendue en large. Ils ont grande abondance de poisson et de chairs qui n’ont aucune ressemblance aux nostres; et les mangent sans aultre artifice que de les cuire. Le premier qui y mena un cheval, quoy qu’il les eust practiquez à plusieurs aultres voyages, leur feit tant d’horreur en cette assiette, qu’ils le tuèrent à coups de traicts avant que le pouvoir recoignoistre. Leurs bastiments sont fort longs, et capables de deux ou trois cents ames, estoffez d’escorce de grands arbres, tenans à terre par un bout, et se soutenans et appuyants l’un contre l’autltre par le faiste, à la mode d’aulcunes de nos granges, desquels la couverture pend jusques à terre et sert de flancq. Ils ont du bois si dur, qu’ils en coupent, et en font leurs especes et des grils à cuire leur viande. Leurs licts sont d’un tissu de cotton, suspendus contre le toict comme ceulx de nos navires, à chacun le sien; car les femmes couchent à part des maris. Ils se levent avecques le soleil, et mangent soubdain aprez s’estre levez, pour toute la journée : car ils ne font aultre repas que celuy là. Ils ne boivent pas lors, comme Suidas dict de quelques aultres peuples d’Orient, qui beuvoient hors du manger: ils boivent à plusieurs fois sur jour, et d’autant. Leur bruvage est fait de quelque racine, et est de la couleur de nos vins clairets; ils ne le boivent que tiede. Ce bruvage ne se conserve que deux ou trois jours; il a le goust un peu picquant, nullement fumeux; salutaire à l’estomach, et laxatif à ceulx

1. Voilà des hommes qui sortent de la main des dieux. Sénèque, Épist. 90. Cette citation ne se trouve que dans l’exemplaire dont s’est servi Naigeon. Montaigne la suprima peut-être à cause de la suivante. J. V. L.

qui ne l'ont accoustumé : c'est une boisson tresagréable à qui y est duyt. Au lieu de pain, ils usent d'une certaine matière blanche comme du coriandre confit : j'en ai tasté ; le goust en est doux et un peu fade. Toute la journée se passe à danser. Les plus jeunes vont à la chasse des bestes, à tout des arcs. Une partie des femmes s'amuse en ce pendant à chauffer leur bruvage, qui est leur principal office. Il y a quelqu'un des vieillards qui, le matin, avant qu'ils se mettent à manger, presche en commun toute la grange, en se promenant d'un bout à aultre, et redissant une même clause à plusieurs fois, jusques à ce qu'il ayt achevé le tour ; car ce sont bastiments qui ont bien cent pas de longueur. Il ne leur recommande que deux choses, la vaillance contre les ennemis, et l'amitié à leurs femmes : et ne faillent jamais de remarquer cette obligation pour leur refrain, « que ce sont elles qui leur maintiennent leur boisson tiette et assaisonnée. » Il se voeoid en plusieurs lieux, et entre aultres chez moy, la forme de leurs licts, de leurs cordous, de leurs espees, et brasselets de bois, de quoy ils couvrent leurs poignets aux combats, et des grandes cannes ouvertes par un bout, par le son desquelles ils soustiennent la cadence en leur danse. Ils sont raz partout, et se font le poil beaucoup plus nettement que nous, sans aultre rasoir que de bois ou de pierre. Ils croyent les ames éternelles ; et celles qui ont bien merité des dieux, estre logées à l'endroit du ciel où le soleil se leve ; les mauldites, du costé de l'occident.

Ils ont je ne sçay quels presbtres et prophètes, qui se presentent bien rarement au peuple, ayants leur demeure aux montaignes. À leur arrivée, il se fait une grande feste et assemblée solennelle de plusieurs villages : chasque grange, comme je l'ay descripte, fait un village, et sont environ à une liene françoise l'une de l'autre. Ce prophète parle à euxx en public, les exhortant à la vertu et à leur devoir : mais toute leur science ethique ne contient que ces deux articles : de la resolution à la guerre, et affection à leurs femmes. Cettuy cy leur prognostique les choses à venir, et les evenements qu'ils boivent esperer de leurs entreprinses ; les achemine ou destourne de la guerre : mais c'est par tel si, que ou il fault à bien deviner, et s'il leur advient aultrement qu'il ne leur a predict, il est hasché en mille pieces s'ils l'attrapent, et condamné pour faulx prophete. A cette cause, celuy qui s'est une fois mesconté, on ne le veoïd plus.

C'est don de Dieu quella divination : voylà pourquoi ce debvroit estre une imposture punissable d'en abuser. Entre les Scythes, quand les devins avoient failly de rencontre, ou les couchoit,
enforcez de pieds et de mains, sur des charriotes pleines de bruyère, tirées par des bœufs, en quoy on les faisoit brusler. Ceulx qui manient les choses subjectes à la conduite de l'Humaine suffisance sont excusables d'y faire ce qu'ils peuvent : mais ces aulxres, qui nous viennent pipant des assurances d'une faculté extraordinaire qui est hors de nostre cognoisance, fault il pas les punir de ce qu'ils ne maintiennent l'effet de leur promesse, et de la temerité de leur imposture ?

Ils ont leurs guerres contre les nations qui sont au delà de leurs montaignes, plus avant en la terre ferme, ausquelles ils vont tous nuds, n'ayants aulxres armes que des arcs ou des espées de bois appointées par un bout, à la mode des langues de nos espieux. C'est chose esmerveillable que de la fermeté de leurs combats, qui ne finissent jamais que par meurtre et effusion de sang : car de routes et d'effroy, ils ne seavent que c'est. Chacun rapporte pour son trophée la teste de l'ennemy qu'il a tué, et l'attache à l'entree de son logis. Apres avoir long-temps bien traicté leurs prisonniers, et de toutes les commoditez dont ils se peuvent adviser, ceulx qui en est le maistre fait une grande assemblée de ses cogoisants. Il attache une chordre à l'un des bras du prisonnier, par le bout de laquelle il le tient esloigné de quelques pas, de peur d'en estre offensé, et donne au plus cher de ses amis l'autre bras à tenir de mesme ; et eulx deux, en presence de toute l'assemblée, l'assomment à coups d'espee. Cela fait, ils le rostissent, et en mangent en commun, et en envoyent des loppins à ceulx de leurs amis qui sont absents. Ce n'est pas, comme on pense, pour s'en nourrir, ainsi que faisoient anciennement les Scythes; c'est pour representer une extreme vengeance : et qu'il soit ainsin, ayant apperceu que les Portugais, qui s'estoient r'alliez à leurs adversaires, usoient d'une aulxre sorte de mort contre eulx, quand ils les prenoient, qui estoit de les enterrer jusques à la ceinture, et tirer au demourant du corps force coups de traicts, et les pendre aprez ; ils penserent que ces gents icy de l'autre monde (comme ceulx qui avoient semé la cogoissance de beaucoup de vices parmy leur voisinage, et qui estoient beaucoup plus grands maistres qu'eulx en toute sorte de malice) ne prenoient pas sans occasion cette sorte de vengeance, et qu'elle deboit estre plus aigre que la leur; dont ils commencerent de quitter leur façon ancienne pour suyvre cette cy. Je ne suis pas marry que nous remarqueons l'horreur barbaresque qu'il y a en une telle action ; mais ouien bien de quoy, jugeants à point de leurs faultes, nous soyons si aveuglez aux nostres. Je pense
qu'il y a plus de barbarie à manger un homme vivant, qu'à le manger mort ; à deschirer par torments et par gêne humaines un corps encore plein de sentiment, le faire rostir par le menu, le faire mordre et meurtrir aux chiens et aux pourceaux (comme nous l'avons non seulement eu, mais veu de fresche mémoire, non entre des ennemis anciens, mais entre des voisins et concitoyens, et qui pis est, soubs pretexte de piété et de religion), que de le rostir et manger aprez qu'il est tres-passé.

Chryssippus et Zenon, chefs de la secte stoïque, ont bien pensé qu'il n'y ait aucun mal de se servir de nostre charognne à quoy que ce feust pour nostre besoing, et d'en tirer de la nourriture ; comme nos ancetres, estants assiegez par Cesar en la ville d'Alexia, se resolurent de sustenir la faim de ce siege par les corps des vieillards, des femmes et aultres personnes nuisiles au combat.

Vascones, ut fama est, alimentis talibus usi
Produxere animas 1.

Et les medecins ne craignent pas de s'en servir à toute sorte d'usage pour nostre santé, soit pour l'appliquer au dedans ou au dehors. Mais il ne se trouva jamais aucune opinion si des-reglee qui excusast la trahison, la desloyauté, la tyrannie, la cruauté, qui sont nos fautes ordinaires. Nous les pouvons donc bien appeller barbares, eu esgard aux regles de la raison ; mais non pas eu esgard à nous, qui les surpassons en toute sorte de barbarie. Leur guerre est toute noble et generouse, et a autant d'excuse et de beaute que cette maladie humaine en peut recevoir : elle n'a aultre fondement parmy eulx, que la seule jalouse de la vertu. Ils ne sont pas en debat de la conqueste de nouvelles terres ; car ils jouysssent encore de cette uberté naturelle qui les fournit, sans travail et sans peine, de toutes choses necessaires, en telle abondance, qu'ils n'ont que faire d'agrandir leurs limites. Ils sont encore en cet heureux point de ne desirer qu'autant que leurs nécessitez naturelles leur ordonnent : tout ce qui est au delà est superflu pour eulx. Ils s'entr'appellent généralement, ceulx de mesme aage, freres ; enfants, ceulx qui sont au dessous ; et les vieillards sont pères à tous les aultres. Ceulx cy laissent à leurs héritiers en commun cette pleine possession de bien par indivis, sans autlre tiltre que celuy tout pur que nature donne à ses creatures, les produisant au monde. Si leurs voisins passent les montaignes pour

1. On dit que les Gascons prolongèrent leur vie en se nourrissant de chair humaine. JUVÉNAL, Sat., XV, 93.
les venir assaillir, et qu'ils emportent la victoire sur eulx, l'acquest du victorieux, c'est la gloire et l'avantage d'estre demouré maistre en valeur et en vertu, car aultrement ils n'ont que faire des biens des vaincus ; et s'en retournent à leurs païs, où ils n'ont faulve d'aulcune chose necessaire, ny faulve encore de cette grande partie, de scâvoir heureusement jouyr de leur condition et s'en contenter. Autant en font ceulx cy à leur tour ; ils ne demandent à leurs prisonniers aultre rançon que la confession et la recognoissance d'estre vaincus ; mais il ne s'en treuve pas un en tout un siecle qui n'ayme mieulx la mort, que de relascher, ny par contenance ny de parole, un seul point d'une grandeur de courage invincible ; il ne s'en veoid aulcun qui n'ayme mieulx estre tué et mangé, que de requérir seulement de ne l'estre pas. Ils les traitent en toute liberté, à fin que la vie leur soit d'autant plus chere ; et les entretiennent commuêmeement des menaces de leur mort future, des torments qu'ils y auront à souffrir, des apprests qu'on dresse pour cet effect, du destrenchement de leurs membres, et du festin qui se fera à leurs despens. Tout cela se fait pour cette seule fin, d'arracher de leur bouche quelque parole molle ou rabaissee, ou de leur donner envie de s'enfuyr, pour gaigner cet advantage de les avoir espouvantez, et d'avoir faict force à leur constance. Car aussi, à le bien prendre, c'est en ce seul poinct que consiste la vraie victoire :

Victoria nulla est,
Quam quæ confessos animo quoque subjugat hostes.

Les Hongres, tresbelliqueux combattants, ne poursuyvoient jadis leur poincte oultre ces termes, d'avoir rendu l'ennemey à leur mercy ; car, en ayant arraché cette confession, ils le laissoient aller sans offense, sans rançon : sauf, pour le plus, d'en tirer parole de ne s'armer dez lors en avant contre eulx. Assez d'avantages gaignons nous sur nos ennemis, qui sont advantages empruntez, non pas nostres : c'est la qualité d'un portefaix, non de la vertu, d'avoir les bras et les jambes plus roides : c'est une qualité morte et corporelle, que la disposition ; c'est un coup de la fortune, de faire bruncher nostre ennemy, et de luy esblouyr les yeulx par la lumiere du soleil ; c'est un tour d'art et de science, et qui peult tumber en une personne lasche et de neant, d'estre suffisant à l'escrime. L'estimation et le prix d'un homme consiste au cœur et en la volonte : c'est là où gist son vrai honneur. La vaillance, c'est la fermeté, non pas des

1. Il n'y a de véritable joie que celle qui force l'ennemi à s'avouer vaincu.

Claudien, de sexto Consulatu Honorii, v. 248.
jambes et des bras, mais du courage et de l’ame ; elle ne consiste pas en la valeur de nostre cheval, ny de nos armes, mais en la nostre. Celuy qui tumbe obstiné en son courage, si suceederit, de genu pugnat ; qui, pour quelque danger de la mort voixine, ne relasche aucun point de son asseurance ; qui regarde encore, en rendant l’ame, son ennemy d’une veue ferme et desdaignesuse, il est battu, non pas de nous, mais de la fortune ; il est tué, non pas vaincu : les plus vaillants sont par fois les plus infortuniez. Aussi y a il des pertes triumphantes à l’envi des victoires. Ny ces quatre victoires soeurs, les plus belles que le soleil ayt oncques veu de ses yeulx, de Salamine, de Platee, de Mycale, de Sicile, n’oserent oncques opposer toute leur gloire ensemble à la gloire de la desconfiture du roy Leonidas et des siens au pas des Thermopyles. Qui courut jamais d’une plus glorieruse envie et plus ambitieuse au gaing du combat, que le capitaine Ischolas à la perte ? qui plus ingenieusement et curieusement s’est asseuré de son salut, que luy de sa ruyne ? Il estoit commis à defendre certain passage du Peloponnese contre les Arcadiens: pour quoy faire, se trouvant du tout incapable, veu la nature du lieu et inegalitez des forces, et se resolvant que tout ce qui se presenteroit aux ennemis auroit de necessité à y demourer ; d’autre part, estimant indigne et de sa propre vertu et magnanimité, et du nom lace-demonien, de faillir à sa charge, il print entre ces deux extrémitiez un moyen party, de telle sorte : les plus jeunes et dispos de sa troupe, il les conserva à la tuition et service de leur pais, et les y renvoya; et avecques ceux desquels le default cetoit moins important, il delibera de soutenir ce pas, et par leur mort en faire acheter aux ennemis l’entree la plus chere qu’il luy seroit possible, comme il adveoit ; car estant tantost environné de toutes parts par les Arcadiens, aprez en avoir faict une grande boucherie, luy et les siens feurent toujours mis au fil de l’espee. Est il quelque trophée assigné pour les vainqueurs, qui ne soit mieulx deu à ces vaincus ? Le vray vaincre a pour son roolle l’estour, non pas le salut ; et consiste l’honneur de la vertu à combattre, non à battre.

Pour revenir à nostre histoire, il s’en fault tant que ces prisonniers se rendent pour tout ce qu’on leur faict, qu’au rebours, pendant ces deux ou trois mois qu’on les garde, il portent une contenance gaye, ils pressent leurs maistres de se haster de les

1. S’il tombe, il combat à genoux. Sénèque, de Providentia, c. 2. Le texte porte : etiam si ceciderit. J. V. L.

2. Estour ou «tor, vieux mot qui signifie chœ, mêlée, combat. C.
mettre en cette espreuve, ils les desfient, les injurient, leur reprochent leur lascheté, et le nombre des batailles perdues contre les leurs. J'ay une chanson faict par un prisonnier, où il y a ce trait : « Qu'ils viennent hardiment trestous, et s'assemblent pour disner de luy ; car ils mangeront quant et quant leurs peres et leurs ayeulx qui ont servy d'aliment et de nourriture à son corps ; ces muscles, dict il, cette chair et ces veines, ce sont les vostres, pauvres fols que vous estes ; vous ne reconnaissez pas que la substance des membres de vos ancestres s'y tient encorres ; savourez les bien, vous y trouverez le goust de votre propre chair. » Invention qui ne sent aulcument la barbarie. Ceulx qui les peignent mourantes, et qui representent cette action quand on les assomme, ils peignent le prisonnier crachant au visage de ceulx qui le tuent, et leur faisant la moue. De vray, il ne cessent jusques au dernier soupir de les braver et desfier de parole et de contenance. Sans mentir, au prix de nous, voylà des hommes bien sauvages : car ou il faut qu'ils le soient bien à bon escient, ou que nous le soyons ; il y a une merveilleuse distance entre leur forme et la nostre.

Les hommes y ont plusieurs femmes, et en ont d'autant plus grand nombre qu'ils sont en meilleure reputation de vaillance. C'est une beaulté remarquable en leurs mariages, que la mesme jalousie que nos femmes ont pour nous empescher de l'amitié et bienveillance d'aultres femmes, les leurs l'ont toute parcellle pour la leur acquier : estants plus soingneuses de l'honneur de leurs maris que de toute aultre chose, elles cherchent et mettent leur solicitude à avoir le plus de compagnes qu'elles peuvent, d'autant que c'est un tesmoignage de la vertu du mary. Les nostres criront au miracle : ce ne l'est pas ; c'est une vertu proprement matrimoniale, mais du plus hault estage. Et en la Bible, Lia, Rachel, Sara, et les femmes de Jacob, fournirent leurs belles servantes à leurs maris : et Livia seconda les appetits d'Auguste, à son interest ; et la femme du roy Dejotaros, Stratonique, presta non seulement à l'usage de son mary une fort belle jeune fille de chambre qui la servoit, mais en nourrit soingneusement les enfants, et leur feit espaule à succeder aux estats de leur Pere. Et à fin qu'on ne pense point que tout cecy se face par une simple et servile obligation à leur usance, et par l'impression de l'auctorité de leur ancienne coutume, sans discours et sans jugement, et pour avoir l'ame si stupide que de ne pouvoir prendre aultre party, il faut alleguer quelques traicts de leur suffisance. Oultre celuy que je viens de reciter de l'une de leurs chansons guerrières, j'en ay une aultre amoureuse, qui commence en ce sens : « Couleuvre,
LIVRE I. CHAPITRE XXX. 187

arreste toy ; arreste toy, couleuvre, à fin que ma sœur tire sur le patron de ta peinture la façon et l'ouvrage d'un riche cordon que je puisse donner à ma mie : ainsi soit en tout temps ta beaute et ta disposition préfère à tous les aultres serpents. » Ce premier couplet, c'est le refrain de la chanson. Or, j'ay assez de commerce avec la poésie pour juger cecy, que non seulement il n'y a rien de barbarie en cette imagination, mais qu'elle est tout à faict anacreontique. Leur langage, au demeurant, c'est un langage doux, et qui a le son agréable, retirant aux terminaisons grecques.

Trois d'entre eulx, ignorants combien coustera un jour à leur repos et à leur bonheur la cognoissance des corruptions de deça, et que de ce commerce naistra leur ruyne, comme je presuppose qu'elle soit desjà avancée (bien miserable de s'estre laissez piper au desir de la nouvelleté, et avoir quitté la douceur de leur ciel pour venir voir le nostre !), feurent à Rouan du temps que le feu roy Charles neufviesme y estoit. Le roy parla à eulx longtemps. On leur feit voir nostre façon, nostre pompe, la forme d'une belle ville. Apres cela, quelqu'un en demanda leur avis, et voulut sçavoir d'eulx ce qu'ils y avoient trouvé de plus admirable : ils répondirent trois choses, dont j'ai perdu la troisié me, et en suis bien marry ; mais j'en ay encorez deux en memoire. Ils dirent qu'ils trouvoient en premier lieu fort estrange que tant de grands hommes portants barbe, forts et armez, qui estoient autour du roy (il est vraysemblable qu'ils parloient des Souisses de sa garde), se soubmississent à obeîr à un enfant, et qu'on ne choisissoit plustost quelqu'un d'entre eulx pour commander. Secondement (ils ont une façon de langage telle, qu'ils nommment les hommes moitié les uns des aultres), qu'ils avoient apperceu qu'il y avoit parmy nous des hommes pleins et gorcez de toutes sortes de commoditez, et que leurs moitié estoient mendiants à leurs portes, descharnez de faim et de pauvreté ; et trouvoient estrange comme ces moitié icy necessitez es pouvoient souffrir une telle injustice, qu'ils ne prissent les aultres à la gorce, ou meissent le feu à leurs maisons.

Je parlay à l'un d'eulx fort long-temps ; mais j'avois un truchement qui me suyvoit si mal, et qui estoit si empesché à recevoir mes imaginations, par sa bestise, que je n'en peus tirer rien qui vaille. Sur ce que je luy demanday quel fruit il recevoit de la superiorité qu'il avoit parmy les siens (car c estoit un capitaine, et nos matelots le nommoient roy), il me dict que c estoit « Marcher le premier à la guerre : » De combien d'hommes il estoit suvy? il me montra une espace de lieu,
pour signifier que c' estoit autant qu'il en pourroit en une telle espace; ce pouvoit estre quatre ou cinq mille hommes: Si hors la guerre toute son auctorité estoit expiree? il dict « Qu'il luy en restoit cela, que, quand il visitoit les villages qui dependoient de luy, on luy dressoit des sentiers au travers des haves de leurs bois, par où il peust passer bien à l'ayse. » Tout cela ne va pas trop mal: mais quoy! ils ne portent point de haut de chausses.

CHAPITRE XXXI

QU'IL FAUT SOBREMENT SE MESLER DE JUGER D'ES ORDONNANCES DIVINES.

Le vray champ et subject de l'imposture sont les choses incognues: d'autant que, en premier lieu, l'estrangeté mesme donne credit; et puis, n'estants point subjectes à nos discours ordinaires, elles nous ostent le moyen de les combattre. A cette cause, dict Platon, est il bien plus aysé de satisfaire, parlant de la nature des dieux, que de la nature des hommes, parce que l'ignorance des auditeurs preste une belle et large carriere, et toute liberté au maniement d'une matiere cachee. Il advient de là qu'il n'est rien creu si fermement que ce qu'on scait le moins; ny gents si assurez que ceulx qui nous content des faibles, comme alchymistes, prognostiqueurs, judiciaires, chirodontiens, medecins, id genus omne 1; ausquels je joindrois volontiers, si j'osois, un tas de gents, interpretes et contreroolleurs ordinaires des desseings de Dieu, faisants estat de trouver les causes de chasque accident, et de veoir dans les secrets de la volonté divine les motifs incomprehensibles de ses œuvres; et, quoique la varieté et discordance continuelle des evenements les reject de coing en coing, et d'orient en occident, ils ne laissent de suyvre pourtant leur esteuf 2, et de mesme creon peindre le blanc et le noir.

En une nation indienne, il y a cette louable observance: quand il leur mesadvient en quelque rencontre ou bataille, ils en demandent publicquement pardon au soleil, qui est leur dieu, comme d'une action injuste; rapportants leur heur ou malheur à la raison divine, et luy soubmettant leur jugement et discours. Suffit à un chrestien croire toutes choses venir de

1. Et tous les gens de cette espece. Horace, Sat., I, 2, 2.
2. Au propre, leur balle; au figuré, leur jeu. E. J.
Irenee ils amiral mais comme mais rencont l'on trouve sonnent par à verges desfortunes cident, les Nostre criistable prendre mauvais, quelqu Dieu, quel Dieu, deuicte fler tion à qui bons et cette son gagé feust y exaggerer qu'elles vrayi moyen manie craindre, confustin qui d'Anjou, nent leur la 1. est si si estranges ont jamais hérésie, en aussi aussi mauvais fortunes. est en fay, ce que je veois en usage, de chercher à fermir et appuyer nostre religion par la prosperité de nos entreprinses. Nostre creance a assez d'aultres fondements, sans l'auctoriser par les evenements; car le peuple accoustumé à ces arguments plusibles et proprement de son goust, il est dangier, quand les evenements viennent à leur tour contraires et desadvanta geux, qu'il en esbranle sa foy : comme aux guerres où nous sommes pour la religion, ceulx qui eurent l'avantage à la rencontre de la Rochelableille 1, faisants grand'feste de cet accident, et se servants de cette fortune pour certaine approbation de leur party; quand ils viennent aprez à excuser leurs desfortunes de Montcontour et de Jarnac, sur ce que ce sont verges et chastiments paternels, s'ils n'ont un peuple du tout à leur mercy, ils luy font assez aysemement sentir que c'est prendre d'un sac deux moultures, et de mesme bouche souffler le chaud et le froid. Il vauldroit mieux l'entretenir des vray fondements de la verité. C'est une belle bataille navale qui s'est gaignée ces mois passez contre les Turcs, soubs la conduicte de dom Joan d'Austria : mais il a bien pleu à Dieu en faire aultresfois veoir d'aultres telles, à nos despeus. Somme, il est malaysé de ramener les choses divines à nostre balance, qu'elles n'y souffrent du deschet. Et qui vauldroit rendre rai son de ce que Arius, et Leon son pape, chefs principauxx de cette heresie, moururent en divers temps de morts si pareilles et si estranges (car retirez de la dispute, par douleur de ventre, à la garde-robe, tous deux y rendirent subitement l'ame), et exaggrer cette vengeance divine par la circonstance du lieu, y pourroit bien encorez adjouster la mort de Heliogabalus, qui feust aussi tué en un retraict : mais quoy! Ireneec se trouve engagé en mesme fortune. Dieu nous voulant apprendre que les bons ont aultre chose à esperer, et les mauvais aultre chose à craindre, que les fortunes ou infortunes de ce monde, il les manie et applique selon sa disposition occulte, et nous oste le moyen d'en faire sottement nostreproufit. Et se mocquent ceulx qui s'en veulent prevaloir selon l'humaine raison : ils n'en donnent jamais une touche, qu'ils n'en reçoivent deuex. Saint Au gustin en fait une belle preuve sur ses adversaires. C'est un conflit qui se decide par les armes de la memoire, plus que

1. Grande escarmouche entre les troupes de l'amiral de Coligny et celles du duc d'Anjou, au mois de mai 1569. C.
par celles de la raison. Il se fault contenter de la lumière qu'il plaist au soleil nous communiquer par ses rayons; et qui esterera ses yeulx pour en prendre une plus grande dans son corps mesme, qu'il ne treuve pas estrange si, pour la peine de son oultrecuidance, il y perd la vue. *Quis hominum potest scire consilium Dei? aut quis poterit cogitare quid velit Dominus*?

**CHAPITRE XXXII**

**DE FUIR LES VOLUPTEZ, AU PRIX DE LA VIE.**

J'avois bien veu convenir en cecy la pluspart des anciennes opinions : Qu'il est heure de mourir lors qu'il y a plus de mal que de bien à vivre; et que de conserver nostre vie à nostre torment et incommodité, c'est chocquer les regles mesmes de nature, comme disent ces vieux enseignements :

**Kûàov to (iiçv, Ç'jvâXi<ii{2,**

Mais de pousser le mespris de la mort jusques à tel degré, que de l'employer pour se distraire des honneurs, richesses, grandeurs, et aultres faveurs et biens que nous appellons de la fortune, comme si la raison n'avoit pas assez à faire à nous persuader de les abandonner, sans y adjouster cette nouvelle recharge, je ne l'avois vu ny commander ny practiquer, jusques lors que ce passage de Seneca me tumba entre mains, auquel conseillant à Lucilius, personnage puissant et de grande auctorité autour de l'empereur, de changer cette vie voluptueuse et pompeuse, et de se retirer de cette ambition du monde à quelque vie solitaire, tranquille et philosophique; sur quoy Lucilius alleguoit quelques difficultez : « Je suis d'advis, dict il, que tu quittes cette vie là, ou la vie tout à faict : bien te conseille je de suyvre la plus doulce voye, et de destacher plustost que de rompre ce que tu as mal noué; pourveu que, s'il ne se peult aultrement destacher, tu le rompes : il n'y a homme si couard qui n'ayme mieulx tumber une fois, que de demourer tousjours en bransle. » J'eusse trouvé ce conseil sor-

1. Quel homme peut connaitre les desseins de Dieu, ou imaginer ce que veut 1 Seigneur? *Sapient., IX, 13.*

2. **Sapient., IX, 13.**
table à la rudesse stoïcque, mais il est plus étrange qu'il soit emprunté d'Epicurus, qui ecrisit à ce propos choses toutes pareilles à Idomeneus. Si est ce que je pense avoir remarqué quelque trait semblable parmy nos gents, mais avecques la moderation christienne.

Sainct Hilaire, evêque de Poitiers, ce fameux ennemy de l'heresie arienne, estant en Syrie, feut adverty qu'Abra, sa fille unique, qu'il avoit par deça avecques sa mere, estoit poursuyvie en mariage par les plus apparents seigneurs du pais, comme fille tresbien nourrie, belle, riche, et en la fleur de son age : il luy escrivit (comme nous veoyons) qu'elle ostast son affection de tous ces plaisirs et advantages qu'on luy presentoit; qu'il luy avoit trouvé en son voyage un party bien plus grand et plus digne, d'un mary de bien aultre pouvoir et magnificence, qui luy feroit present de robbes, et de joyaux de prix inestimable. Son desseing estoit de luy faire perdre l'appetit et l'usage des plaisirs mondains, pour la joindre toute à Dieu; mais à cela le plus court et le plus certain moyen luy semblant estre la mort de sa fille, il ne cessa par vœux, prieres et oraisons, de faire requeste à Dieu de l'oster de ce monde, et de l'appeler à soy, comme il adveint; car bientost aprez son retour elle luy mourut, de quoy il montra une singuliere joye. Cettuy cy semble rencherir sur les aultres, de ce qu'il s'adresse à ce moyen de prime face, lequel ils ne prennent que subsidiaremement; et puis, que c'est à l'endroit de sa fille unique. Mais je ne veulx obmettre le bout de cette histoire, encor qu'il ne soit pas de mon propos. La femme de sainct Hilaire, ayant entendu par luy comme la mort de leur fille s'estoit conduicte par son desseing et volonté, et combien elle avoit plus d'heur d'estre deslogée de ce monde que d'y estre, print une si vivfe apprehension de la beatitude eternelle et celeste, qu'elle solicta son mary avecques extreme instance d'en faire autant pour elle. Et Dieu, à leurs prières communes, l'ayant retiree à soy bientost aprez, ce feut une mort embrassee avecques singuliier contentement commun.

CHAPITRE XXXIII

LA FORTUNE SE RENCONTRE SOUVENNT AU TRAIN DE LA RAISON.

L'inconstance du bransle divers de la fortune faict qu'elle nous doibve presenter toute espèce de visages. Y a il action de justice plus expresse que celle cy? le duc de Valentinois ayant resolu d'empoisonner Adrian, cardinal de Cornete, chez qui le
pape Alexandre sixiesme, son pere et luy, alloient souper au Vatican, envoya devant quelque bouteille de vin empoisonné, et commanda au sommelier qu'il la gardast bien soingneusement : le pape y estant arrivé avant les fils, et ayant demandé à boire, ce sommelier, qui pensoit ce vin ne luy avoir esté recommandé que pour sa bonté, en servit au pape; et le duc mesme y arrivant sur le poinct de la collation, et se fiant qu'on n'auroit pas touché à sa bouteille, en print à son tour : en maniere que le pere en mourut soubdain; et le fils, aprez avoir esté longuement tormenté de maladie, feut reservé à un'aultre pire fortune.

Quelquesfois il semble à poinct nommé qu'elle se joue à nous : le seigneur d'Estree, lors guidon de monsieur de Vandasme, et le seigneur de Licques, lieutenant de la compagnie du duc d'Ascot, estantis tous deux serviteurs de la sœur du sieur de Fougueselles, quoyque de divers partis (comme il advient aux voisins de la frontiere), le sieur de Licques l'emporta; mais le mesme jour des n opcès, et qui pis est, avant le coucher, le marié, ayant envie de rompre un bois en faveur de sa nouvelle espouse, sortit à l'escarmouche prez de S. Omer, où le sieur d'Estree se trouvant le plus fort le feit son prisonnier : et pour faire valoir son advantage, encore fallust il que la demoiselle,

Conjugis ante coacta novi dimittere colum,
Quam veniens uma atque altera rursus hyems
Noctibus in longis avidum saturasset amorcm.1

luy feist elle mesme requeste par courtoisie de luy rendre son prisonnier, comme il feit, la noblesse françoise ne refusant jamais rien aux dames.

Semble il pas que ce soit un sort artiste? Constantin, fils de Helene, fonda l'empire de Constantinople; et tant de siecles aprez, Constantin, fils de Helene, le finit. Quelquesfois il luy plaist envier sur nos miracles : nous tenons que le roy Clovis assiegeant Angoulesme, les murailles cheurent d'elles mesmes par faveur divine : et Bouchet emprunte de quelqu'aucteur que le roy Robert assiegeant une ville, et s'estant desrobe du siege pour aller à Orleans solenniser la feste saint Aignan, comme il estoit en devotion sur certain poinct de la messe, les murailles de la ville assiegee s'en allèrent sans aulcun effort en ruyne. Elle feit tout à contrepoii en nos guerres de Milan : car le ca-

1. Contrainte de renoncer aux embrassements de son nouvel époux, avvant que ces longues nuits d'un ou de deux hivers eussent rassasié l'avidité de leur amour Catulle, LXVIII, 81.
pitaine Rense assiégant pour nous la ville d’Eronne, et ayant fait mettre la mine sous un grand pan de mur, et le mur en estant brusquement enlevé hors de terre, recheut toutesfois tout empenné 1 si droict dans son fondement, que les assièges n’en vaulsirent pas moins.

Quelquesfois elle fit la medecine: Jason Phereus, estant abandonné des medecins pour une aposteme qu’il avoit dans la poicrine, ayant envie de s’en desfaire, au moins par la mort, se jecta dans une bataille à corps perdu dans la presse des ennemis, où il feust blessé à travers le corps si à pointz, que son aposteme en creva, et guarit. Surpassa elle pas le peintre Protogenes en la science de son art? cettuy cy ayant parfaict l’image d’un chien las et recreu, à son contentement en toutes les aultres parties, mais ne pouvant representer à son gré l’escume et la bave, despité contre sa besongne, print son esponge, et, comme elle estoit abreuvee de diverses peintures, la jecta contre, pour tout effacer: la fortune porta tout à propos le coup à l’endroit de la bouche du chien, et y parfournit ce à quoy l’art n’avoyt pu atteindre. N’adresse elle pas quelquesfois nos conseils et les corrige? Isabelle, royné d’Angleterre, ayant à repasser de Zelande en son royaume, avecques une armee, en faveur de son fils, contre son mary, estoit perdue, si elle feust arrivée au port qu’elle avoyt projeté, y estant attendue par ses ennemis: mais la fortune la jecta contre son vouloir ailleurs, où elle print terre en toute seureté. Et cet ancién qui, ruant la pierre à un chien, en assena et tua sa marrastre, eust il pas raison de prononcer ce vers,

Ταυτοματον ἢμὼν καλλίω βουλέταται.
La fortune a meilleur avis que nous?

Icetes 2 avoit practiqué deux soldats pour tuer Timoleon, sejournant à Adrane en la Sicile. Ils prinrent heure sur le pointz qu’il feroient quelque sacrifice; et se meslants parmy la multitude, comme ils se guignoyent l’un l’autre que l’occasion estoit propre à leur besongne, voicy un tiers qui d’un grand coup d’espèce en assene l’un par la teste, et le rue mort par terre, et s’enfuit. Le compagnon se tenant pour découvert et perdu, recourut à l’autel, requerant franchise, avecques promesse de dire toute la vérité. Ainsi qu’il faisoit le conte de la

1. Tout d’une pièce, comme une flèche empannée qui tomberoit perpendiculairement dans l’endroit d’où elle auroit été lancée vers le ciel. C.

2. Sicilien, né à Syracuse, qui voulroit opprimé la liberté de sa patrie, dont Timoléon estoit le défenseur. PLUTARQUE, Vie de Timoléon, o. 7. C.
conjuration, voicy le tiers qui avoit esté attrapé, lequel, comme meurtrier, le peuple poulse et saboule au travers la presse, vers Timoleon et les plus apparents de l'assemblee. Là il crie mercy, et dict avoir justement tué l'assassin de son pere; verifiant sur le champ, par des tesmoings que son bon sort luy fournir tout à propos, qu'en la ville des Leontins son pere, de vray, avoit esté tué par celuy sur lequel il s'estoit vengé. On luy ordonna dix mines attiques pour avoir eu cet heur, prenant reason de la mort de son pere, d'avoir retiré de mort le pere commun des Siciliens. Cette fortune surpasse en reglement les regles de l'humaine prudence.

Pour la fin, en ce faict icy se descouvre il pas une bien expresse application de sa faveur, de bonté et pieté singuliere? Ignatius père et fils, proscripts par les triumvirs à Rome, se resolurent à ce genereux office de rendre leurs vies entre les mains l'un de l'autre, et en frustrer la cruauté des tyrans; ils se coururent sus l'espee au poing: elle en dressa les poinctes, et en feict deux coups egualement mortels; et donna à l'honneur d'une si belle amitié, qu'ils eussent justement la force de retirer encore des playes leurs bras sanglants et armez, pour s'en-embrasser en cet estat d'une si forte estreincte, que les bourreaux couperent ensemble leurs deux testes, laissants les corps toujours prins en ce noble noeud, et les playes jointes, humants amoureusement le sang et les restes de la vie l'une de l'autre.

CHAPITRE XXXIV
D'UN DEFAUT DE NOS POLICES.

Feu mon pere, homme, pour n'estre ayde que de l'experience et du naturel, d'un jugement bien net, m'a dict aultrefois qu'il avoit desire mettre en train qu'il y eust ez villes certain lieu designé, auquel ceulx qui auroient besoin de quelque chose se puissent rendre, et faire enregistrer leur affaire à un officier estably pour cet effect: comme, « Je cherche à vendre des perles; Je cherche des perles à vendre; Tel veult compagnie pour aller à Paris; Tel s'enquit d'un serviteur de telle qualité: Tel d'un maistre; Tel demande un ouvrier; qui cecy, qui cela, chacun selon son besoing. » Et semble que ce moyen de nous entr'advertir apporteroit non legiere commodité au commerce public; car à tous coups il y a des conditions qui s'entrecherchent, et, pour ne s'entr'entendre, laissent les hommes en extreme necessité.
J'entends, avecques une grande honte de notre siècle, qu'à nostre veue deux tresexcellents personnages en sçavoir sont morts en estat de n'avoir pas leur soul à manger, Lilius Gregorius Giraldus en Italie, et Sebastianus Castalio en Allemaigne ; et crois qu'il y a mille hommes qui les eussent appelez avecques tresadvantageuses conditions, ou secours où ils estoient, s'ils l'eussent sceu. Le monde n'est pas si generalement corrompu, que je ne sache tel homme qui souhaitoret, de bien grande affection, que les moyens que les siens luy ont mis en main se peussent employer, tant qu'il plaira à la fortune qu'il en jouysse, à mettre à l'abri de la necessité les personnages rares et remarquables en quelque espece de valeur, que le malheur combat quelquesfois jusques à l'extremité; et qui les mettroit pour le moins en tel estat, qu'il ne tiendroit qu'à faulle de bon discours, s'ils n'estoient contents.

En la police œconomique, mon pere avoit cet ordre, que je sçais louer, mais nullement ensuyvre: c'est qu'oultre le registre des negoces du mesnage où se logent les menus comptes, payements, marchés qui ne requieroient la main du notaire, lequel registre un receveur a en charge, il ordonnaît à celuy de ses gents qui luy servoit à escrire, un papier journal à insérer toutes les survenances de quelque remarque, et jour par jour, les memoires de l'histoire de sa maison; tresplaisante à veoir quand le temps commence à en effacer la souvenance, et trez à propos pour nous oster souvent de peine: «Quand feut entamee telle besongne, quand achevee; Quels trains y ont passé, combien arresté; Nos voyages, nos absences, mariages, morts; La reception des heureuses ou malencontreuses nouvelles; Changement des serviteurs principaulx; telles matieres.» Usage ancien, que je treuve bon à refreschir, chascun en sa chascu- niere: et me treuve un sot d'y avoir failly.

CHAPITRE XXXV

DE L'USAGE DE SE VESTIR.

Où que je veuille donner, il me fault forcer quelque barriere de la constume: tant elle a soingneusement bridè toutes nos advenues! Je devisois, en cette saison frilleuse, si la façon d'aller tout nud, de ces nations dernièrement trouvées, est une façon forcee par la chaulde temperature de l'air, comme nous disons des Indiens et des Mores, ou si c'est l'originelle des hommes. Les gents d'entendement, d'avanter que tout ce qui est sous le ciel, comme dict la saincte parole, est subject à mesmes loix,
ESSAIS DE MONTAIGNE.

ont accoutumé en pareilles considerations à celles icy, où il faut distinguer les loix naturelles, des controuvées, de recourir à la générale police du monde, où il n'y peut avoir rien de contrefait. Or, tout estant exactement fourny ailleurs de filet et d'aiguille, pour maintenir son estre, il est mescreable que nous soyons seuls productis en estat defectueux et indigent, et en estat qui ne se puisse maintenir sans secours estranger. Ainsi je tiens que, comme les plantes, arbres, animaux, et tout ce qui vit, se treuve naturellement équippé de suffisante couverture pour se defendre de l'injure du temps,

Propterea que fere res omnes aut corio sunt,
Aut seta, aut conchis, aut callo, aut cortice, tecte1,
aussi estions nous : mais, comme ceulx qui esteignent par artificielle lumiere celle du jour, nous avons esteinct nos propres moyens par les moyens empruntez. Et est ayssé à veoir que c'est la coutume qui nous fait impossible ce qui ne l'est pas : car de ces nations qui n'ont aulcune connoissance de veste-
ments, il s'en treuve d'assises environ soubs mesme ciel que le nostre, et soubs bien plus rude ciel que le nostre; et puis, la plus delicate partie de nous est celle qui se tient tousjours descouverte, les yeulx, la bouche, le nez, les auricules; à nos con-
tadins 2, comme à nos ayeulx, la partie pectorale et le ventre. Si nous feussions naiz avecques condition de cotillons et de greguesques, il ne fault faire doubte que nature n'eust armé d'une peau plus espesse ce qu'elle eust abandonné à la batterie des saisons, comme elle a fait le bout des doigts et plante des pieds. Pourquoÿ semble il difficile à croire? en ma façon d'estre vestu, et celle d'un païsan de mon païs, je treuve bien plus de distance, qu'il n'y a de sa façon à celle d'un homme qui n'est vestu que de sa peau. Combien d'hommes, et en Turquie sur-
tout, vont nus par devotion! Je ne sçais qui demandoit à un de nos gueux, qu'il veoyoit en chemise en plein hyver, aussi scarbillat 3, que tel qui se tient emmitonné dans les martes jusques aux auricules, comme il pouvoit avoir patience. « Et vous, monsieur, respondict il, vous avez bien la face des-
couverte : or moy, je suis tout face. » Les Italiens content du fol du duc de Florence, ce me semble, que son maistre s'enquerant comment ainsi mal vestu il pouvoit porter le froid, à quoy il estoit bien empesché luy mesme : « Suyvez, dict il,

1. Et que, pour cette raison, presque tous les êtes sont couverts ou de cuir, ou de poil, ou de coquilles, ou d'écorce, ou de callosités. Lucrèce, IV, 936.
2. Paysans, de l'italien contadino, qui a la même signification. C.
3. Ou scarbillat, c'est-à-dire, éveillé, gai, de bonne humeur. C.
ma recepte de charger sur vous tous vos accoutrements, comme je foys les miens, vous n'en souffrirez non plus que moy. » Le roy Massini-sa, jusques à l'extreme vieillesse, ne peut estre induit à aller la teste couverte, par froid, orage et pluye qu'il faist; ce qu'on dict aussi de l'empereur Severus. Aux battailles donnees entre les Aegyptiens et les Perses, Herodote dict avoir esté remarqué, et par d'aultres et par luy, que de ceulx qui y demeuroient morts, le test estoit sans comparaison plus dur aux Aegyptiens qu'aux Persiens; à raison que ceulx icy portent leurs testes tousjours couvertes de beguins et puis de turbans; ceulx là, razes dez l'enfance et descovertes. Et le roy Agesilaus observa jusques à sa decrepitude de porter pareille vesture en hyver qu'en esté. Cesar, dict Suetone, marchoit tousjours devant sa troupe, et le plus souvent à pied, la teste descouverte, soit qu'il feist soleil ou qu'il pleust; et autant en dict on de Hannibal,

Tum vertice nudo
Excipere insanos imbres, calique ruinam.

Un Venitien, qui s'y est tenu long-temps, et qui ne fait que d'en venir, escrit qu'au royaume du Pegu, les aultres parties du corps vestues, les hommes et les femmes vont tousjours les pieds nuds, mesme à cheval. Et Platon conseille merveilleusement, pour la santé de tout le corps, de ne donner aux pieds et à la teste aultre couverture que celle que la nature y a mise. Celuy que les Polonnois ont choisi pour leur roy² aprez le nostre, qui est à la verité l'un des plus grands princes de nostre siècle, ne porte jamais gants, ny ne change, pour hyver et temps qu'il fasse, le mesme bonnet qu'il porte au couvert. Comme je ne puis souffrir d'aller desboutonné et destaché, les laboureurs de mon voisinage se sentiroient entravez de l'estre. Varro tient que quand on ordonna que nous teinsions la teste descouverte en presence des dieux ou du magistrat, on le feit plus pour nostre santé et nous fermir contre les injures du temps, que pour compte de la reverence. Et puisque nous sommes sur le froid, et Francois accoutumez à nous bigarrer (non pas moy, car je ne m'habille gueres que de noir ou de blanc, à l'imitation de mon pere), adjoustons d'une aultre piece, que le capitaine Martin du Bellay recite, au voyage de Luxembourg, avoir vu les gelees si aspres, que le vin de la munition se coupoit à coups de hache et de congnee, se debitoit

1. Qui, tête nue, bravait les torrents du ciel. SILIUS ITALICUS, I, 250.
2. Étienne Bathory. Et c'est à lui, et non pas à Henri III, qu'il faut rapporter ces paroles, qui est à la verité l'un des plus grands princes de nostre siecle. C.
aux soldats par poids, et qu'ils l'emportaient dans des panniers : et Ovide,

Nudaque consistunt, formam servantia testae,
Vina; nec hausta meri, sed data frusta, bibunt. 1.

Les gelées sont si aspres en l'embouchure des Palus Maeotides, qu'en la même place où le lieutenant de Mithridates avait livré bataille aux ennemis à pied sec et les y avait desfaits, l'esté venu il y gaigna contre eux encore une bataille navale. Les Romains souffrirent grand désavantage, au combat qu'ils eurent contre les Carthaginois prez de Plaisance, de ce qu'ils allèrent à la charge, le sang figé et les membres contrains de froid : là où Hannibal en fus propreté du feu par tout son ost pour eschaufer ses soldats, et distribuer de l'huyle par les bandes, à fin que s'oignants ils rendissent leurs nerfs plus souples et désgourdis, et encroustassent les pores contre les coups de l'air et du vent gelé qui tiroit lors.

La retraicte des Grecs, de Babylone en leurs pais, est famëuse des difficultez et mesayses qu'ils eurent à surmonter : cette cy en feut, qu'accueilliss aux montaignes d'Arménie d'un horrible ravage de neiges, ils en perdirent la cognocissance du pais et des chemins; et, en estants assijez tout court, feurent un jour et une nuict sans boire et sans manger, la pluspart de leurs bestes mortes, d'entre eux plusiers morts, plusiers aveugles du coup du gresil et lueur de la neige, plusiers estropiez par les extremitez, plusiers roides, transis et immobiles de froid, ayans encore le sens entier.

Alexandre veid une nation en laquelle on enterre les arbres fruitiers en hyver, pour les defendir de la geleë; et nous en pouvons aussi veoir.

Sur le subject de vestir, le roy de la Mexique changeoit quatre fois par jour d'accoustrements, jamais ne les reiteroit, employant sa desferre à ses continuelles liberalitez et recomptes; comme aussi ny pot, ny plat, ny ustensile de sa cuisine et de sa table ne luy estoient servis à deux fois.

1. Le vin glacé retient la forme du vase qui le renfermoit ; on ne boit pas le vin liquide, mais on le partage en morceaux. Ovide, Trist., III, 10, 23.
Je n'ay point cette erreur commune de juger d'un aultre selon que je suis : j'en crois ayseement des choses diverses a moy. Pour me sentir engagé à une forme, je n'y obligé pas le monde, comme chascun faict; et crois et conçois mille contraires façons de vie; et, au redours du commun, reçois plus facilement la difference que la ressemblance en nous. Je descharge, tant qu'on veult, un aultre estre de mes conditions et principes, et le considere simplement en luy mesmo, sans relation, l'estoffant sur son propre modele. Pour n'estre continent, je ne laisse d'avouer sincerement la continence des Feuillants et des Capuchins, et de bien trouver l'air de leur train : je m'insinue par imagination fort bien en leur place; et les ayme et les honnore d'autant plus qu'ils sont aultres que moy. Je desire singulierement qu'on nous juge chascun à part soy, et qu'on ne me tire en consequence des communs exemples. Ma foiblesse n'altere aulcunement les opinions que je dois avoir de la force et vigueur de ceux qui le meritent. *Sunt qui nihil sudaent, quam quod se imitari posse confidunt*. 1. Rampant au limon de la terre, je ne laisse pas de remarquer jusques dans les nues la haulteur inimitable d'aulcunes ames heroïques. C'est beaucoup pour moy d'avoir le jugement reglé, si les effects ne le peuvent estre, et maintenir au moins cette maistresse partie exempte de corruption : c'est quelque chose d'avoir la volonté bonne, quand les jambes me faillent. Ce siecle auquel nous vivons, au moins pour nostre climat, est si plombé, que, je ne dis pas l'exécution, mais l'imagination mesme, de la vertu en est à dire : et semble que ce ne soit aultre chose qu'un jargon de college;

![Image](https://example.com/image.png)

1. Il y a des gens qui ne conseillent que ce qu'ils croient pouvoir imiter.
2. Ils croient que la vertu n'est qu'un mot, comme ils ne voient que du bois à brûler dans un bois sacré. *Horace, Epist.*, I, 6, 31.
3. La vertu, qu'ils devroient respecter, quand même ils ne pourroient la comprendre. *Cicéron, Tusc.*, quaest., V, 2.
au bout de l’aureille, pour parement. Il ne se reconnoist plus
d’action vertueuse : celles qui en portent le visage, elles n’en
ont pas pourtant l’essence; car le proufit, la gloire, la crainte,
l’accoustumance, et aultres telles causes estrangieres, nous
acheminent à les produire. La justice, la vaillance, la debonnaire
que nous exercons lors, elles peuvent estre ainsi nom-
mees pour la consideration d’aultruy et du visage qu’elles
portent en public; mais chez l’ouvrier ce n’est aulcunement
vertu, il y a une aultre fin proposee, aultre cause mouvante.
Or, la vertu n’advoue rien que ce qui se fait par elle et pour
elle seule.

En cette grande bataille de Potidee 1 que les Grecs soubus
Pausanias gaignerent contre Mardonius et les Perses, les vic-
torieux, suyvant leur coustume, venants à partir entre eulx la
gloire de l’exploict, attribuerent à la nation spartiate la pre-
cellence de valeur en ce combat. Les Spartiates, excellents
juges de la vertu, quand ils vindrent à decider à quel particu-
lier de leur nation debvoit demourer l’honneur d’avoir le
mieux faict en cette journee, trouverent qu’Aristodeme s’est-
toit le plus courageusement hazardé; mais pourtant ils ne luy
en donnerent point de prix, parce que sa vertu avoit esté in-
citee du desir de se purger du reproche qu’il avoit encouru au
faict des Thermopyles, et d’un appetit de mourir courageuse-
ment pour garantir sa honte passée.

Nos jugemens sont encore malades, et suyvent la deprava-
tion de nos mœurs. Je veois la pluspart des esprits de mon
temps faire les ingenieux à obscurcir la gloire des belles et
genereuses actions anciennes, leur donnant quelque interprétation
vile, et leur controuvant des occasions et des causes
vaines : grande subtilité! Qu’on me donne l’action la plus ex-
cellente et pure, je m’en voyes y fournir vraysemblablement
cinquante vicieuses intentions. Dieu sçait, à qui les veut es-
tendre, quelle diversité d’images ne souffre nostre interne vo-
lonté! Ils ne font pas tant malicieusement, que lourdement et
grossierement, les ingenieux à tout leur mesdianse.

La mesme peine qu’on prend à detracter de ces grands
noms, et la mesme licence, je la prendrois volontiers à leur
prester quelque tour d’espaule pour les haulser. Ces rares
figures, et trices pour l’exemple du monde par le consentem-
ment des sages, je ne me feindrois pas de les recharger d’hon-
nueur, autant que mon invention pourroit, en interpretation et
favorable circonstance : et il faut croire que les efforts de

1. L’auteur a mis par méprise Potidée, au lieu de Platée.
n'ostre invention sont loing au dessous de leur merite,
C'est l'office des gents de bien de peindre la vertu la plus belle qui se puisse; et ne nous messieroit pas, quand la passion nous transporteroit à la faveur de si sainctes formes. Ce que ceux x font au contraire, ils le font ou par malice, ou par ce vice de ramener leur creance à leur portee, de quoy je viens de parler; ou, comme je pense plutost, pour n'avoir pas la veue assez forte et assez nette, ny dresseee à concevoir la splendeur de la vertu en sa pureté naïfve : comme Plutarque dict que de son temps aulcuns attribuoient la cause de la mort du jeune Caton à la crainte qu'il ait eue de Cesar; de quoy il se picque avecques raison : et peult on juger par là combien il se feust encore plus offensé de ceux qui l'ont attribuée à l'ambition. Sottes gents! il eust bien fait une belle action, generouse et juste, plutost avecques ignominie que pour la gloire. Ce personnage la feust veritablement un patron, que nature choisit pour montrer jusques où l'humaine vertu et fermeté pouvoit atteindre. 
Mais je ne suis pas icy à mesme pour traicter ce riche argu-
ment : je veux seulement faire luicter ensemble les traits de cinq poëtes latins sur la louange de Caton, et pour l'interest de Caton, et, par incident, pour le leur aussi. Or, debvra l'en-
fant bien nourry trouver, au prix des aultres, les deux pre-
miers traisnants; le troisièmes plus verd, mais qui s'est ab-
battu par l'extravagance de sa force : il estimera que là il y auront place à un ou deux degrez d'invention encore pour ar-
river au quatriemes, sur le poinct duquel il joindra ses mains par admiration : au dernier, premier de quelque espace, mais laquelle espace il jurera ne pouvoir estre remplie par nul esprit humain, il s'estonnera, il se transira. 
Voicy merveille : nous avons bien plus de poëtes que de juges et interpretes de poësie; il est plus aysé de la faire que de la cognoistre. A certaine mesure basse, on la peult juger par les preceptes et par art : mais la bonne, la supreme, la di-
vine, est au dessus des regles et de la raison. Quiconque en discerne la beaualté d'une veue ferme et rassise, il ne la veoid pas, non plus que la splendeur d'un esclair : elle ne practique point nostre jugement; elle le ravit et ravage. La fureur qui espoinçonne celui qui la scait penetrer, siert encore un tiers à la luy ouyr traicter et reciter; comme l'aimant non seule-
ment attire une aiguille, mais infond encore en icelle sa fa-
culté d'en attirer d'autrues : et il se veoid plus clairement aux theatres, que l'inspiration sacree des Muses, ayant premiere-
ment agité le poète à la cholere, au dueil, à la hayne, et hors
de soy, où elles veulent, frappe encore par le poëte l'acteur, et par l'acteur consecutivement tout un peuple; c'est l'enfilure de nos aiguilles suspendues l'une de l'autre. Dez ma première enfance, la poësie a eu cela, de me transpercer et transporter; mais ce ressentiment bien vif, qui est naturellement en moy, a esté diversement manié par diversité de formes, non tant plus hautes et plus basses (car c'estoient tousjours des plus hautes en chasque espèce), comme différentes en couleur: premierement, une fluidité gaye et ingenieuse; depuis, une subtilité aiguë et relevée; enfin, une force meure et constante. L' exemple le dira mieulx: Ovide, Lucain, Virgile.

Mais voylà nos gents sur la carrière:

Sit Cato, dum vivit, sane vel Cassace major,

dict l'un;

Et invictum, deviota morte, Catonem,
dict l'aultre; et l'aultre, parlant des guerres civiles d' entre Cesar et Pompeius,

Victrix causa diis placuit, sed victa Catoni;

et le quattresme, sur les louanges de Cesare:

Et cuncta terrarum subacta,
Præter atrocem animum Catonis;

et le maistre du chœur, aprez avoir estalé les noms des plus grands Romains en sa peincture, finit en cette maniere,

His dantem jura Catonem.

CHAPITRE XXXVII

COMME NOUS PLEURONS ET RIONS D'UNE MESME CHOSE.

Quand nous rencontrons dans les histoires qu'Antigonus scant tresmauvais gré à son fils de luy avoir presenté la teste du roy Pyrrhus, son ennemy, qui venoit sur l'heure mesme d'estre tué combattant contre luy, et que, l'ayant veue, il se

1. Que Cæca exst pendant sa vie plus grand même que César. Martial, VI, 32.
3. Les dieux sont pour César, mais Caton suit Pompée. Lucain, I, 118.
4. Tout le monde à ses pieds, hormis le fier Caton. Horace, O. 1, 11, 1, 23.
print fort bien à pleurer; et que le duc René de Lorraine plaignit aussi la mort du duc Charles de Bourgogne qu'il venoit de desfaire, et en porta le ducil en son enterrement; et qu'en la bataille d'Auroy, que le comte de Montfort gagna contre Charles de Blois, sa partie pour le duché de Bretagne, le victorieux, rencontrant le corps de son ennemy trespassé, en mena grand ducil, il ne fault pas s'escrrier soubdain,

E cosi avven, che l' animo ciascuna
Sua passion solto 'l contrario manto
Ricopre, con la vista or' chiara, or' bruna 1.

Quand on presenta à Cesar la teste de Pompeius, les histoires disent qu'il en destourna sa Vue, comme d'un vilain et mal plaisant spectacle. Il y avoit eu entre eulx une si longue intelligence et société au maniement des affaires publicques, tant de communauté de fortunes, tant d'offices reciproques et d'alliances, qu'il ne fault pas croire que cette contenance feust toute fausse et contrefaictè; comme estime cet aultre:

Tutumque putavit
Jam bonus esse socer; lacrymas non sponte cadentes
Efladit, gemitusque expressit pectore laeto 2;

car, bien qu'à la vérité la pluspart de nos actions ne soient que masque et fard, et qu'il puisse quelquesfois estre vray,

Heredis fletus sub persona risus est 3,

si est ce qu'au jugement de ces accidents, il fault considerer comme nos ames se treuvent souvent agitees de diverses passions. Et tout ainsi qu'en nos cors ils disent qu'il y a une assemblee de diverses humeurs, desquelles celle là est maistresse, qui commande le plus ordinairement en nous, selon nos complexions: aussi en nos ames, bien qu'il y ait divers mouvements qui les agitent, si fault il qu'il y en ayt un à qui le champ demeure; mais ce n'est pas avecques si entier advantage que, pour la volubilité et soupplesse de nostre ame, les plus foibles par occasion ne regaignent encore la place, et ne facent une courte charge à leur tour. D'où nous veoyons non seulement les enfants, qui vont tout naïvement aprez la nature, pleurer et rire sou-


2. Dès qu'il crut pouvoir sans péril se montrer sensible aux malheurs de son gendre, il répandit quelques larmes forcées, et arracha quelques gémissements d'un cœur rempli de joie. Lucain, IX, 1037.

3. Les pleurs d'un héritier sont des ris sous le masque. Publius Syrus, apud A. Gellium, XVII, 14.
vent de même chose : mais nul d'entre nous ne se peut van-
ter, quelque voyage qu'il face à son souhait, qu'encorees, au
despartir de sa famille et de ses amis, il ne se sente frissonner
le courage; et si les larmes ne luy en eschappent tout à fait,
au moins met il le pied à l'estrier d'un visage morne et con-
tristé. Et, quelque gentille flamme qui eschauffe le cœur des
filles bien nees, encorees les despend on à force du col de leurs
meres pour les rendre à leurs espoux, quoy que die ce bon
compaignon :

\[
\text{Estne novis nuptis odio Venus? anne parentum}
\]
\[
\text{Frustrantur falsis gaudia lacrymulis,}
\]
\[
\text{Ubertim thalami quas intra limina fundunt?}
\]
\[
\text{Non, ita me divi, vera gemunt, juverint 1.}
\]

Ainsin il n'est pas estrange de plaindre celuy là mort, qu'on ne
vouldroit aulcunement estre en vie. Quand je tanse avecques
mon valet, je tanse du meilleur courage que j'aye ; ce sont
vrayes et non feinctes imprecations : mais, cette fumee passe,
qu'il y aytes besoin de moy, je luy bien feray volontiers ; je
tourne à l'instant le feuillet. Quand je l'appelle un badin, un
veau, je n'entreprends pas de luy coudre à jamais ces tiltres ;
ny ne pense me desdire, pour le nommer honnest homme,
tantost aprez. Nulle qualité ne nous embrasse purement et
universellement. Si ce n'estoit la contenance d'un fol de parler
seul, il n'est jour ny heure à peine en laquelle on ne m'ouist
gonder en moy mesme et contre moy, « Bran du fat! » et si
n'entends pas que ce soit ma definition. Qui, pour me veoir
une mine tantost froide, tantost amoureuse envers ma femme,
estime que l'une ou l'autre soit feincte ; il est un sot. Nerón,
prenant congé de sa mere, qu'il envoyoit noyer, sentit toutes-
fois l'esmotion de cet adieu maternel, et en eut horreur et pi-
tié. On dict que la lumiere du soleil n'est pas d'une piece con-
tinue, mais qu'il nous eslance si dru, sans cesse, nouveaux
rayons les uns sur les aultres, que nous n'en pouvons appercevoir
l'entredieux :

\[
\text{Largus aem liquid i fons luminis, aetherius sol}
\]
\[
\text{Inrigat assidue cælum candore recenti,}
\]
\[
\text{Suppeditatque novo confessim lumine lumen 2.}
\]

Ainsin eslance nostre ame ses pointces diversement et imper-
ceptiblement.

1. Vénus est-elle odieuse aux nouvelles mariées ? ou se jouent-elles de leurs
parents, par ces feintes larmes qu'elles versent en abondance à l'entrée de la cham-
bre nuptiale ? Que je meure, si ces larmes sont sincères ! Catulle, LXVI, 15.

2. Le soleil, source féconde de lumière, inonde le ciel d'un éclat sans cesse
repassant, et remplace continuellement ses rayons par des rayons nouveaux.
Lucrèce, V, 282.
Artabanus surprint Xerxes son nepveu, et le tansa de la soub-
daine mutation de sa contenance. Il estoit à considerer la gran-
deur desmesuree de ses forces au passage de l'Hellespont, pour
l'entrepriuse de la Grece: il luy print premiерement un tres-
saillement d'ayse à veoir tant de milliers d'hommes à son ser-
vice, et le tesmoigna par l'alaigresse et feste de son visage; et
tout soubdain, en mesme instant, sa pensee luy suggerant
comme tant de vies avoient à desfaillir au plus loing dans un
siecle, il refroigna son front, et s'attrista jusques aux larmes.

Nous avons poursuyvi avecques résolue volonté la vengeance
d'une injure, et resenti un singulier contentement de la vic-
toire; nous en pleurons pourtant. Ce n'est pas de cela que nous
pleurons; il n'y a rien de change: mais nostre ame regarde la
chose d'un aultre œil, et se la represente par un aultre visage;
car chaque chose a plusieurs biais et plusieurs lustres.

La parenté, les anciennes accointances et amitiez saisissent
nostre imagination, et la passionnent pour l'heure, selon leur
condition; mais le contour en est si brusque qu'il nous es-
chappe,

Nil adeo fieri celeri ratione videtur,
Quam si mens fieri proponit, et inchoat ipsa.
Oeius ergo animus, quam res se percut ulla,
Ante oculos quorum in promptu natura videtur;1

et à cette cause, voulants de toute cette suite continuer un
corps, nous nous trompons. Quand Timoleon pleure le meurtre
qu'il avoit commis d'une si meure et generuse delibération, il
ne pleure pas la liberté rendue à sa patrie, il ne pleure pas le
tyran; mais il pleure son frere. L'une partie de son debvoir est
jouée; laisseons luy en jouer l'aultre.

CHAPITRE XXXVIII

DE LA SOLITUDE.

Laissons à part cette longue comparaison de la vie solitaire
à l'active: et quant à ce beau mot de quoy se couvre l'ambi-
tion et l'avarice, « Que nous ne sommes pas nayz pour nostre
particulier, ains pour le public, » rapportons nous en
hardiment à ceulx qui sont en la danse; et qu'ils se battent la
conscience, si au contraire les estats, les charges, et cette
tracasserie du monde ne se recherche plutost pour tirer du

1. Rien de si prompt que l'ame quand elle conçoit ou qu'elle agit; elle est
plus mobile que tout ce que la nature nous met sous les yeux. Lucrece, III, 183.
public son prosth particulier. Les mauvais moyens par où on s'y pousse en nostre siècle montrent bien que la fin n'en vaut gueres. Respondons à l'ambition. Que c'est elle mesme qui nous donne goust de la solitude : car que fuit elle tant que la société ? que cherche elle tant que ses coudees franches ? Il y a de quoy bien et mal faire par tout. Toutesfois, si le mot de Bias est vray, que « La pire part, c'est la plus grande, » ou ce que dict l'Ecclesiastique, que « De mille il n'en est pas un bon ; »

Rari quippe boni : numero vix sunt totidem quot
Thebarum porte, vel divitis ostia Nili 1,

la contagion est tres dangereuse en la presse. Il fault ou imiter les vicieux, ou les haïr ; tous les deux sont dangereux ; et de leur ressembler, parce qu'ils sont beaucoup ; et d'en haïr beaucoup, parce qu'ils sont dissemblables. Et les marchands qui vont en mer ont raison de regarder que ceulx qui se mettent en mesme vaisseau ne soient dissolus, blasphemateurs, meschants ; estimants telle société infortunee. Parquoy Bias plaisamment, à ceulx qui passoient avecques luy le dangier d'une grande tormente, et appelloient le secours des dieux: « Taisez vous, dict il ; qu'ils ne sentent point que vous soyez icy avecques moy. » Et d'un plus pressant exemple, Albuquerque, viceroy en l'Inde pour Emmanuel, roy de Portugal, en un extreme peril de fortune de mer, print sur ses espaules un jeune garson, pour cette seule fin, qu'en la société de leur peril son innocence luy servist de garant et de recommandation envers la faveur divine, pour le mettre en sauveté. Ce n'est pas que le sage ne puisse partout vivre content, voire et seul en la foule d'un palais; mais s'il est à choisir, il en fuira, dict l'eschole, mesme la veue: il portera, s'il est besoing, cela ; mais, s'il est en luy, il eslira cecy. Il ne luy semble point suffisamment s'estre desfait des vices, s'il fault encore qu'il conteste avecques ceulx d'aultruy. Charondas chastioit pour mauvais ceulx qui estoient convaincus de hanter mauvaise compagnie. Il n'est rien si dissociable et sociable que l'homme: l'un par son vice, l'aultr par sa nature. Et Antisthenes ne me semble avoir satisfait à celuy qui luy reprochoit sa conversation avecques les meschants, en disant, « que les medecins vivent bien entre les malades » : car s'ils servent à la santé des malades, ils deterioren la leur par la contagion, la veue continuelle, et pratique des maladies.

Or la fin, ce crois je, en est toute une, d'en vivre plus à loisir

1. Les gens de bien sont rares ; à peine en pourroit-on compter autant que Thèbes a de portes, ou le Nil d'embouchures. Juménal, XIII, 26.
et à son aise: mais on n'en cherche pas toujours bien le chemin. Souvent on pense avoir quitté les affaires, on ne les a que changez: il n'y a guerres moins de torment au gouvernement d'une famille, que d'un estât entier. Où que l'ame soit empechée, elle y est toute: et pour estre les occupations domestiques moins importantes, elles n'en sont pas moins importuntes. Da-vantage, pour nous estre desfaicts de la court et du marché, nous ne sommes pas desfaicts des principauxx torments de nostre vie:

Ratio et prudentia curas,
Non locus effusi late maris arbiter, autert 1:

l'ambition, l'avarice, l'irrésolution, la peur et les concupiscences ne nous abandonnent point, pour changer de contree,

Et
Post equitem sedet atra cura 2;

elles nous suyvent souvent jusques dans les cloistres et dans les escholes de philosophie: ny les deserts, ny les rochiers creusez, ny la haire, ny les jeuxnes, ne nous en desmeslent:

Hæret lateri lethalis arundo 3.

On disoit à Socrates que quelqu'un ne s'estoit aulcunement amendé en son voyage: « Je crois bien, dict il; il s'estoit em-porté avecques soy. »

Quid terras alio calentes
Sole mutamus? Patriæ quis exsul
Se quoque fugit 4?

Si on ne se descharge premièrement et son ame du faix qui la presse, le remuement la fera fouler davantage: comme en un navire les charges empeschent moins, quand elles sont rassises. Vous faictes plus de mal que de bien au malade, de luy faire changer de place: vous ensachez le mal en le remuant; comme les pals s'enfoncent plus avant et s'affermissent en les branslant et secouant. Parquoy ce n'est pas assez de s'estre escarté du peuple : ce n'est pas assez de changer de place: il se fault es-

1. Ce qui dissipe les chagrins, ce ne sont pas ces belles solitudes qui dominent l'étendue des mers: c'est la raison, c'est la sagesse. HORACE, Epist. I, II, 25.

2. Le chagrin monte en croupe et galope avec nous.
HORACE, Od., III, 1, 40.

3. Le trait mortel reste attaché au flanc. VIRGILE, Énéide, IV, 73.

carter des conditions populaires qui sont en nous ; il se fault sequestrer et r'avoir de soy.

Rupi jam vincula, dicas :
Nam luctata canis nodum arripit ; attamen illi,
Quum fugit, a collo trahitur pars longa catene 1.

Nous emportons nos fers quand et nous. Ce n'est pas une entière liberté; nous tournons encore la veue vers ce que nous avons laissé; nous en avons la fantasies pleine :

Nisi purgatum est pectus, que prælia nobis
Atque pericula tunc ingratis insinuandum?
Quanta conscindunt hominem cuppedinis acres
Sollicitum curæ? quantique perinde timores?
Quidve superbia, spurcitia, ac petulantia, quantas
Efficient clades? quid luxus, desidiesque 2?

Nostre mal nous tient en l'ame: or, elle ne se peult eschapper à elle mesme;

In culpa est animus, qui se non essuit unquam 3;
ainsin il la fault ramener et retirer en soy: c'est la vraye solitude, et qui se peult jouir au milieu des villes et des courts des rois; mais elle se jouit plus commodoement à part. Or, puisque nous entreprenons de vivre seuls, et de nous passer de compagnie, faisons que nostre contentement despende de nous; desprenons nous de toutes les liaisons qui nous attachent à altruy; gaignons sur nous de pouvoir à bon escient vivre seuls, et y vivre à nostre ayse.

Stilpon estant eschappé de l'embrasement de sa ville où il avoit perdu femme, enfants et chevance, Demetrius Poliorcetes, le veoyant en une si grande ruyne de sa patric, le visage non effroyé, luy demanda s'il n'avait pas eu du dommage; il respon- dit « Que non, et qu'il n'y avoit, Dieu mercy! rien perdu du sien. » C'est ce que le philosophe Antisthenes disoit plaisamment: « Que l'homme se debvoit pourveoir de munitions qui flottassent sur l'eau, et peussent à nage eschapper avecques luy du naufrage. » Certes, l'homme d'entendement n'a rien perdu,

1. J'ai rompu mes fers, direz-vous. Mais le chien qui, après de longs efforts, parvient enfin à s'échapper, traîne souvent une grande partie de son lien. Perse, Sat., V. 158.

2. Si notre ame n'est point réglée, que de combats intérieurs à soutenir, que de périls à vaincre ! De quels soucis, de quelles craintes, de quelles inquiétudes n'est pas déchiré l'homme en proie à ses passions ? Quels ravages ne font pas dans son âme l'orgueil, la débauche, l'emportement, le luxe, l'oisiveté ? Lucrèce, V. 44.

3. Horace, Epist., I, 14, 15. Montaigne traduit fidèlement ce vers avant de le citer. C.
s'il a soy mème. Quand la ville de Nole feut ruynée par les Barbares, Paulinus, qui en estoit evesque, y ayant tout perdu, et leur prisonnier, prit ainsi Dieu: « Seigneur, garde moy de sentir cette perte; car tu sais qu'ils n'ont encore rien touché de ce qui est à moy: » les richesses qui le faisoient riche, et les biens qui le faisoient bon, estoient encore en leur entier. Voylà que c'est de bien choisir les thresors qui se puissent af- franchir de l'injure, et de les cacher en lieu où personne n'aille, et lequel ne puisse estre trahi que par nous medesmes. Il faut avoir femmes, enfants, biens, et sur tout de la santé, qui peult; mais non pas s'y attacher en maniere que nostre lleur en de- pende: il se fault reserver une arriere boutique, toute nostre, toute franche, en laquelle nous establissions nostre vraye li- berté et principale retraict et solitude. En cette cy fault il prendre nostre ordinaire entretien de nous à nous mèmes, et si privé, que nulle accointance ou communication estrangiere y treuve place; discouurir et y rire, comme sans femme, sans enfants et sans biens, sans train et sans valets; à fin que quand l'occasion adviendra de leur perte, il ne nous soit pas nouveau de nous en passer. Nous avons une ame contournable en soy mèmes; elle se peult faire compaignie; elle a de quoy assaillir et de quoy deffendre, de quoy recevoir et de quoy donner. Ne craignons pas en cette solitude nous croupir d'oysifveté en- nuyeuse:

in solis sis tibi turba locis.

La vertu se contente de soy, sans disciplines, sans paroles, sans effects. En nos actions accoustumees, de mille il n'en est pas une qui nous regarde. Celuy que tu veois grimpant contremont les ruynes de ce mur, furieus et hors de soy, en butte de tant de harquebuzades; et cet aultre tout cicatrisé, transi et pasle de saim, deliberé de crever plutost que de ley ouvrir la port; penses tu qu'ils y soyent pour eux? pour tel, à l'adventure, qu'ils ne veirent oncques, et qui ne se donne aulcune peine de leur faict, plongé ce pendant en l'oysifveté et aux delices. Cettuy cy, tout pituiteux, chassieux et crasseux, que tu veois sortir aprez minuict d'une estude, penses tu qu'il cherche parmy les livres comme il se rendra plus homme de bien, plus content et plus sage? nulles nouvelles: il y mourra, ou il ap- prendra à la posterite la mesure des vers de Plaute, et la vraye orthographe d'un mot latin. Qui ne contrechange volontiers la santé, le repos et la vie, à la reputation et à la gloire, la plus
La solitude me semble avoir plus d'apparence et de raison à ceux qui ont donné au monde leur âge plus actif et fleurissant, suivant l'exemple de Thales. C'est assez vescu pour aultruy; vivons pour nous, au moins ce bout de vie: ramenons à nous et à nostre ayse nos pensees et nos intentions. Ce n'est pas une legiere partie que de faire seurement sa retraict: elle nous empesche assez, sans y mesler d'aultres entreprinse. Puisque Dieu nous donne loisir de disposer de nostre deslogement, preparons nous y; plions bagage, prenons de bonne heure congé de la compagnie, despéstrons nous de ces violentes prinses qui nous engagent ailleurs et esloingnent de nous.

Il faut desnouer ces obligations si fortes; et meshuy aymer cecy et cela, mais n'espouser rien que soy: c'est à dire, le reste soit à nous, mais non pas joinct et collé en façon qu'on ne le puisse despendre sans nous escorcher, et arracher ensemble quelque piece du nostre. La plus grande chose du monde, c'est de sçavoir estre à soy. Il est temps de nous desnouer de la societé, puisque nous n'y pouvons rien apporter: et qui ne peut prester, qu'il se deflende d'emprunter. Nos forces nous faillent: retirons les, et resserrons en nous. Qui peut renverser et confondre en soy les offices de l'amitié et de la compagnie, qu'il le face. En cette cheute qui le rend inutile, poissant et impor- tun aux aultres, qu'il se garde d'estre importun à soymesme, et poissant, et inutile. Qu'il se flatte et caresse, et surtout se regente, respectant et craignant sa raison et sa conscience, si bien qu'il ne puisse sans honte brunker en leur presence. Rarum est enim, ut satis se quisque vereatur. Socrates dict, que les jeunes se doibvent faire instruire; les hommes, s'exercer à bien faire; les vieils, se retirer de toute occupation civile et militaire, vivants à leur discretion, sans obligation à certain office. Il y a des complexions plus propres à ces preceptes de la retraicte, les unes que les aultres. Celles qui ont l'appréhen-
sion molle et lasche, et une affection et volonté delicate, et qui ne s'asservit ny s'employe pas ayseement, desquelles je suis et par naturelle condition et par discours, ils se plieront mieulx à ce conseil que les ames actives et occupées qui embrassent tout, et s'engagent par tout, qui se passionnent de toutes choses, qui s'offrent, qui se presentent, et qui se donnent à toutes occasions. Il se fault servir de ces commoditez accidentales et hors de nous, en tant qu'elles nous sont plaisantes, mais sans en faire nostre principal fondement; ce ne l'est pas; ny la raison ny la nature ne le veulent. Pourquoy, contre ses loix, asservirons nous nostre contentement à la puissance d'aultruy? D'anticiper aussi les accidents de fortune; e priver des commoditez qui nous sont en main, comme plusieurs ont fait par devotion, et quelques philosophes par discours; se servir soy mesme, coucher sur la dure, se crever les yeulx, jeter ses richesses emmy la riviere, rechercher la douleur; ceulx là pour, par le torment de cette vie, en acquérer la beatitudo d'une aultre; ceulx cy pour, s'estants logez en la plus basse marche, se mettre en seureté de nouvelle cheute, c'est l'action d'une vertu excessive. Les natures plus roides et plus fortes facent leur cachette mesme glorieuse et exemplaire:

Tuta et parvula laudo,
Quum res deficiunt, salis inter villa fortis:
Verum, ubi quid melius ca tingit et anhlaus, idem
Hos sapere, et solos ario bene vivere, quorum
Conspicuit nitidis fundata pecunia villis.

il y a pour moy assez à faire, sans aller si avant. Il me suffit, soubs la faveur de la fortune, me preparer à sa desfaveur; et me representer, estant à mon ayse, le mal advenir, autant que l'imagination y peult atteindre: tout ainsi que nous nous accoustumons aux joustes et tournois, et contrefaisons la guerre en pleine paix. Je n'estime point Arcesilaus le philosophe moins reformé, pour le sceavoir avoir usé d'utensiles d'or et d'argent, selon que la condition de sa fortune le luy permettoit; et l'estime mieulx de ce qu'il en usoit modereement et liberalement, que s'il s'en teust desms. Je veois jusques à quels limites va la necessité naturelle; et, considerant le pauvre mendiant à ma porte, souvent plus enjué et plus sain que moy, je me plante en sa place; j'essaye de chaussser mon ame à son biais: et, courant ainsi par les aultres exemples, quoique je pense la mort, la pau-

1. Pour moi, quand je ne puis avoir mieux, je sais me contenter de peu, et je vans la paisible mediocrité; si mon sort devient meilleur, je dis qu'il n'y a de sages et d'heureux que ceux dont le revenu est fondé sur de belles terres. Horace, L'pist. 1, 15, 42.
vreté, le méspris et la maladie à mes talons, je me ressoulayesement de n'entrer en effroy de ce qu'un moindre que moy prend avecques telle patience; et ne veux croire que la bassesse de l'entendement puisse plus que la vigueur, ou que les effets du discours ne puissent arriver aux effects de l'accoustumance. Et, connoissant combien ces commoditez accessoires tiennent à peu, je ne laisse pas en pleine jouissance de supplier Dieu, pour ma souveraine requeste, qu'il me rende content de moy mesme et des biens qui naissent de moy. Je veois des jeunes hommes gaillards qui portent, nonobstant, dans leurs coffres, une masse de pilules pour s'en servir quand le rheume les pressera, lequel ils craignent d'autant moins qu'ils en pensent avoir le remede en main; ainsi fault il faire; et encore, si on se sent subject à quelque maladie plus forte, se garnir de ces medicaments qui assouissent et endorment la partie.

L'occupation qu'il fault choisir à une telle vie, ce doibt estre une occupation non penible ny ennuyeuse; aultrement pour neant ferions nous estat d'y estre venus chercher le sejour. Cela despend du goust particulier d'un chacun. Le mien ne s'accommode aulcunement au mesnage: ceulx qui l'ayment, ils s'y doibvent adonner avecques moderation:

Conentur sibi res, non se submittere rebus:

C'est, aultrement, un office servile que la mesnagerie, comme le nomme Salluste. Elle a des parties plus excusables, comme le soing des jardinages, que Xenophon attribue à Cyrus: et se peult trouver un moyen entre ce bas et vil soing, tendu et plein de solicitude, qu'on veoid aux hommes qui s'y plongent du tout, et cette profonde et extreme nonchalance laissant tout aller à l'abandon, qu'on veoid en d'aultres:

Democrito pecus ed't agellos
Cultaque, dum peregre est animus sine corpore velox.

Mais oyons le conseil que donne le jeune Pline à Cornelius Rulus, son amy, sur ce propos de la solitude: «Je te conseille, en cette pleine et grasse retraitce où tu es, de quitter à teugents ce bas et abject soing du mesnage, et t'adonner à l'estude des lettres, pour en tirer quelque chose qui soit toute tienne.» Il entend la reputation: d'une pareille humeur à celle de Cicero, qui dict vouloir employer sa solitude et sejour des affai-

1. Qu'ils tâchent de se mettre au-dessus des choses, plutôt que de s'y assujettir Horace. Epist., 1, 1, 19.
2. Les troupeaux venoient manger les moissons de Démocrate, pendant que son âprit, dégagé de son corps, voyageait dans l'espace. Horace, Epist., 1, 12, 12.
res publicques à s'en acquérir par ses escripts une vie immortelle.

Usque adeone

Soire tuum nihil est, nisi te seire hoc, sciat aller 1?

Il semble que ce soit raison, puisqu'on parle de se retirer du monde, qu'on regarde hors de lui. Ceux cy ne le font qu'à demy : ils dressent bien leur partie, pour quand ils n'y seront plus ; mais le fruict de leur desseing, ils pretendent le tirer encores lors du monde, absents, par une ridicule contradiction.

L'imagination de ceuxx qui, par devotion, recherchent la solitude, remplissant leur courage de la certitude des promesses divines en l'autre vie, est bien plus saïmement assortie. Ils se proposent Dieu, object infini en bonté et en puissance ; l'ame a de quoy y rassasier ses desirs en toute liberté : les afflictions, les douleurs, leur viennent à prouft, employées à l'acquest d'une santé et resjouissance éternelle ; la mort, à souhait, passage à un si parfaict estat : l'aspreté de leurs regles est incontinent applanie par l'acoustumance ; et les appétits charnels, rebutez et endormis par leur refus ; car rien ne les entretient que l'usage et exercice. Cette seule fin d'une aultre vie heureusement immortelle, merite loyalement que nous abandonnions les commoditez et doulceurs de cette vie nostre ; et qui peut embraser son ame de l'ardeur de cette vivve foy et esperance, reellement et constamment, il se bastit en la solitude une vie voluptueuse et delicieuse, au delà de toute aultre sorte de vie.

Ny la fin doncques ny le moyen de ce conseil 2 ne me contente : nous retumbons tousjours de fièvre en chaud mal. Cette occupation des livres est aussi penible que toute aultre, et autant ennemie de la santé, qui doit estre principalement consideree : et ne se fault point laisser endormir au plaisir qu'on y prend ; c'est ce mesme plaisir qui perd le mesnager, l'avariceux, le voluptueux et l'ambitieux. Les sages nous apprennent assez à nous garder de la trahison de nos appétits, et à discerner les vrayes plaisirs et entiers, des plaisirs meslez et bigarreux de plus de peine ; car la pluspart des plaisirs, disent ils, nous chastouillent et embrassent pour nous estrangler, comme faisoient les larrons que les Aegyptiens appelloient \textit{Philistos} 3 : et si la douleur de teste nous venoit avant l'yvresse, nous nous gar-

1. Quoi donc l'\textit{votre savoir n'est-il rien, si l'on ne sait que vous avez du savoir} ?

2. Le conseil de \textit{Pline à Rufus. C.}

3. Ceci est traduit de Sénèque, excepté le mot de \textit{Philistos} ce \textit{Montaigne en ses imprimeurs ont changé mal à propos en Philistos.}
derions de trop boire; mais la volupté pour nous tromper, 
marche devant, et nous cache sa suite. Les livres sont plaisants; 
maisside leur frequentation nousen perdns enfin la gayeté et la 
santé, nos meilleures pieces, quittons les: je suis de ceulx qui 
pensent leur fruict ne pouvoir contrepoiser cette perte. Comme 
les hommes qui se sentent de long-temps affoiblis par quelque 
indisposition se rengent à la fin à la merci de la medecine, et 
se font desseigner par art certaines regles de vivre, pour ne les 
plus oulterpasser: aussi celuy qui se retire ennuyé et desgousté 
de vie commune, doibt former cette cy aux regles de la raison, 
lordonner et renger par premeditation et discours. Il doibt 
avoir prins congé de toute especie de travail, quelque visage 
qu'il porte; et fuir, en general, les passions qui empeschen la 
tranquillité du corps et « choisir la route qui est plus selon 
son humeur, »

Unusquisque sua noverit ire via 1.

Au mesnage, à l'estude, à la chasse et tout aultre exercice, il 
fault donner jusques aux derniers limites du plaisir; et garder 
de s'engager plus avant, où la peine commence à se mesler 
parmy. Il fault reserver d'embesongnement et d'occupation 
autant seulement qu'il en est besoin pour nous tenir en 
haleine, et pour nous garantir des incommoditez que tire aprez 
soy l'aultre extremité d'une lasche oysifveté et assopie. Il y a 
des sciences steriles et espineuses, et la pluspart forgees pour la 
presse 2; il les fault laisser à ceulx qui sont au service du monde. 
Je n'ayme pour moy que des livres ou plaisants et faciles qui 
me chatouillent, ou ceulx qui me consolent, et conseillent à 
regler ma vie et ma mort :

Tacitum silvas inter reptare salubres, 
Curantem, quidquid dignum sapiente bonoque est 3.

Les gents plus sages peuvent se forger un repos tout spirituel, 
ayant l'ame forte et vigoureuse: moy qui l'ay commune, il fault 
que j'ayde à me soustenir par les commoditez corporelles; et 
l'aage m'ayant tantost desrobé celles qui estoient plus à ma 
fantasie, j'instruis et aiguise mon appetit à celles qui restent 
plus sortables à cette aultre saison. Il fault retenir, à tous nos

1. PROPERCE, II, 25, 38. Montaigne a traduit ce vers avant de le citer. C.
2. Pour le monde, pour la vie publique. Ainsi, un peu plus bas : « Ceulx cy n'ont que les bras et les jambes hors de la presse. » J. V. L.
3. Me promenant en silence dans les bois, et m'occupant de tout ce qui mérite les soins d'un homme sage et vertueux. HORACE, Epist., I, 4, 4.
dents et nos griffes, l'usage des plaisirs de la vie, que nos amis nous arrachent des poings les uns aprèz les aultres :

Carpamus dulcia ; oostrum est,
Quod vivis : cinis, et manes, et fabula fies 1.

Or, quant à la fin que Pline et Cicero nous proposent de la gloire, c'est bien loing de mon compte. La plus contraire humeur à la retraicté, c'est l'ambition : la gloire et le repos sont choses qui ne peuvent loger en mesme giste. À ce que je veois, ceuls cy n'ont que les bras et les jambes hors de la presse; leur ame, leur intention y demeure engagée plus que jamais :

Tun', vetule, auriculis alienis colligis escas 2?

ils se sont seulement reculez pour mieux saulter, et pour, d'un plus fort mouvement, faire une plus vigve faulsee dans la troupe. Vous plait il veoir comme ils tirent court d'un grain? Mettons au contrepoids l'advis de deux philosophes 3, et de deux sectes tresdifferentes, escrivants l'un à Idomeneus, l'autre à Lucilius, leurs amis, pour, du maniement des affaires et des grandeurs, les retirer à la solitude. « Vous avez, disent ils, vescu nageant et flottant jusques à present; venez vous en mourir au port. Vous avez donné le reste de vostre vie à la lumiere; donnez cecy à l'ombre. Il est impossible de quitter les occupations, si vous n'en quittez le fruit : à cette cause, desfaites vous de tout soing de nom et de gloire; il est dangier que la lueur de vos actions passees ne vous esclaire que trop, et vous suyve jusques dans vostre tanière. Quittez avecques les aultres voluptez celle qui vient de l'approbation d'aultruy : et quant à vostre science et suffisance, ne vous chaille; elle ne perdra pas son effect, si vous en valez mieulx vous mesme. Souvienne vous de celuy à qui, comme on demanda à quoy faire il se peinoit si fort en un art qui ne pouvoit venir à la cognoissance de gueres de gents : « J'en ay assez de peu, respondit il; j'en ay assez d'un; j'en ay assez de pas un. » Il disoit vray. Vous et un compagnon estes assez suffisant theatre l'un à l'autre, ou vous à vous mesme : que le peuple vous soit un, et un vous soit tout le peuple. C'est une lasche ambition de vouloir tirer gloire de son oisifveté et de sa cachette : il faut faire comme les animaux qui effacent la trace à la porte de leur taniere. Ce n'est plus ce

1. Joussons ; les seuls jours que nous donnons au plaisir sont à nous. Tu ne seras bientôt qu'un peu de cendre, une ombre, une fable. Pense, Sat., V, 151.
3. Épicure et Sénèque.
ESSAIS DE MONTAIGNE.

qu'il vous fault chercher, que le monde parle de vous, mais comme il fault que vous parliez à vous mesme. Retirez vous en vous; mais preparez vous premiernement de vous y recevoir: ce seroit folie de vous fier à vous mesme, si vous ne vous sçavez gouverner. Il y a moyen de faillir en la solitude, comme en la compagnie. Jusques à ce que vous vous soyez rendu tel devant qui vous n'osiez clocher, et jusques à ce que vous ayez honte et respect de vous mesmes, obver-entur species honesteæ animo; presentez vous tousjours en l'imagination Caton, Phocion et Aristides, en la presence desquels les fols mesmes cacheroient leurs fautes, et establissez les contreroolleurs de toutes vos intentions: si elles se detraquent, leur reverence vous remettra en train; ils vous contiendront en cette voye, de vous contenter de vous mesme, de n'emprunter rien que de vous, d'arrester et fermir vosme ame en certaines et limitées cogitation: où elle se puisse plaire, et ayant compris et entendu les vrays biens desquels on jouit à mesure qu'on les entend, s'en contenter, sans desir de prolongement de vie ny de nom.» Voylà le conseil de la vraie et naïfve philosophie, non d'une philosophie ostentatrice et parliere, comme est celle des deux premiers.

CHAPITRE XXXIX
CONSIDERATION SUR CICERO.

Encores un traict à la comparaison de ces couples. Il se tire des escripts de Cicero et de ce Pline, peu retirant à mon avis aux humeurs de son oncle, infinis tesmoignages de nature outre mesure ambitieuëse; entre aultres, qu'ils sollicitent, au sceu de tout le monde, les historiens de leur temps de ne les oublier en leurs registres: et la fortune, comme par despit, a fait durer jusques à nous la vanité de ces requestes, et pieça fait perdre ces histoires. Mais cecy surpasse toute bassesse de cœur, en personnes de tel reng, d'avoir voulu tirer quelque principale gloire du caquet et de la parlierie, jusques à y employer les lettres privees escriptes à leurs amis; en maniere que aucunes ayant failly leur saison pour estre envoyees, ils les font ce neantmoins publier, avecques cette digne excuse, qu'ils n'ont pas voulu perdre leur travail et veilleses. Sied il pas bien à deux consuls romains, souverains magistrats de la chose publicque

1. Remplissez-vous l'esprit d'images nobles et vertueuses. Cicéron, Tusc. quaest., 11, 22.
2. De Pline le jeune et de Cicéron. C.
LIVRE I, CHAPITRE XXXIX.

Emperie du monde, d'employer leur loisir à ordonner et fagoter gentiment une belle missive, pour en tirer la réputation de bien entendre le langage de leur nourrice! Que feroit pis un simple maistre d'eschole qui en guignast sa vie? Si les gestes de Xenophon et de Cesar n'eussent de bien loing surpassé leur eloquence, je ne crois pas qu'ils les eussent jamais escripts : ils ont cherché à recommander, non leur dire, mais leur faire. Et si la perfection du bien parler pouvoit apporter quelque gloire sortable à un grand personnage, certainement Scipion et Lailius n'eussent pas resigné l'honneur de leurs comedies, et toutes les mignardises et delices du langage latin, à un serf africain : car, que cet ouvrage soit leur, sa beaulté et son excellence le maintient assez, et Terence l'advoue luy mesme; et me feroit on desplaisir de me desloger de cette creance.

C'est une especie de mocquerie et d'injure, de vouloir faire valoir un homme par des qualitez inadvenantes à son reng, quoyqu'elles soyent aultrement louables, et par les qualitez aussi qui ne doibvent pas estre les siennes principales; comme qui loueroit un roy d'estre bon peintre ou bon architecte, ou encore bon harquebuzier, ou bon coureur de bague. Ces louanges ne font honneur, si elles ne sont presentees en foule, et à la suite de celles qui lui sont propres; à sçavoir de la justice, et de la science de conduire són peuple en paix et en guerre. De cette façon fait honneur à Cyrus l'agriculture, et à Charlemaigne l'éloquence et cñoissance des bonnes lettres. J'ay veu de mon temps, en plus forts termes, des personnages qui tiroient d'escrire et leurs titres et leur vocation, desadvouer leur apprentissage, corrompre leur plume, et affecter l'ignorance de qualité si vulgaire, et que nostre peuple tient ne se rencontrer gueres en mains scavantes, se recommandant par meilleures qualitez. Les compaignons de Demosthenes, en l'ambassade vers Philippus, louoient ce prince d'estre beau, eloquent, et bon beuveur: Demosthenes disoit que c'estoient louanges qui appartenoient mieux à une femme, à un advocat, à une esponge, qu'à un roy:

Imperet bellante prior, jacentem
Lenis in hostem 1.

Ce n'est pas sa profession de sçavoir ou bien chasser, ou bien danser:

Orabunt causas alii, caelique meatus

1. Qu'il terrasse l'ennemi qui résiste, qu'il pardonne à l'ennemi terrassé. Horac. Carm. sœcul., v. 51.
Plutarque dict davantage, que de paroistre si excellent en ces parties moins nécessaires, c’est produire contre soy le testoignage d’avoir mal dispensé son loisir, et l’estude qui debvoit estre employé à choses plus nécessaires et utiles. De façon que Philippus, roy de Macedoïne, ayant ouï ce grand Alexandre, son fils, chanter en un festin à l’envy des meilleurs musiciens : « N’as tu pas honte, luy dict il, de chanter si bien ? » Et à ce mesme Philippus, un musicien contre lequel il debattoit de son art : « Já à Dieu ne plaise, sire, dict il, qu’il t’advienne jamais tant de mal, que tu entenues ces choses là mieulx que moy ! »

Un roy doibt pouvoir respondre comme Iphicrates respondit à l’orateur qui le pressoit, en son invective, de cette maniere : « Eh bien! qu’es tu, pour faire tant le brave? es tu homme d’armes? es tu archer? es tu picquier? » « Je ne suis rien de tout cela; mais je suis celuy qui scœit commander à tous ceulx là. » Et Antisthenes print pour argument de peu de valeur en Ismenias, de quoy on le vantoit d’estre excellent joueur de fleutes.

Je scôis bien, quand j’ois quelqu’un qui s’arreste au langage des Essais, que j’aîmerois mieulx qu’il s’en teust : ce n’est pas tant eslever les mots, comme desprimer le sens, d’autant plus picquamment que plus obliquement. Si suis je trompé, si guerres d’autres donnent plus à prendre en la matière ; et, comment que ce soit, mal ou bien, si nul escrivain l’a semee ny guerres plus materielle, ny au moins plus drue en son papier. Pour en renger davantage, je n’en entasse que les testes : que j’y attache leur suite, je multiplieray plusieurs fois ce volume. Et combien y aye je espandu d’histoires qui ne disent mot, lesquelles qui vouldra esplucher un peu plus curieusement en produira infinis Essais. Ny elles, ny mes allegations, ne servent pas tousjours simplement d’exemple, d’autorité, ou d’ornement ; je ne les regarde pas seulement par l’usage que j’en tire : elles portent souvent, hors de mon propos, la semence d’une matière plus riche et plus hardie ; et souvent, à gauche, un ton plus delicat, et pour moy qui n’en veux en ce lieu exprimer davantage, et pour ceulx qui rencontreront mon air.

Retournant à la vertu parliere, je ne trouve pas grand choix entre, Ne scôavoir dire que mal; ou, Ne scôavoir rien que bien
dirae. *Non est ornamentum virile, coniianitas*. Les sages disent que, pour le regard du sçavoir, il n'est que la philosophie, et pour le regard des effets, que la vertu, qui généralement soit propre à tous degrez et à tous ordres.

Il y a quelque chose de pareil en ces aultres deux philosophes; car ils promettent aussi éternité aux lettres qu'ils escri-vent à leurs amis: mais c'est d'autre façon, et s'accommodants, pour une bonne fin, à la vanité d'aultruy; car ils leur mandent que si le soing de se faire coignoistre aux siecles advenir, et de la renommee, les arreste encores au maniement des affaires, et leur faict craindre la solitude et la retraicte où ils les veulent appeller, qu'ils ne s'en donnent plus de peine, d'autant qu'ils ont assez de credit avec la posterité pour leur responde que, quand ce ne seroit que par les lettres qu'ils leur escrivent, ils rendront leur nom aussi cogneu et fameux que pourroient faire leurs actions publicques. Et oultre cette difference, encores ne sont ce pas lettres vuides et descharnees, qui ne se soustien-ent que par un delicat chois de mots entassez et rengez à une juste cadence, ains farcies et pleines de beaux discours de sapience, par lesquelles on se rend, non plus eloquent, mais plus sage, et qui nous apprennent, non à bien dire, mais à bien faire. 

J'adjousteray encores un conte que nous lisons de luy à ce propos, pour nous faire toucher au doigt son naturel: il avoit à orer en public, et estoit un peu pressé du temps pour se preparer à son ayse. Eros, l'un de ses serfs, le veint adver- tir que l'audience estoit remise au lendemain: il en feut si ayse, qu'il luy donna liberté pour cette bonne nouvelle.

Sur ce subject de lettres, je veulx dire ce mot, que c'est un ouvrage auquel mes amis tiennent que je puis quelque chose: et eusse pris plus volontiers cette forme à publier mes verces, si jeusse eu à qui parler. Il me falloit, comme je l'ay eu aultre-fois, un certain commerce qui m'attirast, qui me soustinst et souslevast; car de negocier au vent comme d'aultres, je ne sçauois que de songe; ny forger de vains noms à entretenir en chose seriusse: enemey juré de toute espec e de falsification. 

Jeusse esté plus attentif et plus seur, ayant une addresse forte et amie, que regardant les divers visages d'un peuple: et sui deceu s'il ne m'eust mieux succedé. J'ay naturellement un style comique et privé; mais c'est d'une forme mienne, inepte

1. La symétrie n'est pas un ornement digne d'un homme. Sénèque, *Épit.* 115.
ESSAIS DE MONTAIGNE.

aux negociations publicques, comme en toutes façons est mon langage, trop serré, desordonné, coupé, particulier : et ne m'entends pas en lettres cerimonieuses, qui n'ont aultrre substance que d'une belle enfîleure de paroles courtoises. Je n'ay ny la faculté ny le goust de ces longues offres d'affection et de service : je n'en crois pas tant, et me desplais d'en dire gueres oultre ce que j'en crois. C'est bien loing de l'usage present; car il ne feut jamais si abjecte et servile prostitution de presentations : la Vie, l'Ame, Devotion, Adoration, Serf, Esclave, tous ces mots y courent si vulgairement, que, quand ils veulent faire sentir une plus expresse volonté et plus respectueuse, ils n'ont plus de maniere pour l'exprimer.

Je hais à mort de sentir le flatteur : qui fait que je me jecte naturellement à un parler sec, rond et crud, qui tire, à qui ne me cognoist d'aillleurs, un peu vers le desdaigneux. J'honore le plus ceulx que j'honore le moins; et où mon ame marche d'une grande alaigresse, j'oublie les pas de la contenance; et m'offre maigrement et fierement à ceulx à qui je suis, et me presente moins à qui je me suis le plus donné : il me semble qu'ils le doibvent lir e en mon coeur, et que l'expression de mes paroles fait tort à ma conception. A bienveigner, à prendre congé, à remercier, à saluer, à presenter mon service, et tels compliments verbeux des loix cerimonieuses de nostre civilité, je ne cognois personne si sottement sterile de langage que moy : et n'ay jamais esté employé à faire des lettres de faveur et recommandation, que celuy pour qui c'estoit n'ayt trouvées seches et lasches. Ce sont grands imprimeurs de lettres que les Italiens; j'en ay, ce crois je, cent divers volumes : celles de Annibale Caro me semblent les meilleures. Si tout le papier que j'ay aultrfois barbouillé pour les dames estoit en nature, lorsque ma main estoit veritablement emportée par ma passion, il s'en trouveroit à l'aventure quelque page digne d'estre communiquée à la jeunesse oysive, embabouinee de cette fureur. J'escris mes lettres tousjours en poste, et si precipiteusement, que, quoique je peigne insupportablement mal, j'ayme mieulx escrire de ma main que d'y en employer une aultre; car je n'en trouve point qui me puisse suyvre, et ne les transcris jamais. J'ay accoustumé les grands qui me cognoissent à y supporter des lutitures et des trasseures, et un papier sans plieure et sans marge. Celles qui me constent le plus sont celles qui valent le moins : depuis que je les traînes, c'est signe que je n'y suis pas. Je commence volontiers sans project; le premier traict produit le second. Les lettres de ce temps sont plus en bordures et prefaces, qu'en matière. Comme j'ayme mieulx comprider deux lettres que d'en
clore et plier une, et resigne toujours cette commission à quelque aulre : de mesme, quand la matiere est achevee, je donnerois volontiers à quelqu'un la charge d'y adjoystre ces longues harangues, offers et prieres que nous logeons sur la fin; et desire que quelque nouvel usage nous en descharge, comme aussi de les inscrire d'une legende de qualitez et titlres; pour ausquels ne bruncher j'ay maintesfois laissé d'escrire, et notamment à gents de justice et de finance : tant d'innovations d'offices, une si difficile dispensation et ordonnance de divers noms d'honneur, lesquels, estants si cherelement achetez, ne peuvent estre eschangez ou oubliiez sans offese. Je teuvre pareillement de mauvaise grace d'en charger le front et inscription des livres que nous faisons imprimer.

CHAPITRE XL

QUE LE GOUST DES BIENS ET DES MAULX DESPEND, EN BONNE PARTIE, DE L'OPINION QUE NOUS EN AVONS.

Les hommes, disant une sentence grecque ancienne, sont tormentez par les opinions qu'ils ont des choses, non par les choses mesmes. Il y auroit un grand point gaigné pour le soulagement de nostre miserable condition humaine, qui pourroit establir cette proposition vraye tout par tout. Car si les mauux n'ont entree en nous que par nostre jugement, il semble qu'il soit en nostre pouvoir de les mespriser, ou contouner à bien : si les choses se rendent à nostre mercy, pourquoi n'en chevrons nous, ou ne les accommodrons nous à nostre avantage? si ce que nous appelons mal et torment n'est ny mal ny torment de soy, ains seulement que nostre fantasie luy donne cette qualite, il est en nous de la changer; et en ayant le choix, si nul ne nous force, nous sommes estrangement fols de nous bander pour le party qui nous est le plus ennuyeux, et de donner aux maladies, à l'indigence et au mespris un aigre et mauvais goust, si nous le leur pouvons donner bon, et si, la fortune fournissant simplement de matiere, c'est à nous de luy donner la forme. Or, que ce que nous appelons mal ne le soit pas de soy; ou au moins, tel qu'il soit, qu'il depende de nous de luy donner aultre savueur et aultre visage (car tout revient à un), veoyons s'il se peut maintenir.

Si l'estre originel de ces choses que nous craignons avoir credit de se loger en nous de son auctorité, il logeroint pareil et semblable en tous; car les hommes sont tous d'une espece, et,
sauf le plus et le moins, se treuvent garnis de pareils utilis et
instruments pour concevoir et juger; mais la diversité des
opinions que nous avons de ces choses là montre clairement
qu'elles n'entrent en nous que par composition; tel à l'aventure
les loge chez soy en leur vray estre, mais mille aultres leur
donnent un estre nouveau et contraire chez eux. Nous tenons
la mort, la pauvreté et la douleur pour nos principales parties
: or, cette mort, que les uns appellent « des choses horribles la
plus horrible, » qui ne sçait que d'aultres la nomment « l'unique
port des torment de cette vie, le souverain bien de nature,
seul appuy de nostre liberté, et commune et prompte recepte à
touts maux? » Et comme les uns l'attendent tremblants et
effroyez, d'aultres la supportent plus aysement, que la vie;
celuy là se plainct de sa facilité,

Mors, utinam pavidos vitæ subducere nolles,
Sed virtus te sola daret.  

Or, laissons ces glorieux courages. Theodorus respondict à
Lysimachus, menaçant de le tuer : « Tu feras un grand coup,
d'arriver à la force d'une cantharide! » La pluspart des philo-
sophes se treuvent avoir ou prevenu par desseing, ou hasté et
secouru leur mort. Combien veoid on de personnes populaires,
conduictes à la mort, et non à une mort simple, mais meslée
de honte et quelquesfois de griefs torment, y apporter une telle
assurance, qui par opiniastreté, qui par simplesse naturelle,
qu'on n'y apperçoit rien de changé de leur estat ordinaire;
establisants leurs affaires domestiques, se recommandant à
leurs amis, chantants, preschantz et entretenants le peuple,
voire y meslans quelquesfois des mots pour rire, et beuvants
à leurs cognoissants, aussi bien que Socrates?

Un qu'on menoit au gibet disoit, « Qu'on gardast de passer
par telle rue, car il y avoit dangier qu'un marchand lui feist
mettre la main sur le collet, à cause d'un vieux debte. » Un
aultre disoit au bourreau, « Qu'il ne le touchast pas à la gorge,
de peur de le faire tressaillir de rire, tant il estoit chatouilleux. »
L'aultre respondict à son confesseur, qui luy promettoit qu'il
souperoit ce jour là avecques nostre Seigneur : « Allez vous y
en, vous; car de ma part je jeusne. » Un aultre ayant demandé
à boire, et le bourreau ayant beu le premier, dict ne vouloir
boire aprez luy, de peur de prendre la verolle. Chasun a oux
faire le conte du Picard auquel, estant à l'eschelle, on presente

1. Ou ennemies, mot que l'on a substitué dans quelques éditions. C.
2. O mort ! plût aux dieux que tu dédaignasses de frapper les lâches, et que la
vertu seule te puis donner ! Lucain, IV. 580.
une garse, et que (comme nostre justice permet quelquesfois), s'il la vouloit espouser, on luy sauveroit la vie : luy, l'ayant un peu contemplee, et apperceu qu'elle boittoit : « Attache! attache! dict il; elle cloche.» Et on dict de mesme qu'en Dannemarc, un homme condamné à avoir la teste trenchee, estant sur l'eschaffaud, comme on luy presenta une pareille condition, la refusa, parce que la fille qu'on luy offrit avoir les joues avalees, et le nez trop poinctu. Un valet, à Toulouse, accusé d'heresie, pour toute raison de sa creance, se rapportoit à celle de son maistre, jeune escholier prisonnier avecques luy, et aymanieux mourir que se laisser persuader que son maistre peust errer. Nous lisons de ceulx de la ville d'Arras, lors que le roy Louys onzieyme la print, qu'il s'en trouva bon nombre parmy le peuple qui se laisserent pendre plutost que de dire, Vive le roy! Et de ces viles ames de bouffons, il s'en est trouve qui n'ont voulu abandonner leur gaudisserie en la mort mesme. Celuy à qui le bourreau donnoit le bransle s'escria, « Vogue la galle! » qui estoit son refrain ordinaire. Et l'aultre qu'on avoit couché, sur le ploint de rendre sa vie, le long du foyer sur une paillasse, à qui le medecin, demandant ou le mal le tenoit, « Entre le banc et le feu, » respondict il: et le presbtre, pour luy donner l'extreme onction, cherchant ses pieds, qu'il avoit resserrez et contraincts par la maladie : « Vous les trouverez, dict il, au bout de mes jambes.» A l'homme qui l'exhortoit de se recommander à Dieu, « Qui y va? » demanda il : et l'aultre respondant, « Ce sera tantost vous mesme, s'il luy plaist : » « Y fusse je bien demain au soir? » repliqua il. « Recommendez vous seulement à luy, suyvit l'aultre, vous y serez bientost: » « Il vault doneques mieulx, adjusta il, que je luy porte mes recommandations moy mesme.»

Au royaume de Narsingue, encore auzjourd'hui, les femmes de leurs presbtres sont vives ensepvelies avecques le corps de leurs maris : toutes aultres femmes sont brusleees aux funerailles des leurs, non constamment seulement, mais gayement : à la mort du roy, ses femmes et concubines, ses mignons, et tous ses officiers et serviteurs, qui sont un peuple, se presentent si alaignement au feu où son corps est bruslé, qu'ils montrent prendre à grand honneur d'y accompagner leur maistre. Pendant nos dernieres guerres de Milan, et tant de prises et rescoussees, le peuple, impatient de si divers changements de fortune, print telle resolution à la mort, que j'ay ouï dire à mon pere qu'il y veit tenir compte de bien vingt et cinq maistres de maisons qui s'estoient desfaict eu期限mes en une semaine: accidens approchant à celuy des Xanthisens.
lesquels, assiegez par Brutus, se precipiterent pesle mesle, hommes, femmes et enfants, a un si furieux appetit de mourir, qu'on ne faict rien pour fuyr la mort, que ceulx cy ne feissent pour fuyr la vie: de maniere qu'a peine Brutus en peut sauver un bien petit nombre.

Toute opinion est assez forte pour se faire espouser au prix de la vie. Le premier article de ce courageux serment que la Grece jura et mainteint en la guerre medoise, ce feut que chascun changeroit plutost la mort a la vie, que les loix persiennes aux leurs. Combien veoid on de monde en la guerre des Turcs et des Grecs accepter plutost la mort tresaspre, que de se descirconcire pour se baptiser? exemple de quoy nulle sorte de religion n'est incapable.

Les rois de Castille ayants banni de leurs terres les juifs, le roy Jehan de Portugal leur vendit, a huict escus pour teste, la retraicte aux siennes pour un certain temps; a condition que, iceluy venu, ils auroient a les vuider; et luy, promettoit leur fournir de vaisseaux a les trajecter en Afrique. Le jour arrive, lequel passe il estoit dit que ceulx qui n'auroient obei demeu-reroient esclaves, les vaisseaux leur feurien fournir escharcement\(^1\), et ceulx qui s'y embarquerent, rudement et vilainement traictez par les passagiers, qui, outhre plusieurs aultres indignitez, les amuserent sur mer, tantost avant, tantost arriere, jusques a ce qu'ils eussent consomme leurs victuailles, et feussent contraincts d'en acheter d'eulx si cherement et si longement, qu'on ne les meit a bord qu'ils ne teussent du tout mis en chemise. La nouvelle de cette inhumanite rapportee a ceulx qui estoient en terre, la pluspart se resolurent a la servitude; aulcuns feirent contenance de changer de religion. Emmanuel, successeur de Jehan, venu a la couronne, les meit premierement en libertet; et, changeant d'avis depuis, leur ordonna de sortir de ses païs, assignant trois ports a leur passage. Il esperoit, dict l'evesque Osorius, non mesprisable historien latin de nos siecles, que la faveur de la libertet qu'il leur avoir rendue ayant failli de les convertir au christianisme, la difficulte de se commettre a la volerie des mariners, et d'abandonner un païs ou ils estoient habituez avecques grandes richesses, pour s'allier jeter en region incogneue et estrangiere, les y rameneroit. Mais se voyant descheu de son esperance, et euxx tout deliberez au passage, il retrencha deux des ports qu'il leur avoit promis, a fin que la longueur et incommode du traject en reduisist aulcuns, ou qu'il eust moyen de les amonceler tous a un lieu

\(^1\) Chichement, avec trop d'épargne. G.
pour une plus grande commodité de l’execution qu’il avait destinee : ce fut qu’il ordonna qu’on arrachast d’entre les mains des peres et des meres tous les enfants au dessous de quatorze ans, pour les transporter, hors de leur veye et conversation, en lieu où ils feussent instruits à nostre religion. Ils disent que cet effect produisit un horrible spectacle : la naturelle affection d’entre les peres et les enfants, et, de plus, leur zele à leur ancienne creance, combattant à l’encontre de cette violente ordonnance, il y feut veu communément des peres et meres se desfaisants eulx mesmes, et d’un plus rude exemple encore, precipitants, par amour et compassion, leurs jeunes enfants dans des puits, pour fuyr à la loy. Au demou rant, le terme qu’il leur avoit prefix expiré, par faulte de moyens, ils se remeirent en servitude. Quelques uns se feirent chrestiens; de la foy desquels ou de leur race, encore aujour d’hui cent ans aprez, peu de Portugais s’asseurent, quoique la coustume et la longueur du temps soyent bien plus fortes conseilleres à telles mutations, que toute aultre contraincte.

En la ville de Castelnau Darry, cinquante Albigeois hereti ques souffrirent à la fois, d’un courage determiné, d’estre bruslez vifs en un feu, avant desadvoquer leurs opinions. Qui des peres autem nostri, dit Cicero, sed universi etiam exercitus, ad non dubiam mortem concurrenant ! Jay veu quelqu’un de mes intimes amis courre la mort à force, d’une vraye affection, et enracinee en son coeur par divers visages de discours que je ne luy sceus rabbattre; et, à la premiere qui s’offrit coeffe d’un lustre d’honneur, s’y precipiter, hors de toute apparence, d’une faim aspre et ardente. Nous avons plusiers exemples en nostre temps de ceulx, jusques aux enfants, qui, de crainte de quelque legiere incommodité, se sont donnez à la mort. Et à ce propos, « Que ne craindrons-nous, dict un ancien, si nous craignons ce que la couardise mesme a choisi pour sa retraitce ? »

D’enfiler icy un grand rool de ceulx de tous sexes et conditions et de toutes sectes, ez siecles plus heureux, qui ont ou attendu la mort constamment, ou recherché volontairement, et recherché non seulement pour fuyr les maullx de cette vie, mais aulcuns pour fuyr simplement la satieté de vivre, et d’aультres pour l’esperance d’une meilleure condition ailleurs, je n’aurois jamais faict; et en est le nombre si infini, qu’à la verité j’aurois meilleur marché de mettre en compte ceulx

I. Combien de fois n’a-t-on pas vu courir à une mort certaine, non pas nos généraux seulement, mais nos armées entières! Cicéron, Tusc. quest., I, 37.
ESSAIS DE MONTAIGNE

qui l'ont craincte : Cécy seulement : Pyrrho le philosophe se trouverait, un jour de grande tormente, dans un batteau, mon-
troit à ceux qu'il veoyoit les plus effroyez autour de luy, et les encourageoit par l'exemple d'un pourceau qui y estoit, nul-
ment soulcicux de cet orage. Oserons nous doncques dire que cet advantage de la raison, de quoy nous faisons tant de feste, et pour le respect duquel nous nous tenons maistres et empe-
reurs du reste des creatures, ayt esté mis en nous pour nostre torment? A quoy faire la cognoissance des choses, si nous en devenons plus lasches? si nous en perdons le repos et la tran-
quillité où nous serions sans cela? et si elle nous rend de pire condition que le pourceu de Pyrrho? L'intelligence qui nous a esté donnée pour nostre plus grand bien, l'employerons nous à nostre ruyne ; combattants le desseing de nature et l'univer-
sel ordre des choses, qui porte, que chacun use de ses utils et moyens pour sa commodité?

Bien, me dira lon, vostre regle serve à la mort : mais que direz vous de l'indigence? que direz vous encore de la dou-
leur? que Aristippus, Hieronymus et la pluspart des sages ont estimé le dernier mal ; et ceulx qui le.nioient de parole le con-
fessoient par effect. Posidonius estant extremement tormenté d'une maladie aigue et douloreuse, Pompeius le feut veoir, et s'excusa d'avoir priez heure si importante pour l'ouir deviser de la philosophie : « Já à Dieu ne plaise, luy dict Posidonius, que la douleur gaigne tant sur moy qu'elle m'empesche d'en discouir! » et se jecta sur ce same propos du mespris de la douleur : mais ce pendant elle jouoit son roolle, et le pressoit incessamment ; à quoy il s'escrioit : « Tu as beau faire, douleur! si ne diray je pas que tu sois mal. » Ce conte, qu'ils sont tant valoir, que porte il pour le mespris de la douleur? il ne debat que du mot : et ce pendant si ces poinctures ne l'esmeuvent, pourquoi en rompt il son propos? pourquoi pense il faire beaucopp de ne l'appeller pas Mal? Icy tout ne consiste pas en l'imagination : nous opinons du reste ; c'est icy la certaine science qui joue son roolle ; nos sens mesmes en sont juges;

Qui nisi sunt veri, ratio quoque falsa sit omnis.

Ferons nous accroire à nostre peau que les coups d'estriviere la chastouillent? et à nostre goust que l'aloé soit du vin de Graves? Le pourceau de Pyrrho est icy de notre escot : il est bien sans effroy à la mort ; mais si on le bat, il crie et se tor-
memente. Forcerons nous la generale loy de nature, qui se veoid

1. Et si les sens ne sont vrais, toute raison est fausse. Lucrèce, IV, 486.
en tout ce qui est vivant soubs le ciel, de trembler soubs la douleur? les arbres mesmes semblent gemir aux offenses. La mort ne se sent que par le discours, d’autant que c’est le mouvement d’un instant;

Aut fuit, aut veniet; nihil est praesentis in illa:
Morsque minus pæsus, quam mori mortis, habet:

mille bestes, mille hommes sont plusost morts que menacez. Aussy, ce que nous disons craindre principalement en la mort, c’est la douleur, son avant coureuse costumière. Toutesfois, s’il en fault croire un sainct pere, *malam mortem non facit*, _ni_ *quod sequitur mortem_* : et je dirois encore: plus vraysenblablement, que ny ce qui va devant, ny ce qui vient aprez n’est des appartenences de la mort.

Nous nous excusons faussement: et je treuve par experience que c’est plusost l’impatience de l’imagination de la mort qui nous rend impatients de la douleur, et que nous la sentons doublement grievfe de ce qu’elle nous menace de mourir; mais la raison accusant nostre lascheté de craindre chose si soubdaine, si inevitelle, si insensible, nous prenons cet autitre pretexte plus excusables. Touts les maulx qui n’ont autltre dangier que du mal, nous les disons sans dangier: celle des dents ou de la goutte, pour grief qu’il soit, d’autant qu’il n’est pas homicide, qui le met en compte de maladie?

Or bien presupposons le, qu’en la mort nous regardons principalement la douleur; comme aussi la pauvrete n’a rien à craindre que cela, qu’elle nous jecte entre ses bras par la soif, la faim, le froid, le chaud, les veilles qu’elle nous fait souffrir: ainsi n’ayons à faire qu’à la douleur. Je leur donne que ce soit le pire accident de nostre estre; et volontiers, car je suis l’homme du monde qui luy veulx autant de mal et qui la fuys autant, pour jusques à present n’avoir pas eu, Dieu mercy, grand commerce avecques elle: mais il est en nous, sinon de l’ameantir, au moins de l’amoindrir par patience; et, quand bien le corps s’en esmouveroit, de maintenir ce neantmoins l’ame et la raison en bonne trempe. Et s’il ne l’estoit, qui auront mis en credit la vertu, la vaillance, la force, la magnanimite et la resolution? où joueroyent elles leur roolle, s’il n’y a plus de douleur à desfier? *Avida est periculi virtus* : s’il ne fault cou-

1. Ou elle a été, ou elle sera; il n’y a rien de present en elle. La mort est moine cruelle que l’attente de la mort.

2. La mort n’est un mal que par ce qui vient après elle. Augustin, *de Civitate Dei*, 1, 11.

3. La vertu est avide de péril. Sénèque, *de Providentia*, c. 4.
cher sur la dure, soustenir armé de toutes pieces la chaleur du
midy, se paistre d'un cheval et d'un asne, se voir destailier en
pieces et arracher une halle d'entre les os, se souffrir recoudre,
cauteriser et sonder, par où s'acquerra l'advantage que nous
voulons avoir sur le vulgaire? C'est bien loing de fuyr le mal et
la douleur, ce que disent les sages, « que des actions eguale-
ment bonnes, celle là est plus souhaitable à faire où il y a plus
de peine. » Non enim hilaritate, nec lascivia, nec risu, aut joco,
comite levitatis, sed sepe etiam tristes firmitate et constantia sunt
beati 1. Et à cette cause, il a esté impossible de persuader à nos
peres que les conquestes faictes par vivfe force au hazard de la
guerre, ne feussent plus advantageuses que celles qu'on faict
en toute seureté par practiques et menees.

Laetius est, quoties magno sibi constat honestum 2.

Davantage, cela nous doibt consoler, que naturellement « si la
douleur est violente, elle est courte; si elle est longue, elle est
legiere: » si gravis, brevis; si longus, levis. Tu ne la sentiras
gueres long-temps, si tu la sens trop; elle mettra fin à soy ou à
toy: l'un et l'autre revient à un; si tu ne la portes, elle tempor-
tera. Memineris maximos morte finiri; parvos multa habere intervalla
requietis; mediocerium nos esse dominos: ut, si tolerabiles sint, fe-
ramus; sin minus, e vita, quum ea non placeat, tanquam e theatro,
exeamus 3. Ce qui nous fait souffrir avecques tant d'impatience
la douleur, c'est de n'estre pas accoustumé de prendre nostre
principal contentement en l'ame, de ne nous fonder point assez sur
elle, qui est seule et souveraine maistresse de nostre condition.
Le corps n'a, sauf le plus et le moins, qu'un train et qu'un pli:
elle est variable en toute sorte de formes, et renge à soy, et à
son estat quel qu'il soit, les sentiments du corps et tous aultres
accidents: pourtant la fault il estudier et enquerir, et esveiller
en elle ses ressorts touts poissants. Il n'y a raison, ny prescrip-
tion, ny force qui vaille contre son inclination et son choix. De
tant de milliers de biais qu'elle a en sa disposition, donnons luy
en un propre à nostre repos et conservation: nous voylà, non

1. Ce n'est point par la joie et les plaisirs, par les jeux et les ris, compagno
erdinaire de la frivolité, qu'on est heureux: les ames austères trouvent le bonheur
dans la constance et la fermeté. Cicéron, de Finibus, II, 10.

2. La vertu est d'autant plus douce qu'elle nous a plus coûté. Lucain, IX, 404.

9. Souvien-toi que les grandes douleurs se terminent par la mort; que les
peines ont plusieurs intervalles de repos, et que nous sommes maistres des médi-
ocrités. Lorsqu'elles seront supportables, nous souffrirons patiemment; si elles
sont comme un lieu qui nous déploit, nous en sortirons comme d'un théâtre. Cicé-
ron
ouverts seulement de toute offense, mais gratifiez mesmo, et flattez, si bon luy semble, des offenses et des maulx. Elle fait son proufit de tout indifferemment: l’erreur, les songes luy servent utilement, comme une loyale matiere à nous mettre à garant et en contentement. Il est ayé à veoir que ce qui aiguise en nous la douleur et la volupté, c’est la pointe de nostre esprit: les bestes, qui le tiennent soubs boucle, laissent aux corps leurs sentiments libres et naifs, et par consequent uns, à peu prez, en chasse espece, ainsi qu’elles montrent par la semblable application de leurs mouvements. Si nous ne troublions pas en nos membres la jurisdiction qui leur appartient en cela, il est à croire que nous en serions mieulx, et que nature leur a donné un juste et moderé temperament envers la volupté et envers la douleur; et ne peult faillir d’estre juste, estant egual et commun. Mais, puisque nous nous sommes emancipez de ses regles pour nous abandonner à la vagabonde liberté de nos fantasies, au moins aidons nous à les plier du costé le plus agreable. Platon craint nostre engagement aspre à la douleur et à la volupté, d’autant qu’il oblige et attache par trop l’ame au corps: moy plutost, au rebours, d’autant qu’il l’en desprend et descloue. Tout ainsi que l’ennemy se rend plus aspre à nostre fuite, aussi s’enorgueillit la douleur à nous veoir trembler soubs elle. Elle se rendra de bien meilleure composition à qui luy fera teste: il se fault opposer et bander contre. En nous acculant et tirant arriere, nous appelloons à nous et attirons la ruyne qui nous menace. Comme le corps est plus ferme à la charge en le roidissant, aussi est l’ame.

Mais venons aux exemples, qui sont proprement du gibier des gents soibles de reins comme moi: où nous trouverons qu’il va de la douleur comme des pierres, qui prennent couleur ou plus haulte ou plus morne, selon la feuille où lon les couche, et qu’elle ne tient qu’autant de place en nous que luy en faisons: Tantum doluerunt, quantum doloribus se inseruerunt. Nous sentons plus un coup de rasoir du chirurgien, que dix coups d’epée en la chaleure du combat. Les douleurs de l’enfantement, par les medecins et par Dieu mesmo estimees grandes, et que nous passons avecques tant de cerimonies, il y a des nations entieres qui n’en font nul compte. Je laisse à part les femmes lacedemoniennes; mais aux souisses, parmy nos gents de pied, quel changement y trouvez vous? sinon que, trottants aprez leurs maris, vous leur voyez aujourd’hui porter au col l’enfant

qu'elles avaient hier au ventre: et ces Aegyptiennes contrefaictes, ramassées d'entre nous, vont elles mesmes laver les leurs qui viennent de naistre, et prennent leurs bains en la plus prochaine riviere. Oultre tant de garses qui desroben tous les jours leurs enfants en la generation comme en la conception, cette belle et noble femme de Sabinus, patricien romain, pour l'interest d'aultruy, supporta seule, sans secours et sans voix et gemissement, l'enfantement de deux jumeaux. Un simple garsonnet de Lacedemone ayant desrobé un regnard (car ils craignoient encore plus la honte de leur sottise au larr-recin que nous ne craignons la peine de nostre malice), et l'ayant mis sous sa cappe, endura plutost qu'il luy eust rongé le ventre, que de se descouvrir. Et un aultre, donnant de l'encens a un sacrifice, se laissa brusler jusques a l'os par un charbon tumbe dans sa manche, pour ne troublier le mystere: et s'en est veu un grand nombre, pour le seul essay de vertu, suyvant leur institution, qui ont souffer en l'age de sept ans d'estre fouettez jusques a la mort sans alterer leur visage. Et Cicero les a veus se battrre a trouves, de poings, de pieds et de dents, jusques a s'evanouir, avant que d'advouer estre vaincus. Nunquam naturam mos vincet; est enim ea semper invicta: sed nos umbris, delictis, otio, langoure, desidia, animum infecimus; opinionibus maloque more delinitum mollivimus. Chasquin scait l'histoire de Scevola, qui, s'estant coulé dans le camp ennemy pour en tuer le chef, et ayant failly d'attaincte, pour reprendre son effect d'une plus estrange invention, et descharger sa patrie, confessa a Por-senna, qui estoit le roy qu'il vouloit tuer, non seulement son desseing, mais adjousta qu'il y avoir en son camp un grand nombre de Romains complices de son entreprise, tels que luy: et, pour montrer quel il estoit, s'estant faict apporter un brasier, veit et souffrit griller et rostir son bras, jusques a ce que l'ennemy mesme en ayant horreur, commanda oster le brasier. Quoy! celuy qui ne daigna interrompre la lecture de son livre pendant qu'on l'incisoit? et celuy qui s'obstina a se mocquer et a rire, a l'envy des maulx qu'on luy faisait; de façon que la cruauté irritée des bourreaux qui le tenoient, et toutes les inventions des tormentes redoublez les uns sur les aultres, luy donnerent gaigné? Mais c'estoit un philosophe. Quoy! un gladiateur de Cesar endura, tousjours riant, qu'on luy sondast et destaiillast ses playes: Quis mediocris gladiator

1. Jamais l'usage ne pourroit vaincre la nature; elle est invincible; mais parmi nous elle est corrompue par la mollesse, par les delices, par l'oisiveté, par l'indolence; elle est altérée par des opinions fausses et de mauvaises habitudes. Cicéron, Tusc. quest., V, 27.
INGEMUIT? QUIS VULTUM MUTAVIT UNQUAM? QUIS NON MODO STEITIT, VERUM ETIAM DECUBUIT TURPITER? QUIS, QUUM DECUBUSSSET, FERRUM RECIPERE JUSSUS, COLLUM CONTRAXIT? MESLONS Y LES FEMMES. QUI N'A OUÏ PARLER À PARIS DE CELELLE QUI SE FEIT ESCORCHER POUR SEULEMENT EN ACQUERIR LE TEINT PLUS FRAIS D'UNE NOUVELLE PAU? IL Y EN A QUI SE SONT FAIT ARRACHER DES DENTS VIFVES ET SAINES, POUR EN FORMER LA VOIX PLUS MELLE ET PLUS GRASSE, OU POUR LES RENGER EN MEILLEUR ORDE. COMBIEN D'EXEMPLES DU MESPRIS DE LA DOULEUR AVONS NOUS EN CE GENRE! QUE NE PEUVENT ELLES, QUE CRAIGNENT ELLES, POUR PEU QU'IL Y AIT D'ADGEMENT À ESPERER EN LEUR BEAULTÉ?

Vellere quois cura est albos a stirpe capillos,
Et faciem, dephta pelle, referre novam.

J'en ay vœu engloutir du sable, de la cendre, et se travaillez à pointz nommés de ruyner leur estomach, pour acquerir les pasles couleurs. Pour faire un corps bien espagnolé, quelle ghennne ne souffrent elles, guindées et cenglees, à tout de grosses coches sur les costez, jusques à la chair vifve? ouy, quelquesfois à en mourir.

Il est ordinaire à beaucoup de nations de nostre temps de se blewer à escient pour donner foie à leur parole: et nostre roy en recite des notables exemples de ce qu'il en a veu en Poloi-gne, et en l'endroit de luy mesme. Mais oultre ce que je sçais en avoir esté imité en France par aulcuns, quand je veins de ces fameux estats de Blois, j'avois veu peu auparavant une fille, en Picardie, pour tesmoigner la sincerité de ses promesses et aussi sa constance, se donner, du poinçon qu'elle portoit en son poil, quatre ou cinq bons coups dans le bras, qui luy faisoient craqueter la peau et la saignoit bien en bon escient. Les Turcs se font de grandes escarres pour leurs dames, et, à fin que la marque y demeuere, ils portent soudain du feu sur la playe et l'y tiennent un temps incroyable, pour arrester le sang et former la cicatrice; gens qui l'ont veu l'ont escript, et me l'ont juré: mais pour dix aspres, il se trouve tous les jours entre eulx personne qui se donnera une bien profonde taillade dans le bras ou dans les cuisses. Je suis bien ayse que les tesmoings nous sont plus à main où nous en avons plus affaire;

1. Jamais le dernier des gladiateurs a-t-il gémi ou changé de visage? Quel art dans sa cuine même, pour en dérober la honte aux yeux du public! Renversé enfin aux pieds de son adversaire, tourne-t-il la tête lorsqu'on lui ordonne de recevoir le coup mortel? CICÉRON, Tusc. quaest., 11, 17.

2. Il s'en trouve qui ont le courage d'arracher leurs cheveux gris, et de s'écorcher tout le visage pour se faire une nouvelle peau. TIBULLE, 1, 8, 45.
car la chrestienté nous en fournit à suffisance : et aprez l'exemple de nostre saint Guide, il y en a eu force qui, par devotion, ont voulu porter la croix. Nous apprenons, par tesmoing tres-digne de foy, que le roy saint Louys porta la haire jusques à ce que, sur sa vieillesse, son confesseur l'en dispensa ; et que tous les vendredis il se faisait battre les espaules, par son presbtre, de cinq chaisnettes de fer, que pour cet effect on portoit emmy ses besongnes de nuict.

Guillaume, nostre dernier duc de Guyenne, pere de cette Alienor qui transmet ce duché aux maisons de France et d'Angleterre, porta, les dix ou douze derniers ans de sa vie, continuellement, un corps de cuirasse soubs un habit de religieux, par penitence. Foulques, comte d'Anjou, alla jusques en Jerusalem, pour là se faire fouetter à deux de ses valets, la chorde au col, devant le sepulchre de nostre Seigneur. Mais ne veoid on encore tous les jours, au vendredi saint, en divers lieux, un grand nombre d'hommes et de femmes se battre jusques à se deschirer la chair et percer jusques aux os? cela ay je veu souvent, et sans enchantement : et disoit on (car ils vont masquez) qu'il y en avoir qui pour de l'argent entreprenoient en cela de garantir la religion d'aultruy, par un mespris de la douleur d'autant plus grand, que plus peuvent les aiguillons de la devotion que de l'avarice. Q. Maximus enterra son fils consulaire, M. Cato le sien preteur designé, et L. Paulus les siens deux en peu de jours, d'un visage rassis, et ne portant nul tesmoignage de dueil. Je disois, en mes jours, de quelqu'un, en gaussant, qu'il avait choué la divine justice ; car la mort violente de trois grands enfants luy ayant esté envoyée en un jour pour un aspre coup de verge, comme il est à croire, peu s'en fallut qu'il ne la prinst à faveur et gratification singulière du ciel. Je n'ensyus pas ces humeurs monstrueuses ; mais j'en ay perdu en nourrice deux ou trois, sinon sans regret, au moins sans fascherie : si n'est il gueres d'accident qui touche plus au vif les hommes. Je veois assez d'aultres communes occasions d'affliction, qu'à peine sentirois je si elles me venoient ; et en ay mesprisé, quand elles me sont venues, de celles ausquelles le monde donne une si atroce figure, que je n'oserois m'en vanter au peuple sans rougir : ex quo intelligitur, non in natura, ed in opinione, esse ægritudinem. L'opinion est une puissante partie, hardie et sans mesure. Qui rechercha jamais de telle laim la seureté et le repos, qu'Alexandre et Cesar ont fait l'in-
QUANT qu'il y ait point de différence entre luy et son palefrenier. 

Caton, consul, pour s'asseurer d'aulcunes villes en Espagne, ayant seulement interdit aux habitants d'icelles de porter les armes, grand nombre se tuerent: *ferox gens, nullam vitam rati sine armis esse*. Combien en sçavons-nous qui ont duuy la douceur d'une vie tranquille en leurs maisons, parmy leurs congoissants, pour suyvre l'horreur des deserts inhabitables; et qui se sont jectez à l'abjection, viliété et mespris du monde, et s'y sont pleus jusques à l'effectation ! Le cardinal Borromee, qui mourut dernièrement à Milan, au milieu de la desbauche à quoy le convioit et sa noblesse, et ses grandes richesses, et l'air de l'Italie, et sa jeunesse, se mainteint en une forme de vie si austere, que la mesme robbe qui luy servoit en esté luy servoit en hyver; n'avoyoit pour son coucher que la paille; et les heures qui luy restoient des occupations de sa charge, il les passoit estudiant continuellement, planté sur ses genouils, ayant un peu d'eau et de pain à costé de son livre, qui estoit toute la provision de ses repas, et tout le temps qu'il y employoit.

J'en sçais qui, à leur esclent, ont tiré et proufit et advancement du cocuage, de quoy le seul nom effroye tant de gens.

Si la veue n'est le plus necessaire de nos sens, il est au moins le plus plaisant: mais les plus puissants et utiles de nos membres semblent estre ceulx qui servent à nous engendrer; toutesfois assez de gens les ont prins en haine mortelle, pour cela seulement qu'ils estoient trop aimables, et les ont rejettez à cause de leur prix: autant en opina des yeulx celuy qui se les creva. La plus commune et plus saine part des hommes tient à grand heur l'abondance des enfants; moy et quelques aultres à pareil heur le defaut: et quand on demande à Thales pourquoi il ne se marie point, il respond « qu'il n ayme point à laisser ligne de soy. »

Que nostre opinion donne prix aux choses, il se veoid par celles en grand nombre ausquelles nous ne regardons pas seulement pour les estimer, ains à nous; et ne considerons ny leurs qualitez ny leurs utilitez, mais seulement nostre coust à les recouvrer, comme si c estoit quelque piece de leur substance; et appellons valeur en elles, non ce qu'elles apportent,
ESSAIS DE MONTAIGNE.

mais ce que nous y apportons. Sur quoy je m'advise que nous sommes grands mesnagiers de nostre mise : selon qu'elle poise, elle sert ; de ce mesme qu'elle poise. Nostre opinion ne la laisse jamais courir à fauls fret : l'achat donne tiltre au diamant ; et la difficulté, à la vertu ; et la douleur, à la devotion ; et l'aspreté, à la medecine ; tel, pour arriver à la pauvreté, jecta ses escus en cette mesme mer que tant d'aultres fouillent de toutes parts pour y pescher des richesses. Epicurus dict que « D'estre riche n'est pas soulagement, mais changement, d'affaires. » De vray, ce n'est pas la disette, c'est plutost l'abondance qui produit l'avarice. Je veulx dire mon experience autour de ce subject.

J'ai vescu en trois sortes de conditions depuis estre sorti de l'enfance. Le premier temps, qui a duré prez de vingt aunces, je le passay n'ayant aultres moyens que fortuits, et desendant de l'ordonnance et secours d'aultruy, sans estat certain et sans prescription. Ma despense se faisait d'autant plus alaigrement et aveques moins de soing, qu'elle estoit toute en la temerité de la fortune. Je ne feus jamais mieulx. Il ne m'est oncques advenu de trouver la bourse de mes amis close ; m'estant enjoint, au delà de toute aultre necessité, la necessité de ne faillir au terme que j'avois prins à m'acquitter, lequel ils m'ont mille fois alongé, voyant l'effort que je me faisais pour leur satisfaire : en maniere que j'en rendois ma loyauté mesnagiere, et aulcumenement piperesse. Je sens naturellement quelque volupté à payer ; comme si je deschargeois mes espaules d'un ennuyeux poids, et de cette image de servitude ; aussi qu'il y a quelque contentement qui me chatouille à faire une action juste et contenter aultruy. J'excepte les payements où il faut venir à marchander et compler ; car, si je ne treue à qui en commettre la charge, je les esloingne honteusement et injurieusement, tant que je puis, de peur de cette altercation, à laquelle et mon humeur et ma forme de parler est du tout incompatible. Il n'est rien que je haïsse comme à marchander : c'est un pur commerce de trichoterie et d'impudence ; aprez une heure de debat et de barguignage, l'un et l'aultre abandonne sa parole et ses serments pour cinq souls d'amendement. Et si empruntois aveques desadvantage : car n'ayant point le coeur de requerir en presence, j'en renvoyois le hazard sur le papier, qui ne faict gueres d'efforts, et qui preste grandement la main au refuser. Je me remettois de la conducicte de mon bessoin plus gayement aux astres et plus librement, que je n'ay faict

1. A fauls fret signifie ici d'après une trop foible appréciation.
depuis à ma providence et à mon sens. La pluspart des messagiers estiment horrible de vivre ainsi en incertitude, et ne se s'advisent pas, premiérement, que la pluspart du monde vit ainsi : combien d'honnestes hommes ont rejecté tout leur certain à l'abandon, et le font tout les jours, pour chercher le vent de la faveur des rois et de la fortune ! Cesar s'endebta d'un million d'or, outre son vaillant, pour devenir Cesar : et combien de marchands commencent leur traficque par la vente de leur metairie, qu'ils envoyent aux Indes,

Tot per impotentia freta

En une si grande siccité de devotion, nous avons mille et mille colleges qui la passent commodement, attendants tous les jours de la liberalité du ciel ce qu'il fault à eux disner. Secondemnt, ils ne s'advisent pas que cette certitude, sur laquelle ils se fondent, n'est guères moins incertaine et hazardeuse que le hazard mesme. Je voeis d' aussi prez la misere au delà de deux mille escus de vente, que si elle estoit tout contre moy : car, outre ce que le sort a de quoy ouvrir cent bresches à la pauvreté au travers de nos richesses, n'y ayant souvent nul moyen entre la supreme et infime fortune,

Fortuna vitrea est : tum, quum splendet, frangitur, et envoyer cul sur pointe toutes nos deffenses et levées, je treuve que, par diverses causes, l'indigence se veoid autant ordinairement logée chez ceulx qui ont des biens que chez ceulx qui n'en ont point; et qu'à l'adventure est elle aulcune-ment moins incommode, quand elle est seule, que quand elle se rencontre en compaignie des richesses. Elles viennent plus de l'ordre que de la recepte ; faber est suæ quisque fortune : et me semble plus miserable un riche malaysé, necessiteux, affaireux, que celuy qui est simplement pauvre. In divitiis inopes, quod genus egestatis gravissimum est. Les plus grands princes et plus riches sont, par pauvreté et disette, poulsez ordinairement à l'extreme nécessité; car en est il de plus extreme, que d'en devenir tyrans et injustes usurpateurs des biens de leurs sujets?

2. Ex Mim. P. Syri. Godeau, évêque de Grasse, a traduit ainsi ce vers:
   Et comme elle a l'éclat du verre,
   Elle en a la fragilité.
Corneille a transporté cette traduction dans Polyeucte.
4. L'indigence au sein des richesses est la plus à plaindre. Sénéque, Epist. 78.
Ma seconde forme, ça a esté d'avoir de l'argent : à quoy m'estant prins, j'en feis bientost des reserves notables, selon ma condition ; n'estimant pas que ce feust avoir, sinon autant qu'on possede outre sa despense ordinaire, ny qu'on se puisse fier du bien qui est encore en esperance de recepce, pour claire qu'elle soit. Car, quoy ! disois je, si j'estois surprins d'un tel ou d'un tel accident? Et à la suite de ces vaines et vicieuses imagnations, j'allois faisant l'ingenieux à pourveoir, par cette superflue reserve, à tous inconvenientes : et scavois encore respondre, à celui qui m'alleguoit que le nombre des inconvenientes estoit trop infiny, Que si ce n'estoit à tous, c'estoit à aulcuns et plusieurs. Cela ne se passoit pas sans penible solicitude : j'en faisois un secret : et moy, qui ose tant dire de moy, ne parlois de mon argent qu'en mensonge, comme font les aultres qui s'appauvrissent riches, s'enrichissent pauvres, et dispensent leur conscience de jamais tesmoigner sincerement de ce qu'ils ont : ridicule et honteuse prudence ! Allois je en voyage ? il ne me sembloit estre jamais suffisamment pourveu ; et plus je m'estois chargé de monnoye, plus aussi je m'estois chargé de crainte, tantost de la seureté des chemins, tantost de la fidelité de ceux qui conduisoient mon bagage, duquel, comme d'aultres que je cognois, je ne m'asseurois jamais assez si je ne l'avois devant mes yeulx. Laissois je ma boiste chez moy ? combien de souspegons et pensements espineux, et, qui pis est, incommunicables ! j'avois tousjours l'esprit de ce costé. Tout compté, il y a plus de peine à garder l'argent qu'à l'acquerrir. Si je n'en faisois du tout tant que j'en dis, au moins il me coustoit à m'empescher de le faire. De commodité, j'en tirois peu ou rien : pour avoir plus de moyens de despense, elle ne m'en poisoit pas moins; car, comme disoit Bion, « Autant se fasche le chevelu comme le chauve, qu'on luy arrache le poil : » et, depuis que vous estes accoustemé et avez planté vostre fantasie sur certain monceau, il n'est plus à vostre service ; vous noseriez l'escorner ; c'est un bastiment qui, comme il vous semble, croulera tout si vous y touchez; il fault que la necessité vous prenne à la gorge pour l'entamer : et auparavant j'engageois mes hardes et vendois un cheval, avecques bien moins de contraincte et moins envy, que lors je ne faisois bresche à cette hourse favorie que je tenois à part. Mais le dangier estoit que malayseement peult on establir bornes certaines à ce desir (elles sont difficiles à trouver ez choses qu'on croit bonnes), et arrester un pointz à l'espargne : on va toujours grossissant cet amas, et l'augmentant d'un nombre à aultre, jusques à se priver vilainement de la jouissance de ses propres biens, et l'establir toute en la garde, et
n'en user point. Selon cette espèce d'usage, ce sont les plus riches gens du monde ceux qui ont charge de la garde des portes et murs d'une bonne ville. Tout homme pecunieux est avaricieux, à mon gré. Platon renge ainsi les biens corporels ou humains : la santé, la beauté, la force, la richesse ; et la richesse, dict il, n'est pas aveugle, mais tresclairvoyante, quand elle est illuminee par la prudence. Dionysius le fils eut bonne grace : on l'advertit que l'un de ses Syrascusains avait caché dans terre un thresor ; il luy manda de le luy apporter ; ce qu'il feit, s'en reservant à la desrobee quelque partie, avecques laquelle il s'en alla en une aultrre ville, où, ayant perdu cet appetit de thesauriser, il se meit à vivre plus liberalement : ce qu'entendant, Dionysius lui feit rendre le demourant de son thresor, disant que, puisqu'il avoit apprins à en savoir user, il le luy rendoit volontiers.

Je feus quelques années en ce point : je ne sciais quel bon daimon m'en jecta hors tresutillement, comme le Syracusain, et m'envoya toute cette conserve à l'abandon ; le plaisir de certain voyage de grande dispense ayant mis au pied cette sotte imaginaition : par où je suis retumbé à une tierce sorte de vie (je dis ce que j'en sens), certes plus plaisante beaucoup, et plus reglee ; c'est que je foys courir ma dispense quand et quand ma recepe ; tantost l'une devance, tantost l'aultrre, mais c'est de peu qu'elles s'abandonnent. Je vis du jour à la journée, et me contente d'avoir de quoy suffire aux besoings presents et ordinaires : aux extraordinaires, toutes les provisions du monde n'y scau-roient suffire. Et est folie de s'attendre que fortune elle mesme nous arme jamais suffisamment contre soy : c'est de nos armes qu'il la fault combattre ; les fortuites nous trahiront au bon du faict. Si j'amasse, ce n'est que pour l'esperance de quelque voisine emploite, non pour acheter des terres, de quoy je n'ay que faire, mais pour acheter du plaisir. Non esse cupidum, pecunia est ; non esse emacem, vectigal est 1. Je n'ay ny gueres peur que bien me faille, ny nul desir qu'il augmente : divitiarum fructus est in copia ; copiam declarat satietas 2 : et me gravifie singulierement que cette correction me soit arrivee en un aage naturellement enclin à l'avarice, et que je me veoye desfaict de cette folie si commune aux vieux, et la plus ridicule de toutes les humaines folies.

1. C'est être riche que de n'être pas avide de richesses ; c'est un retour que de n'avoir pas la passion d'acheter. Cicéron, Paradoxe, VI, 3.

2. Le fruit des richesses est dans l'abondance ; et la preuve de l'abondance, c'est le contentement. Cicéron, Paradoxe, VI, 2.
Feraulez, qui avoir passé par les deux fortunes, et trouvé que l'accroist de chevance n'estoit pas accroist d'appetit au boire, manger, dormir, et embrasser sa femme ; et qui, d'autre part, sentoit poiser sur ses espaules l'importunité de l'œconomie, ainsi qu'elle faict à moy, delibera de contenter un jeune homme pauvre, son fidele amy, abboyant aprez les richesses ; et luy feit present de toutes les siennes, grandes et excessives, et de celles encore qu'il estoit en train d'accumuler tous les jours par la liberalité de Cyrus son bon maistre, et par la guerre ; moyennant qu'il prinst la charge de l'entretenir et nourrir honnestement comme son hoste et son amy. Ils vescurent ainsi depuis tres-heureusement, et egualemént contents du changement de leur condition.

Voylà un tour que j'imiterois de grand courage : et loue grandement la fortune d'un vieil prelat que je veoys s'estre si purement demis de sa bourse, de sa recepce et de sa mise, tantost à un serviteur choisi, tantost à un aultre, qu'il a coulé un long espace d'annees autant ignorant cette sorte d'affaires de son mesnage comme un estrangier. La fiance de la bonté d'aultruy est un non legier tesmoignage de la bonté propre ; partant la favorise Dieu volontiers. Et pour son regard, je ne veoys point d'ordre de maison ny plus dignement ny plus constamment conduit que le sien. Heureux qui ayt reglé à si juste mesure son besoing, que ses richesses y puissent suffire sans son soing et empeschement, et sans que leur dispensation ou assemblage interrompe d'aultres occupations qu'il suyt, plus convenables, plus tranquilles, et selon son cœur !

L'aysance donc et l'indigence despentent de l'opinion d'un chascun ; et non plus la riches que la gloire, que la santé, n'ont qu'autant de beauté, et de plaisir. que leur en preste celuy qui les possede. Chascun est bien ou mal, selon qu'il s'en treuve : non de qui on le croid, mais qui le croid de soy, est content ; et en cela seul la creance se donne essence et verité. La fortune ne nous faict ny bien ny mal ; elle nous en offre seulement la matiere et la semence : laquelle nostre ame, plus puissante qu'elle, tourne et applique comme il luy plaist ; seule cause et maistresse de sa condition heureuse ou malheureuse. Les accessions externes prennent saveur et couleur de l'interne constitution : comme les accoustrements nous eschauffent, non de leur chaleur, mais de la nostre, laquelle ils sont propres à couver et nourrir ; qui en abrieroit un corps froid, il en tireroit mesme service pour la froideur : ainsi se conserve la neige et la glace. Certes, tout en la maniere qu'à un faineant l'estude sert de torment ; à un yvrongne, l'abstinence du vin ; la fruga-
fîte est supplice au luxurieux; et l’exercice, geienne à un homme delicat et oysif : ainsi n’est il du reste. Les choses ne sont pas si douloureuses ny difficiles d’elles mesmes ; mais nostre foiblesses et lascheté les a faites telles. Pour juger des choses grandes et hautes, il fault une ame de mesme; aultrement nous leur attribuons le vice qui est le nostre; un aviron droit sembl de courbe en l’eau ; il n’importe pas seulement qu’on veoye la chose, mais comment on la veoï.

Or sus, pourquoi, de tant de discours qui persuadent diversement les hommes de mespriser la mort et de porter la douleur, n’en trouvons nous quelqu’un qui face pour nous ? et de tant d’espèces d’imaginations qui l’ont persuadé à aultruy, que chacun n’en applique il à soy une, le plus selon son humeur ? S’il ne peut digerer la drogue forte et abstersive pour desraciner le mal, au moins qu’il la prenne lenitive pour le soulager. Opinio est quædam effeminata ac levis, nec in dolore magis, quam eadem in voluptate : qua quum liquescentur flammusque mollitia, apis aculeum sine clamore ferre non possimus... Totum in eo est, ut tibi imperes 1. Au demourant, on n’escappe pas à la philosphie, pour faire valoir outre mesure l’aspreté des douleurs et l’humaine foiblesse; car on la contrainct de se rejeter à ces invincibles repliques : « S’il est mauvais de vivre en necessité, au moins de vivre en necessité il n’est aucune necessité. » « Nul n’est mal longtemps, qu’à sa faulte. » Qui n’a le cœur de souffrir ny la mort ny la vie ; qui ne veult ny resister ny fuyr : que luy feroï on ?

CHAPITRE XLI

DE NE COMMUNIQUER SA GLOIRE.

De toutes les resveries du monde, la plus recue et plus universelle est le soing de la reputation et de la gloire, que nous espousons jusques à quitter les richesses, le repos, la vie et la santé, qui sont biens effectuels et substantiaux, pour suyvre cette vaine image et cette simple voix qui n’a ny corps ny prinse :

La fama, chi invaghisce a un dolce suono
Voi superbi mortali, e par si bella,
È un’ eco, un sogno, anzi del sogno un’ ombra
Ch’ ad ogni vento si dilegua e sgombra 2;

1. Par la douleur, comme par le plaisir, nos ames s’amollis-sent; elles n’ont plus rien de male ni de solide, et une figûre d’abeille nous arrache des cris... Tout consiste a savoir se commander. Cicéron, Tusc. quest., 11, 22.

2. La renommée, qui, par la douceur de sa voix, enchaîne les superbes mortels.
et des humeurs desraisonnables des hommes, il semble que les philosophes mesmes se desfacent plus tard et plus envy de cette cy que de nulle aultre : c'est la plus revesche et opiniastre; quia etiam bene proficiences animos tentare non cessat 1. Il n'en est gueres de laquelle la raison accuse si clairement la vanité; mais elle a ses racines si vifves en nous, que je ne scais si jamais aulcun s'en est peu nettement descharger. Aprez que vous avez tout dict et tout creu pour la desadvouer, elle produict contre vostre discours une inclination si intestine, que vous avez peu que tenir à l'encontre : car, comme dict Cicero, ceulx mesmes qui la combattent, encore veulent ils que les livres qu'ils en escrivent portent au front leur nom, et se veulent rendre glorieux de ce qu'ils ont mesprisé la gloire. Toutes aultres choses tombent en commerce : nous prestons nos biens et nos vies au besoing de nos amis; mais de communiquer son honneur, et d'estrener aultruy de sa gloire, il ne se veoid gueres.

Catulus Luctatius, en la guerre contre les Cimbres, ayant faict tous ses efforts pour arrester ses soldats qui fuoyeant devant les ennemis, se meit luy mesme entre les fuyards, et contrefait le couard, à fin qu'ils semblassent plutost suyvre leur capitaine que fuyr l'ennemy : c'estoit abandonner sa reputation pour couvrir la honte d'aultruy. Quand Charles cinquiesme passa en Provence l'an mil cinq cent trente sept, on tient que Antoine de Leve, veoyant l'empereur resolu de ce voyage, et l'estimant luy estre merveilleusement glorieux, opinoit toutesfois le contraire, et le desconseilloit, à cette fin que toute la gloire et honneur de ce conseil en feust attribué à son maistre, et qu'il feust dict, son bon advis et sa prevoyance avoir esté telle que, contre l'opinion de tous, il eut mis à fin une si belle entreprise : qui estoit l'honnerer à ses despens. Les ambassadeurs thraciens, consolants Archileonide, merc de Brasidas, de la mort de son fils, et le haut louants jusques à dire qu'il n'avoit point laissé son pareil, elle refusa cette louange privée et particuliere, pour la rendre au public : «Ne me dictes pas cela, repliqua elle; je scais que la ville de Sparte a plusieurs citoyens plus grands et plus vaillants qu'il n'estoit. » En la bataille de Crecy, le prince de Gales, encore fort jeune, avoit l'avant garde à conduire; le principal effort de la

rencontre feut en cet endroict : les seigneurs qui l'accompagnent, se trouvant en dur party d'armes, mandèrent au roy Edouard de s'approcher pour les secourir. Il s'enquit de l'estat de son fils ; et luy ayant esté respondu qu'il estoit vivant et à cheval : « Je lui ferois, dict il, tort de luy aller maintenant desrober l'honneur de la victoire de ce combat, qu'il a si long-temps soustenu; quelque hazard qu'il y ayt, elle sera toute sienne; » et n'y voulut aller ny envoyer, sachant, s'il y feust allé, qu'on eust dict que tout estoit perdu sans son secours, et qu'on luy eust attribué l'avantage de cet exploit. *Semper enim quod postremum adjectum est, id rem totum videtur traxisse*. Plusieurs estimoient à Rome, et se disoient communément, que les principaux beaux faictz de Scipion estoient en partie deus à Lucius, qui toutesfois alla tousjours promouvant et secondant la grandeur et gloire de Scipion, sans aucun soing de la sienne. Et Theopompus, roy de Sparte, à celuy qui luy disoit que la chose publique demeurroit sur ses pieds, pour autant qu'il scavoit bien commander : « C'est plutost, dict il, parce que le peuple sçait bien obeir. »

Comme les femmes, qui succedoient aux pairies avoient, nonobstant leur sexe, droit d'assister et opiner aux causes qui appartiennent à la juridiction des pairs : aussi les pairs eclesiastiques, nonobstant leur profession, estoient tenus d'assister nos rois en leurs guerres, non seulement de leurs amis et serviteurs, mais de leur personne. Aussi l'évesque de Beauvais, se trouvant avecques Philippe-Auguste en la bataille de Bouvines, participoit bien fort courageusement à l'effect; mais il luy sembloit ne debvoir toucher au fruict et gloire de cet exercice saignant et violent. Il mena de sa main plusieurs des ennemis à raison, ce jour là; et les donnoit au premier gentilhomme qu'il trouvoot, à esgosiller ou prendre prisonniers, luy en resignant toute l'exécution : et le fit ainsi de Guillaume, comte Salsberi, à messire Jehan de Nesle. D'une pareille subtilité de conscience à celle aultre, il vouloit bien assommer, mais non pas blecer, et pourtant ne combattoit que de masse. Qui il qu'un, en mes jours, estant reproché par le roy d'avoir mis ses mains sur un presbtre, le nioit fort et ferme : c estoit qu'il lavoit battu et foulé aux pieds.

1. Car ceux qui arrivent les derniers au combat semblent seuls avoir décidé la victoire. Titre-Live, XXVII, 45.
CHAPITRE XLII

DZ L’INEQUALITÉ QUI EST ENTRE NOUS.

Plutarque dict, en quelque lieu, qu’il ne trouve point si grande distance de beste à beste, comme il trouve d’homme à homme. Il parle de la suffisance de l’ame et qualitez internes. A la verité, je trouve si loing d’Epaminondas, comme je l’imagine, jusques à tel que je coognis, je dis capable de sens commun, que j’encherierois volontiers sur Plutarque; et dirois qu’il y a plus de distance de tel à tel homme qu’il n’y a de tel homme à telle beste;

Hem! vir viro quid præstat?

et qu’il y a autant de degrez d’esprits, qu’il y a d’icy au ciel de brasses, et autant innumerables. Mais, à propos de l’estimation des hommes, c’est merveille que, sauf nous, aulcune chose ne s’estime que par ses propres qualitez: nous louons un cheval de ce qu’il est vigoureux et adroict,

Volucrem

Sic laudamus equum, facili cui plurima palma
Fervet, et exsultat rauco victoria circO

non de son harnois; un levrier, de sa vistesse, non de son collier; un oyseau, de son aile, non de ses longes et sonnettes: pourquoi de mesme n’estimons nous un homme par ce qui est sien? Il a un grand train, un beau palais, tant de credit, tant de rente: tout cela est autour de luy, non en luy. Vous n’achetez pas un chat en poche: si vous marchandez un cheval, vous luy oestre ses bardes, vous le veoyez nud et à descouvert; ou s’il est couvert, comme on les presentoit anciennement aux princes à vendre, c’est par les parties moins necessaires, à fin que vous ne vous amusiez pas à la beaulté de son poil ou larguer de sa croupe, et que vous vous arrestiez principalement à

1. Ah! qu’un homme peut être supérieur à un autre homme! TÉRENCE, Eunuques, acte II, sc. 3, v. 1.

2. On fait cas d’un coursier qui, fier et plein de cœur,
Fait paraître, en courant, sa bouillante vigueur;
Qui jamais ne se lasse, et qui, dans la carrière,
S’est couvert mille fois d’une noble poussière.

JUVÉNAL, VIII, 57, imité par BOLÈM.

3. Un oiseau de fauconnerie. E. J.
LIVRE I, CHAPITRE XLII. 243

considérer les jambes, les yeux et le pied, qui sont les membres les plus utiles :

Regibus hic mos est: ubi equos mercantur, opertos
Inspiciunt; ne, si facies, ut saxe, decora
Molli fulta pede est, emptorem inducat hiantem,
Quod pulchrae clunes, breve quod caput, ardua cervix 4 :

pourquoi estimant un homme, l'estimez vous tout enveloppé et empaqueté? Il ne nous faict montrer que des parties qui ne sont aulcument siennes, et nous cache celles par lesquelles seules on peut vrayement juger de son estimation. C'est le prix de l'espée que vous cherchez, non de la gaine : vous n'en donnerez à l'adventure pas un quatrains 2, si vous l'avez despouillée. Il le fault juger par luy mesme, non par ses afours ; et, comme dict tresplaisamment un ancien : « Sçavez vous pourquoi vous l'estimez grand ? vous y comptez la haulteur de ses patins. » La base n'est pas de la statue. Mesurez le sans ses eschasses : qu'il mette à part ses richesses et honneurs ; qu'il se presente en chemise. A il le corps propre à ses fonctions, sain et alaigre? Quelle ame a il? est elle belle, capable, et heureusement pourvue de toutes ses pieces? est elle riche du sien, ou de l'aultruy? la fortune n'y a elle que veoir? Si les yeux ouvertes elle attend les espees traictes 3, s'il ne luy chault par où luy sorte la vie, par la bouche ou par le gosier; si elle est rassise, equable et contente : c'est ce qu'il fault veoir, et juger par là les extrêmes differences qui sont entre nous. Est-il

Sapiens, sibique imperiosus;
Quem neque pauperies, neque mors, neque vincula terrent;
Responeare cupidinibus, comemmere honores
Fortis ; et in se ipso totus atque rotundus,
Externi ne quid valeat per laev morari ;
In quem manca ruit semper fortuna 4 ?

1. Lorsque les princes achètent les chevaux, ils les examinent couverts, de pour que, si le cheval a les pieds mauvais et la tête belle, comme il arrive souvent, l'acheteur ne se laisse séduire en lui voyant une croupe arrondie, une tête eflicie, et une encolure relevée et hardie. HORACE, Sat., I, 2, 86.

2. Le quatrains, selon le Dictionnaire de Trévoux, est une ancienne monnoie qui valoit un hard. E. J.

3. Les épées nues, tirées du fourreau. On trouve dans Nicot, l'épee traictes, ensis destructus. C.

un tel homme est cinq cents brasses au dessus des royaumes et des duchez; il est luy mesme a soy son empire:

Sapiens... pol ipse singit fortunam sibi 1:

que lui reste il a désirer?

Nonne videmus,
Nil aliad sibi naturam latrare, nisi ut, quoi
Corpore sejunctus dolor absit, mente frutur
Jucundo sensu, cura semotu' metuque 2?

Comparez luy la tourbe de nos hommes, stupide, basse, servile, instable, et continuellement flottante en l'orage des passions diverses qui la poussent et repoussent, pendant toute d'aultruy; il y a plus d'esloingnement que du ciel a la terre: et toutesfois l'aveuglement de nostre usage est tel, que nous en faisons peu ou point d'estat; là où, si nous considérons un païsan et un roy, un noble et un vilain, un magistrat et un homme privé, un riche et un pauvre, il se presente soudain à nos yeux une extreme disparité, qui ne sont differents, par maniere de dire, qu'en leurs chausses.

En Thrace, le roy estoit distingue de son peuple d'une plaisante maniere et bien rencherie: il avoit une religion à part, un dieu tout à luy, qu'il n'appartenoit à ses subjects d'adorer, c' estoit Mercure; et luy, desdaignoit les leurs, Mars, Bacchus, Diane. Ce ne sont pourtant que peintures 3, qui ne font aucune dissemblance essentielle : car, comme les joueurs de comedie, vous les veoyez sur l'eschaffaud faire une mine de duc et d'empereur; mais tantost aprez les voylà devenus valets et crocheteurs miserables, qui est leur naïfve et originelle condition: aussi l'empereur, duquel la pompe vous esblouit en public,

Scilicet et grandes viridi cum luce smaragdi
Auro includuntur, teriturque thalassina vestitr
Assidue, et Veneris sudorem exercita potat 4:

veoyez le derriere le rideau; ce n'est rien qu'un homme commun, et, à l'aventure, plus vil que le moindre de ses subjects:

1. Le sage est l'artisan de son propre bonheur. Plaute, Trinummas, acte II, sc. 11, v. 84.
2. Écoutez le cri de la nature. Qu'exigé-t-elle de vous? un corps exempt de douleur, une âme libre de terreurs et d'inquiétudes. Lucrèce, II, 16.
3. Montaigne revient à sa principale idée, que les rois et les grands ne sont différents des autres hommes que par les habits.
4. Parce qu'à ses doigts brillent enchâssées dans l'or les émeraudes les plus grandes et du vert le plus éclatant; parce qu'il est toujours paré de riches habits, qu'il use dans de honteux plaisirs. Lucrèce, IV, 1123.
**LIVRE I, CHAPITRE XLII.**

**illé beatus introrsum est; istius bracteata felicitas est**; la couardise, l'irresolution, l'ambition, le despit et l'envie, l'agissent comme un autre;

*Non enim gazæ, neque consularis
Summovet lictor miseros tumultus
Mentis, et curas laqueata circum
Tecta volantes*

et le soing et la crainte le tiennent à la gorge au milieu de ses armées.

*Re veraque metus hominum, curaque sequaces
Nec metuunt sonitus armorum, nec fera tela;
Audacterque inter reges, rerumque potentes
Versantur, neque fulgorem reverentur ab auro.*

La fièvre, la migraine et la goutte l'espargnent elles non plus que nous? Quand la vieillesse luy sera sur les espaules, les archers de sa garde l'en deschargeront ils? quand la frayeur de la mort le transira, se rasseurera il par l'assistance des gentilshommes de sa chambre ? quand il sera en jalousie et caprice, nos bonettades le remettront elles? Ce ciel de lict, tout enflé d'or et de perles, n'a aucune vertu à rappaiser les tranchées d'une verte cholique.

*Nec calidae citius decedunt corpore fæbres,
Textilibus si in picturis, ostroque rubenti
Jactaris, quam si plebeia in veste cubandum est.*

Les flatteurs du grand Alexandre luy faisoient accroire qu'il esteit fils de Jupiter : un jour estant blecé, regardant escouler le sang de sa playe, « Eh bien! qu'en dites vous? dict il ; est ce pas icy un sang vermeil et purement humain? il n'est pas de la trempe de celuy que Homere fait escouler de la playe des dieux. » Hermodorus le poëte avoit fait des vers en l'honneur d'Antigonus, où il l'appelloit fils du soleil : et luy, au contraire : « Celuy, dict il, qui vuide ma chaize percect sçait bien qu'il n'en est rien. » C'est un homme pour tous potages : et si de

---

1. Le bonheur du sage est eu lui-même; l'autre n'a qu'un bonheur superficiel. *Sénèque, Epist. 115.*

2. Les trésors entassés, les faisceaux consulaires, ne peuvent chasser les cruelles agitations de l'esprit, ni les soucis qui voltigent sous les lambris dorés. *Horac, Id., II, 16, 9.*

3. Les craintes et les soucis, inséparables de l'homme, ne s'effraient point du fracas des armes; ils se présentent hardiment à la cour des rois, et, sans respect pour le trône, s'asseyent à leurs côtés. *Lucrèce, II, 47.*

4. La fièvre ne vous quittera pas plus tôt, si vous êtes étendu sur la pourpre, ou sur ces tapis tissus à si grands frais, que si vous êtes couché sur un lit plébéien. *Lucrèce, II, 34.*
soy mesme c'est un homme mal nay, l'empire de l'univers ne le sçauroit rabiller.

Puella
Hunc rapiant; quidquid calcaverit hic, rosa fiat:
quoy pour cela si c'est une ame grossiere et stupide? La volupté mesme et le bonheur ne se perçoivent point sans vigueur et sans esprit.

Hæ perinde sunt, ut illius animus, qui ea possidet:
Qui uti scit, ei bona; illi, qui non utitur recte, mala.

Les biens de la fortune, tous tels qu'ils sont, encore fault il avoir le sentiment propre à les savourer. C'est le jouir, non le posseder, qui nous rend heureux.

Non domus et fundus, non æris acervus, et auri,
Ægrotom domini deduxit corpore febres,
Non animo curas. Valeat possessor oportet,
Qui comportatis rebus bene cogitat uti:
Qui cupit, aut metuit, juvat illum sic domus, aut res,
Ut lippum pictæ tabula, fomenta podagram

Il est un sot, son goust est mousse et hebesté; il n'en jouit non plus qu'un morfondu de la douceur du vin grec, ou qu'un cheval, de la richesse du harnois duquel on l'a paré: tou ainsi, comme Platon dict, que la santé, la beaute, la force, les richesses, et tout ce qui s'appelle bien, est eualemant mal à l'injuste, comme bien au juste; et le mal, au rebours. Et puis, où le corps et l'ame sont en mauvais estat, à quoy faire ces commoditez externes? veu que la moindre picqueure d'espingle, et passion de l'ame, est suffisante à nous oster le plaizir de la monarchie du monde. A la premiere strette que luy donne la goutte, il a beau estre Sire et Majesté,

Totus et argentō conflatus, totus et auro,
perd il pas le souvenir de ses palais et de ses grandeurs? s'il est en cholerie, sa principaulté le garde elle de rougir, de pas-

1. Que les jeunes filles se l'enlèvent, que partout les roses naissent sous ses pas. PERSE, Sat., II, 38.
2. Ces choses sont tout ce que leur possesseur les fait être: des biens pour qui sait en user, des maux pour qui en fait un mauvais usage. TÉRÈNCE, Heautont. acte I, sc. 'ui, v. 21.
3. Cette maison superbe, ces terres immenses, ces tas d'or et d'argent, chassent-ils la fièvre et les soucis du maitre? Pour jouir de ce qu'on possède, il faut être sain de corps et d'esprit. Pour quiconque est tourmenté de crainte ou de désir, toutes ces richesses sont comme des fomentations pour un gouteux, comme des tableaux pour des yeux qui ne peuvent souffrir la lumière. HORACE, Epist., I, 2, 47.
4. Tout couvert d'argent, tout brillant d'or. TIBULLE, I, 2, 70.
LIVRE I, CHAPITRE XLIII.  

lir, de grincer les dents comme un fol? Or, si c'est un habile homme et bien nay, la royauté adjouste peu à son bonheur;  

Si ventri bene, si lateri est, pedibusque tuis, nil  

Divitiæ poterunt regales addere majus!  

il veoid que ce n'est que bifle et piperie. Ouy, à l'aventure, il sera de l'advis du roy Seleucus, « Que qui sçauoit le poids d'un sceptre, ne daigneroit l'amasser, quand il le trouveroit à terre: » il le disoit pour les grandes et penibles charges qui touchent un bon roy. Certes, ce n'est pas peu de chose que d'avoir à regler aultruy, puisqu'à regler nous mesmes il se presente tant de difficultez. Quant au commander, qui semble estre si doux, considérant l'imbécillité du jugement humain, et la difficulté du choix ez choses nouvelles et doubleuses, je suis fort de cet avis, quil est bien plus aysé et plus plaisant de suyvre que de guider; et que c'est un grand sejour d'esprit de n'avoir à tenir qu'une voye tracee, et à respondre que de soy:  

Ut satius multo jam sit parere quietum,  

Quam regere imperio res velle.  

Joint que Cyrus disoit qu'il n'appartenoit de commander à homme qui ne vaille mieux que ceulx à qui il commande. Mais le roy Hieron, en Xenophon, dict davantage: Qu'en la jouissance des voluptez mesmes, ils sont de pire condition que les privez; d'autant que l'aysance et la facilité leuroste l'aigredoulce poincte que nous y trouvons.  

Pinguis amor, nimiumque potens, in Æidia nobis  

Vertitur, et, stomacho dulcis ut esca, nocet.  

Pensons nous que les enfants de chœur prennent grand plaisir à la musique? la satiety la leur rend plutost ennuyeuse. Les festins, les danses, les masquarades, les tournois, resjouissent ceulx qui ne les veoyent pas souvent, et qui ont désiré de les veoir; mais à qui en faict ordinaire, le goust en devient fade et malplaisant: ny les dames ne chatouillent celuy qui en jouit à cœur saoul: qui ne se donne loisir d'avoir soif, ne sçauoit prendre plaisir à boire: les farces des bateleurs nous resjouis sent; mais aux joueurs elles servent de corvee. Et qu'il soit  


2. Il vaut bien mieux obéir tranquillement, que de prendre le fardeau des affaires publiques. Lucrèce, V, 1126.  

3. L'amour déplait, s'il est trop bien traité; c'est un aliment agréable, dont l'excès devient nuisible. Ovide, Amor., 11, 19, 25.
ainsi, ce sont delices aux princes, c’est leur fe te, de se pouvoir quelquesfois travestir et desmettre à la façon de vivre base et populaire:

Plerumque gratae princibus vices,
Mundæque parvo sub lare pauperum
Cœnae, sine aulaeis et ostro,
Sollicitam explicuere frontem 1.

Il n’est rien si empeschant, si degousté, que l’abondance. Quel appetit ne se rebuteroit à veoir trois cents femmes à sa mercy, comme les a le grand Seigneur en son serrail? Et quel appetit et visage de chasse s’estoit reservé celuy de ses ancetres, qui n’alloit jamais aux champs à moins de sept mille faulconniers? Et oultre cela, je crois que ce lustre de grandeur apporte non legieres incommoditez à la jouissance des plaisirs plus doux; ils sont trop esclairez et trop en butte: et je ne sais comment on requiert plus d’eulx de cacher et couvrir leur faulte; car ce qui est à nous indiscretion, à eulx le peuple juge que ce soit tyrannie, mespris et desdaing des loix: et oultre l’inclination au vice, il semble qu’ils adjoustent encores le plaisir de gourmander et soubmettre à leurs pieds les observances publicques. De vray, Platon, en son Gorgias, definit tyran celuy qui a licence en une cite de faire tout ce qui luy plaist: et souvent, à cette cause, la monstre et publication de leur vice blece plus que le vice mesme. Chascun craint à estre espié et contreroollé: ils le sont jusques à leurs contenances et à leurs pensees, tout le peu- ple estimant avoir droict et interest d’en juger: oultre ce que les taches s’agrandissent selon l’emience et clarté du lieu où elles sont assises, et qu’un seing et une verrue au front parois- sent plus que faict ailleurs une balafre. Voylà pourquoi les poëtes feignent les amours de Jupiter conduictes soubs autre visage que le sien; et de tant de practiques amoureuses qu’ils luy attribuent, il n’en est qu’une seule, ce me semble, où il se treuve en sa grandeur et majesté.

Mais revenus à Hieron: il recite aussi combien il sent d’in- commoditez en sa royauté, pour ne pouvoir aller et voyager en liberté, estant comme prisonnier dans les limites de son païs; et qu’en toutes ses actions il se treuve enveloppé d’une fas- cheuse presse. De vray, à veoir les nostres tous seuls à table, assiegez de tant de parleurs et regardants incoguenus, j’en ay eu souvent plus de pitié que d’envie. Le roy Alphonse disoit

1. Le changement plait aux grands: une table propre, sans tapis, sans pourpre, un repas frugal sous le toit du pauvre, leur a souvent déridé le front. HORACE, Od., III, 20, 18.
que les asnes estoient en cela de meilleure condition que les rois; leurs maîtres les laissent paître à leur aise: là où les rois ne peuvent pas obtenir cela de leurs serviteurs. Et ne m'est jamais tombé en fantaisie que ce feust quelque notable commodité, à la vie d'un homme d'entendement, d'avoir une vingtaine de contreroolleurs à sa chaize persee; ny que les services d'un homme qui a dix mille livres de rentes, ou qui a prins Casal ou deflendu Siene, luy soient plus commodes et acceptable que d'un bon valet et bien experimenté. Les avantages principesques sont quasi avantages imaginaires; chaque degré de fortune a quelque image de principauté; Cesar appelle royetelets tous les seigneurs ayants justice en France de son temps. De vray, sauf le nom de Sire, on va bien avant avecques nos rois. Et veoyez, aux provinces esloingnee de la court, nommons Bretaigne pour exemple, le train, les subjects, les officiers, les occupations, le service et ceremonie d'un seigneur retiré et casanier, nourry entre ses valets; et veoyez aussi le vol de son imagination, il n'est rien plus royal: il oyt parler de son maistre une fois l'an, comme du roy de Perse, et ne le reconnoist que par quelque vieux cousinage que son secretaire tient en registre. A la verité, nos loix sont libres assez; et le poids de la souveraineté ne touche un gentilhomme françois à peine deux fois en sa vie. La subjection essentielle et effectuelle ne regarde, d'entre nous, que ceux qui s'y convient, et qui ayment à s'honnerer et enrichir par tel service: car qui se veut taper en son foyer, et sceait conduire sa maison sans querelle et sans proces, il est aussi libre que le duc de Venise. Paucos servitus, piures servitutem tenent 1.

Mais sur tout Hieron faict cas de quoy il se veoid privé de toute amitié et société mutuelle, en laquelle consiste le plus parfaict et doux fruit de la vie humaine. Car quel tesmoignage d'affection et de bonne volonté puis je tirer de celui qui me doibt, veuille il ou non, tout ce qu'il peult? Puis je faire estat de son humble parler et courtoise reverence, veu qu'il n'est pas en luy de me la refuser? L'honneur que nous recevons de ceux qui nous craignent, ce n'est pas honneur; ces respects se doibtvent à la royauté, non à moy.

Maximum hoc regni bonum est,
Quod facta domini cogit tur populus sui
Quam ferre, tam laudare 2.

1. Peu d'hommes sont enchainés à la servitude; un grand nombre s'y enchaînent. Sénèque, Epist. 22.

2. Le plus grand avantage de la royauté, c'est que les peuples sont obligés non-
Veois je pas que le meschant, le bon roy, celuy qu'on hait, celuy qu'on ayme, autant en a l'un que l'autre? De mesmes apparences, de mesme cerimonie estoit servy mon predecesseur, et le sera mon successeur. Si mes subjects ne m'offensent pas, ce n'est tesoignage d'aulcune bonne affection : pourquoi le prendrois je en cette part là, puisqu'ils ne pourroient quand ils voulroient? Nul ne me suyt pour l'amitié qui soit entre luy et moy; car il ne s'y scauroit couldre amitié où il y a si peu de relation et de correspondance: ma haulteur m'a mis hors du commerce des hommes; il y a trop de disparité et de disproportion. Ils me suyvent par contenance et par coustume, ou, plutost que moy, ma fortune, pour en accroistre la leur. Tout ce qu'ils me dient et font, ce n'est que fard, leur liberté estant bridée de toutes parts par la grande puissance que j'ay sur eulx: je ne veois rien autour de moy, que couvert et masqué.

Ses courtisans louoient un jour Julian l'empereur de faire bonne justice: « Je m'enorgueillirois volontiers, dict il, de ces louanges, si elles venoient de personnes qui osassent accuser ou meslouer mes actions contraires, quand elles y seroient. » Toutes les vrayes commoditez qu'ont les princes leur sont communes avecques les hommes de moyenne fortune (c'est à faire aux dieux de monter des chevaux aislez, et se paistre d'ambroisie): ils n'ont point d'autre sommeil et d'autre appetit que le nostre; leur acier n'est pas de meilleure trempe que celuy de quoy nous nous armons; leur couronne ne les couvre ny du soleil ny de la pluye.

Diocletian, qui en portoit une si reveree et si fortunee, la resigna, pour se retirer au plaisir d'une vie privee; et quelque temps aprez, la necessité des affaires publicques requerant qu'il reveinst en prendre la charge, il respondit à ceulx qui l'en prioient: « Vous n'entreprendriez pas de me persuader cela, si vous aviez veu le bel ordre des arbres que j'ai moy mesme plantez chez moy, et les beaux melons que j'y ay semez. »

A l'advis d'Anacharsis, le plus heureux estat d'une police seroit où, toutes aultres choses estants equales, la precedence se mesureroit à la vertu, et le rebut au vice.

Quand le roy Pyrrhus entreprenoit de passer en Italie, Cineas, son sage conseiller, luy vouloit faire sentir la vanité de son ambition: « Eh bien! sire, lui demanda il, à quelle fin dressez vous cette grande entreprise? » « Pour me faire mais-

seulement de souffrir, mais de louer les actions de leurs maîtres. Sénèque, Thyest., acte II, sc. 1, v. 30.
tre de l'Italie, » respondit il soudain. « Et puis, suyvit Cineas, cela faict ? » « Je passeray, dict l'autre, en Gaule et en Espaigne. » « Et aprez? » « Je m'en iray subjuguer l'Africrie; et enfin, quand j'auray mis le monde en ma subjection, je ma reposeray, et vivray content et à mon ayse. » « Pour Dieu, sire, rechargea lors Cineas, dictes moy à quoy il lient que vous ne soyez dezà présent, si vous voulez, en cet estat? pourquoi ne vous logez vous dez cette heure ou vous dites aspirer, et vous espargnez tant de travail et de hazard, que vous jectez entre deux? »

Nimirum, quia non bene norat, quae esset habendi Finis, et omnino quoad crescat vera voluptas.

Je m'en vais clorre ce pas par un verset ancien que je treuve singulièrement beau à ce propos: Mores cuique sunt fingunt fortunate.

CHAPITRE XLIII

DES LOIX SUMPTUAIS.

La façon de quoy nos loix essayent à régler les folles et va-ines despenses des tables et vestements, semble estre contraire à sa fin. Le vray moyen, ce seroit d'engendrer aux hommes le mespris de l'or et de la soye, comme de choses vaines et inutiles; et nous leur augmentons l'honneur et le prix, qui est une bien inepte façon pour en desgouster les hommes. Car dire ainsi, qu'il n'y aura que les princes qui mangent du turbot, et qui puissent porter du velours et de la tresse d'or, et l'inter-dire au peuple, qu'est ce aultre chose que mettre en credit ces choses là, et faire croistre l'envie à chacun d'en user? Que les rois quittent hardiment ces marques de grandeur; ils en ont assez d'aultres: tels excez sont plus excusables à tout aultre qu'à un prince. Par l'exemple de plusieurs nations, nous pouvons apprendre assez de meilleures façons de nous distinguer extérieurement, et nos degrez (ce que j'estime à la vérité estre bien requis en un estat), sans nourrir pour cet effect cette corruption et incommodité si apparente. C'est merveille comme la coutume en ces choses indifferentes plante aysement et soudain le pied de son auctorité. A peine feusmes nous un an, pour le dueil du roy Henri second, à porter du drap à la court,

1. C'est qu'il ne connoissoit pas les bornes qu'on doit mettre à ses désirs; c'est qu'il ignoroit jusqu'où va le plaisir véritable. Lucrèce, V, 1431.
2. Chacun se fait à soi-même sa der'née. CORNELIUS NEPOS, Vie d'Atticus. - 11.
il est certain que déjà à l’opinion d’un chacun les soyes estoient venues à telle vilité, que si vous en veoient quelqu’un vestu, vous en faisiez incontinent quelque homme de ville; elles estoient demeurees en partage aux medecins et aux chirurgiens: et quoyqu’un chacun feust à peu prez vestu de mesme, si y avoit il d’ailleurs assez de distinctions apparentes des qualitez des hommes. Combien soudainement viennent en honneur parmy nos armées les pourpointcs crosseux de chamois et de toile; et la polisseure et richesse des vestements, à reproche et à mespris! Que les rois commencent à quitter ces despenses, ce sera fait en un mois, sans edict et sans ordonnance: nous irons tous aprez. La loy debvroit dire, au rebours, que le cramoiy et l’orfèvrerie est defendue à toute especie de gents, sauf aux basteliers et aux courtisanes.

De pareille invention corrigea Zeleucus les mœurs corrompues des Locriens. Ses ordonnances estoient telles: « Que la femme de condition libre ne puisse mener aprez elle plus d’une chambriere, sinon lorsqu’elle sera yvre; ny ne puisse sortir hors la ville, de nuict; ny porter joyaux d’or à l’entour de sa personne, ny robbe enrichie de broderie, si elle n’est publique et putain: Que, sauf les ruffiens, à homme ne lose porter en son doigt anneau d’or, ny robbe delicate, comme sont celles des draps tissus en la ville de Milet. » Et ainsi, par ces exceptions houteuses, il divertissoit ingeniousement ses citoyens des superfluitiez et delices perniciuses: c’estoit une tresutile maniere d’attirer, par honneur et ambition, les hommes à leur debvoir et à l’obéissance.

Nos rois peuvent tout en telles reformations externes; leur inclination y sert de loy: *Quidquid principes faciunt, præcipere videntur*: le reste de la France prend pour regle la regle de la court. Qu’ils se desplaissent de cette vilaine chausseure qui montre si à descouvert nos membres occultes; ce lourd grossissement de pourpointcs, qui nous faict tous aultres que nous ne sommes, si incommode à s’armer; ces longues traces de poil, effeminées; cet usage de baiser ce que nous presentons à nos compaignons, et nos mains en les saluant, cermonie deu autrestfois aux seuls princes; et qu’un gentilhomme se treuve en lieu de respect sans espee à son costé, tout esbrailé et destachié, comme s’il venoit de la garderobbe; et que, contre la forme de nos peres et la particulliere liberté de la noblesse de ce royaume, nous nous tenons descouverts bien loing autour.

1. Tout ce que les princes font, il semble qu’ils le commandent. *Quintilien*, *Declam.*, 3, p. 38, édit. de 1665.
d'eulx, en quelque lieu qu'ils soient; et, comme autour d'eulx, autour de cent aultres, tant nous avons de tiercelets et quartelet's de rois; et ainsi d'aultres pareilles introductions nouvelles et viciuses: elles se verront incontinent esvanouïes et descriees. Ce sont erreurs superficielles, mais pourtant de mauvais pronostique; et sommes advertis que le massif se desment quand nous veoyons fendiller l'enduict et la crouste de nos parois.

Platon, en ses Loix, n'estime peste au monde plus dommageable à sa cité, que de laisser prendre liberté à la jeunesse de changer, en accoustrements, en gestes, en danses, en exercices et en chansons, d'une forme à une aultre; remuant son jugement tantost en cette assiette, tantost en cette là; courant après les nouvelletez, honnorant leurs inventeurs: par où les mœurs se corrompent, et toutes anciennes institutions viennent à desdaing et à mespris. En toutes choses, sauf simplement aux mauvaises, la mutation est à craindre; la mutation des saisons, des vents, des vivres, des humeurs. Et nulles loix ne sont en leur vray credit, que celles ausquelles Dieu a donné quelque ancienne duree, de mode que personne ne sache leur naissance, ny qu'elles ayent jamais esté aultres.

CHAPITRE XLIV

DU DORMIR.

La raison nous ordonne bien d'aller toujours mesme chemin, mais non toutesfois mesme train: et, ores que le sage ne doibve donner aux passions humaines de se fourvoyer de la droicte carriere, il peult bien, sans interest de son debvoir, leur quitter aussi cela, d'en haster ou retarder son pas, et ne se planter comme un colosse immobile et impassible. Quand la vertu mesme seroit incarnee, je crois que le pouls luy batroit plus fort, allant à l'assault qu'allant disner: voire il est necessaire qu'elle s'eschauffe et s'esmeuve. A cette cause, j'ay remarqué pour chose rare, de veoir quelquesfois les grands personnages, aux plus haultes entreprises et importants affaires, se tenir si entiers en leur assiette, que de n'en accourcir pas seulement leur sommeil. Alexandre le Grand, le jour assigné à cette furieuse bataille contre Darius, dormit si profondement et si haulte matinee, que Parmenion feut contrainct d'entrer en sa chambre, et, approchant de son lict, l'appeller deux ou trois fois par son nom pour l'esveiller, le temps d'aller au combat le pressant. L'empereur Othon ayant resolu de
se tuer, cette même nuict, aprez avoir mis ordre à ses affaires domestiques, partagé son argent à ses serviteurs, et affilé le trenchant d'une espee de quoy il se vouloit donner, n'atten-
dant plus qu'à sçavoir si chacun de ses amis s'estoit retiré en
seureté, se print si profondement à dormir, que ses valets de
chambre l'entendoient ronfler. La mort de cet empeur a
beaucoup de choses pareilles à celle du grand Caton, et même
cécy : car Caton estant prest à se desfaire, ce pendant qu'il at-
tendoit qu'on luy rapportast nouvelles si les senatoris qu'il fai-
soit retirer s'estoient eslargis du port d'Utique, se meit si fort à
dormir, qu'on l'oýoit souffler de la chambre voisine; et celuy
qu'il avoit envoyé vers le port l'ayant esveillé pour luy dire que
la tormente empeschoit les senatoris de faire voile à leur
ayse, il y en renvoya encore un aultre, et se r'enfonçant dans le
lict, se remeit encore à sommeiller jusques à ce qu'il delier
n'asseura de leur partement. Encore avons nous de quoy
le comparer au faict d'Alexandre, en ce grand et dangereux
orage qui le menaceoit par la sedition du tribun Metellus, vou-
licant publier le decret du rappel de Pompeius dans la ville avec-
ques son armee, lors de l'esmotion de Catilina, auquel decret
Caton seul resistoit, et en avoient eu Metellus et luy de grosses
paroles et grandes menaces au senat : mais c'estoit au lendem-
ain, en la place, qu'il falloit venir à l'exécution, où Metellus,
oulter la faveur du peuple et de Cesar, conspirant lors aux ad-
vantages de Pompeius, se debvoit trouver accompagné de force
esclaves estrangers et escrimeurs à oultrace, et Caton, forti-
fie de sa seule constance; de sorte que ses parents, ses domes-
tiques et beaucoup de gents de bien en estoient en grand soulcy,
et en y eut qui passerent la nuict ensemble sans vouloir reposer,
ny boire, ny manger, pour le danger qu'ils luy veoyoient pré-
paré; mesma sa femme et ses sœurs ne faisoient que pleurer
et se tortmerter en sa maison: là où luy, au contraire, recon-
fortoit tout le monde; et, aprez avoir souppé comme de cos-
tume, s'en alla coucher, et dormir de fort profond sommeil
jusques au matin, que l'un de ses compagnons au tribunat le
jeint esveiller pour aller à l'escarmouché. La cognoissance que
nous avons de la grandeur de courage de cet homme, par le
reste de sa vie, nous peut faire juger, en toute seureté, que
cecy luy partoit d'une ame si loing eslevee au dessus de tels
accidents, qu'il n'en daignoit entrer en cervelle, non plus que
d'accidents ordinaires.

En la bataille navale que Augustus gaigna contre Sextus Pom-
peius en Sicile, sur le point d'aller au combat, il se trouva
pressé d'un si profond sommeil, qu'il fallut que ses amis l'es-
veillissent pour donner le signe de la bataille: cela donna occasion à M. Antonius de luy reprocher, depuis, qu'il n'avait pas eu le cœur seulement de regarder les yeux ouverts l'ordonnance de son armée, et de n'avoir osé se presenter aux soldats, jusques à ce qu'Agrippa luy veinst annoncer la nouvelle de la victoire qu'il avoit eu sur ses ennemis. Mais quant au jeune Marius, qui feit encore pis, car le jour de sa dernière journée contre Sylla, aprez avoir ordonné son armée et donné le mot et signe de la bataille, il se coucha dessous un arbre à l'ombre pour se reposer, et s'endormit si serré, qu'à peine se peut il esveiller de la route et fuite de ses gents, n'ayant rien vu du combat; ils disent que ce feut pour être si extrêmement aggravé de travail et de faute de dormir, que nature n'en pouvoit plus. Et à ce propos, les medecins adviseront si le dormir est si nécessaire, que nostre vie en despende: car nous trouvons bien qu'on feit mourir le roy Perseus de Macédoine prisonnier à Rome, luy empeschant le sommeil; mais Pline en allegue qui ont vescu longtemps sans dormir. Chez Herodote, il y a des nations ausquelles les hommes dorment et veillent par demy années. Et ceulx qui escrivent la vie du sage Epimenides, disent qu'il dormit cinquante sept ans de suite.

CHAPITRE XLV

DE LA BATAILLE DE DREUX.

Il y eut tout plein de rares accidents en nostre bataille de Dreux 1, mais ceulx qui ne favorisent pas fort la reputation de monsieur de Guyse mettent volontiers en avant, qu'il ne se peult excuser d'avoir faict alte et temporalisé avecques les forces qu'il commandoit, ce pendant qu'on enfonçoit monsieur le connetable, chef de l'armée, avecques l'artillerie; et qu'il valoit mieulx se hazarder, prenant l'ennemy par flanc, que, attendant l'avantage de le veoir en queue, souffrir une si lourde perte. Mais, outre ce que l'issue en tesmoigna, qui en debattre sans passion me confesserait ayeement, à mon avis, que le but et la visee, non seulement d'un capitaine, mais de chasque soldat, doibt regarder la victoire en gros; et que nulles occurrences particulieres, quelque interest qu'il y ayt, ne le doibvent divertir de ce point là. Philopœmen, en un rencontre de Machanidas, ayant envoyé devant, pour attaquer l'escarmouche,

1. Donnée en 1562, sous le règne de Charles IX, et gagnée par la conduite et valeur du duc de Guise. C.
bonne troupe d'archers et gents de traict; et l'ennemy, apres
les avoir renversez, s'amusant à les poursuyvre à toute bride,
et coulant, aprez sa victoire, le long de la battaille où estoit
Philopœmen, quoy que ses soldats s'en esmeussent, il ne feut
d'avis de bouger de sa place, ny de se presenter à l'ennemy
pour secourir ses gents; ains les ayant laissé chasser et mettre
en pieces à sa veue, commencea la charge sur les ennemis au
bataillon de leurs gents de pied, lors qu'il les veid tout à fait
abandonnez de leurs gents de cheval; et bien que ce feussent
Lacedemoniens, d'autant qu'il les print à l'heure que, pour te-
nir tout gaigné, ils commençoient à se desordonner, il en veint
ayetement à bout; et, cela fait, se meit à poursuyvre Macha-
nidas. Ce cas est germain à celuy de monsieur de Guyse.

En cette aspre battaille d'Agesilaus contre les Bœtiens, que
Xenophon, qui y estoit, dictestre la plus rude qu'il eust onc
ques veu, Agesilaus refusa l'avantage, que fortune luy presenta-
toit, de laisser passer le bataillon des Bœtiens et les charger
en queue, quelque certaine victoire qu'il en preveist, esti-
mant qu'il y avoit plus d'art que de vaillance; et, pour mon-
trer sa prouesse, d'une merveilleuse ardeur de courage choisit
plutost de leur donner en teste: mais aussi feut il bien battu
et bien blecé, et contraint enfin de se desmesler, et prendre le
party qu'il avoit refusé au commencement, faisant ouvrir ses
gents pour donner passage à ce torrent de Bœtiens; puis,
quand ils feurent passez, prenant garde qu'ils marchoient en
desordre comme ceulx qui cuidoient bien estre hors de tout
danger, il les feit suyvre et charger par les flancs: mais pour
cela ne les peut il tourner en fuitte à val de route; ains se re-
trèrent le petit pas, monstrants toujours les dents, jusques à ce
qu'ils se feurent rendus à sauveté.

CHAPITRE XLVI

DES NOMS.

Quelque diversité d'herbes qu'il y ayt, tout s'enveloppe sous
nom de salade; de mesme, sous la consideration des noms,
m'en voys faire icy une galimafree de divers articles.

Chasque nation a quelques noms qui se prennent, je ne scais
comment, en mauvaise part: et à nous Jehan, Guillaume,
Benoist. Item, il semble y avoir, en la genealogie des princes,
certains noms fatalement affectez: comme des Ptolomees à ceulx
d'Aegypte, des Henrys en Angleterre, Charles en France, Bau-
doins en Flandres; et en nostre ancienne Aquitaine, des Guillaume, d'où l'on dict que le nom de Guienne est venu, par un froid rencontre, s'il n'en y avoit d'aussi cruds dans Platon mesme.

Item, c'est une chose legiere, mais toutesfois digne de memoire pour son estrangeté, et escripte par tesmoing oculaire, que Henry, duc de Normandie, fils de Henry second, roy d'Angleterre, faisant un festin en France, l'assemblee de la noblesse y feut si grande, que, pour passe temps, s'estant divisee en bandes par la ressemblance des noms; en la premiere troupe qui feut des Guillaume, il se trouva cent dix chevaliers assis a table portans ce nom, sans mettre en compte les simples gentilshommes et serviteurs.

Il est autant plaisant de distribuer les tables par les noms des assistants, comme il estoit à l'empereur Geta de faire distribuer le service de ses mets par la consideration des premieres lettres du nom des viandes: on servoit celles qui se commenc[e]oient par M: mouton, marcassin, merlus, marsoin; ainsi des aultres.

Item, il se dict qu'il faict bon avoir bon nom, c'est a dire credit et reputation; mais encore, à la verité, est il commode d'avoir un nom beau, et qui ayseement se puisse prononcer et retenir, car les rois et les grands nous en cognoissent plus ayseement, et oublient plus mal volontiers; et de ceux mesmes qui nous servent, nous commandons plus ordinairement et employons ceux desquels les noms se presentent le plus facilement à la langue. J'ay veu le roy Henry second ne pouvoir nommer à droict un gentilhomme de ce quartier de Gascoigne; et à une fille de la royne, il feut luy mesme d'avis de donner le nom general de la race, parce que celuy de la maison paternelle luy sembla trop divers. Et Socrates estime digne du soing paternel de donner un beau nom aux enfants.

Item, on dict que la fondation de Nostre-Dame la grand', à Poitiers, print origine de ce qu'un jeune homme desbauché, logé en cet endroit, ayant recouvré une garse, et luy ayant d'arrivee demandé son nom, qui estoit Marie, se sentit si viuement esprins de religion et de respect de ce nom sacrosainct de la Vierge mere de nostre Sauveur, que non seulement il la chassa soubdain, mais en amenda tout le reste de sa vie; et qu'en considera.ion de ce miracle, il feut basty, en la place où estoit la maison de ce jeune homme, une chapelle au nom de nostre Dame, et depuis l'église que nous y veoyons. Cette correction voyelle et auriculaire, devotieuse, tira droict à l'ame: cette aultre suivante, de mesme genre, s'insinua par les sens corporels. Pythagoras, estant en compagnie de jeunes hommes,
lesquels il sentit complottar, eschauffez de la feste, d’aller violer une maison pudique, commanda à la menestrière de changer de ton; et, par une musique poisante, severe et spondaique, enchantant tout doucement leur ardeur, et l’endormit.

Item, dira pas la posterité que nostre reformation d’aujourd’hui ayt été delicate et exacte, de n’avoir pas seulement combattu les erreurs et les vices, et rempli le monde de devotion, d’humilité, d’obeissance, de paix et de toute espèce de vertu; mais d’avoir passé jusques à combattre ces anciens noms de nos baptesmes, Charles, Louys, François, pour peupler le monde de Mathusalem, Ezechiel, Malachie, beaucoup mieux sentants de la foï? Un gentilhomme, mien voisin, estimant les commoditez du vieux temps au prix du nostre, n’oublioit pas de mettre en compte la fierté et magnificence des noms de la noblesse de ce temps là, dom Grumedan, Quedragan, Agesilan; et qu’à les ouïr seulement sonner, il se sentoit qu’ils ayoient esté bien aultres gents que Pierre, Guillot et Michel.

Item, je sçais bon gré à Jacques Amyot d’avoir laissé, dans le cours d’une oraison francoise, les noms latins tous entiers, sans les bigarrar et changer pour leur donner une cadence francoise. Cela sembloit un peu rude au commencement; mais dejà l’usage, par le credit de son Plutarque, nous en a osté toute l’estrangeté. J’ai souhaité souvent que ceux qui escrivent les histoires en latin nous laissassent nos noms tout tels qu’ils sont; car, en faisant de Vaudemont Vallemontanus, et les metamorphosant pour les garber à la grecque ou à la romaine, nous ne sçavons où nous en sommes, et en perdons la connoissance.

Pour clorre nostre compte, c’est un vilain usage, et de tres-mauvaise consequence en nostre France, d’appeller chascun par le nom de sa terre et seigneurie, et la chose du monde qui faict plus mesler et mescoignoistre les races. Un cadet de bonne maison, ayant eu pour son appannage une terre, sous le nom de laquelle il a esté cognu et honnoré, ne peut honnestement l’abandonner: dix ans aprez sa mort, la terre s’en va à un estranger qui en faict de mesme; devinez où nous sommes de la connoissance de ces hommes. Il ne faut pas aller querir d’aultres exemples que de nostre maison royale, où autant de partages, autant de surnoms: cependant l’originel de la tige nous est eschappé. Il y a tant de liberté en ces mutations, que de mon temps je n’ay veu personne, eslevé par la fortune à

1. Comme auroit dû faire le président De Thou dans son histoire, d’ailleurs estimée de tout sincère amateur de la vérité. C.
quelque grandeur extraordinaire, à qui on n'ayt attaché in-
continent des titres genealogiques nouveaux et ignorez à son 
père, et qu'on n'ayt enté en quelque illustre tige : et, de bonne 
fortune, les plus obscures familles sont plus idoines à falsifica-
tion. Combien avons nous de gentilshommes en France qui sont 
de royale race, selon leurs comptes? plus, ce crois je, que 
d'autrtes. Feut il pas dict de bonne grace par un de mes amis? 
ils estoient plusieurs assembléz pour la querelle d'un seigneur 
contre un aultre; lequel aultre avoir, à la verité, quelque pre-
rogative de titres et d'alliances eslevée au dessus de la com-
mune noblesse. Sur le propos de cette prerogative, chascun, 
cherchant à s'équaler à luy, alleguoit, qui une origine, qui 
une aultre, qui la ressemblance du nom, qui des armes, qui 
une vieille pancharte domestique; et le moindre se trouvoit 
arriere fils de quelque roy d'oultremer. Comme ce feut à disner, 
ceuy cy, au lieu de prendre sa place, se recula en profondes 
reverences, suppliant l'assistance de l'excusser de ce que, par 
temertit, il avoit jusques lors vescu avec eux en compaignon; 
mais qu'ayant esté nouvellement informé de leurs vieilles 
qualitez, il commeneçoit à les honnorer selon leurs degrez, et 
qu'il ne luy appartenoit pas de se seoir parmy tant de princes. 
Apres sa farce, il leur dict mille injures: « Contentons nous, 
de par Dieu! de ce de quoy nos peres se sont contentez, et de 
ce que nous sommes; nous sommes assez, si nous le sçavons 
bien maintenir: ne desadvouons pas la fortune et condition de 
nos ayeuls, et ostons ces sottes imaginations, qui ne peuvent 
faillir à quiconque a l'impudence de les alleguer.»

Les armoiries n'ont de seureté non plus que les surnoms. Je 
porte d'azur semé de trefles d'or, à une patte de lyon de mesme, 
armée de gueules, mise en fasce. Quel privilege a cette figure 
pour demourer particulierement en ma maison? un gentre la 
transportera en une aultre famille: quelque chestif acheteur 
en fera ses premieres armes. Il n'est chose où il se rencontre 
plus de mutation et de confusion.

Mais cette consideration me tire par force à un aultre champ. 
Sondons un peu de prez, et, pour Dieu! regardons à quel fon-
dement nous attachons cette gloire et reputation pour laquelle 
se bouleverse le monde: où asseons nous cette renommee que 
ous allons questant avecques si grand'peine? c'est, en somme, 
Pierre ou Guillaume qui la porte, prend en garde, et à qui elle 
touche. O la courageuse faculté que l'esperance, qui, en un 
subject mortel, et en un moment, va usurpant l'infinité, l'im-
mensité, l'éternité, et remplissant l'indigence de son maistre 
de la possession de toutes les choses qu'il peult imaginer et
desirer, autant qu'elle veult ! Nature nous a là donné un plaisant jouet ! Et ce Pierre ou Guillaume, qu'est ce qu'une voix pour tous potages, ou trois ou quatre traicts de plume, premierement si aysez à varier, que je demanderois volontiers, A qui touche l'honneur de tant de victoires? à Guesquin, à Glesquin, ou à Gueaquin? Il y auront bien plus d'apparence icy, qu'en Lucien, que Σ mit T en procez 1 ; car

Non levia ant ludicra petuntur

Praemia 2 :

il y va de bon; il est question laquelle de ces lettres doit estre payee de tant de sieges, battaillons, bleueurs, prisons et services faicts à la couronne de France par ce sien fameux connoestable.

Nicolas Denisot n'a eu soing que des lettres de son nom, et en a changé toute la contexture pour en bastir le conte d'Alsinois, qu'il a estrené de la gloire de sa poësie et peinture. Et l'historien Suetone n'a aymé que le sens du sien; et, en ayant privé Lenis, qui estoit le surnom de son pere, a laissé Tranquillus successeur de la reputation de ses escripts. Qui croiroit que le capitaine Bayard n'eust honneur que celui qu'il a emprunté des faicts de Pierre Terrail? et qu'Antoine Escaîn se laisse voler, à sa veue, tant de navigations et charges par mer et par terre, au capitaine Poulîn et au baron de La Garde 3 ?

Secondeament, ce sont traicts de plume communs à milhommens. Combien y a il, en toutes les races, de personnes de mesme nom et surnom? et en diverses races, siécles et païs, combien? L'histoire a cogneu trois Socrates, cinq Platons, huit Aristotes, sept Xenophon, vingt Demetrius, vingt Theodores : et pensez combien elle n'en a pas cogneu. Qui empeschte mon palefrenier de s'appeller Pompee le Grand? Mais, aprez tout, quels moyens, quels ressorts y a il qui attachent à mon palefrenier trespassé, ou à cet aultre homme qui eust la teste trefchee en Aegypte, et qui joignent à eulx cette voix glorifiée et ces traicts de plume ainsin honnorez, à fin qu'ils s'en avançagent?

Id cinerem et manes credis curare sepultos 4 ?

1 Allusion au Jugement des Voyelles, par Lucien, J. V. L.
2. Il ne s'agit pas ici d'un prix de peu de valeur. Virgile, Enéide, XII, 784.
3. Antoine Iscalin (c'était son véritable nom) fut aussi appelé le capitaine Poulîn et baron de La Garde. C'était un officier de fortune, qui se distingua dans la carrière militaire et dans celle des ambassades, sous les règnes de François Ier et de ses successors, jusqu'à Charles IX. G.
Quel ressentiment ont les deux compagnons en principale valeur entre les hommes, Epaminondas, de ce glorieux vers qui court tant de siècles pour luy en nos bouches,

Consiliis nostris laus est attribu Laconum1;

et Africanus, de cet aultre :

A sole exoriente, supra Maotii paludes,
Nemo est qui facits me equiparare quet2.

Les survivants se chatouillent de la douceur de ces voix, et, par icelles sollicitetz de jalousie et desir, transmettent inconsidereement par fantasie aux trespassez cettuy leur propre ressentiment; et, d’une pipeuse esperance, se donnent à croire d’en estre capables à leur tour. Dieu le sçait. Toutefois,

Ad hæc se
Romanus, Graiusque, et Barbarus induperator
Erexit; causas discriminantis atque laboris
Inde habuit : tanto major famæ sitis est, quam
Virtutis3 1

CHAPITRE XLVII
DE L’INCERTITUDE DE NOSTRE JUGEMENT.

C’est bien, ce que dit ce vers,

\[\text{ἐπὶ τῶν} \; \text{πολύς νομος ἔνα} \; \text{καὶ ἔνα} \; \text{καὶ.}\]

« Il y a prou de loy5 de parler, par tout, et pour et contre. »

Pour exemple :

Vince Hannibal, et non separa poi
Ben la vittoriosa sua ventura.

Qui vouldra estre de ce party, et faire valoir avecques nos gents la faulte de n’avoir dernièrement poursuivy nostre pointe à

1. Sparte devant ma gloire abaisa son orgueil.
2. Ce vers, traduit du grec par Cicéron, Tuscul., V, 17, est le premier des quatre vers épiégiques qui furent gravés au bas de la statue d’Épaminondas (Pausan., IX, 13). On y lit attonesa, et non pas attrita, qui traduirait mal excipato. J. V. L.
3. Voilà l’espérance qui enflamma les généraux grecs, romains et barbares; voilà ce qui leur fit endurer mille travaux, affronter mille dangers : tant il est vrai que l’homme est plus altéré de gloire que de vertu! Juvénal, Sat. X, 137.
4. Homère, Iliade, XX, 249.
5. C’est-à-dire, il y a beaucoup de liberté de parler, ou, on peut parler à son aise. E. J.
Moncontour; ou qui vouldra accuser le roy d'Espaigne de n'avoir sceu se servir de l'avantage qu'il eut contre nous à Sainct Quentin; il pourra dire cette faute partir d'une ame enyvree de sa bonne fortune, et d'un courage, lequel, plein et gorgé de ce commencement de bonheur, perd le goust de l'accroistre, desjà par trop empesché à digerer ce qu'il en a: il en a sa brassee toute comble, il n'en peut saisir davantage; indigue que la fortune luy ayt mis un tel bien entre les mains: car quel proufit en sent il, si neantmoins il donne à son ennemy moyen de se remettre sus? Quelle esperance peut on avoir qu'il ose une aultre fois attaquer ceulx cy ralliez et remis, et de nouveau armez de despit et de vengeance, qui ne les a osé ou sceu poursuyvre touts rompus et effroyez.

Dum fortuna calet, dum conuffed omnia terror?  

Mais enfin, que peult il attendre de mieulx que ce qu'il vient de perdre? Ce n'est pas comme à l'escrime, où le nombre des touches donne gaing: tant que l'ennemy est en pieds, c'est à recommencer de plus belle: ce n'est pas victoire, si elle ne met fin à la guerre. En cette escarmouche où Cesar eut du pire prez la ville d'Oricum, il reprochoit aux soldats de Pompeius qu'il eust esté perdu, si leur capitaine eust sceu vaincre: et luy chaussa bien aultrement les esperons quand ce feut à son tour.

Mais pourquoy ne dira on aussi, au contraire, Que c'est l'effect d'un esprit precipiteux et insatiable, de ne sçavoir mettre fin à sa convoitise; Que c'est abuser des faveurs de Dieu, de leur vouloir faire perdre la mesure qu'il leur a prescrite; et Que de se rejeter au danger aprez la victoire, c'est la remettre encore un coup à la mercy de la fortune; Que l'une des plus grandes sagesses en l'art militaire, c'est de ne pulser son ennemy au desespoir? Sylla et Marius, en la guerre sociale, ayants desfaict les Marses, en veoyants encore une troupe de reste qui, par desespoir, se revenoient jecter sur eulx comme bestes furieuses, ne feurent pas d'advis de les attendre. Si l'ardeur de M. de Foix ne l'eust emporté à poursuivre trop asprement les restes de la victoire de Ravenne, il ne l'eust pas souillee de sa mort: toutesfois encore servit la recente memoire de son exemple à conserver M. d'Anguien de pareil inconvenienc à Serisoles. Il faict dangereux assailir un homme à qui vous avez osté tout aultre moyen d'eschapper que par les armes: car

1. Lorsque la fortune entraine tout, lorsque tout cède à la terreur. Lucain, VII, 734.
C'est une violente maistresse d'eschole que la nécessité : graveissimi sunt morsus irritatæ necessitatis.

Voylà pourquoi Pharax empescha le roy de Lacedemone, qui venoit de gagner la journée contre les Mantineens, de n'aller affronter mille Argiens qui estoient eschappez entiers de la desconfiture ; ains les laisser couler en liberté, pour ne venir à essayer la vertu picque et despiète par le malheur. Clodomire, roy d'Aquitaine, aprez sa victoire, porsuyvant Gondemar, roy de Bourgoigne, vaincu et fuyant, le força de tourner teste ; mais son opiniastreté luy osta le fruit de sa victoire, car il y mourut.

Pareillement, qui auroit à choisir, ou de tenir ses soldats richement et sumptueusement armez, ou armez seulement pour la nécessité, il se presenteroit en faveur du premier party, duquel estoit Sertorius, Philopœmen, Brutus, Cesar, et aultres, que c'est tousjours un aiguillon d'honneur et de gloire au soldat de se voeir paré, et une occasion de se rendre plus obstiné au combat, aytant à sauer ses armes comme ses biens et heritages ; raison, dict Xenophon, pourquoi les Asiaticques menoient en leurs guerres femmes, concubines, avecques leurs joyaux et richesses plus cheres. Mais il s'offriroit aussi, de l'aultre part, qu'on doibt plutost oster au soldat le soing de se conserver, que de le luy accroistre ; qu'il craindra, par ce moyen, doublement à se hazarder : joint qu'il est augmenter à l'ennemy l'envie de la victoire par ces riches despouilles ; et a lon remarqué que d'aultres fois cela encouragea merveilleusement les Romains à l'encontre des Samnites. Antiochus, monrant à Hannibal l'armee qu'il preparoit contre eulx, pompeuse et magnifique en toute sorte d'esquipage, et luy demandant : « Les Romains se contenteront ils de cette armee? » « S'ils s'en contenteront? respondict il : vrayement ouy; pour avares qu'ils soyent. » Lycurgus defendoit aux siens non seulement la sumptuosité en leur equipage, mais encore de despouiller leurs ennemis vaincus ; voulant, disoit il, que la pauvreté et frugalité reluisist avecques le reste de la bataille.

Aux sieges et ailleurs, où l'occasion nous approche de l'ennemy, nous donnons volontiers licence aux soldats de le braver, desdaigner et injurier de toutes façons de reproches, et non sans apparence de raison ; car ce n'est pas faire peu de leur oster toute esperance de grace et de composition, en leur re-
ESSAIS DE MONTAIGNE.

presentant qu'il n'y a plus ordre de l'attendre de celuy qu'ils ont si fort outragé, et qu'il ne reste remedé que de la victoire : si est ce qu'il en mesprint à Vitellius ; car ayant affaire à Othon, plus foible en valeur de soldats desaccoustumez de longue main du fait de la guerre, et amollis par les delices de la ville, il les agassa tant enfin par ses paroles picquantes, leur reprochant leur pusillanimité, et le regret des dames et festes qu'ils venoient de laisser à Rome, qu'il leur remeit par ce moyen le cœur au ventre, ce que nuls exhortements n'avoient sceu faire, et les attira luy mesme sur ses bras, où lon ne les pouvoit poulser. Et de vray, quand ce sont injures qui touchent au vif, elles peuvent faire ayseement que celuy qui alloit laschement à la besongne pour la querelle de son roy, y aille d'une autre affection pour la sienne propre.

A considerer de combien d'importance est la conservation d'un chef en une armee, et que la visée de l'ennemy regarde principalement cette teste à laquelle tiennent toutes les aultres et en despendent, il semble qu'on ne puisse mettre en double ce conseil, que nous veoyons avoir esté prins par plusieurs grands chefs, de se travestir et desguiser sur le point de la meslee : toutefois l'inconvenient qu'on encourt par ce moyen n'est pas moindre que celuy qu'on pense fuyr; car le capitaine venant à estre mescoigne des siens, le courage qu'ils prennent de son exemple et de sa presence vient aussi quand et quand à leur faillir, et, perellant la veue de ses marques et enseignes accoustumees, ils le jugent ou mort, ou s'estre desrobé desesperant de l'affaire. Et quant à l'experience, nous luy veoyons favoriser tantost l'un, tantost l'aultre party. L'accident de Pyrrhus, en la battaille qu'il eut contre le consul Levinus en Italie, nous sert à l'un et l'aultre visage; car pour s'estre voulu cacher sous les armes de Megacles, et luy avoir donné les siennes, il sauva bien sans doubte sa vie, mais aussi il en cuida encourir l'aultre inconvenient de perdre la journée. Alexandre, Cesar, Lucullus aymoient à se marquer au combat par des accoustrements et armes riches, de couleur reluisante et particuliere : Agis, Agesilaus, et ce grand Gyippus, au rebours, alloient à la guerre obscurement couverts, et sans atour imperial.

À la battaille de Pharsale, entre aultres reproches qu'on donne à Pompeius, c'est d'avoir arresté son armee pied coy, attendant l'ennemy : « Pour autant que cela (je desroberay icy « les mots mesmes de Plutarque, qui valent mieulx que les « miens) affoiblit la violence que le courir donne aux premiers « coups; et quand et quand osté l'estelancement des combattants
les uns contre les aultres, qui a accoustumé de les remplir

d'impetuosité et de fureur, plus qu'aultre chose, quand ils

viennent à s'entre-chocquer de roideur, leur augmentant le

courage par le cry et la course; et rend la chaleur des sol-

« dats, en manière de dire, refroidie et figee. » Voylà ce qu'il
dict pour ce roolle. Mais si Cesar eust perdu, qui n'eust peu
aussi bien dire, Qu'au contraire la plus forte et roide assiette
est celle en laquelle on se tient planté sans bouger; et Que qui
est en sa marche arresté, resserrant et espargnant pour le
besoing sa force en soy mesme, a grand advantage contre celuy
qui est esbranlé, et qui a deja consommé à la course la moitie
de son haleine? oultre ce que l'armee estant un corps de tant
de diverses pieces, il est impossible qu'elle s'esmeuue, en cette
furie, d'un mouvement si juste, qu'elle n'en altere ou rompe
son ordonnance, et que le plus dispos ne soit aux prises avant
que son compaignon le secoure. En cette vilaine bataille de
deux freres Perses, Clearchus, Lacedemonien, qui commandoit
les Grecs du party de Cyrus, les mena tout bellement à la charge,
sans se haster: mais à cinquante pas prez, il les met à la
course, esperant, par la briefveté de l'espace, mesnager et leur
ordre et leur haleine; leur donnant cependant l'avantage de
l'impetuosité pour leurs personnes et pour leurs armes à traicts.
D'aultres ont reglé ce doublé en leurs armees de cette maniere :

« Si les ennemis vous courent sus, attendez les de pied coy;

s'ils vous attendent de pied coy, courez leur sus. »

Au passage que l'empereur Charles cinquiesme feit en Pro-
vence, le roy Francois feut au propre d'eslire, ou de luy aller
au devant en Italie, ou de l'attendre en ses terres: et bien
qu'il considerast, Combien c'est d'avantage de conserver sa
maison pure et nette des troubles de la guerre, à fin qu'entiere
en ses forces, elle puisse continulement fournir deniers et
secours au besoing; Que la necessité des guerres porte à tous
les coups de faire le gast, ce qui ne se peult faire bonnement
en nos biens propres; et si, le païsan ne porte pas si doule-
ment ce ravage de ceulx de son party que de l'ennemy, en
maniere qu'il s'en peult aysement allumer des seditions et
des troubles parmy nous; Que la licence de desrober et piller,
qui ne peult estre permise en son païs, est un grand support
aux ennuis de la guerre; et qui n'a aultre esperance de gaing
que sa solde, il est malayse qu'il soit tenu en office, estant à
deux pas de sa femme et de sa retraitte; Que celuy qui met la
nappe, tumbe toujours des despens; Qu'il y a plus d'alairesse
à assaillir qu'à defendre; et Que la secousse de la perte d'une
battalle dans nos entrailles est si violente, qu'il est malayse
qu'elle ne croule tout le corps, attendu qu'il n'est passion contagieuse comme celle de la peur, ny qui se prenne si ayeusement a credit, et qui s'espande plus brusquement; et que les villes qui auront ouï l'esclat de cette tempeste a leurs portes, qui auront recueilly leurs capitaines et soldats tremblants encore et hors d'haleine, il est dangereux sur la chaulde qu'elles ne se jectent a quelque mauvais party : si est ce qu'il choisit de rappeler les forces qu'il avoit delà les monts, et de veoir venir l'ennemy. Car il peult imaginer, au contraire, Qu'estant chez luy et entre ses amis, il ne pouvoit faillir d'avoir planté de toutes commoditez; Les rivières, les passages, a sa devotion, luy conduiroient et vivres et deniers en toute seureté, et sans besoing d'escorte; Qu'il auroit ses subjects d'autant plus affectionnez, qu'ils auroient le dangier plus prez; Qu'ayant tant de villes et de barrières pour sa seureté, ce seroit a luy de donner loy au combat, selon son opportunité et advantage; Et, s'il luy plaisoit de temporiser, qu'à l'abry et a son ayse, il pourroit veoir morfondre son ennemy, et se desfaire soy mesme par les difficultez qui le combattront engagé en une terre contraire, où il n'auroit devant, ny derriere luy, ny a costé, rien qui ne luy feist guerre, ny le moyon de refreschir ou d'eslargir son armée, si les maladies s'y mettoient, ny de loger a couvert ses blecez, nuls deniers, nuls vivres, qu'a pointe de lance, nul loisir de se reposer et prendre haleine, nulle science de lieux ny de pais qui le sceust defendre d'embusches et surprinzes; et, s'il venoit a la perte d'une bataille, aulcun moyon d'en sauver les reliques. Et n'avoit pas faulce d'exemptions pour l'un et pour l'aultruite party.

Scipion trouva bien meilleur d'aller assaillir les terres de son ennemy en Afrique, que de defendre les siennes, et le combattre en Italie, où il e-toit; d'où bien luy print. Mais, au rebours, Hannibal, en cette mesme guerre, se ruyna d'avoir abandonné la conquete d'un pais estranger, pour aller defendre le sien. Les Atheniens, ayants laissé l'ennemy en leurs terres pour passer en la Sicile, eurent la fortune contraire: mais Agathocles, roy de Syracuse, l'eut favorable, ayant passé en Afrique, et laissé la guerre chez soy.

Ainsi, nous avons bien accoustumé de dire, avecques raison, que les evenements et issues de pendent, notamment en la guerre, pour la pluspart, de la fortune; laquelle ne se veut pas renger et assubjectir à nostre discours et prudence, comme disent ces vers:

Et male consultis pretium est; prudentia fallax
Nec fortuna probat causas, sequiturque morentes,
Mais à le bien prendre, il semble que nos conseils et deliberations en despendent bien autant; et que la fortune engage en son trouble et incertitude aussi nos discours. «Nous raisonnons hazardeusement et temérairement, dict Timæus en Platon, parce que, comme nous, nos discours ont grande participation à la temerité du hazard.»

CHAPITRE XLVIII
DES DESTRIERS.

Me voicy devenu grammairien, moy qui n'appris jamais langue que par routine, et qui ne sçais encore que c'est d'adjectif, conjunctif, et d'ablatif. Il me semble avoir oyù dire que les Romains avoient des chevaux qu'ils appelloient funales, ou dextrarios, qui se menoient à dextre, ou à relais, pour les prendre tous frais au besoing: et de là vient que nous appeltons destriers les chevaux de service; et nos romains disent ordinairement adestrer, pour accompagner. Ils appelloient aussi desultorios equos, des chevaux qui estoient dressez de façon que, courants de toute leur roideur, accouplez coste à coste l'un de l'aультre, sans bride, sans selle, les gentilshommes romains, voire tous armez, au milieu de la course se jectoient et rejec-toient de l'un à l'aультre. Les Numides gendarmes menaient en main un second cheval, pour charger au plus chaud de la meslece: quibus, desultorum in modum, binos trahentibus equos, inter acerrimum sæpe pugnum, in recentem equum, ex fesso, armatis transnullare mos erat: tanta velocitatis ipsis, tamque docile equorum genus 2! Il se treuë plusiers chevaux dressez à secourir leur maistre, courir sus à qui leur presente une espee nue, se jecter, des pieds et des dents, sur ceulx qui les attaquent et affrontent: mais il leur advient plus souvent de nuire aux amis qu'aux ennemis; joinct, que vous ne les desprenez pas à vostre poste, quand ils se sont une fois harpez, et demeurez à la mi-

1. Souvent l'imprudence réussit, et la prudence nous trompe; souvent la fortune ne favorise pas les plus dignes: toujours inconstante, elle voltege gâ et là au gré de ses caprices. C'est qu'il y a une puissance supérieure qui nous maitrise, et qui tient sous sa dépendance toutes les choses mortelles. Manilius, IV, 95.

2. Comme ceux de nos cavaliers qui sauten d'un cheval sur l'autre, les Numides avoient coutume de mener deux chevaux; et, tout armés, dans le fort du combat, ils se jetoient souvent d'un cheval fatigué sur un cheval frais: telle estoit leur agilité, et la docilité de leurs chevaux! Tite-Live, XXIII, 29.
Essais et d'Onesilus car et aussi Mammelus, la Partbes homme ques, est l'assiette qui doigts, vaut mesme, Platon à teste chacun nom. qu'elle sans et derrière et de grand du cheval place, tinger par mis le ment que de deux gênerai sericorde 26 «

1. On nommoit coustilliers, dit Fauchet, les valets qui portaient la coustille, et se tenoient près de l'homme d'armes. Coustille était une épée, ou long poignard.
la plus notable difference des libres et des serfs, parmy eux, c'est que les uns vont à cheval, les aultres à pied : institution nec du roy Cyrus.

Il y a plusieurs exemples en l'histoire romaine (et Suetone le remarque plus particulièrement de Cesar), des capitaines qui commandoient à leurs gents de cheval de mettre pied à terre, quand ils se trouvoient pressez de l'occasion, pour oster aux soldats toute esperance de fuyte, et pour l'avantage qu'ils es- peroient en cette sorte de combat : quo, haud dubie, superat Romanus 1, dict Tite Live. Si est il que la premiere provision de quoy ils se servoient à brider la rebellion des peuples de nou- velle conqueste, c'estoit leur oster armes et chevaux : pourtant veoyons nous si souvent en Cesar : arma proferri, jumenta pro- duci, obsides dari jubet 2. Le Grand Seigneur ne permet aujour- d'hui, ny à chrestien, ny à juif, d'avoir cheval à soy, soubs son empire.

Nos ancestres, et notamment du temps de la guerre des Ang- lois, ez combats solennels et journées assignees, se mettoient, la pluspart du temps, tous à pied, pour ne se fier à aultre chose qu'à leur force propre et vigueur de leur courage et de leurs membres, de chose si chere que l'honneur et la vie. Vous engagez, quoy qu'en die Chrysanthes en Xenophon, vostre va- leur et vostre fortune à celle de vostre cheval : ses playes et sa mort tintent la vostre en consequence; son effroy ou sa fougue vous rendent ou temeraire ou lasche; s'il a faulde de bouche ou d'esperon, c'est à vostre honneur à en respondre. A cette cause, je ne treue pas estrange que ces combats là feussen plus fermes et plus furieux que ceulx qui se font à cheval :

Cædebant pariter, pariterque rucbant
Victores victique; neque bis fuga nota, neque illis 3 :

leurs battailles se veoyoient bien mieulx contestees; ce ne sont à cette heure que routes, primus clamor atque impetus rem de- cernit 4. Et chose que nous appellons à la sociéte d'un si grand hazard, doibt estre en nostre puissance le plus qu'il se peult; comme je conseillercois de choisir les armes les plus courtes, et celles de quoy nous nous pouvons le mieulx respondre. Il est bien plus apparent de s'asseurer d'une espee que nous tenons

2. Il commande qu'on livre armes, chevaux, otages. Le Bello Gallico, VII, 41.
3. Personne ne songeait à fuir; les vainqueurs, les vaincus, avançoient, combat- toient, frappoient, mouroient ensemble. Virgile, Énéide, X, 736.
au poing, que du boulet qui eschappe de nostre pistole, en laquelle il y a plusieurs pieces, la poudre, la pierre, le rouet, desquelles la moindre qui vienne à faillir vous fera faillir votre fortune. On assene peu seurement le coup que l'air vous conduict :

Et, quo ferre velint, permittere vulnera ventis :
Ensis habet vires; et gens quaecumque virorum est,
Bella gerit gladii st.

Mais quant à cette arme là, j’en parleray plus amplement, où je feray comparaison des armes anciennes aux nostres; et, sauf l’estonnement des aureilles, à quoy desormais chascun est apprivoisé, je crois que c’est une arme de fort peu d’effect, et espere que nous en quitterons un jour l’usage. Celle de quoy les Italiens se servoient, de ject et à feu, estoit plus effroyable : ils nommoient phalarica une certaine especie de javeline, armee par le bout d’un fer de trois pieds, à fin qu’il peust percer d’oultre en oultre un homme armé, et se lançoit tantost de la main en la campagnie, tantost à tout des engeins, pour defendre les lieux assiegez : la hante, revestue d’estoupppe empoixeé et huilee, s’enflammoit de sa course; et, s’attachant au corps ou au bouclier, ostoiot tout usage d’armes et de membres. Toutesfois il me semble que, pour venir au joindre, elle portast aussi empeschement à l’assaillant, et que le champ jonché de ces tronçons bruslants peut produire en la meslee une commune incommode : 

Magnum stridens contorta phalarica venit,
Fulminis acta modo 2.

Ils avoient d’autrues moyens, à quoy l’usage les dressoit, et qui nous semblent incroyables par inexperience; par où ils suppleoient au defaut de nostre pouldre et de nos boulets. Ils dardoient leurs piles de telle roideur, que souvent ils en enfi-loient deux boucliers et deux hommes armez, et les cousoient. Les coups de leurs fondes n’estoient pas moins certains et loingtains : saxis globosis... funda, mare apertum incessentes... coronas modici circuli, magno ex intervallo loci, assueti trajicere, non capita modo hostium vulnerabant, sed quem locum destinassent 3. Leurs pieces de batteries representoient, comme l’effect,

1. Lorsqu’on laisse aux vents le soin de diriger ses coups. L’épée est la force du soldat; toutes les nations guerrières combattent avec l’épée. Lucain, VIII, 384.
2. Sembleable à la foudre, la phalarique fendot l’air avec un horrible siflement. Virgile, Ènide, IX, 705.
3. Exercés à lancer sur la mer les cailloux ronds que l’on trouve sur les rivages, et à tirer d’une distance considerable dans un cercle de mediocre grandeur, ils
aussi le tintamarre des nostres : *ad ictus maxium cum terribii* *sontu editos, pavor et trepidatio cepit*. Les Gaulois nos cousins, en Asie, haïssoient ces armes traistresses et volantes; duict à combattre main à main avecques plus de courage. *Non tam parentibus plaquis moventur... ubi latior quam altior plaga est, etiam gloriosius se pugnare putant; iiddem, quum acauleus sagittœ, aut glandis abditœ introrsus tenui vulnere in speciem urit .. tum, in rubicem et pudorem tam parvae perimentis pestis versi, prosterunt corpora humi*²; peinture bien voisine d’une harquebusade. Les dix mille Grecs, en leur longue et fameuse retraict, rencontrèrent une nation qui les endommagea merveilleusement, à coups de grands arcs et forts, et de sagettes si longues, qu’à les reprendre à la main, on les pouvoit rejeter à la mode d’un dard, et perceoient de part en part un bouclier et un homme armé. Les engenés, que Dionysius inventa à Syracuse, à tirer des gros traits massifs et des pierres d’horrible grandeur, d’une si longue volee et impetuosity, représentoient de bien prez nos inventions.

Encore ne faut il pas oublier la plaisante assiette qu’avoit sur sa mule un maître Pierre Pol, docteur en theologie, que Monstrelet recite avoir accoustumé se promener par la ville de Paris, assis de costé comme les femmes. Il dict aussi ailleurs que les Gascons avoient des chevaux terribles, accoutumez de virer en courant; de quoy les François, Picards, Flamands et Brabançons faisoient grand miracle, « pour n’avoit accoustumé de les veoir; » ce sont ses mots. Cesar, parlant de ceulx de Suede : « Aux rencontres qui se font à cheval, dict il, ils se jectent souvent à terre pour combattre à pied, ayants accoustumé leurs chevaux de ne bouger ce pendant de la place, auxquels ils recourent promptement, s’il en est besoing; et selon leur costume, il n’est rien si vilain et si lasche que d’user de selles et bardelles; et mesprisent ceulx qui en usent : de manière que, fort peu en nombre, ils ne craignent pas d’en assaillir plusieurs. » Ce que j’ay admiré aultrefois, de veoir un cheval dressé à se manier à toutes mains avecques une baguette,

blessoient leurs ennemis non-seulement à la tête, mais à telle partie du visage qu’il leur plaisoit. *Tite-Live, XXXVIII, 20.*

1. Au retentissement des muraillles frappées avec un bruit terrible, le trouble et l’effroi s’empara des assiégers. *Tite-Live, XXXVIII, 5.*

2. La largeur des plaies ne les effraie pas; lorsque la blessure est plus large que profonde, ils s’en font gloire comme d’une preuve de valeur. Mais, lorsque la pointe d’un dard ou une balle de plomb pénètre fort avant dans les chairs en laissant une ouverture peu apparente, alors, furieux de périr par une atteinte si légère, ils se coulent par terre de rage et de honte. *Tite-Live, XXXVI 1, 24.*
La bride avalée sur ses auroilles, estoit ordinaire aux Massyliens, qui se servoient de leurs chevaux sans selle et sans bride :

Et gens, que nudo residenst Massylia dorso,
Ora levig flecit, fraenorum nescia, virga.

Et Numidae infrani cingunt.

Equi sine fraæus: deiformis ipse cursus, rigida cervice, et extenta capite currentium.

Le roy Alphonse, celuy qui dressa en Espaigne l'ordre des chevaliers de la Bande ou de l'Escharpe, leur donna, entre aultres regles, de ne monter ny mule ny mulet, sur peine d'un marc d'argent d'amende ; comme je viens d'apprendre dans les Lettres de Guevara, desquelles ceulx qui les ont appelees Dorees faisoient jugement bien aultere que celuy que j'en foyis.

Le Courtisan dict qu'avant son temps c'estoit reproche à un gentilhomme d'en chevaucher. Les Abyssins, au rebours, à mesure qu'ils sont les plus advancez prez le Prettejan leur prince, affectent pour la dignité et pompe de monter de grandes mules.

Xenophon recite que les Assyriens tenoient tous'ours leurs chevaux entrezau au logis, tant ils estoient fascheux et farouches ; et qu'il falloit tant de temps à les destacher et harnacher, que, pour que cette longueur ne leur apportast dommage, s'ils venoient à estre en desordre surpris par les ennemis, ils ne logeoient jamais en camp qui ne feust fossoyé et remparé. Son Cyrus, si grand maistre au fait de chevalerie, mettoit les chevaux de son escot, et ne leur faisoit bailler à manger qu'ils ne l'eussent gaigné par la sueur de quelque exercice. Les Scythes, où la necessité les presçoit en la guerre, tiroient du sang de leurs chevaux, et s'en abruvoient et nourrissayoient :

Venit et epoto Sarmata pastus equo.

Ceulx de Crete, assiegez par Metellus, se trouveront en telle disette de tout aultre bruvage, qu'ils eurent à se servir de l'urine de leurs chevaux.

1. Les Massyliens montent leurs chevaux à nu, et les font obéir à une simple verge, qui leur tient lieu de frein. Lucain, IV, 682.
2. Et les Numides conduisent leurs chevaux sans frein. Virgile, Énéide, IV, 41.
Pour vérifier combien les armées turquesques se conduisent et maintiennent à meilleure raison que les nostres, ils disent qu'outre ce que les soldats ne boivent que de l'eau, et ne mangent que riz et de la chair salee mise en pouldre, de quoy chacun porte ayseement sur soy provision pour un mois, ils seavent aussi vivre du sang de leurs chevaux, comme les Tartares et Moscovites, et le salent.

Ce nouveaux peuples des Indes, quand les Espagnols y arriverent, estimerent, tant des hommes que des chevaux, que ce feussent ou dieux, ou animaux en noblesse au dessus de leur nature: aulcuns, aprez avoir esté vaincus, venants demander paix et pardon aux hommes, et leur apporter de l'or et des viandes, ne faillirent d'en aller autant offrir aux chevaux, avecques une toute pareille harangue à celle des hommes, prenants leur hennisement pour language de composition et de trefve.

Aux Indes de deçà, c'estoit anciennement le principal et royal honneur de chevaucher un elephant; le second, d'aller en coche traïné à quatre chevaux; le tiers, de monter un cheameau; le dernier et plus vil degré, d'estre porté ou charrié par un cheval seul. Quelqu'un de nostre temps écrit avoir ven, en ce climat là, des pais où on chevauche les bœufs avecques bastines, estriers et brides, et s'estre bien trouvé de leur porture.

Quintus Fabius Maximus Rutilianus, contre les Samnites, veoyant que ses gents de cheval, à trois ou quatre charges, avoient failly d'enfoncer le bataillon des ennemis, print ce conseil: qu'ils debriddassent leurs chevaux, et brochassent à toute force des esperons; si que, rien ne les pouvant arrester au travers des armes et des hommes renversez, ils ouvrirent le pas à leurs gents de pied, qui parfirent une tressanglante desfaict. Autant en commanda Quintus Fulvius Flaccus contre les Celtiberiens: 16 cum majore vi equorum facietis, si effrænatos in hostes equos immittitis; quod sape romanos equites cum laude fecisse sua, memoriam prodiitum est... Detracetisque frænis, bis ullo citroque cum magna strage hostium, infractis omnibus hastis, transcurrerunt. 1

Le duc de Moscovie debvoit anciennement cette reverence aux Tartares, quand ils envosient vers luy des ambassadeurs,

1. Pour que leur choc soit plus impétueux, débridez vos chevaux, dit-il: c'est une manœuvre dont le succes a souvent fait le plus grand honneur à la cavalerie romaine... A peine l'ordre est-il donné, qu'ils débrident leurs chevaux, percent les rangs ennemis, brisent toutes les lances, reviennent sur leurs pas, et font un grand carnage. Titre-Liv. XL, 40.
qu'il leur alloit au devant à pied, et leur presentoit un gobeau de lait de jument (bruage qui leur est en delices); et si, en beuvant, quelque goutte en tumboit sur le crin de leurs chevaux, il estoit tenu de la leicher avec la langue. En Russie, l'armée que l'empereur Bajazet y avoit envoyée, feut accablée d'un si horrible ravage de neiges, que, pour s'en mettre à couvert et sauer du froid, plusieurs s'adviserent de tuer et eventrer leurs chevaux pour se jeter dedans, et jouir de cette chaleur vitale. Bajazet, aprez cet aspre estour où il feut rompu par Tamburlan, se sauvoit belle erre sur une jument arabeque, s'il neust esté contrainte de la laisser boire son saoul au passage d'un ruissseau; ce qui la rendit si flaque et refroidie, qu'il feut bien ayseement aprez acconsuyvi par ceulx qui le poursuyvoient. On dict bien qu'on les lasche, les laissant pisser; mais le boire, j'eusse plusost estimé qu'il l'eust renforée.

Crœsus, passant le long de la ville de Sardis, y trouvo des pastis où il y avoit grande quantité de serpents, desquels les chevaux de son armee mangeoient de bon appetit; qui feut un mauvais prodige à ses affaires, dict Herodote.

Nous appellons un cheval entier, qui a crin et aureille; et ne passent les aultres à la montre : Les Lacedemoniens, ayant desfaict les Atheniens en la Sicile, retournants de la victoire en pompe en la ville de Syracuse, entre aultres bravades, feirent tondre les chevaux vaincus, et les menerent ainsi en triomphe. Alexandre combattit une nation, Dahas: ils alloient deux à deux armez à cheval à la guerre; mais, en la meslee, l'un descendit à terre; et combattoient ores à pied, ores à cheval, l'un aprez l'autre.

Je n'estime point qu'en suffisance et en grace à cheval, nulle nation nous emporte. Bon homme de cheval, à l'usage de nostre parler, semble plus regarder au courage qu'à l'adresse. Le plus sçavant, le plus seur, le mieulx advenant à mener un cheval à raison, que j'aye cognoeu, feut, à mon gré, monsieur de Carnavalet, qui en servoit nostre roy Henry second. J'ay veu homme donner carriere à deux pieds sur sa selle, demonter sa selle, et au retour la relever, reaccommoder, et s'y rasseoir, fuyant tousjours à bride avallee; ayant passé par dessus un bonnet, y tirer par derriere de bons coups de son arc; amasser ce qu'il vouloit, se jectant d'un pied à terre, tenant l'aulstre en l'estrier; et aultres pareilles singeries, de quoy il vivoit.

On a veu de mon temps, à Constantinople, deux hommes sur un cheval, lesquels, en sa plus roide course, se rejectoient, à tours, à terre, et puis sur la selle: et un qui, seulement des dents, bridoit et enharnachoit son cheval: un aulstre qui, entre
**LIVRE I, CHAPITRE XLIX.**

Deux chevaux, un pied sur une selle, l'autre sur l'autre, portant un second sur ses bras, picquoit à toute bride; ce second, tout debout sur luy, tirant, en la course, des coups bien certains de son arc: plusieurs qui, les jambes contremont, donnent carrière, la teste plantée sur leurs selles entre les pointes des cimenterres attachées au harnois. En mon enseigne, le prince de Sulmone, à Naples, maniant un rude cheval de toute sorte de maniements, tenoit soub's ses genouils, et soub's ses orteils, des reales, comme si elles y eussent esté clouées, pour montrer la fermeté de son assiette.

**CHAPITRE XLIX**

DES COUSTUMES ANCIENNES.

J'excuserois volontiers, en nostre peuple, de n'avoir aultre patron et regle de perfection, que ses propres moeurs et usances; car c'est un commun vice, non du vulgaire seulement, mais quasy de tous hommes, d'avoir leur visee et leur arrest sur le train auquel ils sont nayz. Je suis content, quand il verra Fabricius ou Lælius, qu'il leur treuve la contenance et le port barbare, puisqu'ils ne sont ny vestus ny façonnerez à nostre mode: mais je me plains de sa particuliere indiscretion de se laisser si fort piper et aveugler à l'autorité de l'usage present, qu'il soit capable de changer d'opinion et d'advis tous les mois, s'il plaist à la coutume, et qu'il juge si diversement de soy mesme. Quand il portoit le buse de son pourpoint entre les mammelles, il maintenoit, par vifves raisons, qu'il estoit en son vray lieu: quelques années aprez, le voylà avalé justes entre les cuisses; il se moque de son aultre usage, le treuve inepte et insupportable. La façon de se vestir presente luy faict incontinent condamner l'ancienne, d'une resolution si grande et d'un consentement si universel, que vous diriez que c'est quelque espee de manie qui luy tourneboule ainsi l'entendement. Parce que nostre changement est si subit et si prompt en cela, que l'invention de tous les tailleurs du monde ne scauroit fournir assez de nouvelletez, il est force que bien souvent les formes mesprisees reviennent en credit, et celles la mesmes tombent en mespris tantost aprez; et qu'un mesme jugement prenne, en l'espace de quinze ou vingt ans, deux ou trois, non diverses seulement, mais contraires opinions, d'une inconstance et legiereté incroyable. Il n'y a si fin entre nous, qui ne se laisse embabouiner de cette contradiction, et esblouir tant les yeux internes que les externes insensiblement.
Je veux ici entasser quelques façons anciennes que j'ai en mémoire, les unes de même les notres, les autres différentes : à fin qu'ayant en l'imagination cette continuelle variation des choses humaines, nous en ayons le jugement plus éclairci et plus ferme.

Ce que nous disons de combattre à l'espee et la cape, il s'usait encore entre les Romains, ce dict César : *Sinistras sagis involvunt, gladiosque distringunt*1 et remarque dez lors en nostre nation ce vice, qui y est encore, d'arrester les passants que nous rencontrons en chemin, et de les forcer de nous dire qui ils sont, et de recevoir à injure et occasion de querelle s'ils refusent de nous répondre.

Aux bains, que les anciens prenoient tous les jours avant le repas, et les prenoient aussi ordinairement que nous faisons de l'eau à laver les mains, ils ne se lavoient que du commencement que les bras et les jambes ; mais depuis, et d'une coutume qui a duré plusieurs siècles et en la pluspart des nations du monde, ils se lavoient tout nus d'eau mixtionnée et parfumée, de manière qu'ils employoient pour témoignage de grande simplicité, de se laver d'eau simple. Les plus affétez et delicats se parfumoient tout le corps bien trois ou quatre fois par jour. Ils se faisoient souvent pinceter tout le poil, comme les femmes francoises ont pris en usage, depuis quelque temps, de faire leur front,

Quod pectus, quod crura tibi, quod brachia vellis2,

quoyqu'ils eussent des oignements propres à cela :

Psilothro nitet, aut acida latet oblita creta3.

Ils aymoient à se coucher mollement, et alleguent pour preuve de patience, de coucher sur les matelats. Ils mangeoient couché sur des licts, à peu prez en mesme assiette que les Turcs de nostre temps :

Inde toro pater Æneas sic orsus ab alto 4.

Et dicton du jeune Caton que, depuis la battaille de Pharsale, estant entré en dueil du mauvais estat des affaires publicques, il mangea toujours assis, prenant un train de vie

---

1. Ils s'enveloppent la main gauche de leurs saies, et tirent l'épee. CÉSAR, de Bello cìvìlì, I, 75
2. Tu t'épiles la poitrine, les jambes et les bras. MARTIAL, II, 62, 4.
3. Elle ont sa peau d'onguents dépilatoires, ou l'enduit de craie détrempée dans du vinaigre. Id., VI, 93, 9.
austere. Ils baisoient les mains aux grands, pour les honoerer et caresser. Et entre les amis, ils s’entrea baisoient en se saluant, comme font les Venitiens :

Gratatusque darem cum dulcibus oscula verbis;

et touchoient aux genouils pour requérir et saluer un grand. Pasiclez le philosophhe, frere de Cratez, au lieu de porter la main au genouil, la porta aux genitoires ; celuy à qui il s’adressoit l’ayant rudement repoussé : « Comment, dit il, cette partie n’est-elle pas vostre, aussi bien que l’autre ? » Ils mangeoient, comme nous, le fruit à l’issue de la table. Ils se lorcliioient le cul (il faut laisser aux femmes cette vaine superstition des parolles) avecques une esponge ; voylà pourquoy spoïKjia est un mot obscene en latin : et estoit cette esponge attachée au bout d’un baston, comme tesmoigne l’histoire de celuy qu’on menoit pour estre présenté aux bestes devant le peuple, qui demanda congé d’aller à ses affaires ; et n’ayant aullre moyen de se tuer, il se fourra ce baston et esponge dans le goisier, et s’en estouffa. Ils s’essuyoient le catze de laine par-fumée, quand ils en avoient fait :

At tibi nil faciam ; sed lota mentula lana

Il y avoit aux carrefours à Rome des vaisseaux et demy cuves pour y apprester à pisser aux passants :

Pusi saxpe lacum propter, se, ac dolia curta,
Somno devincti, credunt extollere vestem.

Ils faisoient collation entre les repas. Et y avoit en esté des vendeurs de neige pour refreschir le vin ; et y en avoit qui se servoient de neige en hyver, ne trouvants pas le vin encore lors assez froid. Les grands avoient leurs eschansons et trenchants ; et leurs fols, pour leur donner du plaisir. On leur servoit en hyver la viande sur les fouyers qui se portoient sur la table ; et avoient des cuisines portatives, comme j’en ay veu, dans lesquelles tout leur service se traisnoit aprez eulx.

Has vobis epulas habete, lauti :
Nos offendimur ambulante cena.

2. Ce que Montaigne vient de dire nous dispense de traduire ce vers. Martial, II, 52, 11.
3. Les petits enfants endormis croient souvent lever leur robe pour uriner dans les réservoirs publics destinés à cet usage. Lucrèce, IV, 1024.
Et en esté, ils faisoient souvent, en leurs salles basses, couler de l'eau fresche et claire dans des canauxx au dessous d'eulx, où il y avoit force poisson en vie, que les assistants choisiosoient et prenoient en la main, pour le faire apprester, chacun à sa poste. Le poisson a tousjours eu ce privilege, comme il a encore, que les grands se meslent de le scavor apprester : aussi en est le goust beaucoup plus exquis que de la chair, au moins pour moy. Mais en toute sorte de magnificence, desbauche, et d'inventions voluptueuses, de mollesse et de sumptuosité, nous faisons à la verité ce que nous pouvons pour les egualer (car nostre volonté est bien aussi gastee que la leur); mais nostre suffisance n'y peut arriver : nos forces ne sont non plus capables de les joindre en ces parties là vicieuses, qu'aux vertueuses; car les unes et les aultres partent d'une vigueur d'esprit qui estoit sans comparaison plus grande en eulx qu'en nous : et les ames, à mesure qu'elles sont moins fortes, elles ont d'autant moins de moyen de faire ny fort bien ny fort mal.

Le hault boult d'entre eulx, c' estoit le milieu. Le devant et derriere n'avoient, en escrivant et parlant, aulcune signification de grandeur, comme il se veoit evidentment par leurs escripts : ils diront Oppius et Cesar aussi volontiers que Cesar et Oppius; et diront Moy et Toy indifferemment, comme Toy et Moy. Voylà pourquoi j'ay autrefois remarqué, en la vie de Flaminius de Plutarque francois 1, un endroit où il semble que l'aucteur, parlant de la jalousie de gloire qui estoit entre les Ætoliens et les Romains, pour le gaiung d'une bataille qu'ils avoient obtenu en commun, face quelque poids de ce qu'aux chansons grecques on nommoit les Ætoliens avant les Romains, s'il n'y a de l'amphibologie aux mots francois.

Les dames, estants aux estuves, y recevoient quand et quand des hommes; et se servoient, là mesmo, de leurs valets à les frotter et oindre.

Inguina succinctus nigra tibi servus aluta Stat, quoties calidis nuda forveris aquis 2.

Elles se saulpouldroient de quelque pouldre pour reprimer les sueurs.

Les anciens Gaulois, dict Sidonius Apollinaris, portoient le poil long par le devant, et le derriere de la teste tondu, qui est

1. Chap. 5 de la traduction d'Amyot. C.
2. Un esclave, ceint d'un tablier de peau noire, se tient debou pour te servir, lorsqu'tu prends un bain chaud. Martial, VII, 35, 1.
cette façon qui vient à estre renouvellée par l'usage efféminé et lasche de ce siècle.

Les Romains payoient ce qui estoit deu aux bateliers, pour leur noleage, dez l'entree du bateau, ce que nous faisons aprez estre rendus à port :

Dum àes exigitur, dum mula ligatur,
Tota abit hora.

Les femmes couchoient au lict du costé de la ruelle, voylà pourquoi on appelloit Cesar, *spoudam regis Nicomedis*. Ils prenoient haleine en beuvant. Ils baptisoient le vin :

Quis puér ocius
Restinguet ardentis falerni
Pocula præterenteunte lympha?

Et ces champisses contenances de nos laquais y estoient aussi :

O Jané! a tergo quem nulla ciconia pintit,
Nec manus auriculas imitata est mobilis albas,
Nec linguae, quantum sitiat canis Appula, tantum.

Les dames argiennes et romaines portoient le deuil blanc, comme les nostres avoient accoustumé, et debvroient continuer de faire, si j'en estois creu. Mais il y à des livres entiers faicts sur cet argument.

**CHAPITRE I.**

**DE DEMOCRITUS ET HERACLITUS.**

Le jugement est un util à tous subjects, et se mesle partout : à cette cause, aux Essais que j'en foys icy, j'y employe toute sorte d'occasion. Si c'est un subject que je n'entende point, à cela mesme je l'essaye, sondant le gué de bien loing; et puis, le trouvant trop profund pour ma taille, je me tiens à la rive : et cette reconnaissance de ne pouvoir passer outre, c'est un traitict de son effect, ouy de ceulx dont il se vante le plus. Tantost, à un subject vain et de neant, j'essaye voir s'il trouvera de quoy luy donner corps, et de quoy l'appuyer et l'estansonner :

2. La ruelle du roi Nicomôde. *Suetone*, César, c. 49.
3. Esclaves, hâtez-vous de tempérer l'ardeur de ce vin de Falerne, en y mêlant l'eau de cette source qui coule auprès de nous. *Horace*, *Od.*, II, 11, 18.
4. O Janus! on n'avoit garde de vous faire les cornes, les oreilles d'âne, ou de vous tirer la langue ; vous aviez deux visages! *Perse*, *Sat.*, I, 58.
tantost je le promene à un subject noble et tracas, auquel il n'a rien à trouver de soy, le chemin en estant si frayé, qu'il ne peut marcher que sur la piste d'aultruy : là il fait son jeu à estre la route qui luy semble la meilleure; et de mille sentiers, il dict que cettuy cy ou cettuy là a esté le mieulx choisi. Je prends, de la fortune, le premier argument; ils me sont euqale-ment bons, et ne desseigne jamais de les traicter entiers: car je ne veois le tout de rien; ne font pas ceulx qui nous promettent de nous le faire voir. De cent membres et visages qu'a chasque chose, j'en prends un, tantost à leicher seulement, tantost à efflorer, et parfois à pincer jusqu'à l'os: j'y donne une pointe, non pas le plus largement, mais le plus profondement que je sçais, et aymez plus souvent à les saisir par quelque lustre inusité. Je me hazarderois de traicter à fond quelque matiere, si je me cognoissois moins, et me trompois en mon impuissance. Semant icy un mot, icy un aultrre, eschantillons desprins de leur piece, escartez, sans desseing, sans promesse; je ne suis pas tenu d'en faire bon, ny de m'y tenir moy mesme, sans varier quand il me plaist, et me rendre au double et incerti-tude, et à ma maistresse forme, qui est l'ignorance.

Tout mouvement nous descouvrep: cette mesme ame de Cesar qui se faict veoir à ordonner et dresser la bataille de Pharsale, elle se faict aussi veoir à dresser des parties oysifves et amou-reuses: on juge un cheval, non seulement à le veoir manier sur une carriere, mais encore à luy veoir aller le pas, voire et à le veoir en repos à l'estable.

Entre les functions de l'ame, il en est de basses: qui ne la veoid encore pas par là, n'acheve pas de la cognoistre; et à l'ad-venture, la remarque lon mieulx où elle va son pas simple. Les vents des passions la prennent plus en ses hautes assiettes: joinct qu'elle se couche entiere sur chasque matiere, et s'y exercé entiere; et n'en traicte jamais plus d'une à la fois, et la traicte, non selon elle, mais selon soy. Les choses, à part elles, ont peut estre leurs poids, mesure et conditions; mais au dedans, en nous, elle les leur taille comme elle l'entend. La mort est effroyable à Cicero, desireable à Caton, indifferente à Socrates.

La santé, la conscience, l'autorité, la science, la richesse, la beaulté, et leurs contraires, se despouillent à l'entree, et receoivent, de l'ame, nouvelle vesture et de la teincture qu'il luy plaist; brune, claire, verte, obscure, aigre, doulce, profonde, superficielle, et qu'il plaist à chascune d'elles: car elles n'ont pas verifié en commun leurs styles, regles et formes; chascune est royne en son estat. Parquoy ne prenons plus excuse des externes qualitez des choses: c'est à nous à nous en rendre
LIVRE I, CHAPITRE L.

L’empereur bien et nostre mal ne tient qu’à nous. Offrons y nos offrandes et nos vœux; non pas à la fortune: elle ne peut rien sur nos mœurs; au rebours, elles l’entraînent à leur suite, et la moulent à leur forme. Pourquoi ne jugeray je d’Alexandre à table, devisant et beuvant d’autant; ou s’il manioit des escheches? quelle chorde de son esprit ne touche et n’emploie ce niais et puerile jeu? je le hais et fuys de ce qu’il n’est pas assez jeu, et qu’il nous esbat trop sérieusement, ayant honte d’y fournir l’attention qui suffiroit à quelque bonne chose. Il ne feut pas plus embesongné à dresser son glorieux passage aux Indes; ny cet aultre, à desnouer un passage duquel despend le salut du genre humain. Veoyez combien nostre ame trouble cet amusement ridicule, si tous ses nerfs ne bandent; combien amplement elle donne loy à chascun, en cela, de se cognoistre et juger droictement de soy. Je ne me veois et retaste plus universellement en nulle aultre posture: quelle passion ne nous y exerce? la cholerie, le despit, la hayne, l’impatience, et une vehement ambition de vaincre en chose en laquelle il seroit plus excusable de se rendre ambitieux d’estre vaincu; car la precellence rare, et au dessus du commun, messied à un homme d’honneur en chose frivol. Ce que je dis est cet exemple se peut dire en tous aultres. Chasque parcelle, chasque occupation de l’homme l’accuse egalement qu’un aultre.

Democritus et Heraclitus ont esté deux philosophes, desquels le premier, trouvant vaine et ridicule l’humaine condition, ne sortait en public qu’avecques un visage mocqueur et riant: Heraclitus, ayant pitié et compassion de cette mesme condition nostre, en portoit le visage continuellement triste, et les yeux chargez de larmes:

Alter

Ridebat, quoties a limine moverat unum
Protuleratque pedem; flebat contrarius alter 1.

J’ayme mieux la premiere humeur; non parce qu’il est plus plaisant de rire que de plorer, mais parce qu’elle est plus desdaigneuse, et qu’elle nous condamne plus que l’aultre; et il me semble que nous ne pouvons jamais estre assez mesprisez selon nostre merite. La plaincte et la commiseration sont meslees à quelque estimation de la chose qu’on plaind: les choses de quoy on se mocque, on les estime sans prix. Je ne pense point qu’il y ay tant de malheur en nous, comme il y a de vanité; ny tant de malice, comme de sottise: nous ne sommes

pas si pleins de mal, comme d’inanité; nous ne sommes pas si misérables, comme nous sommes vils. Ainsi Diogenes, qui baguenaudait à part soy, roulant son tonneau, et hochant du nez le grand Alexandre, nous estimant des mouches ou des vessies pleines de vent, estoit bien juge plus aigre et plus poignant, et par consequent plus juste à mon humeur, que Timon, celuy qui feut surnommé le Hâisseur des homræs; car ce qu’on hait, on le prend à cœur. Cettuy cy nous souhaitoit du mal, estoit passionné du desir de nostre ruyne, fuyoit nostre conversation comme dangereuse, de meschants et de nature despravees : l’autre nous estimoit si peu, que nous ne pourrions ny le troubler ny l’alterer par nostre contagion; nous laissoit de compaignie, non pour la crainte, mais pour le desdaing, de nostre commerce; il ne nous estimoit capables ny de bien ny de mal faire.

De mesme marque feut la response de Statilius, auquel Brutus parla pour le joindre à la conspiration contre Cesar : il trouva l’entreprinse juste; mais il ne trouva pas les hommes dignes pour lesquels on se meist auecunement en peine; conforme ment à la discipline de Hegesias, qui disoit, « Le sage ne devoir rien faire que pour soy; d’autant que seul il est digne pour qui on face; » et à celle de Theodorus, « Que c’est injustice, que le sage se hazarde pour le bien de son pais, et qu’il mette en peril la sagesse pour des fols. » Nostre propre condition est autant ridicule que risible.

CHAPITRE LI

DE LA VANITÉ DES PAROLES.

Un rhetoricien du temps passé disoit que son mestier estoit, « De choses petites, les faire paroistre et trouver grandes. » C’est un cordonnier qui scât faire des grands souliers à un petit pied. On luy eust faict donner le fouet en Sparte, de faire profession d’un’ art piperesse et mensongiere : et crois qu’Archidamus, qui en estoit roy, n’ouit pas sans estonnement la response de Thucydides, auquel il s’enqueroit qui estoit plus fort à la luicte, ou Pericles, ou luy : « Cela, feit-il, seroit ma- laysé à verifier : car, quand je l’ay porté par terre en luictant, il persuade à ceulx qui l’ont veu qu’il n’est pas tumbé, et le gaigne. » Ceulx qui masquent et fardent les femmes font moins de mal; car c’est chose de peu de perte de ne les veoir pas en leur naturel : là où ceulx cy font estat de tromper, non pas nos yeulx, mais nostre jugement, et d’abastardir et cor-
rompre l'essence des choses. Les republiques qui se sont main-
tenues en un estat reglé et bien police, comme la cretense ou
lacedemonienne, elles n'ont pas fait grand compte d'orateurs.
Ariston defint sagement la rhetorique, "Science à persuader
le peuple : » Socrates, Platon, « Art de tromper et de flatter. »
Et ceulx qui le nient en la generale description, le verifient
par tout en leurs preceptes. Les Mahometans en defendent l'in-
struction à leurs enfants, pour son inutilité ; et les Atheniens,
s'appercévant combien son usage, qui avoit tout credit en
leur ville, estoit pernicieux, ordonnerent que sa principale
partie, qui est esmouvoir les affections, fust esté, ensemble
les exordes et perorations. C'est un util inventé pour manier
et agiter une tourbe et une commune desreglée ; et est util
qui ne s'employe qu'aux estats malades, comme la medecine.
En ceulx où le vulgaire, où les ignorants, où tout peu,
comme celui d'Athenes, de Rhodes et de Rome, et où les
ces choses ont esté en perpetuelle tempesté, là ont aflúé les ora-
teurs. Et, à la vérité, il se veoid peu de personages en ces
republiques là qui se soient poulsez en grand credit, sans le
secours de l'eloquence. Pompeius, Cesar, Crassus, Lucullus,
Lentulus, Metellus, ont prins de là leur grand appuy à se
monter à cette grandeur d'auctorité où ils sont enfin arrivez, et
s'en sont aydez plus que des armes contre l'opinion des mille-
urs temps; car F. Volumnius, parlant en public en fa
teur de l'élection au consulat faict de des personnes de Q. Fabius
et P. Decius : « Ce sont gents nayz à la guerre, grands aux
effects; au combat du babil, rudes ; esprits vrayement consu-
laire : les subtils, eloquents et savants, sont bons pour la
ville, preuteurs à faire justice, » dict il. L'eloquence a flori le
plus à Rome lorsque les affaires ont esté en plus mauvais estat,
et que l'orage des guerres civiles les agitoit : comme un champ
libre et indompté porte les herbes plus gaillardes. Il semble
par là que les polices qui despendent d'un monarque en ont
moins de besoing que les aultres : car la bestise et facilite qui
se treuve en la commune, et qui la rend subjecte à estre ma-
nier et contournée par les aureilles au doux son de cette har-
monie, sans venir à posier et coignosier la verité des choses
par la force de raison, cette facilite, dis-je, ne se treuve pas si
ayseement en un seul, et est plus ayse de le garantir, par bonne
institution et bon conseil, de l'impression de cette poison. On
né pas veu sortir de Macedoine, ny de Perse, aucun orateur
de renom.

J'en ay dict ce mot sur le subject d'un Italien que je viens
d'entretenir, qui a servy le feu cardinal Caraffe de maistro
d'hôtel jusques à sa mort. Je lui faisais conter de sa charge : il m'a fait un discours de cette science de guenile, avecques une gravité et contenance magistrale, comme s'il m'eust parlé de quelque grand point de théologie : il m'a déchiffré une différence d'appetits ; celuy qu'on a à jeun, qu'on a aprep le second et tiers service ; les moyens tantost de luy plaire simplement, tantost de l'esveiller et picquer ; la police de ses saulces ; premierement en general, et puis particularisant les qua-
litez des ingredients et leurs effects ; les differences des salades selon leur saison, celle qui doit estre reschauffée, celle qui
dest estre service froide ; la façon de les orner et embellir
des rendre encore plaisantes à la v spice. Aprez cela, il est
tené sur l’ordre du service, plein de belles et importantes
considerations :

Nec minimo sace discrimine refert,
Quo gestu lepores, et quo gallina secutur 1 ;
et tout cela enflé de riches et magnifiques paroles, et celles
mesmes qu’on employe à traicter du gouvernement d’un em-
pire. Il m’est souvenu de mon homme :

Hoc salsum est, hoc adustum est, hoc lautum est parum .
Illud recte ; iterum sic memento : sedulo
Moneo, qua possum, pro mea sapientia .
Postremo, tanquam in speculum, in patinas, Demea,
Inspicere jubeo, et moneo, quid facto usus sit 2 .

Si est ce que les Grecs mesmes louèrent grandement l’ordre et
la disposition que Paulus À Emilius observa au festin qu’il leur
feuit au retour de Macedoine. Mais je ne parle point icy des
effects, je parle des mots .

Je ne sçais s’il en advient aux aultres comme à moy ; mais je
ne puis garder, quand joyes nos architectes s’enfler de ces gros
mots de Pilastres, Architavres, Corniches, d’ouvrage Corin-
thien et Dorique, et semblables de leur jargon, que mon ima-
gination ne se saisisse incontinent du palais d’Apollidon 3 : et,

1. Car ce n’est pas une chose indifférente que la manière dont on s’y prend pour
découper un lièvre ou un poulet. JUVÉNAL, Sat., V, 123 .

2. Cela est trop salé, ceci est brûlé ; ceci n’est pas d’un goût assez relevé ; ceci
est fort bien : souvenez-vous de le faire de même une autre fois. Je leur donne les
meilleurs avis que je puis, selon mes foibles lumières. Enfin, Déméa, je les exhorte
à se mirer dans leur vaisselle comme dans un miroir, et je les avertis de tout ce

3. Qui voudra connaitre les merveilles de ce palais, et Apollidon, qui le fit par
art de négromance, doit prendre la peine de lire le premier chapitre du second livre
d’Amadis de Gaule, et le chapitre second du quatrième livre. C.
par effect, je trouve que ce sont des choses piéces de la porte de ma cuisine.

Oyez dire Métonymie, Métaphore, Allegorie, et aultres tels noms de la grammaire, semble il pas qu'on signifie quelque forme de langage rare et pellegrin 1? ce sont tiltres qui touchent le babil de vostre chambriere.

C'est une piperie voisine à cette cy, d'appeller les offices de nostre estat par les tiltres superbes des Romains, encore qu'ils n'ayent aulcune ressemblance de charge, et encore moins d'auctorité et de puissance. Et cette cy aussi, qui servira, à mon avis, un jour de reproche à nostre siecle, d'employer indignement, à qui bon nous semble, les surnoms les plus glorieux de quoy l'ancienêté ayt honnoré un ou deux personnages en plusieurs siecles. Platon a emporté ce surnom de Divin, par un consentement universel qu'aulcun n'a essayé luy envier: et les Italiens, qui se vantent, et avecques raison, d'avoir communement l'esprit plus esveillé et le discours plus sain que les aultres nations de leur temps, en viennent d'estrener l'Aretin, auquel, sauf une façon de parler bouffie et bouillonnee de poinctes, ingenieuses à la verité, mais recherches de loing et fantastiques, et outhre l'éloquence enfin, telle qu'elle puisse estre, je ne veois pas qu'il y ayt rien au dessus des communs auteurs de son siecle: tant s'en fault qu'il approche de cette divinite ancienne. Et le surnom de Grand, nous l'attachons à des princes qui n'ont rien au dessus de la grandeur populaire.

CHAPITRE LI
DE LA PARCIMONIE DES ANCIENS.

Attilius Regulus, general de l'armee romaine en Afrique, au milieu de sa gloire et de ses victoires contre les Carthaginois, escrivit à la chose publicque qu'un valet de labourage, qu'il avoit laissé seul au gouvernement de son bien, qui estoit en tout sept arpents de terre, s'en estoit enfuy, ayant desrobé ses utilis à labourer; et demandoit congé pour s'en retourner et y pourvoir, de peur que sa femme et ses enfants n'en eussent à souffrir. Le senat pourveut à commettre un aultre à la conduicte de ses biens, et luit teit restabliir ce qui luy avoit esté desrobé,

1. Fin, poli, délicat, de l'italien pellegrino, qui signifie la même chose

Nella di pellegrino, o di gentile
Gil piaque mal.

Il n'ont jamais de goût pour rien de fin ni de délicat. Tasso, Gerusal. liberata, canto IV, stanza 46. C.
et ordonna que sa femme et enfants seroient nourris aux des-
pens du public.

Le vieux Caton, revenant d'Espagne consul, vendit son che-
val de service pour espargner l'argent qu'il eust cousté à le
ramener par mer en Italie; et, estant au gouvernement de Sar-
daigne, faisoit ses visitations à pied, n'ayant avecques luy aultre
suite qu'un officier de la chose publicque qui lui portoit sa
robebe et un vase à faire des sacrifices; et le plus souvent il por-
toit sa male luy mesme. Il se vantoit de n'avoir jamais eu robebe
qui eust cousté plus de dix escus, ny avoir envoyé au marché
plus de dix sols pour un jour; et de ses maisons aux champs,
qu'il n'en avoit aucune qui feust crepie et enduite par dehors.

Scipion Æmilianus, aprez deux triumphes et deux consulats,
alla en légation avec sept serviteurs seulement. On tient qu'il
mère n'en eut jamais qu'un; Platon, trois; Zenon, le chef de la
secte stoïque, pas un. Il ne feut taxé que cinq sols et demy
pour jour à Tiberius Gracchus, allant en commission pour la
chose publicque, estant lors le premier homme des Romains.

CHAPITRE LIII

D'UN MOT DE CESAR.

Si nous nous amusions par fois à nous considerer; et le temps
que nous mettons à contrerooller aultruy, et à cognoistre les
choses qui sont hors de nous, que nous l'employissions à nous
sonder nous mesmes, nous sentirions ayseement combien toute
cette nostre contexture est bastie de pieces foibles et desfail-
lantes. N'est ce pas un singulier tesmoignage d'imperfection, ne
pouvoir r'asseoir nostre contentement en aulcune chose; et que,
par desir mesme et imagination, il soit hors de nostre puissance
de choisir ce qu'il nous fault ? De quoy porte bon tesmoignage
cette grande dispute qui a tousjours esté entre les philosophes,
pour trouver le souverain bien de l'homme, et qui dure encore,
et durera eternellement, sans resolution et sans accord.

Dum abest quod avemus, id exsuperare videtur
Caetera; post alid, quum contigit illud, avemus,
Et sitis aequal tenet

Quoy que ce soit qui tumbe en nostre cognoissance et jouis-
sance, nous sentons qu'il ne nous satisfait pas, et allons beants
aprez les choses advenir et incogneues, d'autant que les pre-

1. Le bien qu'on n'a pas paroit toujours le bien suprême. En jouit-on, c'est pour
soupirer après un autre avec la même ardeur. Lucrèce, III, 1095.
Sentes ne nous saoulent point; non pas, à mon avis, qu'elles n'ayent assez de quoy nous saouler, mais c'est que nous le saisissons d'une prinse malade et desreglee :

Nam quum vidit hie, ad victum quæ flagitat urbs, 
Omnia iam ferme mortalibus esse parata; 
Divitis homines, et honore, et laude potentæ 
Afluere, atque bona natorum excellere fama; 
Nec minus esse domi cuiquam tamen anxia corda, 
Atque animum infestis cogi servire querelis :
Intellexit ibi vitium vos effeceris ipsum, 
Omniaque, illius vitio, corrumpier intus, 
Quæ collata foris et comraidæ quaæ venirent. 

Nostre appetit est irresolu et incertain; il ne scâit rien tenir ny rien jouir de bonne façon. L'homme, estimant que ce soit le vice de ces choses qu'il tient, se remplit et se paist d'aultrtes choses qu'il ne scâit point et qu'il ne cognoit point, où il applique ses desirs et ses esperances, les prend en honneur et reverence, comme dict Cesar: Communi fit vitio nature, ut invis, latitantibus atque incognitis rebus magis confidamus, vehementiusque exterreamur.

CHAPITRE LIV

DES VAINES SUBTILITEZ.

Il est de ces subtilitez frivoles et vaines, par le moyen desquelles les hommes cherchent quelquesfois de la recommandation : comme les poètes qui font des ouvrages entiers de vers commenceants par une meme lettre; nous voyons des œufs, des boules, des ailes, des haches, façonnées anciennement par les Grecs avecques la mesure de leurs vers, en les allongeant ou accourcissant, en manière qu'ils viennent à representer telle ou telle figure : telle estoit la science de celuy qui s'amusa à compter en combien de sortes se pouvoient rengier les lettres de l'alphabet, et y en trouva ce nombre incroyable qui se veoid dans Plutarque. Je treuve bonne l'opinion de celuy à qui on

1. Épicure, considérant que les mortels ont à peu près tout ce qui leur est nécessaire, et que cependant, avec des richesses, des honneurs, de la gloire, et des enfants bien nés, ils n'en sont pas moins en proie à mille chagrins intérieurs, et qu'ils ne peuvent s'empêcher de gémir comme des esclaves dans les terres, comprit que tout le mal vient du vase même, qui, corrompu d'avance, aigrit et altère ce qu'on y verse de plus précieux. Lucrèce, VI, 9.

2. Il se faict, par un vice ordinaire de nature, que nous ayons et plus de flance et plus de crainte des choses que nous n'avons pas veu, et qui sont caches et incognues. De Bello civili, II, 4. — C'est Montaigne qui traduit ainsi ce passage dans deux editions de ses Essais, 1580 et 1583 C.
essaist comme, "ceulx Aristote donne par de sa montrent la Dames; pourroit la bien présent dans le trou d'une aiguille; et luy demanda lon, aprez, quelque présent pour loyer d'une si rare suffisance : sur quoy il ordonna bien plaisamment, et justement, à mon avis, qu'on feist donner à cet ouvrier deux ou trois minots de mil, à fin qu'un si bel art ne demeurast sans exercice. C'est un tesmoignage merveilleux de la foiblesse de nostre jugement, qu'il recommande les choses par la rareté ou nouvelleté, ou encore par la difficulté, si la bonté et utilité n'y sont jointes.

Nous venons présétement de nous jouer chez moy, à qui pourroit trouver plus de choses qui se teinssent par les deux bouts extremes : comme, Sire; c'est un tiltre qui se donne à la plus eslevee personne de nostre estat, qui est le Roy; et se donne aussi au vulgaire, comme aux marchands, et ne touche point ceulx d'entre deux. Les femmes de qualité, on les nomme Dames; les moyennes, Damoiselles; et Dames encore, celles de la plus basse marche. Les daiz qu'on estend sur les tables ne sont permis qu'aux maisons des princes, et aux tavernes. De
cocritus disoit que les dieux, et les bestes, avoient leurs senti
ments plus aigus que les hommes, qui sont au moyen estage. Les Romains portoient mesme accoustrement les jours de duc
et et les jours de feste. Il est certain que la peur extreme, et l'extre
treme ardeur de courage, troublent egualement le ventre et le las
chent. Le saubriquet de Tremblant, duquel le douziesme roy de Navarre Sancho feut surnommé, apprend que la hardiesse,
aussi bien que la peur, engendrent du tremoussement aux mem
bres. Ceulx qui armoient ou luy, ou quelque aultre de parcell
nature, à qui la peau frissonnoit, essayeroient à le rasse
ueur, appétissants le dangier auquel il s'alloit jeter : « Vous me connoissez mal, leur dit il; si ma chair savoit jusques où mon courage la portera tantost, elle s'en transiroit tout à plat. » La foiblesse qui nous vient de froideur et desgoustement aux exercices de Venus, elle nous vient aussi d'un appetit trop ve
vement, et d'une chaleur desreglee. L'extreme froideur, et l'extreme chaleur, cuisen et rostissent : Aristote dict que les
cueux de plomb se fondent et coulent de froid et de la rigueur de l'hyver, comme d'une chaleur vehemente. Le desir et la sa
tieté remplissent de douleur les sieges au dessus et au des
sous de la volupté. La bestise et la sagesse se rencontrent en
mesme point de sentiment et de resolution à la souffrance des
accidents humains. Les sages gourmandent et commandent le
mal, et les aultres l'ignorent : ceulx cy sont, par maniere de
dire, au deça des accidents; les aultres au delà, lesquels, aprez
en avoir bien poêlé et considéré les qualitez, les avoir mesuré
et jugez tels qu'ils sont, s'eslancent au dessus par la force d'un
vigoureux courage; ils les desdaignent et foulent aux pieds,
ayants une ame forte et solide, contre laquelle les traiets de la
fortune venants à donner, il est force qu'ils rejaillissent et s'es-
moussent, trouvant un corps dans lequel ils ne peuvent faire
impression : l'ordinaire et moyenne condition des hommes loge
entre ces deux extremitez; qui est de ceux qui apperceoivent
les maux, les sentent, et ne les peuvent supporter. L'enfance et
la decrepitude se rencontrent en imbécillité de cerveau; l'ava-
rice et la profusion, en pareil désir d'attirer et d'acquerir.
Il se peut dire, avecques apparence, qu'il y a ignorance a-bec-
cedaire, qui va devant la science : une aultre doctorale, qui
vient aprez la science; ignorance que la science faict et en-
gendre, tout ainsi comme elle desfaict et destruict la premiere.
Des esprits simples, moins curieux et moins instruicts, il s'en
faict de bons chrestiens, qui, par reverence et obeissance,
croyent simplement, et se maintiennent soubs les loix. En la
moyenne vigueur des esprits et moyenne capacite, s'engendre
l'erreur des opinions; ils suyvent l'apparence du premier sens,
et ont quelque tiltre d'interpréter à niaiserie et bestise que
nous soyons arrestärke en l'ancien train, regardants à nous qui
n'y sommes pas instruicts par estude. Les grands esprits, plus
rassis et clairvoyants, font un aultre genre de biencroyants;
lesquels, par longue et religieuse investigation, penetrent une
plus profonde et abstruse lumiere ez Escriptions, et sentent le
mysterieux et divin secret de nostre police ecclesiastique; pour-
tant en veoyons nous aulcuns estre arrivez à ce dernier estage
par le second, avecques merveilleux fruct et confirmation,
comme à l'extreme limite de la chrestienne intelligence, et
jouir de leur victoire avecques consolation, actions de graces,
reformation de mœurs, et grande modestie. Et en ce reng
n'entends je pas loger ces aultres qui, pour se purger du sous-
peçon de leur erreur passee, et pour nous asseurer d'eulx,
se rendent extremes, indiscrets et injustes à la conduicte de
nostre cause, et la tachent d'infinis reproches de violence.
Les paisans simples sont honnestes gents; et honnestes gents,
les philosophes, ou, selon que nostre temps les nomme, des
natures fortes et claires, enrichies d'une large instruction
de sciences utiles: les mestsis, qui ont desdaigné le premier
siege de l'ignorance des lettres, et n'ont peu joindre l'autre
(le cul entre deux selles, desquels je suis et tant d'aul-
tres), sont dangereux, ineptes, importuns; ceulx cy troublent
le monde. Pourtant, de ma part, je me recule tant que je puis
dans le premier et naturel siege, d’où je me suis pour nean\' essayé de partir.

La poësie populaire et purement naturelle a des naïvetez et graces, par où elle se compare à la principale beauté de la poësie parfaicte, selon l’art; comme il se veold ez villanelles de Gascoigne, et aux chansons qu’on nous rapporte des nations qui n’ont cognoissance d’aulcune science, ny mesme d’escriture : la poësie mediocre, qui s’arreste entre deux, est desdaignee, sans honneur et sans prix.

Mais parce que, aprez que le pas a esté ouvert à l’esprit, j’ay trouvé, comme il advient ordinairement, que nous avions prins pour un exercice malaysé et d’un rare subject, ce qui ne l’est aulcunement, et qu’aprez que nostre invention a esté eschauffe, elle descouvre un nombre infiny de pareils exemples, je n’en adjousteray que cettuy cy : Que si ces Essais estoient dignes qu’on en jugeast, il en pourroit advenir, à mon avis, qu’ils ne plairoient gueres aux esprits communs et vulgaires, ny gueres aux singuliers et excellents; ceulx là n’y entendoient pas assez; ceulx cy y entendoient trop : ils pourroient vivoter en la moyenne region.

CHAPITRE LV

DES SENTEURS.

Il se dict d’aulcuns, comme d’Alexandre le Grand, que leur sueur espondoit une odeur souefve, par quelque rare et extraordinaire complexion : de quoy Plutarque et auttres recherchent la cause. Mais la commune façon des corps est au contraire; et la meilleure condition qu’ils aient, c’est d’estre exempts de senteur : la doulceur mesme des haleines plus pures n’a rien de plus parfaict que d’estre sans aulcune odeur qui nous offense, comme sont celles des enfants bien sains. Voylà pourquoy, dict Plaute,

Mulier tum bene olet, ubi nihil olet ;

« la plus exquise senteur d’une femme, c’est ne sentir rien. »

Et les bonnes senteurs estrangieres, on a raison de les tenir pour suspectes à ceulx qui s’en servent, et d’estimer qu’elles soient employed pour couvrir quelque defaut naturel de ce cosié là. D’où naissent ces rencontres des poètes anciens: C’est pour que sentir bon.
Et ailleurs,

Postume, non bene olet, qui bene semper olet 3.

J'ayme pourtant bien fort à estre entretenu de bonnes senteurs; et hais oultz mesure les mauvaises, que je tire de plus loing que tout aultre:

Namque sagacious unus odoror,
Polypus, an gravis hirsutis cubet hircus in alis,
Quam canis aer, ubi lateat sus 3.

Les senteurs plus simples et naturelles me semblent plus agreables. Et touche ce soing principalement les dames: en la plus espesse barbarie, les femmes scythes, aprez s'estre lavees, se saulpoudrent et encroustent tout le corps et le visage de certaine drogue qui naist en leur terroir, odoriferante; et pour approcher les hommes, ayants osté ce fard, s'en treuvent et polies et parfumées. Quelque odeur que ce soit, c'est merveille combien elle s'attache à moy, et combien j'ay la peau propre à s'en abruer. Celuy qui se plainct de nature, de quoy elle a laissé l'homme sans instrument à porter les senteurs au nez, a tort; car elles se portent elles mesmes: mais à moy particulierement, les moustaches que j'ay pleines m'en servent; si j'en approche mes gants ou mon mouchoir, l'odeur y tiendra tout un jour: elles accusent le lieu d'où je viens. Les estroicts baisers de la jeunesse, savoureux, gloutons et gluants, s'y coloient aultrefois, et s'y tenoient plusieurs heures aprez. Et si pourtant je me trouve peu subject aux maladies populaires, qui se chargent par la conversation, et qui naissent de la contagion de l'air; et me suis sauvé de celles de mon temps, de quoy il y en a eu plusieurs sortes en nos villes et en nos armees. On lit de Socrates, que, n'estant jamais party d'Athènes pendant plusieurs recheutes de peste qui la tormentèrent tant de fois, luy seul ne s'en trouva jamais plus mal.

Les medecins pourroient, ce crois je, tirer des odeurs plus d'usage qu'ils ne font; car j'ay souvent apperceu qu'elles me changent, et agissent en mes esprits, selon qu'elles sont: qui me fait approver ce qu'on dict, que l'invention des encens et

1. Tu te moques de moi, Coracinus, parce que je ne suis point parfumé; et moi, j'aime mieux ne rien sentir que de sentir bon. Martial, VI, 53, 4.
parfums aux églises, si ancienne et si espandue en toutes nations et religions, regarde à cela de nous resjouir, esveiller et purifier le sens, pour nous rendre plus proprès à la contemplation.

Je vouldrois bien, pour en juger, avoir eu ma part de l'ouvrage de ces cuisiniers qui sçavent assaisonner les odeurs estrangieres avecques la saveur des viandes; comme on remarqua singulièrement au service du roi de Thunes, qui de nostre aage print terre à Naples, pour s'aboucher avecques l'empereur Charles. On farcissoit ses viandes de drogues odoriférantes, de telle sumptuosité, qu'un paon et deux faisands se trouverent sur ses parties revenir à cent ducats, pour les apprester selon leur maniere; et quand on les despecoit, non la salle seulement, mais toutes les chambres de son palais, et les rues d'autour, estoient remplies d'une tressouefve vapeur, qui ne s'esvanouissoit pas si soubdain.

Le principal soing que j'aye à me loger, c'est de fuyr l'air puant et poisant. Ces belles villes, Venise et Paris, altèrent la faveur que je leur porte, par l'aigre senteur, l'une de son marais, l'autre de sa boue.

CHAPITRE LVI

DES PRIERES.

Je propose des fantasies informes et irresolues, comme font ceulx qui publient des questions doubtceuses a desbatter aux escholes, non pour establir la verité, mais pour la chercher; et les soubmets au jugement de ceulx a qui il touche de regler, non seulement mes actions et mes escripts, mais encore mes pensees. Egalement m'en sera acceptable et utile la condamnation comme l'approbation, tenant pour absurde et impie, si rien se rencontre, ignoramment ou inadvertamment couché en cette rapsodie, contraire aux sainctes resolutions et prescriptions de l'Eglise catholique, apostolique et romaine, en laquelle je meurs, et en laquelle je suis nay: et pourtant, me remettant tousjours à l'auctorité de leur censure, qui peult tout sur moy, je me mesle ainsi temerairement à toute sorte de propos, comme icy.

Je ne scrais si je me trompe; mais puisque, par une faveur particuliere de la bonté divine, certaine façon de priere nous a esté prescripte et dictee mot à mot par la bouche de Dieu, il m'a toujours semblé que nous en debvions avoir l'usage plus
ordinaire que nous n'avons; et, si j'en estois creu, à l'entree et à l'issue de nos tables, à nostre lever et coucher, et à toutes actions particulieres ausquelles on a accoustumé de mesler des prières, je vouldrois que ce feust le pattenostre que les chres-
tiens y employassent, sinon seulement, au moins tousjours. L'Eglise peult estendre et diversifier les prières, selon le be-
soing de nostre instruction; car je sçais bien que c'est tousjours
mesme substance et mesme chose : mais on debvoit donner à
celle là ce privilege, que le peuple l'eust continuellement en
la bouche; car il est certain qu'elle dict tout ce qu'il fault, et
qu'elle est trespropre à toutes occasions. C'est l'unique priere
de quoy je me ser partout, et la repete au lieu d'en chan-
ger : d'où il advient que je n'en ay aussi bien en memoire
que celle là.

J'avois presentement en la pensee, d'où nous venoit cette er-
reur, de recourir à Dieu en tous nos desseings et entreprinses,
et l'appeller à toute sorte de besoing, et en quelque lieu que
nostre foiblesse veult de l'ayde, sans considerer si l'intention
est juste ou injuste : et de escrrier son nom et sa puissance, en
quelque estat et action que nous soyons, pour vicieuse qu'elle
soit. Il est bien nostre seul et unique protecteur, et peult toutes
 choses à nous ayder : mais encore qu'il daigne nous honnorer
de cette doulece alliance paternelle, il est pourtant autant juste,
come il est bon et comme il est puissant; mais il use bien
plus souvent de sa justice que de son pouvoir, et nous favorise
selon la raison d'icelle, non selon nos demandes.

Platon, en ses Loix, fait trois sortes d'injurieuse creance des
dieux :

« Qu'il n'y en ayt point; — Qu'ils ne se meslent pas de nos
affaires; — Qu'ils ne refusent rien à nos vœux, offrandes et
sacrifices. »

La premiere erreur, selon son advis, ne dura jamais im-
muable en homme, depuis son enfance jusques à sa vieil-
lesse.

Les deux suyvantes peuvent souffrir de la constance.

Sa justice et sa puissance sont inseparables : pour neant im-
plorons nous sa force en une mauvaise cause. Il faut avoir
l'ame nette, au moins en ce moment auquel nous le prions, et
deschargee de passions vicieuses; aultrement nous luy presen-
tons nous mesmes les verges de quoy nous chastier : au lieu de
rabiller nostre faulte, nous la redoublons, presentants, à celuy
à qui nous avons à demander pardon, une affection pleine d'ir-
reverence et de haine. Voylà pourquoi je ne loue pas volontiers
eulex que je veois prier Dieu plus souvent et plus ordinai-
rement, si les actions voisines de la prière ne me témoignent quelque amendement et réformation,

Si, nocturnus adulter,
Tempora santonico velas adoperta cucullo.

Et l'assiette d'un homme meslant à une vie exsecrable la dévotion, semble estre aulcunement plus condamnable que celle d'un homme conforme à soy, et dissolu partout : pourtant refuse nostre Eglise toute les jours la faveur de son entree et société aux mœurs obstines à quelque insigne malice. Nous prions par usage et par coustume, ou, pour mieulx dire, nous lisons ou prononçons nos prières; ce n'est enfin que mine : et me desplait de voir faire trois signes de croix au Benedicite, autant à Graces (et plus m'en desplait il de ce que c'est un signe que j'ay en reverence et continuel usage, mesmement quand je baaille); et ce pendant, toutes les autrues heures du jour, les voir occupées à la haine, l'avarice, l'injustice : aux vices leur heure ; son heure à Dieu, comme par compensation et composition. C'est miracle de voir continuer des actions si diverses, d'une si pareille teneur, qu'il ne s'y sente point d'interruption et d'alteration, aux confins mesmes et passage de l'une à l'autre. Quelle prodigieuse conscience se peut donner repos, nourrissant en mesme giste, d'une société si accordante et si paisible, le crime et le juge?

Un homme de qui la paillardise sans cesse regente la teste, et qui la juge tresodieuse à la vue divine, que dict il à Dieu quand il luy en parle? Il se ramene; mais soudain il rechoit. Si l'object de la divine justice et sa presence frappoint, comme il dict, et chastioient son ame; pour courte qu'en feust la pénitence, la crainte mesme y rejecteroit si souvent sa pensee, qu'incontinent il se verroit maistre de ces vices qui sont habituez et acharnez en luy. Mais quoy! ceulx qui couchent une vie entiere sur le fruit et emolument du pecé qu'ils scavent mortel? combien avons nous de mesteiers et vocations receues, de quoy l'essence est vicieuse? et celuy qui, se confessant à moy, me recitoit avoir, tout un age, fait profession et les effects d'une religion damnable selon luy, et contradictoire à celle qu'il avoit en son cœur, pour ne perdre son credit et l'honneur de ses charges, comment pastissoit il ce discours en son courage? de quel laugage entretiennent ils sur ce subject la justice divine? Leur repentance consistant en visible et maniable reparation, ils perdent et envers Dieu et envers nous le moyen de

1. Si, pour assouvir la nuit tes desirs adultères, tu te couvres la tête d'une cape gauloise. Juvénal, VIII, 144.
LIVRE I, CHAPITRE LVI.

l'alleguer : sont ils si hardis de demander pardon, sans satisfaction et sans repentance? Je tiens que de ces premiers, il en va comme de ceulx icy; mais l'obstination n'y est pas si aysee à convaincre. Cette contrariété et volubilité d'opinion si soudaine, si violente, qu'ils nous feignent, sent pour moy son miracle : ils nous representent l'estat d'une indigestible agonie.

Que l'imagination me semblloit fantastique de ceulx qui, ces années passees, avoient en usage de reprocher à chacun, en qui il reluisoit quelque clarté d'esprit, professant la religion catholique, que c'estoit à feinte : et tenoient mesme, pour luy faire bonner, quoy qu'il dist par apparence, qu'il ne pouvoit faillir au dedans d'avoir sa creance reformée à leur pied! Fascheuse maladie, de se croire si fort, qu'on se persuade qu'il ne se puisse croire au contraire! et plus fascheuse encore, qu'on se persuade d'un tel esprit, qu'il prefere je ne sçais quelle disparité de fortune presente, aux esperances et menaces de la vie éternelle! Ils m'en peuvent croire : si rien eust deu tenter ma jeunesse, l'ambition du hazard et de la difficulté qui suyvoient cette recente entreprinse, y eust eu bonne part.

Ce n'est pas sans grande raison, ce me semble, que l'Eglise deffend l'usage promiscue, temeraire et indiscret, des sainctes et divines chansons que le sainct Esprit a dicté en David. Il ne faut mesler Dieu en nos actions, qu'avecques reverence et attention pleine d'honneur et de respect : cette voix est trop divine pour n'avoir aultr usage que d'exercer les poulmons et plaire à nos aureilles; c'est de la conscience qu'elle doibt estre producie, et non pas de la langue. Ce n'est pas raison qu'on permettte qu'un garson de boutique, parmy ses vains et frivoles pensements, s'en entretienne et s'en joue; ny n'est certes raison de veoir tracasser, par une salle et par une cuisine, le sainct livre des sacrez mysteres de nostre creance : c' estoient aultrfois mysteres, ce sont à present desduits et esbats. Ce n'est pas en passant, et tumultuairement, qu'il faut manier un estude si serieux et venerable; ce doibt estre une action destinee et rassise, à laquelle on doibt tousjours adjouster cette preface de nostre office, Sursum corda, et y apporter le corps mesme disposed en contenance qui tesmoigne une particuliere attention et reverence. Ce n'est pas l'estude de tout le monde; c'est l'estude des personnes qui y sont vouees, que Dieu y appelle; les meschants, les ignorants, s'y empiront : ce n'est pas une histoire à conter; c'est une histoire à reverer, craindre, et adorer. Plaisantes gents, qui pensent l'avoir rendue palpable au peuple, pour l'avoir mise en langage populaire! Ne tient il qu'aux mots, qu'ils n'entendent tout ce qu'ils treuvent par
essai. Diray je plus? pour l'en approcher de ce peu: ils l'en reculent: l'ignorance pure, et remise toute en aultruy, estoit bien plus salutaire et plus sçavante que n'est cette science verbale et vaine, nourrîce de presumption et de temerité.

Je crois aussi que la liberté à chacun de dissiper une parole si religieuse et importante, à tant de sortes d'idiomes, a beaucoup plus de danger que d'utilité. Les Juifs, les Mahometans, et quasi tous aultres, ont espousé et reverent le langage auquel originellement leurs mysteres avoient esté conçus: et en est defsendue l'alteration et changement, non sans apparence. Scavons nous bien qu'en Basque, et en Bretaigne, il y ayt des juges assez pour establir cette traduction faicte en leur langue? L'Eglise universelle n'a point de jugement plus ardu à faire, et plus solenne. En preschant et parlant, l'interpretation est vague, libre, muable, et d'une parcelle; ainsi ce n'est pas de mesme.

L'un de nos historiens grecs accuse justement son siecle, de ce que les secrets de la religion chrestienne estoient espandus emmy la place, ez mains des moindres artisans; que chacun en pouvoit desbatter et dire selon son sens; et que ce nous devoît estre grande honte, nous qui, par la grace de Dieu, jouissons des purs mystères de la piété, de les laisser profaner en la bouche de personnes ignorantes et populaires, veu que les Gentils interdisoient à Socrates, à Platon, et aux plus sages, de s'enquerir et parler des choses commises aux presbtres de Delphes: dict aussi que les factions des princes, sur le subject de la theologie, sont armées, non de zèle, mais de choleré; que le zele tient de la divine raison et justice, se conduisant ordonneement et modereement, mais qu'il se change en haine et envie, et produict, au lieu de froment et de raisin, de l'ivroye et des orties, quand il est conduit d'une passion humaine. Et justement aussi, cet aultre, conseillant l'empereur Theodose, disoit les disputes n'endormir pas tant les schismes de l'Eglise, que les esseiller, et animer les heresies; que pourtant il falloit fuir toutes contentions et argumentations dialectiques, et se rapporter nuement aux prescriptions et formules de la foy establies par les anciens. Et l'empereur Andronicus, ayant rencontre en son palais des principauxx hommes aux prinses de parole contre Lapodius, sur un de nos poincts de grande importance, les tansa, jusques à menacer de les jecter en la riviere s'ils continuoient. Les enfants et les femmes, en nos jours, regentent les hommes plus vieux et experimentez sur les loix ecclesiastiques: là où la premiere de celles de Platon leur defsent de s'enquerir seulement de la raison des loix civiles, qui doibvent
tenir lieu d'ordonnances divines; et permettant aux vieux d'en communiquer entre eux, et avec les le magistrat, il adjointe:
« Pourveu que ce ne soit pas en presence des jeunes, et personnes profanes. »

Un evsque a laissé par eescript, qu'en l'autre bout du monde il y a une ile, que les anciens nommoient Dioscoride, comme en fertilité de toutes sortes d'arbres, fruits, et salubrité d'air; de laquelle le peuple est chrétien, ayant des églises et des autels qui ne sont pas parce que de croix sans auttres images, grand observateur de jeunes et de festes, exact payeur de dismes aux presbtres, et si chaste, que nul d'eux ne peult cagneoistre qu'une femme en sa vie; au demourant, si content de sa fortune, qu'au milieu de la mer il ignore l'usage des navires, et si simple, que de la religion qu'il observe si soigneusement, il n'en entend un seul mot : chose incroyable à qui ne sauroit les païens, si devots idolastres, ne cagneoistre de leurs dieux que simplement le nom et la statue. L'ancien commencement de Menalippe, tragédie d'Euripides, portoit ainsin,

O Jupiter! car de toy rien sinon
Je ne cagneois seulement que le nom.

J'ay veu aussy de mon temps faire plaincte d'aulcuns escripts, de ce qu'ils sont purement humains et philosophiques, sans meslangue de theologie. Qui diroit au contraire, ce ne seîroit pourtant sans quelque raison, Que la doctrine divine tient mieulx son reng à part, comme royne et dominatrice; Qu'elle doibt estre principale par tout, point suffragante et subsidiaire; et Qu'à l'adventure se prendroient les exemples à la grammaire, rhetorique, logique, plus sortablement d'ailleurs, que d'une si saincte matiere; comme aussi les arguments des theastres, jeux et spectacles publics; Que les raisons divines se considerent plus venerablement et reveremment seules, et en leur style, qu'appariecees aux discours humains; Qu'il se veoid plus souvent cette faute, que les theologiens escrevrent trop humainement, que cette aultere, que les humanistes escrevrent trop peu theologalement; la philosophie, dict sainct Chryostome, est pieça hannie de l'eschole saincte comme servante inutile, et estimeee indulge de veoir, seulement en passant de l'entree, le sacraire des saincts thresors de la doctrine celeste: Que le dire humain à ses formes plus basses, et ne se doibt servir de la dignité, majesté, regence, du parler divin. Je luy laisse, pour moy, dire verbis indisciplinatis ¹ Fortune, Destinee, Accident, Heur, et Mal-

ESSAIS DE MONTAIGNE.

heur, et les Dieux, et aultres phrases, selon sa mode. Je propose les fantasies humaines, et miennes, simplement comme humaines fantasies, et separeement considerées; non comme arrestees et reglee par l'ordonnance celeste, incapable de double et d'altermation; matiere d'opinion, non matiere de foy; ce que je discours selon moy, non ce que je crois selon Dieu; d'une façon laique, non clerical, mais toujours tres-religieuse; comme les enfants proposent leurs essais, instruisables, non instruisants.

Et ne diroit on pas aussi sans apparence, que l'ordonnance de ne s'entremettre, que bien reserveemement, d'escrire de la religion a tous aultres qu'à ceuls qui en font expresse profession, n'auroit pas faulde de quelque image d'utilité et de justice; et à moy avecques, peut estre, de n'en taire? On m'a dict que ceuls mesmes qui ne sont pas des nostres, deflendent pourtant entre eulx l'usage du nom de Dieu en leurs propos communs; ils ne veulent pas qu'on s'en serve par une maniere d'interjection ou d'exclamation, ny pour tesmoignage, ny pour comparaison : en quoy je treuve qu'ils ont raison; et en quelque maniere que ce soit que nous appellons Dieu à nostre commerce et societé, il fault que ce soit serieusement et religieusement.

Il y a, ce me semble en Xenophon, un tel discours où il montre que nous devons plus rarement prier Dieu, d'autant qu'il n'est pas aysé que nous puissions si souvent remettre nostre ame en cette assiette reglée, reformée et devotive, où il fault qu'elle soit pour ce faire : aultrement nos prieres ne sont pas seulement vaines et inutiles, mais vicieuses. « Pardonne nous, disons nous, comme nous pardonnons à ceuls qui nous ont offensez : » que disons nous par là, sinon que nous luy offirons nostre ame exempte de vengeance et de rancune? Toutesfois nous invoquons Dieu et son ayde au complot de nos faultes, et le convions à l'injustice :

Quæ, nisi seductis, nequeas committere divis ¹:

l'avariceux le prie pour la conservation vaine et superflue de ses thresors: l'ambitieux, pour ses victoires et conduicte de sa fortune; le voleur l'employe à son ayde, pour franchir le hazard et les difficultez qui s'opposent à l'execution de ses meschantes entreprinses, ou le remercie de l'aysance qu'il a trouvé à desgosiller un passant; au pied de la maison qu'ils vont es-

¹. En demandant des choses qu'on ne peut dire aux dieux qu'en les prenant à part. PERSE, II, 4.
cheller ou petarder, ils font leurs prières, l'intention et l'espo-rance pleine de cruauté, de luxure, et d'avarice.

Hoc ipsum, quo tu Jovis aurem impellere tentas,
Die aedium Staïus : Proh Juppiter! o bone, clamet,
Juppiter! At sese non clamet Juppiter ipse!?

La royne de Navarre Marguerite recite d'un jeune prince,
et, encore qu'elle ne le nomme pas, sa grandeur l'a rendu
cognosissable assez, qu'allant à une assignation amoureuse, et
coucher avec la femme d'un advocat de Paris, son chemin
s'addonnant au ravers d'une eglise, il ne passoit jamais en ce
lieu saint, allant ou retournant de son entreprinse, qu'il ne
feist ses prieres et oraisons. Je vous laisse à juger, l'ame pleine
de ce beau pensément, à quoy il employoit la faveur divine.
Toutesfois elle allegé cela pour un tesoignage de singulière
dévotion. Mais ce n'est pas par cette preuve seulement qu'on
pourroit verifier que les femmes ne sont gueres propres à
traiter les matieres de la theologie.

Une vraye priere et une religieuse reconciliation de nous à
Dieu, elle ne peult tumber en une ame impure et soubmise,
la li, à la domination de Satan. Celuy qui appelle Dieu
à son assistance pendant qu'il est dans le train du vice, il faict
comme le coupeur de bourse qui appelleroi la justice à son
ayde, ou comme ceulx qui produisent le nom de Dieu en tes-
moignage de mensonge.

Tacito mala vota susurro
Concipimus 2.

Il est peu d'hommes qui osassent mettre en evidence les re-
questes secrettes qu'ils font à Dieu :

Haud cuivis promptum est, murmure, humilesque susurros
Tollere de templis, et aperto vivere voto 3 :

voilà pourquoi les pythagoriens vouloient qu'elles fussent pu-
bliques et ouïes d'un chacun; à fin qu'on ne le requist de
chose indecente et injuste, comme celuy là,

Clare quum dixit, Apollo!
Labra movet, metuens audiri : • Pulchra Laverna,

1. Dis à Staïus ce que tu voudrois obtenir de Jupiter : • Grand Jupiter s'écriera
Staïus, peut-on vous faire de telles demandes? • Et tu crois que Jupiter lui-même


3. Il est peu d'hommes qui n'aient pas besoin de prier à voix basse, et qui
puissent exprimer tout haut les voëus qu'ils adressent aux dieux. Perse, II, 6.
Da mihi fallere, da justum sanctumque videri;
Noctem peccatis, et fraudibus objice nobem.

Les dieux punirent grievement les iniques vœux d’Œdipus, en les luy octroyant : il avoit prié que ses enfants vuidassent entre eux, par armes, la succession de son estat; il feut si miserable de se voir prins au mot. Il ne fault pas demander que toutes choses suyvent nostre volonté, mais qu’elle suyve la prudence.

Il semble, à la verité, que nous nous servons de nos prieres comme d’un jargon, et comme ceux qui employent les paroles sainctes et divines à des sorcelleries et effects magiciens; et que nous facions nostre compte que ce soit de la contexture, ou son, ou suite des mots, ou de nostre conterence, que despende leur effect : car ayants l’ame pleine de concupiscence, non touche de repentance ny d’aulcune nouvelle reconciliation envers Dieu, nous luy allons presenter ces paroles que la memoire preste à nostre langue, et esperons en tirer une expiation de nos faultes. Il n’est rien si aysé, si doux et si favorable que la loy divine : elle nous appelle à soy, ainsi faultiers et detestables comme nous sommes; elle nous tend les bras, et nous receoit en son giron pour vilains, ords et bourbeux que nous soyons et que nous ayons à estre à l’advenir : mais encore, en recom pense, la fault il regarder de bon œil; encore fault il recevoir ce pardon avecques action de graces; et au moins, pour cet instant que nous nous adressons à elle, avoir l’ame desplaisante de ses faultes, et enemie des passions qui nous ont poussé à l’offenser. Ny les dieux, ny les gents de bien, dict Platon, n’acceptent le present d’un meschant.

Immunis aram si tetigit manus,
Non sumptuosa blandior hostia,
Mollivit aversos Penates
Farre pio, et saliente mica.


CHAPITRE LVII
DE L'AAGE.

Je ne puis recevoir la façon de quoy nous establissons la durée de nostre vie. Je veois que les sages l'accourcissent bien fort, au prix de la commune opinion. « Comment, dict le jeune Caton à ceulx qui le vouloient empescher de se tuer, suis je à cette heure en aage où l'on me puisse reprocher d'abandonner trop tost la vie ? » Si n'avoit il que quarante et huit ans, il estimoit cet aage là bien meur et bien advanced, considerant combien peu d'hommes y arrivent. Et ceulx qui s'entretiennent de ce que je ne sçais quel cours, qu'ils nomment naturel, promet quelques années au delà ; ils le pourroient faire, s'ils avoient privilege qui les exemptast d'un si grand nombre d'accidents ausquels chascun de nous est en bute par une naturelle subjection, qui peuvent interrompre ce cours qu'ils se promettent. Quelle resverie est ce de s'attendre de mourir d'une defaillance de forces que l'extreme vieillesse apporte, et de se proposer ce but à nostre durée? veu que c'est l'especce de mort la plus rare de toutes, et la moins en usage. Nous l'appellons seule, naturelle ; comme si c' estoit contre nature de veoir un homme se rompre le col d'une cheute, s'estouffier d'un naufrage, se laisser surprendre à la peste ou à une pleuresie; et comme si nostre condition ordinaire ne nous presentaît à tous ces inconvenients. Ne nous flattons pas de ces beaux mots : on doibt à l'aventure appeller plustost naturel ce qui est general, commun et universel.

Mourir de vieillesse, c'est une mort rare, singuliere et extraordinaire, et d'autant moins naturelle que les aultres; c'est la derniere et extreme sorte de mourir : plus elle est esloingnee de nous, d'autant elle est moins esperable. C'est bien la borne au delà de laquelle nous n'irons pas, et que la loy de nature a prescript pour n'estre point oultrepassee : mais c'est un sien rare privilege de nous faire durer jusques là; c'est une exemption qu'elle donne par faveur particularie à un seul, en l'espace de deux ou trois siecles, le deschargeant des traverses et difficultez qu'elle a jecté entre deux en cette longue carriere. Par ainssi, mon opinion est de regarder que l'aage auquel nous sommes arrizez, c'est un aage auquel peu de gents arrivent. Puisque d'un train ordinaire les hommes ne viennent pas jusques là, c'est signe que nous sommes bien avanct; et puisque nous avons passe les limites accoustumez, qui est la
vraye mesure de nostre vie, nous ne debvons esperer d'aller
gueres outre : ayant eschappé tant d'occasions de mourir où
nous veoyons tresbuncher le monde, nous debvons reconnoistre
qu'une fortune extraordinaire, comme celle là qui nous
maintient, et hors de l'usage commun, ne nous doibt gueres
durer.

C'est un vice des loix mesmes d'avoir cette faulse imagina-
tion ; elles ne veulent pas qu'un homme soit capable du manie-
ment de ses biens, qu'il n'ayt vingt et cinq ans : et à peine
conservera il jusques lors le maniement de sa vie. Auguste re-
trencha cinq ans des anciennes ordonnances romaines, et dé-
clara qu'il suffisoit à celux qui prenoient charge de judicature
d'avoir trente ans. Servius Tullius dispensa les chevaliers qui
avoient passé quarante sept ans, des courvees de la guerre : Au-
guste les remeit à quarante et cinq. De renvoyer les hommes
au sejour avant cinquante cinq ou soixante ans, il me semble
n'y avoir pas grande apparence. Je serois d'avis qu'on esten-
dist nostre vocation et occupation autant qu'on pourroit, pour
la commodité publicque : mais je treuve la faulte en l'autre
costé, de ne nous embesongner pas assez tost. Cettuy cy avoit
esté juge universel du monde à dix neuf ans ; et veult que,
pour juger de la place d'une gouttière, on en ayt trente.

Quant à moy, j'estime que nos ames sont desnoyées, à vingt
ans, ce qu'elles doivent estre, et qu'elles promettent tout ce
qu'elles pourront : jamais ame, qui n'ayt donné, en cet aage
là, arre bien evidente de sa force, n'en donna depuis la
preuve. Les qualitez et vertus naturelles produisent dans ce
terme là, ou jamais, ce qu'elles ont de vigoreux et de beau :

Si l'epine non pique quand nat,
A peine que pique jamais

disent ils en Daulphiné. De toutes les belles actions humaines
qui sont venues à ma cognoissance, de quelque sorte qu'elles
soyent, je penserois en avoir plus grande part à nombrer en
celles qui ont été produictes, et aux siecles anciens et au
nostre, avant l'aage de trente ans, que aprez : ouy, en la vie
des mesmes hommes souvent. Ne le puis je pas dire en toute
seureté de celles de Hannibal, et de Scipion son grand adver-
saire? la belle moitié de leur vie, ils la vescurent de la gloire
acquise en leur jeunesse : grands hommes depuis au prix de
touts aultres, mais nullement au prix d'eulx mesmes. Quant à
 moy, je tiens pour certain que, depuis cet aage, et mon esprit

4. Si l'épine ne pique point en naissant, à peine piquera-t-elle jamais,
et mon corps ont plus diminué qu'augmenté et plus reculé que advancé. Il est possible qu'à ceux qui employent bien le temps, la science et l'expérience croissent avecques la vie; mais la vivacité, la promptitude, la fermeté, et auttres parties bien plus nostres, plus importantes et essentielles, se fanissent et s'allanguissent.

Ubi jam validis quassatum est viribus ovi
Corpus, et obtusis ceciderunt viribus artus,
Claudicat ingenium, delirat linguaque, mensque 1.

Tantost c'est le corps qui se rend le premier à la vieillesse parfois aussi c'est l'ame: et en ay assez veu qui ont eu la cerveille affoiblie avant l'estomach et les jambes; et d'autant que c'est un mal peu sensible à qui le souffre, et d'une obscure montre, d'autant est il plus dangereux. Pour ce coup, je me plains des loix, non pas de quoy elles nous laissent trop tard à la besongne, mais de quoy elles nous y employent trop tard. Il me semble que considérant la foiblesse de nostre vie, et à combien d'escueils ordinaires et naturels elle est exposee, on n'en debvroit pas faire si grande part à la naissance, à l'oysifveté, et à l'apprentissage.

1. Lorsque l'effort puissant des années a courbé le corps et usé les ressorts d'une machine épuisée, le jugement chancelle, l'esprit s'obscurcit, la langue bégait. — JUCRÈSE, III, 452.
LIVRE SECOND

CHAPITRE PREMIER

DE L’INCONSTANCE DE NOS ACTIONS.

Ceulx qui s’exercent à contreroller les actions humaines, ne se treuvent en aucune partie si empeschez, qu’à les rapiecer et mettre à mesme lustre ; car elles se contredisent communément de si estrange façon, qu’il semble impossible qu’elles soyent parties de mesme boutique. Le jeune Marius se treuve tantost fils de Mars, tantost fils de Venus : le pape Boniface huitiesme entra, dict on, en sa charge comme un regnard, s’y porta comme un lion, et mourut comme un chien : et qui croiroit que ce feust Neron, cette vraye image de cruauté, qui, comme on luy presenta à signer, suyvant le style, la sentence d’un criminel condamné, eust respondu, « Pleust à Dieu que je n’eusse jamais sceu escrire ! » tant le cœur luy serroit de condemnner un homme à mort ! Tout est si plein de tels exemples, voire chacun en peult tant fournir à soy mesme, que je treuve estrange de veoir quelquesfois des gents d’entendement se mettre en peine d’assortir ces pieces ; veu que l’irresolution me semble le plus commun et apparent vice de nostre nature : tesmoing ce fameux verset de Publius le farceur,

Malum consilium est, quod mutari non potest.

Il y a quelque apparence de faire jugement d’un homme par les plus communs traicts de sa vie ; mais, veu la naturelle instabilité de nos mœurs et opinions, il m’a semblé souvent que les bons aucteurs mesmes ont tort de s’opiniaster à former de nous une constante et solide contexture : ils choisissent un air universel ; et, suyvant cette image, vont rengeant et interpretant toutes les actions d’un personnage ; et, s’ils ne les peuvent

1. C’est un mauvais plan que celui qu’on ne peut changer. Ex Publ. Mimia, apud A. Gell., XVII. 14.
et assez tordre, les renvoyent à la dissimulation. Auguste leur est eschappé; car il se trouve en cet homme une variété d’actions si apparente, soubdaine et continuelle, tout le cours de sa vie, qu’il s’est fait lascher entier, et indecis, aux plus hardis juges. Je crois, des hommes, plus malayseement la constance, que toute autre chose, et rien plus ayseement que l’inconstance. Oui en jugerait en detail et distinctement, pièce à pièce, rencontreroit plus souvent à dire vray. En toute l’ancienneté, il est malaysé de choisir une douzaine d’hommes qui aient dressé leur vie à un certain et assuré train, qui est le principal but de la sagesse: car, pour la comprendre toute en un mot, dict un ancien, et pour embrasser en une toutes les regles de notre vie, « C’est vouloir, et ne vouloir pas, tousjours mesme chose: je ne daignerois, dict il, adjouster, pourveu que la volonté soit juste; car, si elle n’est juste, il est impossible qu’elle soit tous-jours une. » De vray, j’ai aultrefois apprins que le vice n’est que desreglement et faute de mesure; et par consequent il est impossible d’y attacher la constance. C’est un mot de Demos-thenes, dict on, « que le commencement de toute vertu, c’est consultation et deliberation; et la fin et perfection, constance. » Si, par discours, nous entreprenions certaine voye, nous la prendrions la plus belle; mais nul n’y a pensé:

Quod petit, spernit; repetit quod nuper omisit;
Æstuat, et vitæ disconvenit ordine toto.

Nostre façon ordinaire, c’est d’aller aprez les inclinations de nostre appetit, à gauche, à dextre, contre mont, contre bas, selon que le vent des occasions nous emporte. Nous ne pensons ce que nous voulons, qu’à l’instant que nous le voulons; et changeons comme cet animal qui prend la couleur du lieu où on le couche. Ce que nous avons à cette heure propose, nous le changeons tantost; et tantost encorez retournons sur nos pas: ce n’est que bransle et inconstance;

Ducimus, ut nervis alienis mobile lignum.

Nous n’allons pas; on nous emporte: comme les choses qui flottent, ores doulcement, ores adevcques violence, selon que l’eau est ireuse ou bonasse;

Nonne videmus,
Quid sibi quisque velit, nescire, et querere semper;
Commutare locum, quasi unus deponere possit?

1. Il quitte ce qu’il voulut avoir; il retourne à ce qu’il a quitte; tous jours flottant, il se contredit sans cesse lui-même. Horace, Epist., I, 1, 98.
2. Nous nous laissons conduire comme l’automate suit la corde qui le dirige. Horace, Sat., II, 7, 82.
3. Ne voyons-nous pas que l’homme cherche toujours, sans savoir ce qu’il désire?
LIVRE II, CHAPITRE I.

chacque jour, nouvelle fantasie; et se meuvent nos hum avecques les mouvements du temps :

Tales sunt hominum motes, quali pater ipse
Juppiter autiferas lustravit lumine terras 1.

Nous flottons entre divers avis; nous ne voulons rien librement, rien absolument, rien constamment. A qui auroit prescrit et estably certaines loix et certaine police en sa teste, nous verrions tout par tout en sa vie reluire une equalité de mœurs, un ordre et une relation infaillible des unes choses aux aultres (Empedocles remarquoit cette diffirmite aux Argentins, qu'ils s'abandonnoient aux delices comme s'ils avoient landememain à mourir, et bastissoient comme si jamais ils ne deboyoient mourir): le discours en seroit bien ayse à faire; comme il se veoid du jeune Caton : qui en a touché une marche 2, a tout touché; c'est une harmonie de sons tresaccordants, qui ne se peult desmentir. A nous, au rebours, autant d'actions, autant fault il de jugements particuliers. Le plus seur, à mon opinion, seroient de les rapporter aux circonstances voisines, sans entrer en plus longue recherche, et sans en conclure aultre consequence.

Pendant les desbauches de nostre pauvre estat, on me rapporta qu'une fille, de bien prez de là où j'estois, s'estoit precipitee du hault d'une fenestre pour eviter la force d'un belitre de soldat, son hoste : elle ne s'estoit pas tuee à la cheute, et, pour redoubler son entreprinse, s'estoit voulu donner d'un couleu par la gorge, mais on l'en avoit empeschee : toutesfois, aprez s'y estre bien fort bleceee, elle mesme confessoit que le soldat ne l'avoir encore pressee que de requestes, sollicitations et presents, mais qu'elle avoit eu peur qu'enfin il en veinst à la contraincet : et là dessus les paroles, la contenance, et ce sang tesmoing de sa vertu, à la vraye façon d'une aultre Lucrece. Or, j'ai seun, à la verité, qu'avant et depuis elle avoit esté garse de non si difficile composition. Comme dict le conte, « Tout beau et honneste que vous estes, quand vous aurez failly vostre pointe, n'en concluez pas incontinent une chasteté inviolable en vostre maistresse; ce n'est pas à dire que le muletier n'y trouve son heurre. »

et qu'il change sans cesse de place, comme s'il pouvoit se délivrer ainsi du fardeau qui l'accable? Lucrèce, III, 1070.

1. Les pensers des mortels, et leur deuil, et leur joie,
Changent avec les jours que le ciel leur envoie.

2. C'est-à-dire celui qui a posé le doigt sur une des touches du clavier les a fait résonner toutes. On donnait autrefois le nom de marches aux touches du clavier des orgues, etc. A. D.
Antigonus, ayant prins en affection un de ses soldats pour sa vertu et vaillance, commanda à ses medecins de le panser d'une maladie longue et interieure qui l'avoir tormenté long-temps; et s'appercevant, aprez sa guarison, qu'il alloit beaucoup plus froidement aux affaires, luy demanda qui l'avoir ainsi changé et encouardy. «Vous mesme, sire, luy répondict il, m'ayant deschargé des maualx pour lesquels je ne tenois de ma vie.»

Le soldat de Lucullus, ayant esté desvalisé par les enemis, feit sur eulx, pour se revenger, une Belle entre-prinse : quand il se feut remplumé de sa perte, Lucullus, l'ayant prins en bonne opinion, l'employoit à quelque expolict hazardeux, par toutes les plus belles remonstrances de quoy il se pouvoit adviser;

Verbis, quæ timido quoque possent addere mentem.

«Employez y, respondict il, quelque miserable soldat desvalisé;»

Quantum vis rusticus: İbit, İbit eo, quo vis, qui zonam perdidit, inquit;

et refusa resoluement d'y aller. Quand nous lisons que Manomet, ayant oultreusageusement rudoyé Chasan, chef de ses janisseries, de ce qu'il veoyoit sa troupe enfoncée par les Hongres, et luy se porter laschement au combat; Chasan alla, pour toute response, se ruer furieusement, seul, en l'estat qu'il estoit, les armes au poing, dans le premier corps des enemis qui se presenta, où il feut soubdain englouty: ce n'est, à l'aventure, pas tant justification que radvisme; ny tant prouesse naturelle, qu'un nouveau despit. Celuy que vous vistes hier si avantureux, ne trouvez pas estrange de le voir aussi poltron le lendemain; ou la cholere, ou la necessité, ou la compagnie, ou le vin, ou le son d'une trompette, luy avoir mis le coeur au ventre: ce n'est pas un coeur ainsi formé par discours, ces circonstances le luy ont fermy: ce n'est pas merveille si le voylà devenu aulter, par aultres circonstances contraires. Cette variation et contradiction qui se veoid en nous, si souple, a faict que aucuns nous songent deux ames, d'aultres deux puissances, qui nous accompagnevent et agitent chascune à sa mode, vers le bien l'une, l'aultre vers le mal; une si brusque diversité ne se pouvant bien assortir à un subject simple.


2. Tout grossier qu'il étoit, il répondit: «Ira là qui aura perdu sa bourse.» Horace, Epist. II, 2, 39.
Non seulement le vent des accidents me remue selon son inclination, mais en outre je me remue et trouble moy mesme par l'instabilité de ma posture; et qui y regarde primement, ne se treuve gueres deux fois en mesme estat. Je donne à mon ame tantost un visage, tantost un aultre, selon le costé où je la couche. Si je parle diversement de moy, c'est que je me regarde diversement; toutes les contrarietez s'y treuvent selon quelque tour et en quelque façon; honteux, insolent; chaste, luxurieux; bavard, taciturne; laborieux, delicat; ingenieux, hebeté; chagrin, debonnaire; menteur, veritable; scavant, ignorant; et liberal, et avarc, et prodigue: tout cela je le veois en moy aulecunement, selon que je me vire; et qui-conque s'estudie bien attentivement, treuve en soy, voire et en son jugement mesme, cette volubilité et discordance. Je n'ay rien à dire de moy entierement, simplement et solide-ment, sans confusion et sans meslange, ny en un mot: Distin-
guo, est le plus universel membre de ma logique.

Encores que je sois tousjours d'avis de dire du bien le bien, et d'interpreter plutost en bonne part les choses qui le peuvent estre, si est ce que l'estrangeté de nostre condition porte que nous soyons souvent, par le vice mesme, poulsez à bien faire; si le bien faire ne se jugeoit par la seule intention: par quoy un fait courageux ne doibt pas conclure un homme vaillant; celuy qui le seroit bien à point, il le seroit tousjours et à toutes occasions. Si c'estoit une habitude de vertu, et non une saillie, elle rendroit un homme pareillement resolu à tous accidents; tel seul, qu'en compagnie; tel en camp clos, qu'en une bat-
taille; car, quoy qu'on die, il n'y a pas aultre vaillance sur le pavé, et aultre au camp; aussi courageusement porteroit il une maladie en son lict, qu'une bleueure au camp; et ne crain-
droit non plus la mort en sa maison, qu'en un assault: nous ne verrions pas un mesme homme donner dans la bresche, d'une brave assurance, et se tormenter aprez, comme une femme, de la perte d'un procez ou d'un fils: quand, estant lasche à l'infamie, il est ferme à la pauvreté; quand, estant mol contre les razois des barbiers, il se trouve roide contre les especes des adversaires: l'action est louable, non pas l'homme. Plusieurs Grecs, dict Cicero, ne peuvent veoir les ennemis, et se treuvent constants aux maladies; les Cimbres et les Celtiberiens, tout au rebours. *Nihil enim potest esse æquabile, quod non a certa ratione profiscatur*. Il n'est point de vaillance plus extreme

1. Pour avoir une conduite uniforme, il faut partir d'un principe invariable. Cicéron, Tusc. quaest., II, 27. C.
en son espece, que celle d'Alexandre; mais elle n'est qu'en espece, ny assez pleine par tout, et universelle. Toute incomparable qu'elle est, si a elle encores ses taches : qui fait que nous le veoyons se troubler si esperduement aux plus legiers souspeçons qu'il prend des machinations des siens contre sa vie, et se porter en cette recherche d'une si vehemente et indiscrete injustice, et d'une crainte qui subvertit sa raison naturelle. La superstition aussi de quoy il estoit si fort attaint, porte quelque image de pusillanimité : et l'excez de la penitence qu'il fait du meurtre de Clitus, est aussi tesmoignage de l'inéqualité de son courage. Nostre faict, ce ne sont que pieces rapportees, et voulons acquérir un honnere a faulses enseignes. La vertu ne veult estre suuyve que pour elle mesme; et si on emprunte parfois son masque pour auttre occasion, elle nous l'arrache aussitost du visage. C'est une vifve et forte teinture, quand l'ame en est une fois abbruyee; et qui ne s'en va, qu'elle n'emporte la piece. Voylà pourquoi, pour juger d'un homme, il fault suyvre longuement et curieusement sa trace : si la constance ne s'y maintient de son seul fondement, cui vivendi via considerata atque provisa est 1; si la varieté des occurrences luy fait changer de pas (je dis de voye, car le pas s'en peult ou haster, ou appesantir), laissez le courre; celuy là s'en va avau le vent, comme dict la devise de nostre Talebot.

Ce n'est pas merveille, ce dict un ancien, que le hazard puisse tant sur nous, puisque nous vivons par hazard. A qui n'a dressé en gros sa vie à une certaine fin, il est impossible de disposer les actions particulieres : il est impossible de renger les pieces, à qui n'a une forme du total en sa teste : à quoy faire la provision des couleurs, à qui ne scait ce qu'il a à peindre? Aulcun ne fait certain desesong de savie, et n'en deli-berons qu'à parcelles.L'archer doibt premièremenly scavoir où il vise, et puis y accommoder la main, l'arc, la chorde, la flesche, et les mouvements : nos conseils fourvoyent, parce qu'ils n'ont pas d'adresse et de but : nul vent ne fait, pour celuy qui n'a point de port destiné. Je ne suis pas d'advis de ce jugement qu'on feit pour Sophocles, de l'avoir argumenté suffisant au maniement des choses domestiques, contre l'accusation de son fils, pour avoir veu l'une de ses tragedies; ny ne treuve la con-jecture des Pariens, envoyez pour reformer les Milesiens, suffisante à la consequence qu'ils en tirerent : visitants l'isle, ils remarquoient les terres mieulx cultivees et maisons cham

1. De sorte qu'il suive, sans jamais s'écarter, la route qu'il s'est choisie.

CICÉRON, Paradox. V. 1.
pestres mieulx gouvernées; et, ayants enregistré le nom des maistres d'icelles, comme ils eurent fait l'assemblée des citoyens en la ville, ils nommerent ces maistres là pour nouveaux gouverneurs et magistrats; jugeants que, soigneux de leurs affaires privees, ils le seroient des publicques. Nous sommes tous de lopins, et d'une contexture si informe et diverse, que chasque piéce, chasque moment, faict son jeu; et se treuve autant de difference de nous à nous mesmes, que de nous à aultruy: *Magnum rem puta, unum hominem agere*. Puisque l'ambition peut apprendre aux hommes et la vaillance, et la tempérance, et la liberalité, voire et la justice; puisque l'avarice peut planter au courage d'un garson de boutique, nourri là l'ombre et à l'oysifveté, l'asseurance de se jeter, si loing du foyer domestique, à la mercy des vagues et de Neptune courroucé, dans un fraile bateau; et qu'elle apprend encore la discrétion et la prudence; et que Venus mesme fournit de resolution et de hardiesse la jeunesse encore soubs la discipline et la verge, et gendarme le tendre cœur des pucelles au giron de leurs mères:

Hac duce, custodes furtim transgressa jacentes,
Ad juvenem tenebris sola puella venit:

ce n'est pas tour d'entendement rassis, de nous juger simplement par nos actions de dehors; il faut sonder jusqu'au dedans, et veoir par quels ressorts se donne le bransle. Mais d'autant que c'est une hazardeuse et haulte entreprinse, je vouldrois que moins de gents s'en meslassent.

**CHAPITRE II**

**DE L'YVRONGNERIE.**

Le monde n'est que varieté et dissemblance; les vices sont tous pareils, en ce qu'ils sont tous vices; et de cette façon l'entendent à l'adventure les stoïciens: mais encore qu'ils soyent eguallement vices, ils ne sont pas eguaux vices: et que celuy qui a franchi de cent pas les limites,

Quos ultra, citraque nequit consistere rectum,

1. Soyex persuadé qu'il est bien difficile d'être toujours le même homme. *Sénèque, Epist.* 120.
2. Sous la conduite de Vénus, la jeune fille passe furtivement au travers de ses surveillants endormis, et seule, pendant la nuit, va trouver son amant. *Tibulle, II, 1, 75.*
3. Dont on ne peut s'écartar en aucun sens, qu'on ne s'égare du droit chemin. *Horace, Sat.*, I, 1, 107.
ne soit de pire condition que celuy qui n'en est qu'à dix pas, il n'est pas croyable, et que le sacrilege ne soit pire que le larrecin d'un chou de nostre jardin :

Nec vincet ratio hoc, tantumdem ut pecesset, idemque,
Qui teneros saules alieni fregerit horti,
Et qui nocturnus divum sacra legerit 1...

Il y a autant en cela de diversité, qu'en aucune aultre chose. La confusion de l'ordre et mesure des pechez est dangereuse : les meurtriers, les traistres, les tyrans, y ont trop d'acquest; ce n'est pas raison que leur conscience se soulage sur ce que tel aultre ou est oysif, ou est lascif, ou moins assidu à la devotion. Chacun poise sur le peché de son compagnon, et eseleve 2 le sien. Les instructeurs mesmes les rengent souvent mal, à mon gré. Comme Socrates disoit, Que le principal office de la sagesse estoit distinguer les biens et les maulx; nous aultres, chez qui le meilleur est tousjours en vice, devbons dire de mesme de la science de distinguer les vices, sans laquelle, bien exacte, le vertueux et le meschant demeurent meslez et incogneus.

Or l'yrongnerie, entre les aultres, me semble un vice gros-sier et brutal. L'esprit a plus de part ailleurs; et il y a des vices qui ont je ne sais quoy de generex, s'il le fault ainsi dire; il y en a où la science se mesle, la diligence, la vaillance, la prudence, l'adresse et la finesse : cettuy cy est tout corporel et ter-restre. Aussi la plus grossiere nation de celles qui sont aujour-d'huy, c'est celle là seule qui le tient en credit. Les aultres vices alterent l'entendement; cettuy cy le renverse, et estonne le corps.

Quum vini vis penetravit...
Consequitur gravitas membrorum, præpeduntur
Crura vacillanti, tardesicit lingua, madet mens,
Nant oculi; clamor, singultus, jurgia, gliscunt 3.

Le pire estat de l'homme, c'est où il perd la cognoissance et gouvernement de soy. Et en dict on, entre aultres choses, que comme le moust, bouillant dans un vaisseau, poulse à mont

1. On ne prouvera jamais, par de bonnes raisons, que voler des choux dans un jardin soit un aussi grand crime que de piller un temple. Horace, Sat., I, 3, 115.
2. Cherche à rendre le son plus léger. Du latin elevat; image prise des deux plateaux d'une balance. J. V. L.
3. Lorsque l'homme est dompté par la force du vin, ses membres deviennent pesants, sa démarche est incertaine, ses pas chancelent, sa langue s'embarrasse; son âme semble noyée, et ses yeux flottants; il pousse d'impurs hoquets, il bégiais des injures. Lucrèce, III, 475.
tout ce qu'il y a dans le fond; aussi le vin fait desbonder les plus intimes secrets à ceux qui en ont prins oultre mesure.

Tu sapientiūm
Curas, et arcanum jocoso
Consilium retegis Lydeo 1.

Josephe recite qu'il tira le ver du nez à un certain ambassadeur que les ennemis luy avoient envoyé, l'ayant fait boire d'autant. Toutesfois Auguste, s'estant fié à Lucius Piso, qui conquit la Thrace, des plus privez affaires qu'il eust, ne s'en trouva jamais mescompté; ni Tiberius, de Cossus, à qui il se deschargeoit de tous ses conseils; quoique nous les sachions avoir esté si fort subjects au vin, qu'il en a fallu rapporter souvent du senat et l'un et l'aultre yvre,

Hesterno inflatum venas, de more, Lydeo 2;

et comme on, aussi fidellement qu'à Cassius, buveur d'eau, à Cimber le desseing de tuer César, quoyqu'il s'envrast souvent: d'où il respondit plaisamment: «Que je portasse un tyran! moi, qui ne puis porter le vin!» Nous veoyons nos Allemands, noyez dans le vin, se souvenir de leur quartier, du mot, et de leur reng :

Nec facilis victoria de madidis, et
Blæsis, atque mero titubantibus 3.

Je n'eusse pas creu d'yvrresse si profonde, estoufee et ensevelie, si je n'eusse leu cecy dans les histoires: qu'Attalus, ayant convié à souper, pour luy faire une notable indignité, ce Pausanias qui, sur ce mesme subject, tua depuis Philippus, roy de Macedoine, roy portant, par ses belles qualitez, tesmoignage de la nourriture qu'il avoit pris en la maison et compaignie d'Epaminondas, il le feit tant boire, qu'il peust abandonner sa beaulté, insensiblement, comme le corps d'une putain buissonniere, aux muletiers et nombre d'abjects serviteurs de sa maison: et ce que m'apprint une dame que j'honnore et prise fort, que prez de Bourdeaux, vers Castres, où est sa maison, une femme de village, veufve, de chaste reputation, sentant des premiers ombrages de grossesse, disoit à ses voisines qu'elle penseroit estre enceinte, si elle avoit un mary; mais, du jour

1. Dans tes joyeux transports, ô Bacchus! le sage se laisse arracher son secret. 
Horace, Od., III, 21, 14.

2. Les veines encore enflées du vin qu'il avoit bu la veille. Virgile, Eglo, VI, 15. Ce vers est un peu différent dans Virgile. J. V. L.

3. Et, quoique noyés dans le vin, bégayants et chancelants, il n'est pas facile de les vaincre. Juvénal, XV, 47.
à la journée croissant l’occasion de ce souspçon, et enfin jusques à l’évidence, elle en veint là de faire declarer au prosne de son église, que qui seroit consent de ce fait, en le advouant, elle promettroit de le luy pardonner, et, s’il le trouvoit bon, de l’espouser : un sien jeune valet de labourage, enhardy de cette proclamation, declara l’avoir trouvée un jour de feste, ayant bien largement prins son vin, endormie si profondement prez de son foyer, et si indecement, qu’il s’en estoit peu servir sans l’esveiller : ils vivent encorex mariez ensemble.

Il est certain que l’antiquité n’a pas fort descrié ce vice : les escripts mesmes de plusieurs philosophes en parlent bien mollement ; et, jusques aux stoïciens, il y en a qui conseillent de se dispenser quelquesfois à boire d’autant, et de s’enivre, pour relascher l’ame.

Hoc quoque virtutum quondam certamine magnum
Socratem palmam promeruisse ferunt 1.

Ce censeur et correcteur des aultres, Caton, a esté reproché de bien boire :

Narratur et prisci Catonis
Sæpe mero caluisse virtus 2.

Cyrus, roy tant renommé, allegue, entre ses aultres louanges pour se préferer à son frere Artaxerxes, qu’il sçavoit beaucoup mieulx boire que luy. Et ez nations les mieulx reglees et poliees, cet essay de boire d’autant estoit fort en usage. J’ay oui dire à Silvius, excellent medecin de Paris, que, pour garder que les forces de nostre estomach ne s’apparessent, il est bon, une fois le mois, de les esveiller par cet excez et les picquer, pour les garder de s’engourdir. Et escript on que les Perses, aprez le vin, consultoient de leurs principaulx affaires.

Mon goust et ma complexion est plus ennemie de ce vice que mon discours; car, outre ce que je captive ayseement mes creances soubs l’auctorité des opinions anciennes, je le trouve bien un vice lasche et stupide, mais moins malicieus et dommageable que les aultres qui choquent quasi tout, du plus droit fil, la societé publicque. Et, si nous ne nous pouvons donner du plaisir qu’il ne nous couste quelque chose, comme ils tiennent, je trouve que ce vice couste moins à nostre conscience que les aultres; outre ce qu’il n’est point de difficile apprest,

1. Dans ce noble combat, le grand Socrate remporta, dit-on, la palm. Psleuo-Gallus, l, 47.

2. On raconte aussi du vieux Caton que le vin réchauffoit sa vertu. Horace, Od., Ill. I 44.
ny malaysé à trouver : consideration non meprisable. Un homme avancé en dignité et en âge, entre trois principales commoditez qu'il me disoit luy rester en la vic, comptoit cette cy; et où l'es
veult on trouver plus justement qu'entre les naturelles ? mais il la prenoit mal : la delicatessen y est à fuyr, et le soigneux triage du vin; si vous fondiez vostre volupté à le boire friand, vous vous obligez à la douleur de le boire aultre. Il faut avoir le goust plus lasche et plus libre : pour estre bon beuver, il faut un palais moins tendre. Les Allemands boivent quasi egale-
ment de tout vin avecques plaisir; leur fin, c'est l'avaller, plus que le gouster. Ils en ont bien meilleur marché : leur volupté est bien plus plantureuse et plus en main. Secondemment, boire à la françoise, à deux repas, et modereement, c'est trop restreindre les faveurs de ce dieu; il y faut plus de temps et de constance : les anciens franchissoient des nuict entieres à cet exercice, et y attachoient souvent les jours; et si fault dres-
ser son ordinaire plus large et plus ferme. J'ay veu un grand seigneur de mon temps, personnage de haultes entreprinses et fameux succez, qui, sans effort et au train de ses repas com-
muns, ne beuvoit gueres moins de cinq lots de vin 1 ; et ne se montroit, au partir de là, que trop sage et advise au despens de nos affaires. Le plaisir, duquel nous voulons tenir compte au cours de nostre vie, doit en employer plus d'espace; il faul-
droit, comme des garsons de boutique et gents de travail, ne refuser nulle occasion de boire, et avoir ce desir tousjours en teste. Il semble que tous les jours nous raccourcissons l'usage de cettuy ci; et qu'en nos maisons, comme j'ay veu en mon enfance, les desjeusners, les ressiner et les collations feuissent plus frequentes et ordinaires qu'à present. Seroit ce qu'en quelque chose nous allassions vers l'amendement? Vrayement non : mais ce peult estre que nous nous sommes beaucoup plus jettez à la paillardise que nos peres. Ce sont deux occupa-
tions qui s'entr'empeschent en leur vigueur : elle a affoibli nostre estomach, d'une part; et d'autre part, la sobrieté sert à nous rendre plus coûts, plus damerets, pour l'exercice de l'amour.

C'est merveille des contes que j'ay ouï faire à mon pere, de la chasteté de son siecle. C'estoit à luy d'en dire, estant tres-
advenant, et par art et par nature, à l'usage des dames. Il parloit peu et bien; et si mesloit son langage de quelque orne-
ment des livres vulgaires, sur tout espagnols; et entre les espagnols, luy estoit ordinaire celuy qu'ils nommoient Marc

1. Environ dix bouteilles.
Aurele 1. Le port, il l’avait d’une gravité doulce, humble et
tresmodeste; singulier soin de l’honnesteté et decence de sa
personne et de ses habits, soit à pied, soit à cheval : mon-
strueuse foy en ses paroles; et une conscience et religion, en
general, penchant plutost vers la superstition que vers l’autre
boult : pour un homme de petite taille, plein de vigueur, et
d’une stature droite et bien proportionnée; d’un visage
agreeable, tirant sur le brun; adroict et exquis en tous nobles
exercices. J’ay veu encore des cannes farcies de plomb, des-
quelles on dict qu’il exerceroit ses bras pour se preparer à ruer
la barre ou la pierre, ou à l’escrime; et des souliers aux semelles
plombee, pour s’alléger au courir et au saultier. Du primsault,
il a laissé en memoire des petits miracles : je l’ay veu, par de
là soixante ans, se mocquer de nos aigresses, se jecter avec
sa robbe fourree sur un cheval, faire le tour de la table sur son
poulce, ne monter guerres en sa chambre, sans s’estre trois
ou quatre degrez à la fois. Sur mon propos, il disoit qu’en toute
une province, à peine y avoit il une femme de qualité, qui feust
mal nommée; recitoit des estranges privatues, nommeement
siennes, avec des honnestes femmes, sans souspeçon quelconque,
et, de soy, juroit saintement estre venu vierge à son mariage;
et si, c’estoit aprezi avoir eu longue part aux guerres delà les
monts, desquelles il nous a laissé un papier journal de sa main,
suyvant point par point ce qui s’y passa et pour le public, et
pour son privé. Aussi se maria il bien avant en aage, l’an mil
cinquant cent vingt et huit, qui estoit son trente et troisieme, sur
le chemin de son retour d’Italie. Revenons à nos bouteilles.

Les incommodeitez de la vieillesse, qui ont besoing de quelque
appuy et refreschissement, pourroient m’engendrer avecques
raison desir de cette faculté; car c’est quas le dernier plaisir
que le cours des ans nous desrobe. La chaleur naturelle, disent
les bons compagnons, se prend premierement aux pieds; celle
là touche l’enfance : de là elle monte à la moyenne region, où
elle se plante longtemps, et y produict, selon moy, les seuls
droyes plaisirs de la vie corporelle; les aultres volupitez dorment
au prix : sur la fin, à la mode d’une vapeur qui va montant et
s’exhalant, elle arrive au gosier, où elle fait sa derniere pose.
Je ne puis pourtant entendre comment on vienne à allonger le
plaisir de boire oultre la soif, et se forger en l’imagination un
appetit artificiel et contre nature : mon estomach n’iroit pas
jusques là; il est assez empesché à venir à bout de ce qu’il prend

1. L’Horloge des Princes, ou le Marc-Aurèle, par Antoine Guevara. Voyez Bayle,
à l’article Guevara. C.
pour son besoing. Ma constitution est ne faire cas du boire que pour la suite du manger; et bois, à cette cause, le dernier coup tousjours le plus grand. Et par ce qu'en la vieillesse nous appor-tons le palais encrassé de rheume, ou alteré par quelque aultre mauvaise constitution, le vin nous semble meilleur, à mesme que nous avons ouvert et lavé nos pores: au moins il ne m'advient gueres que, pour la premiere fois, j'en prenne bien le goust. Anacharsis s'estonnoit que les Grecs buessent, sur la fin du repas, en plus grands verres qu'au commencement: c'estoit, comme je pense, pour la mesme raison que les Allemands le font, qui commencent lors le combat à boire d'autant.

Platon deflend aux enfants de boire vin avant dix huct ans, et avant quarante de s'enyrrer; mais, à ceulx qui ont passé les quarante, il pardonne de s'y plaire, et de mesler un peu large-ment en leurs convives l'influence de Dionysus, ce bon dieu qui redonne aux hommes la gayeté, et la jeunesse aux vieillards; qui adoucit et amollit les passions de l'ame, comme le fer s'amollit par le feu: et, en ses Loix, treucre telles assemblees à boire utiles, pourveu qu'il y ayt un chef de bande à les con-tenir et regler; l'yvresse estant, dict il, une bonne espreuve et certaine de la nature d'un chascun, et, quand et quand, propre à donner aux personnes d'age le courage de s'esbaudir en danses et en la musique; choses utiles, et qu'ils n'osent entre-prendre en sens rassis: Que le vin est capable de fournir à l'ame de la temperance, au corps de la santé. Toutesfois ces restric-tions, en partie empruntee des Carthaginois, luy plaisent: Qu'on s'en espargne en expedition de guerre; Que tout magis-trat et tout juge s'en abstienne sur le point d'executeur sa charge, et de consulter des affaires publicques; Qu'on n'y em-ploye le jour, temps deu à d'aultres occupations, ny celle nuict qu'on destine à faire des enfants.

Ils disent que le philosophe Stilpon, aggravé de vieillesse, hasta sa fin à escent par le bruvgage de vin pur. Pareille cause, mais non du propre deseing, suffoqua aussi les forces abbattues par l'age du philosophe Arcesilaus.

Mais c'est une vieilee et plaisante question, «Si l'ame du sage seroit pour se rendre à la force du vin, »

Si munitæ adhibet vir sapientiae 4.

A combien de vanité nous poulse cette bonne opinion que nous avons de nous ! La plus reglee ame du monde et la plus par-

ESSAIS DE MONTAIGNE.

faicte n'a que trop à faire à se tenir en pieds, et à se garder de s'emporter par terre de sa propre foiblesse : de mille, il n'en est pas une qui soit droict et rassise un instant de sa vie; et se pourrait mettre en doute si, selon sa naturelle condition, elle y peult jamais estre : mais d'y joindre la constance, c'est sa derniere perfection; je dis quand rien ne la chocqueroit, ce que mille accidents peuvent faire : Lucrece, ce grand poëte, a beau philosopher et se bander; le voylà rendu insensé par un bruvage amoureux. Pensent ils qu'une apoplexie n'estourdisse aussi bien Socrates qu'un portefaix ? Les uns ont oublié leur nom mesme par la force d'une maladie; et une legiere bleceure a renversé le jugement à d'aultres. Tant sage qu'il vouldra, mais enfin c'est un homme ; qu'est il plus caducque, plus miserable, et plus de neant ? la sagesse ne force pas nos conditions naturelles :

Sudores itaque, et pallorem existere toto 
Corpor, et infringi lingum, vocemque ahoriri, 
Caligare oculos, sonere aures, succidere artus, 
Denique concidere, ex animi terrore, videmus 1 :

il faut qu'il cille les yeulx au coup qui le menace ; il fault qu'il fremisse planté au bord d'un precipice, comme un enfant; nature ayant voulu se reserver ces legières marques de son auctorité, inexpugnables à nostre raison et à la vertu stoïcque, pour luy apprendre sa mortalité et nostre fadeze ; il paslit à la peur, il rougit à la honte, il gemit à la cholique, sinon d'une voix desesperee et esclatante, au moins d'une voix cassée et enrouee :

Humani a se nihil alienum putet 2.

Les poëtes, qui feignent tout à leur poste, n'osent pas descharger seulement des larmes leurs heros :

Sic fatur lacrymans, classique immittit habenas 3.

Luy suffise de brider et moderer ses inclinations; car, de les emporter, il n'est pas en luy. Cettuy mesme nostre Plutarque, si parfaict et excellent juge des actions humaines, à veoir

1. Aussi, lorsque l'esprit est frappé de terreur, tout le corps pâlit et se couvre de sueur, la langue bégaie, la voix s'étêtant, la vue se trouble, les oreilles tintent, la machine se relâche et s'affaisse. LUCÈCE, III, 155.

2. Qu'il ne se croie donc à l'abri d'aucun accident humain. TÉRENCE, Heauton- tèn., acte 1, sc. 1, v. 25. — Montaigne détourne ici ce vers de son vrai sens, pour l'adapter à sa pensée. C.

3. Ainsi parlait Énée, les larmes aux yeux; et sa flotte voguoit à pleines voiles. VIRGILE, Én., VI, 1.
Brutus et Torquatus tuer leurs enfants, est entré en doute si la vertu pouvoit donner jusques là, et si ces personnages n'avaient pas esté plutost agitez par quelque aultre passion.

Toutes actions hors les bornes ordinaires sont subjectes à sinistre interpretation, d'autant que nostre goust n'advient non plus à ce qui est au dessus de luy, qu'à ce qui est au dessous.

Laissons cette aultre secte 1 faisant expresse profession de fierté : mais quand, en la secte mesme estimee la plus molle 2, nous oyons ces vanteries de Metrodorus : Occupavi te, Fortuna, atque cepi; omnesque aditus tuos interclusi, ut ut me aJs pirare non posses 3 : quand Anaxarchus, par l'ordonnance de Nicocreon, tyrant de Cypre, couché dans un vaisseau de pierre, et assommé à coups de mail de fer, ne cesse de dire, « Frappez, rompez ; ce n'est pas Anaxarchus, c'est son estuy, que vous pillez : » quand nous oyons nos martyrs crier au tyrant, au milieu de la flamme, « C'est assez rosti de ce costé là ; hache le, mange le, il est cuit ; recommence de l'autre : » quand nous oyons, en Josephe, cet enfant tout deschiré de tenailles mordantes, et percé des alesnes d'Antiochus, le deslier encore, criant d'une voix ferme et assiuree : « Tyrant, tu perds temps, me voicy tousjours à mon ayse ; où est cette douleur, où sont ces tormentes de quoy tu me menaceois ? n'y saisis tu que cecy ? ma constance te donne plus de peine que je n'en sens de ta cruauté : ô lasche belitre ! tu te rends, et je me renforce : foys moy plaindre, foys moy flechir, foys moy rendre si tu peulx ; donne courage à tes satellites et à tes bourreaux ; les voylà defaillis de cœur, ils n'en peuvent plus ; arme les, acharne les : » certes, il faut confesser qu'en ces ames là il y a quelque alteration et quelque fureur, tant saincte soit elle. Quand nous arrivons à ces saillies stoïques, « J'ayme mieux estre furieux que voluptueux ; » mot d'Antisthenes, Μνείην μελλον, η νσθειην 4 quand Sextius nous dict, « qu'il ayme mieux estre enféré de la douleur que de la volupté : » quand Epicurus entreprend de se faire mignarder à la goutte ; et, refusant le repos et la santé, que de gayeté de cœur il desfie les maux ; et, mesprisant les douleurs moins aspres, desdaignant

1. Celle des stoiciens, ou de Zénon, son fondateur. C.
2. Celle d'Épicure. C.
4. Aulu-Gelle, IX, 5 ; Diggène Laercie, VI, 3. — Montaigne a traduit ces mots avant de les citer. C.
les luicter et les combattre, qu'il en appelle et desire des fortes, poignantes, et dignes de luy;

Spumantemque dari, pecora inter inertia, votis
Optat aprum, aut fulvum descendere monte leonem 1;

qui ne juge que ce sont boutées d'un courage eslancé hors de
son giste ? Nostre ame ne scâuroit de son siege atteindre si haut; il faut qu'elle le quitte et s'eslve, et que, prenant le frein aux dents, elle emporte et ravis le homme si loing, qu'aprez il s'estonne luy mesme de son faict : comme aux exploits de la guerre, la chaleur du combat poulse les soldats genereux souvent à franchir des pas si hazardeux, qu'estants revenus à eulx, ils en transissent d'estonnement les premiers: comme aussi les poëtes sont esprins souvent d'admiration de leurs propres ouvrages, et ne recognoissent plus la trace par où ils ont passé une si belle carriere; c'est ce qu'on appelle aussi en eulx ardeur et manie. Et comme Platon dict, que pour néant heurte à la porte de la poésie un homme rassis: aussi dict Aristote, qu'aulcune ame excellente n'est exempte de melle de folie ; et a raison d'appeller folie tout eslancement, tant louable soit il, qui surpasse nostre propre jugement et discours; d'autant que la sagesse est un maniement reglé de nostre ame, et qu'elle conduict avecques mesure et proportion, et s'en respond. Platon argumente ainsi, « que la faculté de prophetiser est au dessus de nous ; qu'il faut estre hors de nous quand nous la traietons ; il faut que nostre prudence soit offusquee ou par le sommeil, ou par quelque maladie, ou enlevée de sa place par un ravissement celeste. »

CHAPITRE III

COSTUMES DE L'isle de CEA.

Si philosopher c'est doubter, comme ils disent, à plus forte raison niaiser et fantastiquer, comme je foyx, doibt estre doubter; car c'est aux apprentis à enquierir et à debattre, et au cathe-
drant de resoudre. Mon cathedrant, c'est l'auctorité de la vo-
lonté divine, qui nous regle sans contredict, et qui a son reng au
dessus de ces humaines et vaines contestations.

Philippus estant entré à main armee au Peloponnese, quel-
qu un disoit à Damindas que les Lacedemoniens auroient beau-

1. Dédaignant ces animaux timides, il voudroit qu'un sanglier écumant vint s'offrir à lui, ou qu'un lion descendit de la montagne. Virgile, Én., IV, 458.
coup à souffrir, s'ils ne se remettoient en sa grace : « Eh, poltron ! respondict il, que peuvent souffrir ceux qui ne craignent point la mort ? » On demandoit aussi à Agis comment un homme pourroit vivre libre : « Mesprisant, dict il, le mourir. » Ces propositions, et mille pareilles, qui se rencontrent à ce propos, sonnent evidemment quelque chose au delà d'attendre patiemment la mort, quand elle nous vient : car il y a en la vie plusieurs accidents pires à souffrir que la mort mesme ; tesmoing cet enfant lacedemonien, prins par Antigonus, et vendu pour serf, lequel, pressé par son maistre de s'employer à quelque service abject : « Tu verras, dict il, qui tu as acheté : ce me seroit honte de servir, ayant la liberté si à main; » et, ce disant, se precipita du hault de la maison. Antipater, menaceant asprement les Lacedemoniens, pour les renger à certaine sienne demande, « Si tu nous menaces de pis que la mort, respondirent ils, nous mourrons plus volontiers : » et à Philippus, leur ayant escript qu'il empescheroit outes leurs entreprinses, « Quoy ! nous empescheras tu aussi de mourir ? » C'est ce qu'on dict, que le sage vit tant qu'il doibt, non pas tant qu'il peult ; et que le present que nature nous ay fait le plus favorable, et qui nousoste tout moyen de nous plaindre de nostre condition, c'est de nous avoir laissé la clef des champs : elle n'a ordonné qu'une entree à la vie, et cent mille yssues. Nous pouvons avoir faulque de terre pour y vivre; mais de terre pour y mourir, nous n'en pouvons avoir faulque, comme respondict Boiocalus aux Romains. Pourquoy te plains tu de ce monde ? il ne te tient pas : si tu vis en peine, la lascheté en est cause. A mourir, il ne reste que le vouloir :

Ubrique mors est; optime hoc cavit deus.
Eripere vitam nemo non homini polet;
At nemo mortem: mille ad hanc aditus patent. 1.

Et ce n'est pas la recepte à une seule maladie, la mort est la recepte à tous maux; c'est un port tresasseuré, qui n'est jamais à craindre, et souvent à rechercher. Tout revient à un, que l'homme se donne sa fin, ou qu'il la souffre; qu'il courre au devant de son jour, ou qu'il l'attende; d'où qu'il vienne, c'est tousjours le sien : en quelque lieu que le filet se rompe, il y est tout; c'est le bout de la fusee. La plus volonataire mort, c'est la plus belle. La vie despend de la volonté d'aultruy; la mort, de

la nostre. En aulcune chose nous ne debvons tant nous accom-
moder à nos humeurs, qu'en celle là. La reputation ne touche
pas une telle entreprinse; c'est folie d'y avoir respect. Le vivre,
c'est servir, si la liberté de mourir en est à dire. Le commun
train de la guarison se conduit aux despens de la vie : on nous
incise, on nous cautere, on nous destrenche les membres, on
nous soustraict l'aliment et le sang; un pas plus outre, nous
voylà guaris tout à fait. Pourquoyn'est la veine du gosier
autant à nostre commandement que la mediane 1 ? Aux plus
fortes maladies, les plus forts remedes. Servius le grammairien,
ayant la goutte, n'y trouva meilleur conseil que de s'appliquer
du poison à tuer ses jambes : qu'elles feussent podagriques à
leur poste, pourveu qu'elles feussent insensibles. Dieu nous
donne assez de congé, quand il nous met en tel estat que le vivre
est pire que le mourir. C'est foiblesse de ceder aux mauxx, mais
cest folie de les nourrir. Les stoïciens disent que c'est vivre conve-
nablement à nature, pour le sage, de se despartir de la vie,
encores qu'il soit en plein heur, s'il le fait opportunement; et
au fol, de maintenir sa vie, encore qu'il soit miserable, pourveu
que soit en la plus grande part des choses qu'ils disent estre
selon nature. Comme je n'offense les loix qui sont faictes contre
les larrons, quand j'emporte le mien, et que je coupe ma
bourse; ni des boutefeux, quand je brusle mon bois : aussi ne
suis je tenu aux loix faictes contre les meurtriers, pour m'estre
osté ma vie. Hegesias disoit, que comme la condition de la
vie, aussi la condition de la mort debvoit despendre de nostre
eslection. Et Diogenes, renconyant le philosophe Speusippus
affligé de longue hydropisie, se faisant porter en lictiere, qui luy
escriva : « Le bon salut ! Diogenes; » « A toy, point de salut, res-
pondict il, qui souffres le vivre, estant en tel estat. » De vray,
qu'elle temps aprez, Speusippus se feit mourir, ennuyé d'une
si penible condition de vie.

Mais cecy ne s'en va pas sans contraste : car plusieurs tien-
nent, Que nous ne pouvons abandonner cette garnison du
monde, sans le commandement expres de celuy qui nous y a
mis; et Que c'est à Dieu, qui nous a icy envoyez, non pour nous
seulement, ouy bien pour sa gloire, et service d'aultruy, de nous
donner congé quand il lui plaira, non à nous de le prendre :
Que nous ne sommes pas nayz pour nous, ains aussi pour nostre
païs : Les loix nous redemandent compte de nous pour leur
interest, et ont action d'homicide contre nous; aultrment,

1. Veine du pli du coude. E. J.
comme déserteurs de nostre charge, nous sommes punis en l'autre monde :

Proxima deinde tenent mañi loca, qui sibi letum
Insontes pepepere manu, luctemque perosi
Projececre animas 1 :

Il y a bien plus de constance à user la chaisne qui nous tient, qu'à la rompre, et plus d'espreuve de fermeté en Regulus qu'en Caton ; c'est l'indiscrétion et l'impatience qui nous haste le pas. Nuls accidents ne font tourner le dos à la vivve vertu ; elle cherche les maux et la douleur comme son aliment; les menaces des tyrans, les ghenennes et les bourreaux, l'animent et la vivissent ;

Duris ut ilex tonsa bipennibus
Nigræ feraci frondis in Algido,
Per damna, per caedes, ab ipso
Ducit opes, animunque ferro 2 :

et comme dict l'autre,

Non est, ut putas, virtus, pater
Timere vitam; sed malis ingentiibus
Obstare, nec se vertere, ac retro dare 3.

Rebus in adversis facile est contemnere mortem,
Fortius ille facit, qui miser esse potest 4.

Ce'est le rooUe de la couraidei non de la vertu, de s'aller tapir dans un creux, souDs une tumbe massive, pour éviter les coups de la fortune ; la vertu ne rompt son chemin ny son train, pour orage qu'il fasse :

Si fractus illabatur orbis,
Impavidum ferient ruinas 5.

Le plus communement, la fuite d'aultres inconvenientes nous

1. Plus loin, on voit accablés de tristesse les malheureux qui ont tranché, par une mort volontaire, des jours jusque alors innocents, et qui, détestant la lumière, ont rejeté le fardeau de la vie. VîRôLE, En., VI, 434.
2. Tel le chêne, dans les noires forêts de l'Algide, se fortifie sous les coups redoubés de la hache ; ses pertes, ses blessures, le fer même qui le frappe, lui donnent une nouvelle vigueur. HôracE, Od., IV, 4, 57.
3. La vertu, mon père, ne consiste pas, comme vous le pensez, à craindre la vie, mais à ne pas fuir honteusement, à faire face à l'adversité. SÈNÈQUE, Thébaïde, acte I, v. 190.
4. Dans l'adversité, il est facile de mépriser la mort : il a bien plus de courage, celui qui sait être malheureux. MÂRTIAL, XI, 56, 15.
5. Que l'univers brisé s'écroule ; les ruines le frapperont sans l'effrayer. HôracE, Od., III, 3, 7.
poussé à cettuy cy; voire quelquesfois la fuite de la mort fait que nous y courons :

Hic, rogo, non furor est, ne moriare, mori 1 ?

comme ceulx qui, de peur du precipice, s’y lancent eulx mes-
mes :

Multos in summa pericula misit
Venturi timor ipse mali : fortissimus ille est,
Qui promptus metuenda pati, si cominus instent,
Et differre potest2.

Usque adeo, mortis formidine, vita
Percipit humanos odium, lucisque videnda,
Ut sibi consciscant mœrenti pectore letum,
Obliti fontem curarum hunc esse timorem3.

Platon, en ses Loix, ordonne sepulture ignominieuse à ceîuy
qui a privé son plus proche et plus amy, sçavoir est soy
mesme, de la vie et du cours des destinees, non contrainct par juge-
ment public, ny par quelque triste et inevitable accident de la
fortune, ny par une honte insupportable, mais par lascheté et
foiblesse d’une ame craintive. Et l’opinion qui desdaigne nostre
vie, elle est ridicule; car enfin c’est nostre estre, c’est nostre
tout. Les choses qui ont un estre plus noble et plus riche peu-
vent accuser le nostre; mais c’est contre nature que nous nous
mesprisons, et mettons nous mesmes à nonchaloir; c’est une
maladie particuliere, et qui ne se veoid en aucune aultre
creature, de se haîr et desdaigner. C’est de pareille vanité que
nous desirons estre aultre chose que ce que nous sommes: le
fruit d’un tel desir ne nous touche pas, d’autant qu’il se con-
tredit et s’empesche en soy. Celuy qui desire d’estre faict, d’un
homme, ange, il ne faict rien pour luy; il n’en vauldroit de
rien mieulx: car n’estant plus, qui se resjouira et ressentira de
cet amendement pour luy?

Debet enim, misere cui forte, ægreque futurum est,
Ipse quoque esse in eo tum tempore, quum male possit
Accidere 4.

1. Dites-moi, je vous prie, mourir de peur de mourir, n’est-ce pas folie ! Mar
2. Vidal, II, 80, 2.

2. La crainte même du péril fait souvent qu’on se hâte de s’y précipiter. L’homme
courageux est celui qui brave le danger s’il la faut, et qui l’évit e s’il est possible.
Lucain, VII, 104.

3. La crainte de la mort inspire souvent aux hommes un tel dégoût de la vie,
qu’ils tournent contre eux-mêmes des mains désespérées, oubliant que la crainte
de la mort étoit l’unique source de leurs peines. Lucrèce, III, 79.

4. On n’a rien à craindre du malheur, si l’on n’existe plus dans le temps où il
pourroit arriver. Lucrèce, III, 874.
La securité, l'indolence, l'impassibilité, la privation des maux de cette vie, que nous achetons au prix de la mort, ne nous apporte aucune commodité : pour neant evite la guerre, celuy qui ne peult jouir de la paix; et pour neant fuit la peine, qui n'a de quoy savourer le repos.

Entre ceux du premier avis, il y a eu grand double sur cecy, Quelles occasions sont assez justes pour faire entrer un homme en ce party de se tuer? ils appellent cela, εὐλογητὸν ἔξοργύν 1. Car, quoyqu'ils disent qu'il fault souvent mourir pour causes legieres, puisque celles qui nous tiennent en vie ne sont gueres fortes, si y faust il quelque mesure. Il y a des humeurs fantastiques et sans discours qui ont poulssé, non des hommes particuliers seulement, mais des peuples, à se desfaire : j'en ay allégué par cy devant des exemples; et nous lisons en outre des vierges milesiennes, que, par une conspiration furieuse, elles se pendoient les unes aprez les aultres; jusques à ce que le magistrat y pourveust, ordonnant que celles qui se trouvieroient ainsi pendues feussent traissées du mesme licol toutes nues par la ville. Quand Threicion presche Cleomenes de se tuer pour le mauvais estat de ses affaires, et, ayant fuy la mort plus honorable en la battaille qu'il venoit de perdre, d'accepter cette aultre qui luy est seconde en honneur, et ne donner point de loisir aux victorieux de luy faire souffrir ou une mort ou une vie honteuse; Cleomenes, d'un courage lacedemonien et stoïcque, refuse ce conseil, comme lasche et esfemine : « C'est une recepte, dict il, qui ne me peult jamais manquer, et de laquelle il ne se fault pas servir tant qu'il y a un doigt d'esperance de reste; que le vivre est quelquesfois constance et vailance; qu'il veult que sa mort mesme serve à son païs, et en veult faire un acte d'honneur et de vertu. » Threicion se creut dez lors, et se tua. Cleomenes en feit aussi autant depuis, mais ce feut aprez avoir essayé le dernier poinct de la fortune. Tous les inconvénients ne valent pas qu'on veuille mourir pour les eviter : et puis, y ayant tant de soubdains changements aux choses humaines, il est malayse à juger à quel poinct nous sommes justement au bout de nostre esperance :

Sperat et in saeva victus gladiator arena,
Sit licet infesto pollice turba minax 4.

Toutes choses, disoit un mot ancien, sont esperables à un

1. ἔξοργύν, sortie raisonnable. C'était l'expression des stoïciens.
2. Renversé sur l'arène, le gladiateur vaincu espère encore, quoique, par le signe ordinaire, le peuple ordonne qu'il meure. PENTAGIUS, de Spe. ap. Virg. Cataleia, ad. Scaligerus, p. 223. C.

1. 1 10
homme, pendant qu'il vit. « Ouy, mais, respond Seneca, pour-
quoy auray je plutost en ta teste cela, Que la fortune peult
toutes choses pour celuy qui est vivant; que cecy, Que fortune
ne peult rien sur celuy qui scait mourir? » On veoid Josephe
engagé en un si apparent dangier et si prochain, tout un peuple
s'estant eslevé contre luy, que par discours il n'y pouvoit avoir
aucune ressource; toutesfois estant, comme il dict, conseillé
sur ce point, par un de ses amis, de se desfaire, bien luy servit
de s'opiniaster encore en l'esperance; car la fortune con-
tourna, oultre toute raison humaine, cet accident, si bien qu'il
s'en veid delivré sans aulcun inconvenient. Et Cassius et Brutus,
au contraire, acherèrent de perdre les reliques de la romaine
liberté, de laquelle ils estoient protecteurs, par la precipitation
et temerité de quoy ils se tuerent avant le temps et l'occasion.
A la journée de Serisolles, monsieur d'Anguien essaya deux fois
de se donner de l'espee dans la gorge, desesperé de la fortune
du combat, qui se porta mal en l'endroict où il estoit; et cuya
par precipitation se priver de la jouissance d'une si belle vic-
toire. J'ai veu cent lievres se sauver soubs les dents des levriers.
Aliquis carnifici suo superstes fuit 1.

Multa dies, variusque labor mutabilis avi
Rettulit in melins; multos alterna revisens
Lusit, et in solido rursus fortuna locavit 2.

Pline dict qu'il n'y a que trois sortes de maladies pour les-
quelles eviter on ayt droit de se tuer; la plus aspre de toutes,
c'est la pierre à la vessie, quand l'urine en est retenue: Se-
nance, celles seulement qui esbranlent pour longtemps les
offices de l'ame. Pour eviter une pire mort, il y en a qui sont
d'advis de la prendre à leur poste. Democritus, chef des Æto-
liens, mené prisonnier à Rome, trouva moyen, de nüict,
d'eschapper; mais, suyvi par ses gardes, avant que se laisser
reprendre, il se donna de l'espee au travers du corps. Antinoë
et Theodotus, leur ville d'Epire reduicte à l'extremité par les
Romains, feurent d'advis au peuple de se tuer tous: mais le
conseil de se rendre plutost ayant gaigné, ils allèrent chercher
la mort, se ruants sur les ennemis en intention de frapper, non
de se couvrir. L'isle de Goze 3 forcee par les Turcs il y a quel-
ques années, un Sicilien, qui avoit deux belles filles pretes à

1. Tel a survenu à son bourreau, Sénéque, Epist. 13.
2. Les temps, les événements divers, ont souvent amené des changements heu-
reux; capricieuse dans ses jeux, la fortune abaisse souvent les hommes pour les
relever avec plus d'éclat. Virgile, En., XI, 425.
3. Petite ile à l'occident de celle de Malte, dont elle n'est pas fort éloignée. C.
marier, les tua de sa main, et leur mere aprez, qui accourut à leur mort : cela fait, sortant en rue avecques une arbalette et une harquebuse, de deux coups il en tua les deux premiers Turcs qui s'approchèrent de sa porte, et puis, mettant l'espee au poing, s'alla mesler furieusement, où il feut soudain enveloppé et mis en pieces, se sauvant ainsi du servage aprez en avoir délivré les siens. Les femmes juifves, aprez avoir fait circoncire leurs enfants, s'alioient precipiter quand et eulx, fuyant la cruauté d'Antiochus. On m'a conté qu'un prisonnier de qualité estant en nos conciergeries, ses parents, advertis qu'il seroit certaine-ment condamné, pour éviter la honte de telle mort, apostèrent un presbtre pour luy dire que le souverain remede de sa deli-vrance estoit, qu'il se recommandast à tel sainct avec tel et tel veu, et qu'il feust huit jours sans prendre aucun aliment, quelque desfaillance et foiblesse qu'il sentist en soy. Il l'en creut, et par ce moyen se desfieit, sans y penser, de sa vie et du dangier. Scribonia, conseillant Libo, son nepveu, de se tuer, plutost que d'attendre la main de la justice, luy disoit que c'estoit proprement faire l'affaire d'aultruy, que de conserver sa vie pour la remettre entre les mains de ceulx qui la vien-droient chercher trois ou quatre jours aprez; et que c'estoit servir ses ennemis, de garder son sang pour leur en faire curee.

Il se lit dans la Bible, que Nicanor, persecuteur de la loy de Dieu, ayant envoyé ses satellites pour saisir le bon vieillard Razias, surnommé, pour l'honneur de sa vertu, le pere aux Juifs; comme ce bon homme n'y veit plus d'ordre, sa porte bruslee, ses ennemis prests à le saisir, choisissant de mourir generueusement plutost que de venir entre les mains des mes-chants, et de se laisser mastiner contre l'honneur de son reng, il se frappa de son espee : mais le coup, pour la haste, n'ayant pas esté bien assené, il courut se precipiter du hault d'un mur au travers de la troupe, laquelle, s'escartant et luy faisant place, il cheut droictement sur la teste : ce neantmoins, se sentant encore quelque reste de vie, il r'alluma son courage, et, s'esle-vant en pied, tout ensanglanté et chargé de coups, et faulsant la presse, donna jusques à certain rochier coupé et precipiteux, où, n'en pouvant plus, il print par l'une de ses plaies à deux mains ses entraillés, les deshirant et froissant, et les jecta à travers les poursuyvants, appellant sur eulx et attestant la vengeance divine.

Des violences qui se font à la conscience, la plus à éviter, à mon advis, c'est celle qui se fait à la chasteté des femmes, d'autant qu'il y a quelque plaisir corporel naturellement meslé parmy; et, à cette cause, le dissentiment n'y peut estre assez
entier, et semble que la force soit meslée à quelque volonté. L'histoire ecclésiastique a en reverence plusieurs tels exemples de personnes devotes, qui appellerent la mort à garant contre les outrages que les tyrans preparoient à leur religion et conscience. Pelagia et Sophronia, toutes deux canonisées, celle-la se precipita dans la riviere avecques sa mere et ses soeurs, pour eviter la force de quelques soldats; et cette cy se tua aussi pour eviter la force de Maxentius l'empereur.

Il nous sera à l'adventure honorable aux siecles advenir, qu'un sachant auceur de ce temps, et notamment parisien, se mette en peine de persuader aux dames de nostre siege de prendre plutost tout aultre party, que d'entrer en l'horrible conseil d'un tel desespoir. Je suis marry qu'il n'a scceu, pour mesler à ces contes, le bon mot que j'apprius à Toulouse, d'une femme passee par les mains de quelques soldats : « Dieu soit loué ! disoit elle, qu'au moins une fois en ma vie je m'en suis saoulee sans peché ! » A la verité, ces cruautez ne sont pas dignes de la doulceur francoise. Aussi, Dieu mercy, nostre air s'en veoid infiniment purgé depuis ce bon advertisement. Suffit qu'elles dient « Nenny, » en le faisant, suivant la regle du bon Marot.

L'histoire est toute pleine de ceulx qui, en mille façons, ont changé à la mort une vie peineuse. Lucius Aruntius se tua, « pour, disoit il, fuyr et l'advenir et le passé. » Granius Silvanus et Statius Proximus, aprez estre pardonnes par Neron, se teurent; ou pour ne vivre de la grace d'un si meschant homme, ou pour n'estre en peine une aultre fois d'uu second pardon, veu sa facilite aux souspeçons et accusations à l'encontre des gents de bien. Spargapizez, fils de la royne Tomyris, prisonnier de guerre de Cyrus, employa à se tuer la premiere faveur que Cyrus luy feit de le faire destacher, n'ayant pretendu aultre fruict de sa liberté que de venger sur soy la honte de sa prinse. Bogoiz, gouverneur en Eione de la part du roy Xerxes, assiégé par l'armee des Atheniens, soubs la conduite de Cimon, refusa la composition de s'en retourner seurement en Asie à tout sa chevance, impatient de survivre à la perte de ce que son maistre luy avoit donné en garde; et, aprez avoir desfendu jusqu'à l'extremité sa ville, n'y restant plus que manger, jecta premie-rement en la riviere de Strymon tout l'or et tout ce de quoy il luy sembla l'ennemy pouvoir faire plus de butin; et puis, ayant ordonné d'allumer un grand buchier, et d'esgosiller femmes, enfants, concubines et serviteurs, les met dans le feu, et puis soy mesme.

Ninachetuen, seigneur indois, ayant senty le premier vent...
de la deliberation du vice roy portugais de le deposseder, sans aucune cause apparente, de la charge qu'il avoit en Malaca, pour la donner au roy de Campar, print à part soy cette resolution: il feit dresser un eschafaule plus long que large, appuye sur des colonnes, royalement tapisse et orné de fleurs et de parfums en abondance; et puis, s'estant vestu d'une robe de drap d'or, chargee de quantite de pierrières de hault prix, sortit en rue, et par des degrez monta sur l'eschafaule, en un coing duquel il y avoit un buchier de bois aromatiques allume. Le monde accourut veoir à quelle fin ces preparatis inaccoustummez: Ninachetuen remontra, d'un visage hardy et mal content, l'obligation que la nation portugaloise luy avoit; combien Fidelement il avoit versé en sa charge; qu'ayant si souvent teesmoigné pour aultruy, les armes en main, que l'honneur luy estoit de beaucoup plus cher que la vie, il n'estoit pas pour en abandonner le soing pour soy mesme; que la fortune luy refusant tout moyen de s'opposer à l'injure qu'on luy vouloit faire, son courage au moins luy ordonnoit de s'en oster le sentiment, et de ne servir de fable au peuple, et de triomphä ä des personnes qui valoient moins que luy: ce disant, il se jecta dans le feu.

Sextilia, femme de Scaurus, et Paxea, femme de Labeo, pour encourager leurs maris à eviter les dangiers qui les pressoient, ausques elles n'avoient part que par l'interest de l'affection conjugale, engagerent volontairement la vie, pour leur servir, en cette extreme necessité, d'exemple et de compaignie. Ce qu'elles firent pour leurs maris, Cocceius Nerva le feit pour sa patrie, moins utilement, mais de pareil amour: ce grand jurisconsulte, fleurissant en santé, en richesses, en reputation, en credit prez de l'empereur, n'eut autrle cause de se tuer, que la compassion du miserable estat de la chose publique romaine. Il ne se peult rien adjouster à la delicatesses de la mort de la femme de Fulvius, familier d'Auguste: Auguste, ayant descouvert qu'il avoit esventé un secret important qu'il luy avoit fie, un matin qu'il le veint veoir, luy en feit une maigre mine: il s'en retourne au logis plein de desespoir, et dict tout piteusement à sa femme, qu'estant tumbe en ce malheur, il estoit resolu de se tuer: elle tout franchement: « Tu ne feras que raison, veu qu'ayant assez souvent experimenté l'incontinence de ma langue, tu ne t'en es point donne de garde: mais laisse, que je me tue la premiere: » et, sans aultrement marchander, se donna d'une espee dans le corps. Vibius Virius, desesperé du salut de sa ville, assiegee par les Romains, et de leur misericorde, en la derniere deliberation de leur senat,
aprez plusieurs remontrances employées à cette fin, concluent que le plus beau estoit d'eschapper à la fortune par leurs propres mains; les ennemis les auroient en honneur, et Hannibal sentiroit de combien fideles amis il auroit abandonnés: conviant ceulx qui approuveroient son avis, d'aller prendre un bon souper qu'on avoit dressé chez luy, où, aprez avoir fait bonne chere, ils boiroient ensemble de ce qu'on luy présente-roit; bruvage qui delivrera nos corps des tormentes, nos ames des injures, nos yeulx et nos aureilles du sentiment de tant de vilains maux que les vaincus ont à souffrir des vainqueurs trescruels et offensez: J'ay, disoit il, mis ordre qu'il y aura personnes propres à nous jeter dans un buchier au devant de mon huis, quand nous serons expirez. Assez de gens approu-verent cette haute resolution; peu l'imiterent: vingt et sept senateurs le suyvirent; et, aprez avoir essayé d'estouffer dans le vin cette fascheuse pensee, firent leur repas par ce mortel mets; et s'entre embrassants, aprez avoir en commun deplore le malheur de leur pais, les uns se retirèrent en leurs maisons, les aultres s'arresterent pour estre enterrez dans le feu de Vibius avec luy: et eurent tous la mort si longue, la vapeur du vin ayant occupez les veines et retardant l'effect du poison, qu'aulcuns feurent à une heure prez de voir les ennemis dans Capoue, qui feut emportée le lendemain, et d'encourir les miseres qu'ils avoient si cherement fuy. Taurea Jubellius, un aultr citoyen de là, le consul Fulvius retournant de cette honteuse boucherie qu'il avoit faict de deux cent vingt cinq senateurs, le rappella fierement par son nom, et l'ayant arresté: « Commande, feit il, qu'on me massacre aussi aprez tant d'aultres, à fin que tu te puisses vanter d'avoir tué un beau-coup plus vaillant homme que toy. » Fulvius, le desdaignant comme insensé, aussi que sur l'heure il venoit de recevoir lettres de Rome, contraires à l'inhumanité de son execution, qui luy lioient les mains; Jubellius continuait: « Puisque, mon pais prins, mes amis morts, et ayant occis de ma main ma femme et mes enfants pour les soustraire à la desolation de cette ruine, il m'est interdit de mourir de la mort de mes concitoyens, empruntons de la vertu la vengeance de cette vie odieuse: » et tirant un glaive qu'il avoit caché, s'en donna au travers la poictrine, tumbant renversé, et mourant aux pieds du consul.

Alexandre assiegeoit une ville aux Indes; ceulx de dedans, se trouvants pressez, se resolurent vigoureusement à le priver du plaisir de cette victoire, et s'embraseroient universellement tous quand et leur ville, en despit de son humanité: nouvelle
guerre; les ennemis combattoient pour les sauver, eulx pour
se perdre, et faisoient, pour garantir leur mort, toutes les
choses qu'on faict pour garantir sa vie.

Astapla, ville d'Espaigne, se trouvant foible de murs et de
defenses pour sousténir les Romains, les habitants feirent un
amas de leurs richesses et meubles en la place; et, ayants
renégé au dessus de ce monceau les femmes et les enfants, et
l'ayant entouré de bois et matiere propre à prendre feu soub-
dainement, et laissé cinquante jeunes hommes d'entre eulx
pour l'execution de leur resolution, feirent une sortie où, suy-
vant leur vœu, à faulte de pouvoir vaincre, ils se feirent touts
tuer. Les cinquante, aprez avoir massacré touteame vivante
esparse par leur ville, et mis le feu en ce monceau, s'y lancerent
aussi, fluissants leur genereuse liberté en un estat insensible,
plustost que douloureux et honteux, et montrants aux ennemis
que, si fortune l'eust voulu, ils eussent eu aussi bien le courage
de leur oster la victoire, comme ils avoient eu de la leur rendre
et frustratoire et hideuse, voire et mortelle à ceux qui, amorez
par la lueur de l'or coulant en cette flamme, s'en estants ap-
prochez en bon nombre, y feurent suffloquez et bruslez, le re-
culer leur estant interdict par la foule qui les suyvoit.

Les Abydeens, pressez par Philippus, se resolurent de mes-
mes : mais, estants prins de trop court, le roy, ayant horreur
de voir la precipitation temeraire de cette execution (les thres-
sors et les meubles, qu'ils avoient diversement condemnez au
feu et au naufrage, saisis), retirant ses soldats, leur conceda
trois jours à se tuer avecques plus d'ordre et plus à l'ayse; les-
quels ils remplirent de sang et de meurtre au delà de toute
hostile cruauté, et ne s'en sauva une seule personne qui eust
pouvoir sur soy. Il y a infinis exemples de pareilles conclusions
populaires, qui semblent plus aspres d'autant que l'effect en
est plus universel : elles le sont moins, que separees; ce que le
discours ne feroit en chascun, il le faict en tout; l'ardeur de
la societé ravissant les particuliers jugements.

Les condamnez qui attendoient l'execution, du temps de
Tibere, perdoient leurs biens, et estoient privez de sepulture :
ceux qui l'anticipoient, en se tuant eulx mesmes, estoient en-
terrez, et pouvoient faire testament.

Mais on desire aussi quelquesfois la mort pour l'esperance
d'un plus grand bien : « Je desire, dict saint Paul, estre dis-
soult, pour estre avecques Jesus Christ : » et « Qui me des-
prendra de ces liens? » Cleombrotus Ambraciota, ayant leu
le Phædon de Platon, entra en si grand appetit de la vie adve-
nir, que, sans aultre occasion, il s'alla precipiter en la mer.
Par où il appert combien improprement nous appelions Desespoir cette dissolution volontaire, à laquelle la chaleur de l'espoir nous porte souvent, et souvent une tranquille et rassise inclination de jugement. Jacques du Chastel, évêque de Soissons, au voyage d'oultermer que feit saint Louis, voyant le roy et toute l'armée en train de revenir en France, laissant les affaires de la religion imperfectes, print resolution de s'en aller plus tost en Paradis; et, ayant dict adieu à ses amis, donna seul, à la vue d'un chacun, dans l'armée des ennemis, où il feut mis en pieces. En certain royame de ces nouvelles terres, au jour d'une solenne procession, auquel l'idole qu'ils adorent est promenee en public sur un char de merveilleuse grandeur; oultre ce qu'il se veoid plusieurs se detaillants les morceaux de leur chair vive à uy offrir, il s'en veoid nombre d'autrues, se prospereux enmy la place, qui se font mouldre et briser sous les roues pour en acquerir, aprez leur mort, veneration de saincteté qui leur est rendue. La mort de cet evesque, les armes au poing, a de la generosite plus, et moins de sentiment, l'ardeur du combat en amusant une partie.

Il y a des polices qui se sont mesleees de regler la justice et opportunite des morts volontaires. En nostre Marseille il se gardoit, au temps passe, du venin preparé à tout de la cigué, aux despens publics, pour ceulx qui vouldroient haster leurs jours; ayant premierement apprové aux six cents, qui estoit leur senat, les raisons de leur entreprisne : et n'estoit loisible, aultrement que par congé du magistrat et par occasions legitimes, de mettre la main sur soy. Cette loy estoit encore ailleurs.

Sextus Pompeius, allant en Asie, passa par l'isle de Cea de Negrepont: il adveint, de fortune, pendant qu'il y estoit, comme nous l'apprend l'un de ceulx de sa compagnie, qu'une femme de grande auctorité, ayant rendu compte à ses citoyens pourquoi elle estoit resolue de finir sa vie, pria Pompeius d'assister à sa mort, pour la rendre plus honorable: cequ'il feit; et, ayant longtemps essayé pour neant, à force d'eloquence, qui luy estoit merveilleusement à main, et de persuasion, de la destouner de ce desseing, souffrit enfin qu'elle se contentast. Elle avoit passé quatre vingts dix ans en tresheureux estat d'esprit et de corps; mais, lors couchée sur son lict meulx paré que de costume, et appuyee sur le coude: « Les dieux, dict elle, Sextus Pompeius, et plustost ceulx que je laisse que ceulx que je voyis trouver, te sçachent gré de quoy tu n'as desaigné d'es tre et conseiller de ma vie, et tesmoing de ma mort! De ma part, ayant tousjours essayé le favorable visage de fortune, de
peur que l'envie de trop vivre ne m'en face veoir un contraire, je m'en voys d'une heureuse fin donner congé aux rests de mon ame, laissant de moy deux filles et une legion de nepveux. » Cela fait, ayant presché et exhorté les siens à l'union et à la paix, leur ayant desparty ses biens, et recommandé les dieux domestiques à sa fille ainsée, elle print d'une main assurée la coupe où estoit le venin, et ayant fait ses vœux à Mercure, et les prieres de la conduire en quelque heureux siege en l'autre monde, avala brusquement ce mortel bruvage. Or entreteint elle la compagnie du progres de son operation, et comme les parties de son corps se sentoient saisies de froid l'une aprez l'autre; jusques à ce qu'ayant dict enfin qu'il arrivoit au cœur et aux entraillés, elle appella ses filles pour luy faire le dernier offre et luy clorle les yeulx.

Pline recite de certaine nation hyperboree, qu'en icelle, pour la doulce temperature de l'air, les vies ne se finissent communément que par la propre volonté des habitants; mais qu'estants las et saouls de vivre, ils ont en coutume, au bout d'un long aage, aprez avoir fait bonne chere, se precipiter en la mer, du haault d'un certain rochier destine à ce service. La douleur et une pire mort me semblent les plus excusables incitations.

CHAPITRE IV.

A DEMAIN LES AFFAIRES.

Je donne avecques raison, ce me semble, la palme à Jacques Amyot sur tous nos escrivains francois, non seulement pour la naïfveté et pureté du langage, en quoy il surpasse tous autrres, ny pour la constance d'un si long travail, ny pour la profondeur de son sçavoir, ayant peu developper si heureusement un aucteur si espineux et ferré (car on m'en dira ce qu'on vouldra, je n'entends rien au grec, mais je veois un sens si bien joint et entretenu par tout en sa traduction, que, ou il a certainement entendu l'imagination vraye de l'aucteur, ou ayant, par longue conversation, planté vivement dans son ame une generale idee de celle de Plutarque, il ne luy a au moins rien presté qui le desmente ou qui le desdie); mais, sur tout, je luy suis bon gre d'avoir sceu trier et choisir un livre si digne et si a propos, pour en faire present à son païs. Nous autrres ignorants estions perdus, si ce livre ne nous eust relevé du bourbier: sa mercy, nous osons à cett' heure et parler et escire; les dames en regentent les maistres d'eschole; c'est nostre breviaire. Si ce
bon homme vit, je luy resigne Xenophon, pour en faire autant : c'est une occupation plus aysee, et d'autant plus propre à sa vieillesse ; et puis, je ne sciais comment il me semble, quoyqu'il se desmesle bien brusquement et nettement d'un mauvais pas, que toutesfois son style est plus chez soy, quand il n'est pas pressé et qu'il roule à son ayse.

J'estois à cett' heure sur ce passage où Plutarque dict de soy mesme, que Rusticus, assistant à une sienne declamation à Rome, y receut un pacquet de la part de l'empereur, et temporis de l'ouvir jusques à ce que tout feust faict : en quoy, dict il, toute l'assistance loua singulierement la gravité de ce personnage. De vray, estant sur le propos de la curiosité, et de cette passion avide et gourmande de nouvelles, qui nous faict, avecques tant d'indiscretion et d'impatience, abandonner toutes choses pour entretenir un nouveau venu, et perdre tout respect et contenance pour crocheter soubdain, où que nous soyens, les lettres qu'on nous apporte, il a eu raison de louer la gravité de Rusticus; et pouvoit encore: y joindre la louange de sa civilité et courtoisie, de n'avoir voulu interrompre le cours de sa declamation. Mais je foys double qu'on le peust louer de prudence ; car recevant à l'improveu lettres, et notamment d'un empereur, il pouvoit bien advenir que le differer à les lire eu esté d'un grand prejudice. Le vice contraire à la curiosité, c'est la nonchalance, vers laquelle je penche evidemment de ma complexion, et en laquelle j'ay veu plusieurs hommes si extreme, que, trois ou quatre jours aprez, on retrouvoit encore en leur pochette les lettres toutes closes qu'on leur avoit envoyees.

Je n'en ouvris jamais, non seulement de celles qu'on m'eust commises, mais de celles mesmes que la fortune m'eust fait passer par les mains; et foys conscience si mes yeulx desro-bent, par mesgarde, quelque cognoissance des lettres d'importance qu'il lit quand je suis à costé d'un grand. Jamais homme ne s'enquit moins et ne fueeta moins ez affaires d'aultruy.

Du temps de nos peres, monsieur de Boutieres cuida perdre Turin pour, estant en bonne compaignie à souper, avoir remis à lire un advertisement qu'on lui donnoit des trahisons qui se dresseoient contre cette ville, où il commandoit. Et ce mesme Plutarque m'a apprins que Julius Cesar se feust sauvé, si, allant au senat le jour qu'il y feut tué par les conjurez, il eust leu un memoire qu'on luy presenta; et faict aussi le conte d'Archias, tyran de Thebes, que, le soir, avant l'exection de l'entreprinse que Pelopidas avoit faict de le tuer pour remeatre son pais en liberté, il luy feut escript par un autrue Archias, Athenien, de
poinct en poinct, ce qu’on luy preparoit; et que ce pacquet luy ayant esté rendu pendant son souper, il remeit à l’ouvrir, disant ce mot, qui depuis passa en proverbe en Grece: « A demain les affaires. »

Un sage homme peult à mon opinion, pour l’interest d’aultruy, comme pour ne rompre indecemment compagnie, ainsi que Rusticus, ou pour ne discontinuer un aultrre affaire d’importance, remettre à entendre ce qu’on luy apporte de nouveau; mais, pour son interest ou plaisir particulier, mesme s’il est homme ayant charge publique, pour ne rompre son disncr, voire ny son sommeil, il est inexcusable de le faire. Et anciennement estoit à Rome la place consulaire, qu’ils appelloient la plus honnorable à table, pour estre plus à délivre, et plus accessible à ceulx qui surviendroient pour entretenir celuy qui y seroit assis: tesmoignage que, pour estre à table, ils ne se despartoient pas de l’entremise d’aultres affaires et survenances. Mais, quand tout est dict, il est maylasyé ez actions humaines de donner règle si juste par discours de raison, que la fortune n’y maintienne son droict.

CHAPITRE V

DE LA CONSCIENCE.

Voyageant un jour, mon frère sieur de La Brousse et moy durant nos guerres civiles, nous rencontrasmes un gentilhomme de bonne façon. Il estoit du party contraire au nostre; mais je n’en scavois rien, car il se contrefaisoit aultre: et le pis de ces guerres, c’est que les chartes sont si meslees, vostre ennemy n’estant distingué d’avecques vous d’aulcune marque apparente, ny de langage, ny de port, nourry en mesmes loix, mœurs et mesma air, qu’il est maylasyé d’y eviter confusion et desordre. Cela me faisoit craindre à moy mesme de rencontrer nos troupes en lieu où je ne feusse cogneu, pour n’estre en peine de dire mon nom, et de pis, à l’adventure, comme il m’estoit aultrefois advenu; car en un tel mescompte je perdis et hommes et chevaux, et m’y tua lon miserablement, entre aultres, un page, gentilhomme italien, que je nourrissois soigneusement, et feut esteincte en luy une tresbelle enfance et pleine de grande esperance. Mais cettuy cy en avoir une frayeur si esperdne, et je le veoyois si mort, à chasque rencontre d’hommes à cheval et passages de ville qui tesoient pour le roy, que je devinay enfin que c estoient alarmes que sa conscience lui donnoit. Il sembloit à ce pauvre homme qu’au travers de son
masque, et des croix de sa casaque, on iroit lire jusques dans son cœur ses secrètes intentions: tant est merveilleux l'effort de la conscience! Elle nous fait trahir, accuser et combattre nous mêmes, et, à faute de tesmoing estrangier, elle nous produit contre nous,

Occultum quatiens animo tortore flagellum.

Ce conte est en la bouche des enfants: Bessus, paeonien, reproché d'avoir de gayeté de cœur abattu un nid de moyneaux, et les avoir tuez, disoit avoir eu raison, parce que ces oysillons ne cessoient de l'accuser faussement du meurtre de son pere. Ce parricide, jusques alors, avoit esté occulte et incognoeu: mais les furies vengeresses de la conscience le feirent mettre hors à celuy même qui en debvoit porter la pénitence. Hésiode corrige le dire de Platon, « que la peine suit de bien prez le péché; » car il dit « qu'elle naist en l'instant et quand et quand le péché. » Quiconque attend la peine, illa souffre; et quiconque l'a meritée, l'attend. La meschanceté fabrique des torments contre soy:

Malum consilium, consultori pessimum:

comme la mouche guespe picque et offense aultruy, mais plus soy même; car elle y perd son aiguillon et sa force pour jamais,

Vitasque in vulnera ponunt.

Les cantharides ont en elles quelque partie qui sert contre leur poison de contrepoison, par une contrariété de nature; aussi à mesme qu'on prend le plaisir au vice, il s'engendre un desplaisir contraire en la conscience, qui nous tormente de plusieurs imaginations pénibles, veillants et dormants:

Quippe ubi se multi, per somnia sape loquentes,
Aut morbo delirantes, protraxe ferantur,
Et celata diu in medium peccata dedisse.

Apollodorus songeoit qu'il se voyoit escorcher par les Scythes, et puis bouillir dedans une marmite, et que son cœur murmuroit en disant: « Je te suis cause de tous ces maux. » Aul cune cachette ne sert aux meschants, disoit Epicurus, parce

2. Le mal retombe sur celui qui l'a médité. Apud A. Gellium, IV, 5.
3. Et laisse sa vie dans la blessure qu'elle a faite. Virgile, Géorg., IV, 238.
qu'ils ne se peuvent asseurer d'estre cachez, la conscience les descouvrent à eulx mesmes.

Prima est hæc ulîo, quod se
Judice nemo nocens absolvitur 1.

Comme elle nous remplit de crainte, aussi faict elle d'asseurance et de confiance; et je puis dire avoir marche en plusieurs hazards d'un pas bien plus ferme, en consideration de la secrette science que j'avois de ma volonte, et innocence de mes desseings :

Conscia mens nt cuique sua est, ita concipit intra
Pectora pro facto spemque, metumque suo 2.

Il y a mille exemples; il suffira d'en alleguer trois de mesme personnage. Scipion, estant un jour accuse devant le peuple romain d'une accusation importante, au lieu de s'excuser, ou de flatter ses juges: « Il vous siera bien, leur dict il, de vouloir entreprendre de juger de la teste de celui par le moyen duquel vous avez l'auctorité de juger de tout le monde! » Et une autre fois, pour toute response aux imputations que luy mettoit sus un tribun du peuple, au lieu de plaider sa cause: « Allons, dict il, mes citoyens, allons rendre graces aux dieux de la victoire qu'ils me donnerent contre les Carthaginois en pareil jour que cettuy cy; » et, se mettant à marcher devant, vers le temple, voylà toute l'assemblee et son accusateur mesme à sa suite. Et Petilus ayant esté suscitè par Caton pour luy demander compte de l'argent manié en la province d'Antioche, Scipion, estant venu au senat pour cet effect, produisit le livre de raisons, qu'il avoit dessoubs sa robbe, et dict que ce livre en contenoit au vray la recepte et la mise: mais, comme on le luy demanda pour le mettre au greffe, il le refusa, disant ne se vouloir pas faire cette honte à soy mesme; et de ses mains, en la la presence du senat, le deschira et meit en pieces. Je ne crois pas qu'une ame canterise sceust contrefaire une telle assurance. Il avoit le cœur trop gros de nature, et accoustumé à trop haute fortune, dict Tite Live, pour scavoir estre criminel, et se desmettre à la bassesse de defendir son innocence.

C'est une dangereuse invention que celle des gehennes, et semble que ce soit plutost un essay de patience que de vérité.

1. Le premier châtiment du coupable, c'est qu'il ne sauroit sa'bsoudre à son propre tribunal. Juvénal, Sat., XIII, 2.

2. Selon le témoignage que l'homme se rend à soi-même, il a le cœur rempli de grace ou d'espoirance. Ovide, Fast., 1, 485.
ESSAIS DE MONTAIGNE.

Et celuy qui les peult souffrir cache la verité, et celuy qui ne les peult souffrir: car, pourquoi la douleur me fera elle plutost confesser ce qui en est, qu'elle ne me forcerá de dire ce qui n'est pas? Et, au rebours, si celuy qui n'a pas fait ce de quoy on l'accuse, est assez patient pour supporter ces torment; pourquoi ne le sera celuy qui l'a fait, un si beau gueridon que de la vie luy estant proposé? Je pense que le fondement de cette invention vient de la consideration de l'effort de la conscience: car, au coupable, il semble qu'elle ayde à la torture pour luy faire confesser sa faute, et qu'elle l'affoiblisse; et de l'aультre part, qu'elle fortifie l'innocent contre la torture. Pour dire vray, c'est un moyen plein d'incertitude et de danger: que ne diroit on, que ne feroit on pour fuir à si griefves douleurs?

Eliam innocentes cogit mentiri dolor:

d'où il advient que celuy que le juge a gehenné, pour ne se faire mourir innocent, il le face mourir et innocent et gehenné. Mille et mille ont chargé leur teste de fausses confessions, entre lesquels je loge Philotas, considérant les circonstances du procéz qu'Alexandre lui feit, et le progrez de sa gehenne. Mais tant y a que c'est, dict on, le moins mal que l'humaine foiblesse ayt peu inventer: bien inhumainement pourtant, et bien inutilement, à mon avis.

Plusieurs nations, moins barbares en cela que la grecque et la romaine qui les appellent ainsi, estiment horrible et cruel de tortmenter et desrompre un homme, de la faute duquel vous estes encore en doute. Que peult il mais de vostre ignorance? Estes vous pas injuste, qui, pour ne le tuer sans occasion, luy faictes pis que le tuer? Qu'il soit ainsi, voyez combien de fois il ayme mieulx mourir sans raison, que de passer par cette information plus penible que le supplice, et qui souvent, par son aspreté, devance le supplice, et l'execute. Je ne sçais d'où je tiens ce conte, mais il rapporte exactement la conscience de nostre justice. Une femme de village accusoit devant un general d'armee, grand justicier, un soldat pour avoir arraché à ses petits enfants ce peu de bouillie qui luy restoit à les substanter, cette armee ayant tout ravage. De preuve, il n'y en avait point. Le general, aprez avoir sommé la femme de regarder bien à ce qu'elle disoit, d'autant qu'elle seroit coupable de son accusation, si elle mentoit; et elle persistant, il feit ouvrir le ventre au soldat, pour s'esclacier de la verité du faict: et la femme se trouva avoir raison. Condamnation instructive.

1. La douleur force à mentir ceux mêmes qui sont innocents. Sentences de Publius Syrus.
Il est malaisé que le discours et l'Instruction, encore que nostre creance s'y applique volontiers, soient assez puissantes pour nous acheminer jusques à l'action, si outre cela, nous n'exercçons et formons nostre ame par experience au train au-quel nous la voulons renger: aultrement, quand elle sera au propre des effecls, elle s'y trouvera sans double empeschee. Voylà pourquoy, parmy les philosophes, ceulx qui ont voulu attaindre à quelque plus grande excellence ne se sont pas contentez d'attendre à couvert et en repos les rigueurs de la fortune, de peur quelle ne les surprinst inexperimentez et nouvelles au combat; ains ils luy sont alléz au devant, et se sont jectez, à escient, à la preuve des difficultez: les uns en ont abandonné les richesses, pour s'exercer à une pauvreté volontaire; les aultres ont recherché le labeur et une austerité de vie penible, pour se durcir au mal et au travail; d'aultres se sont privez des parties du corps les plus chères, comme de la veue, et des membres propres à la generation, de peur que leur service, trop plaisant et trop mol, ne relaschast et n'attendrist la fermeté de leur ame.

Mais à mourir, qui est la plus grande besongne que nous ayons à faire, l'excitation ne nous y peult ayder. On se peult, par usage et par experience, fortifier contre les douleurs, la honte, l'indigence, et tels aultres accidents: mais, quant à la mort, nous ne la pouvons essayer qu'une fois; nous y sommes tous apprentis quand nous y venons.

Il s'est trouvé anciennement des hommes si excellents mesnagiers du temps, qu'ils ont essayé, en la mort mesme, de la gous-ter et savourer, et ont bandé leur esprit pour veoir que c'estoit de ce passage; toutesfois ils ne sont pas revenus nous en dire des nouvelles:

Nemo expergitus exstat,
Frigida quem semel est vitaï pausa sequuta.¹

Canius Julius, noble romain, de vertu et de fermeté singuliere, ayant esté condamné à la mort par ce maraud de Caligula; oultre plusieurs merveilleuses preuves qu'il donna de sa resolu- tion, comme il estoit sur le point de souffrir la main du bour-

¹. On ne se réveille jamais, dès qu'une fois on a senti le froid repos de la mort. Lucrèce, III, 942.
Jean, un philosophe, son ami, lui demanda : « Eh bien, Canius ! en quelle demarche est à cette heure votre âme ? que fait elle ? en quels pensements estes vous ? » « Je pensois, lui répondit-il, à me tenir prest et bandé de toute ma force, pour voir si, en cet instant de la mort, si court et si brief, je pourray appercevoir quelque deslogement de l'ame, et si elle aura quelque resséntiment de son yssue ; pour, si j'en apprains quelque chose, en revenir donner aprez, si je le puis, advertiissement à mes amis. » Cettuy ci philosophe, non seulement jusqu'à la mort, mais en la mort mesme. Quelle assurssance estoit ce, et quelle fierté de courage, de vouloir que sa mort luy servist de leçon, et avoir loixer de penser ailleurs en un si grand affaire !

Jus hoc animi mornientis habebat.

Il me semble toutesfois qu'il y a quelque façon de nous apprivoiser à elle, et de l'essayer aucunelement. Nous en pouvons avoir experience, sinon entière et parfaicte, au moins telle qu'elle ne soit pas inutile, et qui nous rende plus fortitez et assueriz : si nous ne la pouvons joindre, nous la pouvons approcher, nous la pouvons recognoistre ; et si nous ne donnois justhes à son fort, au moins verrons nous et en practiquerons les advenues. Ce n'est pas sans raison qu'on nous faict regarder à nostre sommeil mesme, pour la ressemblance qu'il a de la mort : combien facilement nous passons du veiller au dormir avecques combien peu d'interesst nous perdons la coignoseance de la lumiere et de nous ! A l'adventure pourroit sembler inutile et contre nature la faculté du sommeil, qui nous prive de toute action et de tout sentiment, n'estoit que par ce moyen nature nous instruict qu'elle nous a parcemment faitz pour mourir que pour vivre ; et, des la vie, nous presente l'éternel estat qu'elle nous garde aprez icelle, pour nous y accoustumer et nous en oster la crainte. Mais ceulx qui sont tumbez par quelque violent accident en defaillance de coeur, et qui y ont perdu tous sentiments, ceulx là, à mon advis, ont esté bien prez de voir son vray et naturel visage : car, quant à l'instant et au point du passage, il n'est pas à craindre qu'il porte avec ques soy aucun travail ou desplaisir, d'autant que nous ne pouvons avoir nul sentiment sans loisir ; nos souffrancez ont besoing de tems, qui est si court et si precipité en la mort, qu'il faut nécessairement qu'elle soit insensible. Ce sont les

1. Tant il exeçoit d'empire sur son Ame, à l'heure même de la mort ! Luçain, VIII 636.
approches que nous avons à craindre; et celles là peuvent tumbler en experience.

Plusieurs choses nous semblent plus grandes par imagination que par effect: j’ay passé une bonne partie de mon auge en une parfaicte et entiere santé; je dis non seulement entiere, mais encores alaigre etboullante; cet estat, plein de verdef et de feste, me faisoit trouver si horrible la consideration des maladies, que, quand je suis venu à les experimenter, j’ay trouvé leurs poinctures molles et lasches au prix de ma crainte. Voicy que j’espère tous les jours: suis je à couvert chauldement, dans une bonne salle, pendant qu’il se passe une nuit oreuse et tempestueuse, je m’estonne et m’aflige pour ceux qui sont lors en campaigne: y suis je moy mesme, je ne desire pas seulement d’estre ailleurs. Cela seul, d’estre tousjours enfermé dans une chambre, me sembolit insupportable: je feus incontinent dressé à y estre une semaine et un mois, plein d’esmotion, d’alteration et de foiblesse; et ay trouvé que, lors de ma santé, je plaignois les malades beaucoup plus que je ne me trouve à plaindre moy mesme, quand j’en suis; et que la force de mon apprehension encherissoit prez de moitié l’essence et verité de la chose. J’espère qu’il m’en adviendra de mesme de la mort, et qu’elle ne vaut pas la peine que je prends à tant d’apprest que je dresse, et tant de secours que j’appelle et assemble pour en soustinen l’effort. Mais, à toutes aventures, nous ne pouvons nous donner trop d’avantage.

Pendant nos troisiesmes troubles, ou deuxiesmes (il ne me souvient pas bien de cela), m’estant allé un jour promener à une lieue de chez moy, qui suis assis dans le moiau 1 de tout le trouble des guerres civiles de France; estimant estre en toute seureté, et si voisin de ma retraitcte, que je n’avois point besoing de meilleur equipage, j’avois prins un cheval bien ayssé, mais non gueres ferme. A mon retour, une occasion soubdaine s’estant presenteee de m’ayder de ce cheval à un service qui n’estoit pas bien de son usage, un de mes gents, grand et fort, monté sur un puissant roussin qui avoit une bouche desesperée, frais au démourant et vigoreux, pour faire le hardy et devancer ses compagnons, veint à le poulser à toute bridle droict dans ma route, et fondre comme un colosse sur le petit homme et petit cheval, et le foudroyer de sa roideur et de sa pesanteur, nous envoyant l’un et l’a gotre les pieds contremon: si que voylla le cheval abbatu et couchée tout estourdy; moy, dix ou douze pas au delà, estendu à la renverse, le visage tout

1. Le milieu ou le centre. Cotgrave, Dict. franc. et anglois.
meurtry et tout escorché, mon espee, que j'avois à la main, à plus de dix pas au delà, ma ceinture en pieces, n'ayant ny mouvement ny sentiment non plus qu'une souche. C'est le seul esvanouissement que j'aye senty jusques à cette heure. Ceulx qui estoient avecques moy, aprez avoir essayé, par tous les moyens qu'ils peurent, de me faire revenir, me tenants pour mort, me prindrent entreleurs bras, et m'emportoient avecques beaucoup de difficulté en ma maison, qui estoit loing de là environ une demy lieue françoise. Sur le chemin, et aprez avoir esté plus de deux grosses heures tenu pour trespassé, je commenceay à me mouvoir et respirer; car il estoit tombé si grande abondance de sang dans mon estomach, que, pour l'en descharger, nature eut besoing de ressusciter ses forces. On me dressa sur mes pieds, où je rendis un plein seau de bouillons de sang pur; et plusieurs fois, par le chemin, il m'en fallut faire de mesme. Par là, je commenceay à reprendre un peu de vie; mais ce feut par les menus, et par un si long traict de temps, que mes premiers sentiments estoient beaucoup plus approchants de la mort que de la vie:

Perchê, dubbiosa ancor del suo ritorno,
Non s'assicura attonita la mentè.1

Cette recordation, que j'en ay fort empreinte en mon ame, me representant son visage et son idée si prez du naturel, me concilie aulcunement à elle. Quand je commenceay à y veoir, ce feut d'une veue si trouble, si foible et si morte, que je ne discernois encore rien que la lumiere,

Come quei ch' or apre, or chiuše
Gli occhi, mezzo tra 'l sonno e l' esser desto.2

Quant aux functions de l'ame, elles naissoient avecques mesme progres que celles du corps. Je me veis tout sanglant; car mon pourpoint estoit taché partout du sang que j'avois rendu. La première pensée qui me veint, ce feut que j'avois une harquebusade en la teste: de vray, en mesme temps, il s'en tiroit plusieurs autour de nous. Il me sembloit que ma vie ne me tenoit plus qu'au bout des levres; je fermois les yeulx pour ayder, ce me sembloit, à la pulser hors, et prenois plaisir à m'alamguir et à me laisser aller. C' estoit une imagination qui ne faisoit que nager superficiellement en mon ame, aussi tendre et aussi

1. Car, l'âme abattue, encore incertaine de son retour, ne peut se rassurer. Toro. Tasso, Gerus. liberata, canto XII, stanza 74.
foible que tout le reste; mais à la vérité non seulement exempté de desplaisir, ains mesle à cette douceur que sentent 
ceulx qui se laissent glisser au sommeil.

Je crois que c'est ce même estat où se treuvent ceulx qu'on 
veoid defaillants de foiblesse en l'agonie de la mort; et tiens 
que nous les plaigions sans cause, estimants qu'ils soient aigis 
et de griefes douleurs, ou qu'ils ayent l'ame pressée de cogi-
tations penibles. Ça esté toujours mon avis, contre l'opinion 
de plusieurs, et mesme d'Estienne de La Boëtie, que ceulx que 
ous veoyons ainsi renversez et assopis aux approches de leur 
fin, ou accablez de la longueur du mal, ou par accident d'une 
apoplexie, ou mal caducque,

Vi morbi sæpe coactus
Ante oculos aliquis nostros, ut fulminis ictu,
Concidit, et spumas agit; ingemit, et fremit artus;
Desipit, extentat nervos, torquetur, anhelat,
Inconstantet et in jactando membra fatigat 1,

ou blecez en la teste, que nous oyons rommeller et rendre par 
fois des soupirs trenchants, quoyque nous en tirons aulcuns 
signes par où il semble qu'il leur reste encore de la cognois-
sance, et quelques mouvements que nous leur veoyons faire du 
corps; j'ay toujours pensé, dis je, qu'ils avoient et l'ame et le 
corps ensepvéli et endormi,

Vivit, et est vitæ nescius ipse sue 2;

et ne pouvois croire qu'à un si grand estonnement de membres, 
et si grande defaillance des sens, l'ame peut maintenir aucune 
force au dedans pour se reconnoistre; et que par ainsin ils n'a-
voient aucun discours qui les tormentast, et qui leur peust 
faire juger et sentir la misere de leur condition; et que, par 
consequent, ils n' estoient pas fort à plaindre.

Je n'imagine aucun estat pour moy si insupportable et hor-
rible, que d'avoir l'ame vifve et affligeé, sans moyen de se 
declarer; comme je disois de ceulx qu'on envoie au supplice, 
leur ayant coupé la langue (si ce n'estoit qu'en cette sorte de 
mort, la plus muette me semble la mieulx seante, si elle est 
accompaignée d'un ferme visage et grave); et comme ces mise-
rables prisonniers qui tombent ez mains des vilains bourreaux 
soldats de ce temps, desquels ils sont tormentez de toute espece

1. Souvent un malheureux, attaqué d'un mal subit, tombe tout à coup à vos pieds, comme frappé de la foudre; sa bouche écumée, sa poitrine gémit, ses membres palpitent. Hors de lui, il se roidit, il se débat, il respire à peine; il se roule et s'agit en tous sens. Lucrèce, III, 485.

2. Il vit, mais sans savoir s'il jouit de sa vie.
Ovide, Trist, 1, 3, 12.
ESSAIRS DE MONTAIGNE.

de cruel traictement, pour les contraindre à quelque rançon excessive et impossible; tenus ce pendant en condition et en lieu où ils n'ont moyen quelconque d'expression et signification de leurs pensees et de leur misère. Les poètes ont feint quelques dieux favorables à la delivrance de ceulx qui traïsoient ainsin une mort languissante;

Hunc ego Diti

Sacrum jussa fero, teque isto corpore solvo¹:

et les voix et responses courtes et descousues qu'on leur arrache quelquesfois, à force de crier autour de leurs aureilles et de les tempester, ou des mouvements qui semblent avoir quelque consentement à ce qu'on leur demande, ce n'est pas tesmoignage qu'ils vivent pourtant, au moins une vie entière. Il nous advient ainsi sur le begueyement du sommeil, avant qu'il nous ayt du tout saisis, de sentir comme en songe ce qui se fait autour de nous, et suyvre les voix, d'une ouie trouble et incertaine qui semble ne donner qu'aux bords de l'ame; et faisons des responses, à la suite des dernieres paroles qu'on nous a dictes, qui ont plus de fortune que de sens.

Or, à present que je l'ay essayé par effect, je ne foys nul doubté que je n'en aye bien jugé jusques à cette heure : car, premierement, estant tout esvanouï, je me travaillois d'entrouvrir mon pourpoinct à beaux ongles (car j'estois desarmé), et si scâis que je ne sentois en l'imaginaison rien qui me bleceast : car il y a plusieurs mouvements en nous qui ne partent pas de nostre ordonnance;

Semiaainesque micant digiti, ferrumque retractant²:

ceulx qui tumdent eslancent ainsi les bras au devant de leur cheute, par une naturelle impulsion qui faict que nos membres se prestant des offices, et ont des agitations à part de nostre discours.

Falcíferos memorant currus abscondère membra,...
Ut tremere in terra videatur ab artubus id quod
Decidit abscessum; quum mens tamen atque hominis vis,
Mobilitate mali, non quit sentire dolorem³.

J'avois mon estomach pressé de ce sang caillé : mes mains y

¹. J'exécute, dit tris, l'ordre que j'ai reçu ; j'enlève cette âme dévouée au dieu des enfers, et je brise ses chaines mortelles. Virgile, Énéide, IV, 702.
². Les doigts mourants s'agitent, et ressaisissent le fer qui leur échappe. Virgile, Énéide, X, 396.
³. On dit qu'au fort de la mêlée les chars armés de faulx coupent les membres avec tant de rapidité, qu'on les voit palpitants à terre, avant que la douleur d'un coup si prompt ait pu parvenir jusqu'à l'âme. Lucàce, III, 642.
convoient d'elles mesmes, comme elles font souvent où il nous demande, contre l'avis de nostre volonté. Il y a plusieurs animaux, et des hommes mesmes, aprez qu'ils sont trespassez, ausques on veoid resserrer et remuer des muscles : chacun sçait par experience quil a des parties qui se translent, dressent et couchent souvent sans son congé. Or, ces passions, qui ne nous touchent que par l'escorce, ne se peuvent dire nostres : pour les faire nostres, il fault que l'homme y soit engagé tout entier; et les douleurs que le pied ou la main sentent pendant que nous dormons, ne sont pas à nous.

Comme j'apprachay de chez moy, où l'alarme de ma cheute avoir desjà couru, et que ceulx de ma famille m'eurent rencontré avecques les cris accoustumiez en telles choses, non seulement je respondois quelque mot à ce qu'on me demandoit, mais encore ils disent que je m'advisay de commander qu'on donnast un cheval à ma femme, que je veoysis s'empestraser et se tracasser dans le chemin, qui est montueux et malayssé. Il semble que cette consideration deust partir d'une ame esveillee; si est ce que je n'y estois aulcunement : c'estoient des pensemens vains, en nue, qui estoient esmeus par les sens des yeulx et des aureilles; ils ne venoient pas de chez moy. Je ne scavoys pourtant ny d'où je venois, ny où j'allois; ny ne pouvois poiser et considerer ce qu'on me demandoit : ce sont de legiers effects que les sens produisoient d'eulx mesmes, comme d'un usage 1; ce que l'ame y preстоit, c'estoit en songe, touchée bien legierement, et comme leichee seulement et arrousee par la molle impression des sens. Ce pendant, mon assiette estoit à la verité tresdouce et paisible : je n'avois affliction ny pour aultruy ny pour moy; c' estoit une langueur et une extreme foiblesse, sans aucune douleur. Je veis ma maison sans la reconnoistre. Quand on m'eut couché, je sentis une infinie douceur à ce repos; car j'avois esté vilainement tirassé par ces pauvres gents, qui avoient prins la peine de me porter sur leurs bras par un long et tresmauvais chemin, et s'y estoient lassez deux ou trois fois les uns aprez les autres. On me presenta force remedes, de quoy je n'en receus aucun, tenant pour certain que j'estois blecé à mort par la teste. C'eust esté, sans mentir, une mort bien heureuse : car la foiblesse de mon discours me gardoit d'en rien juger, et celle du corps d'en rien sentir : je me laisoys couler si doulcement, et d'une façon si molle et si aysee, que je ne sens gueres aultre action moins poi-

1. Comme par habitude. C.
sante que celle là estoit. Quand je veins à revivre et à reprendre mes forces,

Ut tandem sensus convalure mei 1,

qui feut deux ou trois heures aprez, je me sentis tout d’un train rengager aux douleurs, ayant les membres toute moulus et fraisée de ma cheute, et en feus si mal deux ou trois nuicts aprez, que j’en cuiday remourir encore un coup, mais d’une mort plus vifve; et me sens encore de la secousse de cette frois-ure. Je ne veulx pas oublier cecy, que la derniere chose en quoy je me peux remettre, ce feut la souvenance de cet accident; et me feus redire plusieurs fois où j’allois, d’où je venois, à quelle heure cela m’estoit advenu, avant que de le pouvoir concevoir. Quant à la façon de ma cheute, on me la cachoit en faveur de celuy qui en avoit esté cause, et m’en forgeoit on d’aultres. Mais longtemps aprez, et le lendemain, quand ma memoire veint à s’entr’ouvrir, et me representer l’estat où je m’estois trouvé, en l’instant que j’avois apperceu ce cheval fondant sur moy (car je l’avois veu à mes talons, et me teins pour mort; mais ce pensement avoit esté si soubdain, que la peur n’eust pas loisir de s’y engendrer), il me sembla que c estoit un esclair qui me frappoit l’ame de secousse, et que je revenois de l’aultrer monde.

Ce conte d’un evenement si legier est assez vain, n’estoit l’instruction que j’en ay tire pour moy : car, à la verité, pour s’apprivoiser à la mort, je trouve qu’il n’y a que de s’en avoisiner. Or, comme dict Pline, chacun est à soy mesme une trobonne discipline, pourveu qu’il ay la suffisance de s’espier de prez. Ce n’est pas icy ma doctrine, c’est mon estude ; et n’est pas la leçon d’aultruy, c’est la mienne : et ne me doibt on pourtant sçavoir mauvais gré si je la communique; ce qui me sert peut aussi, par accident, servir à un aultre. Au demourant, je ne gaste rien, je n’use que du nul; et si je foys le fol, c’est à mes despens, et sans l’intrest de personne ; car c’est en folie qui meurt en moy, qui n’a point de suite. Nous n’avons nouvelles que de deux ou trois anciens qui ayent battu ce chemin; et si ne pouvons dire si c’est du tout en pareille maniere à cette cy, n’en cognissant que les noms. Nul depuis ne s’est jecté sur leur trace. C’est une espineuse entreprinse, et plus qu’il ne semble, de suyvre une allure si vagabonde que celle de nostre esprit, de penetrer les profondeurs opaques de ses replis internes, de choisir et arrester tant de menus airs de ses

agtions; et est un amusement nouveau et extraordinaire qui
nous retire des occupations communes du monde, ouy, et des
plus recommandees. Il y a plusieurs années que je n'ay que
moi pour visée à mes penses, que je ne contreroolle et n'es-
tudie que moy; et si j'estudie aultre chose, c'est pour soubdain
le couchez sur moy, ou en moy, pour mieulx dire : et ne me
semble point faillir, si, comme il se fait des aultres sciences
sans comparaison moins utiles, je foys part de ce que j'ay
apprins en cette cy, quoypue je ne me contente gueres du pro-
grez que j'ay fait. Il n'est description pareille en dificulté à
da la description de soy mesme, ny certes en utilité : encore se
fault il testonner, encore se fault il ordonner et renger, pour
sortir en place : or, je me pare sans cesse, car je me descris
sans cesse. La coutume a fait le parler de soy vicieux, et le
prohibe obstinement, en haye de la ventuance qui semble
tousjours e-tre attachee aux propres tesmoignages : au lieu qu'on
doibt moucher l'enfant, cela s'appelle l'enaser.

In vitium dicit culpa fuga;
je treuve plus de mal que de bien à ce remede. Mais, quand il
seroit vray que ce feust necessairement presumption d'entre-
tenir le peuple de soy, je ne doibs pas, suyvant mon general
desseing, refuser une action qui publie cette maladifve qualite,
puisqu'elle est en moy; et ne doibs cacher cette faulte, que j'ay
non seulement en usage, mais en profession. Toutesfois, à dire
ce que j'en crois, cette coutume a tort de condemnner le vin,
parce que plusieurs s'y enivrent : on ne peult abuser que des
choses qui sont bonnes; et crois de cette regle, qu'elle ne
regarde que la populaire defaillance. Ce sont brids à veaux,
desquelles ny les saincts, que nous oyons si haultement parler
deulx, ny les philosophes, ny les theologiens, ne se brident; ne
foys je moy, quoypue je sois aussi peu l'un que l'aultre. S'ils
n'en escrivent à point nommé, au moins, quand l'occasion les
porte, ne feignent ils pas de se jeter bien avant sur le trot-
toir. De quo traicte Socrates plus largement que de soy ? à
quo ay achemine il plus souvent les propos de ses discipes, qu'à
parler d'eulx, non pas de la leçon de leur livre, mais de l'estre
et bransle de leur ame ? Nous nous disons religieusement à Dieu
et à nostre confesseur, comme nos voisins à tout le peuple.
« Mais nous n'en disons, me respondra on, que les accusations. »

1. Se friser les cheveux, se parer la tête,..., pour se montrer en public.
2. Souvent la peur d'un mal nous conduit dans un pire.
   _Horace, de Arte poetica_, v. 31. (Trad. de Boileau.)
3. Les protestants, C.
Nous disons donc tout; car nostre vertu mesme est faultièere et repentable. Mon mestier et mon art, c’est vivre: qui me def-fend d’en parler selon mon sens, experience et usage, qu’il ordonne à l’architecte de parler des bastiments, non selon soy, mais selon son voisin, selon la science d’un autlre, non selon la sienne. Si c’est gloire, de soy mesme publier ses valeurs, que ne met Cicero en avant l’éloquence de Hortense, Hortense celle de Cicero? A l’aventure entendent ils que je tesmoigne de moy par ouvrage et effects, non nuement par des paroles. Je peins principalement mes cogitations, subject informe qui ne peut tumber en production ouvragiere; à toute peine le puis je coucher en ce corps aéré de la voix: des plus sages hommes et des plus devots ont vescu fuyants tous apparents effects. Les effects diroient plus de la fortune que de moy: ils tesmoignent leur roolle, non pas le mien, si ce n’est conjecturalement et incertainement; eschantillons d’une montre particuliere. Je m’estale entier: c’est un skeleton où, d’une vœue, les veines, les muscles, les tendons, paroissent, chasque piece en son siege; l’effect de la toux en produisit une partie; l’effect de la pasleur ou battement de cœur, un’aultre, et douteusement. Ce ne sont mes gestes que j’escriis; c’est moy, c’est mon essence.

Je tiens qu’il faut estre prudent à estimer de soy, et pareillement conscientieux à en tesmoigner, soit bas, soit hault, indifferemment. Si je me semblois bon et sage tout à fait, je l’entonnerois à pleine te-te. De dire moins de soy qu’il n’y en a, c’est sottise, non modestie; se payer de moins qu’on ne vault, c’est lascheté et pusillanimité, selon Aristote: nulle vertu ne s’ayde de la faulseté; et la verité n’est jamais matiere d’erreur. De dire de soy plus qu’il n’y en a, ce n’est pas tousjours presumption, c’est encore souvent sottise: se complaire outre mesure de ce qu’on est, en tumber en amour de soy indiscrete, est, à mon avis, la substance de ce vice. Le supreme remedie à le guarir, c’est faire tout le rebours de ce que ceuls icy ordonnent, qui, en defendant le parler de soy, defendent par consequent encore plus de penser à soy. L’orgueil gist en la pensee; la langue n’y peult avoir qu’une bien legiere part.

De s’amuser à soy, il leur semble que c’est se plaire en soy; de se hanter et practiquer, que c’est se trop cherir: mais cet excez naist seulement en ceuls qui ne se tastent que superficiellement; qui se veoyent aprez leurs affaires; qui appellent resverie et oysifveté, de s’entretenir de soy; et s’estoffer et bastir, faire des chasteaux en Espaigne; s’estimants chose tierce et estrangiere à eulx mesmes. Si quelqu’un s’enivre de sa
LIVRE I, CHAPITRE VII.

340

science, regardant sous ses yeux au dessus, vers les siècles passez, il baissera les cornes, y trouvant tant de milliers d'esprits qui le fouler aux pieds : s'il entre en quelque plateuse présumption de sa vaillance, qu'il se ramentoive les vies de Scipion, d'Epaminondas, de tant d'armées, de tant de peuples, qui le laissent si long derrière eux. Nulle particulière qualité n'enorgueillira celuy qui mettra quand et quand en compte tant d'imparfaictes et foibles qualitez auttres qui sont en lui, et au bout la nihilité de l'humaine condition. Parce que Socrates avoit seul mordu à certes au precepte de son dieu, de « se cognoistre, » et par cet estude estoit arrivé à se mespriser, il feut estimé seul digne du nom de sage. Qui se cognoistra ainsi, qu'il se donne hardiment à cognoistre par sa bouche.

CHAPITRE VII

DES RECOMPENSES D'HONNEUR.

Ceulx qui escrivent la vie d'Auguste Cesar remarquent cecy, en sa discipline militaire, que des dons il estoit merveilleusement liberal envers ceulx qui le meritoient; mais que des pures recompenses d'honneur, il en estoit bien autant espargnant : si est ce qu'il avoit esté luy mesme gratifié par son oncle de toutes les recompenses militaires, avant qu'il eust jamais esté à la guerre. Ça esté une belle invention, et receue en la pluspart des polices du monde, d'establir certaines marques vaines et sans prix pour en honnorer et recompenser la vertu, comme sont les couronnes de laurier, de chesne, de meurte 1, la forme de certain vestement, le privilege d'aller en coche par ville, ou de nuict avecques flambeau, quelque assiette particulerie aux assemblees publicques, la prerogative d'aulcuns surnoms et titres, certaines marques aux armoiries, et choses semblables, de quoy l'usage a esté diversement receu selon l'opinion des nations, et dure encore.

Nous avons pour nostre part, et plusieurs de nos voisins, les ordres de chevalerie, qui ne sont establis qu'à cette fin. C'est, à la verité, une bien bonne et profitable coutume de trouver moyen de reconnoistre la valeur des hommes rares et excellents, et de les contenter et satisfaire par des payements qui ne chargent aulcument le public, et qui ne coutent rien au prince. Et ce qui a esté tousjours cognoeu par experience au-

1. Meurte, myrtus, signifie myrte dans Nicot. C.
cienne, et que nous avons aultrefois aussi peu voir entre nous, que les gents de qualité avoient plus de jalousie de telles recompenses, que de celles où il ait du gauing et du proufit, cela n'est pas sans raison et grande apparence. Si au prix, qui doibt estre simplement d'honneur, on y mesle d'aultres commoditez et de la richesse, ce meslange, au lieu d'augmenter l'estimation, la ravale et en retrenche. L'ordre sainct Michel, qui a esté si longtemps en credit parmy nous, n'avoit point de plus grande commodité que celle là, de n'avoir communication d'aulcune aultre commodité : cela faisoit qu'aultrefois il n'y avoit ny charge, ny estat, quel qu'il feust, auquel la noblesse pretendist avecques tant de desir et d'affection qu'elle faisoit à l'ordre, ny qualité qui apportast plus de respect et de grandeur; la vertu embrassant et aspirant plus volontiers à une recompense purement sienne, plutost glorieuse qu'utile. Car, à la verité, les aultres dons n'ont pas leur usage si digne, d'autant qu'on les employe à toute sorte d'occasions; par des richesses, on satisfait le service d'un valet, la diligence d'un courrier, le danser, le voltiger, le parler, et les plus vils offices qu'on receoive; voire et le vice s'en paye, la flaterie, le maquerelage, la trahison : ce n'est pas merveille si la vertu receoit et desire moins volontiers cette sorte de monnoye commune, que celle qui luy est propre et particuliere, toute noble et genereuse. Auguste ait raison d'estre beaucoup plus mesnagier et espargnant de cette cy, que de l'aultre; d'autant que l'honneur est un privilege qui tire sa principale essentce de la rareté; et la vertu mesme.

Cui malus est nemo, quis bonus esse potest? On ne remarque pas, pour la recommandation d'un homme, qu'il ayt soing de la nourriture de ses enfants, d'autant que c'est une action commune, quelque juste qu'elle soit; non plus qu'un grand arbre, où la forest est toute de mesme. Je ne pense pas qu'aulcun citoyen de Sparte se glorifiast de sa vaillance, car c'estoit une vertu populaire en leur nation; et aussi peu de la fidelité, et mespris des richesses. Il n'eschoiet pas de recompense à une vertu, pour grande qu'elle soit, qui est passee en coustume; et ne sciais avecques, si nous l'appellerions jamais grande, estant commune.

Puis donq que ces loyers d'honneur n'ont aultre prix et estimation que cette là, que peu de gents en jouissent, il n'est,

A qui nul ne parloit méchant,
Nul ne savoirit parolre juste.

MARTIAL, XII, 82.
pour les anéantir, que d'en faire largesse. Quand il se trouve-roit plus d'hommes qu'au temps passé qui meritassent nostre ordre 1, il n'en falloit pas pourtant corrompre l'estimation : et peult ayeement advenir que plus le meritent; car il n'est aucune des vertus qui s'espande si ayeement que la vaillance militaire. Il y en a une aultray vraye, parfaictie et philosophique, de quoy je ne parle point, et me sers de ce mot : selon nostre usage, bien plus grande que cette cy et plus pleine, qui est une force et assurance de l'amé, mesprisant egalemeurt toute sorte de contraires accidents, equable, uniforme et constante, de laquelle la nostre n'est qu'un bien petit rayon. L'usage, l'institution, l'exemple, et la coutume, peuvent tout ce qu'elles veulent en l'establissememt de celle de quoy je parle, et la rendent ayseement vulgäre, comme il est tres ayse à veoir par l'expérience que nous en donnent nos guerres civiles : et qui nous pourroit joindre à cette heure, et acharner à une entreprinse commune tout nostre peuple, nous ferions refleuir nostre ancien nom militaire. Il est bien certain que la recompense de l'ordre ne touchoit pas, au temps passé, seulement la vaillance; elle regardoit plus loingt : ce n'a jamais esté le payement d'un valeureux soldat, mais d'un capitaine fameux; la science d'obeir ne meritoit pas unoyer si lionnorabile. On y requerit ancienne-ment une expertise bellique plus universelle, et qui embrassast la plus part et les plus grandes parties d'un homme militaire, neque enim eodem, militares et imperatoriae, artes sunt 2; qui feust encore, outre cela, de condition accommodable à une telle dignité. Mais je dis, quand plus de gents en seroient dignes qu'il ne s'en trouvoit aultrefois, qu'il ne falloit pas pourtant s'en rendre plus liberal; et eust mieux vallu faillir à n'en estrener pas tous ceulx à qui il estoit deu, que de perdre pour jamais, comme nous venons de faire, l'usage d'une invention si utile. Aucun homme de cœur ne daigne s'avantage de ce qu'il y a de commun avec plusieurs; et ceulx d'aujourd'hui, qui ont moins merité cette recompense, font plus de contenance de la desdaigner, pour se loger par là au reng de ceulx à qui on faict tort d'espandre indignement et aviler cette marque, qui leur estoit particulièrement due.

Or, de s'attendre, en effaceant et abolissant cette cy, de pourvoir soudain remettre en credit et renouveler une semblable

1. L'ordre de Saint-Michel, institué par une ordonnance de Louis XI, à Amboise, le 1er août 1469. J. V. L.
2. Car les talents du soldat et ceux du général ne sont pas les mêmes. Titre-Live, XXV, 49.
constume, ce n’est pas entrepris propre à une saison si licenciée et malade qu’est celle où nous nous trouvons à présent : et en adviendra que la dernière encourra, dez sa naissance, les incommoditez qui viennent de ruyner l’autre. Les regles de la dispensation de ce nouvel ordre auvoirient besoing d’estre extremement tendues et contraintces, pour luy donner auctorité; et cette saison tumultuaire n’est pas capable d’une bride courte et reglée : oultre ce qu’avant qu’on luy puisse donner credit, il est besoing qu’on ayt perdu la memoire du premier, et du mespris auquel il est cheu.

Ce lieu pourroit recevoir quelque discours sur la consideration de la vaillance, et difference de cette vertu aux aultres; mais Plutarque estant souvent retumbé sur ce propos, je me meslerois pour neant de rapporter icy ce qu’il en dict. Cecy est digne d’estre considéré, que nostre nation donne à la vaillance le premier degré des vertus, comme son nom montre, qui vient de valeur : et qu’à nostre usage, quand nous disons un homme qui vault beaucoup, ou un homme de bien, au style de nostre court et de nostre noblesse, ce n’est à dire aultre chose qu’un vaillant homme, d’une façon pareille à la romaine; car la generale appellation de vertu prend chez eulx etymologie de la force. La forme propre, et seule, et essentielle, de noblesse en France, c’est la vacation militaire. Il est vraisemblable que la premiere vertu qui se soit faict paroistre entre les hommes, et qui a donné advantage aux uns sur les aultres, c’a esté cette cy, par laquelle les plus forts et courageux se sont rendus maistres des plus foibles, et ont acquis reng et reputation particuliere, d’ou luy est demeuré cet honneur et dignité de langage; ou bien, que ces nations, estants tresbellequeuses, ont donné le prix à celle des vertus qui leur estoit plus familiere, et le plus digne tltre : tout ainsi que nostre passion, et cette fiebvreuse solicitude que nous avons de la chasteté des femmes, faict aussi que Une bonne femme, Une femme de bien, et Femme d’honneur et de vertu, ce ne soit en effect à dire aultre chose pour nous que Une femme chaste ; comme si, pour les obliger à ce debvoir, nous mettions à nonchaloir tous les aultres, et leur laschions la bride à toute aultre faulte, pour entrer en composition de leur faire quitter cette cy.

1. L’ordre du Saint-Esprit, institué par Henri III en 1578.
CHAPITRE VIII
DE L'AFFECTION DES PÈRES AUX ENFANTS.

À MADAME D'ESTISSAC.

Madame, si l'étrangeté ne me sauve et la nouvelleté, qui ont accoustumé de donner prix aux choses, je ne sors jamais à mon honneur de cette sotte entreprise : mais elle est si fantastique, et a un visage si esloigné de l'usage commun, que cela luy pourra donner passage. C'est une humeur melancholique, et une humeur par consequent tresennemie de ma com-
plexion naturelle, produizte par le chagrin de la solitude en laquelle il y a quelques années que je m'estois jecté, qui m'a mis premierement en teste cette resverie de me mesler d'escrire. Et puis, me trouvant entièrement despourveu et vide de toute aultre matiere, je me suis presente moy mesme à moy pour argument et pour subject. C'est le seul livre au monde de son espèce, d'un desseing farouche et extravagant. Il n'y a rien aussi en cette besongne digne d'estre remarqué, que cette bizarriére ; car à un subject si vain et si vil, le meilleur ouvrier de l'univers n'eust sceu donner façon qui merite qu'on en face compte. Or, madame, ayant à m'y pourtraire au vif, j'en euusse oublé un traict d'importance, si je n'y euusse representé l'hon-
neur que j'ay tousjours rendu à vos merites : et l'ay voulu dire signamment à la teste de ce chapitre, d'autant que, parmy vos autres bonnes qualitez, celle de l'amitié que vous avez mon-
tree à vos enfants tient l'un des premiers rengs. Qui scäura l'aage auquel monsieur d'Estissac, vostre mari, vous laissa veufve, les grands et honorables partis qui vous ont esté offerts autant qu'à dame de France de vostre condition, la constance et sermetié de quoy vous avez soustenu, tant d'annees, et au travers de tant d'espineuses difficultez, la charge et conducicte de leurs affaires, qui vous ont agitee par tous les ccings de France, et vous tiennent encore assiegee, l'heureux achemine-
ment que vous y avez donné par vostre seule prudence ou bonne fortune ; il dira ayseement, avecques moy, que nous n'a-
vons point d'exemple d'affection maternelle en nostre temps plus exprez que le vostre. Je loue Dieu, madame, qu'elle ay esté si bien employee; car les bonnes esperances que donne de

soy monsieur d'Estissac, vostre fils, asseurent assez que, quand il sera en aage, vous en tirerez l'obéissance et reconnaissance d'un tresbon enfant. Mais d'autant qu'à cause de sa puérilité,
il n'a peu remarquer les extremes offices qu'il a receu de vous en si grand nombre, je veulx, si ces escripts viennent un jour à luy tumber en main lorsque je n'auray plus ny bouche ny parole qui le puisse dire, Qu'il receoive de moy ce tesmoignage en toute verité, qui lui sera encore plus vivement tesmoigné par les bons effects de quoy, si Dieu plaist, il se ressentira, qu'il n'est gentilhomme en France qui doibve plus à sa mere, qu'il faict; et qu'il ne peult donner à l'advenir plus certaine oreuve de sa bonté et de sa vertu, qu'en vous reconnoissant pour telle.

S'il y a quelque loy vraeyment naturelle, c'est à dire quelque instinct qui se veoie universeelement et perpetuellement em- preint aux bestes et en nous (ce qui n'est pas sans controverse), je puis dire, à mon advis, qu'aprez le soing que chaque ani- mal a de sa conservation et de fuyr ce qui nuit, l'affection que l'engendrant porte à son engeance tient le second lieu en ce reng. Et, parce que nature semble nous l'avoir recommandee, regardant à estendre et faire aller avant les pieces successives de cette sienne machine, ce n'est pas merveille, si, à reculons, des enfants aux peres, elle n'est pas si grande : joinct cette aultre consideration aristotelique, que celuy qui bien faict à quelqu'un l'ayme mieulx, qu'il n'en est aymé; et celuy à qui il est deu ayme mieulx, que celuy qui doibt; et tout ouvrier ayme mieulx son ouvrage, qu'il n'en seroit aymé si l'ouvrage avoit du sentiment : d'autant que nous avons cher, Estre ; et Estre con- sist en mouvement et action; parquoy chacun est auncune- ment en son ouvrage. Qui bien faict, exerce un' action belle et honneste; qui receoit, l'exerce utile seulement. Or, l'utile est de beaucoup moins aimable que l'honneste : l'honneste est stable et permanent, fournissant à celuy qui l'a faict une grati- fication constante; l'utile se perd et eschappe facilement, et n'en est la memoire ny si fresche ny si doulce. Les choses nous sont plus cheres, qui nous ont plus costé; et le donner est de plus de coust que le prendre.

Puisqu'il a pleu à Dieu nous douer de quelque capacité de di-cours, à fin que, comme les bestes, nous ne feuissions pas servilement assujetis aux loix communes, ains que nous nous y appliquassons par jugement et liberté volonataire, nous debyons bien prester un peu à la simple auctorité de nature, mais non pas nous laisser tyranniquement emporter à elle : la seule raison doit avoir la conducte de nos inclinations. J'ay, de ma part, le gouyst estrangement mousse à ces propensions qui sont produictes en nous sans l'ordonnance et entremise de nostre jugement, comme, sur ce subject duquel je parle, je ne
puis recevoir cette passion de quoy on embrasse les enfants à peine encore nayz, n'ayants ny mouvement en l'ame, ny forme reconnoissable au corps, par où ils se puissent rendre aimables, et ne les ay pas souffert volontiers nourrir prez de moy. Une vraye affection et bien reglee debvroit naistre et s'augmerter avecques la cognoissance qu'ils nous donnent d'eulx; et lors, s'ils le valent, la propension naturelle marchant quand et quand la raison, les cherir d'une amitié vrayememen paternelle; et en juger de mesme, s'ils sont aultres : nous rendans tousjours à la raison, nonobstant la force naturelle. Il en va fort souvent au rebours; et le plus communemem nous nous sentons plus esmeus des trespignements, jeux et niaiseries puériles de nos enfants, que nous ne faisans apre de leurs actions toutes formees ; comme si nous les avions aymez pour nostre passetemps, ainsi que des guenons, non ainsi que des hommes : et tel fournit bien liberalement de jouets à leur enfance, qui se treuve resserré à la moindre despense qu'il leur fault estans en aage. Voire il semble que la jalousie que nous avons de les veoir paroi-tre et jouir du monde quand nous sommes à mesme de le quitter, nous rende plus espargnants et retrainus envers eulx : il nous fasche qu'ils nous marchent sur les talons, comme pour nous soliciter de sortir; et si nous avions à craindre cela, puisque l'ordre des choses porte qu'ils ne peuvent, à dire vérité, estre ny vivre qu'aux despens de nostre estre et de nostre vie, nous ne debvions pas nous mesler d'estre peres.

Quant à moy, je treuve que c'est cruelité et injustice de ne les recevoir au partage et societé de nos biens, et compaignons en l'intelligence de nos affaires domestiques, quand ils en sont capables, et de ne retrechner et resserrer nos commoditez pour prouver aux leurs, puisque nous les avons engendrez à cet effet. C'est injustice de veoir qu'un pere vieill, cassé et demy mort, jouisse seul, à un coing du foyer, des biens qui suffi- roient à l'avancement et entretien de plusieurs enfants, et qu'il les laisse ce pendant, par faulce de moyens, perdre leurs meilleures annéees sans se pousser au service public et co- gnoissance des hommes. On les jecte au desespoir de chercher par quelque voye, pour injuste qu'elle soit, à prouver à leur besoing : comme j'ay veu, de mon temps, plusieurs jeunes hommes, de bonne maison, si adonnez au larrecin, que nulle correction les en pouvoit destourner. J'en cognois un, bien apparenté, à qui, par la priere d'un sien frere treshonneste et

\[1. \text{Au moment même, sur le point de le quitter. — Retraints, resserrés.}\]
brave gentilhomme, je parlay une fois pour cet effect. Il me répondit, et confessa tout rondement, qu'il avait esté acheminé à cett' ordure par la rigueur et avarice de son père; mais qu'à present il y estoit si accoustumé, qu'il ne s'en pouvoit garder. Et lors il venoit d'estre surprins en larrecin des bagues d'une dame, au lever de laquelle il s'estoit trouvé avecques beaucoup d'autrues. Il me feit souvenu du conte que j'avois ouï faire d'un autre gentilhomme, si faict et façonné à ce beau mestier du temps de sa jeunesse, que, venant aprez à estre maistre de ses biens, delibéré d'abandonner cette traffique, il ne se pouvoit garder pourtant, s'il passoit prez d'une boutique où il y eust chose de quy il eust besoing, de la desrober, en peine de l'envoyer payer aprez. Et en ay veu plusieurs si dressez et duicts à cela, que, parmy leurs compagnons mesmes, ils desroboient ordinairement des choses qu'ils vouloient rendre. Je suis Gascon, et si n'est vice auquel je n'entende moins : je le hais un peu plus par complexion, que je ne l'accuse par discours; seulement par désir, je ne soustrais rien à personne. Ce quartier en est, à la verité, un peu plus descrié que les aultres de la françoise nation : si est ce que nous avons veu de nostre temps, à diverses fois, entre les mains de la justice, des hommes de maison, d'autrues contrees, convaincus de plusieurs horribles voleries. Je crains que, de cette desbauche, il s'en faille aulcunement prendre à ce vice des peres.

Et si on me respond ce que feit un jour un seigneur de bon entendement, « qu'il faisoit espargne des richesses, non pour en tirer aultre fruit et usage, que pour se faire honnorer et rechercher aux siens; et que l'aige luy ayant osté toutes aultres forces, c'estoit le seul remede qui luy restoit pour se maintenir en auctorité dans sa famille, et pour éviter qu'il ne veinst à mespris et desdaing à tout le monde; » de vray, non la vieillesse seulement, mais toute imbecillité, selon Aristote, est promotrice de l'avarice : cela est quelque chose ; mais c'est la médecine à un mal, duquel on debvoit éviter la naissance. Un pere est bien miserable, qui ne tient l'affection de ses enfants que par le besoing quilz ont de son secours, si cela se doibt nommer affection : il faut se rendre respectable par sa vertu et par sa suffisance, et aimable par sa bonté, et doulceur de ses mœurs; les cendres mesmes d'une riche matiere, elles ont leur prix; et les os et reliques des personnes d'honneur, nous avons accoustumé de les tenir en respect et reverence. Nulle vieillesse peut estre si caducque et si rance à un personnage qui a passé en honneur son aage, qu'elle ne soit venerable, et notamment à ses enfants, desquels il faut avoir reglé l'ame à leur debvoir
LIVRE II, CHAPITRE VIII.

par raison, non par nécessité et par le besoing, ny par rudessa et par force :

Et errat longe, mea quidem sententia,
Qui imperium credat esse gravius, aut stabilius,
Vi quod sit, quam illud, quod amicitia adiungitur 1.

J'accuse toute violence en l'éducation d'une ame tendre, qu'on dresse pour l'honneur et la liberté. Il y a je ne sais quoi de servile en la rigueur et en la contraincte; et tiens que ce qui ne se peult faire par la raison, et par prudence et ad- drese, ne se fait jamais par la force. On m'a ainsi eslevé : ils disent qu'en tout mon premier age, je n'ay tasté des verges qu'à deux coups, et bien malollement. J'ay deu la pareille aux enfants que j'ay eu : ils me meurent tous en nourrice; mais Leonor, une seule fille qui est eschappée à cette infortune, a attaint six ans et plus, sans qu'on ayt employé à sa conduicte, et pour le chastement de ses faultes pueriles (l'indulgence de sa mere s'y appliquant ayeusement), aultre chose que paroles, et bien doulces : et quand mon desir y seroit frustré, il est as- sez d'autres causes auxquelles nous prendre, sans entrer en reproche avecques ma discipline, que je sais estre juste et na- turelle. J'eusse esté beaucoup plus religieux encore en cela envers des masles, moins nayz à servir, et de condition plus libre : j'eusse aymé à leur grossir le coeur d'ingenuité et de franchise. Je n'ay veu aultre effect aux verges, sinon de rendre les ames plus lasches, ou plus malicieusement opinionstres.

Voulons nous estre aymez de nos enfants? leur voulons nous oster l'occasion de souhaiter nostre mort (combien que nulle occasion d'un si horrible souhait ne peult estre ny juste ny ex- cusable, nullum seclus rationem habet 2)? accommodons leur vie raisonnablement de ce qui est en nostre puissance. Pour cela, il ne nous fauldroit pas marier si jeunes, que nostre age vienne quasi à se confondre avecques le leur; car cet inconvenient nous jecte à plusieurs grandes difficultez: je dis specialement à la noblesse, qui est d'une condition oyisifve, et qui ne vit, comme on dict, que de ses rentes; car ailleurs, où la vie est questuaire 3, la pluralité et compaignie des enfants, c'est un ad- gencece de mensage, ce sont autant de nouveaux utilis et in- struments à s'enrichir.

Je me mariay à trente trois ans, et loue l'opinion de trente

1. C'est se tromper fort, à mon avis, que de croire mieux établir son autorité par la force que par l'affection. TÉRENCE, Adelphes, acte l, sc. 1, v. 40.
2. Car nul crime n'est fondé en raison. TITE-LIVE, XXVIII, 28.
3. De quæstuarius, mercenaire, qui travaille pour vivre.
cinq, qu'on dit estre d'Aristote. Platon ne veult pas qu'on se marie avant les trente ; mais il a raison de se mocquer de ceux qui font les œuvres de mariage aprez cinquante cinq, et condamne leur engeance indigne d'aliment et de vie. Thales 

* donne les plus vryes bornes ; qu', jeune, respondit à sa mère le pressant de se marier, « qu'il n'estoit pas temps ; » et, devenu sur l'aage, « qu'il n'estoit plus temps. » Il fault refuser l'opportunité à toute action importune. Les anciens Gaulois estimoient à extreme reproche d'avoir eu accointance de femme avant l'aage de vingt ans, et recommandoient singulièrement aux hommes qui se vouloient dresser pour la guerre, de conserver bien avant en age leur pucelage, d'autant que les cou.rages s'amollissent et divertissent par l'accouplage des femmes :

Ma or congiunto a giovinetta sposa,
E lieto umai de' figli, era invilito
Ne gli affetti di padre e di marito.  

Muleasses, roy de Thunes, celuy que l'empereur Charles cinquiesme remeit en ses estats, reprochoit la memoire de Mahomet son pere, de sa hantise avecques les femmes, l'appellant brode, effeminé, engendreur d'enfants. L'histoire grecque remarque de Iccus, tarentin, de Crisso, d'Astyllus, de Diopompus, et d'autres, que, pour maintenir leurs corps fermes au service de la course des jeux olympiques, de la palestrine, et tels exercices, ils se priverent, autant que leur dura ce soing, de toute sorte d'acte venerien. En certaine contree des Indes espaignonelles, on ne permettoit aux hommes de se marier qu'aprez quarante ans ; et si le permettoit on aux filles à dix ans. Un gentilhomme qui a trente cinq ans, il n'est pas temps qu'il face place à son fils qui en a vingt : il est luy mesme au train de paroistre et aux voyages des guerres, et en la court de son prince ; il a besoing de ses pieces ; et en doibt certainement faire part, mais telle part qu'il ne s'oublie pas pour aultruy. Et à celuy là peult servir justement cette response, que les peres ont ordinairement en la bouche : « Je ne me veux pas despouiller, devant que de m'aller coucher. »

Mais un pere, atteré d'annees et de maulx, privé, par sa foiblesse et faulete de santè, de la commune societe des hommes, il se fait tort, et aux siens, de couver inutilement un grand tas de richesses. Il est assez en estat, s'il est sage, pour avoir

---

1. Unit à une jeune épouse, il goûtoit le bonheur d'être père ; et ces sentiments si doux avoient amolli son courage. Tasso, Gerusal. liberata, canto X, stanz. 30.

2. Lâche, efféminé : Cotgrave, dans son Dictionnaire français et anglais. Si je ne me trompe, brode, pris en ce sens, est un terme purement gascon. C.
desir de se despouiller, à fin de se coucher, non pas jusques à la chemise, mais jusques à une robble de nuit bien chaudé : le reste des pompes, de quoy il n'a plus que faire, il doibt en estrener volontiers ceuls à qui, par ordonnance naturelle, cela doibt appartenir. C'est raison qu'il leur en laisse l'usage, puisque nature l'en prive : aultrement sans doubté il y a de la malice et de l'envie. La plus belle des actions de l'empereur Charles cinquiesme feut celle là, à l'imitation d'aucuns anciens de son qualibre, d'avoir sceu reconoistre que la raison nous commande assez de nous despouiller quand nos robes nous chargent et empechent, et de nous coucher quand les jambes nous faillent : il resigna ses moyens, grandeur et puisance à son fils, lorsqu'il sentit defaillir en soy la fermeté et la force pour conduire les affaires avecques la gloire qu'il y avoir acquise.

Solve senescentem mature sanus equum, ne
Pecct ad extremum ridendus, et ilia ducat.

Cette failte, de ne se sçavoir reconoistre de bonne heure, et ne sentir l'impuissance et extreme alteration que l'aage apporte naturellement et au corps et à l'ame, qui, à mon opinion, est eguale, si l'ame n'en a plus de la moitié, a perdu la reputation de la pluspart des grands hommes du monde. J'ay veu, de mon temps, et cogneu familiérement, des personnages de grande auctorité, qu'il estoit bien aysé à veoir estre merveilleusement descheus de cette ancienne suffisance, que je cognoissois par la reputation qu'ils en avoient acquise en leurs meillours ans : je les eusse, pour leur honneur, volontiers souhaitiez retainer en leur maison à leur aysé, et deschardez des occupations publiques et guerrieres, qui n'estoient plus pour leurs espaules. J'ay aultresfois eté privé en la maison d'un gentilhomme veuf et fort vieil, d'une vieillesse toutesfois assez verte ; cettuy cy avoit plusieurs filles à marier, et un fils desja en aage de paarloistre : cela chargeot sa maison de plusieurs despenses et visites estrangieres, à quoy il plenoit peu de plaisir, non seulement pour le soing de l'espargne, mais encore plus pour avoir, à cause de l'aage, prins une forme de vie fort esloingnee de la nostre. Je luy dis un jour, un peu hardiment, comme j'ay acoustomé, qu'il luy sieroit mieulx de nous faire place, et de laisser à son fils sa maison principale (car il n'avoit que celle

Mabbenreux, laisse en paix ton cheval vieillissant,
De peur que, tout à coup efflanqué, hors d'hauteur,
Il ne laisse, en tommant, son maître sur l'arène.

Horace, Epist., 1, 1, 8. (Imitation de Bôletus.)
à de bien logée et accommodée), et se retirer en une sienne terre voisine, où personne n’apporterait incommodeité à son repos, puisqu’il ne pouvoit aulurement éviter nostre importunité, veu la condition de ses enfants. Il m’en creut depuis, et s’en trouva bien.

Ce n’est pas à dire qu’on leur donne par telle voye d’obligation, de laquelle on ne se puisse plus desirer: je leur lairrois, moy qui suis à mesmes de jouer ce roolle, la jouissance de ma maison et de mes biens, mais avecques liberté de m’en repen¬
tir, s’ils m’en donnoient occasion; je leur en lairrois l’usage, parce qu’il ne me seroit plus commode; et de l’auctorité des affaires en gros, je m’en reserverois autant qu’il me plairoit: ayant tousjours jugé que ce doibt estre un grand contentement à un pere vicil, de mettre luy mesme ses enfants en train du gouvernement de ses affaires, et de pouvoir, pendant sa vie, contreroller leurs deportements, leur fournissant d’instruction et d’avis suyvant l’expérience qu’il en a, et d’acheminier luy mesme l’ancien honneur et ordre de sa maison en la main de ses successeurs, et se resonder par là des esperances qu’il peut prendre de leur conduite à venir. Et, pour cet effect, je ne vouldrois pas fuys leur compagnie; je vouldrois les esclai-
ner de prez, et jouir, selon la condition de mon aage, de leur alaigresse et de leurs festes. Si je ne vivois parmy eux (comme je ne pourrois, sans offenser leur assemblée, par le chagrin de mon aage et la subjection de mes maladies, et sans contraindre aussi et forcer les regles et façons de vivre que j’aurois lors), je vouldrois au moins vivre prez d’eulx, en un quartier de ma maison, non pas le plus en parade, mais le plus en commodité. Non comme je vois, il y a quelques années, un doyen de Sainct Hilaire de Poictiers, rendu à telle solitude par l’incommodité de sa melancholie, que, lorsque j’entray en sa chambre, il y avoit vingt et deux ans qu’il n’en estoit sorty un seul pas; et si avoit toutes ses actions libres et aysees, sauf un rhume qui lui tumbait sur l’estomach: à peine une fois la septaine vou-
loit il permettre qu’aucun entrast pour le veoir; il se tenoit tousjours enfermé par le dedans de sa chambre, seul, sauf qu’un valet lui portoit une fois le jour à manger, qui ne fai-
soit qu’entrer et sortir: son occupation estoit de se promener, et lire quelque livre, car il cognissoit auluneulment les lettres, obstiné, au demourant, de mourir en cette desmarche, comme il feit bientost aprez. J’essayerois, par une douce conversation, de nourrir en mes enfants une vive amitié et bienveuillence, non feincte, en mon endroit; ce qu’on gaigne ayseement en-
vers des natures bien nées: car si ce sont bestes furieuses,
comme nostre siecle en produict à milliers, il les fault hair et fuyr pour telles.

Je veux mal à cette coutume, d’interdire aux enfants l’appellation paternelle, et leur en enjoindre une estrangiere, comme plus reverentiale, nature n’ayant volontiers pas suffisamment pourveu à nostre auctorité. Nous appelons Dicu tout puissant, Pere; et desdaignons que nos enfants nous en appellent : j’ay reformé cett’erreur en ma famille. C’est aussi folie et injustice de priver les enfants, qui sont en aage, de la familiarité des peres, et vouloir maintenir en leur endroict une morgue austere et desdaigneuse, esperant par là les tenir en crainte et obeissance : car c’est une farce tresinutile, qui rend les peres ennuyeux aux enfants, et, qui pis est, ridicules. Ils ont la jeunesse et les forces en la main, et par consequent le vent et la faveur du monde; et receovient avec mocquerie ces mines fieres et tyranniques d’un homme qui n’a plus de sang ny au cœur ny aux veines; vrais espovantails de cheneviere. Quand je pourrois me faire craindre, j’aymerois encore mieulx me faire aymer : il y a tant de sortes de defaults en la vieillesse, tant d’impuissance, elle est si propre au mespris, que le meil-leur acquest qu’elle puisse faire, c’est l’affectation et amour des siens; le commandement et la crainte, ce ne sont plus ses armes. J’en ay veu quelqu’un, duquel la jeunesse avoit été tresimperieuse; quand c’est venu sur l’aage, quoyqu’il le passe sainemment ce qui se peult, il frappe, il mord, il jure, le plus tempestatif maistre de France; il se ronge de soing et de vigi-lance. Tout cela n’est qu’un bastelage, auquel la famille mesme complotte : du grenier, du cellier, voire et de sa source, d’aultres ont la meilleure part de l’usage, ce pendant qu’il en a les clefs en sa gibbeiciere, plus cherement que ses yeulx. Ce pendant qu’il se contente de l’espargne et chicheté de sa table, tout est en desbauche en divers reduicts de sa maison, en jeu, et en despense, et en l’entretien des contes de sa vaine cholere et pourvoyance. Chascun est en sentinelle contre luy. Si, par fortune, quelque cheste serviteur s’y addonne, soudain il luy est mis en soupeçon, qualité à laquelle la vieillesse mord si volontiers de soy mesme. Quantes fois s’est il vante à moy de la bride qu’il donnait aux siens, et exacte obeissance et reve-

1. Comme si la nature n’avoit pas assez bien pourvu à notre autorité. G.

2. Le bon roi Henri IV la reforma aussi dans sa famille : Car il ne vouloit pas, dit Péréixte, que ses enfants l’appellassent monsieur, nom qui semble rendre les enfants estrangers à leur pere, et qui marque la servitude et la sujettion; mais qu’ils l’appellassent papa, nom de tendresse et d’amour. (Histoire de Henri le Grand.) G.
rence qu'il en recevoit; combien il veoyoit clair en ses affaires! Ille solus nescit omnia.

Je ne sçache homme qui peust apporter plus de parties, et naturelles et acquises, propres à conserver la maistresse, qu'il faict; et si en est descheu comme un enfant: partant l'ay je choisy, parmy plusieurs telles conditions que je cognois, comme plus exemplaire. Ce seroit matiere à une question scholastique, "s'il est ainsi mieulx, ou aulurement." En presence, toutes choses luy cedent; et laisse lon ce vain cours à son auctorité, qu'on ne luy resiste jamais. On le croit, on le craint, on le respecte, tout son saoul. Donne il congé à un valet? il plie son pacquet, le voylà party; mais hors de devant luy seulement: les pas de la vieillesse sont si lents, les sens si troublés, qu'il vivra et sera son office en mème maison, un an, sans estre apperceu. Et quand la saison en est, on faict venir des lettres loingtaines, piteuses, suppliantes, pleines de promesses de mieulx faire: par où on le remet en grace. Monsieur faict il quelque marché ou quelque despeshce qui desplaise? on la suprime, forgeant tantost aprez assez de causes pour excuser la faulte d'execution ou de response. Nulles lettres estrangieres ne luy estants premierement apportees, il ne veoid que celles qui semblent commodes à sa science. Si, par cas d'adventure, il les saisit, ayant en coustume de se reposser sur certaine personne de les luy lire, on y treuve sur le champ ce qu'on veult: et faict on, à tous coups, que tel luy demande pardon, qui l'injurie par sa lettre. Il ne veoid enfin ses affaires que par une image disposee et desaignee, et satisfactoire le plus qu'on peut, pour n'esveiller son chagrin et son courroux. J'ay veu, soubs des figures differentes, assez d'oeconomies longues, constantes, de tout pareil effect.

Il est tousjours prolive aux femmes de disconvenir à leurs maris: elles saisissent à deux mains toutes couvertures de leur contraster; la premiere excuse leur sert de pleniere justification. J'en ay veu une qui desroboit gros à son mary, pour, disoit elle à son confesseur, faire ses aulmosnes plus grasses. Fiez vous à cette religieuse dispensation! Nul maniement leur semble avoir assez de dignité, s'il vient de la concession du mary; il faut qu'elles l'usurpent, ou finement, ou fierement, et tousjours injurieusement, pour luy donner de la grace et de l'auctorité. Comme en mon propos, quand c'est contre un

1. Il ignore, seul, tout ce qu'on fait chez lui. TÉRENCE, Adelphes, acte IV sc. 11, v. 9
pauvre vieillard, et pour des enfants, lors empoignent elles ce tiltre, et en servent leur passion avecques gloire; et, comme en un commun servage, monopolent facilement contre sa domination et gouvernement. Si ce sont masles grands et fleurissants, ils subordonnent aussi incontinent, ou par force ou par laveur, et maistre d’hostel, et receveur, et tout le reste. Ceux qui n’ont ny femme ny fils tumbent en ce malheur plus difficilement, mais plus cruellement aussi et indignement. Le vieil Caton disoit en son temps, « qu’Autant de valets, autant d’ennemis : » veoiez si, selon la distance de la pureté de son siecle au nostre, il ne nous a pas voulu advenir que femme, fils et valets, autant d’ennemis à nous. Bien sert à la decrepitude de nous fournir le doux benefice d’inapparence et d’ignorance, et facilite à nous laisser tromper. Si nous y mordions, que seroit ce de nous, mesme en ce temps où les juges, qui ont à decider nos controverses, sont communement partisans de l’enfance, et interessez? Au cas que cette piperie m’eschappe à veoir, au moins ne m’eschappe il pas à veoir que je suis trespiable. Et aura lon jamais assez dict de quel prix est un amy, à comparaison de ces liaisons civiles? L’image mesme que j’en veois aux bestes, si pure, avecques quelle religion je la respecte! Si les aultres me pipent, au moins ne me pipe je pas moy mesme à m’estimer capable de m’en garder, ny à me ronger la cervelle pour m’en rendre: je me sauve de telles trahisons en mon propre giron; non par une inquiete et tumultuaire curiosite, mais par diversion plutost et resolution. Quand j’ois reciter l’estat de quelqu’un, je ne m’amuse pas à luy; je tourne continent les yeulx à moy, veoir comment j’en suis: tout ce qui le touche me regarde; son accident m’advertit, et m’esveille de ce costé là. Touts les jours et à toutes heures, nous disons d’un aultre ce que nous dirions plus proprement de nous, si nous sçavions replier, aussi bien qu’estendre, nostre considération. Et plusieurs aucteurs blecent en cette maniere la protection de leur cause, courant en avant temerairment à l’encontre de celles qu’ils attaquent, et lanceant à leurs ennemis des traicts propres à leur estre relancez plus advantageusement.

Feu monsieur le mareschâ de Montluc, ayant pey son fils, qui mourut en l’isle de Maderes, brave gentilhomme, à la verité, et de grande esperance, me faisoit fort valoir, entre ses aultres regrets, le desplaisir et crevecoeur qu’il sentoit, de ne s’estre jamais communiqué à luy; et, sur cette humeur d’une gravité et grimace paternelle, avoir perdu la commodité de gouter et bien coignoistre son fils, et aussi de lui declarer l’œ.
treme amitié qu’il luy portoit, et le digne jugement qu’il fai-
soit de sa vertu. « Et ce pauvre garson, disoit il, n’a rien veu
de moy qu’une contenance renfrongnée et pleine de mespris;
et a emporté cette creance, que je n’ay scu ny l’aymer ny
l’estimer selon son merite. A qui garfois je à discouvrir cette
singuliere affection que je luy portois dans mon ame? estoit
ce pas luy qui en debvoit avoir tout le plaisir et toute l’obli-
gation? Je me suis contraict et gehenné pour maintenir ce
vain masque; et y ay perdu le plaisir de sa conversation, et
sa volonté quand et quand, qu’il ne me peult avoir portee
aultre que bien froide, n’ayant jamais receu de moy que ru-
desse, ny senty qu’une façon tyrannique. » Je treuve que
cette plaincte estoit bien prinse et raisonnable : car, comme je
scious par une trop certaine experience, il n’est aucune si doulce
consolation en la perte de nos amis, que celle que nous apporte
la science de n’avoir rien oublie à leur dire, et d’avoir eu avec-
quês eulx une parfaicte et entiere communication. O mon amy!
en vaulx je mieulx d’en avoir le goust? ou si j’en vaulx moins?
J’en vaulx, certes, bien mieulx ; son regret me console et m’hon-
nore : est ce pas un pieux et plaisant office de ma vie, d’en
faire à tout jamais les obseques? est il jouissance qui vaille
cette privation?

Je m’ouvre aux miens tant que je puis, et leur signifie tres-
volontiers l’estat de ma volonté et de mon jugement envers
eulx, comme envers un chacun : je me haste de me produire
et de me presenter; car je ne veulx pas qu’on s’y mescompte,
de quelque part que ce soit. Entre aultres coutumes particu-
lieres qu’avoient nos anciens Gaulois, à ce que dict Cesar, cette
cy en estoit l’une, que les enfants ne se presentoient aux peres,
ny s’osoient trouver en public en leur compaignie, que lors-
qu’ils commeneeoient à porter les armes; comme s’ils eussent
voulu dire que lors il estoit aussi saison que les peres les
receuissent en leur familiarité et accointance.

J’ay veu encore aultre sorte d’indiscrétion en aulcuns
peres de mon temps, qui ne se contentent pas d’avoir privé,
pendant leur longue vie, leurs enfants de la part qu’ils deb-
voient avoir naturellement en leurs fortunes, mais laissent en-
cores à eux eulx à leurs femmes cette mesme auctorité sur
tous leurs biens, et loy d’en disposer à leur fantaisie. Et ay co-
gneu tel seigneur, des premiers officiers de nostre couronne,
ayant, par esperance de droict à venir, plus de cinquante mille
escus de rente, qui est mort necessiteux, et accablé de debtes,
aagé de plus de cinquante ans, sa mere, en son extreme decre-
pitude, jouissant encore de tous ses biens par l’ordonnance
du père, qui avert de sa part vescu prez de quatre vingts ans. Cela ne me semble aucunement raisonnable. Pourtant trouve je peu d'avancement à un homme de qui les affaires se portent bien, d'aller chercher une femme qui le charge d'un grand dot; il n'est point de dette estrangiere qui apporte plus de ruyne aux maisons: mes predecesseurs ont communement suyvi ce conseil bien à propos, et moy aussi. Mais ceux qui nous desconseillent les femmes riches, de peur qu'elles soient moins tractables et reconnoissantes, se trompent de faire perdre quelque reelle commodité pour une si frivole conjecture. A une femme desraisonnable, il ne couste non plus de passer par dessus une raison, que par dessus une aultre; elles s'aymment le mieulx où elles ont plus de tort: l'injustice les alleiche; comme les bonnes, l'honneur de leurs actions vertueuses; et en sont debonnaires d'autant plus qu'elles sont plus riches; comme plus volontiers et glorieusement chastes, de ce qu'elles sont belles.

C'est raison de laisser l'administration des affaires aux meres pendant que les enfants ne sont pas en l'age, selon les loix, pour en manier la charge; mais le pere les a bien mal nourris, s'il ne peult esperer qu'en leur maturité ils auront plus de sagesse et de suffisance que sa femme, veu l'ordinaire foiblesse du sexe. Bien seroit il toutesfois, à la verité, plus contre nature, de faire despender les meres de la discretion de leurs enfants. On leur doibt donner largement de quoy maintenir leur estat, selon la condition de leur maison et de leur aage; d'autant que la necessité et l'indigence est beaucoup plus malseante et malaysee à supporter à elles qu'aux masles: il faut plutost en charger les enfants que la mere.

En general, la plus saine distribution de nos biens, en mourant, me semble estre les laisser distribuer à l'usage du pais: les loix y ont mieulx pensé que nous; et vaut mieulx les laisser faillir en leur eslection, que de nous hazarder de faillir temeraiement en la nostre. Ils ne sont pas proprement nostres, puisque, d'une prescription civile, et sans nous, ils sont destinez à certains successeurs. Et encore que nous ayons quelque liberté au delà, je tiens qu'il faut une grande cause, et bien apparente, pour nous faire oster à un ce que sa fortune luy avoit acquis, et à quoy la justice commune l'appelloit; et que c'est abuser, contre raison, de cette liberté, d'en servir nos fantasies frivoles et privees. Mon sort m'a faict grace de ne m'avoir presenté des occasions qui me pissent tenter, et divertir mon affection de la commune et legitime ordonnance. J'en veois envers qui c'est temps perdu d'employer un long soing de bons
offices : un mot receu de mauvais biais efface le mérite de dix ans. Heureux qui se trouve à point pour leur joindre la volonté sur ce dernier passage! La voisine action l'emporte : non pas les meilleurs et plus fréquents offices, mais les plus recents et présents, font l'opération. Ce sont gents qui se jouent de leurs testaments, comme de pommes ou de verges, à gratifier ou chastier chaque action de ceulx qui y pretendent interest. C'est chose de trop longue suite, et de trop de poids, pour estre ainsi promenée à chasque instant; et en laquelle les sages se plantent une fois pour toutes, regardants sur tout à la raison et observance publique. Nous prenons un peu trop à cœur ces substitutions masculines, et proposons une éternité ridicule à nos noms. Nous poisons aussi trop les vaines conjectures de l'advenir, que nous donnont les esprits pueriles. A l'adventure eust on fait injustice de me desplacer de mon rang, pour avoir esté le plus lourd et plombé, le plus long et desgousté en ma leçon, non seulement que tous mes frères, mais que tous les enfants de ma province; soit leçon d'exercice d'esprit, soit leçon d'exercice de corps. C'est folie de faire des triages extraordinaires sur la foy de ces divinations, ausquelles nous sommes si souvent trompez. Si on peult blecer cette regle, et corriger les destinees au choix qu'elles ont fait de nos heritiers. on le peult, avecques plus d'apparence, en consideration de quelque remarquable et enorme difformité corporelle, vice constant, inamendable, et, selon nous grands estimateurs de la beaulté, d'important prejudice.

Le plaisant dialogue du legislateur de Platon avecques ses citoyens, fera honneur à ce passage. « Comment doncques, disent ils, sentants leur fin prochaine, ne pourrons nous point disposer de ce qui est à nous à qui il nous plaira? O dieux! quelle cruauté, qu'il ne nous soit loisible, selon que les nostres nous auront servi en nos maladies, en nostre vieillesse, en nos affaires, de leur donner plus et moins, selon nos fantasies! » A quoy le legislateur respond en cette maniere : « Mes amis, qui avez sans double bientost à mourir, il est malayse et que vous vous cognitoissez, et que vous cognitoissez ce qui est à vous, susyuant l'inscription delphique. Moy, qui foys les lois, tiens que ny vous n'estes à vous, ny n'est à vous ce que vous jouissez. Et vos biens et vous estes à vostre famille, tant passee que future; mais encore plus sont au public et vostre famille et vos biens. Parquoy, de peur que quelque flatteur en vostre vieillesse ou en vostre maladie, ou quelque passion, vous sollicite mal à propos de faire testament injuste, je vous en gardevray : mais, ayant respect et à l'interest universel de la cité et
à celuy de vostre maison, j'establiray des loix, et seray sentir, comme de raison, que la commodité particulière doibt cédérer à la commune. Allez vous enjoyeusement où la nécessité humaine vous appelle. C'est à moy, qui ne regarde pas l'une chose plus que l'autre, qui, autant que je puis, me soigne du general, d'avoir soucye de ce que vous laissez. »

Revenant à mon propos, il me semble, en toutes façons, qu'il naist rarement des femmes à qui la maistresse soit due sur des hommes, sauf la maternelle et naturelle; si ce n'est pour le chastiment de ceulx qui, par quelque humeur fièbreuse, se sont volontairement soumis à elles : mais cela ne touche aucunelement les vieilles, de quoy nous parlons icy. C'est l'apparence de cette considération qui nous a faict forger et donner pied si volontiers à cette loy, que nul ne veit oncques, qui prive les femmes de la succession de cette couronne; et n'est gueres seigneurie au monde où elle ne s'allegue, comme icy, par une vraysemblance de raison qui l'auctorise : mais la fortune luy a donné plus de credit en certains lieux qu'aux aultres. Il est dangereux de laisser à leur jugement la dispensation de nostre succession selon le choix qu'elles feront des enfants, qui est à tous les coups inique et fantastique : car cet appetit des-reglé et goust malade qu'elles ont au temps de leurs groisses, elles l'ont en l'ame en tout temps. Communement on les veoid s'addonner aux plus foibles et malotrus, ou à ceulx, si elles en ont, qui leur pendent encore au col. Car, n'ayant point asser de force de discours pour choisir et embrasser ce qui le vault, elles se laissent plus volontiers aller où les impressions de nature sont plus seules; comme les animaux qui n'ont cognos- sance de leurs petits que pendant qu'ils tiennent à leurs mam-melles. Au demourant, il est aysé à veoir, par experience, que cette affection naturelle, à qui nous donnons tant d'auctorité, a les racines bien foibles : pour un fort legier proftit, nous arrachons tous les jours leurs propres enfants d'entre les bras des mères, et leur faisons prendre les nostres en charge; nous leur faisons abandonner les leurs à quelque chestifve nourrice à qui nous ne voulons pas commettre les nostres, ou à quelque chevre, leur defendant non seulement de les allaicter, quelque dangier qu'ils en puissent encourir, mais encore d'en avoir aulcun soing, pour s'employer du tout au service des nostres : et veoid on, en la pluspart d'entre elles, s'engendrer bientost, par accoustumance, une affection bastarde plus vehement que la naturelle, et plus grande solicitude de la conservation des enfants empruntez, que des leurs propres. Et ce que j'ay parlé des chevres, c'est d'autant qu'il est ordinaire, autour de chez
moy, de veoir les femmes de village, lorsqu'elles ne peuvent nourrir les enfants de leurs mammelles, appeller des chevres a leur secours : et j'ay a cette heure deux laquays qui ne teterent jamais que huiict jours laict de femmes. Ces chevres sont incontinent ducites a venir allaicter ces petits enfants, reognissent leur voix quand ils crient, et y accourent : si on leur en presente un aultre que leur nourrisson, elles le refusent; et l'enfant en fait de mesme d'une aultre chevre. J'en veis un l'aultre jour a qui on osta la sienne, parce que son pere ne l'avoit qu'empruntee d'un sien voisin : il ne peut jamais s'adonner a l'aultre qu'on luy presenta, et mourut, sans doubte de faim. Les bestes alterent et abbastardissent, aussi ayeemment que nous, l'affection naturelle. Je crois qu'en ce que recite Herodote, de certain destroict de la Libye, il y a souvent du mescompte; il dict qu'on s'y mesle aux femmes indifferemment, mais que l'enfant, ayant force de marcher, treuve son pere celuy vers lequel, en la presse, la naturelle inclination porte ses premiers pas.

Or, a considerer cette simple occasion d'aymer nos enfants pour les avoir engendrez, pour laquelle nous les appelloons aultres nous mesmes, il semble qu'il y ayt bien une aultre production venant de nous qui ne soit pas de moindre recommandation : car ce que nous engendrons par l'ame, les enfan-tements de nostre esprit, de nostre courage et suffisance, sont produits par une plus noble partie que la corporelle, et sont plus nostres; nous sommes pere et mere ensemble en cette generation. Ceulx cy nous costent bien plus cher, et nous apporent plus d'honneur, s'ils ont quelque chose de bon : car la valeur de nos aultres enfants est beaucoup plus leur que nostre, la part que nous y avons est bien legiere; mais de ceulx cy, toute la beaulte, toute la grace et le prix, est nostre. Par ainsin, ils nous representent et nous rapportent bien plus vivement que les aultres. Platon adjouste ce que sont icy des enfants immortels qui immortalisent leurs peres, voire et les defient, comme Lycurgus, Solon, Minos. Or, les histoires estants pleines d'exemples de cette amitie commune des peres envers les enfants, il ne m'a pas semblé hors de propos d'en trier aussi quelqu'un de cette cy. Heliodorus, ce bon evesque de Tricca, ayma mieux perdre la dignite, le proufit, la devotion d'une prelature si venerable, que de perdre sa fille, fille qui

dure encore bien gentille, mais à l'aventure pourtant un peu trop curieusement et mollement goderonne pour fille ecclésiastique et sacerdotale, et de trop amoureuse façon. Il y eut un Labienus à Rome, personnage de grande valeur et auctorité, et, entre aultres qualitez, excellent en toute sorte de litterature, qui estoit, ce crois je, fils de ce grand Labienus, le premier des capitaines qui feurent soubs Cesar en la guerre des Gaules, et qui depuis, s'estant jecté au party du grand Pompeius, s'y mainteint si valeurusement, jusques à ce que Cesar le desfeït en Espaigne : ce Labienus, de quoy je parle, eut plusieurs envieux de sa vertu, et, comme il est vraysemblable, les courtisans et favoris des empereurs de son temps pour ennemis de sa franchise, et des humeurs paternelles qu'il retenoit encore contre la tyrannie, desquelles il est croyable qu'il avoit teinct ses escripts et ses livres. Ses adversaires poursuivirent devant le magistrat à Rome, et obteindrent de faire condenser plusieurs siens ouvrages, qu'il avoit mis en lumiere, à estre bruslez. Ce feut par luy que commencea ce nouvel exemple de peine, qui depuis feut continué à Rome à plusieurs aultres, de punir de mort les escripts mesmes et les estudes. Il n'y avoit point assez de moyen et matiere de cruauté, si nous n'y meslions des choses que nature a exemptees de tout sentiment et de toute souffrance, comme la reputation et les inventions de nostre esprit, et si nous n'allions communiquer les maux corporels aux disciplines et monuments des Mu-ês. Or, Labienus ne peult souffrir cette perte, ny de survivre à cette sienne si chere geniture : il se feit porter et enfermer tout viv dans le monument de ses ancestres; là où il pourvoit tout d'un train à se tuer et à s'enterrer ensemble. Il est malayse de montrer aucune autre plus vehement affection paternelle que celle là. Cassius Seve-rus, homme tres eloquent, et son familier, veoyant brusler ses livres, crioit que, par semse sentence, on le debvoit quand et quand condenser à estre bruslé tout viv; car il portoit et conservoit en sa memoire ce qu'ils contenoyent. Pareil accidens adveint à Cremuteius Cordus, accusé d'avoir en ses livres loué Brutus et Cassius : ce senat vilain, servile et corrompu, et digne d'un pire maistre que Tibere, condemna ses escripts au feu. Il feut content de faire campagnie à leur mort, et se tua par abstinance de manger. Le bon Lucanus, estant jugé par ce coquin de Neron, sur les derniers traicts de sa vie, comme la pluspart du sang feut desja escoulé par les veines des bras qu'il s'estoit fait tailler à son medecin pour mourir, et que la froi-
deur eut saisi les extrêmité de ses membres, et commença à s'approcher des parties vitales, la dernière chose qu'il eut en sa mémoire, ce furent quelques vers de son livre de la guerre de Pharsale, qu'il recitait; et mourut ayant cette dernière voix en la bouche. Cela qu'estoit ce, qu'un tendre et paternel congé qu'il prenoit de ses enfants, représentant les adieux et les estoicts embrassements que nous donnons aux nostres en mourant, et un effet de cette naturelle inclination qui r'appelle en nostre souvenance, en cette extrémité, les choses que nous avons eu les plus chères pendant nostre vie?

Pensons nous qu'Epicurus, qui, en mourant, tormenté, comme il dict, des extrêmes douleurs de la cholique, avoit toute sa consolation en la beaute de la doctrine qu'il laisoit au monde, eust receu autant de contentement d'un nombre d'enfants bien nays et bien eslevés, s'il en eust eu, comme il faisoit de la production de ses riches escripts? et que, s'il eust esté au choix de laisser, aprez luy, un enfant contrefaict et mal nay, ou un livre sot et inerte, il ne choisist plusot, et non luy seulement, mais tout homme de pareille suffisance, d'encourir le premier malheur que l'autre? Ce seroit à l'aventure impieté en saïnt Augustin (pour exemple), si, d'un costé, on luy proposoit d'enterrer ses escripts, de quoy nostre religion receoit un si grand fruit, ou d'enterrer ses enfants, au cas qu'il en eust, s'il n'aymoit mieulx enterrer ses enfants. Et je ne scâis si je n'aymerois pas mieulx beaucoup en avoir produit un, parfaitement bien formé, de l'accointance des Muses, que de l'accointance de ma femme. A cettuy cy, tel qu'il est, ce que je donne, je le donne purement et irrevocablement, comme ou donne aux enfants corporels. Ce peu de bien que je luy ay fait, il n'est plus en ma disposition: il peult scâvoir assez de choses que je ne scâis plus, et tenir de moy ce que je n'ay point retenu, et qu'il faultroit que, tout ainsi qu'un estrangier, j'empruntasse de luy, si besoing m'en venoit; si je suis plus sage que luy, il est plus riche que moy. Il est peu d'hommes addonnés à la poësie, qui ne segratifiassent plus d'estre peres de l'Aeneide, que du plus beau garson de Rome; et qui ne souffrissent plus ayseement une perte que l'autre: car, selon Aristote, de tous ouvriers, le poëte est nommeement le plus amoureux de son ouvrage. Il est malaysè à croire qu'Epaminondas, qui se vantoit de laisser pour toute posterité des filles qui feroient un jour honneur à leur pere (c'estoient les deux nobles victoires qu'il avait gaigné sur les Lacedemoniens), eust olontiers consenti d'eschanger celles là aux plus gorgiases de toute la Grèce; ou qu'Alexandre et Cæsar ayant jamais souhaité
d'estre privez de la grandeur de leurs glorieux faicts de guerre, pour la commodité d'avoir des enfants et heritiers, quelque parfaicts et accomplis qu'ils puissent estre. Voire je fais grand doubt que Phidias, ou aultre excellent statuaire, aymast autant la conservation et la duree de ses enfants naturels, comme il seroit d'une image excellente qu'avecques long travail et estude il auroit parfaictce selon l'art. Et quant à ces passions vicieuses et furieuses qui ont eschauffé quelquesfois les peres à l'amour de leurs filles, ou les meres envers leurs fils, encore s'en treuve il de pareilles en cette aultre sorte de parenté: tesmoing ce que l'on recite de Pygmalion, qu'ayant basty une statue de femme, beaulté singuliere, il deveint si esperduement esprins de l'amour forcené de ce sien ouvrage, qu'il fallut qu'en faveur de sa rage les dieux la luy vivifiassent.

Tentatum mollescit ebur, positoque rigore
Subsidit digitis 1.

**CHAPITRE IX**

**DES ARMES DES PARTHES.**

C'est une façon vicieuse de la noblesse de nostre temps, et pleine de mollesse, de ne prendre les armes que sur le point d'une extreme necessité, et s'en descharger aussi tost qu'il y a tant soit peu d'apparence que le danger soit esloingné: d'ou il survient plusieurs desordres; car, chacun criant et courant à ses armes sur le point de la charge, les uns sont à lacer encore leur cuirasse, que leurs compagnons sont desja rompus. Nos peres donnaient leur salade, leur lance et leurs gantelets à porter, et n'abandonnoient le reste de leur equipage tant que la courvee duroit. Nos troupes sont à cette heure toutes troublees et disformees par la confusion du bagage et des valets, qui ne peuvent esloigner leurs maistres à cause de leurs armes. Tite-Live, parlant des nostres, Intolerantissima laboris corpora vix arma humeris gerebant 2. Plusieurs nations vont encore, et alloient anciennement, à la guerre sans se couvrir, ou se couvroient d'inutiles defenses:

Tegmina queis capitum, raptus de subere cortex 3.

---

3. Ils se faisoient des casques avec la molle écorce du liège Virgile, Æn., VII, 742.
Alexandre, le plus hazardeux capitaine qui eut jamais, s'armait fort rarement. Et ceux d'entre nous qui les mesprisent, n'empirent pour cela de guerres leur marché : s'il se voudrait quelqu'un tué par le défaut d'un harnois, il n'en est guerres moindre nombre que l'empeschement des armes a fait perdre, engagez soubs leur pesanteur, ou froissez et rompus, ou par un contrecoup, ou aulirement. Car il semble, à la verité, à veoir le poids des nostres et leur espesueur, que nous ne cherchions qu'à nous defendre, et en sommes plus chargez que couverts. Nous avons assez à faire à en soutenir le faix, entravez et contraincts, comme si nous n'avions à combattre que du choc de nos armes; et comme si nous n'avions pareille obligation à les defendre, qu'elles ont à nous. Tacitus peint plaisamment des gens de guerre de nos anciens Gaulois, ainsin armez pour se maintenir seulement, n'ayants moyen ny d'offenser, ny d'estre offensez, ny de se relever abbattus. Lucullus, veoyant certains hommes d'armes medois qui faisoient front en l'armee de Tigranes, poisamment et malaiseement armez, comme dans une prison de fer, print de là opinion de les desfaire aysement, et par eulx commencea sa charge et sa victoire. Et à present que nos mousquetaires sont en credit, je crois que l'on trouvera quelque invention de nous emmurer pour nous en garantir, et nous faire traisner à la guerre enfermez dans des bastions, comme ceux que les anciens faisoient porter à leurs elephants.

Cette humeur est bien eslongnee de celle du jeune Scipion, lequel accusa aigrement ses soldats de ce qu'ils avoient semé des chaussetrapes soubs l'eau, à l'endroict du fossé par où eulx d'une ville qu'il assiegeoit pouvoient faire des sorties sur luy; disant que ceux qui assailloient devoient penser à entreprendre, non pas à craindre : et craignoit, avecques raison, que cette provision endormist leur vigilance à se garder. Il dict aussi à un jeune homme qui luy faisoit monstre de son beau bouclier : cil est vrayement beau, mon fils! mais un soldat romain doibt avoir plus de fiances en sa main dextre qu'en la gauche.»

Or, il n'est que la coutume qui nous rende insupportable la charge de nos armes,

L'vespergo in dosso haveano, e l'elmo in testa,
Duo di questi guerrier, dei quali j'o canto;
Nè note o di, dopo ch' entraro in questa
Stanza, gl' haveano mai messi da canto;
Che facile a portar come la vesta
Era lor, perché in uso l' havean tanto 4.

1. Deux des guerriers que je chante ici avoient la cuirasse sur le dos et le casque
L'empereur Caracalla allait par pays à pied, armé de toutes pièces, conduisant son armée. Les piétons romains portoient non seulement le morion, l'espée et l'escu (car, quant aux armes, dit Cicéron, ils estoient si accoustumé à les avoir sur le dos, qu'elles ne les empeschoient non plus que leurs membres, arma enim, membra militis esse dicunt 1; mais quand et quand encore ce qu'il leur falloit de vivres pour quinze jours, et certaine quantité de paix pour faire leurs remparts, jusqu'as soixante livres de poids. Et les soldats de Marius, ainsi chargez, marchants en bataille, estoient duiicts à faire cinq lieues en cinq heures, et six, s'il y avoit haste. Leur discipline militaire estoit beaucoup plus rude que la nostre; aussi produisoit elle de bien aultres effects. Le jeune Scipion, reformant son armée en Espaigne, ordonna à ses soldats de ne manger que debout, et rien de cuict. Ce traict est merveilleux à ce propos, qu'il feut reproché à un soldat lacedémonien, qu'estant à l'expedition d'une guerre, on l'avoit veu soubs le couvert d'une maison: ils estoient si durcis à la peine, que c'estoit honte d'estre veu soubs un aultre toict que celuy du ciel, quelque temps qu'il feist. Nous ne menerions gueres loing nos gents, à ce prix là !

Au demourant, Marcellinus, homme nourry aux guerres romaines, remarque curieusement la façon que les Parthes avoient de s'armer, et la remarque d'autant qu'elle estoit esloingnee de la romaine. « Ils avoient, dit il, des armes tisses en maniere de petites plumes, qui n'empeschoient pas le mouvement de leur corps; et si estoient si fortes, que nos dards rejaillissoient venants à les heurter : » (ce sont les escailles de quoy nos ancestr es avoient fort accoustumé de se servir). En un aultre lieu : « Ils avoient, dict il, leurs cheualx forts et roides, couverts de gros cuir; et eux estoient armez, de cap à pied, de grosses lames de fer, rengees de tel artifice, qu'à l'endroict des joinctures des membres elles prestoient au mouvement. On eust dict que c'estoient des hommes de fer; car ils avoient des accoustrements de teste si proprement assis, et representans au naturel la forme et parties du visage, qu'il n'y avoit moyen de les assener que par des petits trous ronds qui respondoient à leurs yeulx, leur donnant un peu de lu-

1. Ils disent que les armes du soldat sont ses membres. Cicéron, Tusc. quest., II, 46.
mière, et par des fentes qui estoient à l’endroit des naseaux, par où ils prenoient assez malayseemer : haleine.

*Flexilis inductis animatur lamina membris,*  
*Horribilis visu ; credas simulacra moveri*  
*Ferrea, cognatoque viros spirare metallo,*  
*Par vestitus equis : ferrata fronte minantur,*  
*Ferratosque movent, securi vilneris, armos.*

Voylà une description qui retire bien fort à l’équipage d’un homme d’armes françois, à tout ses bardes. Plutarque dict que Demetrius feit faire, pour luy et pour Alcimus, le premier homme de guerre qui feust prez de luy, à chacun un harnois complet du poids de six vingt livres, là où les communs harnois n’en poisoient que soixante.

**CHAPITRE X**  
**DES ·LIVRES.**

Je ne foys point de doubte qu’il ne m’advienne souvent de parler de choses qui sont mieulx traictees chez les maistres du métier, et plus veritablement. C’est icy purement l’essay de mes facultés naturelles, et nullement des acquises: et qui me surprendra d’ignorance, il ne fera rien contre moy; car à peine respondrois je à aultruy de mes discours, qui ne m’en responds point à moy, ny n’en suis satisfait. Qui sera en cherche de science, si la pesche où elle se loge: il n’est rien de quoy je face moins de profession. Ce sont icy mes fantasies, par lesquelles je ne tasche point de donner à cognoistre les choses, mais moy: elles me seront à l’adventure cogneues un jour, ou l’ont aultrfois esté, selon que la fortune m’a peu porter sur les lieux où elles estoient esclaircies; mais il ne m’en souvient plus; et si je suis homme de quelque leçon, je suis homme de nulle retention: ainsi je ne pleuvis 2 aucune certitude, si ce n’est de faire cognoistre jusques à quel point monte, pour cette heure, la cognoissance que j’en ay. Qu’on ne s’attende pas aux matieres, mais à la façon que j’y donne: qu’on veoye, en ce que j’emprunte, si j’ay sceu choisir de quoy rehaulser ou

1. Leur cuirasse flexible semble recevoir la vie du corps qu’elle enferme ; les yeux étonnés voient marcher des statues de fer ; on dirait que le métal est incorporé avec le guerrier qui le porte. Les coursiers ont aussi leur armure : le fer couvre leur front superbe ; et leurs flancs, sous un rempart de fer, bravent les traits impuissants. *Claudien, contre Rufin, II, 356.*

2. *C’est-à-dire je ne garantie.*
secourir proprement l'invention, qui vient toujours de moy; car je foys dire aux aultres, non à ma teste, mais à ma suite, ce que je ne puis si bien dire, par foiblesse de mon langage, ou par foibliesse de mon sens. Je ne compte pas mes emprunts, je les poise; et si je les usse voulu faire valoir par nombre, je m'en fuisse chargé deux fois autant: ils sont touts, ou fort peu s'en faut, de noms si fameux et anciens, qu'ils me semblent se nommer assez sans moy. Ez raisons, comparaisons, arguments, si j'en transplante quelqu'un en mon solage ¹, et confonds aux miens; à escent j'en cache l'aucteur, pour tenir en bride la temerité de ces sentences hastives qui se jectent sur toute sorte d'escripts, notamment jeunes escripts, d'hommes encore vivants, et en vulgaire ², qui receoit tout le monde à en parler, et qui semble convaincre la conception et le desseing vulgaire de mesme: je veux qu'ils donnent une nazarde à Plutarque sur mon meiz, et qu'il s'eschaudent à injurier Seneque en moy. Il fault musser ma foiblesse soubs ces grands credits. J'aymeray quelqu'un qui me sçache deplumer, je dis par clarté de jugement, et par la seule distinction de la force et beaulté des propos: car moy, qui, à faulce de memoire, demeure court tous les coups à les trier par connoissance de nation, sçais tresbien coinoistre, à mesurer ma portee, que mon terroir n'est aulcune-ment capable d'aulcunes fleurs trop riches que j'y treuve seemes; et que tous les fruicts de mon creu ne les sçauroient payer. De cecy suis je tenu de répondre; si je m'empesche moy mesme; s'il y a de la vanité et vice en mes discours, que je ne sente point, ou que je ne soye capable de sentir en me le repre- sentant: car il eschappe souvent des faulces à nos yeux; mais la maladie du jugement consiste à ne les pouvoir appercevoir lorsqu'un aultry nous les descouvre. La science et la verité peu-vent loger chez nous sans jugement; et le jugement y peult aussi estre sans elles: voire la reconnoissance de l'ignorance est l'un des plus beaux et plus seurs tesmoignages de jugement que je treuve. Je n'ay point d'aultry sergeant de bande, à ren- ger mes pieces, que la fortune: à mesme que mes resveries se presentent, je les entasse; tantost elles se pressent en foule, tantost elles se trainsent à la file. Je veux qu'on veoye mon pas naturel et ordinaire, ainsi destraqué qu'il est; je me laisse aller comme je me treuve: aussi ne sont ce point icy matieres qu'il ne soit pas permis d'ignorer, et d'en parler casuellement et temérairement. Je souhaiterois avoir plus parfaicte intelligence

¹ Sol, terrain, terroir. E. J.
² En langage vulgaire. C.
des choses; mais je ne la veulx pas acheter si cher qu'elle couste. Mon desseing est de passer doucement, et non laboi-
rniement, ce qui me reste de vie: il n'est rien pour quoy je me veuille rompre la teste, non pas pour la science, dequel-
que grand prix qu'elle soit.
Je ne cherche aux livres qu'à m'y donner du plaisir par un
honneste amusement: ou si j'estudie, je n'y cherche que la
science qui traiict de la coignoissance de moy mesme, et qui
m'instruise à bien mourir et à bien vivre:

Has meus ad metas sudet oportet equus ¹.

Les difficultez, si j'en rencontre en lisant, je n'en ronge pas mes
ongles; je les laisse là, aprez leur avoir fait une charge ou
deux. Si je m'y plantois, je m'y perdois, et le temps; car j'ay
un esprit primsaultier; ce que je ne veois dela premierecharge,
je le veois moins en m'y obstinant. Je ne foys rien sans gatyété;
et la continuation et contention trop ferme esblouit mon juge-
ment, l'attriste et le lasse. Ma veue s'y confond et s'y dissipe;
il faut que je la retire, et que je l'y remette à secousses: tout
ainsi que pour juger dulustre de l'escarlatte, on nous ordonne de
passer les yeulx par dessus, en la parcourant à diverses veues,
soubdaines reprinses, et reitérées. Si ce livre me fasse, j'en
prends un aultre; et ne m'y addonne qu'aux heures où l'ennuy
de rien faire commence à me saisir. Je ne me prends gueres
aux nouveaux, pource que les anciens me semblent plus pleins
et plus roides: ny aux grecs, parce que mon jugement ne
sgait pas faire ses besongnes d'une puerile et apprentisse intel-
ligence.
Entre leslivres simplement plaisants, je treuve, des modernes,
le Decameron de Boccace, Rabelais, et les Baisers de Jehan
Second, s'il les fault loger soubs ce titlere, dignes qu'on s'y
amuse. Quant aux Amadis, et telles sortes d'escripts, ils n'ont
pas eu le credit d'arrestre seulement mon enfance. Je diray
encores cecy, ou hardiment, ou temeramente, que cette vieille
ame poisante ne se laisse plus chatouiller, non seulement à
l'Arioste, mais encors au bon Ovide: sa facilité et ses inven-
tions, qui m'ont ravi aultresfois, à peine m'entretiennent elles à
cette heure. Je dis librement mon advis de toutes choses, voire
et de celles qui surpassent à l'adventure ma suffissance, et que
je ne tiens aulcunement estre de ma jurisdicion: ce que j'en
opine, c'est aussi pour declarer la mesure de ma veue, non la
mesure des choses. Quand je me treuve desgousté de l'Axiocho

¹. C'est vers ce but que doivent tendre mes coursiers. PROPERCE, IV, 1, 70.
de Platon, comme d'un ouvrage sans force, en esgard à un tel aucteur, mon jugement ne s'en croit pas: il n'est pas si oultre-cuidé de s'opposer à l'auctorité de tant d'aultres fameux jugemens anciens, qu'il tient ses regents et ses maistres, et avec-ques lesquels il est plutost content de faillir; il s'en prend à soy, et se condemne, ou de s'arrester à l'escorce, ne pouvant penetrer jusques au fonds, ou de regarder la chose par quelque fauls lustre. Il se contente de se garantir seulement du trouble et du desreglement: quant à sa foiblesse, il la reconnoist et advone volontiers. Il pense donner juste interpretation aux apparences que sa conception luy presente; mais elles sont imbecilles et imparfaictes. La pluspart des fables d'Esope ont plusieurs sens et intelligences: ceulx qui les mythologisent, en choisissent quelque visage qui quadre bien à la fable; mais pour la plus-part, ce n'est que le premier visage et superficiel; il y en a d'aultres plus vifs, plus essentiels et internes, ausquels ils n'ont sceu penetrer: voylà comme j'en soys.

Mais, pour suivre ma route, il m'a tousjours semblé qu'en la poésie, Virgile, Lucrece, Catulle et Horace tiennent de bien loing le premier reng; et signamment Virgile en ses Georgiques, que j'estime le plus accomplly ouvrage de la poésie: à comparaision duquel on peult reconnoistre ayseement qu'il y a des androicts de l'Aeneïde ausquels l'aucteur eust donné encore quelque tour de pigne, s'il en eust eu loisir; et le cinquiesme livre en l'Aeneïde me semble leplusparfaict. J'aymeaussi Lucain, et le practique volontiers, non tant pour son style, que pour sa valeur propre et verité de ses opinions et jugemens. Quant au bon Terence, la mignardise et les graces du langage latin, je le treuve admirable à représenter au vif les mouvements de l'ame et la condition de nos mœurs; à toute heure nos actions me rejectent à luy: je ne le puis lire si souvent, que je n'y treuve quelque beaulté et grace nouvelle. Ceulx des temps voisins à Virgile se plaignoient de quoy aulcuns luy comparoient Lucrece: je suis d'opinion que c'est à la verité une comparaision ineguale; mais j'ay bien à faire à me r'asseurer en cette creance, quand je me treuve attaché à quelque beau lieu de ceulx de Lucrece. S'ils se picquoient de cette comparaision, que diroient ils de la bestise et stupidité barbaresque de ceulx qui luy comparent à cette heure Arioste? et qu'en diroit Arioste luy mesme?

O seclum insipiens et infeculum! J'estime que les anciens avoient encore plus à se plaindre de

...
ceulx qui apparioient Plaute à Terence (cettuy cy sent bien mieulx son gentilhomme), que Lucrece à Virgile. Pour l'estimation et preference de Terence, fait beaucoup que le pere de l'eloquence romaine l'a si souvent en la bouche, seul de son reng; et la sentence que le premier juge des poëtes romains donne de son compagnon. Il m'est souvent tumbé en fantasie comme, en nostre temps, ceulx qui se meslent de faire des comedies (ainsi que les Italiens qui y sont assez heureux) emploient trois ou quatre arguments de celles de Terence ou de Plaute, pour en faire une des leurs: ils entassent en une seule comedie cinq on six contes de Boccace. Ce qui les fait ainsi se charger de matiere, c'est la desfiance qu'ils ont de se pouvoir soustenir de leurs propres graces: il fault qu'ils treuvent un corps où s'appuyer; et n'ayants pas, du leur, assez de quoy nous arrester, ils veulent que le conte nous amuse. Il en va de mon aucteur tout au contraire: les perfectiones et beautez de sa façon de dire nous font perdre l'appetit de son subject; sa gentillesse et sa mignardise nous retiennent par tout; il est par tout si plaisant,

Liquidus, purgoque simillimus ammi 1,

et nous remplit tant l'ame de ses graces, que nous en oublions celles de sa fable. Cette mesme consideration me tire plus avant: je veois que les bons et anciens poëtes ont evité l'affectation et la recherche, non seulement des fantastiques eslevations espaignolles et petrarchistes, mais des poinctes mesmes plus doulces et plus retenues, qui sont l'ornement de toute les ouvrages poetiques des siecles suyvants. Si n'y a il bon juge qui les treueve à dire en ces anciens, et qui n'admiré plus sans comparaision l'eguale polissure et cette perpetuelle douceur et beautez fleurissante des epigrammes de Catulle, que toute les aiguillons de quoy Martial aiguise la queue des siens. C'est cette mesme raison que je disois tantost, comme Martial de soy, minus illi ingenio laborandum fuit, in cujus locum materia successerat 2. Ces premiers là, sans s'esmouvoir et sans se picuer, se font assez sentir; ils ont de quoy rire par tout, il ne fault pas qu'ils se cha-touillent: ceulx cy ont besoing de secours estrangier; à mesure qu'ils ont moins d'esprit, il leur fault plus de corps; ils mon-tent à cheval parce qu'ils ne sont assez forts sur leurs jambes: tout ainsi qu'en nos bals, ces hommes de vile condition qui en

2. Il n'avoit pas de grands efforts à faire: le sujet même lui tenoit lieu d'esprit. Martial, Préface du liv. VII.
nent eschole, pour ne pouvoir représenter le port et la
décence de nostre noblesse, cherchent à se recommander par
des saults perilieux, et aultres mouvements estranges et baste-
leresques; et les dames ont meilleur marché de leur contenance
aux danses où il y a diverses descoupeures et agitations de
corps, qu'en certaines aultres danses de parade, où elles n'ont
simplement qu'à marcher un pas naturel, et représenter un
port naïf et leur grace ordinaire: et comme j'ay veu aussi les
badins excellents, vestus enleure à tous les jours et en une con-
tenance commune, nous donner tout le plaisir qui se peut tirer
de leur art; les apprentis et qui ne sont de si haute leçon,
avoir besoing de s'enfariner le visage, de se travestir, se con-
trefaire en mouvements de grimaces sauvages, pour nous appres-
ter à rire. Cette mienne conception se recoignoist mieulx: qu'en
tout aultre lieu, en la comparaison de l'Aeneide et du Furieux 1:
celuy là on le veoit aller à tire d'aile, d'un vol hault et ferme,
suyvant tousjours sa pointe; cettuy cy, voleter et saulteler de
conte en conte, comme de branche en branche, ne se fiant à
ses ailes que pour une bien courte traverse, et prendre pied à
chacque bout de champ, de peur que l'haléine et la force luy
faille;

Excursose breves tentat 2.

Voylà doncques, quant à cette sorte de subjects, les aucteurs qui
me plaisent le plus.

Quant à mon aultre façon, qui mesle un peu plus de fruict
au plaisir, par où j'apprends à renger mes opinions et condi-
tions, les livres qui m'y servent, c'est Plutarque, depuis qu'il
est françois, et Seneque. Ils ont tous deux cette notable com-
modité pour mon humeur, que la science que j'y cherche y est
traictee à pièces descousues, qui ne demandent pas l'obligation
d'un long travail, de quoy je suis incapable: ainsi sont les
opuscules de Plutarque, et les epistres de Seneque, qui sont la
plus belle partie de leurs escripts et la plus proufitable. Il ne
fault pas grande entreprinse pour m'y mettre; et les quitte où
il me plaist: car elles n'ont point de suite et dependance des
unes aux aultres. Ces aucteurs se rencontrent en la pluspart
des opinions utiles et vrayes; comme aussi leur fortune les feit
naistre environ mesme siecle; tout deux precepteurs de deux
empereurs romains; tout deux venus de pays estrangiers; tout
tous deux riches et puissants. Leur instruction est de la cresme de la

1. L'Orlando furioso, de l'Arioste. C.
philosophie, et presentee d'une simple façon, et pertinente. Plutarque est plus uniforme et constant; Seneque, plus ondoyant et divers: Cettuy cy se peine, se roidit et se tend, pour armer la vertu contre la foiblessé, la crainte et les vicieux appetits; Laultre semble n'estimer pas tant leurs efforts, et desdaigner d'en haster son pas et se mettre sur sa garde: Plutarque a les opinions platoniques, doulces et accommodables à la société civile; Laultre les a stoïcques et epicurienues, plus esloingnees de l'usage commun, mais, selon moy, plus commodes en particulier et plus fermes: Il paroist en Seneque qu'il preste un peu à la tyrannie des empeurens de son temps, car je tiens pour certain que c'est d'un jugement force qu'il condemne la cause de ces genereux meurtriers de Cesar; Plutarque est libre par tout: Seneque est plein de pointes et saillies; Plutarque, de choses: Celuy là vous eschauffe plus et vous esmeut; Cettuy cy vous contente davantage et vous paye mieulx; il nous guide, laultre nous poulse.

Quant à Cicero, les ouvrages qui me peuvent servir chez luy à mon desseing, ce sont ceulx qui traictent de la philosophie specialement morale. Mais, à confessier hardiemment la verité (car, puisqu'on a franchi les barrières de l'impudence, il n'y a plus de bride), sa façon d'escrire me semble ennuyeuse; et toute aultre pareille façon: car ses prefaces, definitions, partitions, etymologies, consument la plus part de son ouvrage; ce qu'il y a de vif et de mouelle est estouffé par ses longueries d'apprests. Si j'ay employé une heure à le lire, qui est beaucoup pour moy, et que je ramentoive ce que j'en ay tiré de suc et de substance, la plus part du temps je n'y trouve que du vent; car il n'est pas encore venu aux arguments qui servent à son propos, et aux raisons qui touchent proprement le nœud que je cherche. Pour moy, qui ne demande qu'à devenir plus sage, non plus scavant ou eloquent, ces ordonnances logiciennes et aristoteliques ne sont pas à propos; je veulx qu'on commence par le dernier point: j'entends assez que c'est que Mort et Volupté; qu'on ne s'amuse pas à les anatomiier. Je cherche des raisons bonnes et fermes, d'arrivée, qui m'instruisent à en soutenir l'effort; ny les subtilitez grammairiennes, ny l'ingenieuse contexture de paroles et d'argumentations, n'y servent. Je veulx des discours qui donnent la premiere charge dans le plus fort du doubte: les siens languissent autour du pot; ils sont bons pour l'eschole, pour le barreau et pour le sermon, où nous avons loisir de sommeiller, et sommes encore, un quart d'heure aprez, assez à temps pour en retrouver le fil. Il est besoing de parler ainsin aux juges qu'on veult gaigner à tort ou à droict, aux enfants et
au vulgaire, à qui il fault tout dire, et veoir ce qu'il portera. Je ne veux pas qu'on s'emploie à me rendre attentif, et qu'on me crie cinquante fois, « Or oyez! » à la mode de nos heraults: les Romains disoient en leur religion, *Hoc age*, que nous disons en la nostre, *Sursum corda* : ce sont autant de paroles perdues pour moy; j'y viens tout préparé du logis. Il ne me fault point d'allechement ny de saulse; je mange bien la viande toute crue: et au lieu de m'aiguiser l'appetit par ces preparatoires et avant jeux, on me le lasse et affadit. La licence du temps m'excusera elle de cette sacrilege audace, d'estimer aussi traissants les dialogismes de Platon mesme, estouffant par trop sa matiere; et de plaindre le temps que met à ces longues interlocutions vaines et preparatoires un homme qui ait tant de meilleures choses à dire? mon ignorance m'excusera mieulx, sur ce que je ne veois rien en la beaulté de son langage. Je demande en general les livres qui usent des sciences, non ceulx qui les dressent. Les deux premiers, et Pline, et leurs semblables, ils n'ont point de *Hoc age*; ils veulent avoir à faire à gens qui s'en soyent advertis eux mesmes: ou s'ils en ont, c'est un *Hoc age* substantiel, et qui a son corps à part. Je veois aussi volontiers les epistres *ad Atticum*, non seulement parce qu'elles contiennent une tresample instruction de l'histoire et affaires de son temps, mais beaucoup plus pour y descouvrir ses humeurs pri- vées: car j'ay une singuliére curiosité, comme j'ay dict ailleurs, de cognoistre l'ame et les naifs jugements de mes aucteurs. Il fault bien juger leur suffisance, mais non pas leurs mœurs ny eulx, par cette montre de leurs escripts qu'ils etalent au theatre du monde. J'ay mille fois regretté que nous ayons perdu le livre que Brutus avoit escript De la vertu: car il fait beau appren- dre la theorique de ceulx qui scavenient bien la practique. Mais d'autant que c'est autant chose le presche, que le prescheur, j'ayme bien autant veoir Brutus chez Plutarque que chez luy mesme: je choisirois plutost de scavoir au vray les devis qu'il tenoit en sa tente à quil'un de ses privez amis, la veille d’une bataille, que les propos qu'il teint le lendemain à son armee; et ce qu'il faisoit en son cabinet et en sa chambre, que ce qu'il faisoit emmy la place et au senat. Quant à Cicero, je suis du jugement commun, que, hors la science, il n'y ait pas bea- coup d'excellence en son ame: il estoit bon citoyen, d'une na- ture debonnaire, comme sont volontiers les hommes gras et gosseurs, tel qu'il estoit; mais de mollesse, et de vanité ambitieuse, il en avoir, sans mentir beaucoup. Et si ze scaxis com-
ment l’excuser d’avoir estimé sa poésie digne d’estre mise en lumière : ce n’est pas grande imperfection que de faire mal des vers; mais c’est imperfection de n’avoir pas senty combien il s estoient indignes de la gloire de son nom. Quant à son eloquence, elle est du tout hors de comparaison : je crois que jamais homme ne l’egualera. Le jeune Cicero, qui n’a ressemblé son père que de nom, commandant en Asie, il se trouva un jour en sa table plusieurs estrangiers, et entre aultres Cestius, assis au bas bout, comme on se fourre souvent aux tables ouvertes des grands. Cicero s’informa qui il estoit, à l’un de ses gens, qui luy dict son nom : mais, comme celuy qui songeit ailleurs, et qui oubliait ce qu’on luy respondoit, il le luy redemanda encore, depuis, deux ou trois fois. Le serviteur, pour n’estre plus en peine de luy redire si souvent mesme chose, et pour le luy faire cognoiistre par quelque circonstance, « C’est, dict il, ce Cestius, de qui on vous a dict qu’il ne faict pas grand estat de l’éloquence de vostre pere, au prix de la sienne. » Cicero, s’estant soubdain picqué de cela, commanda qu’on empoignast ce pauvre Cestius, et le feit tresbien fouetter en sa presence. Voylà un mal courtous hoste! Entre ceulx mesmes qui ont estimé, toutes choses comptees, cette sienne eloquence incomparable, il y en a eu qui n’ont pas laisssé d’y remarquer des failles; comme ce grand Brutus, son amy, disoit que c’estoit une eloquence cassee et esreenue, fractam et elumbem. Les orateurs, voisins de son siecle, reprenoient aussi en luy ce curieux soing de certaine longue cadence au bout de ses clauses, et notoient ces mots esse videatur, qu’il y employe si souvent. Pour moy, j’ayme mieulx une cadence qui tumbe plus court, coupee en iambes. Si mesle il parfois bien rudement ses nombres, mais rarement; j’en ay remarqué ce lieu à mes aureilles : Ego vero me minus diu senem esse malem, quam esse senem ante, quam essem 1.

Les historiens sont ma droicte balle, car ils sont plaisants et aysez; et quand et quand l’homme en general, de qui je cherche la cognoissance, y paroist plus vif et plus entier qu’en nul aultre lieu; la varieté et verité de ses conditions internes, en gros et en detail, la diversité des moyens de son assemblage, et des accidents qui le menacent. Or ceulx qui escrivent les vies, d’autant qu’ils s’amusent plus aux conseils qu’aux evenements, plus à ce qui part du dedans qu’à ce qui arrive au dehors, ceulx là me sont plus propres: voylà pourauoy. en toutes sortes, c’est

1. Pour moi, j’aimerois mieux être vieux moins long-temps, que de vieillir avant la vieillesse. Cicéron, de Senectute 4. 10.
J'ai volontiers, sans distinction, toutes sortes d'auteurs et vieils et nouveaux, et barragouins et françois, pour y apprendre les choses de quoy diversement ils traient. Mais Cesar singulièrement me semble meriter qu'on l'ecrit, non pour la science de l'histoire seulem, mais pour luy mesme: tant il a de perfection et d'excellence par dessus tous les aultres, quoyque Salluste soit du nombre. Certes, je lis cet aucteur avec un peu plus de reverence et de respect, qu'on ne lict les humains ouvrages; tantost le considerant luy mesme par ses actions et le miracle de sa grandeur; tantost la pureté et inimitable polissure de son langage, qui a surpassé non seulement tous les historiens, comme dict Cicero, mais à l'adventure Cicero mesme: avecques tant de sincerité en ses jugements, parlant de ses ennemis, que, sauf les faulces couleurs de quoy il veult couvrir sa mauvaise cause et l'ordure de sa pestilente ambition, je pense qu'en cela seul on y puisse trouver à redire qu'il a esté trop esparquant à parler de soi; car tant de grandes choses ne peuvent avoir esté executées par luy, qu'il n'y soit allé beaucoup plus du sien qu'il n'y en met.

J'ayme les historiens ou fort simples, ou excellents. Les simples, qui n'ont point de quoy y mesler quelque chose du leur, et qui n'y apportent que le soing et la diligence de r'amasser tout ce qui vient à leur notice, et d'enregistrer, à la bonne foy, toutes choses sans chois et sans triage, nous laissen le jugement entier pour la cognoissance de la verité: tel est entre autres, pour exemple, le bon Froissard, qui a marché, en son entreprinsce, d'une si franche naïveté, qu'ayant faut une faulce, il ne craint aucunement de la recognoistre et corrigier en l'endroit où il en a esté adverty, et qui nous represente la diversité mesme des bruits qui couroient, et les differentes rapports qu'on luy faisoit: c'est la matiere de l'histoire nue et informe; chacun en peut faire son provent autant qu'il a d'entendement. Les bien excellents ont la suffisance de choisir ce qui est digne d'estre sceu; peuvent trier, de deux rapports, celuy qui est plus vraissemblable; de la condition des princes et de leurs humeurs, ils en concluent les conseils, et leur attribuent les paroles convenables: ils ont raison de prendre l'auctorité de regler nostre creance à la leur; mais, certes, cela
n'appartient à guerres de gents. Ceulx d'entre deux (qui est la plus commune façon) nous gastent tout; ils veulent nous mascher les morceaux; ils se donnent loy de juger, et par consequent d'incliner l'histoire à leur fantaisie; car, depuis que le jugement pend d'un costé, on ne se peut garder de contournner et tordre la narration à ce biais: ils entreprennent de choisir les choses dignes d'estre sceues, et nous cachent souvent telle parole, telle action privée, qui nous instruiroit mieulx; obmettent, pour choses incroyables, celles qu'ils n'entendent pas, et peut estre encore telle chose, pour ne la savoir dire en bon latin ou françois. Qu'ils estalent hardiment leur eloquence et leur discours, qu'ils jugent à leur poste: mais qu'ils nous laissent aussi de quoy juger aprez eux; et qu'ils n'alterent ny dispensent, par leurs raccourciments et par leur choix, rien sur le corps de la matiere, ains qu'ils nous la n'envoyent pure et entière en toutes ses dimensions.

Le plus souvent on trie, pour cette charge, et notamment en ces siecles icy, des personnes d'entre le vulgaire, pour cette seule consideration de savoir bien parler; comme si nous cherchions d'y apprendre la grammaire: et eux ont raison, n'ayants esté gagez que pour cela, et n'ayants mis en vente que le babil, de ne se soucier aussi principalement que de cette partie; ainsin, à force beaux mots, ils nous vont pastissant une belle contexture des bruits qu'ils ramassent ez carrefours des villes. Les seules bonnes histoires sont celles qui ont esté escriptes par ceux mesmes qui commandoient aux affaires, ou qui estoient participants à les conduire, ou au moins qui ont eu la fortune d'en conduire d'aultres de mesme sorte: telles sont quasi toutes les grecques et romaines; car plusieurs tesmoings oculaires ayants escript de mesme subject (comme il advenoit en ce temps là, que la grandeur et le savoir se rencontroit communement), s'il y a de la faulx, elle doibt estre merveilleusement legiere, et sur un accident fort doubeux. Que peut on esperer d'un medecin traictant de la guerre, ou d'un escholier traictant les deseings des princes? Si nous voulons remarquer la religion que les Romains avoient en cela, il n'en fault que cet exemple: Asinius Pollio trouvoit ez histoires mesmes de Cesar quelque mescompte en quoy il estoit tumbé, pour n'avoir peu jeter les yeulx en tous les endroicts de son armee, et en avoir creu les particuliers qui luy rapportoient souvent des choses non assez verifiees; ou bien pour n'avoir esté assez curieusement adverty par ses lieutenants des choses qu'ils avoient conduictes en son absence. On peut voir, par là, si cette recherche de la verité est deli-
LIVRE II, CHAPITRE X.

...cate, qu'on ne se puisse pas fier d'un combat à la science de celui qui a commandé, ny aux soldats, de ce qui s'est passé pres d'eulx, si, à la mode d'une information judiciaire, on ne confronter les témoignages et recevoir les objets sur la preuve des ponctuelles de chaque accident. Vraiment la connaissance que nous avons de nos affaires est bien plus lasche : mais cecy a esté suffisamment traité par Bodin, et selon ma conception. Pour subvenir un peu à la trahison de ma mémoire, et à son défaut, si extreme, qu'il m'est advenu plus d'une fois de repandre en main des livres comme récents et à moy incog- neus, que j'avois lu soigneusement quelques années aupara- ravant, et barbouillé de mes notes, j'ai pris en costume, depuis quelque temps, d'ajouster au bout de chaque livre (je dis de ceulx desquels je ne me veulx servir qu'une fois) le temps auquel j'ay achevé de le lire, et le jugement que j'en ay retiré en gros ; à fin que cela me représente au moins l'air et idée generale que j'avois conceu de l'aucteur en le lisant. Je veulx icy transcrire aulcunes de ces annotations.

Voyci ce que je meis, il y a environ dix ans, en mon Guic- ciardin (car, quelque langue que parient mes livres, je leur parle en la mienne) : « Il est historiographe diligent, et du- quel, à mon avis, autant exactement que de nul aultre, on peut apprendre la vérité des affaires de son temps : aussi, en la plus part, en a il esté acteur luy mense, et en reng honorable. Il n'y a aulcune apparence que par haine, faveur ou vanité, il ayt desguisé les choses; de quoy font foy les libres jugemens qu'il donne des grands, et notamment de ceulx par lesquels il avoit esté avancé et employé aux charges, comme du pape Clement septiesme. Quant à la partie de quoy il semble se vouloir prevaloir le plus, qui sont ses digressions et discours, il y en a de bons, et enrichis de beaux traicts : mais il s'y est trop pleu; car, pour ne vouloir rien laisser à dire, ayant un subject si plein et ample, et à peu prez infiny, il en devient lasche, et sentant un peu le cacquet scholastique. J'ay aussi remarqué cecy, que de tant d'ames et d'effects qu'il juge, de tant de mouvements et conseils, il n'en rapporte jamais un seul à la vertu, religion et conscience, comme si ces parties là estoient du tout esteinctes au monde; et de toutes les actions, pour belles par apparence qu'elles soient d'elles mesmes, il en

1. Si l'on ne confronter les témoignages, si l'on ne reçoit les objections, lorsqu'il s'agit de prouver les moindres détails de chaque fait. J. V. L.

2. Le célèbre jurisconsulite, dans l'ouvrage qu'il publia, en 1556, sous le titre de Methodus ad facilem historiarum cognitionem.
ESSAIS DE MONTAIGNE.

rejecte la cause à quelque occasion vicieuse ou à quelque proufit. Il est impossible d’imaginer que, parmy cet infiny nombre d’actions de quoy il juge, il n’y en ayt eu quelqu’une producte par la voye de la raison : nulle corruption peut avoir saisi les hommes si universellement, que quelqu’un n’eschappe de la contagion. Cela me faict craindre qu’il y ayt un peu du vice de son goust; et peult estre advenu qu’il ayt estimé d’aultruy selon soy. »

En mon Philippe de Comines, il y a cecy : « Vous y trouvezrez le langage doux et agréable, d’une naïfve simplicité; la narration pure, et en laquelle la bonne soy de l’aucteur reluit evidentement, exempte de vanité parlant de soy, et d’affection et d’envie parlant d’aultruy; ses discours et enhortements accompagnez plus de bon zele et de verité, que d’aulcune exquise suffisance; et, tout partout, de l’authorité et gravité, representant son homme de bon lieu, et eslevé aux grands affaires. »

Sur les Memoires de monsieur du Bellay 1 : « C’est tousjours plaisir de veoir les choses escriptes par ceux qui ont essayé comme il les fault conduire; mais il ne se peult nier qu’il ne se de-couvre evidentement, en ces deux seigneurs icy, un grand deschet de la franchise et liberté d’escrire, qui reluit ez anciens de leur sorte, comme au sire de Jouinvile, domestique de saïnt Louys; Eginard, chancelier de Charlemaigne, et, de plus fresche memoire, en Philippe de Comines. C’est icy plutost un plaidoyer pour le roy Francois, contre l’empe- reur Charles cinquiesme, qu’une histoire. Je ne veulx pas croire qu’ils ayent rien changé quant au gros du faict; mais, de contournier le jugement des evenements, souvent contre raison, à nostre advantage, et d’oublitter tout ce qu’il y a de chatouilleux en la vie de leur maistre, ils en font mestier: tesmoing les reculements de messieurs de Montmorency et de Brion, qui y sont oubliez; voire le seul nom de madame d’Es-tampes ne s’y treuve point. On peult couvrir les actions secrettes; mais de taire ce que tout le monde sçait, et les choses qui ont tiré des effects publics et de telle conse- quence, c’est un default inexcusable. Somme, pour avoir l’en- tierre connoissance du roy François et des choses advenues de son temps, qu’on s’adresse ailleurs, si on m’en croit. Ce qu’on peult faire ici de proufit, c’est par la deduction particu-

1. Ces Mémoires, publiés par messire Martin du Bellay, et moins connus que les ouvrages précédents, contiennent dix livres, dont les quatre premiers et les trois derniers sont de Martin du Bellay, et les autres de son frère Guillaume de Langeau.
lière des batailles et exploits de guerre où ces gentilshommes se sont trouvés; quelques paroles et actions privées d'aucuns princes de leur temps; et les pratiques et negociations conduites par le seigneur de Langeay, où il y a tout plein de choses dignes d'estre sceues, et des discours non vulgaires.

CHAPITRE XI

DE LA CRUAUTÉ

Il me semble que la vertu est chose aultre, et plus noble, que les inclinations à la bonté qui naissent en nous. Les ames reglées d'elles mesmes et bien nees, elles suyvent meme train, et representent, en leurs actions, mesme visage que les vertueuses; mais la vertu sonne je ne scays quoy de plus grand et de plus actif que de se laisser, par une heureuse complexion, doucement et paisiblement conduire à la suitte de la raison. Celuy qui, d'une doulceur et facilité naturelle, mespriseroit les offenses receues, feroit chose tresbelle et digne de louange; mais celuy qui, picqué et oultre jusques au vit d'une offense, s'armeroit des armes de la raison contre ce furieux appetit de vengeance, et, aprez un grand conflict, s'en rendroit enfin maistre, feroit sans doubte beaucoup plus. Celuy là feroit bien; et cettuy cy, vertueusement: l'une action se pourroit dire bonté; l'aultre, vertu; car il semble que le nom de la vertu presuppose de la difficulté et du contraste, et qu'elle ne peult s'exercer sans partie 1. C'est à l'aventure pourquoi nous nommons Dieu bon, fort, et liberal, et juste, mais nous ne le nommons pas vertueux 2; ses operations sont toutes naïfves et sans effort. Des philosophes, non seulement stoïciens, mais encore epicuriens (et cette en-chere je l'emprunte de l'opinion commune, qui est fausse, quoy que die ce subtil rencontre d'Arcesilaus à celuy qui lui reprochoit que beaucoup de gents passoient de son eschole en l'épicurienne, mais jamais au rebours: « Je crois bien: des coqs il se fait des chappons assez; mais des chappons il ne s'en fait jamais des coqs: » car, à la verité, en fermeté et rigueur d'opinions et de preceptes, la secte epicurienne ne cede aulcuneirement à la stoïcque; et un stoïcien, reconnoissant meilleure foy que ces disputateurs, qui, pour combattre Epicurus et se donner beau jeu, lui font dire ce à quoy il ne pensa jamais,

1. Sans partie adverse, sans opposition. E. J.
2. * Quoique nous appelions Dieu bon, nous ne l'appelons pas vertueux, parce qu'il n'a pas besoin d'effort pour bien faire. » Rousseau. Émile, liv. V.
contournants ses paroles à gauche, argumentants par la loi grammairienne aultrire sens de sa façon de parler, et aultrre creance que celle qu'ils sçavent qu'il ayt en l'ame et en ses mœurs, dict qu'il a laissé d'estre epicurien pour cette consi-
leration entre aultres, qu'il trefue leur route trop haultaine et
naccessible : et ii, qui φιλόσοφον vocantur, sunt φιλόξενον et φιλο-
xαθόν, omnesque virtutes et colunt, et retinent 1: des philosophes
stoïciens, et epicuriens, dis je, il y en a plusieurs qui ont jugé
que ce n'estoit pas assez d'avoir l'ame en bonne assiette, bien
reglée et bien disposee à la vertu; ce n'estoit pas assez d'avoir
nos resolutions et nos discours au dessus de tous les efforts de
fortune; mais qu'il falloit encore rechercher les occasions d'en
venir à la preuve : ils veulent quester de la douleur, de la
necessité, et du mespris, pour les combattre, et pour tenir leur
ame en haleine : multum sibi adjectit virtus lacessita 2. C'est l'une
des raisons pourquoy Epaminondas, qui estoit encore d'une tierce
secte 3, refuse des richesses que la fortune luy met en main par
une voye treslegitime, pour avoir, dict il, à s'escrirmer contre
la pauvreté, en laquelle extreme il se mainteint tousjours.
Socrates s'essayoit, ce me semble, encore plus rudement, con-
servant pour son exercice la malignité de sa femme, qui est un
essay à fer esmoulou. Metellus, ayant, seul de tous les sena-
teurs romains, entreprins, par l'effort de sa vertu, de soutenir
la violence de Saturninus, tribun du peuple à Rome, qui vou-
loit à toute force faire passer une loy injuste en faveur de la
commune 4, et ayant encouru par là les peines capitales que
Saturninus avoit establies contre les refusants, entretenoit ceulx
qui en cette extremité le conduisoient en la place, de tels pro-
pos : « Que c'estoit chose trop facile et trop lasche que de mal
faire; et Que de faire bien où il n'y eust point de dangier,
c'estoit chose vulgaire : mais De faire bien où il y eust dangier,
c'estoit le propre office d'un homme de vertu. » Ces paroles de
Metellus nous representent bien clairement ce que je voulois
verifier, que la vertu refuse la facilite pour compaigne; et que
cesta aysee, doulce et penchante voye, par où se conduisent les
pas reglez d'une bonne inclination de nature, n'est pas celle
de la vraie vertu : elle demande un chemin aspre et espineux;

1. Car ceux qu'on appelle amoureux de la volupté sont en effet amoureux de
l'honnêteté et de la justice, et ils respectent et pratiquent toutes les vertus. CICÉRON,
Epist. fam., XV, 19.
2. La vertu se perfectionne par les combats. SÉNÉQUE, Epist. 13.
3. De la secte pythagoricienne. VOYEZ CICÉRON, de Offic., I, 44. C.
4. Du peuple, ou des plébéiens. E. J.
elle veut avoir, ou des difficultés estrangeres à luicter, comme
celle de Metellus, par le moyen desquelles fortune se plaist à
êty rompre la roideur de sa course, ou des difficultez internes
que luy apportent les appetits desordonnez et imperfections de
nostre condition.

Je suis venu jusques icy bien à mon ayse : mais, au bout de
cel discours, il me tumbe en fantasie que l'ame de Socrates,
qui est la plus parfaicte qui soit venue à ma cognoissance,
seroit, à mon compte, une ame de peu de recommandation :
car je ne puis concevoir en ce personnage aulcun effort de
viceuse concupiscence ; a train de sa vertu, je n'y puis ima-
giner aucune difficulté ay aucune contraincte ; je cognois sa
raison si puissante et si maistresse chez luy, qu'elle n'eust ja-
mais donné moyen à un appetit vicieux seulement de naistre;
à une vertu si eslevee que la sienne, je ne puis rien mettre en
teste ; il me semble la veoir marcher d'un victorieux pas et
triumphant, en pompe et à son ayse, sans empeschement ne
destourbier. Si la vertu ne peut luire que par le combat des
appetits contraires, dirons nous doncques qu'elle ne se puisse
passer de l'assistance du vice, et qu'elle luy doibve cela, d'en
estre mise en credit et en honneur ? que deviendroit aussi cette
brave et genereuse volupté epicurienne, qui fait estat de
nourrir mollement en son giron et y faire folastre la vertu, luy
donnant pour ses jouets la honte, les fiebvre, la pauvrete, la
mort et les gehennes ? Si je presuppose que la vertu parfaicte
se cognoist à combattre et porter patiemment la douleur, à
soutenir les efforts de la goutte sans s'esbranler de son assiette :
si je luy donne pour son object necessaire l'aspreté et la diffi-
culté : que deviendra la vertu qui sera montée à tel point, que
de non seulement mespriser la douleur, mais de s'en esjouir,
et de se faire chatoiller aux poinctes d'une forte cholique :
comme est celle que les epicuriens ont establie, et de laquelle
plusieurs d'entre eulx nous ont laisse par leurs actions des
preuves trescertaines ? comme ont bien d'autres, que je trouve
avoir surpassé par effect les regles mesmes de leur discipline;
tesmoing le jeune Caton : quand je le veois mourir et se des-
chiner les entrailles, je ne me puis contenter de croire simple-
ment qu'il eust lors son ame exempte totalement de trouble et
deffroy ; je ne puis croire qu'il se mainteint seulement en cette
desmareche, que les regles de la secte stoïaque luy ordonoient,
rassise, sans esmotion et impassible ; il y avoit, ce me semble,
en la vertu de cet homme trop de gaillardise et de verdeur
pour s'en arrester lâ : je crois sans doubt qu'il sentit du plaisir
et de la volupté en une si noble action, et qu'il s'y agrea plus
qu'en autrre de celles de sa vie: *Sic abit e vita, ut causam moriendi nactum se esse gauderet*. Je le crois si avant, que j'entre en doute s'il eust voulu que l'occasion d'un si bel exploit luy feust ooste; et si la bonté qui luy laissoit embrasser les commoditez publicques plus que les siennes ne me tenoit en bride, je tumberois ayseement en cette opinion, Qu'il scavoit bon gré à la fortune d'avoir mis sa vertu à une si belle espreuve, et d'avoir favorisé ce brigand à fouler aux pieds l'ancienne liberté de sa patrie. Il me semble lire en cette action je ne scias quelle esjouisance de son ame, et une esmotion de plaisir extraordinaire et d'une volupté virile, lorsqu'elle consideroit la noblesse et hauiteur de son entreprise:

Deliberata morte ferocior;

non pas aiguisee par quelque esperance de gloire, comme les jugements populaires et effeminez d'aulcuns hommes ont jugé (car cette consideration est trop basse pour toucher un ceur si generieux, si haultain et si roide); mais pour la beaulté de la chose me-me en soy, laquelle il veoyait bien plus claire et en sa perfection, lui qui en manioit les ressorts, que nous ne pouvons faire. La philosophie m'a fait plaisir de juger qu'une si belle action eust esté indecement logee en toute aultre vie qu'en celle de Caton, et qu'à la sienne seule il appartenoit de finir ainsi: pourtant ordonna il, selon raison, et à son fils et aux sénateurs qui l'accompaignoient, de prouvoir aultrement à leur faict. Catoni, *quum incredibilem natura tribuisset gravitatem, camque ipse perpetua constantia roboravisset, semperque in proposito consilio permansisset, moriendum potius, quam tyranni victus adspectiendus, erat*. Toute mort doibt estre de mesme sa vie: nous ne devenons pas aultres pour mourir, J'interprete tousjours la mort par la vie: et si on m'en recitequelqu'une, forte par apparence, attachée à une vie foible, 'je tiens qu'elle est produicte de cause foible, et sortable à sa vie. L'aisance doncques de cette mort, et cette facilite qu'il avoit acquise par la force de son ame, dirons nous qu'elle doibt rabattre quelque chose du lustre de sa vertu? Et qui, de ceulx qui ont la cervelle

1. Il sortit de la vie, heureux d'avoir trouvé un motif pour se donner la mort, CICERON, *Tusc. quest.*, I, 30.

2. Plus d'eoire, parce qu'elle avoit résolu de mourir. HORACE, *Od.*, I, 37, 29. — Ce que le poete a dit de Cléopâtre, Montaigne l'applique à l'ame de Caton, C.

3. Caton, qui avoit reçu de la nature une sévérité inflexible, et qui, toujours inébranlable dans ses principes et ses devoirs, avoit fortifié par l'habitude la fermeté de son caractere, Caton dut mourir plutôt que de soutenir l'aspect d'un tyran, CICERON, *de Officiis*, I, 34.
tant soit peu teincte de la vraye philoso[f]ie, peut se contenter d'imaginer Socrates seulement franc de crainte et de passion en l'accident de sa prison, de ses fers et de sa condamnation? et qui ne reconnoist en luy non seulement de la fermeté et de la constance (c'estoit son assiette ordinaire que celle là), mais encore je ne scâis quel contentement nouveau, et une alai gresse enjouée en ses propos et façons dernieres? A ce tressaillir, du plaisir qu'il sent à gratter sa jambe aprez que les fers en feurent hors, accuse il pas une pareille douceur et joie en son ame pour estre désenfoncée des incommodez passees, et à mesure d'entrer en cunoissance des choses à venir? Caton me pardonnera, s'il luy plaist; sa mort est plus tragique et plus tendue, mais cette cy est encore, je ne scâis comment, plus belle. Aristippus, à ceulx qui la plaînoient, « Les dieux m'en envoyont une telle! » dict il. On veoïd aux amis de ces deux personnages et de leurs imitateurs (car, de semblables, je foys grand double qu'il y en ayt eu), une si parfaicte habitude à la vertu, qu'elle leur est passee en complexion. Ce n'est plus vertu penible, ny des ordonnances de la raison, pour lesquelles maintenir il faille que leur ame se roïdisse; c'est l'essence mesme de leur ame, c'est son train naturel et ordinaire; ils l'ont rendue telle par un long exercice des preceptes de la philosophie, ayants rencontré une belle et riche nature : les passions vicieuses, qui naissent en nous, ne treuvent plus par où faire entree en eulx; la force et roideur de leur ame estouffe et esteinct les concupiscences aussitost qu'elles commencent à s'esbranler.

Or qu'il ne soit plus beau, par une haute et divine resolution, d'empescher la naissance des tentations, et de s'estre formé à la vertu, de maniere que les semences mesmes des vices en soyent desracinees, que d'empescher à vigve force leur progres, et, s'estant laissé surprendre aux esmotions premieres des passions, s'armer et se bander pour arrester leur course et les vaincre; et que ce second effect ne soit encore plus beau, que d'estre simplement garny d'une nature facile et debonaire, et desgoutée par soy mesme de la desbauche et du vice, je ne pense point qu'il y ayt doube : car cette tierce et derniere façon, il semble bien qu'elle rende un homme innocent, mais non pas vertueux; exempt de mal faire, mais non assez apte à bien faire : joïnt que cette condition est si voisine à l'imperfection et à la foiblessé, que je ne scâis pas bien comment en

1. Dégagée. — Désenforgé se trouve dans le Dictionnaire français et anglais de Cotgrave. C.

2. Socrate et Caton, C.
desmesler les confins et les distinguer; les noms mesmes de Bonté et d’Innocence sont à cette cause aulcunement noms de mespris. Je veois que plusieurs vertus, comme la chasteté, sobriété et temperance, peuvent arriver à nous par defaillance corporelle; la fermeté aux dangiers (si fermeté il la fault appeller), le mespris de la mort, la patience aux infortunes, peuvent venir et se treuvent souvent aux hommes par faulte de bien juger de tels accidents, et ne les concevoir tels qu’ils sont : la faulte d’appréhension et la bestise contrefont ainsi parfois les effects vertueux; comme j’ai veu souvent advenir qu’on a loué des hommes de ce de quoy ils meritoient du blasme. Un seigneur italien tenoit une fois ce propos en ma presence, au desadvantage de sa nation : Que la subtilité des Italiens et la vivacité de leurs conceptions estoit si grande, qu’ils prevovoient les dangiers et accidents qui leur pouvoient advenir, de si loing, qu’il ne fallloit pas trouver estrange si on les veoyoit souvent à la guerre prouvoir à leur seureté, voire avant que d’avoir reconeu le péris : Que nous et les Espaignols, qui n’estions pas si fins, allions plus oultre; et qu’il nous falloit faire veoir à l’œil et toucher à la main le danger, avant que de nous en effroyer; et que lors aussi nous n’avions plus de tenue : mais Que les Allemans et les Souysses, plus grossiers et plus lourds, n’avoient le sens de se raderiser, à peine lors mesme qu’ils estoient accablez soubs les coups. Ce n’estoit à l’adventure que pour rire. Si est il bien vray qu’au mestier de la guerre, les apprentis se jectent bien souvent aux hazards, d’aultre incon sideration qu’ils ne font aprez y avoir esté eschaudez :

Haud ignarus... quantum nova gloria in armis,
Et præ dulce decus, primo certamine, possit 1.

Voylà pourquoi, quand on juge d’une action particuliere, il fault considerer plusieurs circonstances, et l’homme tout entier qui l’a produicte, avant la bapizier.

Pour dire un mot de moy mesme : j’ay veu quelquesfois mes amis appeller prudence en moy ce qui estoit fortune; et estimator advantage de courage et de patience ce qui estoit advantage de jugement et opinion; et m’attribuer un tiffeur pour aultre, tantost à moy gaing, tantost à ma perte. Au demourant, il s’en fault tant que je sois arrivo à ce premier et plus parfaict degré d’excellence, où de la vertu il se fait une habitude, que du second mesme je n’en ay fait gueres de preuves. Je ne me suis mis en grand effort pour brider les desirs de quoy je me suis

1. On sait ce que peut sur un jeune guerrier la soif de la gloire, et la douce espérance d’un premier triomphe. Virgile, En., X1, 154.
trouvé pressé : ma vertu, c'est une vertu, ou innocence, pour mieux dire, accidentale et fortuite. Si je fusse nay d'une complexion plus desreglee, je crains qu'il feust allé piteusement de mon faict; car je n'ay essayé guere de fermeté en mon ame pour soutenir des passions, si elles eussent esté tant soit peu vehementes : je ne scäis point nourrir des querelles et du desbat chez moy. Ainsi, je ne me puis dire nul grand mercy de quoy je me treuve exempt de plusieurs vices.

Si vitiiis mediocribus et mea paucis
Mendosa est natura, alioqui recta; velut si
Egregio inspersos reprehendas corpore Ævos. ¹

je le dois plus à ma fortune qu'à ma raison. Elle m'a faict naistre d'une race fameuse en preud'homnie, et d'un tresbon pere : je ne scäis s'il a escoulé en moy partie de ses humeurs, ou bien si les exemples domestiques, et la bonne institution de mon enfance, y ont insensiblement ayeé, ou si je suis autrement ainsi nay,

Seu Libra, seu me Scorpius adspicito
Formidolosus, pars violentior
Natalis horæ, seu tyrannus
Hesperiae Capricornus unda. ²

mais tant y a que la pluspart des vices, je les ay de moy mesme en horreur. Le mot d'Antisthenes à celuy qui luy demandoit le meilleur apprentissage : « Desapprendre le mal, » semble s'arrester à cett'image. Je les ay, dis-je, en horreur, d'une opinion si naturelle et si mienne, que ce mesme instinct et impression que j'en ay apporté de la nourrice, je l'ay conservé sans qu'aulcunes occasions me l'ayent scéu faire alterer; voire non pas mes discours propres, qui, pour s'estre desbandez en aultres choses de la route commune, me licencieroient ayseement à des actions que cette naturelle inclination me fait haîr. Je diray un monstre, mais je le diray pourtant : je treuve par là en plusieurs choses plus d'arrest et de regle en mes meurs, qu'en mon opinion; et ma concupiscence moins desbauchée, que ma raison. Aristippus establit des opinions si hardies en faveur de la volupté et des richesses, qu'il meit en rumeur toute la philosophie à l'encontre de luy : mais,

¹ Si je n'ai que des défauts peu considérables et en petit nombre, comme quelques taches légères qui seroient éparses sur un beau visage. Horace, Sat., I, 5, 65.

² Soit que je sois né sous le signe de la Balance, ou sous celui du Scorpion, dont le regard est si terrible au moment de la naissance, ou sous le Capricorne, qui règne sur les mers d'Occident. Horace, Od., 11, 17, 17. C.
quant à ses mœurs, Dionysius le tyran luy ayant présenté trois belles garses pour qu’il en feist le chois, il respondit qu’il les choisirroit toutes trois, et qu’il avoit mal prins à Paris d’en préferer une à ses compagnes; mais, les ayant conduites à son logis, il les renvoya sans en taster. Son valet se trouvant surchargé en chemin de l’argent qu’il portoit après luy, il lui ordonna qu’il en versast et jectast là ce qui lui faschoit. Et Epicurus, duquel les dogmes sont irreligieux et delicats, se porta en sa vie tresdevotieusement et laborieusement : il escrit à un sien amie, qu’il ne vit que de pain bis et d’eau; le prie de lui envoyer un peu de fromage, pour quand il voudra faire quelque sumptueux repas. Seroit il vray que, pour estre bon tout à faict, il nous le faillie estre par occulte, naturelle et universelle propriété, sans loy, sans raison, sans exemple? Les desbordements auxquels je me suis trouvé engagé, ne sont pas, Dieu mercy, des pires; je les ay bien condemnez chez moy selon qu’ils le valent, car mon jugement ne s’est pas trouvé infecté par eux; au rebours, je les accuse plus rigoureusement en moy qu’en unaultre : mais c’est tout; car, au demourant, j’y apporte trop peu de resistance, et me laisse trop ayseement pencher à l’autre part de la balance, sauf pour les regler et empescher du meslange d’aultres vices, lesquels s’entretiennent et s’entrenchaisnent pour la pluspart les uns aux aultres, qui ne s’en prend garde; les miens, je les ay retrenchez et contraicts les plus seuls et les plus simples que j’ay peu;

Nec ultra

Errorem foveo.4

Car, quant à l’opinion des stoïciens, qui disent, « le sage œuvrer, quand il œuvre, par toutes les vertus ensemble, quoyqu’il y en ayt une plus apparente, selon la nature de l’action; » et à cela leur pourroit servir aulcunement la similitude du corps humain; car l’action de la choler ne se peut exercer que toutes les humeurs ne nous y aident, quoy-que la choler predomine : si de là ils veulent tirer pareille consequence, que quand le fautlier fault, il fault par tous les vices ensemble, je ne les en crois pas ainsi simplement, ou je ne les entend pas; car je sens par effect le contraire : ce sont subtilitez aiguës, insubstantielles, auxquelles la philosophie s’arrete par fois. Je syus quelques vices; mais j’en fuys d’aultres autant que seauroit faire un sainct. Aussi desadvouent les peripateticiens cette connexité et couture indissoule; et

tient Aristote, qu'un homme prudent et juste peut etre et intemperant et incontinent. Socrates avouoit a ceux qui reconnoissent en sa physionomie quelque inclination au vice, que c'estoit, a la verite, sa propension naturelle, mais qu'il l'avoit corrigee par discipline : et les familiers du philosophe Stilpo disoient qu'estant nay subject au vin et aux femmes, il s'estoit rendu par estude tresabstinent de l'un et de l'autre.

Ce que j'ay de bien, je l'ay, au rebours, par le sort de ma naissance; je ne le tiens ny de loy, ny de precepte, ou aultrre apprentissage : l'innocence qui est en moy est une innocence niaise; peu de vigueur, et point d'art. Je hais, entre aultrres vices, cruellement la cruauté, et par nature et par jugement, comme l'extreme de tous les vices; mais c'est jusques a telle mollesse, que je ne veois pas esgorger un poulet sans desplaisir, et ois impatiemment gemir un lièvre soubs les dents de mes chiens, quoique ce soit un plaisir violent que la chasse. Ceux qui ont a combattre la volupté usent volontiers de cet argument, pour montrer qu'elle est toute vicieuse et desraisonnable, « Que lorsqu'elle est en son plus grand effort, elle nous maistriere de maniere que la raison n'y peut avoir accez; » et alléguent l'expérience que nous en sentons en l'accointance des femmes,

Quum jam præsagis gaudia corpus,
Atque in eo est Venus, ut muliebria conserat arva:

où il leur semble que le plaisir nous transporte si fort hors de nous, que nostre discours ne çauroit lors faire son office, tout perclus et ravi en la volupté. Je saisis qu'il en peut aller autrement, et qu'on arrivera par fois, si on veult, a rejeter l'ame, sur ce mesme instant, a aultrres pensements : mais il la fault tendre et roidir d'aguet. Je saisis qu'on peut gourmander l'effort de ce plaisir; et m'y cognois bien : et n'ay point trouvé Venus si imperieuse deesse, que plusieurs et plus reformez que moy la temoignent. Je ne prends pour miracle, comme fait la roynë de Navarre en l'un des contes de son Heptameron (qui est un gentil livre pour son estofle), ny pour chose d'extreme difficulté, de passer des nuicts entieres, en toute commodité et liberté, avec une maistresse de longtemps desiree, maintenant la loy qu'on luy aura engagee de se contenter des baisers et simples attouchements. Je crois que l'exemple du plaisir de la chasse y seroit plus propre : comme il y a moins de plaisir. il y a plus de ravissement et de surprinse, par où nostre raison

1. Aux approches du plaisir, au moment où Vénus va féconder son domaine... Lucrèce, IV, 1099.
estonné perd ce loisir de se préparer à l'encontre, lorsqu'aprez
une longue queste la beste vient en sursault à se presenter en
lieu où, à l'adventure, nous l'esperions le moins; cette secousse,
et l'ardeur de ces husses, nous frappe si bien, qu'il seroit
malayssé, à ceulx qui ayment cette sorte de petite chasse, de
retirer sur ce point la pensee ailleurs: et les poètes font
Diane victorieuse du brandon et des flèches de Cupidon:

Quis non malarum, quas amor curas habet,
Hec inter obliviscitur?

Pour revenir à mon propos, je me compa-sionne fort tendon-
ment des afflictions d'aultruy, et pleurerois ayeement par
compaignie, si, pour occasion que ce soit, je scâvois pleurer. Il
n'est rien qui tente mes larmes que les larmes, non vrayes
seulement; mais, comment que ce soit, ou leintes, ou peintes.
Les morts, je ne les plains guerres, et les envierois plusstost;
mais je plains bien fort les mourants. Les sauvages ne m'oissen-
sent pas tant de rostir et manger les corps des trespassez, que
cceulx qui les tormentent et persecutent vivants. Les executions
mesmes de la justice, pour raisonnable qu'elles soient, je ne
les puis veoir d'une veue ferme. Quelqu'un ayant à tesmoigner
la clémence de Julius Cesar: « Il estoit, dict il, doulx en ses
vengeances: ayant forcé les pirates de se rendre à luy, qui
l'avoient auparavant prins prisonnier et mis à rançon; d'autant
qu'il les avoit menacez de les faire mettre en croix, il les y
condemna, mais ce feut aprez les avoir faict estrangler. Phile-
mon, son secretaire, qui l'avoir voulu empoisonner, il ne le
punit pas plus aigrement que d'une mort simple. » Sans dire
qui est cet aucteur latin, qui ose alleguer pour tesmoignage de
clemence, de seulement tuer ceulx desquels on a esté offensé,
il est aysé à deviner qu'il est frappé des vilains et horribles
exemples de cruauté que les tyrans romains meirent en usage.

Quant à moy, en la justice mesme, tout ce qui est au déla
de la mort simple me semble pure cruauté; et notamment à
nous, qui debvrions avoir respect d'envoyer les ames en bon
estat; ce qui ne se peult, les ayant agitees et desesperees par
torments insupportables. Ces jours passez, un soldat prison-
nier ayant appeceu, d'une tour où il estoit, que le peuple
s'assembloit en la place, et que des charpentiers y dressoient
leurs ouvrages, creut que c estoit pour luy; et, entré en la
resolution de se tuer, ne trouva, qui l'y peust secourir, qu'un

1. Peut-on, au milieu de ces distractions, ne las oublier les soucis du cruel
2. Suétone, César, c. 74. C.
vieux clou de charrette, rouillé, que la fortune luy offrit, de quoy il se donna premiérement deux grands coups autour de la gorge; mais, veoyant que ce avoit esté sans effect, bientost aprez il s’en donna un tiérs dans le ventre, oú il laissa le clou fiché. Le premier de ses gardes qui entra où il estoit, le trouva en cet estat, vivant encore, mais couché, et tout affoiblement de ses coups. Pour employer le temps avant qu’il defaillist, on se hasta de luy prononcer sa sentence; laquelle ouie, et qu’il n’estoit condamné qu’à avoir la teste trenchede, il sembla reprendre un nouveau courage, accepta du vin qu’il avoit refusé, remercia ses juges de la douceur inesperee de leur condamnation; qu’il avoit prins party d’appeller la mort, pour la crainte d’une mort plus aspre et insupportable, ayant conçu opinion, par les apprests qu’il avoit veu faire en la place, qu’on le voulsist tormenter de quelque horrible supplice; et sembla estre delivré de la mort, pour l’avoir changee.

Je conseillerois que ces exemples de rigueur, par le moyen desquels on veult tenir le peuple en office, s’exerceassent contre les corps des criminels: car de les veoir priver de sepulture, de les veoir bouillir et mettre à quartiers, cela toucheroit quasi autant le vulgare, que les peines qu’on fait souffrir aux vivants; quoique, par effect, ce soit peu ou rien, comme Dieu dict, qu’il corpus occidunt, et postea non habent, quod faciunt : et les poëtes font singulierement valoir l’horreur de cette peinture, et au dessus de la mort:

Heu! reliquias semiassi regis, denudatis cesibus,  
Per terram sanie delibutas fæde divexarier  

Je me rencontrai un jour à Rome, sur le point qu’on desfaisoit Catena, un voleur insigne: on l’estrangla, sans aucune esmotion de l’assistance; mais, quand on veint à le mettre à quartiers, le bourreau ne donnoit coup, que le peuple ne suyvist d’une voix plaintive et d’une exclamation, comme si chacun eust presté son sentiment à cette charogne. Il faut exercer ces inhumains excez contre l’escorce, non contre le vif. Ainsi amollit, en cas auncunement pareil, Artaxerxes, l’aspreté des loix anciennes de Perse, ordonnant que les seigneurs qui avoient faillily en leur charge, au lieu qu’on les soulouit fouetter, feussent despouillez, et leurs vestemens fouettiez pour eux;

4. Ils tuent le corps, et, après cela, ne peuvent rien faire de plus. S. Luc, a. XII, v. 4.

3. 1. 

3. 1. 

23
et, au lieu qu'on leur souloit arracher les cheveulx, qu'on leur ostast leur hault chapeau seulement. Les Aegyptiens, si devotieux, estimoient bien satisfaire à la justice divine, luy sacrifiant les pourceaux en figure et representez : invention hardie, de vouloir payer en peinture et en umbrage Dieu, substance si essentielle!

Je vis en une saison en laquelle nous abondons en exemples incroyables de ce vice, par la licence de nos guerres civiles; et ne veoid on rien aux histoires anciennes de plus extreme, que ce que nous en essayons tous les jours : mais cela ne m'y a nullement apprivoisé. A peine me pouvois je persuader, avant que je l'eusse veu, qu'il se fest trouvé des ames si farouches, qui, pour le seul plaisir du meurtre, le voulussent commettre; hacher et destrencher les membres d'aultruy: aiguiser leur esprit à inventer des tormentes inusitez et des morts nouvelles, sans inimitié, sans proufit, et pour cette seule fin de jouir du plaisant spectacle des gestes et mouvements pitoyables, des gemissements et voix lamentables, d'un homme mourant en angoisse. Car voylà l'extrême pointct où la cruauté puisse attaindre : Ut homo hominem, non iratus, non timens, tantum pectaturus, occidat. De moy, je n'ay pas sceu veoir seulement, sans desplaisir, poursuyvre et tuer une beste innocente qui est sans defense, et de qui nous ne recevons aucune offense ; et, comme il advient communément que le cerf, se sentant hors d'haleine et de force, n'ayant plus aultre remede, se rejecte et rend à nous mesmes qui le poursuyvons, nous demandant mercy par ses larmes,

Questaque, cruentus,

Atque imploranti similis:

cel m'a tousjours semblé un spectacle tresdesplaisant. Je ne prends guere beste en vie, à qui je ne redonne les champs; Pythagoras les achetoit des pescheurs et des oyseleurs, pour en faire autant :

Primoque a caede ferarum

Incaluisse puto maculatum sanguine ferrum.

Les naturels sanguinaires à l'endroict des bestes tesmoignent une propension naturelle à la cruauté. Aprez qu'on se feat

---

1. Que l'homme tue un homme sans y être poussé par la colère ou par la vaunte, mais par le seul plaisir de le voir expirer. Sénèque, Epist. 90.

Et, sanglant, par ses pleurs semble demander grace.

Virgile, Enéide, VII, 501.

3. C'est je crois, du saug des animaux que le premier glaive a été teint. Ovins Mélos. XV, 106.
apprivoisé à Rome aux spectacles des meurtres des animaux, on veint aux hommes et aux gladiateurs. Nature a, ce crains je, elle mesme attaché à l'homme quelque instinct à l'inhumanité; nul ne prend son esbat a veoir des bestes s'entrejouer et caresser: et nul ne fault de le prendre à les voir s'entredechirer et desmembrer. Et, à fin qu'on se mocque de cette sympathie que j'ay avecques elle, la theologie mesme nous ordonne quelque faveur en leur endroict; et, considerant qu'un mesme maistre nous a logez en ce palais pour son service, et qu'elles sont, comme nous, de sa famille, elle a raison de nous enjoindre quelque respect et affection envers elles. Pythagoras emprunta la metempsychose des Aegytiens; mais depuis elle a esté receue par plusieurs nations, et notamment par nos druydes:

Morte carent animæ; semperque, priere relieta
Sede, novis domibus vivunt, habitantque receptæ

la religion de nos anciens Gaulois portoit que les ames estant eternelles ne cessoient de se remuer et changer de place d'un corps à un aultre: meslant en oultre à cette fantasie quelque consideration de la justice divine; car, selon les desportements de l'ame, pendant qu'elle avoir esté chez Alexandre, ils disoient que Dieu luy ordonoit un aultre corps à habiter, plus ou moins penible, et rapportant à sa condition:

Muta ferarum
Cogit vincla pati: truculentos ingerit ursis,
Predonesque Iupiter; fallacæ vulpis addit.

... ...

Atque ubi per varios annos, per mille figuras
Egit, Lethaeo purgatos flumine, tandem

Rursus ad humanæ revocat primordia formas:

si elle avoir esté vaillante, ils la logeoient au corps d'un lion; si voluptueuse, en celuy d'un pourceau; si lasche, en celuy d'un cerf ou d'un lievre; si malicieuse, en celuy d'un regnard; ainsi du reste, jusques à ce que, purifiee par ce chastiement, elle reprenoit le corps de quelque aultre homme:

Ipse ego, nam memini, Trojani tempore belli,
Panthoidæ Euphorbus eram.

1. Les ames ne meurent point; mais, après avoir quitté leur premier domicile, elles vont habiter et vivre dans de nouvelles demeures. Ovide, Métam., XV, 458.

2. Il emprisonne les ames dans le corps des animaux: le cruel habite au sein d'un ours; le ravisseur, dans les flancs d'un loup; le renard est le cachot du fourbe.... Soumises, pendant un long cercle d'années, à mille diverses métamorphoses, les ames sont enfin purifiées dans le fleuve de l'oubli, et Dieu les rend à leur forme première. Claudien, in Rufin., II, 482-491.

3. Moi-même (il m'en souvient encore), au temps de la guerre de Troie, j'étois
Quant à ce cousinage là, d'entre nous et les bestes, je n'en foys pas grand receuë : ny de ce aussi que plusieurs nations, et notamment des plus anciennes et plus nobles, ont non seulement receu des bestes à leur societé et compaignie, mais leur ont donné un renge bien loing au dessus d'eulx, les estimant tantost familières et favoris de leurs dieux, et les ayant en respect et reverence plus qu'humaine ; et d'aultres ne reconoissant aultre dieu ny aultre divinité qu'elles. Belluaæ a barbaris propter beneficium consecratæ 1 :

Crocodilon adorat
Pars hæc; illa pavel saturam serpentibus ibia;
Effigies sacri hic nitet aurea cercopitheci;
. . . . . hic piscem fuminis, illic
Oppida tota canem venerantur 2.

Et l'interprétation mesme que Plutarque 3 donne à cette erreur, qui est tresbien prinse, leur est encore honorable : car il dict que ce n'estoit pas le chat ou le bœuf (pour exemple) que les Aegyptiens adoroient ; mais qu'ils adoroient en ces bestes là quelque image des facultez divines : en cette cy, la patience et l'utilité; en cette là, la vivacité, ou, comme nos voisins les Bourguignons, avecques toute l'Allemaigne, l'impatience de se veoir enfermez; par où ils representoient la Liberte, qu'ils aymoient et adoroient au delà de toute aultre faculte divine; et ainsi des aultres. Mais quand je rencontre, parmy les opinions plus moderees, les discours qui essayent à montrer la prochaine ressemblance de nous aux animaux, et combien ils ont de part à nos plus grands privileges, et avecques combien de vraysemblance on nous les apparie, certes, j'en rabats beaucoup de nostre presumption, et me demets volontiers de cette royauté imaginaire qu'on nous donne sur les aultres creatures.

Quand tout cela en seroit à dire, si y a il un certain respect qui nous attache, et un general devoir d'humanité, non aux bestes seulement qui ont vie et sentiment, mais aux arbres mesmes et aux plantes. Nous debvons la justice aux hommes, et la grace et la benignité aux aultres creatures qui en peuvent

Euphorbe, fils de Panthée. — C'est Pythagore qui parle ainsi de lui-même, dans Ovide, Métam., XV, 160.


2. Les uns adoroient le crocodile ; les autres regardent avec une frayeur religieuse un ibis engraisse de serpents : ici, sur les autels, brille la statue d'or d'un singe à longue queue ; là on adore un poisson du Nil ; et des villes entières se prosternent devant un chien. Juvénal, XV, 2-7.

3. Dans son Traité d'Isis et d'Osiris, c. 39. C.
estre capables : il y a quelque commerce entre elles et nous, et quelque obligation mutuelle. Je ne crains point à dire la tendresse de ma nature, si puerile, que je ne puis pas bien refuser à mon chien la fête qu’il m’offre hors de saison, ou qu’il me demande. Les Turcs ont des aumônes et des hospitaux pour les bestes. Les Romains avaient un soin public de la nourriture des oyes, par la vigilance desquelles leur Capitole ait esté sauvé. Les Athéniens ordonnaient que les mules et mulets qui avoient servy au bastiment du temple appellé Hecatompedon, feussent libres, et qu’on les laissast paistre par tout sans empeschement. Les Agrigentins avoient en usage commun d'enterrer sérieusement les bestes qu’ils avoient eu chères, comme les chevaux de quelque rare merite, les chiens et les oyseaux utiles, ou mesme qui avoient servi de passetemps à leurs enfants : et la magnificence, qui leur estoit ordinaire en toutes aultres choses, paroissoit aussi singulierement à la sumptuosité et nombre des monuments eslevez à cette fin, qui ont duré en parade plusieurs siecles depuis. Les Aegyptiens enterroient les loups, les ours, les crocodiles, les chiens et les chats, en lieux sacrz, embasmoient leurs corps, et portoient le dueil à leur trespas. Cimon feit une sepulture honorable aux juments avec lesquelles il avoit gaigné par trois fois le prix de la course aux jeux olympiques. L’ancien Xanthippus feit enterrer son chien sur un chef 1, en la coste de la mer qui en a depuis retenu le nom 2. Et Plutarque faisoit, dict il, conscience de vendre et envoyer à la boucherie, pour un legier proufit, un bœuf qui l’avoit long temps servy.

**CHAPITRE XII**

**APOLOGIE DE RAIMOND SEBOND.**

C’est, à la verité, une tresutile et grande partie que la science ; celuix qui la mesprisent tesmoignent assez leur béstise : mais je n’estime pas pourtant sa valeur jusques à cette mesure extreme qu’auncuns luy attribuent, comme Herillus le philosophe, qui logeoit en elle le souverain bien, et tenoit qu’il feust en elle de nous rendre sages et contents; ce que je

1. Sur un cap ou promontoire. C.
2. Cynosséma. Plutarque, Vie de Caton le censeur, c. 3. C.
3. Appelé aussi Sebon, Sebeyle, Sabonde, ou de Sebonde ; né à Barcelone, dans le quatorzième siecle : mort en 1432, à Toulouse, où il professoit la médecine et la théologie.
ne crois pas : ny ce que d'aultres ont dict, que la science est merve de toute vertu, et que tout vice est produit par l'igno-
rance. Si cela est vray, il est subject à une longue interpreta-
tion. Ma maison a esté dez long temps ouverte aux gents de sçavoir, et en est fort cognee; car mon père, qui l'a command-
dee cinquante ans et plus, eschaufé de cette ardeur nouvelle
de quoy le roy François premier embrassé les lettres et les
meit en credit, rechercha avecques grand soing et dispense
l'accointance des hommes doctes, les recevant chez luy comme
personnes sainctes, et ayans quelque particuliere inspiration
de sagesse divine, recueillant leurs sentences et leurs discours
comme des oracles, et avecques d'autant plus de reverence et
de religion, qu'il a tout moins de loy d'en juger; car il n'avoyt
aucune connaissance des lettres, non plus que ses predeces-
seurs. Moy, je les ayme bien; mais je ne les adore pas. Entre
aultres, Pierre Bunel, homme de grande reputation de sçavoir
en son temps, ayant arresté quelques jours à Montaigne, en la
compaignie de mon père, avecques d'aultres hommes de sa sorte,
luy feit present, au desloger, d'un livre qui s'intitule : Theolo-
gia naturalis, sive Liber creaturarum, magistri Ruimondi de Se-
bonde; et parce que la langue italienne et espaignol estoient
familieres à mon père, et que ce livre est basty d'un espaignol
baragounié en terminaisons latines, il esperoit qu'avecques
bienn peu d'ayde il en pourroit faire son proufit, et le luy recom-
manda comme livre tresutile, et propre à la saison en laquelle
il le luy donna; ce feut lors que les nouvelletez de Luther
commenceoient d'entrer en credit, et esbranler en beaucoup de
lieux nostre ancienne croyance : en quoy il a oyit un tresbon
advis, prevoyant bien, par discours de raison, que ce commen-
cement de maladie declineroit ayseement en un exsecrable
atheisme; car le vulgaire n'ayant pas la faculté de juger des
choses par elles mesmes, se laissant emporter à la fortune et
aux apparence, aprez qu'on luy a mis en main la hardiesse de
mespriser et contrerooller les opinions qu'il aoyt eues en
extreme reverence, comme sont celles où il va de son salut, et
qu'on a mis aulcuns articles de sa religion en doubte et à la
balance, il jecte tantost aprez ayseement en pareille incerti-
tude toutes les aultres pieces de sa creance, qui n'avoient pas
chez luy plus d'autorité ny de fondement que celles qu'on luy
a esbranlees, et secoue, comme un joug tyrannique, toutes les
impressions qu'il aoyt receues par l'autorité des loix ou reve-
tence de l'ancien usage,

Nam cupidè consulcatur nimis ante metutum 1;

1. On foule aux pieds avec joie ce qu'on a craint et révéré, Lucrece, V, 1139.
LIVRE II, CHAPITRE XII.

403

entreprenant dez lors en avant de ne recevoir rien à quoy il n'ayt interposé son decret, et presté particulier consentement.

Or, quelques jours avant sa mort, mon pere ayant, de fortune, rencontré ce livre soubs un tas d'aultres papiers abandonnez, me commanda de le luy mettre en francois. Il fait bon traduire les aucteurs comme celuy là, où il n'y a gueres que la matiere à representer: mais ceuux qui ont donné beaucoup à la grace et à l'élegance du langage, ils sont dangereux à entreprendre, nommeement pour les rapporter à un idiome plus foible. C' estoit une occupation bien estrange, et nouvelle pour moy; mais estant, de fortune, pour lors de loisir, et ne pouvant rien refuser au commandement du meilleur pere qui feut oncques, j'en veins à bout, comme je peux: à quoi il print un singulier plaisir, et donna charge qu'on le feist imprimer; ce qui feut executé aprez sa mort. Je trouvay belles les imaginations de cet auteur, la contexture de son ouvrage bien suyyet, et son desseing plein de piété. Parce que beaucoup de gents s'amusent à le lire, et notamment les dames, à qui nous debvons plus de service, je me suis trouvè souven à mesme de les secourir, pour descharger leur livre de deux principales objections qu'on luy faict. Sa fin est hardie et courageuse; car il entreprend, par raisons humaines et naturelles, d'establier et verifier contre les atheistes toutes les articles de la religion chrestienne: en quoy, à dire la verité, je le treuve si ferme et si heureux, que je ne pense point qu'il soit possible de mieulx faire en cet argument là; et crois que nul ne l'a eualé. Cet ouvrage me semblant trop riche et trop beau pour un aucteur duquel le nom soit si peu cogneu, et duquel tout ce que nous savons, c'est qu'il estoit Espaignol, faisant profession de me dicine, à Toulouse, il y a environ deux cents ans; je m'enquis aultresfois à Adrianus Turnebus, qui scavoit toutes choses, que ce pouvoit estre de ce livre: il me répondit qu'il pensoit que ce feust quelque quintessence tiree de saint Thomas d'Aquin; car, de vray, cet esprit là, plein d'une erudition inffine et d'une subtilité admirable, estoit seul capable de telles imaginations. Tant y a que, quiconque en soit l'aucteur ou inventeur (et ce n'est pas raison d'oster sans plus grande occasion à Sebond ce tiltre), c'estoit un tressussivant homme, et ayant plusieurs belles parties.

La premiere reprehension qu'on faict de son ouvrage, c'est que les chrestiens se font tort de vouloir appuyer leur creance par des raisons humaines, qui ne se conceoit que par foy, et

par une inspiration particulière de la grace divine. En cette objection, il semble qu’il y ayt quelque zele de pieté; et, à cette cause, nous faut il, avecques autant plus de douceur et de respect, essayer de satisfaire à ceux qui la mettent en avant. Ce seroit mieulx la charge d’un homme versé en la theologie, que de moy, qui n’y sçais rien: toutesfois je juge ainsi, qu’à une chose si divine et si haultaine, et surpassant de si loing l’humaine intelligence, comme est cette Verité de laquelle il a pleu à la bonté de Dieu nous esclairer, il est bien besoin qu’il nous preste encore son secours, d’une faveur extraordinaire et privilegiee, pour la pouvoir concevoir et loger en nous; et ne crois pas que les moyens purement humains en soient aulcu-nement capables; et, s’ils l’estoient, tant d’ames rares et excellentes, et si abondamment garnies de forces naturelles ez sie-cles anciens, n’eussent pas failly, par leur discours, d’arriver à cette cognoissance. C’est la foy seule qui embrasse vifvement et certainement les haults mysteres de nostre religion: mais ce n’est pas à dire que ce ne soit une tresbelle et treslouable entre-prinse d’accommoder encore au service de nostre foy les utilis naturels et humains que Dieu nous a donnez; il ne fault pas doubter que ce ne soit l’usage le plus honnorable que nous leur scaurions donner, et qu’il n’est occupation ny desseing plus digne d’un homme chrestien, que de viser, par tous ses estudes et pensements, à embellir, estendre et amplifier la verité de sa creance. Nous ne nous contentons point de servir Dieu d’esprit et d’ame; nous lui devons encore, et rendons, une reverence corporelle; nous appliquons nos membres mesmes, et nos mouvemens, et les choses externes, à l’honno rer: il en faut faire de mesme, et accompagner nostre foy de toute la raison qui est en nous; mais tousjours avecques cette reservation, de n’esti-mer pas que ce soit de nous qu’elle despende, ny que nos efforts et arguments puissent atteindre à une si supernaturelle et divine science. Si elle n’entre chez nous par une infusion extraordinaire; si elle y entre non seulement par discours, mais encore par moyens humains, elle n’y est pas en sa dignité ny en sa splendeur: et certes je crains pourtant que nous ne la jouïssions que par cette voye. Si nous tenions à Dieu par l’entremise d’une foy vivve; si nous tenions à Dieu par luy, non par nous; si nous avions un pied et un fondement divin: les occasions humaines n’auroient pas le pouvoir de nous esbransler comme elles ont; nostre fort ne seroit pas pour se rendre à une si foible batterie; l’amour de la nouvelleté, la contraincte des princes, la bonne fortune d’un party, le changement temeraire et fortuit de nos opinions, n’auroient pas la force de nous maeur et alterer nostre
croyance; nous ne la lairrions pas troubler à la mercy d'un nouvel argument, et à la persuasion, non pas de toute la rhetorique qui feut oncques; nous soustienbrions ces flots, d'une fermeté inflexible et immobile:

Illosos fluctus rupeis ut vasta refundit,
Et varias circum latrantes dissipat undas
Mole sua 1.

Si ce rayon de la Divinité nous touchoit aulcunement, il y paroistroit partout; non seulement nos paroles, mais encore nos operations, en porteroient la lueur et le lustre; tout ce qui partrioit de nous, on le verroit illuminé de cette noble clarté. Nous debvrions avoir honte, qu'ez sectes humaines il ne seut jamais partisan, quelque difficulté et estrangeté que mainteinst sa doctrine, qui n'y conformast aulcunement ses desportements et sa vie: et une si divine et celeste institution ne marque les chrestiens que par la langue! Vouslez vous veoir cela? comparez nos mœurs à un mahometan, à un païen; vous demeurez tous-jours au dessoub: là où, au regard de l'advantage de nostre religion, nous debvrions luire en excellence, d'une extreme et incomparable distance; et devroit on dire: « Sont ils si justes, si charitables, si bons? ils sont donc chrestiens. » Toutes autrtes apparence sont communes à toutes religions; esperance, conscience, evenements, cerimonies, pénitence, martyres: la marque peculiere de nostre Verité debvroit estre nostre vertu, comme elle est aussi la plus celeste marque et la plus difficile, et comme c'est la plus digne production de la Verité. Pourtant eut raison nostre bon sainct Louys, quand ce roy tartare qui s'estoit fait chrestien desseignoit de venir à Lyon baiser les pieds au pape, et y recognoistre la sanctimonie qu'il esperoit trouver en nos mœurs, de l'en destourner instamment, de peur qu'au contraire nostre desborde faço de vivre ne le desgous-tast d'une si saincte creance: combien que depuis il adveint tout diversement à cet aultre, lequel, estant allé à Rome pour mesme effect, y voyant la dissolution des prelats et peuple de ce temps là, s'establit d'autant plus fort en nostre religion, considerant combien elle debvoit avoir de force et de divinite, à maintenir sa dignité et sa splendeur parmy tant de corruption, et en mains si vicieuses. Si nous avions une seule goutte de foy, nous remuierions les montaignes de leur place, dit la saincte

1. Tel, inébranlable sur ses bases profondes, un vaste rocher repossus les flots qui grondent autour de lui, et brise leur rage impuissante, (Vers imités de Virgile, E.n., VII, 537, et qui ont été faits par un anonyme à la louange de Ronssad, 14.X des œuvres de ce père; Paris, 1609, in-12.) C.
Parole: nos actions, qui seroient guidees et accompagnees de la Divinité, ne seroient pas simplement humaines; elles auroient quelque chose de miraculeux comme nostre croyance: *Brevis est institutio vitae honestae beatagiæ, si credas* 1. Les uns font accroire au monde qu’ils croyent ce qu’ils ne croyent pas; les autres, en plus grand nombre, se le font accroire à eux mesmes, ne scachants pas penetrer que c’est que croire: et nous trouvons estrange si, aux guerres qui pressent à cette heure nostre estat, nous voyons flotter les evenements et diversifier d’une maniere commune et ordinaire; c’est que nous n’y appor-tions rien que le nostre. La justice, qui est en l’un des partis, elle n’y est que pour ornement et couverture: elle y est bien alleguee; mais elle n’y est ny receue, ny logee, ny espousee: elle y est comme en la bouche de l’advocat, non comme dans le cœur et affection de la partie. Dieu doibt son secours extra-ordinaire à la joy et à la religion, non pas à nos passions: les hommes y sont conducteurs, et s’y servent de la religion; ce debvroit estre tout le contraire. Sentez, si ce n’est par nos mains que nous la menons: à tirer, comme de cire, tant de figures contraires d’une regle si droicte et si ferme. Quand s’est il veu miculx, qu’en France, en nos jours? Ceulx qui l’ont prinse à gauche, ceulx qui l’ont prinse à droicte, ceulx qui en disent le noir, ceulx qui en disent le blanc, l’employent si pareillement à leurs violentes et ambitieuses entreprinses, s’y con-duisent d’un progres si conforme en desbordement et injustice, qu’ils rendent doubteuse et malaysee à croire la diversité qu’ils pretendent de leurs opinions, en chose de laquelle despend la conducte et loy de nostre vie: peut on veoir partir de mesme eschole et discipline des mœurs plus unies, plus unes? Voyez l’horrible impudence de quoym nous pelotons les raisons divines; et combien irreligiusement nous les avons et rejectees, et reprinse, selon que la fortune nous a changé de place en ces orages publics. Cette proposition si solenne, « S’il est permis au subject de se rebeller et armer contre son prince pour la defiense de la religion: » souvienne vous en quelles bouches, cette annee passee, l’affirmative d’icelle estoit l’arc boutant d’un party; la negative, de quel aulstre party c estoit l’arc boutant: et oyez à present de quel quartier vient la voix et instruction de l’une et de l’aultre; et si les armes bruyent moins pour cette cause que pour celle là. Et nous bruslons les gents qui disent quil

1. Crois, et tu connoiras bientôt la route de la vertu et du bonheur. *Quintilien,* XII, 11. — Il n’est pas besoin de dire que Montaigne détourne à un autre sens le texte de Quintilien. *J. V. L.*
fault faire souffrir à la Verité le joug de nostre besoing: et de combien faict la France pis que de le dire? Confessions la verité: qui trieroit de l'armee, mesme legitime, ceux qui y marchent par le seul zele d'une affectiôn religieuse, et encore ceulx qui regardent seulement la protection des loix de leur pais, ou service du prince, il n'en scâuroit bastir une compagnie de gens-d'armes complete. D'où vient cela, qu'il s'en treuve si peu qui ayent maintenu mesme volonté et mesme progrès en nos mouvements publics, et que nous les veoyons tantost n'aller que le pas, tantost y courir à bride avalee, et mesmes hommes tantost gaster nos affaires par leur violence et aspreté, tantost par leur froideur, mollesse et pesanteur; si ce n'est qu'ils y sont poulsez par des considerations particulières et casuelles, selon la diversité desquelles ils se remuent?

Je veois cela evidemment, que nous ne prestons volontiers à la devotion que les offices qui flattent nos passions. Il n'est point d'hostilité excellente comme la chrestienne: nostre zele faict merveilles, quand il va secontant nostre pente vers la haine, la cruauté, l'ambition, l'avarice, la detraction, la rebellion; à contrepoil, vers la bonté, la benignité, la temperance, si, comme par miracle, quelque rare complexion ne l'y porte, il ne va ny de pied, ny d'aile. Nostre religion est faict pour extirper les vices: elle les couvre, les nourrit, les incite. Il ne fault point faire barbe de foarre à Dieu, comme on dict 1. Si nous le croyions, je ne dis pas par foy, mais d'une simple croyance; voire (et je le dis à nostre grande confusion) si nous le croyions et cognoissions, comme une aultre histoire, comme l'un de nos compagnons, nous l'aymerions au dessus de toutes aultres choses, pour l'infinie bonté et beaute qui reluict en luy: au moins marcheroit il en mesme rang de nostre affection que les richesses, les plaisirs, la gloire, et nos amis. Le meilleur de nous ne craint point de l'oultrager, comme il craint d'oultrager son voisin, son parent, son maistre. Est il si simple entendement, lequel ayant d'un costé l'object d'un de nos vicieux plaisirs, et de l'aultre, en pareille cognoissance et persuasion, l'estat d'une gloire immortelle, entrast en bigue 2 de l'un pour l'aultre? et si, nous y renoncions souvent de pur mespris: car quelle envoie nous attire au blasphemer, sinon à l'aventure l'envie mesme

---

1. Vieux proverhe, dont le sens est qu'il ne faut pas se moquer de Dieu, et lui faire barbe de paille. On trouve dans Nicot, faire à Dieu gerbe de foarre, pour, frauder la dixme, ne baillant que de la paille sans grain.

2. On lit dans l'édition de 1802, entrast en troque, qui veut dire la même chose. Biguer, pour troquer. Échanger, est resté longtemps dans le Dictionnaire de l'Académie, J. V. I.
de l'offense? Le philosophe Antisthenes, comme on l'initioit aux mystères d'Orpheus, le presbtre luy disant que ceulx qui se vouoient à cette religion avoient à recevoir, aprez leur mort, des biens éternels et parfaicts: « Pourquoy, si tu le crois, ne meurs tu doncques toy mesme? » luy feit il. Diogenes, plus brusquement, selon sa mode, et plus loing de nostre propos, au presbtre qui le preschoit de mesme de se faire de son ordre pour parvenir aux biens de l'autre monde : « Veulx tu pas que je croye qu'Agesilaus et Epaminondas, si grands hommes, seront misérables; et que toy, qui n'es qu'un veau, et qui ne fais rien qui vaille, seras bienheureux, parce que tu es presbtre? » Ces grandes promesses de la beatitude éternelle, si nous les recevions de pareille auctorité qu'un discours philosohique, nous n'aurions pas la mort en telle horreur que nous avons:

Non jam se moriens dissolvi conquereretur;
Sed magis ire foras, vestemque relinquere, ut anguis,
Gaderet, prelonga senex aut cornua cervus.1

« Je veux estre dissoult, dirions nous, et estre avecques Jesus Christ. » La force du discours de Platon, de l'immortalité de l'ame, poussa bien aulcuns de ses disciples à la mort, pour jouir plus promptement des esperances qu'il leur donnoit.

Tout cela, c'est un signe tresevident que nous ne recevons nostre religion qu'à nostre façon, et par nos mains, et non autrement que comme les aultres religions se receoivent. Nous nous sommes rencontrez au païs où elle estoit en usage; ou nous regardons son ancienneté, ou l'auctorité des hommes qui l'ont maintenue; ou craignons les menaces qu'elle attache aux mescreants, ou suyvons ses promesses. Ces considerations là doiuent estre employées à nostre creance, mais comme subsidiaires; ce sont liaisons humaines: une aultre religion, d'aultres tesmoings, pareilles promesses et menaces nous pourroient imprimer, par mesme voye, une creance contraire. Nous sommes chrestiens, à mesme tilltre que nous sommes ou perigordins, ou allemans. Et ce que dict Plato, qu'il est peu d'hommes si fermes en l'atheisme, qu'un dangier pressant ne ramene à la reconoissance de la divine puissance, ce roole ne touche point un vrai chrestien; c'est à faire aux religions mortelles et humaines, d'estre receues par une humaine conduicte. Quelle

1. Bien loin de gémir de notre dissolution, nous nous en irions avec joie; nous laisserions notre enveloppe comme le serpent quitte sa dépoullle, comme le cerf se défait de son vieux bois. Lucrece. III. 612.
foy doibt ce estre, que la laschété et la foiblessé de cœur plantent en nous et establisssent? plaisante foy, qui ne croid ce qu'elle croid, que pour n'avoir pas le courage de le descroire! Une vicieuse passion, comme celle de l'inconstance et de l'étonnement, peut elle faire en nostre ame aucune production reglée? Ils establisssent, dict il, par la raison de leur jugement, que ce qui se recite des enfers, et des peines futures, est feinct mais l'occasion de l' experimenter s'offrant lorsque la vieillesse ou les maladies les approchent de leur mort, sa terreur les remplit d'une nouvelle creation, par l'horrer de leur condition à venir. Et, parce que telles impressions rendent les courages craintifs, il defend, en ses loix, toute instruction de telles menaces, et la persuasion que des dieux il puisse venir à l'homme aucun mal, sinon pour son plus grand bien, quand il y escheoit, et pour un medecinal effect. Ils recitent de Bion, qu'infect des atheïsmes de Theodorus, il avoit esté long temps se mocquant des hommes religieux; mais, la mort le surprenant, qu'il se rendit aux plus extremes superstitions: comme si les dieux s'ostoient et se remettoient selon l'affaire de Bion. Platon, et ces exemples, veulent conclurre que nous sommes ramenéz à la creation de Dieu, ou par raison, ou par force. L'atheïsme estant une proposition comme desnaturee et monstrueuse, difficile aussi et malaysee d'establir en l'esprit humain, pour insolent et desreglé qu'il puisse estre, il s'en est veu assez, par vanité, et par fierté de concevoir des opinions non vulgaires et reformatrices du monde, en affecter la profession par contegnance; qui, s'ils sont assez fols, ne sont pas assez forts pour l'avoir plantée en leur conscience: pourtant ils ne lairront de joindre leurs mains vers le ciel, si vous leur attachez un bon coup d'espee en la pioctrine; et quand la crainte ou la maladie aura abbattu et appesanti cette licencieuze ferueur d'humeur volage, ils ne lairront pas de se revenir, et se laisser tout discréttement manier aux creances et exemples publics. Aultre chose est un dogme serieusement digéré; aultre chose, ces impressions superficielles, lesquelles, nées de la desbauche d'un esprit desmanché, vont nageant temerairement et incertainement en la fantasie. Hommes bien misérables et escervellez, qui taschent d'estre pires qu'ils ne peuvont!

L'erreur du paganisme, et l'ignorance de nostre saincte Verité, laissa tumber cette grande ame de Platon, mais grande d'humaine grandeur seulement, encore en cet aultre voisin abus, « que les enfants et les vieillards se treuvenent plus susceptibles de religion: » comme si elle naissoit et tiroit son credit de nostre imbécillité. Le nœud qui debvroit attacher nostre
jugement et nostre volonté, qui debvroit estreindre nostre ame et joindre à nostre Creator, ce debvroit estre un neud prenant ses replis et ses forces, non pas de nos considerations, de nos raisons et passions, mais d'une estreincte divine et supernaturelle, n'ayant qu'une forme, un visage et un lustre, qui est l'auctorité de Dieu et sa grace. Or, nostre cœur et nostre ame estant regie et commandée par la foy, c'est raison qu'elle tire au service de son desseing toutes nos aultres pieces, selon leur portee. Aussi n'est il pas croyable que toute cette machine n'ayt quelques marques empreintes de la main de ce grand architecte, et qu'il n'y ayt quelque image ez choses du monde rapportant aulcunement à l'ouvrier qui les a basties et formees. Il a laissé en ces haults ouvrages le charactere de sa divinite, et ne tient qu'à nostre imbecillité que nous ne le puissions découvrir: c'est ce qu'il nous dict luy mesme, «Que ses operations invisibles il nous les manifeste par les visibles. » Sebond s'est travaillé à ce digne estude, et nous montre comment il n'est piece du monde qui desmente son facteur. Ce seroit faire tort à la bonté divine, si l'univers ne consentoit à nostre creance: le ciel, la terre, les elements, nostre corps et nostre ame, toutes choses y conspirent; il n'est que de trouver le moyen de s'en servir: elles nous instruisent, si nous sommes capables d'entendre; car ce monde est un temple tressainct, dedans lequel l'homme est introduit pour y contempler des statues, non ouvrees de mortelle main, mais celles que la divine Pensee a faict sensibles, le soleil, les estoiles, les eaux et la terre, pour nous représenter les intelligibles. « Les choses invisibles de Dieu, dict sainct Paul, apparaissent par la creation du monde, considerant sa sapience éternelle, et sa divinité, par ses œuvres. »

*Atque adeo factem celli non invidet orbis*
*Ipse Deus, vultusque suos, corpusque recludit*
*Semper volvendo; seque ipsum inculcat, et offert:*
*Ut bene cognosci possit, doceatque videndo*
*Qualis est, doceatque suas attendere leges.*

Or, nos raisons et nos discours humains, c'est comme la matiere lourde et stérile: la grace de Dieu en est la forme; c'est elle qui y donne la façon et le prix. Tout ainsi que les actions vertueuses de Socrates et de Caton demeurent vaines et inutiles pour n'avoir eu leur fin, et n'avoir regardé l'amour et obeis-

1. Dieu n'envie pas à la terre l'aspect du ciel: en le faisant sans cesse rouler sur nos têtes, il se montre à nous face à face; il s'offre à nous, il s'imprime en nous; il veut être clairement connu; il nous apprend à contempler sa marche et à méditer ses lois. *Manilius*, IV, 907.
sance du vray createur de toutes choses, et pour avoir ignoré Dieu: ainsin est il de nos imaginations et discours; ils ont quel-
que corps, mais une masse informe, sans façon et sans jour, si la foi et grace de Dieu n'y sont jointes. La foy venant à
teindre et illustrer les arguments de Sebond, elle les rend fer-
mes et solides: ils sont capables de servir d'acheminement et
de premiere guide à un apprentif, pour le mettre à la voye de
cette connaissance; ils le façonnent aucunement, et rendent capa-
bles de la grace de Dieu, par le moyen de laquelle se parfournit,
c et se perfect aprez, nostre creance. Je şais un homme d'auc-
torité, nourry aux lettres, qui m'a confessé avoir esté ramené
des erreurs de la mescreance, par l'entremise des arguments
de Sebond. Et quand on les despouillera de cet ornement et du
secours et approbation de la foy, et qu'on les prendra pour
fantasies pures humaines, pour en combattre ceulx qui sont
precipitez aux espoventables et horribles tenebres de l'irrelri-
gion, ils se trouveront encorels lors aussi solides et autant fermes
que nuls aultres de mesme condition qu'on leur puisse oppo-
srer: de façon que nous serons sur les termes de dire à nos
parties,

Si melius quid habes, arcesse; vel imperium fer 1 :
qu'ils souffrent la force de nos preuves, ou qu'ils nous en
facent voeir ailleurs, et sur quelque autre subject, de mieulx
tissues et mieulx estoffees. Je me suis, sans y penser, à demy
desjà engagé dans la seconde objection à laquelle j'avois pro-
posé de répondre pour Sebond.
Aulcuns disent que ses arguments sont foibles, et ineptes à
verifier ce qu'il veult: et entreprennent de les chocquer aysee-
ment. Il faut secouer ceulx cy un peu plus rudement; car ils
sont plus dangereux et plus malicieux que les premiers. On
couche volontiers les dicts d'aultruy à la faveur des opinions
qu'on a prejudees en soy: à un atheiste, touts escripts tirent à
l'atheisme; il infecte de son propre venin la matiere innocente.
Ceulx cy ont quelque preocupation de jugement, qui leur rend le 
ouost fade aux raisons de Sebond. Au demourant, il leur sembl
ble qu'on leur donne beau jeu, de les mettre en liberté de com-
battre nostre religion par les armes pures humaines, laquelle
ils n'oseroient attaquer en sa majesté pleine d'autorité et de
commandement. Le moyen que je prends pour rabattre cette
frenesie, et qui me semble le plus propre, c'est de froisser et

1. Si vous avez quelque chose de meilleur, produisez-le; ou bien soumettez-vous.

Horace, Epist., I, 5, 6.
de fouler aux pieds l'orgueil et l'humaine fierté; leur faire sentir l'inanité, la vanité et deneantise de l'homme; leur arracher des poings les chestifves armes de leur raison; leur faire baiser la teste et mordre la terre soubs l'auctorité et reverence de la majesté divine. C'est à elle seule qu'appartient la science et la sapience; elle seule qui peult estimer de soy quelque chose, et à qui nous desrobons ce que nous nous comptons et ce que nous nous prisons. Ou γὰρ ἠὰ φησσεῖν ο θεὸς μὴ γὰ τάλων, ή ἐνυτῶν. Abbattons ce cuider, premier fondement de la tyrannie du maling esprit: Deus superbis resistit; humilibus autem dat gratiam. L'intelligence est en tous dieux, dict Platon, et point ou peu aux hommes. Or, c'est cependant beaucoup de consolation à l'homme chrestien, de veoir nos util mortels et caducques si proprement assortis à nostre foysainte et divine, que, lors-qu'on les employe aux subjects de leur nature mortels et caducques, ils n'y soyent pas appropriez plus unieymême, ny avecques plus de force. Veoyons donc si l'homme a en sa puissance d'aultres raisons plus fortes que celles de Sebond: voire s'il est en luy d'arriver à aucune certitude, par argument et par discours. Car saict Augustin, plaiddant contre ces gens icy, a occasion de reprocher leur injustice, en ce qu'ils tiennent fausses les parties de nostre creance que nostre raison fault à establir; et, pour montrer qu'assez de choses peuvent estre et avoir esté, desquelles nostre discours ne sceurait fonder la nature et les causes, il leur met en avant certaines experiences cogneues et indubittables ausquelles l'homme confesse ne rien veoir, et cela faict il, comme toutes aultres choses, d'une curieuse et ingenieuse recherche. Il faut plus faire, et leur apprendre que, pour convaincre la foiblesse de leur raison, il n'est besoin d'aller triant des rares exemples; et qu'elle est si manque et si aveugle, qu'il n'y a nulle si claire facilité qui luy soit assez claire; que l'aysé et le malaysé luy sont un; que tous subjects egualement, et la nature en general desadvoue sa jurisdiction et entremise.

Que nous presche la Verité, quand elle nous presche? De luyr la mondaine philosophie; quand elle nous inculque si souvent Que nostre sagesse n'est que folie devant Dieu; Que de toutes les vanitez, la plus vaine c'est l'homme; Que l'homme, qui presume de son scavoir, ne scçait pas encore que c'est que

1. Car Dieu ne veut pas qu'un autre que lui s'enorgueillisse. Ainsi parle Artaban à Xerxês, dans Héronote, VII, 10. J. V. L.
2. Dieu résiste aux superbes, et fait grace aux humbles. La Epist. S. Petri, a. v, v. 5.
savoir: et Que l'homme, qui n'est rien, s'il pense estre quelque chose, se seduict soy mesme et se trompe? ces sentences du saict Esprit expriment si clairement et si vivement ce que je veulx maintenir, qu'il ne me fauldroit aulcune aultrre preuve contre des gens qui se rendroient avecques toute soubmission et obeissance à son auctorité: mais ceulx cy veulent estre fouettéz à leurs propres despens, et ne veulent souffrir qu'on combatte leur raison, que par elle mesme.

Considérons doncques pour cette heure l'homme seul, sans secours estranger, armé seulement de ses armes, et despourveu de la grace et cognoissance divine, qui est tout son honneur, sa force, et le fondement de son estre: veoyons combien il a de tenue en ce bel equipage. Qu'il me face entendre, par l'effort de son discours, sur quels fondements il a basty ces grands advantages qu'il pense avoir sur les aultres creatures: Qui luy a persuadé que ce bransle admirable de la voute celeste, la lumiere eternelle de ces flambeaux roulants si fierement sur sa teste, les mouvements espoventables de cette mer infinie, soyent establis, et se continuent tant de siecles, pour sa commo- dité et pour son service? Est il possible de rien imaginer si ridicu- cle, que cette miserable et chestifve creature, qui n'est pas seule- ment maistresse de soy, exposee aux offenses de toutes choses, se die maistresse et emperiere de l'univers, duquel il n'est pas en sa puissance de cognoistre la moindre partie, tant s'en fault de la commander? Et ce privilege qu'il s'attribue d'estre seul en ce grand bastiment, qui ayt la suffisance d'en cognoistre la beaulté et les pieces, seul qui en puisse rendre graces à l'architecte, et tenir compte de la recepce et mise du monde; qui luy a scellé ce privilege? Qu'il nous montre lettres de cette belle et grande charge: ont elles esté octroyees en faveur des sages seulement? elles ne touchent guere de gents: les sols et les meschants sont ialys dignes de faveur si extraordinaire, et, estants la pire piece du monde, d'estre preferez à tout le reste?

En croirons-nous cettuy là 1? Quorum igitur causa quis dixerit eff-ctum esse mundum? Eorum scilicet animantium, quae ratione utuntur; hi sunt dii et homines, quibus proffecto nihil est melius: nous n'aurons jamais assez baffoué l'imprudence de cet accou- plage. Mais, pauvrety, qu'a il en soy digne d'un tel advantage? A considerer cette vie incorruptible des corps celestes, leur

1. Le stoïcien Balbus, qui, dans Cicéron, de Nat. deor., II, 54, parle ainsi: Quorum igitur, etc. « Pour qui dirons-nous donc que le monde a été fait? C'est * sans doute pour les êtes animés qui ont l'usage de la raison, savoir, les dieux et * les hommes, qui sont les plus parfaits de tous les êtes. »
beauté, leur grandeur, leur agitation continuee d’une si juste regle:

Quum suspicimus magni celestia mundi
Templa super, stellisque micantibus aethera fixum,
Et venit in mentem lunae solisque viarum 4;

à considerer la domination et puissance que ces corps là ont, non seulement sur nos vies et conditions de nostre fortune,

Facta etenim et vitas hominum suspendit ab astris 2,

mais sur nos inclinations mesmes, nos discours, nos volontez, qu’ils regissent, poulsent et agitent à la mercy de leurs influences, selon que nostre raison nous l’apprend et le trouve;

Speculataque longe
Depremit tacitis dominantium legibus astra,
Et totum alterna mundum ratione moveri,
Factorumque vices certis discurrere signis 3;

à veoir que non un homme seul, non un roy, mais les monarchies, les empires, et tout ce bas monde, se meut au bransle des moindres mouvements celestes;

Quantaque quam parvi faciant discrimina motus...
Tantum est hoc regnum, quod regibus imperat ipsis 4

si nostre vertu, nos vices, nostre suffisance et science, et ce mesme discours que nous faisons de la force des astres, et cette comparaison d’eulx à nous, elle vient, comme juge nostre raison, par leur moyen et de leur faveur :

Furit alter amore,
Et pontum tranare potest, et vertere Trojam :
Alterius sors est scribendis legibus apta.
Ecce patrem nati perimunt, natosque parentes ;
Mutuaque armati coeunt in vulnera fratres.
Non nostrum hoc bellum est ; coguntur tanta moveo, Inque suas ferri poenas, lacerandaque membra.

Hoc quoque fatale est, sic ipsum expendere fatum 5;

1. Quand on contemple au-dessus de sa tête ces immenses voûtes du monde, et les astres dont elles étincellent; quand on réfléchit sur le cours réglé de la lune et du soleil. LUCRÈSE, V, 1203.
3. Elle reconnoît que ces astres que nous voyons si éloignés de nous, ont sur l’homme un secret empire; que les mouvements de l’univers sont assujettis à des lois périodiques, et que l’enchainement des destinées est déterminé par des signes certains. MANILIIUS, I, 60.
4. Que les plus grands changemens sont produits par ces mouvements insensibles, dont l’empire supreme s’étend jusque sur les rois. MANILIIUS, I, 55; IV, 98.
5. L’un, furieux d’amour, brave une mer orageuse pour causer la ruine de Troie,
si nous tenons de la distribution du ciel cette part de raison que nous avons, comment nous pourra elle egualer a luy? comment soumettre a nostre science son essence et ses conditions? Tout ce que nous veoyons en ces corps la nous estonne: Quae motitio, quae ferramenta, qui vectes, quae machinæ, quæ ministrî tanti operis fuerunt? Pourquoi les privons nous et d'ame, et de vie, et de discours? y avons nous recogneu quel-que stupidité immobile et insensible, nous qui n'avons aulcun commerce avecques eux, que d'obeissance? Diron nous que nous n'avons veu, en nulle aultre creature qu'en l'homme, l'usage d'une ame raisonnable? Eh quoy! avons nous veu quelque chose semblable au soleil? laisse il d'estre, parce que nous n'avons rien veu de semblable? et ses mouvements, d'estre, parce qu'il n'en est point de pareils? Si ce que nous n'avons pas veu n'est pas, nostre science est merveilleusement rac-courcie: Quæ sunt tantæ animi angustiae? Sont ce pas des songes de l'humaine vanité, de faire de la lune une terre ce-lete? y songer des montaignes, des vallees, comme Anaxago-ras? y planter des habitations et demeures humaines, et y dresser des colonies pour nostre commodité, comme faict Platon et Plutarque? et de nostre terre, en faire un astre esclairant et lumineux? Inter cætera mortalitatis incommoda, et hoc est, calygo mentium; nec tantum necessitas errandi, sed errorum amor. Corruptibile corpus aggravavit animam, et deprimit terrena inhabi-tatio sensum multa cogitantem.

La presumption est nostre maladie naturelle et originelle. La plus calamitieuse et fragile de toutes les creatures, c'est l'homme, et quand et quand la plus orgueilleuse: elle se sent et se veoید logee icy parmy la bourbe et le fient du monde, attachée et clouée à la pire, plus morte et croupie partie de

sa patrie. L'autre est destiné, par le sort, à composer des lois. Ici, les fils assassi-nent leurs pères; là, les pères égorgent leurs fils, et les frères arment contre leurs frères des mains sacriléges. N'accusons point les hommes de ces crimes: le destin les entraîne, et les force à se déchirer, à se punir de leurs propres mains.... Et si je parle ainsi du destin, c'est que le destin l'a voulu. MANILIIUS, IV, 79, 118.

1. Quels instruments, quels leviers, quelles machines, quels ouvriers ont élevé ou si vaste édifice? CICERON, de Nat. deor., I, 8.

2. Ah l que les bornes de notre esprit sont étroites! CICERON, de Nat. deor., I, 31.

3. Entre autres maux attachés à la nature humaine, est cet aveuglement de l'ame qui force l'homme à errer, et qui lui fait encore chérer ses erreurs. SÉNÈQUE, de Ira, 11, 9.

4. Le corps, sujet à la corruption, appesantit l'ame de l'homme, et cette envoloppe grossière abaisse sa pensée et l'attache à la terre. Livre de la Sagasse. IX, 15; cité par saint Augustin, de Civit. Dei, XII, 15.
l'univers, au dernier estage du logis et le plus esloingné de la voute celeste, avecques les animauxx de la pire condition des trois; et se va plantant, par imagination, au dessus du cercle de la lune, et ramenant le ciel soubs ses pieds. C'est par la vanité de cette mesme imagination, qu'il s'eguale à Dieu, qu'il s'attribue les conditions divines, qu'il se trie soy mesme, et separe de la presse des aultres creatures, taille les parts aux animauxx ses confreres et compaignons, et leur distribue telle portion de facultez et de forces que bon luy semble. Comment cognito il, par l'effort de son intelligence, les bransles internes et secrets des animauxx? par quelle comparaison d'eulx à nous conclud il la bestise qu'il leur attribue? Quand je me joue à ma chatte, qui scâit si elle passe son temps de moy, plus que je ne fois d'elle? nous nous entretenons de singeries reciproques: si j'ay mon heure de commencer ou de refuser, aussi a elle la sienne. Platon, en sa peinture de l'age doré soubs Saturne, compte, entre les principauxx avantages de l'homme de lors, la communication qu'il avoit avecques les bestes, desquelles s'enquiérent et s'instruisant, il scavoit les vrayes qualitez et differences de chacune d'icelles; par où il acqueroit une tresparfaict intelligence et prudence, et en conduisoit de bien loing plus heureusement sa vie, que nous ne scaurions faire: nous fault il meillere preuve à juger l'impudence humaine sur le faict des bestes? Ce grand aucteur a opiné qu'en la plus part de la forme corporelle que nature leur a donné, elle a regardé seullement l'usage des prognostications qu'on en tiroit en son temps. Ce default, qui empeche la communication d'entre elles et nous, pourquoi n'est il aussi bien à nous, qu'à elles? c'est à deviner à qui est la faulde de ne nous entendre point; car nous ne les entendons non plus qu'elles nous: par cette mesme raison, elles nous peuvent estimer bestes, comme nous les en estimons. Ce n'est pas grand'merveille si nous ne les entendons pas: aussi ne faisons nous les Basques et les Troglodytes. Toutesfois aulcuns se sont vantez de les entendre, comme Apollonius tyaneus, Melampus, Tiresias, Thales, et aultres. Et puis qu'il est ainsi, comme disent les cosmographes, qu'il y a des nations qui receoivent un chien pour leur roy, il fault bien qu'ils donnent certaine interpretation à sa voix et mouvements. Il nous fault remarquer la parité qui est entre nous: nous avons quelque moyenne intelligence de leurs sens; aussi ont les bestes des nostres, environ à mesme mesure: elles nous flattent, nous menacent, et nous requierent; et nous, elles. Au demeurant, nous descouvrons bien evidemment qu'entre elles il y a une pleine et entiere communication, et qu'elles s'entr'entendent, non
seulement celles de même espèce, mais aussi d'espèces diverses :

Et mutae pecudes, et denique secta ferarum
Dissimilès suerunt voces variasque ciere,
Quum metus aut dolor est, aut quum jam gaudia gliscent.

En certain abbayer du chien, le cheval cognoist qu'il y a de la cholere; de certaine aultre sienne voix, il ne s'effroye point. Aux bestes me me qui n'ont pas de voix, par la societé d'offices que nous veoyons entre elles, nous argumentons ayseement quelque aultre moyen de communication; leurs mouvements discourent et traictent :

Non alia longe ratione, atque ipsa videtur
Protrahere ad gestum pueròs infantia lingua.

Pourquoynon? tout aussi bien que nos muets disputent, argumen
tent et content des histoires, par signes: j'en ay veu de si souplies et formez à cela, qu'à la verité il ne leur manquoit rien à la perfection de se cçavoir faire entendre. Les amoureux se courroucent, se reconcilient, se prient, se remercient, s'assignent, et disent enfin toutes choses, des yeulx :

Et l silenzio ancor suole
Aver prieghi e parole.

Quoy des mains? nous requerons, nous promettons, appellons, congedions, menaecons, prions, supplions, nions, refusons, interrogeons, admirons, nombrons, confessons, repentons, craignons, vergoignons, doubtons, instruisons, commandons, incitons, encourageons, jurons, tesmoignons, accusons, con

demnons, absolvons, injurions, mesprisons, desfions, despitons, flattons, applaudissous, benissons, humilions, mocquons, recon
cilions, recommandons, exaltons, festoyons, resjoyssons, com

plaingons, attristons, desconfortons, desesperons, estonnos, escrions, taisons, et quoy non? d'une variation et multiplica
tion, à l'envy de la langue. De la teste, nous convions, ren

voyons, adoucions, desadoucions, desmentons, bienveignons, honnorons, venerons, desdaingons, demandons, esconduisions escagons, lamentons, caressons, tansons, soubmettons, bravons,

1. Les animaux domestiques et les bêles féroces font entendre des sons diffé

rents, selon que la crainte, la douleur ou la joie agissent en eux. Lucrèce, V, 1055.


3. Le silence même a son langage; il sait prier, il sait se faire entendre, Aminta del Tasso, atto II, nel choro, v. 34.
enhortons, menaceons, asseurons, enquierons. Quoy des sourcils? quoy des espaules? Il n'est mouvement qui ne parle, et un langage intelligible sans discipline, et un langage public; qui fait, veoyant la varieté et usage distingué des aultres, que cettuy cy doit plutost estre jugé le propre de l'humaine nature. Je laisse à part ce que particulièrement la necessité en apprend soudain à ceulx qui en ont besoing; et les alphabets des doigts, et grammaires en gestes; et les sciences qui ne s'exercent et ne s'expriment que par icerux; et les nations que Pline dict n'avoir point d'aultre langue. Un ambassadeur de la ville d'Abdere, aprez avoir longuement parlé au roy Agis de Sparte, luy demanda : « Eh bien, sire, quelle response veulx tu que je rapporte à nos citoyens? » « Que je t'ay laisst dire tout ce que tu as voulu, et tant que tu as voulu, sans jamais dire un mot. » Voilà pas un taire parlier, et bien intelligible?

Au reste, quelle sorte de nostre suffisance ne recoignoissons nous aux operations des animaux? Est il police reglee avecques plus d'ordre, diversifiee à plus de charges et d'offices, et plus constamment entretenu que celle des mouches à miel? cette disposition d'actions et de vacations si ordonnee, la pouvons nous imaginer se conduire sans discours et sans prudence?

His quidam signis atque hae exempla sequuti,
Esse apibus partem divinæ mentis, et haustus
Æthereos, dixere ¹.

Les arondelles, que nous veoyons au retour du printemps fureter tous les coins de nos maisons, cherchent elles sans jugement, et choisissent elles sans discretion, de mille places, celle qui leur est la plus commode à se loger? Et en cette belle et admirable contexture de leurs bastiments, les oyseaux peuvent ils se servir plutost d'une figure quarree, que de la ronde, d'un angle obtus, que d'un angle droit, sans en scavoir les conditions et les efects? prennent ils tantost de l'eau, tantost de l'argille, sans juger que la dureté s'amollit en l'humectant? planchent ils de mousse leur palais, ou de duvet, sans prevoyr que les membres tendres de leurs petits y seront plus mollement et plus à l'ayse? se couvrent ils du vent pluvieux, et plantent leur loge à l'orient, sans cognoistre les conditions differentes de ces vents, et considerer que l'un leur est plus salutaire que l'autre? Pourquoy espesst l'araignee sa toile en un endroit, et relasche en un aultre, se sert à cette heure de cette sorte de nœud, tantost de celle là, si elle n'a et deliberation, et pense-

¹ Frappés de ces merveilles, des sages ont pensé qu'il y avoit dans les abeilles une parcelle de la divine intelligence. Virgile, Géorg., IV, 319.
ment, et conclusion? Nous reconnaissions assez, en la pluspart de leurs ouvrages, combien les animaux ont d'excellence au dessus de nous, et combien nostre art est foible à les imiter: nous vegoyons toutesfois aux nostres, plus grossiers, les facultez que nous y employons, et que nostre ame s'y sert de toutes ses forces; pourquoi n'en estimons nous autant d'eulx? pourquoi attribuons nous à je ne scais quelle inclination naturelle et servile les ouvrages qui surpassent tout ce que nous pouvons par nature et par art? En quoy, sans y penser, nous leur don- nons un tresgrand advantage sur nous, de faire que nature, par une doulceur maternelle, les accompagne et guide, comme par la main, à toutes les actions et commoditez de leur vie; et qu'à nous elle nous abandonne au hazard et à la fortune, et à quester, par art, les choses necessaires à nostre conservation; et nous refuse quand et quand les moyens de pouvoir arriver, par aucune institution et contention d'esprit, à la suffisance natu- relle des bestes: de maniere que leur stupidité brutale sur- passe en toutes commoditez tout ce que peut nostre divine intelligence. Vrayement, à ce compte, nous aurions bien raison de l'appeller une tresinjuste marastre: mais il n'en est rien; nostre police n'est pas si difforme et desreglee.

Nature a embrassé universellement toutes ses creatures; et n'en est aucune qu'elle n'ayt bien pleinement fournie de tous moyens necessaires à la conservation de son estre: car ces plainctes vulgaires que j'ois faire aux hommes (comme la licence de leurs opinions les esleve tantost au dessus des nues, et puis les ravalle aux antipodes), Que nous sommes le seul animal abandonné, nud sur la terre nue, lié, garotté, n'ayant de quoy s'armer et couvrir que la despouille d'aultruy; là où toutes les autrues creatures nature les a revestues de coquilles, de gousses, d'escorce, de poil, de laine, de pointes, de cuir, de bourrée, de plume, d'escaille, de toison et de soye, selon le besoing de leur estre: les a armées de griffes, de dents, de cornes, pour assaillir et pour def fendre, et les a elle mesme instruites à ce qui leur est propre, à nager, à courir, à voler, à chanter; là où l'homme ne scait ny cheminer, ny parler, ny manger, ny rien que pleurer sans apprentissage:

Tum porro puer, ut savis projectus ab undis
Navita, nudus humi jacet, infans, indigus omni
Vitali auxilio, quam primum in luminis oras
Nixibus ex alvo matris natura profudit,
Vagitique locum lugubri complet; ut æquum est,
Cui tantum in vita restet transire malorum.
At variae crescent pecudes, armenta, feræque.
ces plainctes là sont fausses; il y a en la police du monde une égalité plus grande, et une relation plus uniforme. Nostre peau est pourvue, aussi suffisamment que la leur, de fermeté contre les injures du temps : testmoing plusieurs nations qu'on n'ont encore gousté aulcun usage de vesturements; nos anciens Gaulois n'estoient gueres vestus; ne sont pas les Irlandois, nos voisins, sous un ciel si froid : mais nous le jugeons mieux par nous mesmes; car tous les endroicts de la personne qu'il nous plaist descouvrir au vent et à l'air, se trouvent propres à le souffrir, le visage, les pieds, les mains, les jambes, les espaules, la teste, selon que l'usage nous y convie: car s'il y a partie en nous soible, et qui semble devoir craindre la froidure, ce debroit estre l'estomach, où se fait la digestion; nos peres le portaient découvert; et nos dames, ainsi molles et delicato que'elles sont, elles s'en vont tantost entr'ouvertes jusques au nombril. Les liasons et emmaillottements des enfants ne sont non plus necessaires; et les meres lacedemoniennes eslevoient les leurs en toute liberté de mouvements de membres, sans les attacher ne plier. Nostre pleurer est commun à la pluspart des aultres animaux, et n'en est gueres qu'on ne veoye se plaindre et gemir longtemps aprèz leur naissance; d'autant que c'est une contenance bien sortable à la foibliesse en quoy ils se sentent. Quant à l'usage du manger, il est, en nous comme eulx, naturel et sans instruction:

Sentit enim vim quisque suam quam possit abuti 1;

qui faict double qu'un enfant, arrivé à la force de se nourrir, ne sceust quester sa nourriture? et la terre en produict et luy en offre assez pour sa necessité, sans aultre culture et artifice;

1. Semblable au nautonner qu'une affreuse tempête a jeté sur le rivage, l'enfant est étendu à terre, nu, sans parole, dénue de tous les seqours de la vie, dès le moment que la nature l'a arraché avec effort du sein maternel pour lui faire la lumiere. Il remplit de ses cris plaintifs le lieu de sa naissance: et n'a-t-il pas raison de pleurer, l'infortuine a qui il reste tant de maux à soufiir? Au contraire, les animaux domestiques et les bêtes féroces croissent sans peine; ils n'ont besoin ni du hochet bruyant, ni du langage enfantin d'une nourrice caressante; la difference des saisons ne l'a force pas à changer de vêtements; il ne leur faut ni armes pour defendre leurs biens, ni forteresse pour les mettre à couvert, puisque de son sein fecond la nature leur prodigue ses inépousables bienfaits. LUCRECE, V, 223.

2. Car chaque animal sent sa force et ses besoins.

LUCRECE, V, 1032.
et si non en tout temps, aussi ne fait elle pas aux bestes, tes-
moing les provisions que nous veoyons faire aux fourmis, et
aultres, pour les saisons stérelles de l’année. Ces nations que
nous venons de descouvrir, si abondamment fournies de viande
et de bruvage naturel, sans soing et sans façon, nous viennent
d’apprendre que le pain n’est pas nostre seule nourriture, et
que, sans labourage, nostre mere nature nous a vostro à
plante de tout ce qu’il nous falloit; voire, comme il est vray-
semblable, plus plaiement et plus richement qu’elle ne fait
t à present que nous y avons méslé nostre artifice;

Et tellus nitidas fruges, vinetaque lata
Sponte sua primum mortalibus ipsa creavit;
Ipsa dedit dulces fructus, et patula lata;
Quae nunc vix nostro grandescunt aucta labore,
Conterimusque boves, et vires agricolarum 1 :

le dehorsment et desreglement de nostre appetit devanceant
toutes les inventions que nous cherchons de l’assouvrir.

Quant aux armes, nous en avons plus de naturelles que la
pluspart des aultres animaulx, plus de divers mouvements de
membres, et en tirons plus de service naturellement, et sans
leçon; ceulx qui sont duicts à combattre nuds, on les veodd se
jecter aux hazards, pareil aux nostres: si quelques bestes nous
surpassent en cet advantage, nous en surpassons plusieurs au-
tres. Et l’industrie de fortifier le corps, et le couvrir par moyens
acquis, nous l’avons par un instinct et precepte naturel: qu’il
soit ainsi, l’elephant aiguise et esmoult ses dents, desquelles il
se sert à la guerre (car il en a de particulieres pour cet usage,
lesquelles il espargne, et ne les employe aulcunement à ses
aultres services); quand les taureaux vont au combat, ils res-
pendant et jectent la poussiere à l’entour d’eulx; les sangliers
affinent leurs deffenses; et l’ichneumon, quand il doibt venir
aux prinses avecques le crocodile, munit son corps, l’enduit
et le crouste tout à l’entour de limon bien serré et bien paistri,
comme d’une cuirasse: pourquoi ne dirons nous qu’il est aussi
naturel de nous armer de bois et de fer?

Quant au parler, il est certain que, s’il n’est pas naturel, il
n’est pas nécessaire. Toutesfois, je crois qu’un enfant qu’on
auroit nourri en pleine solitude, esloigné de tout commerce
(qui seroit un essay malayé à faire), aurroit quelque espece de
parole pour exprimer ses conceptions: et n’est pas croyable

1. La terre produisit d’elle-même, et offrit d’abord aux mortels les humides pâtu-
rages, les moissons jaunissantes et les riantes vignobles. A peine accordé-t-elle
aujourd’hui les trésors de son sein à nos longues fatigues; et nous épuisés les forces
que nature nous ayt refusé ce moyen qu'elle a donné à plusieurs aultres animaulx; car qu'est ce aultre chose que parler, cette faculté que nous leur vcoyons de se plaindre, de se res-jouir, de s'entr'appper au secours, se convier à l'amour, comme ils font par l'usage de leur voix? Comment ne parle-roient elles entr'elles? elles parlent bien à nous, et nous à elles: en combien de sortes parlons nous à nos chiens? et ils nous respondent: d'aultre langage, d'aultres appellations, devisons nous avecques eux qu'avecques les oyseaux, avecques les pourceaux, les bœufs, les chevaulx; et changeons d'idiome, selon l'especie.

Cosi per entro loro schiera bruna
S'amusa l' una con l' altra formica,
Forse a spiar lor via o lor fortuna.

Il me semble que Lactance attribue aux bestes, non le parler seulement, mais le rire encore. Et la difference de langage qui se veoid entre nous, selon la difference des contrees, elle se trouve aussi aux animaulx de mesme especie: Aristote allege à ce propos le chant divers des perdrix, selon la situation des lieux:

Variaque volucres.....
Longe alias alio jacunt in tempore voces.....
Et partim mutant cum tempestatibus una
Raucisonos cantus.

Mais cela est à scavor, quel langage parleroit cet enfant: et ce qui s'en dict par divination n'a pas beaucoup d'apparence. Si on m'allege, contre cette opinion, que les sourds naturels ne parlent point: je responds que ce n'est pas seulement pour n'avoir peu recevoir l'instruction de la parole par les aureilles, mais plutost pource que le sens de l'ouïe, duquel ils sont privez, se rapporte à celuy de parler, et se tiennent ensemble d'une couture naturelle; en façon que ce que nous parlons, il faut que nous le parions premierement à nous, et que nous le facions sonner au dedans a nos aureilles, avant que de l'en-voyer aux estrangeres.

J'ai dict tout cecy pour maintenir cette ressemblance qu'il y a aux choses humaines, et pour nous ramener et joindre à la presse: nous ne sommes ny au dessus ny au dessous du reste.

1. Ainsi, dans le noir essaim des fourmis, on en voit qui semblent s'aborder et se parler entre elles, peut-être pour épié les desseins et la fortune l'une de l'autre. DANTE, nel Purg., c. XXVI, v. 34.

2. Les oiseaux changent de voix, selon les differents temps.... Il en est à qui une saison nouvelle inspire un nouveau ramage. LUCRÈCE, V, 1077, 1080, 1082, 1083.
Tout ce qui est soubs le ciel, dict le sage, court une loy et fortune pareille :

Indupedita suis fatalibns omnia vinclis 1 :

il y a quelque difference, il y a des ordres et des degrez; mais c'est soubs le visage d'une mesme nature :

Res..... quake seu ritu procedit; et omnes
Feudere nature certo discrimina servant 2.

Il fault contraindre l'homme, et le renger dans les barrières de cette police. Le miserable n'a garde d'enjamber par effect au delà : il est entravé et engagé, il est assubjecty de pareille obligation que les aultres creatures de son ordre, et d'une condition fort moyenne, sans aucune prerogative, preexcellence, vraeye et essentielle ; celle qu'il se donne, par opinion et par fantasie, n'a ny corps ny goust. Et s'il est ainsi, que luy seul de tous les animaulx ayt cette liberté de l'imagination, et ce desreglement de pensees, luy representant ce qui est, ce qui n'est pas, et ce qu'il veult, le fauls et le veritable ; c'est un advantage qui luy est bien cher vendu, et duquel il a bien peu à se glorifier : car de là naist la source principale des maux qui le pressent, peché, maladie, irresolution, trouble, desespoir. Je dis donc, pour revenir à mon propos, qu'il n'y a point d'apparence d'estimer que les bestes facent par inclination naturelle et forcee les mesmes choses que nous faisons par nostre choix et industrie : nous devbons conclure de pareils effects, pareilles facultez ; et de plus riches effects, des facultez plus riches ; et confesser, par consequent, que ce same discours, cette same voye, que nous tenons à ouvrer, aussi la tiennent les animaulx, ou quelque aultre meilleur. Pourquoy imaginons nous en eux cette contraincte naturelle, nous qui n'en esprouvons aulcun pareil effect ? joint qu'il est plus honnorable d'estre acheminé et obligé à regleement agir par naturelle et inevitable condition, et plus approchant de la Divinité, que d'agir regleement par liberté temeraire et fortuité ; et plus seur de laisser à nature, qu'à nous, les resnes de nostre conduite. La vanité de nostre presumption faict que nous aymons mieulx debvoir à nos forces, qu'à sa liberalité, nostre suffisance ; et enrichissons les aultres animaulx des biens naturels, et les leur renoncions, pour nous honnorer et ennobllir des biens acquis : par une humeur bien simple, ce me semble; car je priserois bien autant des graces toutes miennes et naïves, que celles que j'aurois esté mendier et quester de l'apprentissage : il n'est pas

1. Tout est enchainé par les liens de la destinée. LUCRÈCE, V, 874.
2. Tous les êtres ont leur caractère propre ; tous gardent les différences que les lois de la nature ont établies entre eux. LUCRÈCE, V, 921.
en nostre puissance d’acquerir une plus belle recommandation, que d’estre favorisé de Dieu et de nature.

Par ainsi, le regnard, de quoy se servent les habitants de la Thrace, quand ils veulent entreprendre de passer par-dessus la glace de quelque riviere gelee, et le laschent devant eulx pour cet effect; quand nous le verrions au bord de l’eau apérocher son aureille bien prez de la glace, pour sentir s’il orra, d’une longue ou d’une voisine distance, bruire l’eau, courant au dessous, et, selon qu’il treueva par là qu’il y a plus ou moins d’espessure en la glace, se reculer, ou s’avancer, n’aurions nous pas raison de juger qu’il luy passe par la teste ce mesme discours qu’il feroit en la nostre, et que c’est une ratiocination et consequence tiree du sens naturel : « Ce qui fait bruit se remue ; ce qui se remue, n’est pas gelé ; ce qui n’est pas gelé, est liquide ; et ce qui est liquide, plie soubs le faix ? » car d’attribuer cela seulement à une vivacité du sens de l’ouïe, sans discours et sans consequence, c’est une chimere, et ne peut entrer en nostre imagination. De mesme fault il estimer de tant de sortes de ruses et d’inventions, de quoy les bestes se couvrent des entreprinses que nous faisons sur elles.

Et si nous voulons prendre quelque advantage de cela mesme, qu’il est en nous de les saisir, de nous en servir, et d’en user à nostre volonte ; ce n’est que ce mesme advantage que nous avons les uns sur les aultres : nous avons à cette condition nos esclaves ; et les Climacides estoient ce pas des femmes, en Syrie, qui servoient, couchées à quatre pattes, de marchepied et d’escelle aux dames à monter en coche ? et la pluspart des personnages libres abandonnent, pour bien legieres commoditez, leur vie et leur estre à la puissance d’aultruy : les femmes et concubines des Thraces plaident à qui sera choisie pour estre tuee au tumbeau de son mary : les tyrans ont ils jamais failli de trouver assez d’hommes vousz à leur devotion, aulcun d’eulx adjoutants davantage cette necessité de les accompaigner à la mort comme en la vie ? des armees entieres se sont ainsin obligées à leurs capitaines : la formule du serment, en cette rude eschole des escrimeurs à oultrance, portoit ces promesses : « Nous jurons de nous laisser enchaissen, brusler, battre, et tuer de glaive, et souffrir tout ce que les gladiateurs legitimes souffrent de leur maistre ; » engageant tresreligieusement et le corps et l’ame à son service :

_Ure meum, si vis, flamma, caput, et pete ferro_  
_Corpus, et intorto verbere terga seca₇ :_

1. Brûle-moi, j’y consens, brûle-moi la tête, perce-moi le corps d’un glaive, et déchire-moi le dos à coups de fouet. _Tibulle, 1, 9, 21._
c'était une obligation véritable ; et si, il s'en trouvait dix mille, telle année, qui y entroient et s'y perdoient. Quand les Scythes
enterroient leur roi, ils estrangloient sur son corps la plus
faveur de ses concubines, son eschanson, escuyer d'escurie,
chambellan, huissier de chambre, et cuisinier; et, en son an-
niversaire, ils tuoient cinquante chevaux, montez de cinquante
pages, qu'ils avoient empalez par l'espine du dos jusques au
gozier, et les laisoient ainsi plantez en parade autour de la
tumbe. Les hommes qui nous servent le font à meilleur mar-
ché, et pour un traitement moins curieux et moins favorable,
que celui que nous faisons aux oyseaux, aux chevaux et aux
chiens. A quel soulcy ne nous desmettons nous pour leur com-
modité ? il ne me semble point que les plus abjects serviteurs
facent volontiers pour leurs maistres ce que les princes s'hon-
norent de faire pour ces bestes. Diogenes veoyant ses parents en
peine de le racheter de servitude : « Ils sont fols, disoit il; c'est
celuy qui me traicte et nourrit, qui me sert ; » et ceulx qui
entriennent les bestes, se doibtvent dire plutost les servir,
qu'en estre servis. Et si elles ont cela de plus generueux, que
jamais lion ne s'asservit à un aultre lion, ny un cheval à un
aultre cheval, par faulce de coeur. Comme nous allons à la
chasse des bestes, ainsi vont les tigres et les lions à la chasse
des hommes; et ont un pareil exercice les unes sur les aultres,
les chiens sur les lievres, les brochets sur les tenches, les aron-
delles sur les cigales, les esperviers sur les merles et sur les
alloquettes :

Serpente eiconia pullos
Nutrit, et inventa per devia rura lacerta...
Et leporem aut capream famulis Jovis et generosam
In saltu venantur aves.

Nous partons le fruit de nostre chasse avecques nos chiens
et oyseaux, comme la peine et l'industrie : et au dessus d'Am-
phipolis, en Thrace, les chasseurs, et les faulcons sauvages,
partent justement le butin par moitié; comme, le long des
Palus Mœotides, si le pescheur ne laisse aux loups, de bonne
foy, une part eguale de sa prinse, ils vont incontinent deschi-
rer ses rets. Et comme nous avons une chasse qui se conducit
plus par subtilité que par force, comme celle des colliers, de
nos lignes, et de l'hamesson, il s'en veoid aussi de pareilles
entre les bestes : Aristote dict que la seche jecte de son col
un boyau long comme une ligne, qu'elle estend au loing en le

1. La cigogne nourrit ses petits de serpents et de lézards qu'elle trouve loin
des routes frayées... ; l'aigle, ministre de Jupiter, chasse dans les forêts le lievre
et le chevreuil. JUVENAL, XIV, 74, 81.
laschant, et le retire à soy quand elle veult : à mesure qu’elle apperceoit quelque petit poisson s’approcher, elle luy laisse mordre le bout de ce boyau, estant cachee dans le sable ou dans la vase, et, petit à petit, le retire jusques à ce que ce petit poisson soit si prez d’elle, que d’un sault elle puisse l’attraper.

Quant à la force, il n’est animal au monde en butte de tant d’offenses, que l’homme : il ne nous fault point une baleine, un elephant et un crocodile, ny tels auttres animauxx, desquels un seul est capable de desfaire un grand nombre d’hommes; les pouils sont suffisants pour faire vacuer la dictature de Sylla 1 ; c’est le desjeuner d’un petit ver, que le cœur et la vie d’un grand et triomphant empereur.

Pourquoy disons nous que c’est à l’homme science et coignoi-
sance, bastie par art et par discours, de discerner les choses utiles à son vivre, et au secours de ses maladies, de celles qui ne le sont pas; de coignistre la force de la rubarbe et du polyipse : et, quand nous veoyons les chevres de Candie, si elles ont receu un coup de taict, aller, entre un million d’herbes, choisir le dictam pour leur guarison; et la tortue, quand elle a mangé de la vipere, chercher incontinent de l’origanum pour se purger; le dragon, fourbir et esclairer ses yeulx avecques du fenoil; les cigoignes, se donner elles mesmes des clysteres à tout de l’eau de marine; les elephants, arracher non seulement de leurs corps, et de leurs compagnions, mais des corps aussi de leurs maistres (tesmoing celuy du roy Porus, qu’Alexandre desfez), les javelots et les dards qu’on leur a jectez au combat, et les arracher si dextrement que nous ne le scaurions faire avecques si peu de douleur; pourquoy ne disons nous de mesme que c’est science et prudence? Car d’alle-
guer, pour les deprimer, que c’est par la seule instruction et maistrise de nature qu’elles le squent, ce n’est pas leur oster le tiltre de science et de prudence, c’est la leur attribuer à plus forte raison qu’à nous, pour l’honneur d’une si certaine maistresse d’eschole. Chrysippus, bien qu’en toutes auttres choses autant desdaigneux juge de la condition des animaux que nul autlre philosophe, considerant les mouvements du chien qui, se rencontrant en un carresfour à trois chemins, ou à laqueste de son maistre qu’il a esgaré, ou à la poursuitte de quelque proye qui fut devant luy, va essayant un chemin aprez l’aultre; et, aprez s’estre assere des deux, et n’y avoir trouvé la trace de ce qu’il cherche, s’eslance dans le troisiesme

1. Allusion à la maladie pédiculaire dont Sylla mourut à l’âge de soixante ans.
sans marchander; il est contraint de confesser qu'en ce chien
là un tel discours se passe : « J'ay suvy jusques à ce carrefour
mou maistre à la trace; il faut nécessairement qu'il passe par
l'un de ces trois chemins : ce n'est ny par cettuy cy, ny par
celuy là; il faut donques infailliblement qu'il passe par cet
autre : » et que, s'asseyrant par cette conclusion et discours,
il ne se sert plus de son sentiment au troisièmesme chemin, ny ne
le sonde plus, ains s'y laisse emporter par la force de la raison.
Ce traict, purement dialecticien, et cet usage de propositions
divises et conjoinctes, et de la suffisante enumeration des par-
ties, vaut il pas autant que le chien le sache de soy, que de
Trapezonce ?

Si ne sont pas les bestes incapables d'estre encore instruictes
à nostre mode : les merles, les corbeaux, les pies, les perro-
quets, nous leur apprenons à parler; et cette facilité que nous
reconnoissions à nous fournir leur voix et haize si couple et
si maniable, pour la former et l'astreindre à certain nombre de
lettres et de syllabes, tesmoigne qu'ils ont un discours au
dedans qui les rend ainsi disciplinables et volontaires à ap-
prendre. Chascun est saoul, ce crois je, de veoir tant de sortes
de singeries que les basteleurs apprenient à leurs chiens; les
danses où ils ne faillent une seule cadence du son qu'ils oyent;
plusieurs divers mouvements et saults qu'ils leur font faire par
le commandement de leur parole. Mais je remarque avecques
plus d'admiration cet effect, qui est toutesfois assez vulgaire,
des chiens de quoy se servent les aveugles, et aux champs et
aux villes; je me suis pris garde comme ils s'arrestent à cer-
taines portes, d'où ils ont accoustumé de tirer l'aulmosne;
comme ils evitent le choc des coches et des charrettes, lors
mesme que, pour leur regard, ils ont assez de place pour leur
passage; j'en ay veu, le long d'un fossé de ville, laisser un
sentier plain et uni, et en prendre un pire, pour esloingner
son maistre du fossé : comment pouvoit on avoir faict conce-
voir à ce chien, que c' estoit sa charge de regarder seulement
à la seureté de son maistre, et mespriser ses propres commo-
ditez pour le servir? Et comment avoit il la cognoissance que
tel chemin luy estoit bien assez large, qui ne le seroit pas pour
un aveugle? Tout cela se peult il comprendre sans ratioci-
nation?

Il ne fault pas oublier ce que Plutarque dict avoir veu à

1. Georgius Træpezuntius, que nous appelons George de Trébizonde, un de ces
savants grecs qui, forcés de quitter l'Orient dans le quinzièmesme siècle, se réfugiè-
rent en Occident, où ils firent revivre les lettres. Eugène IV lui confia la direc-
tion d'un des collèges de Rome. C.
Rome d’un chien, avecques l’empereur Vespasian le pere, au theatre de Marcellus : ce chien servoit à un basteleur qui jouoit une fiction à plusieurs mines et à plusieurs personnages, et y avoit son roole. Il falloit, entre aultres choses, qu’il contrefeist pour un temps le mort, pour avoir mangé de certaine drogue : aprez avoir avalé le pain qu’on feignoit estre cette drogue, il commencea tantost à trembler et bransler, comme s’il eust esté estourdi : finalement, s’estendant et se roidissant, comme mort, il se laissa tirer et traisner d’un lieu à aultre, ainsi que portoit le subject du jeu; et puis, quand il cogneut qu’il estoit temps, il commencea premiérement à se remuer tout bellement, ainsi que s’il se feust revenu d’un profond sommeil, et, levant la teste, regarda ça et là, d’une façon qui estounoit toute les assistant.

Les bœufs qui servoient aux jardins royaux de Suse, pour les arrouser, et turner certaines grandes roues à puiser de l’eau, ausquelles il y avoit des bacquets attachez (comme il s’en veoid plusieurs en Languedoc), on leur avoit ordonné d’en tirer par jour jusques à cent tours chacun, dont ils estoient si accoustuméz à ce nombre, qu’il estoit impossible, par aucune force, de leur en faire tirer un tour davantage; et, ayant faict leur tasche, ils s’arrestoient tout court. Nous sommes en l’adolescence avant que nous sçachions compter jusques à cent, et venons de descouvrir des nations qui n’ont aucune cognisance des nombres.

Il y a encore plus de discours à instruire aultruy qu’à estre instruict : or, laissant à part ce que Democritus jugeoit, et prouvoit, que la pluspart des arts, les bestes nous les ont apprinses, comme l’araignée à tistre et à coudre, l’arondelle à bastir, le cygne et le rossignol la musique, et plusieurs animaux, par leur imitation, à faire la medecine : Aristote tient que les rossignols instruisent leurs petits à chanter, et y employent du temps et du soing, d’où il advient que ceulx que nous nourrissons en cage, qui n’ont point eu loisir d’aller à l’eschole soubs leurs parents, perdent beaucoup de la grace de leur chant. nous pouvons juger par là qu’il reccoit de l’amendement par discipline et par estude; et, entre les libres mesme, il n’est pas un et pareil, chacun en a prins selon sa capacité; et sur la jalouzie de leur apprentissage, ils se débattent, à l’envy, d’une contention si courageuse, que, parfois, le vaincu y demeure mort, l’haleine lui tenant plustost que la voix. Les plus jeunes ruminent pensifs, et prennent à imiter certains couplets de chanson : le disciple escoute la leçon de son precepteur, et en rend compte avecques grand soing; ils se taisent,
LIVRE II, CHAPITRE X.II.

l'un tantost, tantost l'aultre; on oyt corriger les fautes, et sent on aulcunes reprehensions du precepteur. J'ay veu, dict Arrianus, aultresfois un elephant ayant à chacune cuisse un cymbale pendu, et un aultre attaché à sa trompe, au son desquels tous les aultres dansoient en rond, s'eslevants et s'inclinants à certaines cadences, selon que l'instrument les guidoit; et y avoit plaisir à ouïr cette harmonie. Aux spectacles de Rome, il se voyoit ordinairement des elephans dressez à se mouvoir, et danser, au son de la voix, des danses à plusieurs entrelasseures, coupeures, et diverses cadences tresdificiles à apprender. Il s'en est veu qui, en leur privé, rememoroient leur leçon, et s'exerçoient, par soing et par estude, pour n'estre tansz et battus de leurs maistres.

Mais cett' aultre histoire de la pie, de laquelle nous avons Plutarque mesme pour respondent, est estrange: Elle estoit en la boutique d'un barbier, à Rome, et faisoit merveilles de contrefaire avecques la voix tout ce qu'elle oyoit. Un jour, il adveint que certaines trompettes s'arresterent à sonner long-temps devant cette boutique. Depuis cela, et tout le lendemain, voyà cette pie pensifve, muette et melancholique; de quoy tout le monde estoit esmerveillé, et pensoit que le son des trompettes l'eust ainsin estourdie et estonné, et qu'avecques l'ouïe, la voix se feust quand et quand esteincte: mais on trouva enfin que c'estoit une estude profonde, et une retraicte en soy mesme, son esprit s'exercitant, et preparant sa voix à representer le son de ces trompettes: de manierre que sa primera voix ce feut celle là, d'exprimer parfaictement leurs reprinses, leurs poses et leurs muances, ayant quitté, par ce nouvel apprentissage, et prinsà desdaing, tout ce qu'elle scavoit dire auparavant.

Je ne veulx pas obmettre d'alleguer aussi cet aultre exemple d'un chien que ce mesme Plutarque dict avoir veu (car, quant à l'ordre, je sens bien que je le trouble; mais je n'en observe non plus à renger ces exemples, qu'au reste de toute ma besongne), luy estant dans un navire: ce chien, estant en peine d'avoir l'huile qui estoit dans le fond d'une cruche, où il ne pouvoit arriver de la langue, pour l'estroicte embouchure du vaisseau, alla querir des cailloux, et en meit dans cette cruche jusques à ce qu'il eust faict haulser l'huile plus prez du bord, où il la peust atteindre. Cela, qu'est ce, si ce n'est l'effect d'un esprit bien subtil? On dict que les corbeaux de Barbarie en font de mesme, quand l'eau qu'ils veulent boire est trop basse. Cette action est aulcunement voisine de ce que recitoit des elephans un roy de leur nation, Juba, que quand, par la
finesse de ceulx qui les chassent, l’un d’entre eulx se trouve prins dans certaines fosses profondes qu’on leur prepare, et les recouvre lon de menues brossailles pour les tromper, ses compagnons y apportent en diligence force pierres et pieces de bois, à fin que cela l’ayde à s’en mettre hors. Mais cet animal rapporte, en tant d’autrres effects, à l’humaine suffisance, que si je voulois suyvre par le menu ce que l’experience en a appris, je gaignerois ayseement ce que je maintiens ordinaire-ment, qu’il se trouve plus de difference de tel homme à tel homme, que de tel animal à tel homme. Le gouverneur d’un elephant, en une maison privee de Syrie, desroboit à tous les repas la moitié de la pension qu’on luy avoit ordonnée : un jour le maistre voulut luy mesme le pancer, versa dans sa mangeoire la juste mesure d’orge qu’il luy avoit prescripte pour sa nourriture; l’elephant, regardant de mauvais œil ce gouverneur, separa avecques la trompe et en mett à part la moitié, declarant par là le tort qu’on luy faisoit. Et un autrre, ayant un gouverneur qui meslroit dans sa mangeaille des pierres pour en croistre la mesure, s’approcha du pot où il faisoit cuire sa chair pour son disner, et le luy remplit de cendre. Cela, ce sont des effects particuliers : mais ce que tout le monde a veu, et que tout le monde sçait, qu’en toutes les armes qui se con- duisoten du païs du Levant, l’une des plus grandes forces consistoit aux elephantes, desquelles on tiroit des effects sans compara- raison plus grands que nous ne faisons à present de nostre artillerie, qui tient à peu prez leur place en une battaille ordonnée (cela est aysé à juger à ceulx qui cognoissent les his- toires anciennes);

Siquidem Tyrio servire solebant
Annibali, et nostris ducibus, regique Molosso,
Horum majores, et dorre ferre cohortes,
Partem aliquam belli, et euntem in prælia turrin.1

il falloto bien qu’on se respondist à bon escient de la creance de ces bestes et de leur discours, leur abandonnant la teste d’une battaille, là où le moindre arrest qu’elles eussent scu faire pour la grandeur et pesanteur de leur corps, le moindre effroy qui leur eust faict tourner la teste sur leurs gentz, estoit suffisant pour tout perdre : et s’est veu peu d’exemples où cela soit advenu qu’ils se rejectassent sur leurs troupes, au lieu que nous mesmes nous rejectons les uns sur les autrres, et nous rompons. On leur donnoit charge, non d’un mouvement simple,

mais de plusieurs diverses parties, au combat; comme faisoient aux chiens les Espagnols à la nouvelle conquête des Indes, auxquels ils payoient solde et faisoient partage au butin: et moutroient ces animaux autant d'adresse et de jugement à poursuivre et arrester leur victoire, à charger ou à reculer, selon les occasions, à distinguer les amis des ennemis, comme ils faisoient d'ardeur et d'aspreté.

Nous admirons et poissons mieulx les choses estrangeres que les ordinaires; et, sans cela, je ne me feusse pas amusé à ce long registre; car, selon mon opinion, qui contréprocclera de prez ce que nous veoyons ordinairement ez animauxx qui vivent parmy nous, il y a de quoy y trouver des effects autant admirables que ceulx qu'on va recueillant ez païs et siecles estrangers. C'est une mesme nature qui roule son cours: qui en auroit suffisamment jugé le present estat, en pourroit seulement conclure et tout l'advenir et tout le passé. J'ay veu aultresfois parmy nous des hommes amenez par mer de loingtain païs, desquels parce que nous n'entendions aulcunement le language, et que leur façoin, au demourant, et leur contenance, et leurs vestements, estoient du tout esloingnez des nostres, qui de nous ne les estimoit et sauvages et brutes? qui n'attribuoiot à stupidité et à bestise de les veoir muets, ignorants la langue françoise, ignorants nos baisemainz et nos inclinations serpentes, nostre port, et nostre maintien, sur lequel, sans faillir, doibt prendre son patron la nature humaine? Tout ce qui nous semble estrange, nous le condernons, et ce que nous n'entendons pas. Il nous advient ainsin au jugement que nous faisons des bestes. Elles ont plusieurs conditions qui se rapportent aux nostres; de celles là, par comparaison, nous pouvons tirer quelque conjecture: mais, de ce qu'elles ont particulier, que scavons nous que c'est? Les chevalx, les chiens, les bœufs, les brebis, les oyseaux, et la pluspart des animauxx qui vivent avecques nous, reconnoissent nostre voix, et se laissent conduire par elle: si faisoit bien encore la murene de Crassus, et venoit à luy quand il l'appelloit; et le font aussi les anguilles qui se treuvent en la fontaine d'Arethuse; et j'ay veu des gardoirs assez, où les poissons accourent, pour manger, à certain cri de ceulx qui les traitent,

Nomen habent, et ad magistri
Vocem quisque suí venit citatus:\n
nous pouvons juger de cela. Nous pouvons aussi dire que les

1. Ils ont un nom, et chacun d'eux vient à la voix du maitre qui l'appelle, MARTIAL, IV, 29, 6.
Les éléphants ont quelque participation de religion, d’autant qu’apres plusieurs ablutions et purifications, on les veoid haulsant leur trompe, comme des bras; et, tenant les yeulx fichez vers le soleil levant, se planter longtemps en meditation et contemplation, à certaines heures du jour, de leur propre inclination, sans instruction et sans precepte. Mais, pour ne veoir aucune telle apparence ez aultres animauxx, nous ne pouvons pourtant establir qu’ils soient sans religion, et ne pouvons prendre en aucune part ce qui nous est caché; comme nous veoyons quelque chose en cette action que le philosophe Cleanthes remarqua, parce qu’elle retire aux nostres: il veit, dict il, des fourmis partir de leur fourmiliere, portants le corps d’un fourmi mort vers une aultre fourmiliere, de laquelle plusieurs aultres fourmis leur veindrent au devant, comme pour parler à eulx; et, aprez avoir esté ensemble quelque piece, ceulx cy s’en retournerent pour consulter, pensez, avecques leurs concitoyens, et feirent ainsi deux ou trois voyages, pour la dificulté de la capitulation: enfin, ces derniers venus apportèrent aux premiers un ver de leur taniere, comme pour la rançon du mort, lequel ver les premiers chargerent sur leur dos, et emportèrent chez eulx, laissant aux aultres le corps du trespasse. Voylà l’interprétation que Cleanthes y donna, tesmoignant par là que celles qui n’ont point de voix ne laissent pas d’avoir pratique et communication mutuelle, de laquelle c’est nostre défaut que nous ne soyons participants; et nous meslons, à cette cause, sottement d’en opiner. Or, elles produisent encorez d’aultres effects qui surpassent de bien loing nostre capacité; ausques il s’en fault tant que nous puissions arriver par imitation, que, par imagination mesme, nous ne les pouvons concevoir. Plusieurs tiennent qu’en cette grande et derniere bataille navale qu’Antonius perdit contre Auguste, sa galere capainesse feut arrestee au milieu de sa course par ce petit poisson que les Latins nomment Remora, à cause de cette sienne proprieté d’arrester toute sorte de vaiseaux ausques il s’attache. Et l’empereur Caligula, voguant avecques une grande flotte en la coste de la Romanie, sa seule galere feut arrestee tout court par ce mesme poisson; lequel il feit prendre attaché comme il estoit au bas de son vaisseau, tout despit de quoy un si petit animal pouvait forcer et la mer et les vents, et la violence de tous ses avironx, pour estre seulement attaché par le bec a sa galere (car c’est un poisson à coquille); et s’estonna encorez, non sans grande raison, de ce que, luy estant apporté dans le bateau, il n'avait plus cette force qu’il avoit au dehors. Un citoyen de Cýzique acquit jadis reputation de bon
mathématicien, pour avoir appris la condition de l'hérisson; il a sa tanière ouverte à divers endroits et à divers vents, et, prevoyant le vent advenir, il va boucher le trou du costé de ce vent là : ce que remarquant, ce citoyen apportoit en sa ville certaines predictions du vent qui avoit à tirer. Le caméléon prend la couleur du lieu où il est assis ; mais le poulpe se donne luy mème la couleur qu'il luy plaist, selon les occasions, pour se cacher de ce qu'il craint, et attraper ce qu'il cherche: au cameleon, c'est changement de passion; mais au poulpe, c'est changement d'action. Nous avons quelques mutations de color, à la frayeure, la cholere, la honte, et aultres passions, qui alterent le teint de nostre visage; mais c'est par l'effect de la souffrance, comme au cameleon: il est bien en la jaunisse de nous faire jaunir; mais il n'est pas en la disposition de nostre volonté. Or, ces effects, que nous recognoissons aux aultres animaux, plus grands que les nostres, tesmoignent en eux quelque faculté plus excellente qui nous est occulte; comme il est vraysemblable que sont plusieurs aultres de leurs conditions et puissances, desquelles nulles apparences ne viennent jusques à nous.

De toutes les predictions du temps passé, les plus anciennes et plus certaines estoient celles qui se tiroient du vol des oyseaux: nous n'avons rien de pareil, ny de si admirable. Cette regle, cet ordre du bransler de leur aile, par lequel on tire des consequences des choses à venir, il fault bien qu'il soit conduict par quelque excellent moyen à une si noble operation: car c'est prester à la lettre, d'aller attribuant ce grand effect à quelque ordonnance naturelle, sans l'intelligence, consentement et discours de qui le produict; et est une opinion evidemment faulse. Qu'il soit ainsi: La torpille a cette condition, non seulement d'endormir les membres qui la touchent, mais, au travers des filets et de la seine, elle transmet une pesanteur endormie aux mains de ceulx qui la remuent et manient; voire, dict on davantage, que si on verse de l'eau dessus, on sent cette passion qui gaigne contremont jusques à la main, et endort l'attouchement au travers de l'eau. Cette force est merveilleuse; mais elle n'est pas inutile à la torpille: elle la sent, et s'en sert, de maniere que, pour attraper la proye qu'elle queste, on la veoid se tapir sous le limon, à fin que les aultres poissons, se coulants par dessus, frappez et endormis de cette sienne froideur, tumbent en sa puissance. Les grues, les arondelles, et aultres oyseaux passagiers, changeants de demeure selon les saisons de l'an, montrent assez la cognoissance qu'elles ont de leur faculté divinatrice, et la mettent en usage. Lor
chasseurs nous assurent que, pour choisir d'un nombre de petits chiens celuy qu'on doibt conserver pour le meilleur, il ne faut que mettre la mere au propre de le choisir ellesmesme; comme, si on les emporte hors de leur giste, le premier qu'elle y rapportera sera toujours le meilleur; ou bien, si on fait semblant d'entourner de feu leur giste de toutes parts, celuy des petits au secours duquel elle courra premierement: par où il appert qu'elles ont un usage de prognostique que nous n'avons pas, ou qu'elles ont quelque vertu à juger de leurs petits, aultre et plus vif que la nostre.

La maniere de naistre, d'engendrer, nourrir, agir, mouvoir, vivre et mourir, des bestes, estant si voisine de la nostre, tout ce que nous retrenchons de leurs causes motrices, et que nous adjoustons à nostre condition au dessus de la leur, cela ne peut aulcunement partir du discours de notre raison. Pour reglement de nostre sante, les medecins nous proposent l'example du vivre des bestes, et leur façon; car ce mot est de tout temps en la bouche du peuple:

Tenez chauds les pieds et la teste;  
Au demourant, vivez en beste.

La generation est la principale des actions naturelles; nous avons quelque disposition de membres qui nous est plus propre à cela: toutesfois ils nous ordonnent de nous renger à l'assiette et disposition brutale;

More ferarum,  
Quadrupedumque magis ritu, plerumque putantur  
Concipere uxorae: quia sib loca sumere possunt,  
Pectoribus positis, sublatis semina lumbis;  

et rejetcnt, comme nuisibles, ces mouvements indiscrets et insolents que les femmes y ont meslé de leur creu; les rameant à l'exemple et usage des bestes de leur sexe, plus mo
deste et rassis:

Nam mulier prohibet se concipere atque repugnat,  
Clunibus ipsa viri Venerem si lata retractet,  
Atque exossato ciet omni pectore fluctus,  
Eicit enim sulci recta regione viaque  
Vomerem, atque locis avertit seminis icum.

Si c'est justice de rendre à chascun ce qui luy est deu, les bestes qui servent, aiment et defendent leurs bienfaicteurs, et

1. On croit communément que, pour être féconde, l'union des époux doit se faire dans l'attitude des quadrupèdes, parce qu'alors la situation horizontale de la poitrine et l'élévation des reins favorisent la direction du fluide générateur. Lucrèce, IV, 1261.

2. Les mouvements lascifs par lesquels la femme excite l'ardeur de son époux sont un obstacle à la fécondation; ils attenent le sac du sillon et détournent les germes de leur but. Lucrèce, IV, 1266.
qui poursuyvent et oultragent les estrangers et ceux qui les offensent, elles représentent en cela quelque air de nostre justice : comme aussi en conservant une égalité treséquitable en la dispensation de leurs biens à leurs petits. Quant à l’amitié, elles l’ont, sans comparaison, plus vive et plus constante que n’ont pas les hommes. Hyrcanus, le chien du roy Lysimachus, son maistre mort, demeure obstiné sur son lict, sans vouloir boire ne manger ; et le jour qu’on en brusla le corps, il print sa course, et se jecta dans le feu, où il feut bruslé : comme feit aussi le chien d’un nommé Pyrrhus ; car il ne bougea de dessus le lict de son maistre depuis qu’il feut mort ; et, quand on l’emporta, il se laissa enlever quand et luy, et finalement se lancea dans le buchier où on brusloït le corps de son maistre. Il y a certaines inclinations d’affection qui naissent quelques-fois en nous sans le conseil de la raison, qui viennent d’une temérité fortuite que d’aultres nomment sympathie ; les bestes en sont capables comme nous : nous veoyons les chevaux prendre certaine accointance des uns aux aultres, jusques à nous mettre en peine pour les faire vivre ou voyager separement : on les veoid appliquer leur affection à certain poil de leurs compagnons, comme à certain visage, et, où ils le rencontrent, s’y joindre incontinent avecques feste et demonstration de bienveillance, et prendre quelque aultre forme à contrecoeur et en haine. Les animaux ont chois, comme nous, en leurs amours, et font quelque triage de leurs femelles ; ils ne sont pas exempts de nos jalousies, et d’envies extremes et irreconciliables.

Les cupiditez sont ou naturelles et necessaires, comme le boire et le manger ; ou naturelles et non necessaires, comme l’accointance de femelles ; ou elles ne sont ny naturelles ny necessaires : de cette dernière sorte sont quasi toutes celles des hommes ; elles sont toutes superflues et artificielles ; car c’est merveille combien peu il faut à nature pour se contenter, combien peu elle nous a laissé à desirer les apprests de nos cuisines ne touchent pas son ordonnance ; les stoïciens disent qu’un homme auroit de quoy se substanter d’une olive par jour : la delicatesse de nos vins n’est pas de sa leçon, ny la recharge que nous adjouston aux appétits amoureux :

Neque illa

Magno prognatum deposcit consule cunnun ¹.

Ces cupiditez estrangieres, que l’ignorance du bien et une faulose

¹. La volupté ne lui semble pas plus vive dans les bras de la fille d’un consul.

Horace, Sat., 1, 2, 69.
opinion ont coulées en nous, sont en si grand nombre, qu'elles chassent presque toutes les naturelles : ny plus ny moins que si en une cité il y ait si grand nombre d'estrangiers, qu'ils en meissent hors les naturels habitants, ou esteignissent leur auctorité et puissance ancienne, l'usurpant entièrement et s'en saisissant. Les animaux sont beaucoup plus reglez que nous ne sommes, et se contiennent avecques plus de moderation soubs les limites que nature nous a prescripts; mais non pas si exactement, qu'ils n'ayent encorez quelque convenance à nostre desbauche, et tout ains, comme il s'est trouvé des desirs furieux qui ont poussé les hommes à l'amour des bestes, elles se treuent aussi par fois esprins de nostre amour, et receoivent des affections monstrueuses d'une espece à aultre : tesmoing l'elephant corval d'Aristophanes le grammaerien, en l'amour d'un jeune bouqetier la ville d'Alexandrie, qui ne luy cedoit en rien aux offices d'un poursuyvant bien passionné; car, se promenant par le marché ou l'on vendoit des fruits, il en prenoit avecques sa trompe, et luy portoit; il ne la perdroit de veue que le moins qu'il luy estoit possible; et luy mettoit quelquesfois la trompe dans le sein par dessous son collet, et luy tastoit les tettins. Ils recitent aussi d'un dragon amoureux d'une fille; et d'une oye esprinse de l'amour d'un enfant, en la ville d'Asope; et d'un belier serviteur de la menestriere Glauca : et il se veoid tous les jours des magots furieusement esprins de l’amour des femmes. On veoid aussi certains animaux s’adonner à l’amour des masles de leur sexe. Oppia, et autres, recitent quelques exemples pour montrer la reverence que les bestes, en leurs mariages, portent a la parenté; mais l’expérience nous fait bien souvent veoir le contraire :

Nec habetur turpe juventus
Ferre patrem tergo; sit equo sua filia conjux;
Quasque creavit, init pecudes caper; ipsaque cujus
Semine concepta est, ex illo concipit ales 1.

De subtilite malicieuse, en est il une plus expresse que celle du mulet du philosophe Thales? lequel, passant au travers d'une riviere, chargé de sel, et, de fortune, y estant brunché, si que les sacs qu'il portoit en feurent tous mouillez, s'estant appareceu que le sel, fondu par ce moyen, luy avoir rendu sa charge plus legiere, ne failloit jamais, aussitost qu'il rencon-تروit quelque ruisseau, de se plonger dedans avecques sa

1. La génisse se livre sans honte à son père; la cavale assouvit les désirs du cheval dont elle est née; le bouc s'unit aux chèvres qu'il a engendrées; et l'oiseau féconde l'oiseau à qui il a donné l'être. Ovide, Métam., X, 325.
LIVRE II, CHAPITRE XII. 437

charge; jusques à ce que son maître, descouvrant sa malice, ordonna qu'on le chargeast de laine; à quoy, se trouvant mos-conté, il cessa de plus user de cette finesse. Il y en a plusieurs qui représentent naïvement le visage de nostre avarice; car on leur veoid un soing extreme de surprendre tout ce qu'elles peuvent, et de le curieusement cacher, quoyqu'elles n'en tirent point d'usage. Quant à la mesnagerie, elles nous surpassent, non seulement en cette prevoyance d'amasser et espargner pour le temps à venir, mais elles ont encore beaucoup de parties de la science qui y est nécessaire: les fourmis estendent au dehors de l'aire leurs grains et semences, pour les esventer, refrescher, et seicher, quand ils veoyent qu'ils commencent à se moisir et à sentir le rance, de peur qu'ils ne se corrompent et pourrissent. Mais la caution et prevention dont ils usent à ronger le grain de froment, surpassé toute imagination de prudence humaine: parce que le froment ne demeure pas tous-jours sec ny sain, ains s'amollit, se resoult, et destrempe comme en laict, s'acheminant à germer et produire; de peur qu'il ne devienne semence, et perde sa nature et propriete de magasin pour leur nourriture, ils rongent le bout par où le germe a coustume de sortir.

Quant à la guerre, qui est la plus grande et pompeuse des actions humaines, je sçaurois volontiers si nous nous en vou-lons servir pour argument de quelque prerogative, ou, au rebours, pour tesmoignage de nostre imbecillité et imperfection; comme de vray, la science de nous entredesfaire et entre-tuer, de ruyner et perdre nostre propre espece, il semble qu'elle n'a beaucoup de quoy se faire desirer aux bestes qui n'e l'ont pas:

Quando leoni

Fortior eripuit vitam leo? quo nemore unquam
Exspiravit aper majoris dentibus apri 1?

mais elles n'en sont pas universellement exemptes pourtant, tesmoing les furieuses rencontres des mouches à miel, et les entreprinses des princes des deux armées contraires:

Saepe duobus

Regibus incessit magno discordia motu;
Continuque animos vulgi et trepidantia bello
Corda licet longe praesciscere 2.

1. Vit-on jamais un lion déchirer un lion plus foible que lui? dans quelle forêt un sanglier a-t-il expiré sous la dent d'un sanglier plus vigoureux? JUVÉNAL, XV, 160.

2. Souvent, dans une ruche, il s'élève entre deux rois de sanglantes querelles; dès lors on peut pressentir la fureur des combats dont le peuple est agité. VIRGILE, Géorg. IV, 67.
Je ne veois jamais cette divine description, qu'il ne m'y semble lire peincte l'inéptie et vanité humaine: car ces mouvements guerriers, qui nous ravissent de leur horreur et espoventement, cette tempeste de sons et de cris,

\begin{verbatim}
Fulgur ibi ad celum se tollit, totaque circum
Ære renidescit tellus, subterque virum vi
Excitur pedibus sonitus, clamoreque montes
leti rejectant voces ad sidera mundi;
\end{verbatim}

cette effroyable ordonnance de tant de milliers d'hommes armez, tant de fureur, d'ardeur et de courage, il est plaisant à considérer par combien vaines occasions elle est agitée, et par combien légieres occasions esteincte:

Paridis propter narratur amorem
Græcia Barbarias diro collisa duello:

toute l'Asie se perdit, et se consomma en guerres, pour le macquerellage de Paris: l'envie d'un seul homme, un despit, un plaisir, une jalousie domestique, causes qui ne devroit pas esmouvoir deux harengieres à s'esgrailliner, c'est l'ame et le mouvement de tout ce grand trouble. Voulons nous en croire ceux mêmes qui en sont les principaux auteurs et motifs? oyons le plus grand, le plus victorieux empereur, et le plus puissant qui feust oncques, se jouant, et mettant en risee tresplaisamment et tresingenieusement plusieurs batallies hazardees et par mer et par terre, le sang et la vie de cinq cents mille hommes qui suyvirent sa fortune, et les forces et richesses des deux parties du monde espusees, pour le service de ses entreprinses :

Quod futuit Glaphyran Antonius, hanc mihi pœnam
Fulvia constituit, se quoque uti futuam.
Fulviam ego ut futuam l quid, si me Manius oret
Pædicem, faciam ? non puto, si sapiam.
Aut futue, aut pugnemus, ait. Quid, si mihi vita
Carior est ipsa mentula ? signa canant.

(j'use en liberté de conscience de mon latin, avecques le congé que vous m'en avez donné). Or, ce grand corps, à tant de

1. L'acier renvoie ses éclairs au ciel; les campagnes sont colorées par le reflet de l'airain; la terre retentit sous les pas des soldats, et les monts voisins repoussent leurs cris guerriers jusqu'aux voûtes du monde. LUCRÈSE, 11, 325.

2. On raconte qu'une guerre funeste, allumée par l'amour de Pâris, précipita les Grecs sur les Barbares. HORACE, Epist., 1, 2, 6.

3. Cette épigramme, composée par Auguste, nous a été conservée par Martial,
visages et de mouvements qui semble menacer le ciel et la terre;

Quam multi libyco volvuntur marmore fluctus,
Sævus ubi Orion hibernis conditur undis,
Vel quam sole novo densæ torrentar aristæ,
Aut Herme campo, aut Lycias flaventibus arvis;
Scuta sonant, pulsuque pedum tremit excita tellus¹:

cela furieux monstre, à tant de bras et à tant de testes, c'est
tousjours l'homme, boible, calamiteux et miserable; ce n'est
qu'une fourmilliere esmeue et eschauffée;

It nigrum campis ammen²:

un souffle de vent contraire, le croasement d'un vol de cor-
beaux, le fauls pas d'un cheval, le passage fortuite d'un aigle,
un songe, une voix, un signe, une broée matiniere, suffisent
à le reuverser et porter par terre. Donnez luy seulement d'un
rayon de soleil par le visage, le voylà fondu et esvanouï; qu'on
luy esvente seulement un peu de poulsiere aux yeulx, comme
aux mouches à miel de nostre poëte, voilà toutes nos en-
seignes, nos legions, et le grand Pompeius mesme à leur teste
rompu et fracassé : car ce feut luy, ce me semble³, que Serto-
rius battit en Espaigne avecques ces belles armes, qui ont aussi
servi à Eumenes contre Antigonus, à Surena contre Crassus :

Hi motus animorum, atque hec certamina tanta,
Pulveris exigui jactu compressa quiescent ⁴.

Epigr., XI, 21, 3. Voici l'imitation que Fontenelle en a faite dans ses Dialogues
des Morts :

Parce qu'Antoine est charmé de Glaphyre,
Fulvie à ses beaux yeux me veut assujettir.
Antoine est insensible. Hé bien donc il est-ce à dire
Que des fautes d'Antoine on me fera pâtir ?
Qui ? moï je serve Fulvie !
Suffit-il qu'elle en est enuié ?
A ce compte, on verroit se retirer vers moi
Mille épouses mal satisfaites.
Aime-moi, me dit-elle, ou combattons. Mais quel ?
Elle est bien laide ! Allons, sonnez, trompettes. C.

1. Comme les flots innombrables qui roulent en mugissant sur la mer de Libye,
quand l'orageux Orion, au retour de l'hiver, se plonge dans les eaux ; ou comme
les inombrables épis que dore le soleil de l'été, soit dans les champs de l'Hermus,
soit dans la féconde Lycie : les boucliers résonnent, et la terre tremble sous les
pas des guerriers. Virgile, VII, 718.

2. Le noir essaim marche dans la plaine. Virgile, Énéide, IV, 404.

3. Ici, Montaigne se défie un peu de sa mémoire, et avec raison ; car ce ne fut
pas contre Pompée que Sertorius employa cette ruse, mais contre les Caracita-
niens, peuples d'Espagne qui habitoient dans de profondes cavernes creusées dans
le roc, où il était impossible de les forcer. Voyez, dans Plutarque, la Vie de Ser-
torius, c. 6. C.

4. Et tout ce fier courroux, tout ce grand mouvement,
Qu'on jette un pen de sable, il cesse en un moment.
Geoy., trad. par Delille, IV, 86.
Qu’on desouple mesme de nos mouches aprez, elles auront et
la force et le courage de le dissiper. De fresche memoire, les
Portugais assiegeants la ville de Tamly, au territoire de Xiafine,
les habitants d’icelle portèrent sur la muraille grand’quantité
de ruches, de quoy ils sont riches; et avecques du feu chasserent
les abeilles si vivement sur leurs ennemis, qu’ils abandon-
nerent leur entreprinse, ne pouvants soustienir leurs assaults
et piqueures: ainsi demeura la victoire et liberté de leur
ville à ce nouveau secours; avecques telle fortune, qu’au retour
du combat il ne s’en trouva une seule à dire. Les ames des
empereurs et des savatiers sont jectées à mesme moule: consi-
derants l’importance des actions des princes, et leur poids,
nous nous persuadons qu’elles soient productes par quelques
causes aussi poisantes et importantes; nous nous trompons: ils
sont menez et ramenez en leurs mouvements par les mesmes
ressorts que nous sommes aux nostres; la mesme raison, qui
nous faict tanser avecques un voisin, dresse entre les princes
une guerre; la mesme raison qui nous faict fouetter un laquay,
tumbant en un roy, luy faict ruyner une province; ils veulent
aussi legierement que nous, mais ils peuvent plus; parciels ap-
petits agitent un ciron et en elephant.

Quant à la fidelité, il n’est animal au monde traistre au prix
de l’homme. Nos histoires racontent la vivfe poursuite que
certains chiens ont faict de la mort de leurs maistres. Le roy
Pyrrhus, ayant rencontré un chien qui gardoit un homme
mort, et ayant entendu qu’il y avoit trois jours qu’il faisoit cet
office, commanda qu’on enterrast ce corps, et mena ce chien
quand et luy. Un jour qu’il assistoit aux montres generales de
son armee, ce chien, appercevant les meufriers de son maistre,
leur courut sus avecques grands abbays et aspreté de courroux,
et, par ce premier indice, achemina la vengeance de ce
meurtre, qui en feut faict bientost aprez par la voye de la
justice. Autant en feit le chien du sage Hesiode, ayant con-
vaincu les enfants de Ganycotor, naupactien, du meurtre com-
mis en la personne de son maistre. Un aultre chien, estant à
la garde d’un temple à Athenes, ayant apperceu un larron sa-
crilége qui emportoit les plus beaux joyaux, se meit à abayer
contre luy tant qu’il peut; mais les marquilliers ne s’estans
point esveillez pour cela, il se meit à le suyvre, et, le jour
estant venu, se teint un peu plus esloingné de luy, sans le perdre
jamais de veue: s’il luy offroit à manger, il n’en vouloit pas;
et, aux aultres passants qu’il rencontrait en son chemin, il leur
faisoit feste de la queue, et prenoit de leurs mains ce qu’ils luy
donnoient à manger: si son larron s’arrestoit pour dormir, il
s'arrestoit quand et quand au lieu mesme. La nouvelle de ce chien estantvenue aux maraguilliers de cette église, ils se meirent à le suyvre à la trace, s'enquerants des nouvelles du poil de ce chien, et enfin le rencontrent en la ville de Cromyon, et le larron aussi, qu'ils ramenerent en la ville d'Athènes, où il feut puni : et les juges, en recoignoiissances de ce bon office, ordonnerent, du public, certaine mesure de bled pour nourrir le chien, et aux presbtres d'en avoir soing. Plutarque tesmoigne cette histoire comme chose tresaveree et advenue en son siecle.

Quant à la gratitude, (car il me semble que nous avions besoin de mettre ce mot en credit), ce seul exemple y suffit, qu'Apion recite comme en ayant esté lui mesme spectateur : Un jour, dict il, qu'on donnoit à Rome, au peuple, le plaisir du combat de plusieurs bestes estranges, et principalement de lions de grandeur inusitee, il y en avoit un, entre aultres, qui, par son port furieux, par la force et grosseur de ses membres, et un rugissement haultain et espovantable, attiroit à soy la veue de toute l'assistance. Entre les aultres esclaves qui feurent presente au peuple en ce combat des bestes, feut un Andro- dus, de Dace, qui estoit à un seigneur romain de qualite consulaire. Ce lion, l'ayant apperceu de loing, s'arresta premiere-ment tout court, comme estant entré en admiration, et puis s'approcha tout doucement, d'une façon molle et paisible, comme pour entrer en recoignoissance avecques luy : cela faict, et s'estant asseure de ce qu'il cherchoit, il commença à battre de la queue, à la mode des chiens qui flattent leur maistre, et à baiser et leicher les mains et les cuisses de ce pauvre mes- rable, tout transy d'estroy, et hors de soy. Androdus ayant reprins ses esprits par la bennignité de ce lion, et r'asseure sa veue pour le considerer et reconnoistre; c'estoit un singulier plaisir de voir les caresses et les festes qu'ils s'entrefaisoient l'un à l'autre. De quoy le peuple ayant eslevé des cris de joye, l'empereur feit appeller cet esclave, pour entendra de luy le moyen d'un si estrange evenement. Il luy recita une histoire nouvelle et admirable: « Mon maistre, dict il, estant proconsul en Afrique, je feus contraint, par la cruauté et rigueur qu'il me tenoit, me faisant journellement battre, me desrober de luy, et m'en fuyr; et, pour me cacher seurement d'un per- sonnage ayant si grande auctorité en la province, je trouvay mon plus court de gaigner les solitudes et les contrées sablon- neuses et inhabitables de ce pays là, resolu, si le moyen de me nourrir venoit à me faillir, de trouver quelque façon de me tuer moy mesme. Le soleil estant extremement aspre sur le
ESSAIS DE MONTAIGNE.

midy, et les chaleurs insupportables, je m'embatis sur une ca-
verne cachee et inaccessible, et me jectay dedans. Bientost
aprez y surveint ce lion, ayant une patte sanglante et bleee,
tout plaintif et gemissant des douleurs qu'il souffroit. A son
arrivee, j'eus beaucoup de frayeur; mais luy, me veoyant musse
dans un coing de sa loge, s'approcha tout doucement de moy,
me presentant sa patte offensee, et me la montrant comme
pour demander secours: je luy ostay lors un grand escot qu'il
y avoit, et, m'estant un peu apprivoise a luy, pressant sa
playe, en feis sortir l'ordure qui s'y amassoit, l'essuyay et net-
tojay le plus proprement que je peux. Luy, se sentient allegé
de son mal et soulage de cette douleur, se print a reposeer et a
dormir, ayant tousjours sa patte entre mes mains. De là en
hors, luy et moy vesquismes ensemble en cette caverne, trois
ans entiers, de mesmes viandes : car des bestes qu'il tuoit a sa
chasse, il m'en apportoit les meilleurs endroicts, que je faisois
cuire au soleil, a faulte de feu, et m'en nourrissois. A la longue,
m'estant ennuye de cette vie brutale et sauvage, comme ce lion
estoit allé un jour a sa queste accostumee, je partis de là; et,
a ma troisiesme journée, feus surprins par les soldats qui me
menerent d'Afrique en cette ville a mon maistre, lequel soub-
dain me condemna a mort, et a estre abandonné aux bestes.
Or, a ce que je veois, ce lion feut aussi prins bientost aprez,
qui m'a a cette heure voulu recompenser du bienfait et gua-
rison qu'il avoit receu de moy. » Voila l'histoire qu'Androdus
recita à l'empereur, laquelle il feit aussi entendre de main a
main au peuple: parquoy, à la requeste de tous, il feut mis
en liberté, et absolu de cette condamnation, et, par ordon-
nance du peuple, luy feut fait present de ce lion. Nous veoyions
depuis, dict Apion, Androdus conduisant ce lion à tout une
petite lesse, se promenant par les tavernes a Rome, recevoir
l'argent qu'on luy donnait, le lion se laisser couvrir des fleurs
qu'on luy jectoit, et chacun dire en les rencontrant : « Voylà
le lion, hoste de l'homme: voylà l'homme, medecin du lion. »

Nous pleurons souvent la perte des bestes que nous aymons;
aussi font elles la nostre :

Post, bellator equus, positis insignibus, Æthon
It lacrymans, guttisque humectat grandibus ora 2.

Comme aulcunes de nos nations ont les femmes en commun;

1. Un grand éclat de bois.

2. Ensuite venoit, dépouillé de toute parure, Æthon, son cheval de bataille,
pleurant, et laissant tomber de ses yeux de grosses larmes. VIRGILE, Ænide,
XI, 89.
aulcunes, à chascun la sienne : cela ne se veoid il pas aussi entre les bestes; et des mariages mieux gardez que les nostres? Quant à la société et confédération qu’elles dressent entre elles pour se liguer ensemble et s’entrescourir, il se veoid, des bœufs, des porceaux, et aultres animaux, qu’au cry de celuy que vous offensez, toute la troupe accourt à son ayde, et se rallie pour sa deffense : l’escare, quand il a avallé l’hameçon du pescheur, ses compagnons s’assemblent en foule autour de luy, et rougent la ligne; et si d’aventure il y en a un qui ayt donné dedans la nasse, les aultres luy baillent la queue par dehors, et luy la serre tant qu’il peult à belles dents; ils le tirent ainsin au dehors, et l’entraînent. Les barbiers, quand l’un de leurs compagnons est engagé, mettent la ligne contre leur dos, dressants un’ espine, qu’ils ont denteelee comme une scie, à l’aide de laquelle ils la scient et coupent. Quant aux particuliers offices que nous tiron l’un de l’autre pour le service de la vie, il s’en veoid plusieurs pareils exemples parmy elles : ils tiennent que la baleine ne marche jamais qu’elle n’ayt au devant d’elle un petit poisson semblable au goujon de mer, qui s’appelle pour cela la Guide : la baleine le suit, se laissant mener et tourner, aussi facilement que le timon fait retourner le navire; et, en recompense aussi, au lieu que toute aultre chose, soit beste, ou vaisseau, qui entre dans l’horrible chaos de la bouche de ce monstre, est incontinent perdu et englouty, ce petit poisson s’y retire en toute seureté, et y dort; et pendant son sommeil la baleine ne bouge : mais aussi tost qu’il sort, elle se met à le suyvre sans cesse; et si, de fortune, elle l’escarte, elle va errant ça et là, et souvent se froissant contre les rochers, comme un vaisseau qui n’a point de gouvernail : ce que Plutarque tesmoigne avoir eu en l’isle d’Anticyre. Il y a une pareille société entre le petit oyseau qu’on nomme le royelet, et le crocodile : le royelet sert de sentinelle à ce grand animal; et si l’ichneumon, son ennemy, s’approche pour le combattre, ce petit oyseau, de peur qu’il ne le surprenne endormy, va, de son chant, et à coups de bec, l’esveillant, et l’advertissant de son danger : il vit des demeurants de ce monstre, qui le receoit familièremenent en sa bouche, et luy permet de becqueter dans ses machoueres et entre ses dents, et y recueillir les morceaux de chair qui y sont demeu-rez; et, s’il veult fermer la bouche, il l’advertit premierement d’en sortir, en la serrant peu à peu, sans l’estreindre et l’offenser. Cette coquille, qu’on nomme la Nacre, vit aussi ainsin avecques le pinnotere, qui est un petit animal de la sorte d’un cancre, luy servant d’huissier et de portier, assis à l’ouverture
de cette coquille, qu’il tient continuellement entrebaillée et ouverte, jusques à ce qu’il y veoye entrer quelque petit poisson propre à leur prinse: car lors il entre dans la nacre, et luy va pinceant la chair vifve, et la contrainct de fermer sa coquille: lors eulx deux ensemble mangent la proye enfermee dans leur fort. En la maniere de vivre des thuns, on y remarque une singuliere science des trois parties de la mathematique: quant à l’astrologie, ils l’enseignent à l’homme; car ils s’arrestent au lieu où le solstice d’hyver les surprend, et n’en bougent jusques à l’equinoxe ensuyvant; voylà pourquoy Aristote mesme leur concede volontiers cette science: quant à la geometrie et arithmetique, ils font toujours leur bande de figure cubique, carree en tous sens, et en dressent un corps de battailion solide, clos et environné tout à l’entour, à six faces toutes eguales; puis nagent en cette ordonnance carree, autant large derriere que devant; de façon que qui en veoid et compte un reng, il peut ayseement nombrer toute la troupe, d’autant que le nombre de la profondeur est egal à la largeur, et la largeur à la longueur.

Quant à la magnanimité, il est malaysé de luy donner un visage plus apparent qu’en ce faict du grand chien qui feut envoyé des Indes au roy Alexandre: on luy presenta premièrement un cerf pour le combattre, et puis un sanglier, et puis un ours; il n’en feit compte; et ne daigna se remuer de sa place: mais, quand il veid un lion, il se dressa incontinent sur ses pieds, montrant manifestement qu’il declairoit celuy là seul digne d’entrer en combat avecques luy. Touchant la repen-tance et recoignoissance des faultes, on recite d’un elefant, lequel ayant tué son gouverneur par impetuosité de cholere, en print un dueil si extreme, qu’il ne voulut oncques puis manger, et se laissa mourir. Quant à la clemence, on recite d’un tigre, la plus inhumaine beste de toutes, que luy ayant esté baillé un chevreau, il souffrit deux jours la faim avant que de le vouloir offenser, et le troisiemes il brisa la cage où il estoit enfermé, pour aller chercher aultre pasture, ne se voulant prendre au chevreau, son familier et son hoste. Et quant aux droicts de la familiarité et convenance, qui se dresse par la conversation, il nous advient ordinairement d’apprivoiser des chats, des chiens et des lievres ensemble.

Mais ce que l’experience apprend à eulx qui voyagent par mer, et notamment en la mer de Sicile, de la condition des halcyons, surpasse toute humaine cogitation: de quelle espece d’animalx à jamais nature tant honnoré les couches, la nais-sance et l’enfantement? car les poètes disent bien qu’une seule
isle de Delos, estant auparavant vagante, feut affermee por le service de l'enfantement de Latone; mais Dieu a voulu que toute la mer feust arrestee, affermee et applanie, sans vagues, sans vents et sans pluye, ce pendant que l'halcyon fait ses petits, qui est justement environ le solstice, le plus court jour de l'an; et, par son privilege, nous avons sept jours et sept nuicts, au fin coeur de l'hyver, que nous pouvons naviguer sans danger. Leurs femelles ne reconnoissent autrle masle que le leur propre; l'assistent toute leur vie, sans jamais l'abandonner : s'il vient à estre debile et cassé, elles le chargent sur leurs espaules, le portent partout, et le servent jusques à la mort. Mais aucune suffisance n'a encore pu atteindre à la connoissance de cette merveilleuse fabrique de quoy l'halcyon compose le nid pour ses petits, ny en deviner la maniere. Plutarque, qui en a veu et manié plusieurs, pense que ce soit des arrests de quelque poison qu'elle conjoint et lie ensemble, les entrelaceant, les unes de long, les aultres de travers, et adjoignant des courbes et des arrondissements, tellement qu'enfin elle en forme un vaisseau rond prest à voguer : puis, quand elle a parachevé de le construire, elle le porte au battement du flot marin, là où la mer, le battant tout doucement, luy enseigne à radoubre ce qui n'est pas bien lié, et à mieulx fortifier aux endroicts où elle veoid que sa structure se desmeut et se lasche par les coup de mer; et, au contraire, ce qui est bien joint, le battement de la mer le vous estreinct et vous le serre, de sorte qu'il ne se peut ny rompre, ny dissoudre, ou endommager à coups de pierre, ny de fer, si ce n'est à toute peine. Et ce qui plus est à admirer, c'est la proportion et figure de la concavité du dedans : car elle est composee et proportionnee de maniere qu'elle ne peut recevoir ny admettre autrle chose que l'oiseau qui l'a bastie; car à toute autrle chose elle est impenetrable, close et fermée, tellement qu'il n'y peut rien entrer, non pas l'eau de la mer seulement. Voylà une description bien claire de ce bastiment, et empruntee de bon lieu : toustesfois il me semble qu'elle ne nous esclareit pas encore suffisamment la difficulté de cette architecture. Or, de quelle vanité nous peut il partir, de loger au dessous de nous, et d'interpreter desdaigneusement les effects que nous ne pouvons imiter ny comprendre?

Pour suyvre encore un peu plus loing cette egualité et correspondance de nous aux bestes : le privilege, de quoy nostre ame se glorifie, de ramener à sa condition tout ce qu'elle conceoit, de despouiller de qualitez mortelles et corporelles tout ce qui vient à elle, de renger les choses, qu'elle estime dignes
de son accointance, à desvestir et despouiller leurs conditions corruptibles, et leur faire laisser à part, comme vestemens superflus et viles, l'espesser, la longueur, la profondeur, le poids, la couleur, l'odeur, l'aspreté, la polisseure, la dureté, la mollesse, et tous accidents sensibles, pour les accommoder à sa condition immortelle et spirituelle : de manière que Rome et Paris, que j'ay en l'ame, Paris que j'Imagine, je l'imagine et le comprends sans grandeur et sans lieu, sans pierre, sans plastre et sans bois : ce mesme privilege, dis-je, semble estre bien evidemment aux bestes; car un cheval accoustumé aux trompettes, aux harquebusades et aux combats, que nous veoyons tremousser et fremir en dormant, estendu sur sa liciere, comme s'il estoit en la meslee, il est certain qu'il conceive en son ame un son de tabourin sans bruict, une armee sans armes et sans corps :

Quippe videbis equos fortes, quum membra jacebunt
In somnis, sudare tamen, spirareque sape,
Et quasi de palma summas contendere vires:

celviere, qu'un levrier imagine en songe, aprez lequel nous le veoyons haletter en dormant, alonger la queue, secouer les jarrets, et representer parfaitement les mouvements de sa course, c'est un lievre sans poil et sans os:

Venantumque canes in moitié sape quiete
Jactant crura tamen subito, vocesque repente
Mittunt, et crebras reducunt narisbus auras,
Ut vestigia si teneant inventa ferarum :
Expergefactique sequuntur inania sape
Cervorum simulacra, fugae quasi dedita cernant;
Donec discussis redeant erroribus ad se:

les chiens de garde que nous veoyons souvent gronder en songeant, et puis japper tout a faict, et s'esveiller en sursault, comme s'ils appercevoient quelque estranger arriver; cet estranger, que leur ame veoid, c'est un homme spirituel et imperceptible, sans dimension, sans couleur, et sans estre:

Consuetus domi catulorum blanda propago
Degere, sape levem ex oculis volucremque soporem

1. Vous verrez des coursiers, quoique profondément endormis, se baigner de sueur, souffler fréquemment, et tendre tous leurs muscles, comme s'ils disputoient le prix de la course. Lucrèce, IV, 988.

2. Souvent, au milieu du sommeil, les chiens de chasse agitent tout à coup les pieds, aboient, et aspirent l'air à plusieurs reprises, comme s'ils étoient sur la trace de la proie : souvent même, en se réveillant, ils continuent de poursuivre les vains simulacres d'un cerf qu'ils s'imaginent voir fuir devant eux, jusqu'à ce que, revenus à eux, ils reconnaissent leur erreur. Lucrèce, IV, 992.
Quant à la beaute du corps, avant passer outre, il me faudroit savoir si nous sommes d'accord de sa description. Il est vraisemblable que nous ne savons guères que c'est que beaute en nature et en general, puisque à l'humaine et nostre beaute nous donnons tant de formes diverses, de laquelle, s'il y avait quelque prescription naturelle, nous la recognoistions en commun, comme la chaleur du feu. Nous en fantasions les formes à nostre appetit:

Turpis Romano Belgicus ore color:

les Indes la peignent noire et basannée, aux levres grosses et enflées, au nez plat et large; et chargent de gros anneaux d'or le cartilage d'entre les nazeaux, pour le faire pendre jusques à la bouche; comme aussi la balieure, de gros cercles enrichis de pierreries, si qu'elle leur tumbe sur le menton, et est leur grace de montrer leurs dents jusques au dessous des racines. Au Peru, les plus grandes aureilles sont les plus belles, et les estendent autant qu'ils peuvent par artifice: et un homme d'aujourd'hui dict avoir veu, en une nation orientale, ce soing de les agrandir en tel credit, et de les charger de poisants joyaux, qu'à touts coups il passoit son bras vestu au travers d'un trou d'aureille. Il est ailleurs des nations qui noircissent les dents avecques grand soing, et ont à mespris de les voir blanches: ailleurs, ils les teignent de couleur rouge. Non seulement en Basque, les femmes se treuvent plus belles la teste rase; mais assez ailleurs, et, qui plus est, en certaines contrees glaciales, comme dict Pline. Les Mexicanes comptent entre les beautez la petitesse du front; et où elles se font le poil par tout le reste du corps, elles le nourrissent au front, et peuplent par art; et ont en si grande recommandation la grandeur des tettins, qu'elles affectent de pouvoir donner la mammelle à leurs enfants par dessus l'espale: nous formeron ainsi la laideur. Les Italiens la façonnent grosse et massive; les Espagnols, vuidée et estrillé: et entre nous, l'un la fait blanche, l'aultre brune; l'un molle et delicate, l'aultre forte et vigoreuse; qui y demande de la mignardise et de la doulceur qui, de la bête

1. Souvent le gardien fidèle et caressant, qui vit sous nos toits, l'escipe tout à coup le sommeil léger qui courvroy ses paupières, se dresse avec precipitation sur ses pieds, croyant voir un visage étranger et des traits inconnus. Lucrèce, IV, 699.


3. La lèvre d'en bas.
et majesté. Tout ainsi que la préférence en beauté, que Platon attribue à la figure sphérique, les epicuriens la donnent à la pyramidale plutost, ou carrée, et ne peuvent avaller un dieu en forme de boule. Mais, quoy qu’il en soit, nature ne nous a non plus privilegie en cela qu’au demourant, sur ses loix communnes: et, si nous nous jugeons bien, nous trouverons que s’il est quelques animaux moins favorisez en cela que nous, il y en a d’auttres, et en grand nombre, qui le sont plus, a multis anima-libus dec ore vincimmur 1, voire des terrestres nos compatriotes; car quant aux marins, laissant la figure, qui ne peut tumber en proportion, tant elle est aultre, en couleur, netteté, polisseure, disposition, nous leur cedons assez; et non moins, en toutes qualitez, aux açrez. Et cette prerogative que les poëtes font valoir de nostre stature droicte, regardant vers le ciel son origne,

Pronaque quum spectent animalia cetera terram,
Os homini sublime dedit, col umque tueri
Jussit, et erectos ad sidera tollere vultus 2,

elle est vrayement poetique; car il y a plusieurs bestioles qui ont la veue renversée tout à faict vers le ciel; et l’encooleure des chameaux et des austruches, je la treue encore plus relevée et droicte que la nostre. Quels animaux n’ont la face au hault, et ne l’ont devant, et ne regardent vis à vis, comme nous, et ne descouvrent, en leur juste posture, autant du ciel et de la terre, que l’homme? et quelles qualitez de nostre corporelle constitution 3, en Platon et en Cicero, ne peuvent servir à mille sortes de bestes? Celles qui nous retirent le plus, ce sont les plus laides et les plus abjectes de toute la bande; car, pour l’apparence exterieure et forme du visage, ce sont les magots:

Simia quam similis, turpissima bestia, nobis 4

pour le dedans et parties vitales, c’est le porceau. Certes, quand j’imagine l’homme tout nud, ouy en ce sexe qui semble avoir plus de part à la beauté, ses tares, sa subjection naturelle et ses imperfections, je treue que nous avons eu plus de raison que nul aultre animal de nous couvrir. Nous avons esté excusa-

2. Dieu a œuré les animaux, et attaché leurs regards à la terre; mais il a donné à l’homme un tant sublime: il a voulu qu’il regardât le ciel, et qu’il levât, pour contempler les astres, sa face majestueuse. Ovide, Métam., I, 84.
3. Décrites par Platon et par Cicéron: par le premier, dans son Timée; et par le dernier, dans son traité de la Nature des dieux, II, 54, etc. C.
4. Tout difforme quil est, le singe nous ressemble.
bles d'emprunter ceux que nature avoit favorizé en cela plus que nous, pour nous parer de leur beauté, et nous cacher soubz leur despouille, de laine, plume, poil, soye. Remarquons au demourant que nous sommes le seul animal duquel le défaut offense nos propres compagnons, et seuls qui avons à nous deserber, en nos actions naturelles, de nostre espèce. Vraiment c'est aussi un effet digne de considération, que les maistres du metier ordonnent pour remede aux passions amoureuses, l'entiere veue et libre du corps qu'on recherche; et que pour refroidir l'amitié, il ne faille que veoir librement ce qu'on ayme:

Ille, quod obscenas in aperto corpore partes
Viderat, in cursum qui fuit, hæsit amor:

or, encore que cette recepte puisse à l'adventure partir d'une humeur un peu delicate et refroidie, si est ce un merveilleux signe de nostre defaillance, que l'usage et la cognoissance nous desgouste les uns des aultres. Ce n'est pas tant pudeur, qu'art et prudence, qui rend nos dames si circonspextes à nous refuser l'entree de leurs cabinets, avant qu'elles soient peinctes et parees pour la montre publicue:

Nec Veneres nostras hoc fallit; quo magis ipsæ
Ommia summopere hos vitæ postscenia celant,
Quos retinere volunt, adstrictoque esse in amore:

là où, en plusieurs animaux, il n'est rien d'aulx que nous n'aymions, et qui ne plaise à nos sens; de façon que de leurs excrements mesmes et de leur descharge nous tiron non seulement de la friandise au manger, mais nos plus riches ornements et parfums. Ce discours ne touche que nostre commun ordre, et n'est pas si sacrilège d'y vouloir comprendre ces divines, supernaturelles et extraordinaires beautez qu'on veoid parfois reluire entre nous, comme des astres soubs un voile corporel et terrestre.

Au demourant, la part mesme que nous faisons aux animaux des faveurs de la nature, par nostre confession, elle leur est bien advantageuse: nous nous attribuons des biens imaginaires et fantastiques, des biens futurs et absents, desquelz l'humaine capacité ne se peult d'elle mesme respondre, ou de biens que nous nous attribuons faussement par la licence de nostre op-

1. Tel, pour avoir vu à découvert les plus secrètes parties du corps de l'objet aimé, a senti, au milieu des plus vifs transports, s'éteindre sa passion. Ovide, de Remed. amor., v. 429.

2. C'est ce que les femmes savent bien: elles ont grand soin de cacher ces arrière-scènes de la vie aux amants qu'elles veulent retenir dans leurs chaînes. Lucrèce, IX, 1182.
nion, comme la raison, la science et l’honneur; et à eux nous laissons en partage des biens essentiels, maniables et palpables, la paix, le repos, la sécurité, l’innocence et la santé : la santé, dis-je, le plus beau et le plus riche présent que nature nous sçache faire. De façon que la philosophie, voire la stoïque, ose bien dire que Heraclitus et Pherecydes, s’ils eussent peu eschan-
ger leur sagesse avecques la santé, et se delivrer, par ce marché, à un de l’hydropisie, l’aïtre de la maladie pediculaire qui le pressoit, ils eussent bien faict. Par où ils donnent encore plus grand prix à la sagesse, la comparant et contrepoissant à la santé, qu’ils ne font en cette aultre proposition, qui est aussi des leurs: ils disent que si Circe eust présenté à Ulysses deux bru-vaiges, l’un pour faire devenir un homme de fol sage, l’aïtre de sage fol, qu’Ulysses eust eu plutost accepter celui de la folie, que de consentir que Circe eust changé sa figure humaine en celle d’une beste; et disent que la sagesse mesma eust parlé à luy en cette maniere: « Quitte moy, laisse moy là, plutost que de me loger sous la figure et corps d’un asne. » Comment? cette grande et divine sapience, les philosophes la quittent donc pour ce voile corporel et terrestre? ce n’est donc-ques plus par la raison, par le discours et par l’ame, que nous excellons sur les bestes; c’est par nostre beaulté, nostre beau teint, et nostre belle disposition de membres, pour laquelle il nous fault mettre nostre intelligence, nostre prudence, et tout le reste à l’abandon. Or, j’accepte cette naïve et franche con-

fession: certes, ils ont cogneu que ces parties là, de quoy nous faisons tant de feste, ce n’est que vaine fantasie. Quand les be-
tes auroient donques toute la vertu, la science, la sagesse et suffisance stoïque, ce seroient tousjours des bestes; ny ne seroient pourtant comparables à un homme miserable, mes-
chant et insensé. Car enfin tout ce qui n’est comme nous som-

mes, n’est rien qui vaille; et Dieu mesmo, pour se faire valoir, il fault qu’il y retire, comme nous dirons tantost: par où il appert que ce n’est par vray discours, mais par une fierté folle et opiniastreté, que nous nous preferons aux aultres animaux, et nous sequestrons de leur condition et société.

Mais pour revenir à mon propos, nous avons pour nostre part l’inconstance, l’irresolution, l’incertitude, le deuil, la superstition, la solicitude des choses à venir, voire aprez notre vie, l’ambition, l’avarice, la jalousie, l’envie, les appétits desreglez, forcenez et indomptables, la guerre, la mensonge, la desloyauté, la detraction et la curiosité. Certes, nous avons estrangement surpayé ce beau discours, de quoy nous nous glorifions, et cette capacite de juger et cognoistre, si nous l’avons achetee au
De ce nombre infini de passions ausquelles nous sommes incessamment en prisse : s'il ne nous plaist de faire encore de valoir, comme faict bien Socrates, cette notable prerogative sur les aultres animaux, que où nature leur a prescript certaines raisons et limites à la volupté venerienne, elle nous en lasché la bride à toutes heures et occasions. Ut vinum agrotis, quia prodest raro, nocument sapissime, melius est non adhibere omnino, quam, spe dubia salutis, in apertam perniciem incurrere: sic haud scio, an melius fuerit, humano generi motum istum celerem cogitationis, acumen, solertia, quam rationem vocamus, quoniam pesta pera sint multis, admodum paucis salutaria, non dari omnino, quam tam munifice et tam large dari. De quel fruit pourvons nous estimer avoir esté à Varro et Aristote cette intelligence de tant de choses? les a elle exemptez des incommodez humaines? ont ils esté deschargez des accidents qui pressent un crocheur? ont ils tiré de la logique quelque consolation à la goutte? pour avoir naie comme cette humeur se loge aux jointures, l'en ont ils moins sentie? sont ils entrez en composition de la mort, pour scavor qu'aucunes nations s'en resjouissent; et du cocuage, pour scavor les femmes estre communes en quelque region? au rebours, ayants tenu le premier reng en scavor, l'un entre les Romains, l'autre entre les Grecs, et en la saison où la science fleurissoit le plus, nous n'avons pas pourtant apprins qu'ils aient eu aucune particulière excellence en leur vie; voire le Grec a assez à faire à se descharger d'aulcunes taches notables en la sienne. A lon trouvé que la volupté et la sante soient plus savoureuses à celuy qui sait l'astrologie et la grammaire?

Illitterati num minus nervi rigent?

et la honte et pauvrete moins importunes?

Scilicet et morbis, et debilitate carebis,
Et luctum et curam effugies, et tempora vitae
Longa tibi post hae eum meliore dabantur.

1. Il vaut mieux ne point donner de vin aux malades, parce qu'en leur donnant ce remède quelquefois utile, mais le plus souvent nuisible, on les exposerait, pour une espérance incertaine, à un véritable danger; de même il vaudroit peut-être mieux, à mon avis, que la nature nous eût refusé cette activité de pensée, cette pénétration, cette industrie, que nous appelons raison, et qu'elle nous a si libérément accordée, puisque cette noble faculté n'est salutaire qu'à un petit nombre d'hommes, tandis qu'elle est funeste à tous les autres. Cicéron, de Nat. deor., III, 27.


3. C'est par là, sans doute, que vous serez exempt d'infirmités et de maladies; vous ne connoîtrez ni le chagrin ni l'inquiétude; vous jouirez d'une vie plus longue et plus heureuse. Juvenal, XIV. 136.
J'ay veu en mon temps cent artisans, cent laboureurs, plus sages et plus heurieux que des recteurs de l'université; et les-Quels j'aimerois mieulx ressembler. La doctrine, ce m'est advis, tient reng entre les choses necessaires à la vie, comme la gloire, la noblesse, la dignité, ou pour le plus, comme la beaulté, la richesse, et telles aultres qualitez qui s'ervent vo-irement, mais de loing, et plus par fantasie que par nature. Il ne nous fait gueres plus d'offices, de regles et de loix de vivre en nostre communauté, qu'il en faut aux grues et aux fourmis en la lenr; et ce neanmoins nous veoyons qu'elles s'y condui- sent tresordonnement, sans erudition. Si l'homme estoit sage, il prendroit le vray prix de chaque chose, selon qu'elle seroit la plus utile et propre à sa vie. Qui nous comptera par nos actions et deportements, il s'en trouvera plus grand nombre d'excellents entre les ignorants qu'entre les scavants: je dis en toute sorte de vertu. La vieille Rome me semble en avoir bien porté de plus grande valeur, et pour la paix et pour la guerre, que cette Rome scavante, qui se ruyna soy mesme: quand le demourant seroit tout pareil, au moins la preud'homme et l'innocence demeurerotient du costé de l'ancienne; car elle loge singulierement bien avecques la simplicité. Mais je laisse ce discours, qui me tireroit plus loing que je ne vouldrois suyre. J'en diray seulement encore cela, que c'est la seule humilité et soubmission qui peut effectuer un homme de bien. Il ne fault pas laisser au jugement de chacun la cognoissance de son debvoir; il le luy fault prescrire, non pas le laisser choisir à son discours; aultrement, selon l'imbecillité et variete infinie de nos raisons et opinions, nous nous forgerions enfin des débvoirs qui nous mettroient à nous manger les uns les aultres, comme dict Epicurus.

La premiere loy que Dieu donna jamais à l'homme, ce feut une loy de pure obeissance; ce feut un commandement nud et simple, où l'homme n'eust rien à cognoistre et à causer; d'autant que l'obeir est le propre office d'une ame raisonnable, recongoissant un celeste superieur et bienfacteur. De l'obeir et ceder naist toute autre vertu; comme du cuider, tout peché. Et au rebours, la premiere tentation qui veint à l'humaine nature de la part du diable, sa premiere poisen, s'insinua en nous par les promesses qu'il nous feit de science et de cognois- sance: \textit{Eritis sicut dit, scientes bonum et malum} ¹: et les sireines, pour piper Ulysse en Homere, et l'attirer en leurs dangereux et ruyeux laqs, luy offrent en don la science. La peste de

¹. Vous serez comme des dieux, sachant le bien et le mal. \textit{Genes., III, 5.}
L'homme, c'est l'opinion de sçavoir: volylà pourquoi l'ignorance nous est tant recommandée par nostre religion, comme piece propre à la creance et à l'obehissance: Cavete, ne quis vos devpiat per philosophiam et inanes seductiones, secundum elementa mundi 1. En cecy, y a il une generale convenance entre tous les philosophs de toutes sectes, que le souverain bien consiste en la tranquillité de l'ame et du corps: mais où la trouvons nous?

Ad summum, sapiens uno minor est Jove, dives,
Liber, honoratus, pulcher, rex denique regum;
Præcipue sanus, nisi quum pituita molesta est 2.

Il semble, à la verité, que nature, pour la consolation de nostre estat miserable et chestif, ne nous ayt donné en partage que la presumption; c'est ce que dict Epicete, que « l'homme n'a rien proprement sien que l'usage de ses opinions: » nous n'avons que du vent et de la fumee en partage. Les dieux ont la santé en essence, dict la philosophie, et la maladie en intelligence: l'homme, au contraire, possede ses biens par fantasie, les mauix en essence. Nous avons eu raison de faire valoir les forces de nostre imagination; car tous nos biens ne sont qu'en songe. Oyez braver ce pauvre et calamiteux animal: «Il n'est rien, dict Cicero, si doux que l'occupation des lettres, de ces lettres, dis je, par le moyen desquelles l'infinité des choses, l'immense grandeur de nature, les cieux en ce monde mesme, et les terres et les mers nous sont descouvertes: ce sont elles qui nous ont apprins la religion, la moderation, la grandeur de courage, et qui ont arraché nostre ame des tenebres, pour luy faire veoir toutes choses hautes, basses, premières, dernieres, et moyennes; ce sont elles qui nous fournissent de quoy bien et heureusement vivre, et nous guident à passer nostre aage sans desplaisir et sans offense: » cettuy cy ne semble il pas parler de la condition de Dieu toutvivant et toutpuissant? Et, quant à l'effect, mille femmelettes ont vescu au village une vie plus equable, plus doulce et plus constante que ne feut la sienne.

Deus ille fuit, deus, inclute Memmi,
Qui princeps vitæ rationem invenit eam, quæ
Nunc appellatur Sapientia; quique per artem

1. Prenez garde que personne ne vous séduise par la philosophie, et par de vaines et trompeuses subtilités, selon les doctrines du monde. SAINT PAUL, ad Coloss., II, 8.

2. Le sage ne voit au-dessus de lui que Jupiter; il est riche, beau, comblé d'honneurs, libre; il est le roi des rois, et surtout il jouit d'une santé merveilleuse, si ce n'est quand la pituia le tourmente. HORACE, Epist., I, 1, 106.
voya.l des paroles tres magnifiques et belles; mais un bien legier accident meit l'entendement de cettuy cy en pire estat que celuy du moindre berger, nonobstant ce dieu precepteur, et cette divine sapience. De mesme impudence est cette promesse du livre de Democritus, « Je m'en voys parler de toutes choses; » et ce sot filtre, qu'Aristote nous preste, de « dieux mortels; » et ce jugement de Chrysippus que « Dion estoit aussi vertueux que Dieu: » et mon Seneca reconnoist, dict il, que « Dieu luy a donne le vivre, mais qu'il a de soy le bien vivre; » conformement à cet aultre, In virtute vere gloriamur; quod non contingere tit, si id donum a deo, non a nobis haberemus: cecy est aussi de Seneca: que « le sage a la fortitude pareille à Dieu, mais en l'humaine foibliesse; par où il le surmonte. » Il n'est rien si ordinaire que de rencontrer des traicts de pareille teme-rity: il n'y a aulcun de nous qui s'offense tant de se voir apparier à Dieu, comme il fait de se voir deprimer au reng des aultres animaux: tant nous sommes plus jaloux de nostre interest, que de celuy de nostre Creator!

Mais il faut mettre aux pieds cette sotte vanité, et secour vivement et hardiement les fondemens ridicules sur quoy ces faulses opinions se bastissent. Tant qu'il pensera avoir quelque moyen et quelque force de soy, jamais l'homme ne reconnoistra ce qu'il doibt à son maistre; il fera tousjours de ses œufs pour les, comme on dict: il le faut mettre en chemise. Veoyons quelque notable exemple de l'effect de sa philosophie: Posidonius, estant pressé d'une si douloureuse maladie qu'elle luy faisoit tordre les bras et grincer les dents, pensoit bien faire la figue à la douleur, pour s'escrìer contre elle: « Tu as beau faire, si ne diray je pas que tu sois mal. » Il sent mesmes passions que mon laquay; mais il se brave, sur ce qu'il contient au moins sa langue soubs les loix de sa secte: re succumbere non oportebat,

1. Il fut un dieu, illustre Memmius, oii, il fut un dieu, celui qui le premier trouva cet art de vivre auquel on donne aujourd'hui le nom de Sagesse; celui qui, par cet art vraiment divin, a fait succéder le calme et la lumière à l'orage et aux ténèbres. Lucasse, V, 8.

2. De Lucasse, qui, dans les vers précédents, parle si magnifiquement d'Épicure et de sa doctrine, car un breuvage, que lui donna sa femme ou sa maitresse, lui troubla si fort la raison, que la violence du mal ne lui laissa que quelques inter-valles lucides, qu'il employa à composer son poème, et le porta enfin à se tuer lui-même. Chron, d'Euèse, C.

3. C'est avec raison que nous nous glorifions de notre vertu; ce qui ne seroit point si nous la tenions d'un dieu, et non pas de nous-mêmes. Cicéron, de Nat, deor., III, 36.


LIVRE II, CHAPITRE XII.

**verbis gloriantem**. Arcesilas estant malade de la goutte, Caramades, qui le veint visiter, s'en retournoit tout fasché; il le rappella, et, luy montrant ses pieds et sa poitrième: « Il n'est rien venu de là icy, » luy dict il. Cettuy cy a un peu meilleure grace; car il sent avoir du mal, et en vouldroit estre depestré; mais de ce mal pourtant son cœur n'en est pas abbatu ny affoiblement. l'autre se tient en sa roideur, plus, ce crains je, verable, qu'essentielle. Et Dionysius Heracleotes, affligé d'une cuisson vehemente des yeulx, feut renge à quitter ces resolutions stoiques. Mais, quand la science feroit par effect ce qu'ils disent, d'esnoucer et rabbattre l'aigreur des infortunes qui nous subvent, que faict elle que ce que faict beaucoup plus purement l'ignorance, et plus evidemment? Le philosophe Pyrrho, courant en mer le hazard d'une grande tourmente, ne presentoit à ceux qui estoient avecques luy à imiter, que la securité d'un porceau qui voyageoit avecques eulx, regardant cette tempeste sans essfoy. La philosophie, au bout de ses preceptes, nous renvoie aux exemples d'un athlète et d'un muletier, ausquels on veoid ordinairement beaucoup moins de ressentiment de mort, de douceur et d'autrues inconvenients, et plus de fermete, que la science n'en fournit oncques à aulcun qui n'y feust nay et preparé de soy mesme par habitude naturelle. Qui faict qu'on incise et taille les tendres membres d'un enfant, et ceux d'un cheval, plus ayeusement que les nostres, si ce n'est l'ignorance? Combien en a rendu de malades la seule force de l'imagination? Nous en veoyons ordinairement se faire saigner, purger et medeciner, pour guarir des maullx qu'ils ne sentent qu'en leur discours. Lorsque les vrays maullx nous faillent, la science nous preste les siens: cette couleur et ce teint vous presagent quelque defluxion catarrheuse; cette saison chaulde vous menace d'une esmotion fiebvreuse; cette coupeure de la ligne vitale de vostre main gauche vous advertit de quelque notable et voisine indisposition: et enfin elle s'en addresse tout destroussement à la sante mesme; cette alaigresse et vigueur de jeunesse ne peut arrester en une assiette; il luy faut desrober du sang et de la force, de peur qu'elle ne se tourne contre vous mesme. Comparez la vie d'un homme asservy à telles imaginations, à celle d'un laboureur se laissant aller apres son appetit naturel, mesurant les choses au seul sentiment present, sans science et sans prognostique, qui n'a du mal que lorsqu'il l'a; où l'autre a souvent la pierre en l'ame avant qu'il

---

1. Faisant le brave en partiel, il ne falloit pas succomber en effet. Cicéron *Tusc. quaest.*, II, 43.
l'ayt aux reins: comme s'il n'estoit point assez à temps de souffrir le mal lorsqu'il y sera, il l'anticipe par fantasies, et luy court au devant. Ce que je dis de la medecine se peut tirer par exemple generalement à toute science: de là est venue cette ancienne opinion des philosophes, qui logeoyent le souverain bien à la reconnoissance de la foiblesse de nostre jugement. Mon ignorance me preste autant d'occasion d'esperance que de crainte; et, n'ayant aultre regle de ma santé que celle des exemples d'aultruy et des evenements que je veois ailleurs en pareille occasion, j'en treuve de toutes sortes, et m'arreste aux comparaisons qui me sont plus favorables. Je recois la santé les bras ouverts, libre, pleine et entiere; et aiguise mon appetit à la jouir, d'autant plus qu'elle m'est à present moins ordinaire et plus rare: tant s'en fault que je trouble son repos et sa doulceur par l'amertume d'une nouvelle et contraicte forme de vivre. Les bestes nous montrent assez combien l'agitation de nostre esprit nous apporte de maladies: ce qu'on nous dict de ceulx du Brésil, qu'ils ne mouroient que de vieillesse, on l'attribue à la serenité et tranquillité de leur air; je l'attribue plutost à la tranquillité et serenité de leur ame, deschargée de toute passion, pensee et occupation tendue ou desplaisante; comme gents qui passoient leur vie en une admirable simplicité et ignorance, sans lettres, sans loy, sans roy, sans religion quelconque. Et d'où vient, ce qu'on veoid par experience, que les plus grossiers et plus lourds sont plus fermes et plus desirables aux executions amoureuses; et que l'amour d'un muletier se rend souvent plus acceptable que celle d'un gallant homme; sinon qu'en cettuy cy l'agitation de l'ame trouble sa force corporelle, la rompt et lasse, comme elle lasse aussi et trouble ordinairement soy mèsme? Qui la desmeut, qui la jecte plus coustumierement à la manie, que sa promptitude, sa pointe, son agilité, et enfin sa force propre? de quoy se faict la plus subtile folie, que de la plus subtile sagesse? Comme des grandes amitez naissent des grandes inimitiez; des santez vigoureuses, les mortelles maladies: ainsi des rares et vives agitations de nos ames, les plus excellentes manies et plus destraquées; il n'y a qu'un demi tour de cheville à passer de l'un à l'autre. Aux actions des hommes insensez, nous veoyons combien proprement la folie convient avecques les plus vigoureuses operations de nostre ame. Qui ne sachât combien est imperceptible le voisinage d'entre la folie avecques les gaihardes eisavations d'un esprit libre, et les effects d'une vertu supreme et extraordinaire? Platon dict les melancholiques plus disciplinables et excellent aussi n'en est il point qui ayent tant de propension à la folie.
Infinites esprits se treuvent ruynez par leur propre force et soupplesse: quel sault vient de prendre, de sa propre agitation et alai-gresse, l’un des plus judicieux, ingenieux, et plus formez à l’air de cette antique et pure poésie, qu’autre poëte italien ayt jamais esté? n’a il pas de quoy scavoir gré à cette sienne vivacité meurtriere? à cette clarté qui l’a aveuglé? à cette exacte et tendue apprehension de la raison, qui l’a mis sans raison? à la curieuse et laboriose queste des sciences, qui l’a conduit à la bestise? à cette rare aptitude aux exercices de l’ame, qui l’a rendu sans exercice et sans ame? J’eus plus de despit encorres que de comp- passion, de le veoir à Ferrare en si piteux estat, survivant à soy et son mesme, mescognoissant et soy et ses ouvrages, lesquels, sans son sceu, et toutesfois à sa veue, on a mis en lumiere incorrigez et informes 1.

Voulez vous un homme sain, le voulez vous reglé, et en ferme et seure posture? afflublez le de tenebres d’oysiveté et de pesanteur: il nous fault abestir, pour nous assagir; et nous esblouir, pour nous guider. Et si on me dict que la commodité d’avoir l’appetit froid et mouce aux douleurs et aux maulx, tire aprez soy cette incommodevit de nous rendre aussi, par consequent, moins aigus et friands à la jouissance des biens et des plaisirs; cela est vray: mais la misere de nostre condition porte que nous n’avons pas tant à jouir qu’à fuhr, et que l’extreme volupté ne nous touche pas comme une legiere douleur, *segnius homines bona quam mala sentiunt* 2: nous ne sentons point l’entiere santé, comme la moindre des maladies;

Pungit

*In cute vix summa violatum plagula corpus;*  
*Quando valere nihil quemquam movet. Hoc juvat unum,*  
*Quod me non torquet latus, aut pes: cetera quisquam*  
*Vix quest aut sanum sese, aut sentire valenlem* 3:

nostre bien estre, ce n’est que la privation d’estre mal. Voylà pourquoy la secte de philosophie qui a le plus fait valoir la volupté, encorez l’a elle rengeez à la seule indolence. Le n’avoir

1. Montaigne vit à Ferrare, en novembre 1580, le célèbre Torquato Tasso, l’auteur de *La Jerusalem délivrée*, enfermé dans l’hôpital Sainte-Anne au mois de mars 1579, et qui n’en sortit qu’au mois de juillet 1586. Quoiqu’il en parle ici avec beau-coup d’intérêt, il n’en dit rien dans le Journal de son voyage en Italie, t. 1, p. 228. Il se contente de faire ment on d’une éfigie de l’Arioste, un peu plus plein de visage qu’il n’est en ses livres. *J. V. L.*


3. Nous sentons vivement la piqure qui nous effleure à peine, et nous ne sommes pas sensibles au plaisir de la santé. L’homme se félicite de n’avoir ni la pleurésie ni la goutte; mais à peine sait-il qu’il est sain et plein de vigueur. *Stephani Boe- stiani poemata.*

T. I.
point de mal, c'est le plus avoir de bien que l'homme puisse espérer, comme disoit Ennius,

Nimium boni est, cui nihil est mali;

car ce même chatouillement et aiguisement qui se rencontre en certains plaisirs, et semble nous enlever au dessus de la santé simple et de l'indolence; cette volupté activée, mouvante, et je ne sçais comment cuisante et mordante, celle là même ne vise qu'à l'indolence, comme à son but; l'appétit qui nous ravit à l'accointance des femmes, il ne cherche qu'à chasser la peine que nous apporte le désir ardent et furieux, et ne demande qu'à l'assouvir et se loger en repos et en l'exemption de cette fièvre : ainsi des aultres. Je dis doncques que si la simplesse nous achemine à n'avoir point de mal, elle nous achemine à un tresheureux estat, selon nostre condition. Si ne la fault il point imaginer si plombée, qu'elle soit du tout sans sentiment: car Crantor avoit bien raison de combattre l'indolence d'Epicurus, si on la bastissoit si profonde, que l'abord mesme et la naissance des maux en feust à dire. « Je ne loue point cette indolence qui n'est ny possible ny desirable : je suis content de n'estre pas malade; mais si je le suis, je veulx sçavoir que je le suis; et si on me cautériser ou incise, je le veulx sentir. » De vyra, qui desracineroit la cognoissance du mal, il extirperoit quand et quand la cognoissance de la volupté, et enfin ancantiroit l'homme: Istud nihil dolere, non sine magna mercede contingit immunitatis in animo, stuporis in corpore 1. Le mal est, à l'homme, bien à son tour: ny la douleur ne luy est tousjours à fuyr, ny la volupté tousjours à suyvre.

C'est un tresgrand avantage pour l'honneur de l'ignorance, que la science mesme nous rejecte entre ses bras, quand elle se treuve empeschée à nous roidir contre la pesanteur de maux; elle est contraincée de venir à cette composition, de nous lascher la bride, et donner congé de nous sauver en son giron, et nous mettre, sous sa faveur, à l'abri des coups et injures de la fortune : car que veult elle dire aultre chose, quand elle nous presche « De retirer nostre pensee des maux qui nous tiennent, et l'entretenir des voluptez perdues; De nous servir, pour consolation des maux presents, de la souvenance des biens passez; Et d'appeller à nostre secours un contentement esvanoui, pour l'opposer à ce qui presse. » Levationes aegritudinum in avocatione a cogitanda molestia, et revocatione ad

contemplandas voluptates, ponit 1: si ce n'est que, où la force luy manque, elle veult user de ruse, et donner un tour de souplesse et de jambe, où la vigueur du corps et des bras vient à luy faillir, car non seulement à un philosophe, mais simplement à un homme rassis, quand il sent par effect l'alteration cuisante d'une fièvre chaulde, quelle monnoye est ce de le payer de la soubvenance de la douceur du vin grec? ce seroit plusost luy empirer son marché :

Che ricordarsi il ben doppia la noja 2.

De mesme condition est cet aultre conseil que la philosophie donne, « De maintenir en la memoire seulement le bonheur passé, et d'en effacer les desplaisirs que nous avons soufferts; » comme si nous avions en nostre pouvoir la science de l'oubli: et conseil duquel nous valons moins, encore un coup.

Suavis laborum est praeteritorum memoria 3.

Comment? la philosophie, qui me doibt mettre les armes à la main pour combattre la fortune; qui me doibt roidir le courage pour fouler aux pieds toutes les adversitez humaines, vient elle à cette mollesse de me faire conniller par ces destours couards et ridicules? car la memoire nous represente, non pas ce que nous choisissions, mais ce qui luy plaist; voire, il n'est rien qui imprime si vifement quelque chose en nostre souvenance, que le desir de l'oublier: c'est une bonne maniere de donner en garde, et d'empreindre en nostre ame quelque chose, que de la soliciter de la perdre. Et cela est fauls, Est situm in nobis, ut et adversa quasi perpetua oblivione obtuvamus, et secunda jucunde et suaviter meminerimus 4; et cecy est vray, Memini etiam quæ nolo; oblivisci non possum quæ volo 5. Et de qui est ce conseil? de celuy, qui se unus sapientem profiteri sit ausus 6:

Qui genus humanum ingenio superavit, et omnès Præstinxit, stellas exortus uti ætherius sol 7.


2. Le souvenir du bien double le mal.

3. Des maux passés le souvenir est doux.

Euripid. apud Cic, de Finibus, II, 32.

4. Il est en notre puissance d'effacer entièrement nos malheurs de notre mémoire, et de rappeler dans notre esprit l'agréable souvenir de tout ce qui nous est arrivé d'heureux. Cicéron, de Finibus, I, 17.

5. Je me souviens des choses que je vouldrois oublier, et je ne puis oublier celles dont je vouldrois perdre le souvenir. Cicéron, de Finibus, II, 32.

6. Qui, seul entre les hommes, a osé se dire sage (Épicure). Cicéron, de Finibus, II, 3.

7. Qui, par son génie, supérieur à tous les hommes, les a tous effacés; comme le soleil, en se levant, étoit tous les feux célestes. Lucrèce, III, 1056.
De vunder et desmunir la memoire, est ce pas le vray et propre chemin à l'ignorance?

Iners malorum remedium ignorantia est 4.

Nous veoyons plusieurs pareils preceptes, par lesquels on nous permit d'emprunter, du vulgaire, des apparences frivoles, où la raison vive et forte ne peut assez, pourveu qu'elles nous servent de contentement et de consolation: où ils ne peuvent guerir la playe, ils sont contents de l'endormir et pallier. Je crois qu'ils ne me nieront pas cecy, que s'ils pouvoient adjouster de l'ordre et de la constance, en un estât de vie qui se mainteinst en plaisir et en tranquillité par quelque foiblesse et maladie de jugement, qu'ils ne l'acceptassent:

Potare, et spargere flores

Incipiam, patiarque vel inconsultus haberi 3.

Il se trouveroit plusieurs philosophes de l'advis de Lycas: cet-tuy cy ayant, au demourant, ses mœurs bien réglées, vivant doucement et paisiblement en sa famille, ne manquant à nul office de son devoir envers les siens et les estrangers, se preservant tresbien des choses nuisibles, s'estoit, par quelque alteration de sens, imprimé en la cervelle une resverie. C'est qu'il pensoit estre perpétuellement aux théatres à y veoir des passetemps, des spectacies, et des plus belles comedies du monde. Guari qu'il feut, par les medecins, de cette humeur peccante, à peine qu'il ne les meist en procez pour le restablir en la doulceur de ces imaginations.

Pol! me occidistis, amici,
Non servastis, ait; cui sic extorta voluptas,
Et demptus per vim mentis gratissimus error 5:

d'une pareille resverie à celle de Thrasylaus, fils de Pythodorus, qui se faisoit accroire que tous les navires qui relaschoient du port de Piree et y abordoient ne travaillaient que pour son service: se resjouissant de la bonne fortune de leur navigation, les recueillant avecques joye. Son frere Crito l'ayant faict remettre en son meilleur sens, il regrettoit cette sorte de condition en laquelle il avoit vescu en liesse, et deschargé de tout

1. Et l'ignorance n'est à nos maux qu'un foible remède. SÉNÈQUE, Œdipe, acte III, v. 7.

2. Au hasard de passer pour fou, je veux boire, je veux répandre des fleurs autour de moi. HORACE, Epist., 1, 5, 14.

3. Ah! mes amis, qu'avez-vous fait? en me guérissant, vous m'avez tué! C'est m'ôter tous mes plaisirs, que de m'arracher de l'ame cette douce erreur dont j'étois enchante. HORACE, Epist., 11, 2, 138.
Et l'Ecclesiaste, « En beaucoup de sagesse, beaucoup de desplaisir ; et qui acquiert science, s'acquit du travail et du torment. »

Cela même à quoy la philosophie consent en general, cette derniere recepțe qu'elle ordonne à toute sorte de necessitez, qui est de mettre fin à la vie que nous ne pouvons supporter. <br>
Placez-vous, monsieur, et que l'on puisse, sans force la par et ou taetus, et ce mot des Grecs convives qu'ils y appliquent, Aut bibat, aut abeat ², qui sonne plus sortablement en la langue d'un Gascon, qui change volontiers en V le B, qu'en celle de Cicero :

Vivre si recte nescis, decede peritis.<br> Lasisti satis, edisti satis, atque bibisti ;<br> Tempus abire tibi est, ne potum largius aequo<br> Rideat, et pulset lasciva decentius aetas ⁵ :

qu'est ce aultre chose qu'une confession de son impuissance, et un renvoy non seulement à l'ignorance, pour y estre à couvert, mais à la stupidité même, au non sentir, et au non estre?

Democritum postquam matura velustas<br> Admonuit memorem, motus languescere mentis ;<br> Sponte sua letho caput obvius obtulit ipse ⁴.

C'est ce que disoit Antisthenes, « qu'il falloit faire provision ou de sens pour entendre, ou de licol pour se pendre ; » et ce que Chrysippus alleguoit sur ce propos du poëte Tyrtaeus, De la vertu, ou de mort approcher :

et Cratez disoit « que l'amour se guarissoit par la faim, sinon par le temps ; et, à qui ces deux moyens ne plairoient, par la

1. Te plait-elle encore, supporte-la. En es-tu las, sors-en par où tu voudras.... La douleur te pique, je suppose même qu'elle te désire ; prête le flanc, si tu es sans défense ; mais si tu es couvert des armes de Vulcain, c'est à dire armé de force et de courage, résiste.

2. Qu'il boive, ou qu'il s'en aille. CICÉRON, Tusc. quest., V, 4.

3. Si tu ne sais point user de la vie, cède la place à ceux qui le savent. Tu as assez tolâtre, assez bu, assez mangé ; il est temps pour toi de faire retraite. Ne mens-tu pas à t'enivrer, et de devenir la risée et le jouet des jeunes gens, à qui a gaëté convient mieux qu'à toi ? HORACE, Epist., II, 2, 213.

4. Démócrite, averti par l'âge que les ressorts de son esprit commençaient à s'user, alla lui-même au-devant de la mort. LUCRÈCE, III, 1052.
...ils naissent, s’eslevent et se saisissent du ciel; et nous, à tout nostre sçavoir, nous plongeons aux abîmes infernaux. Je ne m’arreste ny à Valentin 1, ennemy déclaré de la science et des lettres; ny à Licinius, tous deux empereurs romains, qui les nommoient le venin et la peste de tout estat politique; ny à Mahumet, qui, comme j’ay entendu, interdict la science à ses hommes: mais l’exemple de ce grand Lycurgus, et son auctorité, doibt certes avoir grand poids, et la reverence de cette divine police lacedemonienne, si grande, si admirable, et si long temps fleurissante en vertu et en bonheur, sans aulcune institution ny exercice de lettres. Ceulx qui reviennent de ce monde nouveau, qui a esté descouvert du temps de nos peres par les Espaignols, nous peutënt te:moigner combien ces nations, sans magistrat et sans loy, vivent plus legitimenet et plus reglement que les nostres, où il y a plus d’officiers et de loix qu’il n’y a d’aultres hommes, et qu’il n’y a d’actions:

1. Comme on ne connoit point d’empereur romain de ce nom, je crois qu’il s’agit ici de Valens, empereur qui vivoit dans la seconde moitie du quatrième siecle, et qui fut en effet, comme Licinius, un ennemi déclaré des sciences et de la philosophie. A. D.

2. Ils ont le sein et les mains pleines d’ajournements, de requêtes, d’informations, et de lettres de procuration; ils marchent chargés de sacs remplis de gloses, de consultations et de procédures. Grace à eux, le pauvre peuple n’est jamais en
C'estoit ce que disoit un senateur romain des derniers siecles, Que leurs predecesseurs avoient l'haeline puante à l'ail, et l'estomach musqué de bonne conscience; et qu'au rebours, ceux de son temps ne sentoient au dehors que le parfum, puants au dedans à toute sorte de vices: c'est à dire, comme je pense, qu'ils avoient beaucoup de scavoir et de suffissance, et grand'faute de preud'homme. L'incivilité, l'ignorance, la simplesse, la rudesse, s'accompaignent volontiers de l'innocence; la curiosité, la subtilité, le scavoir, traissent la malice à leur suite: l'humilité, la crainte, l'obeissance, la debonnaireté, qui sont les pieces principales pour la conservation de la société humaine, demandent une ame vide, docile, et presumant peu de soy. Les chrestiens ont une particuliere cognoissance, combien la curiosité est un mal naturel et originel en l'homme: le soing de s'augmenter en sagesse et en science, ce feut la premiere ruyne du genre humain; c'est la voye par où il s'est precipité à la damnation eternelle, l'orgueil est sa perte et sa corruption; c'est l'orgueil qui jecte l'homme à quartier des voyes communes, qui luy faict embrasser les nouvelletez, et aymer mieulx estre chef d'une troupe errante et desvoyee au sentier de perdition, aymer mieulx estre regent et precepteur d'erreur et de mensonge, que d'estre disciple en l'escole de verité, se laissant mener et conduire par la main d'aultruy à la voye batte et droicturiere. C'est à l'aventure ce que dicte ce mot grec ancien, que « la superstition suyt l'orgueil, et lui obéit comme à son père: » ἡ δεισιδαιμονία καθάπερ πατρί τῷ τυφῶν πειθέται. O cuider! combien tu nous empesché!

Aprez que Socrates feut adverty que le dieu de sagesse luy avoit attribué le nom de Sage, il en feut estonné; et, se recherchant et secouant partout, n'y trouvoit aucun fondement à cette divine sentence: il en scavoit de justes, temperants, vaillants, scavants comme luy, et plus eloquents, et plus beaux, et plus utiles au pais. Enfin il se resolut, qu'il n'estoit distingue des aultres, et n'estoit sage, que parce qu'il ne se tenoit pas tel; et que son dieu estimoit bestise singuliere à l'homme l'opinion de science et de sagesse; et que sa meilleure doctrine estoit la doctrine de l'ignorance, et la simplicité sa meilleure sagesse. La saintce Parole declare miserables ceuls d'entre nous qui s'estiment: « Bourbe et cendre, leur dict elle, qu'as tu à te glorifier? » Et ailleurs, « Dieu a fait l'homme semblable à l'ombre;»

sûreté dans les villes; par devant, par derrière, des deux côtés, il est assiégé d'une foule de notaires, de procureurs et d'avocats. Orlando furioso, c. 14, stanz. 84.
de laquelle qui jugera, quand par l'esloignement de la lumière elle sera esvanouie? Ce n'est rien que de nous.

Il s'en faut tant que nos forces concevoient la haulteur divine, que, des ouvrages de nostre Createur, ceulx là portent mieulx sa marque, et sont mieulx siens, que nous entendons le moins. C'est aux chrestiens une occasion de croire, que de rencontrer une chose incroyable; elle est d'autant plus selon raison, qu'elle est contre l'humaine raison: si elle estoit selon raison, ce ne seroit plus miracle; et si elle estoit selon quelque exemple, ce ne seroit plus chose singuliere. Melius scitur Deus, nesciendo 1, dict sainct Augustin; et Tacitus, Sanctius est ac reverentius de actis deorum credere, quum scire 2; et Platon estime qu'il y ait quelque vice d'impieté à trop curieusement s'enquerir et de Dieu, et du monde, et des causes premières des choses: Atque illum quidem parentem hujus universitatis invenerire, difficile; et quum jam inveneris, indicare in vulgus, nefas 3, dicet Cicero. Nous disons bien, Puissance, Verité, Justice: ce sont paroles qui signifient quelque chose de grand; mais cette chose là, nous ne la veoyons aulcunement, ny ne la concevons. Nous disons que Dieu craint, que Dieu se courrouce, que Dieu ayme,

Immortalia mortali sermonem notantes 4:

toutes agitations et esmotions qui ne peuvent loger en Dieu, selon nostre forme; ny nous, l'imaginer selon la sienne. C'est à Dieu seul de se coignoistre, et interpreter ses ouvrages; et le faict en nostre langue improprement, pour s'avaller et descendre en nous, qui sommes à terre couchez. «La prudence 5, comment luy peut elle convenir, qui est l'eslité entre le bien et le mal; veu que nul mal ne le touche? quoy la raison et l'intelligence, desquelle nous nous servons pour arriver, par les choses obscures, aux apparentes; veu qu'il n'y a rien d'obscur à Dieu? la justice, qui distribue à chacun ce qui luy appartient, engendree pour la societé et communauté des

1. On connoit mieux ce qu'est la Divinité quand on se soumet à l'ignorer. SAINT AUGUSTIN, de Ordine, II, 16.
2. A l'égard de ce que font les dieux, il est plus respectueux et plus saint de croire qu'approfondir. TACITE, de Mor. German., c. 34.
3. Il est difficile de connoitre l'auteur de cet univers; et, si on parvient à le découvrir, il est impossible de le dire à tous. Cicéron, trad. du Timée de Platon, c. 2.
hommes, comment est elle en Dieu? la temperance, comment? qui est la moderation des voluptez corporelles, qui n'ont nulle place en la divinite: la fortitude a porter la douleur, le labeur, les dangiers, luy appartiennent aussi peu; ces trois choses n'ayant nul accez de luy: » parquoy Aristote le tient egalement exempt de vertu et de vice: Neque gratia, neque ira teneri potest; quod que talia essent, imbecilla essent omnia.

La participation que nous avons a la connoissance de la Verite, quelle qu'elle soit, ce n'est point par nos propres forces que nous l'avons acquisite: Dieu nous a assez apprins cela par les tesmoings qu'il a choisis du vulgaire, simples et ignorants, pour nous instruire de ses admirables secrets. Nostre foy, ce n'est pas nostre acquest; c'est un pur present de la liberalite d'aultruy: ce n'est pas par discours, ou par nostre entendement, que nous avons receu nostre religion; c'est par auctorite et par commandement estranger: la foiblesse de nostre jugement nous y aide plus que la force, et nostre aveuglement plus que nostre clairvoyance; c'est par l'entremise de nostre ignorance, plus que de nostre science, que nous sommes scavez de ce divin scavoir. Ce n'est pas merveille, si nos moyens naturels et terrestres ne peuvent concevoir cette connoissance supernaturelle et celeste: apportons y seulement, du nostre, l'obeissance et la subjection; car, comme il est escript: « Je destruiray la sapience des sages, et abbatray la prudence des prudentes: ou est le sage? ou est l'escrivain? ou est le disputateur de ce siecle? Dieu n'a il pas abesty la sapience de ce monde? car, puisque le monde n'a point cgnue Dieu par sapience, il luy a pleu, par l'ignorance et simplesse de la predication, sauver les croyants. »

Si me fault il veoir enfin s'il est en la puissance de l'homme de trouver ce qu'il cherche; et si cette queste qu'il y a employee depuis tant de siecles l'a enrichy de quelque nouvelle force et de quelque verite solide. Je crois qu'il me confessera, s'il parle en conscience, que tout l'acquest qu'il a retiré d'une si longue poursuite, c'est d'avoir apprins a reconnoistre sa foiblesses. L'ignorance, qui estoit naturellement en nous, nous l'avons, par longue estude, confirmee et averee. Il est advenu aux gents veritablement scavez ce qui advient aux espics de bled; ils vont s'eslevant et se haulsant la teste droicte et fiere, tant qu'ils sont vuides; mais quand ils sont pleins et grossis de grains en leur maturite, ils commencent a s'humilier et baisser les cor-

1. Il n'est susceptible ni de hame ni d'amour, parce que ses passions decelent des etres foibles. Cicéron, de Nat. deor., I, 17.
nes: pareillement, les hommes ayans tout essayé, tout sondé, et n’ayans trouvé, en cet amas de science et provision de tant de choses diverses, rien de massif et ferme, et rien que vanité, ils ont renoncé à leur presumption, et reconneu leur condition naturelle. C’est ce que Velleius reproche à Cotta et à Cicero, « qu’ils ont apprins de Philo n’avoient rien appris. » Pherecydes, l’un des sept sages, escrivant à Thales, comme il expirait, « J’ay, dict il, ordonné aux miens, aprez qu’ils m’auront enterré, de te porter mes escriptts. S’ils contentent et toy et les aultres sages, publie les; sinon, suprime les : ils ne contien- nent nulle certitude qui me satisface à moy mesme; aussi ne foys je pas profession de sçavoir la vérité, ny d’y atteindre: j’ouvre les choses plus que je ne les descouvri. » Le plus sage homme qui seit oncques, quand on luy demanda ce qu’il sça- voit, respondit, « Qu’il sçavoit cela, qu’il ne sçavoit rien. » Il verifioit ce qu’on dict, que la plus grand’part de ce que nous scavons est la moindre de celle que nous ignorons; c’est à dire, que ce mesme que nous pensons sçavoir, c’est une piece, et bien petite, de nostre ignorance. Nous scavons les choses en songe, dict Platon, et les ignorons en vérité. Omnes pene veteres, nihil cognosci, nihil percipi, nihil sciri posse dixerunt; angustos sensus, imbécilles animos, brevia curricula vitae. Cicero mesme, qui debvoit au scavoir tout son vaillant, Valerius dict que, sur sa vieillesse, il commenga a desestimer les lettres : et, pen- dant qu’il les traictoit, c’estoit sans obligation d’aulcun party; suyvant ce qui luy sembloit probable, tantost en l’une secte, tantost en l’autre; se tenant toujours soubs la dubitation de l’academie: Dicendum est, sed ita, ut nihil affirmem, queram om- nia, dubitans plerumque, et nihil diffidens.

J’aurois trop beau jeu, si je voulois considerer l’homme en sa commune façon et en gros; et le pourrois faire pourtant par sa regle propre, qui juge la vérité, non par le poids des voix, mais par le nombre. Laissons là le peuple,

Qui’ vigilans steritit,
Mortua cui vita est prope jam, vivo atque videnti; qui ne se sent point, qui ne se juge point, qui laisse la pluspart de ses facultez naturelles, oysifves: je veuxx prendre l’homme

1. Presque tous les anciens ont dit qu’on ne pouvoit rien connoître, rien com- prendre, rien savoir; que nos sens étioient bornés, notre intelligence foible, et notre vie trop courte. Cicéron, Acad., I, 12.
en sa plus haulte assiette. Considérons le en ce petit nombre d'hommes excellents et triez, qui, ayants esté douez d'une belle et particulliere force naturelle, l'ont encores roidie et aignisee par soing, par estude, et par art, et l'ont montee au plus hault poinct de sagesse où elle puisse atteindre: ils ont manié leur ame à touts sens et à touts biais, l'ont appuyée et estansonné de tout le secours estranger qui luy a esté propre, et enrichie et ornce de tout ce quil's ont peu emprunter, pour sa commodité, du dedans et dehors du monde: c'est en eux que loge la haulteur extreme de l'humaine nature: ils ont reglé le monde de polices et de loix; ils l'ont instruit par arts et sciences, et instruict encore par l'exemple de leurs mœurs admirables. Je ne mettray en compte que ces gents là, leur tesmoignage, et leur experience; veoyons jusques où ils sont allez, et à quoy ils se sont tenus: les maladies et les defaults que nous trouvrons en ce college là, le monde les pourra hardiement bien advouer pour siens.

Quiconque cherche quelque chose, il en vient à ce poinct, ou qu'il dict qu'il l'a trouvée; ou qu'elle ne se peut trouver; ou qu'il en est encore en queste. Toute la philosophie est despartie en ces trois genres: son desseen est de chercher la verité, la science et la certitude. Les peripateticiens, epicuriens, stoïciens, et aultres, ont pensé l'avoir trouvée: ceulx cy ont establi les sciences que nous avons, et les ont traictees comme notices certaines. Clitomachus, Carneades, et les academiciens, ont desesperé de leur queste, et jugé que la verité ne se pouvoit concevoir par nos moyens: la fin de ceulx cy, c'est la for- blesse et humaine ignorance; ce party a eu la plus grande suite et les sectateurs les plus nobles. Pyrrho, et aultres sceptiques ou epechistes, les dogmes de qui plusieurs anciens ont tenu estre tirez de Homere, des sept sages, et d'Archilochus et d'Euripides, et y attachent Zeno, Democritus, Xenophanes, disent qu'ils sont encore en cherche de la verité: ceulx cy jugent que ceulx là qui pensent l'avoir trouvée se trompent infinitement, et qu'il y a encore de la vanité trop hardie en ce second degré qui assure que les forces humaines ne sont pas capables d'y atteindre; car cela, d'establir la mesure de nostre puissance, de coignoistre et juger la difficulté des choses, c'est une grande et extreme science, de laquelle ils doublent que l'homme soit capable:

Nil sci*ri si quis putat, id quoque nescit
An sci*ri possit quo se nil sci*re fatetur 1.

1. Celui qui croit qu'on ne peut rien savoir, ne sait pas même si on peut rien savoir qui lui permette d'avouer qu'il ne sait rien. Lucrèce, IV, 470.
L'ignorance qui se sçaï, qui se juge, et qui se condamne, ce n'est pas une entière ignorance; pour l'estre, il faut qu'elle s'ignore soy mesme: de façon que la profession des pyrrho-niens est de bransler, doubter, et enquérir, ne s'asseurer de rien, de rien ne se répondre. Des trois actions de l'âme, l'imagination, l'appetitifve, et la consentante, ils en receoivent les deux premières; la dernière, ils la soustienent et la maintiennent ambigué, sans inclination ny approbation d'une par ou d'autre, tant soit elle legiere. Zenon peignoit de geste son imagination sur cette partition des facultez de l'âme : la main espandue et ouverte, c'estoit Apparence; la main à demy serree, et les doigts un peu crochés, Consentement; le poing fermé, Comprehension; quand de la main gauche il venoit encore à clorre ce poing plus estroict, Science. Or, cette assiette de leur jugement, droicte et inflexible, recevant tous objets sans application et consentement, les achemine à leur Ataraxie, qui est une condition de vie paisible, rassise, exempte des agitations que nous recevons par l'impression de l'opinion et science que nous pensons avoir des choses; d'où naissent la crainte, l'avarice, l'envie, les desirs immodezrez, l'ambition, l'orgueil, la superstition, l'amour de nouvelleté, la rebellion, la desobeissance, l'opiniastreté, et la pluspart des mauльs corporels: voire ils s'exemptent par là de la jalousie de leur discipline; car ils debattent d'une bien molle façon; ils ne craignent point la revence a leur dispute: quand ils disent que le poisant va contre bas, ils seroient bien marris qu'on les en creust; et cherchent qu'on les contredie, pour engendrer la dubitation et surseance de jugement, qui est leur fin. Il ne mettent en avant leurs propositions, que pour combattre celles qu'ils pensent que nous ayons en nostre creance. Si vous prenez la leur, ils prendront aussi volontiers la contraire à soutenir: tout leur est un; ils n'y ont aucun choix. Si vous blissez que la neige soit noire, ils argumentent, au rebours, qu'elle est blanche: si vous dites qu'elle n'est ny l'un ny l'autre, c'est à eulx à maintenir qu'elle est tous les deux: si, par certain jugement, vous tenez que vous n'en scavez rien, ils vous maintiendront que vous le scavez: oui; et si, par un axiome affirmatif, vous assurez que vous en doubtez, ils vous iront débattant que vous n'en doubez pas, ou que vous ne pouvez juger et establir que vous en doubtez. Et, par cette extrémité de doute, qui se secoue soy mesme, ils se separent et se divisent de plusieurs opinions, de celles mesmes qui ont maintenu en plusieurs facons le doute et l'ignorance. Pourquoy ne leur sera il permis, disent ils, comme il est entre les
dogmatistes, a l'ur. dire vert, à l'autre jaulne, à eulx aussi de doubter? est il chose qu'on vous puisse proposer pour l'advouer ou refuser, laquelle il ne soit pas loisible de considerer comme ambiguë? et, où les autres sont portez, ou par la coutume de leurs païs, ou par l'institution des parents, ou par rencontre, comme par une tempeste, sans jugement et sans choix, voire le plus souvent avant l'aage de discretion, à telle ou telle pision, à la secte ou stoïque ou epicurienne, à laquelle ils se treuvent hypothequez, asservis et collez, comme à une prinse qu'ils ne peuvent demordre, aut quocumque disciplinam, velut tempestate, deluti, ad eum, tanquam a l saxum, adharescunt 1; pourquoi à eulx cy ne sera il pareillement concedé de maintenir leur liberté, et considerer les choses sans obligation et servitude? hoc liberiores et solutiores, quod integra illis est judicandi potestas 2. N'est ce pas quelque advantage de se trouver desengagé de la nécessité qui bride les aultres? vaut il pas mieulx demeurer en suspens, que de s'infrasquer en tant d'erreurs que l'humaine fantaisie a productes? vaut il pas mieulx suspendre sa persuasion, que de se mesler à ces divisions sediteuses et querelleuses? Qu'iray je choisir? « Ce qu'il vous plaira, pourveu que vous choisissiez. » Voilà une sotte response: à laquelle pourtant il semble que tout le dogmatisme arrive, par qui il ne nous est pas permis d'ignorer ce que nous ignorons. Prenez le plus fameux party, jamais il ne sera si seur, qu'il ne vous faille, pour le defendre, attaquer et combattre cent et cent contraires partis: vaut il pas mieulx se tenir hors de cette meslee? Il vous est permis d'espouser, comme vostre honneur et vostre vie, la creance d'Aristote sur l'éternité de l'ame, et desdier et desmentir Platon là dessus; et à eulx il sera interdit d'en doubter? S'il est loisir à Panætius de soutenir son jugement autour des aruspices, songes, oracles, vaticinaisons, desquelles choses les stoïciens ne doutent aulcunement; pourquoi un sage n'osera il, en toute choses, ce que cettuy cy ose en celles qu'il a apprinses de ses maistres, establies du commun consentement de l'eschole, de laquelle il est sectateur et professeur? Si c'est un enfant qui juge, il ne scâit que c'est; si c'est un savant, il est preoccupé. Ils se sont resservé un merveilleux advantage au combat, s'estants deschar gez du soing de se couvrir: il ne leur importe qu'on les frappe,

1. Ils s'attachent à la première secte que leur offre le hasard, comme à un rocher sur lequel la tempête les aurait jetés. Cicéron, Académ., II, 3.
pourvu qu’ils frappent; et font leurs besongnes de tout : s’ils vainquent, vostre proposition cloche; si vous, la leur : s’ils faillent, ils verifient l’ignorance; si vous failliez, vous la verifiez : s’ils prouvent que rien ne se sçache, il va bien; s’ils ne le sçavent pas prouver, il est bon de mesme : Ut quum in eadem re paria contrariis in partibus momenta inveniuntur, facilitus ab utraque parte assertio sustineatur: et font estat de trouver bien plus facilement pourquoi une chose soit fausse, que non pas qu’elle soit vraye ; et ce qui n’est pas, que ce qui est; et ce qu’ils ne croyent pas, que ce qu’ils croyent. Leurs façons de parler sont, « Je n’establis rien : H n’est non plus ainsin, ou que ny l’un ny l’aultr : Je ne le comprends point : Les apparences sont eguales partout : La loy de parler, et pour et contre, est pareille : Rien ne semble vray, qui ne puisse sembler fauls. » Leur mot sacramental, c’est ënidi, c’est à dire, « je soustiens, je ne bouge : » voylà leurs refrains, et aultres de pareille substance. Leur effect, c’est une pure, entiere, et tresparfaicte surseance et suspension de jugement : ils se servent de leur raison pour enquérer et pour debattre, mais non pas pour arrester et choisir. Quiconque imaginera une perpetuelle confession d’ignorance, un jugement sans pente et sans inclination, à quelque occasion que ce puisse estre, il conceoit le pyrrhonisme. J’exprime cette fantasie autant que je puis, parce que plusieurs la treuvent difficile à concevoir; et les aucteurs mesmes la representent un peu obscurement et diversement

Quant aux actions de la vie, ils sont en cela de la commune façon : ils se presten et accommodent aux inclinations naturelles, à l’impulsion et contraincte des passions, aux constitutions des loix et des coutumes, et à la tradition des arts : Non enim nos Deus ista scire, sed tantummodo uti, voluit. Ils laissent guider à ces choses là leurs actions communes, sans aucune opination ou jugement : qui fait que je ne puis pas bien assortir à ce discours ce qu’on dict de Pyrro; ils le peignent stupide et immobile, prenant un train de vie farouche et inassociable, attendant le heurt des charrettes, se presentant aux precipices, refusant de s’accommoder aux loix. Cela est enchérir sur sa discipline : il n’a pas voulu se faire pierre ou souche;

1. Afin que, trouvant sur un même sujet des raisons égales pour et contre, il soit plus facile, sur un point ou sur l’autre, de suspendre son jugement. Cicéron, Acad., I, 12. — Il faut lire dans le texte latin assensio, comme tous les critiques en conviennent aujourd’hui. J. V. L.

2. Car Dieu nous a refusé la connaissance de ces choses, et ne nous en a accordé que Yusage. Cicéron, de Divinat., I, 18.
LIVRE II, CHAPITRE XII.

Il a voulu se faire homme vivant, discoursant et raisonnant, jouissant de tous plaisirs et commoditez naturelles, et se servant de toutes ses pieces corporelles et spirituelles, en regle et droicture : les privileges fantastiques, imaginaires et faus, que l'homme s'est usurpé, de regenter, d'ordonner, d'establir, il les a de bonne foy renoncenez et quittetez. Si n'est il point de secte qui ne soit contraincte de permettre a son sage de suyvre assez de choses non comprises, ny perceues, ny consenties, s'il veul' vivre : et quant il monte en mer, il suyt ce desseing, ignorant s'il luy sera utile ; et se plie à ce que le vaisseau est bon, le pilote experimenté, la saison commode; circonstances probables seulement, aprez lesquelles il est tenu d'aller, et se laisser remuer aux apparence, pourveu qu'elles n'ayent point d'expresse contrarieté. Il a un corps, il a une ame ; les sens le poulsent, l'esprit l'agite. Encore qu'il ne treuve point en soy cette propre et singuliere marque de juger, et qu'il s'appercoive qu'il ne doibt engager son consentement, attendu qu'il peut estre quelque faus pareil à ce vray, il ne laisse de conduire les offices de sa vie pleinement et commodement. Combien y a il d'arts qui font profession de consister en la conjecture plus qu'en la science ; qui ne decident pas du vray et du faus, et suyvent seulement ce qu'il semble? Il y a, disent ils, et vray et faus; et y a en nous de quoy le chercher, mais non pas de quoy l'arrester à la touche. Nous en valons bien mieulx de nous laisser manier, sans inquisition, à l'ordre du monde : une ame garantie de prejugez a un merveilleux advancement vers la tranquillité ; gents qui jugent et contreroollent leurs juges, ne s'y soubmettent jamais deuement.

Combien, et aux loix de la religion, et aux loix politiques, se treuvent plus dociles, et ayssez à mener les espritssimples et incurieux, que ces esprits surveillants et paidagogues des causes divines et humaines! Il n'est rien en l'humaine invention où il y ayt tant de verisimilitude et d'utilité : cette cy presente l'homme nud et vuide; reconnoissant sa foiblesse naturelle ; propre recevoir d'en haut quelque force estrangiere; desgarni d'humaine science, et d'autant plus apte à loger en soy la divine; aneantissant son jugement pour faire plus de place à la foy; ny mescreant, ny établissant aulcun dogmecontre les observances communes; humble, obeissant, disciplinable, studieux, ennemy juré d'heresie, et s'exemptant, par consequent, des vaines et irreligieuses opinions introduictes par les fauses sectes : c'est une charite blanche, preparee à prendre du doigt de Dieu elles formes qu'il luy plaìra d'y graver. Plus nous nous renvoyons et commettions à Dieu. et renonceons à
nous; mieulx nous en valons. « Accepte, dit l'Ecclesaiste, en bonne part, les choses au visage et au goust qu'elles se présentent à toy, du jour à la journée; le demeurant est hors de la cognoissance. » *Dominus scit cogitationes hominum, quoniam vanæ sunt.*

Voylà comment, des trois générales sectes de philosophie, les deux font expresse profession de dubitation et d'ignorance: et, en celle des dogmatistes, qui est troisisme, il est aisé à découvrir que la pluspart n'ont pris le visage de l'assurance, que pour avoir meilleure mine; ils n'ont pas tant pensé nous établir quelque certitude, que nous montrer jusques où ils estoient allez en cette chasse de la vérité, *quam docti fingunt magis, quam norunt.* 2. Timeâus, ayant à instruire Socrates de ce qu'il scait des dieux, du monde et des hommes, propose d'en parler comme un homme à un homme; et qu'il suffit, si ses raisons sont probables comme les raisons d'un aultre: car les exactes raisons n'estre en sa main, ny en mortelle main. Ce que l'un de ses sectateurs a ainsin imité: *Ut potero, explicabo: nec tamen, ut Pythius Apollo, certa ut sint et fixa, quae dixero; sed, ut homunculus, probabilia conjectura sequens;* et cela sur le discours du mespris de la mort, discours naturel et populaire: ailleurs il l'a traduit sur le propos mesme de Platon: *Si forte, de deorum natura ortuque mundi disserentes, minus id, quod habemus in ano, consequimur, haud crit mirum: aquum est enim feminisse, et me, qui disseram, hominem esse, et vos, qui judicatis; ut, si probabilia dicentur, nihil ultra requiratis.* 3. Aristote nous entasse ordinairement un grand nombre d'autrues opinions, et d'autrues creances, pour y comparer la sienne, et nous faire veoir de combien il est allé plus oultre, et combien il approche de plus prez la verisimilitude: car la vérité ne se juge point parauctorité et tesmoignage d'autruye; et pourtant evita religieu- sement Epicurus d'en alleguer en ses ecrits. Cettuy là est le prince des dogmatistes; et si, nous apprenons de luy que le

1. Dieu sait que les pensées des hommes ne sont que vanité. *Psaumes XCVIII*, v. 11.

2. Que les savants supposent, plutôt qu'ils ne la connoissent.

3. Je m'explicquerai comme je pourrai; mais, en mécontant, ne croyez pas entendre Apollon sur son trépied, et ne prenez pas ce que je dirai pour des vérités indubitables: faible mortel, je cherche, par des conjectures, à découvrir la vrai- semblance. Cicéron, *Tuscul.,* 1, 9.

4. Si, en discours sur la nature des dieux et sur l'origine du monde, je ne puis atteindre le but que je me propose, il ne faut pas vous étonner; car vous devez vous souvenir que moi qui parle, et vous qui jugez, nous sommes des hommes: et si je vous donne des probabilités, ne demandez rien de plus. Cicéron, trad. du *Timée* de Platon, c. 3.
Le ceci qui:

Zenon, les pourquoy on judica7idi mettre trop tote.

Cicero termes ignorants; soumettre divertissoit trie, n'y notre et philosophes sceu, crate, la passe Héraclitus cet curiosité ce mais il tram siis la eflect beaucoup tricable, veoid 4.3.2.i.17.

il estoit la Republike, a sienne a os

C'est Ceux Ténébreux. Qui plura novit, eum majora sequuntur dubia. Cette pensée n'est point d'Aristote. On l'attribue à Eneas Silvius, qui a été pape sous le nom de Pie II. N.

2. Ceux qui voudroient savoir ce que nous pensons sur chaque matière poussent trop loin la curiosité.... La secte des académiciens, dont le caractère est de tout soumettre à la dispute, sans décider sur rien; cette secte, fondée par Socrate, rétablie par Arcésilas, affermée par Carnéade, a fleuri jusqu'à nos jours..... Voici donc notre sentiment: Le faux est partout mêlé avec le vrai, et lui ressemble si fort, qu'il n'y a point de marque certaine pour les distinguer. Cicéron, de Nat. deor., I, 5.


4. C'est par l'obscurité de son langage qu'Héraclite s'est attiré la vénération des ignorants; car la sottise n'estime et n'admirer que les opinions cachées sous des termes mystérieux. Lucpéce. I, 610.
Chrysippus disoit que ce que Platon et Aristote avoient escript de la logique, ils l'avoient escript par jeu et par exercice; et ne pouvoit croire qu'ils eussent parlé à certes d'une si vaine matière : Plutarque le dict de la metaphysique; Epicurus l'eust encore dict de la rhetorique, de la grammaire, poësie, mathematique, et, hors la physique, de toutes les sciences; et Socrates, de toutes aussi, sauf celle seulement qui traict de les mœurs et de la vie: de quelque chose qu'on s'enquis à luy, il ramenoit en premier lieu toujours l'enquerant à rendre compte des conditions de sa vie presente et passée, lesquelles il examinoit et jugeoit, estimant tout autre apprentissage subsecutif à celuy là et supernumeraire: parum mihi placeant eœ litterœ, quæ ad virtutem doctoribus nihil profuerunt; la pluspart des arts ont esté ainsi mesprisees par le mesme scavor: mais ils n'ont pas pensé qu'il feust hors de propos d'exercer leur esprit, ez choses mesmes où il n'y avoir aulcune solidité proufitable.

Au demourant, les uns ont estimé Plato dogmatiste; les aultres, dubitateur; les aultres, en certaines choses l'un, et en certaines choses l'autre: le conducteur de ses dialogismes, Socrates, va tousjours demandant et esmouvant la dispute, non jamais l'arrestant, jamais satisfaisant; et dict n'avoir aultre science que la science de s'opposer. Homere, leur aucteur, a planté egualemant les fondemens à toutes les sectes de philosophie, pour montrer combien il estoit indifferent par où nous allasions. De Platon nasquirent dix sectes diverses, dict on; aussi, à mon gré, jamais instruction ne feut titubante et rien asseverante. si la sienne ne l'est.

Socrates disoit, que les sages femmes, en prenant ce mestier de faire engendrer les aultres, quittent le mestier d'engendrer, elles: que luy, par le titltre de Sage homme que les dieux luy ont deferé, s'estoit aussi desfaict, en son amour virile et mental, de la faculte d'enfanter; se contentant d'ayder et favorir de son secours les engendrants, ouvrir leur nature, graisser leurs conduicts, faciliter l'issue de leur enfantement, juger d'iceluy, le baptizer, le nourrir, le fortifier, l'emmailloter, et circoncire; exercerant et maniant son engein aux perils et fortunes d'aultruy.

Il est ainsi de la pluspart des aucteurs de ce tiers genre, comme les anciens out remarqué des escripts d'Anaxagoras, Democritus, Parmenides, Xenophanes, et aultres: ils ont une forme d'escrire douzeuse en substance et en desceing, enque-

1. J'estime peu ces arts, qui n'ont point servi à rendre vertueux ceux qui les pos-sèdent. SALLUSTE, Discours de Marius, Bell. Jug., c. 85.
rant plutost qu'instruisant; encore qu'ils entresemant leur style de cadences dogmatistes. Cela se voit il ne sait bien en Seneque et en Plutarque? combien disent ils tantost d'un visage, tantost d'un aulx, pour ceulx qui y regardent de prez? Et les reconciliateurs des jurisconsultes devoient premièremenent les concilier chascun à soy. Platon me semble avoir aymé cette forme de philosopher par dialogues, à escent, pour loger plus decemment en diverses bouches la diversité et variation de ses propres fantasies. Diversement traicter les matieres, est aussi bien les traicter que conformement, et mieuxx; à sçavoir plus copieusement et utilement. Prenons exemple de nous: les arrests font le pointe extreme du parler dogmatiste et resolutif; si est ce que ceulx que nos parlements presentent au peuple, les plus exemplaires, propre à nourrir en luy la reverence qu'il doibt à cette dignité, principalement par la suffisance des personnes qui l'exercent, prennent leur beauté, non de la conclusion qui est à eulx quotidienne, et qui est commune à tout juge, tant comme de la discpection et agitation des diverses et contraires ratiocinations que la matière du droit souffre: et le plus large champ aux reprehensions des uns philosophes à l'encontre des aultres, se tire des contradictions et diversitez, en quoy chascun d'eulx se treuve empestré; ou par desseing, pour montrer la vacillation de l'esprit humain autour de toute matière, ou forcé ignaramment par la volubilité et incomprehensibilité de toute matière; que signifie ce refrain: « en un lieu glissant et coulant, suspendons nostre creance; » car, comme dict Euripides,

Les œuvres de Dieu, en diverses Façons, nous donnent des traverses;

semblable à celuy qu'Empedocles semoit souvent en ses livres, comme agité d'une divine fureur, et forcé de la verité: «Non, non, nous ne sentons rien, nous ne veoyons rien; toutes choses nous sont occultes, il n'en est aulcune de laquelle nous puissons establir quelle elle est; » revenant à ce mot divin: Co-gitationes mortalium timidæ, et incertæ adinventiones nostræ, et providentice 1. Il ne faut pas trouver estrange, si gents desesper-pez.de la prinse n'ont pas laisse d'avoir plaisir à la chasse, l'estude estant de soy une occupation plaisante, et si plaisante, que, parmy les voluptez, les stoiciens deflendront aussi celle qui vient de l'exercitation de l'esprit, y veulent de la bride, et treuvent de l'intemperance à trop sçavoir.

1. Les pensées des hommcs sont timides; leur prévoyance et leurs inventions sont incertaines. Sagesse,IX, 14.
Democritus, ayant mangé à sa table des figues qui sentoient le miel, commença soudain à chercher en son esprit d’où leur venoit cette douceur inusitée; et, pour s’en esclaircir, s’alloit lever de table pour voir l’assiette du lieu où ces figues avoient esté cueillies : sa chambrière, ayant entendu la cause de ce remuement, luy dit, en riant, qu’il ne se peinast plus pour cela; car c’estoit qu’elle les avoit mises en un vaisseau où il y avoit eu du miel. Il se despita de quoy elle luy avoit osté l’occasion de cette recherche, et desrobé matiere à sa curiosité : « Va, luy dict il, tu m’as fait desplaisir; je ne lairray pourtant d’en chercher la cause, comme si elle estoit naturelle : » et volontiers n’eust failly de trouver quelque raison vraie à un effect fauls et supposé. Cette histoire d’un fameux et grand philosophe nous represente bien clairement cette passion studieuse qui nous amuse à la poursuyte des choses, de l’acquest desquelles nous sommes desesperes. Plutarque recite un pareil exemple de quelqu’un qui ne vouloit pas este esclairey de ce de quoy il estoit en doubte, pour ne perdre le plaisir de le chercher; comme l’aultre, qui ne vouloit pas que son medecin luy ostast l’alteration de la fiebre, pour ne perdre le plaisir de l’assovuir en beuvant. Satius est supervacua discere, quam nihil. Tout ainsi qu’en toute pasture, il y a le plaisir souvent seul; et tout ce que nous prenons, qui est plaisant, n’est pas toujours nutritif, ou sain : pareillement ce que nostre esprit tire de la science ne laisse pas d’estre voluptueux, encore qu’il ne soit ny alimentant ny salutaire. Voicy comme ils disent : « La consideration de la nature est une pasture propre à nos esprits; elle nous esleve et enfe, nous fait desdaigner les choses basses et terriennes, par la comparaison des superieures et celestes; la recherche mesme des choses occultes et grandes est tresplaisante, voire à celuy qui n’en acquiert que la reverence et crainte d’en juger : » ce sont des mots de leur profession. La vaine image de cette maladifve curiosité se veoid plus expressemment encorees en cet aultre exemple, qu’ils ont par honneur si souvent en la bouche : Eudoxus souhaitoit et prioit les dieux, qu’il peust une fois veoir le soleil de prez, comprendre sa forme, sa grandeur et sa beaulté, à peine d’en estre bruslé soudainement. Il veult, au prix de sa vie, acquier une science, de laquelle l’usage et possession luy soit quand et quand ostee; et, pour cette soudaine et volage connoissance, perdre toutes aultres connoissances qu’il a, et qu’il peult acquier par aprez.

1. Il vaut mieux apprendre ces choses inutiles, que de ne rien apprendre. Sénèque, Epist. 88.
Je ne me persuade pas ayseement qu'Epicurus, Platon et Pythagoras, nous ayent donné pour argent comptant leurs Atomes, leurs Idees, et leurs Nombres: ils estoient trop sages pour establir leurs articles de foys de chose si incertaine et si débatable. Mais, en cette obscuurite et ignorance du monde, chacun de ces grands personnages s'est travaillé d'apporter une telle quelle image de lumiere; et ont promené leur ame à des inventions qui eussent au moins une plaisante et subtile apparence, pourveu que, toute faulse, elle se peust maintenir contre les oppositions contraires: Unicusque ista pro ingenio finguntur, non ex scientiæ vi 1.

Un ancien, à qui un reprochoit qu'il faisoit profession de la philosophie, de laquelle pourtant en son jugement il ne tenoit pas grand compte, respondit que « Cela c estoit vraeyement philosohpher. » Ils ont voulu considerer tout, balancer tout, et ont trouvé cette occupation propre à la naturelle curiosité qui est en nous: aulcunes choses ils les ont escriptes pour le beсоing de la societé publique, comme leurs religions; et a été raisonnable, pour cette consideration, que les communes opinions ils n'ayent voulu les espelucher au vif, aux fins de n'engendrer du trouble en l'obeissance des loix et costumes de leur païs.

Platon traicte ce mystere, d'un jeu assez descouvert: car, où il escript selon soy, il ne prescript rien à certes: quand il faict le legislateur, il emprunte un style regentant et asseverant, et si y mesle hardiement les plus fantastiques de ses inventions, autant utiles à persuader à la commune, que ridicules à persuader à soy mème; scachant combien nous sommes propres à recevoir toutes impressions, et, sur toutes, les plus farouches et enormes: et pourtant, en ses loix, il a grand soing qu'on ne chante en public que des poësies, desquelles les fabuleuses feintes tendent à quelque utile fin; estant si facile d'imprimer toute sorte de phantomes en l'esprit humain, que c'est injustice de ne le paistre plutost de mensonges proufitables, que de mensonges ou inutiles, ou dommageables; il dict tout destroussement, en sa Republique, « Que, pour le proufit des hommes, il est souvent besoing de les piper. » Il est aysé à distinguer quelques sectes avoir plus suyvi la verité, quelques autres l'utilité, par où celles cy ont gaigné credit. C'est la misere de nostre condition, que souvent ce qui se presente à nostre imagination pour le plus vray, ne s'y presente pas pour le plus utile à nostre vie; les plus hardies sectes, epicurienne, pyrrho-

nienne, nouvelle académique, encore sont elles contraintes de
se plier à la loy civile, au bout du compte.

Il y a d'autres sujets qu'ils ont beluttez, qui à gauche, qui
à dextre, chacun se travaillant d'y donner quelque visage, à
tort ou à droit; car, n'ayant rien trouvé de si caché de quoy
ils n'ayent voulu parler, il leur est souvent force de forger des
conjectures foibles et folles; non qu'ils les prinssent eux
mèmes pour fondement, ny pour establir quelque vérité, mais
pour l'exercice de leur estude : Non tam id sensisse quod dice-
rent, quam exercere ingenia materiae difficultate videntur voluisse 1.

Et si on ne le prenoit ainsi, comment couvrirois nous une si
grande inconstance, variété, et vanité d'opinions, que nous
veoyons avoir esté productes par ces ames excellentes et admi-
rables? car, pour exemple, qu'est il plus vain que de vouloir
deviner Dieu par nos analogies et conjectures? le regler, et le
monde, à nostre capacité et à nos loix? et nous servir, aux des-
pens de la Divinité, de ce petit eschantillon de suffisance qu'il
luy a pleu desparter à nostre naturelle condition; et, parce que
nous ne pouvons estendre nostre vaine jusques en son glorieux
siège, l'avoir ramené ça bas à nostre corruption et à nos miseres?

De toutes les opinions humaines et anciennes touchant la
religion, celle là me semble avoir eu plus de vraysemblance et
plus d'excuse, qui reconnoissoit Dieu comme une puissance
incomprehensible, origine et conservatrice de toutes choses,
toute honte, toute perfection, recevant et prenant en bonne
part l'honneur et la reverence que les humains luy rendoient,
soubs quelque visage, soubs quelque nom et en quelque manière
que ce feust :

Jupiter omnipotens, rerum, regumque, deumque
Progenitor, genitrixque 2.

Ce zele universellement a esté veu du ciel de bon œil. Toutes
polices ont tiré fruit de leur devotion; les hommes, les actions
impies, ont eu partout les evenemens sortables. Les histoires
païennes reconnoissent de la dignité, ordre, justice, et des pro-
diges et oracles employez à leur proufit et instruction, en leurs
religions fabuleuses : Dieu, par sa misericorde, daignant, à
l'aventure, fomeuter, par ces benefices temporels, les tendres
principes d'une telle quelle brute cognoissance, que la raison
naturelle leur donnoit de luy au travers des faules images de

1. Ils semblent avoir écrit, moins par suite d'une conviction profonde, que pour
exercer leur esprit par la difficulté du sujet.

2. Tout puissant Jupiter, père et mère du monde, et des dieux, et des rois. Va-le-
leurs songes. Non seulement fausses, mais impies aussi et injurieuses, sont celles que l'homme a forgé de son invention; et de toutes les religions que saint Paul trouva en crédit à Athènes, celle qu'ils avaient dédiée à une «Divinité cachée et incongneue, » luy semblba la plus excusable.

Pythagoras adumbra la vérité de plus prez, jugeant que la connoissance de cette Cause première et Estre des estres debvoit estre indefinie, sans prescription, sans declaration; que ce n'estoit aultre chose que l'extreme effort de nostre imagination vers la perfection, chacun en amplifiant l'idee selon sa capacité. Mais si Numa entreprin de conformer à ce project la devotion de son peuple, l'attacher à une religion purement mentale, sans object prefix et sans meslange materiel, il entreprin chose de nul usage: l'esprit humain ne se scauroit maintenir, vaguant en cet infini de penseses informes; il les luy fault compiler en certaine image à son modele. La majesté divine s'est ainsi, pour nous, aulcunement laissé circonscrire aux limites corporels: ses sacrements supernaturels et celestes ont des signes de nostre terrestre condition; son adoration s'exprime par offices et paroles sensibles: car c'est l'homme qui croit et qui prie. Je laisse à part les autres arguments qui s'emploient à ce subject: mais à peine me seroient on accroire que la veue de nos crucifix et peinture de ce piteux supplice, que les ornements et mouvements cerimonieux de nos eglises, que les voix accommodées à la devotion de nostre pensee, et cette esmotion des sens, n'eschauffent l'ame des peuples d'une passion religieuse de tresutile effect.

De celles 1 ausquelles on a donné corps, comme la necessité l'a requis parmy cette cecité universelle, je me feusse, ce me semble, plus volontiers attaché à ceulx qui adoroient le soleil.

La lumiere commune,

L'œil du monde; et si Dieu au chef porte des yeulx,
Les rayons du soleil sont ses yeulx radieux,
Qui donnant vie à tout, nous maintiennent et gardent,
Et les faicts des humains en ce monde regardent:
Ce beau, ce grand soleil qui nous faict les saisons,
Selon qu'il entre ou sort de ses douze maisons;
Qui remplit l'univers de ses vertus cognues;
Qui d'un trait de ses yeulx nous dissipe les nues:
L'esprit, l'ame du monde, ardent et flamboyant,
En la course d'un jour tout le ciel tourneyant;
Plein d'immense grandeur, rond, vagabond, et ferme;
Lequel tient dessoubus luy tout le monde pour terme;
En repos, sans repos; oysif, et sans séjour;
Fils esné de nature, et le père du jour:

1. Des divinites.
d’autant qu’oùtre cette sienne grandeur et beaute, c’est la
piece de cette machine que nous descouvrons la plus esloignnee
de nous, et par ce moyen si peu cognee, qu’ils estoient par-
donnables d’en entrer en admiration et reverence.

Thales, qui le premier s’enquit de telle matiere, estima Dieu:
un esprit qui feit d’eau toutes choses : Anaximander, que les
dieux estoient mourans et naissans à diverses saisons, et que
c’estoient des mondes infinis en nombre : Anaximenes, que l’air
estoit dieu, qu’il estoit product et immense, toujours mouuant.
Anaxagoros, le premier, a tenu la description et maniere de toutes
choses estre conduite par la force et raison d’un esprit infini.
Alcmaon a donne la divinite au soleil, à la lune, aux astres, et
t l’ame. Pythagoras a faict dieu un esprit espadu par la nature
de toutes choses, d’où nos ames sont desprinses : Parmenides,
un cercle entourant le ciel, et maintenant le monde par l’ar-
deur de la lumiere. Empedocles disoit estre les dieux, les quatre
natures, desquelles toutes choses sont faictes : Protagoras, n’avoir
rien que dire s’ils sont ou non, ou quels ils sont : Democritis,
tantost que les images et leurs circuitions sont dieux ; tantost
cette nature qui estanche ces images ; et puis, nostre science et
intelligence. Platon dissipe sa creance à divers visages : il dict,
au Timee, le pere du monde ne se pouvoir nommer ; aux Loix,
qu’il ne se fault enquérer de son estre ; et ailleurs, en ces
mesmes livres, il faict le monde, le ciel, les astres, la terre, et
nos ames, dieux ; et receoit, en outtre, ceux qui ont esté receus
par l’ancienne institution, en chasque republique. Xenophon
rapporte un pareil trouble de la discipline de Socrates : tantost
qu’il ne se fault enquérer de la forme de dieu ; et puis il luy
faict establir que le soleil est dieu, et l’ame, dieu ; qu’il n’y en
a qu’un ; et puis, qu’il y en a plusieurs. Speusippus, nepveu
de Platon, faict dieu certaine force gouvernant les choses, et
qu’elle est animale : Aristote asture que c’est l’esprit, asture le
monde ; asture il donne un aultre maistre à ce monde, et asture
faict dieu l’ardeur du ciel. Xenocrates en faict huit : les cinq
nommez entre les planetes ; le sixiesme, compose de toutes les
estoiles fixes, comme de ses membres ; le septiesme et hui-
tiesme, le soleil et la lune. Heraclides Ponticus ne faict que
vagner entre ses advis, et enfin prive dieu de sentiment, et le
faict remuant de forme à aultre ; et puis dict que c’est le ciel
et la terre. Theophraste se promene, de parcille irresolution,
entre toutes ses fantasies ; attribuant l’intendance du monde,
tantost à l’entendement, tantost au ciel, tantost aux estoiles :
Strato, que c’est nature ayant la force d’engendrer, augmenter,
et diminuer, sans forme et sentiment : Zeno. la loy naturelle,
commandant le bien et prohibant le mal, laquelle loy est un animant; et esto les dieux accoustumez, Jupiter, Juno, Vesta: DiogenesApolloniates, que c'est l'air. Xenophanes fait dieu rond, veoyant, oyant, non respirant, n'ayant rien de commun avec ques l'humaine nature. Ariston estime la forme de dieu incomprenable, le prive de sens, et ignore s'il est animant ou aultre chose: Cleanthes, tantost la raison, tantost le monde, tantost l'ame de nature, tantost la chaleur supreme entourant et enveloppant tout. Perseus, auditeur de Zeno, a tenu qu'on a surnommé dieux ceulx qui avoient apporté quelque notable utilité à l'humaine vie, et les choses mesmes proufiables. Chrysippus faisoit un amas confus de toutes les precedentes sentences, et compte entre mille formes de dieux qu'il faict, les hommes aussi qui sont immortalise. Diagoras et Theodorus nioient tout sec qu'il y eust des dieux. Epicurus faict les dieux luisants, transparents et perflables, logez, comme entre deux forts, entre deux moudes, à couvert des coups; revestus d'une humaine figure et de nos membres, lesquels membres leur sont de nul usage:

Ego deum genus esse semper dixi, et dicam cellitum;
Sed eos non curare opinor, quid agat humanum genus.  

Fiez vous à vostre philosophie; vantez vous d'avoir trouvé la febve au gasteau, à veoir ce tintamarre de tant de cervelles philosophiques! Le trouble des formes mondaines a gaigné sur moy, que les diverses mœurs et fantasies aux miennes ne me desplaisent pas tant, comme elles m'instruisent; ne menor-gueillissent pas tant, comme elles m'humilient en les confe-rant: et tout aultre choses, que celui qui vient de la main expresse de Dieu, me semble chose de peu de prerogative. Les polices du monde ne sont pas moins contraires en ce subject, que les escholes: par où nous pouvons apprendre que la fortune mesme n'est pas plus diverse et variable que nostre raison, ny plus aveugle et inconsiderée. Les choses les plus ignorees sont plus propres à estre déeffees: parquoy, de faire de nous des dieux, comme l'ancienneté, cela surpassé l'extreme foiblesse de discours. Jeusse encore plutost suyvi ceulx qui adoroient le serpent, le chien et le bœuf; d'autant que leur nature et leur estre nous est moins cogneu, et avons plus de loy d'imager se qu'il nous plait de ces bestes là, et leur attribuer des facultes.
extraordinaires: mais d'avoir fait des dieux de nostre condition, de laquelle nous devbons coignoistre l'imperfection, leur avoir attribué le desir, la cholere, les vengeance, les mariages, les generations et les parenteles, l'amour et la jalousie, nos membres et nos os, nos fiebres et nos plaisirs, nos morts, nos sepultures, il faut que cela soit partiz d'une merveilleuse yvresse de l'entendement humain;

Quæ procul usque adeo divino ab numine distant,
Inque deum numero quœ sint indigna videri?

Formæ, ætates, vestitus, ornatus noti sunt; genera, conjugia, cognationes, omniaque traducta ad similitudinem imbecillitatis humanae: nam et perturbatis animis inducuntur; accipimus enim deorum cupiditates, œgritudines, iracundias; comme d'avoir attribué la divinité non seulement à la foy, à la vertu à l'honneur, concorde, liberté, victoire, piété; mais aussi à la volupté, fraude, mort, envie, vieillesse, misère, à la peur, à la fiebvre et à la male fortune, et aultres injures de nostre vie fraisle et caducque:

Quid juvat hoc, templis nostros inæmere mores?
O curvæ in terris animæ, et caelestium inanes?

Les Aegyptiens, d'une impudence prudence, deffendoient, sur peine de la hart, que nul eust à dire que Serapis et Isis, leurs dieux, eussent aultresfois esté hommes; et nul n'ignoroit qu'ils ne l'eussent esté: et leur effigie, representee le doigt sur la bouche, signifioit, dict Varro, cette ordonnance mystérieuse, à leurs presbrtes, de taire leur origine mortelle, comme, par raison necessaire, annullant toute leur veneration. Puisque l'homme desiroit tant de s'apparier à Dieu, il eust mieux faict, dict Cicero, de ramener à luy les conditions divines et les attirer ça bas, que d'envoyer là hault sa corruption et sa misere: mais, à le bien prendre, il a faict, en plusieurs façons, et l'un et l'aultre, de pareille vanité d'opinion.

Quand les philosophes espeluchent la hierarchie de leurs dieux, et font lempressez à distinguer leurs alliances, leurs charges et leur puissance, je ne puis pas croire qu'ils parlent

1. Toutes choses qui sont indignes des dieux, et qui n'ont rien de commun avec leur nature. Lucrèce, V, 123.

2. On connoit les différentes figures de ces dieux, leur Age, leurs habillements, leurs ornements, leurs généalogies, leurs mariages, leurs alliances; et on les représente, à tous égards, sur le modèle de l'infirmité humaine, sujets aux mêmes passions, amoureux, chagrins, colères. Cicéron, de Nat. deor., II, 28.

à certes. Quand Platon nous deschiffre le vergier de Pluton, et les commoditez ou peines corporelles qui nous attendent encore aprez la ruyne et aneantissement de nos corps, et les accommode au ressentiment que nous avons en cette vie :

Secreti celant calles, et myrtea circum
Silva tegit; cura non ipsa in morte relinquunt 1 ;

quand Mahumet promet aux siens un paradis tapissé, paré d'or et de pierreries, peuplé de gares d'excellente beauteé, de vins et de vivres singuliers : je vois bien que ce sont des mocqueurs qui se plient à nostre bestise, pour nous emmieller et attirer par ces opinions et esperances, convenables à nostre mortel appetit. Si sont aulcuns des nostres tumbez en pareil erreur, se promettants, aprez la resurrection, une vie terrestre et temporelle, accompagnée de toutes sortes de plaisirs et commoditez mondiales. Croyons nous que Platon, luy qui a eu ses conceptions si celestes, et si grande accointance à la divinite, que le surnom luy en est demeuré, ayt estimé que l'homme, cette pauvre creature, eust rien en luy d'applicable à cette incomprehensible puissance? et qu'il ayt cru que nos prinses languissantes feussent capables, ny la force de nostre sens assez robuste pour participer à la beatitude, ou peine eternelle? Il fauldroit luy dire, de la part de la raison humaine : Si les plaisirs que tu nous promets en l'autre vie sont de ceulx que j'ay sensis çà bas, cela n'a rien de commun avecques l'infinité : Quand tous mes cinq sens de nature seroient combles de liesse, et cette ame saisie de tout le contentement qu'elle peult desirer et esperer, nous scavons ce qu'elle peult ; cela, ce ne seroit encore rien : S'il y a quelque chose du mien, il n'y a rien de divin : Si cela n'est aultre que ce qui peult appartenir à cette nostre condition presente, il ne peult estre mis en compte ; tout contentement des mortels est mortel : la reconnaissance de nos parents, de nos enfants et de nos amis, si elle nous peult toucher et chatouiller en l'autre monde, si nous tenons encore à un tel plaisir, nous sommes dans les commoditez terrestres et finies : Nous ne pouvons dignement concevoir la grandeur de ces haultes et divines promesses, si nous les pouvons aulcune-ment concevoir; pour dignement les imaginer, il les faut imaginer inimaginables, indicibles et incomprehensibles, et parfaitement autres que celles de nostre miserable experience. Oeil ne scعاuroit vcoir, dict sainct Paul, et ne peult monter en

1. Ils se cachent dans un bois de myrtes, coupé de sentiers solitaires ; la mort même ne les a pas dêlivrés de leurs soucis. VIRGILE, Énéide, VI, 443.
cœur d’homme, l’heure que Dieu prépare aux siens. Et si, pour nous en rendre capables, on reforme et rechange nostre estre (comme tu dis, Platon, par tes purifications), ce doibt estre d’un si extreme changement et si universel, que, par la doctrine physique, ce ne sera plus nous;

Hector erat tunc quem bello certabat; at illa
Tractus ab Æmonio, non erat Hector, equo 1;

cé sera quelque aultre chose qui recevra ces recompenses:

Quod mutatur... dissolvitur; interit ergo:
Trajiciuntur enim partes, atque ordine migrant 2.

Car, en la metempsychose de Pythagoras, et changement d’habitation qu’il imaginoit aux ames, pensons nous que le lion, dans lequel est l’ame de Cesar, espouse les passions qui touchient Cesar, ny que ce soit luy? si c’estoit encore luy, ceulx là auraient raison, qui, combattants cett’ opinion contre Platon, luy reprochent que le fils se pourroit trouver à chevaucher sa mere revestue d’un corps de mule; et semblables absurditez. Et pensons nous qu’ez mutations qui se font des corps des animaux en aultres de mesme especie, les nouveaux venus ne soyent aultres que leurs predecesseurs? Des cendres d’un phœnix s’engendre, dict on, un ver, et puis un aultre phœnix; ce second phœnix, qui peut imaginer qu’il ne soit aultre que le premier? Les vers qui font nostre soye, on les veoid comme mourir et asseicher, et de ce mesme corps se produire un papillon, et de là un aultre ver, qu’il seroit ridicule estimer estre encore le premier; ce qui a cessé une fois d’estre, n’est plus:

Nec, si materiam nostram collegerit ætas
Post obitum, rursusque redegerit ut sita nune est,
Atque iterum nobis fuerint data lumina vitae,
Pertineat quidquam tamen ad nos id quoque factum,
Interrupta semel quam sit repetentia nostra 3.

Et quand tu dis ailleurs, Platon, que ce sera la partie spiri-

1. C’étoit Hector qui combattoit les armes à la main; mais le corps qui fut trainé par les chevaux d’Achille, ce n’était plus Hector. Ovide, Trist., Ill, 11, 27.

2. Ce qui est changé se dissout; donc il périit; en effet, les corps sont séparés par d’autres corps, et l’organisation est détruite. Lucrèce, Ill, 756.

3. Et si le temps rassembloit la matiere de notre corps après qu’il a été dis- sous, de sorte qu’il remit cette matiere dans la situation où elle est à présent, et qu’il nous rendit à la vie, tout cela ne seroit rien à notre égard, dès que le cours de notre existence a été une fois interrompu. Lucrèce, Ill, 859.
tuelle de l'homme à qui il touchera de jouir des recompenses
de l'aultre vie, tu nous dis chose d'aussi peu d'apparence :

Sicilicet, avolus ridicibus, ut nequit ullam
Dispicere ipse oculus rem, seorsum corpore toto 1;

car, à ce compte, ce ne sera plus l'homme, ny nous, par conséquent, à qui touchera cette jouissance ; car nous sommes bastis de deux pieces principales essentielles, desquelles la separation c'est la mort et ruyné de nostre estre :

Inter enim jecta est vitae pausa, vageque
Deerrarunt passim motus ad sensibus omnes 2 :

nous ne disons pas que l'homme souffre quand les vers luy rongent ses membres de quoy il vivoit, et que la terre les consomme :

Et nihil hoc ad nos, qui coitu conjugioque
Corporis atque animae consistimus uniter apti 3.

Dadvantage, sur quel fondement de leur justice peuvent les dieux reconoistre et recompenser à l'homme, aprez sa mort, ses actions bonnes et vertueuses, puisque ce sont euxmèmes qui les ont acheminees et produictes en luy? Et pourquoi s'offensent ils et vengent sur luy les vicieuses, puisqu'ils l'ont euxmèmes produit en cette condition faultière, et que d'un seul clin de leur volonte ils le peuvent empescher de faillir! Epicurus opposeroit il pas cela à Platon, avecques grand' apparence de l'humaine raison, s'il ne se couvroit souvent par cette sentence, « Qu'il est impossible d'establir quelque chose de certain de l'immortelle nature, par la mortelle? »/Elle ne fait que fourvoyer partout, mais speciallement quand elle se mesle des choses divines. Qui le sent plus évidemment que nous? car encore que nous luy ayons donné des principes certains et infaillibles, encore que nous esclairions ses pas par la saincte lampe de la Verité, qu'il a pleu à Dieu nous communiquer, nous veoyons pourtant journelellement, pour peu qu'elle se desmente du sentier ordinaire, et qu'elle se destourne ou escarte de la voye trassée et battue par l'Eglise, comme tout aussitost elle se perd, s'embarrasse et s'entравe, tournoyant et flottant dans cette mer vaste, trouble et ondyoyante, des opinions humaines, sans

2. En effet, dès que le cours de la vie est interrompu, le mouvement abandonne tous les sens, et se dissipe. Lucrèce, III, 872.
bribe et sans but : aussitost qu'elle perd ce grand et commun chemin, elle se va divisant et dissipant en mille routes diverses.

L'homme ne peut estre que ce qu'il est, ny imaginer que selon sa portee. C'est plus grande presumption, dict Plutarque, à ceulx qui ne sont qu'hommes, d'entreprendre de parler et discouvrir des dieux et des demy dieux, que ce n'est à un homme ignorant de musique vouloir juger de ceulx qui chantent, ou à un homme qui ne feut jamais au camp, vouloir disputer des armes et de la guerre, en presumant comprendre, par quelque legiere conjecture, les effects d'un art qui est hors de sa connoissance. L'ancienneté pensa, ce crois je, faire quelque chose pour la grandeur divine, de l'apparier à l'homme, la vestir de ses facultez, et estrener de ses belles humeurs et plus honteuses necessitez, luy offrant de nos viandes à manger, de nos danses, mommeries et farces à la resjouir, de nos vestemens à se couvrir, et maisons à loger, la caressant par l'odeur des encens et sons de la musique, festons et bouquets, et, pour l'accommoder à nos vicieuses passions, flattant sa justice d'une humaine vengeance, l'esjouissant de la ruyne et dissipation des choses par elles creees et conservées : comme Tiberius Sempronius, qui feit brusler, pour sacrifice à Vulcan, les riches despouilles et armes qu'il avoit gaigné sur les ennemis en la Sardaigne ; et Paul Emyle, celles de Macedoine, à Mars et à Minerve ; et Alexandre, arrivi à l'ocean Indique, jecta en mer, en faveur de Thetis, plusieurs grands vases d'or ; remplissant en outre ses autels d'une boucherie, non de bestes innocentes seulement, mais d'hommes aussi ; ainsi que plusieurs nations, et entre aultres la nostre, avoient en usage ordinaire ; et crois qu'il n'en est aucune exemple d'en avoir faict essay :

Sulmone creatos
Quatour hic juvenes, totidem, quos educat Ufens,
Viventes rapit, inferias quos immolet umbris 4.

Les Getes se tiennent immortels ; et leur mourir n'est que s'acheminier vers leur dieu Zamolxis. De cinq en cinq ans, ils despeschent vers luyquelqu'un d'entre eulx pour le requerir des choses necessaires. Ce deputé est choisi au sort ; et la forme de le despescher, aprez l'avoir, de bouche, informé de sa charge, est que de ceulx qui l'assistent, trois tiennent debout autant de javelines, sur lesquelles les aultres le lancent à force de bras. S'il vient à s'ensferrer en lieu mortel, et qu'il trespasse

soubdain, ce leur est certain argument de faveur divine : s’il en eschappe, ils l’estiment meschant et execrable, et en deputent encore un aultre de mesme. Amestris, mere de Xerxes, devenue vieille, feit, pour une fois, ensepvelir tous vifs quatorze jouvenceaux des meilleures maisons de Perse, suyvant la religion du pays, pour gratifier à quelque dieu soubterrain. Encore aujourd’hui les idoles de Themixtitan se cimentent du sang des petits enfants ; et n’ayment sacrifice que de ces pueriles et pures ames : justice aflamée du sang de l’innocence !

Tantum religio potnit suadere malorum!

Les Carthaginois immoloient leurs propres enfants à Saturne ; et qui n’en avoit point, en acheptoit : estant cependant le pere et la mere tenus d’assister à cet office avecques contenance gaye et contente.

C’estoit une estrange fantasie, de vouloir payer la bonté divine de nostre affliction ; comme les Lacedemoniens, qui mignardoient leur Diane par le bourrellement des jeunes garsons qu’ils faisoient fouetter en sa faveur, souvent jusques à la mort : c’estoit une humeur farouche, de vouloir gratifier l’architecte de la subversion de son bastiment, et de vouloir garantir la peine due aux coulpables, par la punition des non coulpables ; et que la pauvre Iphigenia, au port d’Aulide, par sa mort et par son immolation, deschargeast envers Dieu l’armee des Grecs des offenses qu’ils avoient commisses.

Et casta inceste, nubendi tempore in ipso,
Hostia concideret mactatu mœsta parentis : 

et ces deux belles et genereuses ames des deux Decius, pere et fils, pour propitier la faveur des dieux envers les affaires ro-
maines, s’allassent jecter, à corps perdu, à travers le plus es-
pais des ennemis. Quex fuit tanta deorum iniquitas, ut placari populo romano non possent, nisi tales viri occidissent ? Joinct que ce n’est pas au criminel de se faire fouetter à sa mesure et à son heure ; c’est au juge, qui ne met en compte de chastivement que la peine qu’il ordonne, et ne peult attribuer à punition ce qui vient à gré à celui qui le souffre : la vengeance divine pre-
suppose nostre dissentiment entier, pour sa justice, et pour

1. Tant la superstition a pu conseiller de crimes ! Lucrèce, I, 102.
2. Que cette vierge infortunée, au moment destiné à son hymen, expirât sous les coups impitoyables d’un père. Lucrèce, I, 99.
nouste peine. Et feut ridicule l'humeur de Polycrates, tyran de Samos, lequel, pour interrompre le cours de son continuel bonheur, et le compenser, alla jeter en mer le plus cher et précieux joyau qu'il eust, estimant que, par ce malheur aposté, il satisfaisoit à la révolution et vicissitude de la fortune: et elle, pour se moquer de son inéptie, fait que ce same joyau re- veinist encore en ses mains, trouvé au ventre d'un poisson. Et puis, à quel usage les deschirements et desmembrements des Corybantes, des Menades, et, en nos temps, des Mahumetans qui se balafrent le visage, l'estomach, les membres, pour gra- tifier leur prophète: veu que l'offense consiste en la volonté, non en la poitrine, aux yeux, aux genitoires, en l'embronpoint, aux espaules, et au gosier? Tantus est perturbatur mentis, et se- dibus suis pulsæ furor, ut sic dixi plautur, quemadmodum ne homines quidem sarrivunt. Cette contexture naturelle regarde, par son usage, non seulement nous, mais aussi le service de Dieu et des aultres hommes; c'est injustice de l'affoler à nostre escient, comme de nous tuer pour quelque pretexte que ce soit: ce semble estre grande lascheté et trahison de mastiner et corrompre les functions du corps, stupides et servas, pour espargner à l'ame la solicitude de les conduire selon raison; ubi iratos des timent, qui sic propitio habere merentur?... In regis abidinis voluptatem castrati sunt quidam; sed nemo sibi, ne vir ess t, jubente domino, maus intuitit. Ainsi remplissoient ils leur religion de plusieurs mauvais effects:

Sæpius olim
Relligio peperit scelerossa atque impia facta.

Or rien du nostre ne se peult apparoir ou rapporter, en quelque façon que ce soit, à la nature divine, qui ne la tache et marque d'autant d'imperfection. Cette infinié beauté, puis- sance et bonté, comment peult elle souffrir quelque correspon- dance et similitude à chose si abjecte que nous sommes, sans un extreme interest et deschet de sa divine grandeur? Infir- mun Dei fortius est hominibus: et stultum Dei sapienterius est ho-

1. Tel est leur délire, telle est leur fureur, qu'ils pensent apaiser les dieux en surpassant toutes les cruautés des hommes. SAINT AUGUSTIN, de Civit. Dei, VI, 10.

2. De quelles actions pensent-ils que les dieux s'irritent, ceux qui croient se les rendre propices par des crimes?... On a vu des hommes qui ont été faits eunuques, pour servir aux plaisirs des rois; mais jamais esclave ne s'est mutillé lui-même, lorsque son maître lui commandoit de ne plus être homme. SAINT AUGUSTIN, de Civit. Dei, VI, 10, d'après Sénèque.

3. Autrefois la superstition a souvent inspiré des actions impies et détestables. LUCRÈCE. I, 83.
**LIVRE II, CHAPITRE XII.**

Omnia cum catro, terraque, marique

Nil sunt ad summam summam totius omnem.

c'est une loy municipale que tu allegues, tu ne scains pas qu'elle est l'universelle. Attache toy à ce à quoy tu es subject, mais non pas luy; il n'est pas ton confrere, ou concitoyen, ou compagnon. S'il s'est auncunem communiqué à toi, ce n'est pas pour se ravalier à ta petitesse, ny pour te donner le contrerolle de son pouvoir: le corps humain ne peult voler aux nues; c'est pour toy. Le soleil bransle, sans sejour, sa course ordinaire; les bornes des mers et de la terre ne se peuvent confondre; l'eau est instable et sans fermeté; un mur est, sans fraissance, impenetrable à un corps solide; l'homme ne peult conserver sa vie dans les flammes; il ne peult estre et au ciel, et en la terre, et en mille lieux ensemble corporellement: c'est pour toy qu'il a fait ces regles; c'est toy qu'elles attachent: il a tesmoigné aux chrestiens qu'il les a toutes franphies, quand il luy a pleu. De vray, pourquoi, tout puissant comme il est, auroit il restreinct ses forces à certaine mesure? en faveur de qui auroit il renoncé son privilege? Ta raison n'a,

1. La faiblesse de Dieu est plus forte que la force des hommes; sa folie est plus sage que leur sagesse. SAINT PauL, Corînth., I, 1, 23.

2. Le ciel, la terre et la mer, pris ensemble, ne sont rien, en compariason de l'immoçite du grand tout. Lucaãé, VI, 679.
en aucune aultre chose, plus de verisimilitude et de fonde-
ment, qu'en ce qu'elle te persuade la pluralité des mondes ;

Terramque, et solem, lunam, mare, cetera quae sunt,
Non esse unica, sed numero magis innumerati : 1

les plus fameux esprits du temps passé l'ont creue, et aulcuns
des nostres mesmes, forcez par l'apparence de la raison hu-
maine; d'autant qu'en ce bastiment que nous veoyons, il n'y a
rien seul et un,

Quum in summa res nulla sit una,
Unica quae gignatur, et unica solaque crescat ;
et que toutes les especes sont multiplies en quelque nombre;
par où il semble n'estre pas vraisemblable que Dieu ayt fait
cet seul ouvrage sans compaignon, et que la matiere de cette
forme ayt esté toute espuisee en ce seul individu;

Quare etiam atque etiam tales fateare necessé est,
Esse alios alibi congressus materiali,
Qualis hic est, avido complexu quem tenet aether : 3

notamment, si c'est un animant, comme ses mouvements le
rendent si croyable que Platon l'asseure, et plusieurs des
nostres, ou le confirment, ou ne l'osent infirmer; non plus que
ceste ancienne opinion, que le ciel, les estoiles et aultres
membres du monde, sont creatures composees de corps et ame,
mortelles en consideration de leur composition, mais immor-
telles par la determination du Creator. Or, s'il y a plusieurs
mondes, comme Democritus, Epicurus, et presque toute la
philosophie a pensé, que s'ayant nous si les principes et les
regles de cettuy cy touchent pareillement les aultres ? ils ont,
à l'adventure, aultre visage et aultre police. Epicurus les ima-
gine, ou semblables, ou dissemblables. Nous veoyons en ce
monde une infinie difference et variete, pour la seule distance
des lieux : ny le bled ny le vin ne se veoide, ny aulcun de nos
animaux, en ce nouveau coin du monde que nos peres ont des-
couvert; tout y est divers : et, au temps passe, veoyez en
combien de parties du monde on n'avoit cognoissance ny de
Bacchus ni de Ceres. Qui en vouldra croire Pline et Hero-

1. Que la terre, le soleil, la lune, la mer, et tous les êtres, ne sont point uniques,
mais en nombre infini. Lucrece, Il, 1085.
2. Qu'il n'y a point, dans la nature, d'être unique de son espèce, qui naissse et
qui croisse isolé. Lucrece, Il, 1077.
3. On ne peut donc s'empêcher de convenir qu'il a dû se faire ailleurs d'autres
agréations de matiere, semblables à celle que l'âther embrasse dans son vaste con-
tour. Lucrece, Il, 1084.
dote, il y a des espèces d'hommes, en certains endroits, qui ont fort peu de ressemblance à la nostre; et y a des formes mestisées et ambiguës entre l'humaine nature et la brutale: il y a des contre-terres où les hommes naissent sans teste, portant les yeux et la bouche en la poitrine; où ils sont tous androgynes; où ils marchent de quatre pattes; où ils n'ont qu'un œil au front, et la teste plus semblable à celle d'un chien qu'à la nostre; où ils sont moitié poisson par embas, et vivent en l'eau: où les femmes accouchent à cinq ans, et n'en vivent qu'une qui, où ils ont la teste si dure et la peau du front, que le fer n'y peult mordre, et rebouche contre; où les hommes sont sans barbe; des nations sans usage de feu; d'autres qui rendent le sperme de couleur noire; quoy, ceulx qui naturellement se changent en loups, en juments, et puis encore en hommes? et s'il en est ainsi, comme dict Plutarque, qu'en quelque endroit des Indes il y ayt des hommes sans bouche, se nourrissant de la senteur de certaines odeurs, combien y a il de nos descriptions fausses? Il n'est plus risible, ny à l'adventure capable de raison et de société; l'ordonnance et la cause de nostre bastiment interne seroient, pour la pluspart, hors de propos.

Dadvantage, combien y a il de choses en nostre coignance qui combattent ces belles regles que nous avons taillees et prescriptes à nature? Et nous entreprendrons d'y attacher Dieu mesme! Combien de choses appellons nous miraculeuses et contre nature? cela se fait par chaque homme et par chaque nation, selon la mesure de son ignorance: combien trouvons nous de proprietez occultes et de quintessences? car « aller selon nature, » pour nous, ce n'est qu' « aller selon nostre intelligence, » autant qu'elle peult suyvre, et autant que nous y voyons : ce qui est au delà est monstrueux et desordonné. Or, à ce compte, aux plus advisez et aux plus habiles, tout sera doncques monstrueux : car à ceulx là l'humaine raison a persuadé qu'elle n'avoit ny pied ny fondement quelconque, non pas seulement pour assurer si la neige est blanche, et Anaxagoras la disoit noire; s'il y a quelque chose, ou s'il n'y a nulle chose; s'il y a science ou ignorance, ce que Metrodorus Chius nioit l'homme pouvoir dire; ou, si nous vivons, comme Euripides est en doute, « si la vie que nous vivons est vie, ou si c'est ce que nous appellons mort qui soit vie: »

1. Les exemples suivants sont tirés du troisième et du quatrième livre d'Herodote, et du sixième, septième et huitième livre de Pline. Mais la plupart de ces additions sont révoquées en doute par l'un de nos auteurs. J. V. L.
et non sans apparence; car pourquoi prenons nous titre d'estre,
de cet instant qui n'est qu'une eloise dans le cours infiny d'une
nuict eternelle, et une interruption si briefve de nostre perpe-
tuelle et naturelle condition, la mort occupant tout le devant
et tout le derriere de ce moment, et encorees une bonne partie
de ce moment? D'aultres jurent, Qu'il n'y a point de mouve-
ment, que rien ne bouge, comme les suyvants de Melissus; car
s'il n'y a rien qu'Un, ny ce mouvement sphérique ne luy peut
servir, ny le mouvement de lieu à aultre, comme Platon preuve :
d'aultres, Qu'il n'y a ny generation ny corruption en nature.
Protagoras dict qu'il n'y a rien en nature que le doubte; que
de toutes choses on peult egalemente disputer; et de cela
mesme, si on peult egalemente disputer de toutes choses :
Nausiphanes, Que, des choses qui semblent, rien n'est plus que
non est; Qu'il n'y a rien aultre certain que l'incertitude : Par-
menides, Que de ce qu'il semble il n'est aucune chose en
general; qu'il n'est qu'Un : Zenon, qu'Un mesme n'est pas, et
qu'il n'y a rien; si Un estoit, il seroit ou en un aultre ou en
soy-mesme; s'il est en un aultre, ce sont deux; s'il est en soy
mesme, ce sont encore deux, le comprenant et le comprins.
Selon ces dogmes, la nature des choses n'est qu'un'umbre ou
faulse ou vaine.

Il m'a tousjours semblé qu'à un homme chrestien cette sorte
de parler est pleine d'indiscretion et d'irreverence : « Dieu ne
peult mourir; Dieu ne se peult desdire; Dieu ne peult faire
cecy ou cela. » Je ne treve pas bon d'enfermer ainsi la puis-
sance divine sourbs les loix de nostre parole : et l'apparence qui
s'offre à nous en ces propositions, il la fauldrroit representer plus
reveremment et plus religieusement.

Nostre parler a ses foiblesses et ses defaults, comme tout le
reste : la pluspart des occasions des troubles du monde sont
grammairiennes; nos procez ne naissent que du debat de l'in-
terpretation des loix; et la pluspart des guerres, de cette im-
puissance de n'avoir secu clairement exprimer les conventions
et traitiez d'accord des princes : combien de querelles et com-
biem importantes a produict au monde le doube du sens de
cette syllabe, Hoc 2? Prenous la clause que la logique mesme
nous presentera pour la plus claire : si vous dictes, « Il fait
beau temps, » et que vous dissiez verité, il fait doncques beau
temps. Voylà pas une forme de parler certaine? encorees nous

1. C'est-à-dire un éclat.

2. Montaigne veut parler ici des controverses des catholiques et des protestants
sur la transsubstantiation. A. D.
Livre II, Chapitre XII.

Irompera elle : qu'il soit ainsi, suyvos l'exemple : si vous dichte, "Je ments," et que vous dissipiez vray, vous mentez doncques. L'art, la raison, la force de la conclusion de cette cy sont pareilles à l'autre ; toutefois nous voylà embourbez. Je veois les philosophes pyrrhoniens qui ne peuvent exprimer leur generale conception en aucune maniere de parler ; car il leur fauldroit un nouveau langage : le nostre est tout formé de propositions affirmatifves, qui leur sont du tout ennemies ; de façon que, quand ils disent, "Je double," on les tient incontinent à la gorge, pour leur faire avouer qu'au moins assurent et sçavent ils cela, qu'ils doubtent. Ainsin on les a contraints de se sauer dans cette comparaison de la medecine, sans laquelle leur humeur seroit inexplicable : quand ils prononcent "J'ignore," ou "Je double," ils disent que cette proposition s'emporte elle mesme quand et quand le reste, ny plus ny moins que la rubarbe qui poulse hors les mauvaises humeurs, et s'emporte hors quand et quand elle mesme. Cette fantasie est plus seurement conceue par interrogation : Que scay je ? comme je la porte à la devise d'une balance.

Veoyez comment on se prevault de cette sorte de parler, pleine d'irreverence 1 : aux disputes qui sont à present en nostre religion, si vous pressez trop les adversaires, ils vous diront tout destroussement qu'"Il n'est pas en la puissance de Dieu de faire que son corps soit en paradis et en la terre, et en plusieurs lieux ensemble." Et ce mocqueur ancien, comment il en fait son proufit ! "Au moins, dict il, est ce une non legiere consolation à l'homme de ce qu'il veoid Dieu ne pouvoir pas toutes choses : car il ne se peut tuer quand il le vouldroit, qui est la plus grande faueur que nous ayons en nostre condition ; il ne peut faire les mortels immortels, ny revivre les trespassesz, ny que celuy qui a vescu n'ayt point vescu, celuy qui a eu des honnnes et les ayt point eus ; n'ayant aultre droict sur le passé que de l'oubliance et à fin que cette societe de l'homme à Dieu s'acouple encore par des exemples plaisants, il ne peut faire que deux fois diz ne soient vingt." Voylà ce qu'il dict, et qu'un chrestien debvroit eviter de passer par sa bouche : là où, au rebours, il semble que les hommes recherchent cette folle fierté de langage, pour ramener Dieu à leur mesure :

Cras vel atr
Nube pulsa Pater occupato,
Vel sole puro ; non tamen irritum,

1. Dost il est question plus naut, savoir : Dieu ne peut faire ceci, ou cela. A.
Quand nous disons Que l'infini\de}s siècle\s, tant passez qu'à venir, n'est à Dieu qu'un instant; Que sa bonté, sapience, puissance, sont même chose avecques son essence; nostre par\role le dict, mais nostre intelligence ne l'appr\ehende point. Et toutesfois, nostre oultre\cuidance veult faire passer la Divi\nité par nostre estamine; et de là s'engendrent toutes les res\veries et les erreurs desquelles le monde se trouve saisi, rame\nant et poissant à sa balance chose si esloignée de son poids. Mirum, quo procedat improbitas cordis humani, par\vulo aliquo invitata successu. Combien isole\mment rebrouent Epicurus les stoïciens, sur ce qu'il tient l'Estre véritablement bon et heureux n'appartenir qu'à Dieu, et l'homme sage n'en avoir qu'un um\brage et similitude! combien temerairement ont ils attaché Dieu à la destinee! (à la mienne volonté, qu'aucuns du sur\nom de chrestiens ne le facent pas encore!) et Thales, Platon et Pythagoras l'ont asservy à la nécessité. Cette fierté de vouloir descouvrir Dieu par nos yeulx, a fait qu'un grand personnage des nostres a attribué à la Divinité une forme corporelle; et est cause de ce qui nous advient tous les jours d'attribuer à Dieu les eventemens d'importance, d'une particu\lie\re assignation: parce qu'ils nous poissent, il semble qu'ils luy poissent aussi, et qu'il y regarde plus entier et plus attentif qu'aux evenemens qui nous sont legiers, ou d'une suite ordina\ire: magna dix curant, parva ne\ligi\ant: escoutez son exemple, il vous esclaircira de sa raison; ne\ n in reg\sus\uisdem reg\s omn\ia minima curant; comme si à ce roy là c'estoit plus et moins de remuer un empire, ou la feuille d'un arbre; et si sa providence s'exerceoit autrement, inclinant l'evenement d'une battaille, que le sault d'une pulse. La main de son gouvernement se
preste à toutes choses, de pareille teneur, mesma force et
mesme ordre; nostre interest n'y apporte rien; nos mouve-
ments et nos mesures ne le touchent pas : Deus ita artifex ma-
gnus in magnis, ut minor non sit inparvis 1. Nostre arrogance nous
remet tousjours en avant cette blasphemeuse appariation. Parce
que nos occupations nous chargent, Straton a estrené les dieux
de toute immunité d'offices, comme sont leurs presbtrres; il
fait produire et maintenir toutes choses à nature; et de ses
pois et mouvements construit les parties du monde, deschar-
geant l'humaine nature de la crainte des jugements divins;
quod beatum æternumque sit, id nec habere negotii quidquam, nec
exhibere alteri 2. Nature veult qu'en choses pareilles il y ayt
relation pareille : le nombre doncques infiny des mortels con-
clud un pareil nombre d'immortels; les choses infinies qui
tuent et ruynent en presupposent autant qui conservent et
proufitent. Comme les ames des dieux, sans langue, sans yeulx,
sans aureilles, sentent entre elles chascune -ce que l'aultre
sent, et jugent nos pensees : ainsi les ames des hommes,
quand elles sont libres et desprinses du corps par le sommeil
ou par quelque ravissement, divinent, prognostiquent, et
veoyent choses qu'elles ne sçauroyent voir meslees aux corps.
Les hommes, dict sainct Paul, sont devenus fols, pensants
estre sages, et ont mué la gloire de Dieu incorruptible, en l'i-
mage de l'homme corruptible. Veoyez un peu ce bastelage des
déifications anciennes : aprez la grande et superbe pompe de
l'enterrement, comme le feu venoit à prendre au hault de la
pyramide et saisir le lict du trespassé, ils laisoient en mesme
temps eschapper un aigle, lequel, s'envolant à mont, signiffoit
que l'ame s'en alloit en paradis : nous avons mille medailles,
et notamment de cette honnest femme de Faustine, où cet
aigle est representé emportant à la chevremorte 3 vers le ciel
ces ames déifiees. C'est pitié que nous nous pipons de nos
proprres singeries et inventions.

Quod finxere, timent 4 :

comme les enfants qui s'effroyent de ce mesme visage qu'ils
ont barbouillé et noircy à leur compagnon : quasi quidquam

1. Dieu, qui est si parfait ouvrier dans les grandes choses, ne l'est pas moins
dans les petites. SAINT AUGUSTIN, de Civit. Dei, XI, 22.

2. Un être heureux et éternal n'a point de peine, et n'en fait à personne. Cicé-
ron, de Nat. deor., I, 17.

3. Celui qui est porté à la chevremorte est couché sur le dos de celui qui le porte,
st lui embrasse le cou, en tenant ses cuisses et ses jambes autour de son corps. G.

4 Ils redoutent ce qu'ils ont eux-mêmes inventé. LUCAIN, I, 486.
indeficius sit homine, cui sua figmenta dominantur. C'est bien loing d'honnerceluy qui nous a faict, que d'honnerceluy que nous avons faict. Auguste eut plus de temples que Jupiter, servis avec autant de religion et creance de miracles. Les Thasiens, en recompense des bienfaict queils avoient recue d'Agésilaus, lui veinrent dire qu'ils lavoient canonisé: «Vostre nation, leur dict il, a elle ce pouvoir de faire dieu qui bon luy semble? Faictes en, pour veoir, l'un d'entre vous; et puis, quand j'auray veu comme il s'en sera trouve, je vous diray grandmercy de vostre offre.» L'homme est bien insensé! il ne scauroit forger un ciron, et forge des dieux à douzaine! Oyez Trismegiste louant nostre suffisance: «De toutes les choses admirables, cecy a surmonté l'admiration, que l'homme ayt peu trouver la divine nature, et la faire.» Voicy des arguments de l'eschole mesme de la philosophie,

Nosse cui divos et celi numina... Aut soli nescire, datum:

«Si Dieu est, il est animal; s'il est animal, il a sens; et s'il a sens, il est subject à corruption. S'il est sans corps, il est sans ame, et par consequent sans action; et s'il a corps, il est perissable.» Voylà pas triumphié! «Nous sommes incapables d'avoir faict le monde: il y a doncques quelque nature plus excellente qui y a mis la main. Ce seroit une sotte arrogante de nous estimer la plus parfaicte chose de cet univers: il y a doncques quelque chose de meilleur; cela c'est Dieu. Quand vous veoyez une riche et pompeuse demeure, encore que vous ne sachiez qui en est le maistre; si ne direz vous qu'elle soit faict pour des rats: et cette divine structure que nous veoyons du palais celeste, n'avons nous pas à croire que ce soit le logis de quelque maistre plus grand que nous ne sommes? Le plus haut est il pas toujours le plus digne? et nous sommes placez au plus bas. Rien sans ame et sans raison ne peut produire un animant capable de raison: le monde nous produit; il a doncques ame et raison. Chaque part de nous est moins que nous: nous sommes part du monde; le monde est donc fourny de sagesse et de raison, et plus abondamment que nous ne sommes. C'est belle chose que d'avoir un grand gouvernement: le gouvernement du monde appartient doncques à quelque heureuse nature. Les astres ne nous

1. Quoi de plus malheureux que l'homme, esclave des chimères qu'il s'est faictes?
2. Qui seule peut connoitre les dieux et les puissances celestes, ou savoir qu'on ne peut les connoitre. Lucain, t. 452.
3. C'est-à-dire animé.
ont pas de nuisance : ils sont doncques pleins de bonté. Nous avons besoing de nourriture : aussi ont doncques les dieux, et se paissent des vapeurs de çà bas. Les biens mondains ne sont pas biens à Dieu : ce ne sont doncques pas biens à nous. L'offenser et l'estre offensé sont egualemant tesmoignages d'imbecillité : c'est doncques folie de craindre Dieu. Dieu est bon par sa nature; l'homme par son industrie, qui est plus. La sagesse divine et l'humaine sagesse n'ont aultre distinction, sinon que celle là est eternelle : or, la duree n'est aulcune accession à la sagesse; parquoy nous voylę compagnons. Nous avons vie, raison et liberté, estimons la bonté, la charité et la justice : ces qualitez sont doncques en luy. » Somme, le bastiment et le desbastiment, les conditions de la Divinité, se forgent par l'homme, selon la relation à soy. Quel patron! et quel modèle! Estirons, eslevons et grossissons les qualitez humaines tant qu'il nous plaira : enle toy, pauvre homme, et encore, et encore, et encore;

Non, si te ruperis, inquit¹.

**Profecto non Deum, quem cogitare non possunt, sed semetipsum, pro illo cogitantes, non illum, sed se ipsum, non illi, sed sibi comparent** ². Ez choses naturelles, les effects ne rapportent qu'à demy leurs causes : quoy cette cy? elle est au dessus de l'ordre de nature; sa condition est trop haultaine, trop c'joingnee et trop maistresse, pour souffrir que nos conclusions l'attachent et la garottent. Ce n'est point par nous qu'on y arrive, cette route est trop basse : nous ne sommes non plus prez du ciel sur le mont Cenis, qu'au fond de la mer : consultez en pour veoir avecques vostre astrolabe. Ils rament Dieu jusques à l'accoin-tance charnelle des femmes, à combien de fois, à combien de generations : Paulina, femme de Saturninus, matrone de grande reputation à Rome, pensant coucher avecques le dieu Serapis, se trouva entre les bras d'un sien amoureux, par le macque-rellage des presbtres de ce temple : Varro, le plus subtil et le plus savant aucteur latin, en ses livres de la theologie, escript que le sacristain de Hercules, jectant au sort d'une main pour soy, de l'autre pour Hercules, joua contre luy un soupper et une garse; s'il gaignoit, aux despens des offrandes; s'il perdoit, aux siens; il perdit, paya son soupper et sa garse; son nom feut Laurentine, qui veid de nuict ce dieu entre ses bras, luy disant


².Certes les hommes, croyant penser à Dieu, dont ils ne peuvent se former l'idée, ne pensent point à lui, mais à eux-mêmes ; ils ne voient qu'eux, et non pas non à lui-même, qu'ils le comparent. SAINT AUGUSTIN, de Civit.
au surplus que, le lendemain, le premier qu'elle rencontrerait la payeroit celestement de son salaire : ce feust Tarunclius, jeune homme riche, qui la mena chez lui, et avecques le temps la laissa heritier. Elle, à son tour, esperant faire chose agreable à ce dieu, laissa heritier le peuple romain : pourquoi on luy attribua des honneurs divins. Comme s'il ne suffisoit pas que, par double estoc 1, Platon feust originellement descendu des dieux, et avoir pour aucteur commun de sa race Neptune; il estoit tenu pour certain, à Athenes, que Ariston ayant voulu jouir de la belle Perictione, n'avoit sceu; et feust adverter en songe par le dieu Apollo de la laisser impollue et intacte jusques à ce qu'elle feust accouchée : c'estoient les pere et mere de Platon. Combien y a il, ez histoires, de pareils cocusages procurez par les dieux contre les pauvres humains? et des maris injurieusement descriez en faveur des enfants? En la religion de Mahumet, il se treuue, par la creance de ce peuple, assez de Merlins, à sçavoir enfants sans pere, spirituels, nayz divinement au ventre des pucelles; et portent un nom qui le signifie en leur langue.

Il nous fault noter qu'à chasque chose il n'est rien plus cher et plus estimable que son estre; le lion, l'aigle, le dauphin, ne priset rien au dessus de leur espee; et que chascune rapporte les qualitez de toutes aultres choses à ses propres qualitez; lesquelles nous pouvons bien estendre et raccourcir, mais c'est tout; car, hors de ce rapport et de ce principe, nostre imagination ne peut aller, ne peut rien diviner aultre, et est impossible qu'elle sorte de là, et qu'elle passe au delà : d'où naissent ces anciennes conclusions : « De toutes les formes, la « plus belle est celle de l'homme : Dieu doneques est de cette « forme. Nul ne peut estre heureux sans vertu, ni la vertu « estre sans raison; et nulle raison loger ailleurs qu'en l'humaine « figure : Dieu est doneques revestu de l'humaine figure. » Ita « est informatum anticipatumque mentibus nostris, ut homini, quum de Deo cogitet, forma occurrat humana 2. Pourtant, disait plaisamment Xenophon, que si les animaux se forgent des dieux, comme il est vraisemblable qu'ils facent, il les forgent certainement de mesme eux, et se glorifient comme nous. Car pourquoi ne dira un oison ainsi : « Toutes les pieces de l'univers me regardent; la terre me sert à marcher, le soleil à m'esclai- rer, les estoiles à m'inspirer leurs influences; jay telle commo-

1. Des deux cotés, du côté paternel et maternel.

2. C'est une habitude et un préjugé de notre esprit, que nous ne pouvons penser à Dieu sans nous le représenter sous une forme humaine. Cicéron, de Nat. deor., 1, 27,
dité des vents, telle des eaux; il n’est rien que cette voûte regarde si favorablement que moy; je suis le mignon de nature? Est-ce pas l’homme qui me traiyte, qui me loge, qui me sert? c’est pour moy qu’il faict et semer et moulldre; s’il me mange, aussi faict il bien l’homme son compaignon; et si soys je moy les vers qui le tuent et qui le mangent. » Autant en diroit une grue; et plus magnifiquement encore, pour la liberté de son vol, et la possession de cette belle et baulte region: *Tam blanda conciliatrix, et tam sui est lena ipsa natura¹!*

Or doncques, par ce mesme train, pour nous sont les destnees, pour nous le monde; il luict, il tonne pour nous; et le createur et les creatures, tout est pour nous: c’est le but et le point où vise l’université des choses. Regardez le registre que la philosophie a tenu, deux mille ans et plus, des affaires celestes: les dieux n’ont agi, n’ont parlé que pour l’homme; elle ne leur attribue aultre consultation et aultre vacation. Les voylà contre nous en guerre;

*Domitosque Herculæ manu*

*Telluris juvenes, unde periculum*

*Fulgens contremuit domus*

*Saturni veteris².*

**Les voicy partisans de nos troubles, pour nous rendre la pareille de ce que tant de fois nous sommes partisans des leurs:**

*Neptunus muros, magnque emota tridenti*

*Fundamenta qualtit, totamque a sedibus urbem*

*Eruit: hic Juno Sæas savissima portas*

*Prima tenet³.*

**Les Cauniens, pour la jalousie de la domination de leurs dieux propres, prennent armes en dos le jour de leur devotion, et vont courant toute leur bauliue, frappants l’air par cy, par là, à tous leurs glaives, pourchassants ainsin à oultrance, et bannissants les dieux estrangiers de leur territoire. Leurs puissances sont retrenchees selon nostre necessité: qui guarit les chevalux, qui les hommes, qui la peste, qui la teigne, qui la toux, qui une sorte de gale, qui une aultre; adeo minamis etiam rebus prava religio inserit deos⁴! qui faict naistres les raisins, qui les aulx;**

¹. *Tant la nature, adroite et indulgente, porte tous les êtres à s’aimer eux-mêmes!* Cicéron, *de Nat. deor.*, 1, 27.


qui à la charge de la paillardise, qui de la marchandise; à chaque race d'artisans, un dieu; qui à sa province en orient, et son crédit; qui en ponent:

Hic illius arma,

Hic currus fuit 1.

Os sancte Apollo, qui umbilicum certum terrarum obtubes 2;

Pallada Cecropiën, Minoïa Creta Dianam,
Vulcanum tellus Hypsipylea colit,
Junonem Sparte, Pelopiadesque Mycenum;
Pinigerum Fauni Mœnalis ora caput;
Mars Latio venerandus erat 3:

qui n'a qu'un bourg ou une famille en sa possession; qui loge seul; qui, en compagnie ou volontaire ou nécessaire,

Junctaque sunt magno templo nepotis avo 4:

il en est de si chestifs et populaires (car le nombre s'en monte jusques à trente six mille), qu'il en faut entasser bien cinq ou six à produire un espic de bled, et en prennent leurs noms divers: trois à une porte, celuy de l'ais, celuy du gond, celuy du seuil; quatre à un enfant, protecteurs de son maillot, de son boire, de son manger, de son tetter: aulcuns certains, aulcuns incertains et doubteux; aulcuns qui n'entrent pas encore en paradis:

Quos, quoniam coeli rondum dignamur honore,
Quas dedimus, certe terras habitare sinamus 5:

il en est de physiciens, de poétiques, de civils: aulcuns, moyens entre la divine et l'humaine nature, mediateurs, entremetteurs de nous à Dieu; adorez par certain second ordre d'adoration et diminutif: infinis en titres et offices; les uns bons, les aultres mauvais: il en est de vieux et cassez, et en est de mortels: car Chrysippus estimoit qu'en la derniere conflagration du monde, tous les dieux auroient à finir, sauf Jupiter. L'homme forge mille
plaisantes societez entre Dieu et luy: est il pas un compatriote ?

**Jovis incunabula Cretren**

Voicy l'excuse que nous donnons, sur la consideration de ce subject, Scevola, grand pontife, et Varron, grand theologien, en leur temps: « Qu'il est besoing que le peuple ignore beaucoup de choses vrayes, et en croye beaucoup de faulses: » *Quum veritatem, qua liberetur, inquirat; credatur ei expedire, quod fallitur* 2. Les yeulx humains ne peuvent appercevoir les choses que par les formes de leur cnoissance: et ne nous souvient pas quel sault print le miserable Phaethon pour avoir voulu manier les resnes des chevaux de son pere d'une main mortelle? Nos tres esprit retumbe en pareille profondeur, se disisce et se froisse de mesme, par sa temerite. Si vous demandez à la philosophie de quelle matiere est le ciel et le soleil: que vous répondra elle, sinon de fer, ou, avecques Anaxagoras, de pierre, ou aultre estoffe de son usage? S'enquiert on à Zenon, que c'est que nature? « Un feu, dict il, artiste, propre à engendrer, procedant reglement. » Archimedes, maistre de cette science qui s'attribue la presseance sur toutes les aultres en verite et certitude, « Le soleil, dict il, est un dieu de fer enflammé. » Voilà pas une belle imagination producite de la beaulté et inevitable necessite des demonstrations geometriques! non pourtant si inevitable et utile, que Socrates n'ayt estimé qu'il suffisoit d'en scaveir jusques à pouvoir arpenter la terre qu'on donnoit et recevoit, et que Polyæenus, qui en avoir esté fameux et illustre docteur, ne les ayt prises à mespris, comme pleines de faulseté et de vanité apparente, aprez qu'il eust gousté les doux fruicts des jardins poltronesques d'Epicurus. Socrates, en Xenophon, sur ce propos d'Anaxagoras, estimé par l'antiquité entendu au dessus de tous aultres ez choses celestes et divines, dict qu'il se troubla du cerveau, comme font tous hommes qui perscrutent immodesreament les cnoissances qui ne sont de leur appartenance: sur ce qu'il faisoit le soleil une pierre ardente, il ne s'advisoit pas qu'une pierre ne luict point au feu; et, qui pis est, qu'elle s'y consomme: en ce qu'il faisoit un du soleil et du feu; que le feu ne noircit pas ceulx qu'il regarde; que nous regardons fixement le feu; que le feu tue les plantes et les herbes. C'est, à l'advis de Socrates, et au mien aussi, le plus sage-


2. Comme il ne cherche la vérité que pour se délivrer du joug, croyons qu'il lui est avantageux d'être trompé. *Saint Augustin, de Civit. Dei*, IV, 31.
ment jugé du ciel, que n'en juger point. Platon, ayant à parler des daimons au Timeé: « C'est entreprinse, dict il, qui surpassa notre portee; il en faut croire ces anciens, qui se sont dits engendrez d'eulx: c'est contre raison de refuser foy aux enfants des dieux, encore que leur dire ne soit estably par raisons necessaires ny vraysemblables, puisqu'ils nous respondent de parler de choses domestiques et familiers. »

Veoyons si nous avons quelque peu plus de clarté en la connoissance des choses humaines et naturelles. N'est ce pas une ridicule entreprinse, à celles ausquelles, par nostre propre confession, nostre science ne peult attaindre, leur aller forgeant un aultre corps, et prestant une forme faulse, de nostre invention; comme il se veoid au mouvement des planetes, auquel d'autant que nostre esprit ne peult arriver ny imaginer sa naturelle conduicte, nous leur prestons, du nostre, des ressorts matériels, lourds et corporels:

Temo aureus, aurea summae
Curvatura rotæ, radiorum argenteus ordo:

vous diriez que nous avons eu des cochers, des charpentiers, et des peintres, qui sont allez dresser là hault des engins à divers mouvements, et renger les rouages et entrelassements des corps celestes bigarrez en couleur, autour du fuseau de la Necessité, selon Platon:

Mundus domus est maxima rerum,
Quam quinque altitonæ fragmine zone
Cingunt, per quam limbus pictus bis sex signis
Stellimicantis, altus in obliquo aetheræ, luna
Bigas acceptat:

tout songes et fanatiques folies. Que ne plaist il un jour à nature nous ouvrir son sein, et nous faire veoir au propre les moyens et la conduicte de ses mouvements, et y preparer nos yeulx? ô Dieu! quels abus, quels mescomptes nous trouverions en nostre pauvre science! Je suis trompé, si elle tient une seule chose droictement en son poinct: et m'en partiray d'icy plus ignorant toute aultre chose que mon ignorance.

Ay je pas veu, en Platon, ce divin mot, « que nature n'est rien

1. Le timon étoit d'or, les roues de même métal, et les rayons étoient d'argent. 
Ovine, Métam., II, 107.

2. Le monde est une maison immense, environnée de cinq zones, et traversée obliquement par une bordure enrichie de douze signes rayonnants d'étoiles, où sont admis le char et les deux coursiers de la lune. — Ces vers sont de Varron; et c'est le grammairien Valérius Probus qui les rapporte dans ses notes sur la sixième éloge de Virgile. Mais il y a, dans le premier, maxima homuli; et dans le dernier, Bigas solisque receptat. C.
qu'une poésie ainigmatique? » comme, peut estre, qui dirroit une peinture voilée et tenebreuse, entreluisant d'une infinie variété de faulx jours à exercer nos conjectures. Latent izza om- nia crassis occultata et circumfusa tenebris; ut nulla acies humani ingenii iuncta sit, quae penetrare in coelum, terram intrare possit. Et certes, la philosophie n'est qu'une poésie sophistiquée. D'où tirent ses auteurs anciens toutes leurs auctoritez, que des poètes? et les premiers feurent poètes eux mesmes, et la traic- terent en leur art. Platon n'est qu'un poète descoués: Timon l'appelle, par injure, Grand forgeur de miracles. Toutes les sciences surhumaines s'accoustrent du style poétique. Tout ainsi que les femmes emploient des dents d'yvoire, où les leurs naturelles leur manquent; et au lieu de leur vray teint, en forgent un de quelque matiere estrangiere; comme elles font des cuisses de drap et de feutre, et de l'embonpoint de coton; et, au veu et sceu d'un chascon, s'embellissent d'une beaulté fausse et empruntee: ainsi faict la science (et nostre droict mesme a, dict on, des fictions legitimes sur lesquelles il foude la verité de sa justice); elle nous donne en payement, et en presupposition, les choses qu'elle mesme nous apprend estre inventees; car ces epicycles excentriques, concentriques, de quoy l'astrologie s'ayde à conduire le bransle de ses estoiles, elle nous les donne pour le mieulx qu'elle ayt sceu inventer en ce subject: comme aussi, au reste, la philosophie nous presente, non pas ce qui est, ou ce qu'elle croit, mais ce qu'elle forge ayant plus d'apparence et de gentillesse. Platon 2, sur le discours de l'estat de nostre corps, et de celuy des bestes: «Que ce que nous avons dict soit vray, nous en asseurions, si nous avions sur cela confirmation d'un oracle; seulement nous asseurons que c'est le plus vraysemblablement que nous ayons sceu dire.»

Ce n'est pas au ciel seulement qu'elle envoye ses cordages, ses engins, et ses roues; considerons un peu ce qu'elle dict de nous mesmes et de nostre contexture: il n'y a pas plus de retro- gradation, trepidation, accession, reculement, ravissememt, aux astres et corps celestes, qu'ils en ont forge en ce pauvre petit corps humain. Vrayement ils ont eu par là raison de l'appeller le petit Monde 3: tant ils ont employé de pieces et de visages à le massonner et bastir. Pour accommoder les mouvements qu'ils

1. Toutes ces choses sont enveloppées des plus épaisses ténèbres; et il n'y a point d'esprit assez perçant pour pénétrer dans le ciel, ou dans les profondeurs de la terre. Cícéréon, Acad., II, 39.
veoyent en l'homme, les diverses functions et facultez que nous sentons en nous, en combien de parties ont ils divisé nostre ame? en combien de sieges logees? à combien d'ordres et d'estages ont ils desparty ce pauvre homme, oultre les naturels et perceptibles? et à combien d'offices et de vacations? Ils en font une chose publiche imaginaire: c'est un subject qu'ils tiennent et qu'ils manient; on leur laisse toute puissance de le descendre, renger, rassembler et estoffier, chascon à sa fantasie: et si ne le possedent pas encore. Non seulement en verité, mais en sone mesme, ils ne le peuvent regler, qu'il ne s'y treuve quelque cadence, ou quelque son, qui eschappe à leur architecture, toute enorme qu'elle est, et rapiecee de mille loppins fauls et fantastiques. Et ce n'est pas raison de les excuser: car, aux peintres, quand ils peignent le ciel, la terre, les mers, les monts, les isles escartees, nous leur concedions qu'ils nous en rapportent seulement quelque marque legierre, et comme de choses ignorees, nous contentons d'un tel quel umbrage et feincte; mais quand ils nous tirent aprez le naturel, ou aultre subject qui nous est familier et cogneu, nous exigeons d'eulx une parfaicte et exacte representation des lineaments et des couleurs; et les mesprisons, s'ils y faillent.

Je scais bon gre à la garse milesienne, qui, veoyant le philosophe Thales s'amuser continuellement à la contemplation de la voultre celeste, et tenir tousjours les yeulx eslevée contremont, lui meit en son passage quelque chose à le faire brancher, pour l'advertir qu'il seroit temps d'amuser son pensement aux choses qui estoient dans les nues, quand il auroit prouvé à celles qui estoient à ses pieds: elle lui conseilloit certes bien de regarder plutost à soy qu'au ciel; car, comme dict Democritus, par la bouche de Cicero,

Quod est ante pedes, summo spectat: caeli scrutinantur plagas.

Mais nostre condition porte que la cognoissance de ce que nous avons entre mains est aussi esloingnee de nous, et aussi bien au dessus des nues, que celle des astres: comme dict Socrates, en Platon, que à quiconque se mesle de la philosophie, on peult faire le reproche que faict cette femme à Thales, qu'il ne veoid rien de ce qui est devant luy: car tout philosophe ignore ce que dict son voisin; ouy, et ce qu'il faict luy mesme; et ignore ce qu'ils sont sorts deux, ou bestes, ou hommes.

1. Nous leur accordons, mot pris du latin.
2. A la jeune servante, non pas de Milet, mais de Thrace.
3. Sans rien voir sur la terre, on se perd dans les sieux.
Ces gents icy, qui trouvent les raisons de Sebond trop fôbles, qui n'ignorent rien, qui gouvernent le moude, qui savent tout,

Quæ mare compesant cause; quid temperet annum;  
Stella sponte sua, jussæve, vagentur et errant;  
Quid premat obscurem lune, quid proferat orbem;  
Quid velit et possit rerum concordia discors ¹;

n'ont ils pas quelquesfois sondé, parmy leurs livres, les difficultez qui se presentent à cognoistre leur estre propre? Nous voyons bien que le doigt se meut, et que le pied se meut, qu'aulcunes parties se translent d'elles mesmes, sans nostre congé, et que d'aultres nous les agitons par nostre ordonnance; que certaine apprehension engendre la rougeur, certaine aultre la pasleur; telle imagination agit en la rate seulement, telle aultre au cerveau; l'une nous cause le rire, l'autre le pleurer; telle aultre transit et estonne tous nos sens, et arrete le mouvement de nos membres; à tel object l'estomach se soubleve, à tel aultre quelque partie plus basse: mais comme une impression spirituelle face une telle faulsee ² dans un subject massif et solide, et la nature de la liaison et couture de ces admirables ressorts, jamais homme ne l'a sceu; omnia incerta ratione, et in naturæ majestate abdita ³, dict Pline; et saïnt Augustin, Modus, quo corporibus adhærent spiritus..., omnino mirus est, nec comprehendit ab homine potest; et hoc ipse homo est ⁴; et si ne le met on pas pourtant en double; car les opinions des hommes sont receues à la suite des creances anciennes, par auctorité et à credit, comme si c'estoit religion et loix: on receoit comme un jargon ce qui en est communement tenu; on receoit cette verité avecce toute ses bastiments et attelage d'arguments et de preuves, comme un corps ferme et solide qu'on n'esbranle plus, qu'on ne juge plus; au contraire, chacun, à qui mieulx mieulx, va plaçant et confortant cette creance receue, de tout ce que peut sa raison, qui est un util souple, contournable, et accommodable à toute figure: ainsi se remplit le monde, et se confit

1. Ce qui retient la mer dans ses bornes, ce qui règle les saisons; si les astres ont un mouvement propre, ou sont emportés par une force estrangère; d'où vient que la lune croît et décroît régulièrement; et comment la discorde des élémens fait l'harmonie de l'univers. Horace, Epist., I, 12, 16.

2. Fausse vient de fausser ou faulser, lorsqu'il signifie percer tout outre.

3. Tous ces mystères sont impénétrables à la raison humaine, et restent cachés dans la majesté de la nature. Pline, II, 37.

4. La manière dont les esprits sont unis aux corps est tout à fait merveillauss, et ne peut être comprise par l'homme; et cette union est l'homme même. Saint Augustin, de Civit. Dei, XXI, 10.
essai sur le car, aux iés, c'est raison entendu; mande gueres ou plein 'c en opinion amitié rus, Parmenides, autre. comme voyance, tiers, et cau.nomion vient, et pour des éctions n'est pas, fondée, privation. Il veult; mais de l'infiny save, la production des choses? la privation, c'est une negative; de quelle humeur en a il peu faire la cause et origine des choses qui sont? Cela toutesfois ne s'oseroit esbranler, que pour l'exercice de la logique; on n'y debat rien pour le mettre en doubté, mais pour deflendre l'aucteur de l'eschole des objections estrangieres: son auctorité, c'est le but au delà duquel il n'est pas permis de s'enquerir.

Il est bien aysé, sur des fondements advouez, de bastir ce qu'on veult; car, selon la loy et ordonnance de ce commence-ment, le reste des pieces du bastiment se conduct ayseement sans se desmentir. Par cette voye, nous trouvons nostre raison bien fondee, et discourons à bouleveue: car nos maistres preoccupent et gaigent avant main autant de lieu en nostre creance qu'il leur en fault pour conclure aprez ce qu'ils veulent, à la mode des geometriens, par leurs demandes advouees; le consentement et approbation que nous leur prestons, leur donnant de quoy nous traistser à gauche et à dextre, et nous
LIVRE II, CHAPITRE XII.

pirouetter à leur volonté. Quiconque est creu de ses presuppositions, il est nostre maistre et nostre dieu; il prendra le plan de ses fondements, si ample et si aysé, que par icoelx il nous pourra monter, s'il veult, jusques aux nues. En cette pratique et negociation de science, nous avons prins pour argent com- tant le mot de Pythagoras, "Que chasque expert doibt estre creu en son art: " le dialecticien se rapporte au grammairien de la signification des mots; le rhetoricien emprunte du dialecticien les lieux des arguments; le poête, du musicien, les mesures; le geometrien, de l'arithmeticien, les proportions; les metaphysiciens prennent pour fondement les conjectures de la physique: car chasque science a ses principes presupposez; par où le jugement humain est bridé de toutes parts. Si vous venez à choquer cette barriere en laquelle gist la principale erreur, ils ont incontinent cette sentence en la bouche, "Qu'il ne fault pas debattre contre ceulx qui nient les principes;" or n'y peult il avoir des principes aux hommes, si la Divinite ne les leur a revelez: de tout le demourant, et le commencement, et le milieu, et la fin, ce n'est que songe et fume. A ceulx qui combattent par presupposition, il leur fault presupposer au contraire le mesme axiome de quoy on debat: car toute presupposition humaine, et toute enunciation, a autant d'autorité que l'autre, si la raison n'en fait la difference. Ainsin il les fault toutes mettre à la balance; et premiurement les generales, et celles qui nous tyrannisent. La persuasion de la certitude est un certain tesmoignage de folie et d'incertitude extreme; il n'est point de plus folles gents ny moins philosophes que les philodoxes 1 de Platon: il faut scavoir si le feu est chaud, si la neige est blanche, s'il y a rien de dur ou de mol en nostre cognoissance.

Et quant à ces responses, de quoy il se fait des cortes anciens; comme à celuy qui mettoit en double la chaleur, à qui on dict qu'il se jectast dans le feu; à celuy qui noit la froideur de la glace, qu'il s'en meist dans le sein; elles sont tresindignes de la profession philosophique. S'ils nous eussent laissé en nostre estat naturel, recevants les apparences estrangeres, selon qu'elles se presentent à nous par nos sens, et nous eussent laissé aller aprez nos appetits simples et reglez par la condition de nostre naissance, ils auroient raison de parler ainsi; mais c'est d'euux que nous avons apprins de nous rendre juges du monde;

1. Gens qui se remplissent l'esprit d'opinions dont ils ignorent les fondements, qui s'entendent de mots, qui n'aient et ne voient que les apparences des choses. — Cette definition est prise de Platon, qui les a caracterises tres-particulierement à la fin du V° liv. de sa République. C.
c'est d'eux que nous tenons cette fantaisie, « Que la raison humaine est contreroolleuse generale de tout ce qui est au dehors et au dedans de la voulte celeste; qui embrasse tout, qui peult tout, par le moyen de laquelle tout se scait et cognoist. » Cette response seroit bonne parmy les Cannibales, qui jouissent l'heur d'une longue vie, tranquillette et paisible, sans les preceptes d'Aristote, et sans la cognoissance du nom de la physique: cette response vauldroit mieulx à l'adventure, et auraoit plus de fermeté que toutes celles qu'ils emprunteront de leur raison et de leur invention: de cette cy seroient capables avecques nous tous les animaulx, et tout ce où le commandement est encore pur et simple de la loy naturelle; mais eulx, ils y ont renoncé. Il ne fault pas qu'ils me dient, « Il est vray; car von le veoyez et sentez ainsin: » il fault qu'ils me dient si ce que je pense entir, je le sens pourtant en effect; et, si je le sens, qu'ils me dient aprez pourquoi je le sens, et comment, et quoy; qu'ils me dient le nom, l'origine, les tenantz et aboutissants de la chaleur, du froid, les qualitez de celuy qui agit et de celuy qui souffre; ou qu'ils me quittent leur profession, qui est de ne recevoir ny approuver rien que par la voye de la raison: c'est leur touche à toutes sortes d'essays; mais, certes, c'est une touche pleine de faulseté, d'erreur, de foiblesse, et d'ail-lance.

Par où la voulons nous mieulx esprouver que par elle mesme? s'il ne la fault croire, parlant de soy, à peine sera elle propre à juger des choses estrangeres: si elle cognoist quelque chose, au moins sera ce son estre et son domicile; elle est en l'amc, et partie, ou effect, d'icelle; car la vraye raison et essentielle, de qui nous desrobons le nom à faultes enseignes, elle loge dans le sein de Dieu; c'est là son giste et sa retraicte; c'est de là où elle part quand il plaist à Dieu nous en faire vooir quel que rayon, comme Pallas saillit de la teste de son perc pour se communiquer au monde.

Or, veoyons ce que l'humaine raison nous a appris de soy, et de l'amc; non de l'amc, en general, de laquelle quasi toute la philosophie rend les corps celestes et les premiers corps participants, ni de celle que Thales attribuoit aux choses mesmes qu'on tient inanimées, convié par la consideration de l'aimant; mais de celle qui nous appartient, que nous devons mieulx cognoistre:

Ignoratur enim, quæ sit natura animal;
Nata sit; au, contra, nascentibus insistitulus;
Et simul intereat nobis cum morRHirempia;
LIVRE II, CHAPITRE XII.

A Crates et Dicearchus, qu’il n’y en avoit du tout point, mais que le corps s’esbrausloit ainsi d’un mouvement naturel : à Platon, que c’estoit une substance se mouvant de soy mesme à Thales, une nature sans repos : à Asclepiades, une exercitation des sens ; à Hesiodus et Anaximander, chose composee de terre et d’eau ; à Parmenides, de terre et de feu ; à Empedocles, de sang ;

Sanguineam vomit ille animam : 2

à Posidonius, Cleanthes et Galen, une chaleur ou complexion chaleureuse,

Ignéeus est ellis vigor, et celestis origo : 3

à Hippocrates, un esprit espandu par le corps ; à Varro, un air receu par la bouche, eschauffé au poulmon, attecrem au cœur, et espandu par tout le corps ; à Zeno, la quint’-essence des quatre elements, à Heraclides Pontificus, la lumiere ; à Xenocrates et aux Ægyptiens, un nombre mobile ; aux Chaldees, une vertu sans forme determinée ;

Habitum quemdam vitalem corporis esse,
Harmoniam Graeci quam dicunt : 4

n’oublions pas Aristote, Ce qui naturellement fait mouvoir le corps, qu’il nomme Entelechée, d’une autant froide invention que nulle aultre ; car il ne parle ny de l’essence, ny de l’origine, ny de la nature de l’ame, mais en remarque seulement l’effeçt : Lactance, Seneque, et la meilleure part entre les dogmatistes, ont confessé que c’estoit chose qu’ils n’entendoient pas : Et aprez tout ce denombrement d’opinions, harum sententiarum quae vera sit, Deus aliquis videbit, dict Cicero. 5. Je cognois par moi, dict saint Bernard, combien Dieu est incomprehensible ; puisque les pieces de mon estre propre, je ne les puis


2. Il vomit son ame de sang. VIRGILE, Énéide, IV, 349.

3. Les ames ont la force et la vivacité du feu, et leur origine est celeste. VIRGILE, Énéide, VI, 730.

4. Une certaine habitude vitale, nommée par les Grecs harmonie. LUCRÈCE, III, 100.

5. Un Dieu seul peut savoir quelle est la vraie. CICÉRON, Tusc., I, 11.
comprendre. Heraclitus, qui tenoit tout estre plein d’ame et de daimons, maintenoit pourtant qu’on ne pouvoit aller tant avant ver: la cognoissance de l’ame, qu’on y peust arriver; si profonde estre son essence.

Il n’y a pas moins de dissention ny de debat à la loger. Hip-pocrates et Herophilus la mettent au ventricule du cerveau; Democritus et Aristote, par tout le corps;

Ut bona sæpe valetudo quum dictur esse
Corporis, et non est tamen haec pars ulla valentis 4.

Epicurus, en l’estomach;

Hic exsultat enim pavor ac metus; haec loca circum
Lactitiae mulcent 2:

les stoïciens, autour et dedans le cœur; Erasistratus, joignant la membrane de l’épicrane; Empedocles, au sang; comme aussi Moïse, qui feut la cause pourquoi il deffendit de manger le sang des bestes, auquel leur ame est joincte: Galen a pensé que chasque partie du corps ayt son ame; Strato l’a logée entre les deux sourcils; Qua facie quidem sit animus, aut ubi habitet, ne quærendum quidem est 3, dict Cicero; je laisse volontiers à cet homme ses mots propres: irois je à l’éloquence alerter son par-ler? joinct qu’il y a peu d’acquest à desrobe la matière de ses inventions; elles sont et peu frequentes, et peu roides, et peu ignorees. Mais la raison pourquoi Chrysippus l’argumemente autour du cœur, comme les aultres de sa secte, n’est pas pour estre oublice: c’est par ce, dict il, que quand nous voulons aseurer quelque chose, nous mettons la main sur l’estomach, et quand nous voulons prononcer’E7ω, qui signifie Moy, nous baissons vers l’estomach la maschouere d’en bas. Ce lieu ne se doibt passer sans remarquer la vanité d’un si grand personnage; car outre ce que ces considerations sont d’elles mesmes infiniment legieres, la dernière ne preuve qu’aux Grecs qu’ils ayent l’ame en cet endroict là: il n’est jugement humain, si tendu, qui ne sommeille par fois. Que craignions nous à dire? voylà les stoïciens, peres de l’humaine prudence, qui treuvent que l’ame d’un homme, accablé soubs une ruyne, traisne et alanne long temps à sortir, ne se pouvant desmesler de la charge, comme une souris prinse à la trapelle. Aulcuns tien-

1. Ainsi l’on dit que la santé appartient à tout le corps, et pourtant elle n’est pas une partie de l’homme en santé. Lucanée, 111, 103.

2. C’est là qu’on sent palpiter la crainte et la terreur; c’est là que l’on éprouve les douces émotions du plaisir. Lucanée, 111, 142.

3. Pour la figure de l’ame et le lieu où elle réside, c’est ce qu’il ne faut pas cher-cher à connoître. Cicéron, Tusc., 1, 28.
ment que le monde se fait pour donner corps, par punition, aux esprits descheus, par leur faute, de la pureté, en quoy ils avoient esté crezé, la première creation n'ayant esté qu'incorporelle; et que, selon qu'ils se sont plus ou moins esloingne de leur spiritualité, on les incorpore plus, et moins alaigremen ou lourdement: de là vient la varieté de tant de matiere creee. Mais l'esprit qui feut, pour sa peine, investi du corps du soleil, debvoit avoir une mesure d'alteration bien rare et particu-
lière.

Les extremitez de nostre perquisition tumbent toutes en es-
blouissement; comme dict Plutarque de la teste des histoires,
qu'à la mode des chartes, l'oree 1 des terres cogneues est saisie de marests, forests profondes, deserts et lieux inhabita
bles; voylà pourquoi les plus grossieres et pueriles ravasseries se treuvent plus en ceulx qui traictent les choses plus hautes et plus avant, s'abysmans en leur curiosité et presumption. La
fin et le commencement de science se tiennent en pareille bestise: veoyez prendre à mont l'essor à Platon en ses nuages poétiques, veoyez chez luy le jargon des dieux; mais à quoy songeoi il, quand il definit l'homme « un animal à deux pieds, sans plumes? » fournissant à ceux qui avoient envie de se mocquer de luy une plaisante occasion; car ayants plumé un cha-
pon vif, ils alloient le nommant « l'Homme de Platon. »

Et quoy les epicuriens? de quelle simplicité estoient ils aller
premiere immaginer que leurs atomes, qu'ils disoient estre des corps ayants quelque poisanteur et un mouvement naturel contre bas, eussent basti le monde: jusques à ce qu'ils feus-
sent advisez par leurs adversaires, que par cette description il n' estoit pas possible qu'ils se joignissent et se prissent l'un à l'autre, leur cheute estant aussi droicte et perpendiculaire, et engendant par tout des lignes paralleles? parquoy il feut force qu'ils y adjoustassent depuis un mouvement de costé, fortuite,
et qu'ils fournissent encore à leurs atomes des queuees courbes et crochues, pour les rendre aptes à s'attacher et se coudre: et lors mesme, ceulx qui les poursuyvent de cette auttre consi-
deration les mettent ils pas en peine? « Si les atomes ont, par sort, formé tant de sortes de figures, pourquoi ne se sont ils jamais rencontrez à faire une maison et un soulier? pourquoi de mesme ne croit on qu'un nombre infini de lettres grecques versees emmy la place seroient pour arriver à la contexture de l'Iliade? »

« Ce qui est capable de raison, dit Zeno, est meilleur que ce
ESSAIS DE MONTAIGNE.

qui n'en est point capable: il n'est rien meilleur que le monde; il est doncques capable de raison. » Cotta, par cette mesme argumentation, faict le monde mathematicien; et le faict musique et organiste par cett' autru argumentation aussi de Zeno: « Le tout est plus que la partie: nous sommes capables de sage, et sommes parties du monde; il est doncques sage. » Il se veoid infinis pareils exemples, non d'arguments fauls seulement, mais ineptes, ne se tenant point, et accusants leurs aucteurs, non tant d'ignorance que d'imprudence, ez reproches que les philosophes se font les uns aux auttres sur les dissections de leurs opinions et de leurs sectes.

Qui fagoteroit suffisamment un amas des asneries de l'humaine sapience, il diroit merveilles. J'en assemble volontiers, comme une montre, par quelque biais non moins utile que les instructions plus moderees. Jugeons par là ce que nous avons à estimer de l'homme, de son sens et de sa raison, puisqu'en ces grands personnages, et qui ont porté si hault l'humaine sufisance, il s'y treouve des defaults si apparents et si grossiers.

Moy j'ayme mieulx croire qu'ils ont traiçté la science casulement, ainsi qu'un jouet à toutes mains, et se sont esbatus de la raison, comme d'un instrument vain et frivole, mettant en avant toutes sortes d'inventions et de fantasies, tantost plus tendues, tantost plus lasches. Ce mesme Platon, qui definit l'homme comme une poule, dict ailleurs, aprez Socrates, « Qu'il ne scait à la verité que c'est que l'homme; et que c'est l'une des pieces du monde d'autant difficile cognoissance. » Par cette variete et instabilité d'opinions, ils nous menent comme par la main tacitement à cette resolution de leur irresolution. Ils font profession de ne presenter pas tousjours leur avis à visage descouvert et apparent; ils l'ont caché tantost sous des umbrages fabuleux de la poésie, tantost sous quelque aultre masque: car nostre imperfection porte encore cela, que la viande crue n'est pas tousjours propre à nostre estomach; il la fault asseicher, alterer et corrompre: ils font de mesme; ils obscurcissent par fois leurs naîfves opinions et jugements, et les falsifient, pour s'accommoder à l'usage publicue. Ils ne veulent pas faire profession expresse d'ignorance, et de l'imbecillité de la raison humaine, pour ne faire peur aux enfants; mais ils nous la descouvrent assez soubs l'apparence d'un science trouble et inconstante.

Je conseillois, en Italie, à quelqu'un qui estoit en peine de parler italien, que pourveu qu'il ne cherchast qu'à se faire entendre, sans y vouloir autremenx excelber, qu'il employast seulement les premiers mots qui luy viendroient à la bouche,
latins, français, espagnols, ou gascons, et qu’en y adjoustant la terminaison italienne, il ne faudroit jamais à rencontrer quel-
que idiome du pays, ou toscan, ou romain, ou venitien, ou piémontais, ou napolitain, et de se joindre à quelqu’une de
tant de formes: je dis de mesmes de la philosophie; elle a tant
de visages et de variété, et a tant dict, que tous nos songes et
resveries s’y trouvent; l’humaine fantatie ne peut rien conce-
voir, en bien et en mal, qui n’y soit: *nihil tam absurde dicè po-
test, quod non dictur ab alicuò philosophorum* 1. Et j’en laisse
plus librement aller mes caprices en public: d’autant que bien
qu’ils soient nayz chez moy et sans patron, je sçais qu’ils trou-
veront leur relation à quelque humeur ancienne, et ne fauldra
quelqu’un de dire: « Voylà d’où il le print. » Mes mœurs sont
naturelles; je n’ay point appelé, à les bastir, le secours d’aull-
cune discipline: mais toutes imbécilles qu’elles sont, quand
l’envie m’a prins de les reciter, et que, pour les faire sortir en
public un peu plus decemment, je me suis mis en devoir de
les assister et de discours et d’exemples; c’a esté merveille à moy
mesme de les rencontrer, par cas d’aventure, conformes à tant
d’exemples et discours philosophiques. De quel regiment estoit
ma vie, je ne l’ay appris qu’aprez qu’elle est exploictee et em-
ployee: nouvelle figure, Un philosophe impremedité et fortuita.

Pour revenir à nostre ame: ce que Platon a mis la raison au
cerveau, l’ire au cœur, et la cupidité au foye, il est vraysem-
blable que c’a esté plutost une interpretation des mouvements
de l’ame, qu’une division et separation qu’il en ayt voulu faire,
comme d’un corps en plusieurs membres. Et la plus vraysem-
blable de leurs opinions est, Que c’est toujours une ame qui,
par sa faculté, raticine, se souvient, comprend juge, desire,
et exerce toutes ses aultres operations par divers instruments
du corps; comme le nocher gouverne son navire selon l’expe-
rience qu’il en a, ores tendant ou laschant une chorde, ores
haulsant l’antenne, ou remuant l’aviron, par une seule puis-
sance conduisant divers effects: et Qu’elle loge au cerveau; ce
qui appert de ce que les bleucreus et accidents qui touchent
Cette partie offensent incontinent les facultez de l’ame: de là il
n’est pas inconvenient qu’elle s’escoule par le reste du corps;

Medium non deserit unquam
Cæli Phœbus iter; radiis tamen omnia lustrat 2;

1. On ne peut rien dire de si absurde, qui n’ait été dit par quelque philosophe.
Ciceron, de Divinat., II. 58.

comme le soleil espand du ciel en hors sa lumière et ses puissances, et en remplit le monde:

Cetera pars animae, per totum dissita corpus,
Paret, et ad numem mentis momentque movetur.

Aulcuns ont dict qu'il y avoit une ame generale, comme un grand corps, duquel toutes les ames particulieres estoient extraites, et s'y en retournoient, se remeslant toujours à cette matiere universelle:

Deum namque ire per omnes
Terraque, tractusque maris, coelumque profundum:
Hinc pecudes, armenta, viros, genus omne ferarum,
Quemque sibi tennes nascentem arcessere vitas:
Omnia; nec morti esse locum.

d'aultres, qu'elles ne faisoient que s'y rejoindre et r'attacher; d'aultres, qu'elles estoient produictes de la substance divine; d'aultres, par les anges, de feu et d'air: aulcuns, de toute ancienneté; aulcuns, sur l'heure mesme du besoing; aulcuns les font descendre du rond de la lune, et y retourner; le commun des anciens croyoit qu'elles sont engendrees de père en fils, d'une pareille maniere et production que toutes aultres choses naturelles; argumentants cela par la ressemblance des enfants aux peres;

Instillata patris virtus tibi;
Fortes creantur fortibus, et bonis;

et de ce qu'on veoid escouler des peres aux enfants, non seulement les marques du corps, mais encore une ressemblance d'humeurs, de complexions et inclinations de l'ame:

Denique cur acris violentia triste leonum
Seminium sequitur? dolu' vulpibus, et fugae cervis
A patribus datur, et patruius pavor incitat artus?

1. L'autre partie de l'ame, répandue par tout le corps, est soumise à l'intelligence, et se meut au gré de cette puissance suprême. LucrèCE, I1, 144.

2. Dieu remplit, disent-ils, le ciel, la terre et l'onde;
Dieu circule partout, et son ame féconde
A tous les animaux prête un souffle léger:
Aucun ne doit péir, mais tous doivent changer,
Et, retournant aux cieux en globes de lumière,
Vont rejoindre leur être à la masse premièere.

Virgile, Géorg., IV, 221, trad. de Delille.

3. La vertu de ton père t'a été transmise avec la vie.

que là dessus se fonde la justice divine, punissant aux enfants la faute des pères; d'autant que la contagion des vices paternels est auncuneum empreinte en l'âme des enfants, et que le desreglement de leur volonté les touche: d'advantage, que si les ames venoient d'ailleurs que d'une suite naturelle, et qu'elles eussent esté quelque autre chose hors du corps, elles auroient recordation de leur estre premier, attendu les naturelles facultez qui luy sont propres, de discouvrir, raisonner et se souvenir:

Si in orpus nascentibus insinuat,
Cur super anteactam atatem meminissec nequimae,
Nec vestigia gestarum rerum uilla tenemus 2.

car, pour faire valoir la condition de nos ames, comme nous voulons, il les fault presupposer toutes scavantes, lors qu'elles sont en leur simplicité et pureté naturelle: par ainsin elles eussent esté telles, estants exemptes de la prison corporelle, aussi bien avant que d'y entrer, comme nous esperons qu'elles seront aprez qu'elles en seront sorties: et de ce scavior, il faulroit qu'elles se resouvinssent encore estants au corps, comme disoit Platon, « Que ce que nous apprenions n'estoit qu'un ressovenir de ce que nous avions sceu: » chose que chacun par experience peult maintenir estre faulse; en premier lieu, d'autant qu'il ne se ressoivent justement que de ce qu'on nous apprend, et que, si la memoire faisoit purement son office, au moins nous suggereroit elle quelque traict outre l'aprentissage; secondeinent, ce qu'elle scavoit estant en sa pureté, c'estoit une vraye science, cognoissant les choses comme elles sont, par sa divine intelligence: là où icy on luy faict recevoir la mensonge et le vice, si on l'en instruict; en quoy elle ne peult employer sa reminiscence, cette image et conception n'ayant jamais logé en elle. De dire que la prison corporelle estouffte de maniere ses facultez naiftes, qu'elles y sont toutes esteinctes: cela est premierement contraire à cette aultre creance, de reconoistre ses forces si grandes, et les operations.

1. Enfin pourquoi le lion transmet-il à sa race sa férocté? pourquoi la ruse est-elle héreditaire aux renards; aux cerfs, la fuite et la timidité?... si ce n'est que l'ame ayant, comme le corps, son germe et ses elémentz, les qualitez de l'ame croissent et se developpent en meme temps que celles du corps? LUCRÈSE, III, 741, 746.

2. Si l'ame s'insinue dans le corps au moment ou il naît, pourquoi ne pouvons-nous rappeler notre vie passée? pourquoi ne conservons-nous aucune trace de nos anciennes actions? LUCRÈSE, III, 674.
que les hommes en sentent en cette vie, si admirables, que d’en avoir conclu cette divinité et éternité passée, et l’immortalité à venir:

Nam si tantopere est animi mutata potestas,
Omnis ut actarum exciderit retinientia rerum,
Non. ut opinor, ea ab letho jam longior errat 4.

En outre, c’est icy, chez nous, et non ailleurs, que doibvent estre considérées les forces et les effects de l’ame; tout le reste de ses perfections luy est vain et inutile: c’est de l’estat présent que doibt estre payee et recogneue toute son immortalité; et de la vie de l’homme, qu’elle est comptable seulement. Ce seroit injustice de luy avoir retrenché ses moyens et ses puissances; de l’avoir désarmée, pour, du temps de sa captivité et de sa prison, de sa foiblesse et maladie, du temps où elle au-roit esté forcee et contraincte, tirer le jugement et une condamnation deuree infinie et perpetuelle; et de s’arrester à la consideration d’un temps si court, qui est à l’aventure d’une ou de deux heures, ou au pis aller d’un siecle, qui n’ont non plus de proportion à l’infinité qu’un instant; pour, de ce moment d’intervalle, ordonner et establir definitivement de tout son estre: ce seroit une disproportion inique aussi, de tirer une recompense eternelle en consequence d’une si courte vie. Platon, pour se sauver de cet inconvenient, veult que les payements futurs se limitent à la duree de cent ans, relativement à l’humaine duree; et des nostres assez leur ont donné bornes temporelles: par ainsin ils jugeoient que sa generation suyvoit la commune condition des choses humaines, comme aussi sa vie, par l’opinion d’Epicurus et de Democritus, qui a esté la plus receue: suyvant ces belles apparences. Qu’on la veoyoit naistre à mesme que le corps en estoit capable; on veoyoit eslever ses forces comme les corporelles; on y reconnoissoit la foiblesse de son enfance, et avecques le temps sa vigueur et sa maturité, et puis sa declination et sa vieillesse, et enfin sa decrepitude:

Gigni pariter cum corpore, et una
Crescere sentimus, pariterque senescere mcatem 2:

ils l’appercevoient capable de diverses passions, et agitee de plusieurs mouvements penibles, d’où elle tumboit en lassitude

4. Car, si ses facultés sont tellement altérées qu’elle ait entièrement perdu la souvenir de tout ce qu’elle a fait, cet état diffère bien peu, ce me semble, de celui de la mort. Lucrèce, III, 674.

2. Nous sentons qu’elle naît avec le corps, qu’elle croit et vieillit avec lui. Lucrèce, III, 446.
et en douleur: capable d’alteration et de changement, d’alai-
gresse, d’assopissement, et de langueur; subjecte à ses mal-
dies et aux offenses, comme l’estomach ou le pied;

Mentre sanari, corpus ut aegrum,
Cernimus, et lecti medicina posse videmus:
esblouïe et troublee par la force du vin; desmeue de son as-
siette par les vapeurs d’une siebvre chaulde; endormie par
l’application d’aulcuns medicaments, et reveillée par d’au-

Corpoream naturam animi esse necessae est,
Corporeis quoniam telis iuctaque laborat:
on luy veoyoit estonner et renverser toutes ses facultez par la
seule morsure d’un chien malade, et n’y avoir nulle si grande
fermeté de discours, nulle suffisance, nulle vertu, nulle reso-
lution philosophique, nulle contention de ses forces, qui la
peust exempter de la subjection de ces accidents; la saline
d’un chestif mastin, versee sur la main de Socrates, secouer

e et ce venin ne trouver non plus de resistance en cette ame,
qu’en celle d’un enfant de quatre ans: venin capable de faire
devenir toute la philosophie, si elle estoit incarnee, furieuse et
insensee; de sorte que Caton, qui tordoit le col á la mort mesme
et á la fortune, ne peust souffrir la veue d’un mirouer ou de
l’eau, accablé d’espoyantemcnt et d’effroy, quand il seroit tumbé,
par la contagion d’un chien enragé, en la maladie que les me-

decins nomment hydrophobie:

Vis morbi distracta per artus
Turbae agents animam, spumantes aquore salso
Ventororum ut validis fervescunt viribus undae.

1. Nous voyons l’esprit se guérir comme un corps malade, et se rétablir par les
secours de la médecine. Lucrèce, III, 599.
2. Il faut que l’ame soit corporelle, puisque nous la voyons sensible á toutes les
impressions des corps. Lucrèce, III, 176.
3. L’ame est troublée, bouleversée, brisée par la force de ce poison. Lucrece,
III, 498.
4. La violence du mal répandue dans les membres trouble l’ame et la tourmente,
comme le soufle impétueux des vents fait bouilloner la mer agitée. Lucrèce,
III, 498.
Cr. quant à ce point, la philosophie a bien armé l'homme, pour la souffrance de tous aultres accidents, ou de patience, ou, si elle couste trop à trouver, d'une desfaictce infaillible, en se desrobant tout à faiict du sentiment : mais ce sont moyens qui servent à une ame estant à soy et en ses forces, capable de discours et de deliberation; non pas à cet inconvenient où, chez un philosophe, une ame devient l'ame d'un fol, troublec, renversee, et perdue : ce que plusieurs occasions produisent, comme une agitation trop vehemente, que, par quelque forte passion, l'ame peut engendrer en soy mesme, ou une bleucrce en certaict endroict de la personne, ou une exhalation de l'estomach, nous jectant à un esblouissement et tournoyement de teste.

Morbis in corporis avius errat
Sæpe animus; dementit enim, deliraque fatur:
Interjumque gravi letharge furtur in al tum
Æternumque soporem, oculis mutuque cadenti.  

Les philosophes n'ont, ce me semble, gueres touché cette chorde, non plus qu'un autre de pareille importance: ils ont ce dilemmec tousjours en la bouche, pour consoler nostre mortelle condition: « Ou l'ame est mortelle, ou immortelle: Si mortelle, elle sera sans peine; Si immortelle, ell' ira en amendant. » Ils ne touchent jamais l'autre branche: « Quoy, si elle va en empìrant? » et laissent aux poëtes les menaces des peines futures: mais par là ils se donnent un beau jeu. Ce sont deux omissions qui s'offrent à moy souvent en leurs discours. Je reviens à la premiere.

Cette ame perd l'usage du souverain bien stoïque, si constant et si ferme: il faut que nostre belle sagesse se rende en cett endroict, et quitte les armes. Au demeurant, ils consideroient aussi, par la vanité de l'humaine raison, que le meslange et societé de deux pieces si diverses, comme est le mortel et l'immortal, est inimaginable:

Quippe etenim mortale æterno jungere, et una
Consentire putare, et fungi mutua posse,
Desipere est. Quid enim diversius esse putandum est,
Aut magis inter se disjunctum discrepitansque,
Quam, mortale quod est, immortalai atque perenni
Junctum, in concilio saevis tolerare precellas ?

1. Souvent, dans les maladies du corps, la raison s'égarer, la démence et le délire proiissent dans les discours; quelquefois une pesante léthargie plonge l'ame dans un assoupissement profond et éternel; les yeux se ferment, la tête s'abat. Lucrèce, III, 464.

2. Quelle folie d'unir le mortel à l'immortel, de supposer entre eux un mutuel accord, une communauté de fonctions! Qu'y a-t-il de plus différent, de plus distinct et de plus opposé que ces deux substances, l'une périssable, l'autre indestructible,
D'avantage ils sentoient l'âme s'engager en la mort comme le corps:

Simul ævo fessa fatiscit:

ce que, selon Zenon, l'image du sommeil nous montre assez; car il estime que « c'est une defaillance et cheute de l'âme, aussi bien que du corps, » contrahè animum, et quasi labi putat atque decidere : et, ce qu'on appercevoit en aulcuns, sa force et sa vigueur se maintenir en la fin de la vie, ils le rapportoient à la diversité des maladies; comme on veoid les hommes, en cette extrémité, maintenir, qui un sens, qui un aulltre, qui l'ouïr, qui le fleurer, sans alteration; et ne se veoid point d'affoiblissement si universel, qu'il n'y reste quelques parties entieres et vigoureuses:

Non alio pacto, quam si, pes quum dolet agri,
In nullo caput interea sit forte dolore.

La veue de nostre jugement se rapporte à la verité, comme fait l'œil du chathuant à la splendeur du soleil, ainsi que dict Aristote. Par où le sçaurions nous mieulx convaincre, que par si grossiers aveuglements en une si apparente lumiere? car l'opinion contraire de l'immortalité de l'ame, laquelle Cicero dict avoir esté premièrement introduit, au moins selon le tesmoignage des livres, par Pherecydes Syrius, du temps du roy Tullus, d'aultres en attribuent l'invention à Thales, et aultres à d'aultres; c'est la partie de l'humaine science traictée avecques plus de reservation et de double. Les dogmatistes les plus fermes sont contraictns, en cet endroit principalement, de se rejeter à l'abry des umbrages de l'académie. Nul ne sçait ce qu'Aristote a estably de ce subject, non plus que tous les anciens in general, qui le manient d'une vacillante creance; rem gratissimum promittentium magis, quam probantium : il s'est caché soubs le nuage de paroles et sens difficiles et non inteliligibles, et a laisssé à ses sectateurs autant à debattre sur son jugement que sur la matiere.

Deux choses leur rendoient cette opinion plausible: l'une, que sans l'immortalité des ames il n'y auroit plus de quoy assooir les vaines esperances de la gloire, qui est une consi-

Que vous prétendez réunir, pour les exposer ensemble aux plus funestes orages.

Lucrèce, III, 801.


2. Ainsi quelquefois les pieds sont malades, sans que la tête ressente aucune douleur. Lucrèce, III, 111.

3. C'est la promesse agréable d'un bien dont ils ne nous prouvent guère la certitude. Sénèque, Epist. 102.
deration de merveilleux credit au monde; l'autre, que c'est une tresutile impression, comme dict Platon, que les vices, quand ils se desroberont de la veue et connoissance de l'hu-
maine justice, demeurent tousjours en butte à la divine, qui
les poursuyvra, voire aprez la mort des coupables. Un soing
extreme tient l'homme d'alonger son estre : il y a pourveu par
toutes ses pieces; et pour la conservation du corps sont les se-
pultures; pour la conservation du nom, la gloire; il a employé
toute son opinion à se rebastir, impatient de sa fortune, et à
s'estansonner par ses inventions. L'ame, par son trouble et sa
foiblesses, ne se pouvant tenir sur son pied, va questant de toutes
parts des consolations, esperances, et fondements, et des cir-
constances estrangieres où elle s'attache et se plante; et, pour
legiers et fantastiques que son invention les lui forge, s'y repose
plus seurement qu'en soy, et plus volontiers. Mais les plus
aleurtez à cette si juste et claire persuasion de l'immortalité de
nos esprits, c'est merveille comme ils se sont trouvez courts et
impuissants à l'establir par leurs humaines forces : somnum sunt
non docentis, sed optantis 1, disoit un ancien. L'homme peult
reconnoistre, par ce tesmoignage, qu'il doibt à la fortune et au
rencontre la verité qu'il descouvre luy seul; puisque, lors
mesme qu'elle luy est tumbee en main, il n'a pas de quoy la
saisir et la maintenir, et que sa raison n'a pas la force de s'en
prevaloir. Toutes choses productes par nostre propre discours
et suflisance, autant vrayes que faulzes, sont subjectes à inerc-
titude et debat. C'est pour le chastiement de nostre fierté, et
instructors de nostre misere et incapacity, que Dieu produisit
le trouble et la confusion de l'ancienne tour de Babel : tout ce
que nous entreprons sans son assistance, tout ce que nous
veoyons sous la lampe de sa grace, ce n'est que vanité et folie;
l'essence mesme de la verité, qui est uniforme et constante,
que la fortune nous en doune la possession, nous la corrom-
pions et abastardissions par nostre foiblesse. Quelque train que
l'homme prenne de soy, Dieu permet qu'il arrive tousjours à
cette mesme confusion, de laquelle il nous representative si vie-
ment l'image par le juste chastyement de quoy il batit l'oultre-
cuidance de Nembroth, et aneantit les vaines entreprinses du
bastiment de sa pyramide : Perdum sapientiam sapientium, et
prudentiam prudentium reprobabo 2. La diversité d idiomes et de

1. Ce sont les rêves d'un homme qui desire, mais qui ne prouve pas. Cicéron,
Academ., 11, 38.

2. Je confondrai la sagesse des sages, et je reprouverai la prudence des pra-
deus. Saint Paul, Corinth., 1, 1, 19.
LIVRE II, CHAPITRE XII.

langues, de quoy il troubla cet ouvrage, qu’est ce autrre chose que cette infinitie et perpetuelle altercation et discordance d’opinions et de raisons, qui accompagne et embrouille le vain bas-timent de l’humaine science, et l’embrouille utillement? Qui nous tiendroit, si nous avions un grain de cigneissance? Ce sainet m’a fait grand plaisir: Ipsa veritatis occultatio aut humilitatis exercitatio est, aut elationis attritio. Jusques à quel point de presumption et d’insolence ne portons nous nostre aveuglement et nostre bestise?

Mais pour reprendre mon propos, c’estoit vrayement bien raison que nous feussions tenus à Dieu seul, et au benefice de sa grace, de la verité d’une si noble creance, puisque de sa seule liberalité nous recevons le fruct de l’immortalité, lequel consiste en la jouissance de la beatitude eternelle. Confession ingenuement que Dieu seul nous l’a dict, et la foy; car leçon n’est ce pas de nature et de nostre raison: et qui retentera son estre et ses forces, et dedans et dehors, sans ce privilege divin; qui verra l’homme sans le flatter, il n’y verra ny efficace ny faculté qui sente autrre chose que la mort et la terre. Plus nous donnons, et debvons, et rendons à Dieu, nous en raisons d’autant plus chrestiennement. Ce que ce philosophes stoicien dict tenir du fortuite consentemment de la voix populaire, valoit il pas mieux qu’il le tinst de Dieu? Quum de animorum extimtate disserimus, non leve momentum apud nos habet consensus hominum aut timentium inferos, aut colentium. Utor hac publica persuasione.

Or la foiblesse des arguments humains, sur ce subject, se cognoist singulierement par les fabuleuses circonstances qu’ils ont adjoystees a la suite de cette opinion, pour trouver de quelle condition estoit cette nostre immortalité. Laissons les stoiciens (usuram nobis largiuntur tanquam cornicibus; diu manusuros aiunt animos; semper, negant) qui donnent aux ames une vie au delà de cette cy, mais finie. La plus universelle et plus receive fantasie, et qui dure jusques à nous en divers lieux, ça esté celle de laquelle on fait aucteur Pythagoras; non qu’il

2. Et qui sonderat de nouveau.
3. Lorsque nous traitez de l’immortalité de l’ame, nous comptons beaucoup sur le consentement général des hommes qui craignent les dieux infernaux, ou qui les honorent. Je proûte de cette persuasion publique. SÉNEQUE, Épist. 117.
4. Ils prétendent que nos ames ne vivent que comme des corneilles; long-temps mais non pas toujours. CICÉRON, Tusc., 1, 31.
5. En Perse, dans l’Indoustan, et ailleurs. C.
en feust le premier inventeur, mais d’autant qu’elle receut beaucoup de poids et de crédit par l’auctorité de son approba-

tion : c’est que « les ames, au partir de nous, ne faisoient que
rouler d’un corps à un aultre, d’un lion à un cheval, d’un che-
vall à un roy, se promenants ainsi sans cesse de maison en mai-
son : » et luy, disoit « se souvenir avoir esté Æthalides, depuis
Euphorbus, puis aprez Hermotimus, enfin de Pyrrhus estre
passé en Pythagoras; ayant memoire de soy de deux cents six
ans. » Adjoustoient auxuns que ces mesmes ames remontent
au ciel par fois, et aprez en devallent encore :

O pater, anne aliquas ad caelum hinc ire putandum est
Sublimes animas, iterumque ad tarda reverti
Corpora ? Quae lucis miseric tam dira cupidat?

Origene les fait aller et venir éternellement du bon au mau-
vais estat. L’opinion que Varro recite est qu’en quatre cents
quarante ans de revolution, elles se rejoignent à leur premier
corps : Chrysippus, que cela doibt advenir aprez certain espace
de temps incoguë et non limité. Platon, qui dict tenir de Pindare
et de l’ancienne poësie cette croyance des infinies vicissi-
tudes de mutation ausquelles l’ame est preparee, n’ayant ny
les peines ny les recompenses en l’autre monde que temporel-
les, comme sa vie en cettuy cy n’est que temporelle, conclut
en elle une singuliere science des affaires du ciel, de l’enfer,
et d’ icy, où elle a passé, repassé, et sejourné à plusieurs voya-
ges; matiere à sa reminiscence. Voicy son progres ailleurs :
« Qui a bien vesu, il se rejoinct à l’astre auquel il est assigné :
qui mal, il passe en femme; et, si lors meme il ne se corrige
point, il se rechange en beste de condition convenable à ses
mœurs vicieuses; et ne verra fin à ses punitions, qu’il ne soit
revenu à sa naïve constitution, s’estant, par la force de la rai-
son, desfaict des qualitez grossieres, stupides et elementaires
qui estoient en luy. » Mais je ne veux oublier l’objection que
font les epicuriens à cette transmigration de corps en aultre :
elle est plaisante : ils demandent « Quel ordre il y auraoit si la
presse des mourants venoit à estre plus grande que des nais-
sants? car les ames deslogees de leur giste seroient à se fouler
à qui prendroit place la première dans ce nouvel estuy; » et
demandent aussi « à quoy elles passeroient leur temps, ce pen-
dant qu’elles attendroient qu’un logis leur feust appresté? Ou,
aubours, s’il naissoit plus d’animalx qu’il n’en mourroit, ils

4. O mon père ! est- il vrai que des ames retourment d’as sur la terre, et qu’une
enveloppe corporelle les appesantit de nouveau? Qui peut inspirer à ces malheu-
reux cet excès d’amour pour la vie? VIRGILE. Enéide VI, 719.
disent que les corps seroient en mauvais party, attendant l'infusion de leur ame; et en adviendroit qu’aulcuns d’iceulx se mourroit avant que d’avoir esté vivants.

D’aultres ont arresté l’ame au corps des trespassez, pour en animer les serpents, les vers, et aultres bestes, qu’on dict s’engendrer de la corruption de nos membres, voire et de nos cendres : d’aultres la divisent en une partie mortelle, et l’aultre immortelle : aultres la font corporelle, et ce neantmoins immortelle, aultcuns la font immortelle, sans science et sans coignoissance. Il y en a aussi qui ont estimé que des ames des condamnez il s’en fairoit des diables; et aultcuns des nostres l’ont ainsi jugé : comme Plutarque pense qu’il se face des dieux de celles qui sont sauvées; car il est peu de choses que cet aucteur la esta-blisse d’une façon de parler si resolue qu’il fait cette cy, maintenant partout ailleurs une maniere dubitatrice et ambiguë : " Il faut estimer, dict il, et croire fermement que les ames des hommes vertueux, selon nature et selon justice divine, deviennent d’hommes, saintz; et de saintz, demy dieux; et de demy dieux, aprez qu’ils sont parfaictement, comme ez sacrifices de purgation, nettoyez et purifiez, estants delivrez de toute passibilité et de toute mortalité, ils deviennent, non par aucune ordonnance civile, mais à la verité, et selon raison vraysemblable, dieux entiers et parfaicts, en recevant une fin tresheureuse et tresglorieuse. " Mais qui le vouldra veoir, luy qui est des plus retenus pourtant et moderez de la bande, s’escarmoucher avecques plus de hardiesse, et nous conter ses miracles sur ce propos, je le renvoye à son discours de la Lune, et du Daimon de Socrates, où, aussi evidemment qu’en nul aultre lieu, il se peult aduerer les mysteres de la philosophie avoir beaucoup d’estrangetez communes avecques celles de la poésie: l’entendement humain se perdant à vouloir sonder et contrecrooller toutes choses jusque au bout; tout ainsi comme, lassez et travaillez de la longue course de nostre vie, nous retumbons en enfantillage. Voylà les belles et certaines instructions que

1. Il est ridicule de s’imaginer que les ames se trouvent prêtes au moment précis de l’accouplement des animaux et de leur naissance; qu’un nombresous essaim de substances immortelles s’empressent autour d’un germe mortel, et que chacune se dispute l’avantage d’être introduite la première. Lucrèce, III, 777.
nous tions de la science humaine sur le subject de nostre ame !

Il n'y a pas moins de temerité en ce qu'elle nous apprend des parties corporelles. Choisissons en un ou deux exemples ; car autrement nous nous perdrions dans cette mer trouble et vaste des erreurs medecinales. Sçachons si on s'acorde au moins en cecy. De quelle matiere les hommes se produisent les uns des aultres : car, quant à leur premiere production, ce n'est pas merveille si, en chose si haute et ancienne, l'entendement humain se trouble et dissipe. Archelaüs le physicien, auquel Socrates feut le disciple et le mignon, selon Aristoxenus, disoit, Et les hommes et les animauxx avoir esté faicts d'un limon laicteux, exprimé par la chaleur de la terre : Pythagoras dict nostre semence estre l'escume de nostre meilleur sang : Platon, l'escoulement de la mœille de l'espine du dos ; ce qu'il argumente de ce que cet endroict se sent le premier de la lasseté de la besongne : Alcmeon, partie de la substance du cerveau ; et qu'il soit ainsi, dict il, les yeulx troublent à ceulx qui se travaillent outre mesure à cet exercice : Democritus, une substance extraict de toute la masse corporelle ; Epicurus, extraict de l'ame et du corps : Aristote, un excrement tiré de l'aliment du sang, le dernier qui s'espand en nos membres : aultres, du sang cuict et digéré par la chaleur des genitoires, ce qu'ils jugent de ce qu'aux extremes efforts on rend des gouttes de pur sang ; en quoy il semble qu'il y ait plus d'aparence, si on peut tirer quelque apparence d'une confusion si infinitie. Or, pour mener à effect cette semence, combien en sont ils d'opinions contraires? Aristote et Democritus tiennent que les femmes n'ont point de sperme, et que ce n'est qu'une sueur qu'elles eslancent par la chaleur du plaisir et du mouvement, et qui ne sert de rien à la generation : Galen, au contraire, et ses suyvants, Que sans la rencontre des semences, la generation ne se peut faire. Voylà les medecins, les philosophes, les jurisconsultes et les theologiens, aux prinses pesle mesle avecques nos femmes, sur la disputè : « A quels termes les femmes portent leur fruit ; » et moy je secours, par l'exemple de moy mesme, ceulx d'entr'eulx qui maintiennent la grossesse d'onze mois 1. Le monde est bastard de cette experience ; il n'est si simple femmelette qui ne puisse dire son advis sur toutes ces contestations : et si nous n'en scaurions estre d'accord.

En voylà assez pour verifier que l'homme n'est non plus

1. On peut conclure de ce passage que la mère de Montaigne étoit ou croyoit être accouchée de lui au onzième mois de sa grossesse. A. D.
LIVRE II, CHAPITRE XII.

instruict de la cognoissance de soy en la partie corporelle, qu'en la spirituelle. Nous l'avons proposé luy mesme à soy; et sa raison, à sa raison, pour veoir ce qu'elle nous en diroit. Il me semble assez avoir montré combien peu elle s'entend en elle mesme; et qui ne s'entend en soy, en quoy se peult il entendre? Quasi vero mensuram illius rei posit agere, qui sui nesciat 1. Vraiment, Protagoras nous en conteoit de belles, faisant l'homme la mesure de toutes choses, qui ne scout jamais seulement la sienne: si ce n'est luy, sa dignité ne permettra pas qu'aultre creature ayt cet advantage; or, luy estant en soy si contraire, et l'un jugement subvertissant l'autre sans cesse, cette favorable proposition n'estoit qu'une risee, qui nous menoit à conclure, par necessité, la neantise du compas et du compasseur. Quand Thales estime la cognoissance de l'homme tresdificile à l'homme, il luy apprend la cognoissance de toute aultre chose luy estre impossible.

Vous 2, pour qui j'ay prins la peine d'estendre un si long corps, contre ma coutume, ne refuyrez point de maintenir vostre Sebond par la forme ordinaire d'argumenter de quoy vous estes tous les jours instruite, et exercerez en cela vostre esprit et vostre estude: car ce dernier tour d'escrime icy, il ne le fault employer que comme un extreme remede; c'est un coup desesperé, auquel il fault abandonner vos armes, pour faire perdre à vostre adversaire les siennes; et un tour secret, duquel il se fault servir rarement et reservevement. C'est grande temerité de vous perdre pour perdre un aultre: il ne fault pas vouloir mourir pour se venger, comme feit Gobrias; car, estan aux prinses bien estroictes avecques un seigneur de Perse, Darius y survenant l'espee au poing, qui craignoit de frapper, de peur d'assener Gobrias, il lui cria qu'il donnast hardiment, quand il debvrroit donner au travers de tous les deux. J'ay veu reprimer pour injustes des armes et conditions de combats singuliers, desesperees, et ausquelles celuy qui les offeroit mettoit luy et son compaignon en termes d'une fin à todos deux inevitable. Les Portugais prindrent, en la mer des Indes, certain Turcs prisonniers, lesquels, impatients de leur captivite, se resolurent, et leur succeda, de mettre, et eulx et leurs maistres, et le vaisseau, en cendre, frottant des clous de navire l'un contre l'autre, tant qu'une estincelle de feu tumbast dans les


2. On croit, comme nous l'avons dit plus haut, que Montaigne adressoit cette Apologie de Sebond à la reine Marguerite de France, femme du roi de Navarre J. V. L.
cagies de pouldre qu'il y avoit dans l'endroict où ils estoient gardez. Nous secouons icy les limites et dernieres cloussures des sciences, ausquelles l'extremité est vicieuse, comme en la vertu. Tenez vous dans la route commune; il ne fait pas bon estre si subtil et si fin. Souvienne vous de ce que dict le pro-
verbe toscan :

Chi troppo s'assottiglia, si s'cavezza 4.

Je vous conseille, en vos opinions et en vos discours, autant qu'en vos mœurs et en toute aultra chose, la moderation et l'attrempance 2, et la fuyte de la nouvelleté et de l'estrangeté : toutes les voyes extravagantes me faschent. Vous, qui, par l'autorité que vostre grandeur vous apporte, et encore plus par les avantages que vous donnettez les qualitez plus vostres, pouvez, d'un clin d'œil, commander à qui il vous plaist, debvez donner cette charge à quelqu'un qui feist profession de lettres, qui vous eust bien aul'trement appuyé et enrichy cette fantasie. Toutesfois, en voicy assez pour ce que vous en avez à faire.

Epicurus disoit, des loix, que les pires nous estoient si necessaires, que, sans elles, les hommes s'entremangeroient les uns les aultres; et Platon verifie que, sans loix, nous vivrions comme bestes. Nostre esprit est un util vagabond, dangereux, et temeraire; il est malaysé d'y joindre l'ordre et la mesure : et, de mon temps, ceulx qui ont quelque rare excellence au dessus des aultres, et quelque vivacité extraordinaire, nous les veoyons quasi tous desbordez en licence d'opinions et de mœurs; c'est miracle s'il s'en rencontre un rassis et sociable. On a raison de donner à l'esprit humain les barrières les plus contraintes qu'on peult : en l'estude, comme au reste, il luy fault compter et regler ses marches; il luy fault tailler par art les limites de sa chasse. On le bride et garrotte de religions, de loix, de coutummes, de science, de preceptes, de peines et recompenses mortelles et immortelles; encore veoid on que, par sa volubilité et dissolution, il eschappe à toutes ces liaisons : c'est un corps vain, qui n'a par où estre saisi et assené; un corps divers et difforme, auquel on ne peult asseoir nœud ni prinse. Certes, il est peu d'ames, si reglees, si fortes, et bien nees, à qui on se puisse fier de leur propre conduicte, et qui puissent, avecques moderation et sans temerité, voguer en la liberté de leurs jugemens, au delà des opinions communes : il est plus expedient de les mettre en tutelle. C'est un oultra-

1. Par trop subtiliser, on s'égare sol-même.

2. La réserves.
geux glaive, à son possesseur même, que l'esprit, à qui ne sçait s'en armer ordonneemement et discréttement; et n'y a point de bestè à qui plus justement il faille donner des orbieres 1, pour tenir sa veue subjecte et contraicte devant ses pas, et la garder d'extravaguer ny ça ny là, hors les ornieres que l'usage et les loix luy tracent: parquoy il vous siera mieux de vous resserrer dans le train accoustumé, quel qu'il soit, que de jec-ter vostre vol à cette licence effrence. Mais si quelqu'un de ces nouveaux docteurs entreprend de faire l'ingenieux en vostre presence, aux despens de son salut et du vostre; pour vous des-faire de cette dangereuse peste qui se respand tous les jours en vos courts, ce preservatif, à l'extreme necessité, empeschera que la contagion de ce venin n'offensera ny vous, ny vostre assis-tance.

La liberté donques et gaillardise de ces esprits anciens pro-duisit, en la philosophie et sciences humaines, plusieurs sectes d'opinions differentes; chascun entreprenant de juger, et de choisir, pour prendre party. Mais à present que les hommes vont tous un train, qui certis quibusdam destinatisque sententis addicti et consecrati sunt; ut etiam, quæ non probant, cogantur de-fendere 2, et que nous recevons les arts par civile auctorité et ordonnance, si bien que les escholes n'ont qu'un patron et pa-reille institution et discipline circonscripte, on ne regarde plus ce que les monnoyes poissent et valent, mais chascun à son tour les receoit selon le prix que l'approbation commune et le cours leur donne; on ne plaide pas de l'alloy, mais de l'usage. Ainsi se mettent egalemente toutes choses: on receoit la medecine, comme la geometrie; et les bastelages, les enchantements, les liaisons, le commerce des esprits des trespasses, les prognosti-cations, les domifications 3, et jusques à cette ridicule poursuite de la pierre philosophale, tout se met sans contredict. Il ne faulit que scavor que le lieu de Mars loge au milieu du triangle de la main, celuy de Venus au poulce, et de Mercure au petit doigt; et que quand la mensale 4 coupe le tubercle de l'enseigneur, c'est signe de cruauté; quand elle faulit soubs le mitoyen,
et que la moyenne naturelle fait un angle avec la vitale sous même endroit, que c'est signe d'une mort miserable : que si à une femme, la naturelle est ouverte, et ne ferme point l'angle avec les vitales, cela denote qu'elle sera mal chaste: je vous appelle vous mesme a tesmoing, si avecques cette science un homme ne peut passer, avecques reputation et faveur, parmy toutes compagnies.

Theophrastus disoit que l'humaine connoissance, acheminee par les sens, pouvoit juger des causes des choses jusques à certaine mesure; mais qu'estant arrivee aux causes extremes et premières, il fallait qu'elle s'arrestast, et qu'elle rebochast, a raison, ou de sa foiblesse, ou de la difficulté des choses. C'est une opinion moyenne et doulce, Que nostre suffisance ne peut conduire jusques a la connoissance d'aulcunes choses, et qu'elle a certaines mesures de puissance, outre lesquelles c'est temerité de l'employer : cette opinion est plausible, et introduit par gents de composition. Mais il est malaysé de donner bornes à nostre esprit; il est curieux et avide, et n'a point occasion de s'arrester plutost a mille pas qu'a cinquante : ayant essayé, par experience, que ce à quoy l'un s'estoit faill'y, l'autre y est arrivé, et que ce qui estoit inconnu à un siecle, le siecle suivant l'a esclaircy, et que les sciences et les arts ne se jectent pas en moule, ains se forment et figurent peu a peu en les maniant et polis-ant à plusieurs fois, comme les ours façoient leurs petits en les lechant à loisir; ce que ma force ne peut descouvrir, je ne laisse pas de le sonder et essayer; et en retas-tenant et pestrissant cette nouvelle matiere, la remuant et l'es-chauffant, j'ouvre à celuy qui me suyt quelque facilité, pour en jouir plus à son aye, et la luy rends plus souple et plus ma- niable.

Ut Hymettia sole
Cara remollescit, tractataque pollice multas
Vertitur in facies, ipsoque fit utiles usu

nutant en fera le second au tiers: qui est cause que la difficulté ne me doibt pas desesperer, ny aussi peu mon impuissance; car ce n'est que la mienne.

L'homme est capable de toutes choses, comme d'aulcunes: et s'il advoue, comme dict Theophrastus, l'ignorance des causes premières et des principes, qu'il me quitte hardiemment tout le reste de sa science; si le fondement luy fault, son discours est par terre: le disputer et l'enquerir n'a aultre but et arrest que

les principes; si cette fin n’arreste son cours, il se jette à une irresolution infinie. Non potest alius alio magis minuere comprehendendi, quoniam omnium rerum una est definitio comprehendendi. Or, il est vrai-emblable que si l’ame sçavoit quelque chose, elle se sçauroit premiersment elle-mesme; et si elle sçavoit quelque chose hors d’elle, ce seroit son corps et son estuy, avant toute autre chose: si on voit, jusques aujourd’hui, les dieux de la medecine se debattre de nostre anatomie,

Mulciber in Trojam, pro Troja stabat Apollo; quand attendons nous qu’ils en soient d’accord? Nous nous sommes plus voisins, que ne nous est la blancheur de la neige, ou la pesanteur de la pierre; si l’homme ne se cognoist, comment cognoist il ses functions et ses forces? il n’est pas, à l’aventure, que quelque notice veritable ne loge chez nous; mais c’est par hazard: et d’autant que par mesme voye, mesme façon et conduite, les erreurs se receoivent en nostre ame, elle n’a pas de quoy les distinguer, ny de quoy choisir la verité, du mensonge.

Les academiciens recevoient quelque inclination de jugement; et trouvoient trop crud de dire « qu’il n’estoit pas plus vraysemblable que la neige feust blanche que noire; et que nous ne feussions non plus assurez du mouvement d’une pierre qui part de nostre main, que de celuy de la huitiesme sphere:» et, pour eviter cette difficulté et estrangeté, qui ne peult à la verité loger en nostre imagination que malayseement, quoyqu’ils establissent que nous n’estions aulcunement capables de sçavoir, et que la verité est engoufree dans de profonds abysmes où la veue humaine ne peult penetrer; si advouoient ils aulcunes choses estre plus vraysemblables que les aultres, et recevoient en leur jugement cette faculté de se pouvoir incliner plusost à une apparence qu’à une aultre: ils luy permettoient cette propension, luy defendant toute resolution. L’advis des pyrrhoniens est plus hardy, et quand et quand plus vraysemblable: car cette inclination academique, et cette propension à une proposition plusost qu’à une aultre, qu’est ce aultre chose que la reconnoissance de quelque plus apparente verité en cette cy qu’en celle là? Si nostre entendement est capable de la forme, des lineaments, du port et du visage de la verité, il la verroit entiere, aussi bien que demie, naissante et imperfecte: cette apparence de verisimilitude, qui les faict prendre

1. Une chose ne peut être plus ou moins comprise qu’une autre : la compréhension est la même pour tout; elle n’a point de degrés. Cicéron, Acad., II, 41.

2. Vulcain combattoit contre Troie, mais Troie avait pour elle Apollon. Ovide, Trist., I,
plustost à gauche qu'à droicte, augmentez la; cette once de verisimilitude qui incline la balance, multipliez la de cent, de mille onces; il en adviendra enfin que la balance prendra party tout à fait, et arresterà un choix et une vérité entiere. Mais comment se laissent ils plier à la vraysemblance, s'ils ne co-gnoissent le vray? comment coignoissent ils la semblance de ce de quoy ils ne coignoissent pas l’essence? Ou nous pouvons juger tout à fait, ou tout à fait nous ne le pouvons pas. Si nos facultez intellectuelles et sensibles sont sans fondement et sans pied, si elles ne font que flotter et venter, pour neant laissons nous emporter nostre jugement à aulcune partie de leur ope-
ration, quelque apparence qu'elle semble nous presenter; et la plus seure assiette de nostre entendement, et la plus heureuse, ce seroit celle là où il se maintiendroit rassis, droicte, inflexible, sans bransle et sans agitation: Inter visa vera, aut falsa, ad animi assensum, nihil interest 1. Que les choses ne logent pas chez nous en leur forme et en leur essence, et n’y facent leur entree de leur force propre et auctorité, nous le veoyons assez: parce que s’il estoit ainsi, nous le recevrions de mesme façon; le vin seroit tel en la bouche du malade, qu’en la bouche du sain; celuy qui a des crevasses aux doigts, ou qui les a gourdus, trouveroit une pareille dureté au bois ou au fer qu’il manie, que faict un aultre: les subjects estrangiers se rendent doncques à nostre mercy; ils logent chez nous comme il nous plaisit. Or, si de nostre part nous recevions quelque chose sans alteration, si les prises humaines estoient assez capables et fermes pour saisir la vérité par nos propres moyens, ces moyens estants communs à tous les hommes, cette vérité se rejecteroit de main en main de l’un à l’autre; et au moins se trouveroit il une chose au monde, de tant qu’il y en a, qui se croiroit par les hommes d’un consentement universel: mais ce, qu’il ne se veoid aucune proposition qui ne soit debattue et controversy entre nous, ou qui ne le puisse être, montre bien que nostre jugement naturel ne saisit pas bien clairement ce qu’il saisit; car mon jugement ne le peut faire recevoir au jugement de mon compaignon: qui est signe que je l’ay saisi par quelque aultre moyen que par une naturelle puissance qui soit en moy et entouts les hommes.
Laissons à part cette infinie confusion d’opinions qui se veoid entre les philosophes mesmes, et ce debat perpetuel et univer-
sel en la coignoissance des choses: car cela est presupposé tres-veritabllement, Que d’aucune chose les hommes, je dis les scavants les mieux nayz, les plus suffisants, ne sont d’accord,

1. Entre les apparence vraies ou fausses, pour l’assentiment de l’esprit, il n’y a oint de difference. Cicéron, Acad., 11, 28.
non pas que le ciel soit sur nostre teste; car ceux qui doubtent de tout, doubtent aussi de cela; et ceux qui nient que nous puissions comprendre aucune chose, disent que nous n'avons pas comprins que le ciel soit sur nostre teste: et ces deux opinions sont, en nombre, sans comparaison les plus fortes.

Oultre cette diversité et division infinie; par le trouble que nostre jugement nous donne à nous mesmes, et l'incertitude que chascun sent en soy, il est aysez à veoir qu'il a son assiette bien mal assuree. Combien diversement jugeons nous des choses? combien de fois changeons nous nos fantasies? Ce que je tiens aujourd'hui, et ce que je crois, je le tiens et le crois de toute ma croyance; tous mes utilis et tous mes ressorts empoignent cette opinion, et m'en respondeut sur tout ce qu'ils peuvent; je ne saurois embrasser aucune verité, ny la conserver avecques plus d'assurance, que je foys cette cy; j'y suis tout entier, j'y suis voirement: mais ne m'est il pas advenu, non une fois, mais cent, mais mille, et tous les jours, d'avoir embrassé quelque autrue chose, à l'aide de ces mesmes instruments, en cette mesme condition, que depuis j'ay jugee fausse? Au moins fault il devenir sage à ses propres despens: si je me suis trouvé souvent trahy soubs cette couleur; si ma touche se treue ordinairment fausse, et ma balance ineguale et injuste, quelle assurance en puis je prendre à cette fois plus qu'aux autrues? n'est-ce pas sottise de me laisser tant de fois piper à un guide? Toutesfois, que la fortune nous remue cinq cents fois de place, qu'elle ne face que vuyder et remplir sans cesse, comme dans un vaisseau, dans nostre creance autrues et autrues opinions; tousjours la presente et la derniere, c'est la certaine et l'infaillible: pour cette cy il fault abandonner les biens, l'honneur, la vie, et le salut, et tout.

Posterior. . . res illa reperta Perdit et immutat sensus ad pristinæ quàe.

Quoy qu'on nous presche, quoy que nous apprenions, il fauldroit tousjours se souvener que c'est l'homme qui donne, et l'homme qui reçoit: c'est une mortelle main qui nous le presente; c'est une mortelle main qui l'accepte. Les choses qui nous viennent du ciel ont seules droict et auctorité de persuasion; seules, la marque de verité: laquelle aussi ne veoyons nous pas de nos yeux, ny ne la recevons par nos moyens; cette saintce et grande image ne pourroit pas en un si chestif domi-

1. La dernière nous dégoûte des premières, et les décrédite dans notre esprit. Lucrèce, V, 1413.

2. Montaigne emploie ce mot elliptiquement, et peut-être d'après l'usage de son pays et de son temps, pour, ne pourrait pas tenir.
cilé, si Dieu pour cet usage ne le prepare, si Dieu ne la reforme et fortifie par sa grace et faveur particulière et supernaturelle. Au moins devroit nostre condition fauteüre nous faire porter plus modereement et retenuement en nos changements: il nous devroit souvenir, quoy que nous receussions en l'entendement, que nous recevons souvent des choses faulses, et que c'est par ces mesmes utilis qui se desmentent et qui se trompent souvent.

Or n'est il pas merveille s'ils se desmentent, estants si aisez à incliner et à toldre par bien legieres occurrences. Il est certain que nostre apprehension, nostre jugement, et les facultez de nostre ame, en general, souffrent selon les mouvements et alterations du corps, lesquelles alterations sont continuuelles: n'avons nous pas l'esprit plus esveillé, la memoire plus prompte, le discours plus vif, en santé qu'en maladie? la joye et la gayeté ne nous font elles par recevoir les subjects qui se presentent à nostre ame, de tout aultre visage que le chagrin et la melancholie? Pensez vous que les vers de Catulle ou de Sappho rient à un vieillard avaricieux et rechigné, comme à un jeune homme vigoreux et ardent? Cleomenes, fils d'Anaxandridas, estant malade, ses amis luy reprochoient qu'il avoit des humeurs et fantasies nouvelles et non accoustumées: « Je crois bien, repliqua il; aussi ne suis je pas celuy que je suis estant sain; estant aultre, aussi sont aultres mes opinions et fantasies. » En la chicane de nos palais, ce mot est en usage, qui se dict des criminels qui rencontrent les juges en quelque bonne trempe, doulce et debonnaire, Gaudeat de bona fortuna 1; car il est certain que les jugements se rencontrent, par fois plus tendus à la condemnation, plus espineux et aspres, tantost plus faciles, aysez, et enclins à l'excuse : tel qui rapporte de sa maison la douleur de la goutte, la jalousie ou le larrecin de son valet, ayant toute l'ame teincte et abruvee de cholere, il ne fault pas doubter que son jugement ne s'en altere vers cette part là. Ce venerable senat d'Areopage jugeoit de nuict, de peur que la veue des pousryvants corrompist sa justice. L'air mesme et la serenité du ciel nous apporte quelque mutation, comme dict ce vers grec, en Cicero,

Tales sunt hominum mentes, quali pater ipse Juppiter auetifera lustravit lampade terras 2.

1. Qu'il jouisse de ce bonheur.
2. Les pensers des mortels, et leur deuil, et leur jole,
   Changent avec les jours que le ciel leur covoie.

Vers traduits par Cicéron de l'Odyssee d'Homère, XVIII, 136, et que saint Augu¬

son a conservés, de Civit. Dei, V, 8. J. V. L.
Ce ne sont pas seulement les fièvres, les bruvages, et les grands accidents, qui renversent nostre jugement; les moindres choses du monde le tournevirent : et ne faut pas doubter, encore que nous ne le sentions pas, que si la fièvre continue peut atterrer nostre ame, que la tierce n’y apporte quelque alteration selon sa mesure et proportion; si l’apoplexie assopit et estiinct tout à fait la veue de nostre intelligence, il ne faut pas doubter que le morfondement ne l’esbliouisse : et, par consequent, à peine se peut il rencontrer une seule heure en la vie où nostre jugement se trouve en sa deue assiette, nostre corps estant subject à tant de continuelles mutations, et estoiffé de tant de sortes de ressorts, que j’en crois les médecins, combien il est malaysé qu’il n’y en ayt toujours quelqu’un qui tire de travers.

Au demourant, cette maladie ne se descouvre pas si ayseement, si elle n’est du tout extreme et irremédiable; d’autant que la raison va tousjours, et torte, et boiteuse, et deshanchee, et avecques le mensonge, comme avecques la verité: par ainsin, il est malaysé de descouvrir son mescompte et desreglement. J’appelle tousjours raison cette apparence de discours que chacun forge en soy: cette raison, de la condition de laquelle il y en peut avoir cent contraires autour d’un mesme subject, c’est un instrument de plomb et de cire, angleable, ployable, et accommodable à tous biais et à toutes mesures; il ne reste que la suffissance de le sçavoir contourner. Quelque bon desseing qu’ayt un juge, s’il ne s’escoute de prez, à quoy peu de gens s’amusent, l’inclination à l’amitié, à la parenté, à la beauté, et à la vengeance, et non pas seulement choses si poisantes, mais cet instinct fortuite, qui nous fait favoriser une chose plus qu’une aultre, et qui nous donne sans le congé de la raison le choix en deux pareils subjects, ou quelque umbrage de pareille vanité, peuvent insinuer insensiblement en son jugement la recommandation ou desfaveur d’une cause, et donner pente à la balance.

Moy, qui m’espie de plus prez, qui ay les yeulx incessamment tendus sur moy, comme celuy qui n’a pas fort à faire ailleurs,

Quis sub Arcto
Rex gelidae metuatur ore,
Quid Tiridatem terrat, unice
Securus ².

1. Le tourment et le virent en tout sens. E. J.

T. 4
à peine oserois je dire la vanité et la foiblesse que je treuve chez moy: j'ay le pied si instable et si mal assis, je le treuve si ayse à crouler et si prest au bransle, et ma veue si desreglee, que à jeun je me sens aultre qu'aprez le repas; si ma santé me rid et la clarté d'un beau jour, me voyla honneste homme; si j'ay un cor qui me presse l'orteil, me voyla renfrongné, mal plaisant, et inaccessible: un mesme pas de cheval me semble tantost rude, tantost ayse; et mesme chemin, à cette heure plus court, une aultre fois plus long; et une mesme forme, ors plus, ors moins agreable: maintenant je suis à tout faire, maintenant à rien faire; ce qui m'est plaisir à cette heure, me sera quelquesfois peine. Il se fait mille agitations indiscréttes et casuelles chez moy; ou l'humeur melancholique me tient, ou la cholerique; et, de son auctorité private, à cett' heur le chagrin predomine en moy, à cett' heure l'alaigresse. Quand je prends des livres, j'auray apperceu, en tel passage, des graces excellentes, et qui auront fero mon ame: qu'un' aultre fois j'y retumbe, j'ay beau le tourner et virer, j'ay beau le plier et le manier, c'est une masse incogneue et informe pour moy. En mes escripts mesmes, je ne retrouve pas tousjours l'air de ma premiere imagination: je ne saya ce que j'ay voulu dire; et m'eschaulde souvent à corriger et y mettre un nouveau sens, pour avoir perdu le premier, qui valoit mieulx. Je ne foys qu'allier et venir: mon jugement ne tire pas tousjours avant; il flotte, il vague,

Velut minuta magno
depensa navis in mari, vesaniaente vento 1.

Maintesfois, comme il m'advient de faire volontiers, ayant prius, pour exercice et pour esbat, à maintenir une conrade opinion à la mienne, mon esprit, s'appliquant et tournant de ce costé là, m'y attache si bien, que je ne treuve plus la ra'son de mon premier advis, et m'en despars. Je m'entraisme quasi où je penche, comment que ce soit, et m'emporte de mon paids.

Chascun à peu prez en diroit autant de soy, s'il se regardoit comme moy: les prescheurs scavent que l'emotion qui leur vient en parlant, les anime vers la creance; et qu'en cholere nous nous addonions plus à la defense de nostre proposition, l'imprimons en nous, et l'embrassons aveques plus de vehemence et d'approbation, que nous ne faisons estant en nostre sens froid et reposé. Vous recitez simplement une cause à l'avocat: il vous y respond chancelant et doubteux; vous sentez

qu'il luy est indifferent de prendre à soustenir l'un ou l'autre party: l'avez vous bien payé pour y mordre et pour s'en formaliser, commence il d'en estre interessé, y a il eschauffé sa volonté? sa raison et sa science s'y eschauffent quand et quand; voylà une apparente et indubitable verité qui se presente à son entendement; il y descouvre une toute nouvelle lumiere, et le croit à bon escient, et se le persuade ainsi. Voire, je ne scais si l'ardeur qui naist du despit et de l'obstination à l'encontre de l'impression et violence du magistrat et du dangier, ou l'inter- rest de la reputation, n'ont envoyé tel homme soustenir jus- ques au feu l'opinion pour laquelle, entre ses amis et en li- berté, il n'eust pas voulu s'eschauder le bout du doigt. Les secousses et esbranlements que nostre ame recçoit par les pas- sions corporelles peuvent beaucoup en elle, mais encore plus les siennes propres, ausquelles elle est si fort en prinse, qu'il est, à l'aventure, soustenable qu'elle n'a aucune aultre allure et mouvement que du souffle de ses vents, et que sans leur agitation elle resteroit sans action, comme un navire en pleine mer, que les vents abandonnent de leur secours: et qui main- tiendroit cela, suyvant le party des peripateticiens, ne nous feront pas beaucoup de tort, puisqu'il est cogneu que la plus- part des plus belles actions de l'ame procedent, et ont besoing de cette impulsion des passions; la vaillance, disent ils, ne se peult parfaire sans l'assistance de la cholerè; semper Ajax fortis, fortissimus tamen in furore; ny ne court on sus aux meschants et aux ennemis assez vigoreusement, si on n'est courroucé; et veulent que l'advocat inspire le courroux aux juges, pour en tirer justice.

Les cupiditez esmeurent Themistocles, esmeurent Demo- thenes, et ont poussé les philosophes aux travaux, veilleses et peregrinations; nous menent à l'honneur, à la doctrine, à la santé, fins utiles: et cette lascheté d'ame à souffrir l'ennuy et la fascherie sert à nourrir en la conscience la penitence et la repentance, et à sentir les fleaux de Dieu pour nostre chastise- ment, et les fleaux de la correction politque: la compassion sert d'aiguillon à la clemence, et la prudence de nous conser- ver et gouverner est esveillée par nostre crainte: et combien de belles actions par l'ambition? combien par la presumption? aucune eminente et gaillarde vertu enfin n'est sans quelque agitation desreglee. Seroit ce pas l'une des raisons qui auront meu les epicuriens à descharger Dieu de tout soing et solicitude

1. Ajax fut toujours brave; mais il ne le fut jamais tant que dans sa fureur. Cicéron, Tusc., IV, 23.
ESSAIS DE MONTAIGNE.

de nos affaires, d’autant que les effets mesmes de sa bonté ne se pouvoient exercer envers nous sans esbranler son repos par le moyen des passions, qui sont comme des picqueures et solici-
citations acheminant l’ame aux actions vertueuses? ou bien ont ils creu aulurement, et les ont prises comme tempestes qui desbauchent honteusement l’ame de sa tranquillite? ut ma-
ris tranquillitas intelligitur, nulla, ne minima qudem, aura fluctus
commovente: sic animi quietae et placatus status cernitur, quum
perturbatio nulla est, qua moveri quaet 1.

Quelles differences de sens et de raison, quelle contrariete
d’imagination, nous presente la diversité de nos passions? Quelle assurance pouvoient nous donques prendre de chose si instable et si mobile, subjecte par sa condition à la maistrise
du trouble, n’allant jamais qu’un pas force et emprunte? Si nostre jugement est en main à la maladie mesme et à la per-
turbation; si c’est de la folie et de la temerite, qu’il est tenu
de recevoir l’impression des choses; quelle seureté pouvoirs nous attendre de luy?

N’y a il point de hardiesse à la philosophie d’estimer des
hommes, qu’ils produisent leurs plus grands effects et plus ap-
prochants de la Divinité, quand ils sont hors d’eux, et furieux,
et insensez? nous nous amendons par la privation de nostre
raison et son assosissement; les deux voyes naturelles, pour
entrer au cabinet des dieux, et y preveoir le cours des desti-
nees, sont la fureur et le sommeil: cecy est plaisant à consi-
derer; par la dislocation que les passions apportent à nostre
raison, nous devenons vertueux; par son extirpation, que la
fureur ou l’image de la mort apporte, nous devenons prophetes
et devins. Jamais plus volontiers je ne l’en creus. C’est un pur
enthousiasme que la saincte Verité a inspiré en l’esprit philos-
ophique, qui luy arrache, contre sa proposition, que l’estat
tranquille de nostre ame, l’estat rassis, l’estat plus sain que la
philosophie luy puisse acquier, n’est pas son meilleur estat:
nostre veillee est plus endormie que le dormir; nostre sagesse,
moins sage que la folie; nos songes valent mieulx que nos dis-
cours; la pire place que nous puissions prendre, c’est en nous.
Mais pense elle 2 pas que nous ayons l’avisement de remar-
quer que la voix qui fait l’esprit, quand il est desprins de
l’homme, si clairvoyant, si grand, si parfait, et pendant qu’il

1. De meme que l’on juge du caime de la mer, quand sa surface n’est agitee
par aucun souffle de vent: ainsi l’on peut assurer que l’ame est tranquille, quand
2. La philosophie.
est en l'homme, si terrestre, ignorant et tenebreux, c'est une voix partant de l'esprit qui est en l'homme terrestre, ignorant et tenebreux; et, à cette cause, voix inflable et incroyable?

Je n'ay point grande expérience de ces agitations vehemente,
estant d'une complexion molle et poisante, desquelles la plus-
part surprennent subitement nostre ame, sans luy donner loisir
de se recoynoistre: mais cette passion, qu'on dict estré pro-
duitie par l'oisifveté au cœur des jeunes hommes, quoyqu'elle
s'achemine avecques loisir et d'un progresz mesuré, elle repre-
sete bien evidemment, à ceulx qui ont essayé de s'opposer à
son effort, la force de cette conversion et alteration que nostre
jugement souffrire. J'ay auntresfois entreprins de me tenir bandé
pour la soustenir et rabbatter; car il s'en fault tant que je sois
de ceulx qui conviennent les vices, que je ne les suys pas seule-
ment, s'ils ne m'entraînent: je la sentois naistre, croistre, et
s'augmenter en despit de ma resistance, et enfin, tout veoyant
et vivant, me saisir et posseder, de façon que, comme d'une
yvresse, l'image des choses me commeccoit à paraistre autre
que de coustume; je veoyois evidemment grossir et croistre les
advantages du subject que j'allois desirant, et les sentois ag-
grandir et enfler par le vent de mon imagination; les difficultez
de mon entreprinse s'ascer et se planir; mon discours et ma
conscience se tirer arrière: mais, ce feu estant evaporé, tout à
un instant, comme de la clarté d'un esclair, mon ame repren-
dre une aultre sorte de veue, aultre estat, et aultre jugement;
les difficultez de la refracte me sembler grandes et invincibles,
et les mesmes choses de bien aultre goust et visage que la cha-
leur du desir ne me les avoir presentees: lequel plus veritable-
ment? Pyrrho n'en saist rien. Nous ne sommes jamais sans ma-
ladie: les fièvres ont leur chaud et leur froid; des effects
de une passion ardente, nous retumbons aux effects d'une pas-
sion frilleuse: autant que je m'estois jecté en avant, je me re-
lance d'autant en arriere:

Qualis ubi alterno procurcens gurgite pontus,
Nunc ruit ad terras, scopulosque superjacit undam
Spumens, extremamque sinu perfundit arenam;
Nunc rapidus retro, atque æstu revoluta resorbens
Saxa, fugit, littusque vado labente reliquit 1.

Or, de la conoysance de cette mienne volubilité, j'ay, par
accident, engendré en moy quelque constance d'opinion, et

1. Ainsi la mer, dans son double mouvement, tantôt s'élance vers la terre, inonde
les rochers d'écume, et va couvrir la grève la plus éloignée; tantôt, retournant
sur elle-même, entraîne dans son refux rapide les pierres qu'elle avert apportées,
et, abaissant ses eaux, laisse la plage à découvert. Virgile, Æneïdes XI, 624.
n'ay gueres alteré les miennes premières et naturelles; car, quelque apparence qu'il y ayt en la nouvelleté, je ne change pas ayseement, de peur que j'ay de perdre au change; et puisque je ne suis pas capable de choisir, je prends le choix d'aulfruy, et me tiens en l'assiette où Dieu m'a mis: autrement je ne me sçaurois garder de rouler sans cesse. Ainsi me suis-je, par la grace de Dieu, conservé entier, sans agitation et trouble de conscience, aux anciennes créances de nostre religion, au travers de tant de sectes et de divisions que nostre siècle a produictes. Les escripts des anciens, je dis les bons escripts, pleins et solides, me tentent et remuent quasi où ils veulent; celuy que j'ois me semble toujours le plus roide; je les treuve avoir raison chacun à son tour, quoiqu'ils se contrarient: cette aysance que les bons esprits ont de rendre ce qu'ils veulent vraysemblable, et qu'il n'est rien si estrange à quoy ils n'entreprendrent de donner assez de couleur pour tromper une simplicité pareille à la mienne, cela montre evidemment la foiblesse de leur preuve. Le ciel et les estoiles ont branslé trois mille ans; tout le monde l'avoit ainsi creu, jusques à ce que CLEANthes le samien, ou, selon THEOPHRAst e, NICetas syracusien, s'advisa de maintenir que c'estoit la terre qui se mouvoit, par le cercle oblique du zodiaque tournant à l'entour de son aixieu; et, de nostre temps, COPERNicus a si bien fondé cette doctrine, qu'il s'en sert tresreglelement à toutes les consequences astrologiennes: que prendrons nous de là, sinon qu'il ne nous doibt chaloir lequel ce soit des deux? et qui sçait qu'une tierce opinion, d'ici à mille ans, ne renverse les deux precedentes?

Sic volvenda ætas commutat tempora rerum:
Quod fuit in pretio, fit nullo denique honore;
Porro alius succedit, et e contemptibus exit,
Inque dies magis appetitur, floretque repertum
Laudibus, et miro est mortales inter honore. 1

Ainsi, quand il se presente à nous quelque doctrine nouvelle, nous avons grande occasion de nous en desfier, et de considerer qu'avant qu'elle feust produicte, sa contraire estoit en vogue; et, comme elle a esté renversee par cette cy, il pourra naistre à l'advenir une tierce invention qui choquera de mesme la seconde. Avant que les principes qu'Aristote a introduicts fuesent en credit, d'aultres principes contentoient la raison humaine, comme ceulx cy nous contentent à cette heure. Quelles

1. Ainsi le temps change le prix des choses: ce qui fut estimé tombe dans le mépris; tandis que l'objet d'un long dédain s'élève, et est estimé à son tour: on le desire de plus en plus, on le vante, on l'admir e, et il se place au premier rang dans l'opinion des hommes. LUCRÈCE. V. 1275.
lettres ont ceulx cy, quel privilege particulier, que le cours de
nouvre invention s'arreste à ceulx, et qu'à euL apparitiente pour
tout le temps advenir la possession de nostre creance? ils ne
sont non plus exempes du boutehors 1, qu'estoient leurs devan-
ciers. Quand on me presse d'un nouvel argument, c'est à moy
à estimer que ce à quoy je ne puis satisfaire, un aultr y satis-
fera: car de croire toutes les apparaences desquelles nous ne
poumons nous desfai, c'est une grande simplesse; il en ad-
viendroit par là que tout le vulgaire, et nous sommes tous du
vulgaire, auroit sa creance contournable comme une girouette;
car son ame, estant molle et sans resistance, seroit forcee de
recevoir sans cesse aultres et aultres impressions, la dernier
effaceant tousjours la trace de la precedente. Celuy qui se
trouve foible, il doit répondre, suyvant la practique, qu'il en
parlera à son conseil; ou s'en rapporter aux plus sages des-
quels il a receu son apprentissage. Combien y a il que la me-
decine est au monde? On dict qu'un nouveau venu, qu'on
nomme Paracelse, change et renverse tout l'ordre des regles
anciennes, et maintient que jusques à cette heure elle n'a servy
qu'à faire mourir les hommes. Je crois qu'il verifera ayseem-
ment cela: mais de mettre ma vie à la preuve de sa nouvelle
experience, je treuve que ce ne seroit pas grand'sagesse. Il ne
fault pas croire à chascun, dit le precepte, parece que chas
peult dire toutes choses. Un homme de cette profession de
nouvelletez et de reformations physiques me disoit, il n'y a pas
longtemps, que tous les anciens s'estoient notoirement mes-
comptez en la nature et mouvements des vents, ce qu'il me
feroit tresveidemen toucher à la main, si je voulois l'enten-
dre. Appez que j'eus eu un peu de patience à ouyr ses argu-
ments, qui avoient tout plein de verisimilitude, « Comment
doncques, lui feis je, ceulx qui navigoient soubs les lois de
Theophraste alloient ils en occident, quand ils tiroient en le-
vant? alloient ils à costé, ou à reculons? » « C'est la fortune,
me respondit il: tant y a qu'ils se mecomptoient. » Je luy re-
pliquoy lors que j'aymois mieulx suyvre les effects que la ra-
son. Or, ce sont choses qui se chocquent souvent: et ma lon
dict qu'en la geometrie (qui pense avoir gaigné le hault point,
de certitude parmy les sciences), il se treue des demonstra-
tions inevitables, subvertissant la verité de l'experience: comme
Jacques Peletier me disoit chez moy, qu'il avoit trouvé deux
lines s'acheminant l'une vers l'aultre pour se joindre, qu'il
verifioit toutesfois ne pouvoir jamais, jusques à l'infinite, arri
ver à se toucher. Et les Pyrrhoniens ne se servent de leurs arguments et de leur raison que pour ruyner l'apparence de l'expérience; et est merveille jusques où la soupplesse de nostre raison les a suyvis à ce desseing de combattre l'évidence des effects; car ils verifient que nous ne nous mouvons pas, que nous ne parlons pas, qu'il n'y a point de poisant ou de chauld, avecques une pareille force d'argumentations que nous verifions les choses plus vraysemblables. Ptolomeus, qui a esté un grand personnage, avoir estably les bornes de nostre monde; tous les philosophes anciens ont pensé en tenir la mesure, sauf quelques isles escartées qui pouvoient eschapper à leur cognoissance; c'eust esté pyrrhoniser, il y a mille ans, que de mettre en doublé la science de la cosmographie, et les opinions qui en estoient receues d'un chascun; c'estoit heresie d'advouer des antipodes: voylà de nostre siecle une grandeur infinie de terre ferme, non pas une isle ou une contree particuliere, mais une partie eguale à peu prez en grandeur à celle que nous cognoissions, qui vient d'estre descouverte. Les geographes de ce temps ne faillent pas d'asseurer que meshuy tout est trouvé, et que tout est veu;

Nam quod adest praesto, place!, et polterve videtur 1.

Sçavoir mon 2, si Ptolomee s'y est trompé aultresfois, sur les fondements de sa raison, si ce ne seroit pas sottise de me fier maintenant à ce que ceulx cy en disent; et s'il n'est plus vraysemblable que ce grand corps, que nous appelons le Monde, est chose bien aultry que nous ne jugeons.

Platon dict qu'il change de visage à tous sens; que le ciel, les estoiles et le soleil renversent par fois le mouvement que nous y voyons, changeant l'orient en occident. Les presbytes aegyptiens dirent à Herodote, que depuis leur premier roy, de quoy il y avoir onze mille tant d'ans (et de tous leurs roys ils luy feirent veoir les effigies en statues tirees aprez le vi), le soleil a vroy change quatre fois de route; Que la mer et la terre se changent alternativement l'une en l'autre; Que l'aisance du monde est indeterminee; Aristote, Cicero, de mesme: et quelqu'un d'entre nous, Qu'il est de toute eternité, mortel, et renaissant à plusieurs vicissitudes, appollant à tesmoing Salomon et Esaie; pour eviter ces oppositions, que Dieu a esté quelquesfois createur sans creature; qu'il a esté oysif; qu'il s'est desdicit de son oysifveté, mettant la main à cet ouvrage;

1. Car on se plait dans ce qu'on a, et on le croit préférable à tout le reste. LUCRECE. V, 1441.

2 C'est-à-dire, il reste présentement à savoir.
et qu'il est par consequent subject aux changements. En la plus fameuse des escholes grecques 1, le monde est tenu pour un dieu, fait par un aultre dieu plus grand, et est compose d'un corps, et d'un' ame qui loge en son centre, s'espandant, par nombres de musique, à sa circonference: divin, tresheureux, tresgrand, tressage, eternel: en luy sont d'aultres dieux; la terre, la mer, les astres, qui s'entretiennent d'une harmonieuse et perpetuelle agitation et danse divine; tantost se rencontrent, tantost s'esloignants; se cachants, montrants, changants de reng, ores d'avant, et ores derriere. Heraclitus establissoit le monde estre compose par feu; et, par l'ordre des destinees, se debvoir enflammer et resouldre en feu quelque jour, et quelque jour encore renaiandre. Et des hommes dict Apuleius, *sigillatim mortales, cunctim perpetui*. 2. Alexandre escript à sa mere la narration d'un presbtre aegyptien, tiree de feurs monuments, tesoignant l'antiquité de cette nation, infinitie, et comprenant la naissance et progres des aultres pays au vray. Cicero et Diodorus disent, de leur temps, que les Chaldeens tenoient registre de quatre cents mille tant d'ans: Aristote, Pline, et aultres, que Zoroastre vivoit six mille ans avant l'aage de Platon. Platon dict que ceulx de la ville de Saïs ont des memoires par escript de huit mille ans, et que la ville d'Athènes feust bastie mille ans avant ladicte ville de Saïs: Epicurus, qu'en mesme temps que les choses sont icy, comme nous les voeyons, elles sont toutes pareilles et en mesme façon en plusieurs aultres mondes; ce qu'il eust dict plus asseurement, s'il eust veu les similitudes et convenances de ce nouveau monde des Indes occidentales avecques le nostre present et passé, en de si estranges exemples.

En verité, considerant ce qui est venu à nostre science de cours de cette police terrestre, je me suis souvent esmerveillé de voir en une tresgrande distance de lieux et de temps, les rencontres d'un si grand nombre d'opinions populaires, monstreuses, et des mœurs et creances sauvages, et qui, par aucune biais, ne semblent tenir à nostre naturel discours. C'est un grand ouvrier de miracles, que l'esprit humain ! Mais cette relation a je ne scay quoy encore de plus heteroclite: elle se trouve aussi en noms, et en mille aultres choses: car on y trouva des nations n'ayants, que nous scachions, amais oui nouvelles de nous; où la circoncision estoit en credit; où il y avoit des estats et

1. Celle de Platon. Voyez le Timée. J. V. L.
2. Comme individus, ils sont mortels; comme espèce, immortels. Apulée, de Deo Socratis.
grandes polices maintenues par des femmes, sans hommes; où nos jeunesses et notre caressme estoit representez, y adjoutant l'abstinence des femmes; où nos croix estoient en diverses façons en credit: icy on en honnçoit les sepultures; on les appliquoit là, et nommeement celle de saint André, à se dessendre des visions nocturnes, et à les mettre sur les couches des enfants contre les enchantements; ailleurs, ils en rencontrerent une de bois, de grande haulteur, adoree pour dieu de la pluye, et celle là bien fort avant dans la terre ferme: on y trouva une bien expresse image de nos penitenciers; l'usage des mitres, le cœlibat des presbtres, l'art de deviner par les entrailles des animauxx sacrificiez, l'abstinence de toute sorte de chair et pois-son, à leur vivre; la façon aux presbtres d'user, en officiant, de langue particuliere et non vulgaire; et cette fantasie, que le premier dieu feust chassé par un second, son frere puïsné: qu'ils feurent creez avecques toutes commoditez, lesquelles on leur a depuis retrenchees pour leur peché; changé leur terri- toile, et empric leur condition naturelle: qu'aультresfois ils ont esté submergez par l'inondation des eaux celestes; qu'il ne s'en sauva que peu de familles, qui se jecterent dans les hauts creux des montaignes, lesquels creux ils boucherent, si que l'eau n'y entra point, ayant enfermè là dedans plusieurs sortes d'animauxx; que quand ils sentirent la pluye cesser, ils mei rent hors des chiens, lesquels estants revenus nets et mouillez, ils jugerent l'eau n'estre encore gueres abaissee; depuis, en ayant faict sortir d'aultres, et les veoyants revenir bourbeux, ils sortirent repuepler le monde, qu'ils trouvèrent plein seulement de serpents: on rencontra, en quelque endroit, la persuasion du jour du jugement, de sorte qu'ils s'offensoient merveilleuse-ment contre les Espaignols, qui espandoient les os des trespassez en fouillant les richesses des sepultures, disants que ces os escarctez ne se pourroient facilement rejoindre; la traflque par eschange, et non aultre; foires et marchez pour cet effect; des nains et personnes difformes pour l'ornement des tables des princes; l'usage de la faulconerie selon la nature de leurs oyseaux; subsides tyranniques; delicatesses de jardinsages, danses, saults basteleresques, musique d'instruments, armoi- ries; jeux de paulme, jeu de dez et de sort, auquel ils s'eschauffent souvent jusques à s'y jouer eulx mesmes et leur liberté; medicine non aultre que de charmes; la forme d'escrire par foignes; creanc e d'un seul premier homme pere de tous les peuples; adoration d'un Dieu qui vesquit autntrefois homme en parfaicte virginité, jeusne et penitence, preschant la loy de nature et des cerimonies de la religion, et qui disparut du
monde sans mort naturelle; l’opinion des géants; l’usage de s’envoyer de leurs bruvages et de boire d’autant; ornements religieux peintes d’ossements et testes de morts, surplis, cœurs béneictes, aspergez; femmes et serviteurs, qui se présentent à l’envy à se brusler et enterrer avecques le mary ou maistre trespassé; loy que les aisnez succedent à tout le bien, et n’est réservé aucune part au puisné, que d’obéissance; costume, à la promotion de certain office de grande auctorité, que celuy qui est promeu prend un nouveau nom et quitte le sien; de verser de la chaulx sur le genouil de l’enfant freschemment nay, en luy disant, « Tu es venu de pouldre, et retourneras en pouldre; » l’art des augures. Ces vains umbrages de nostre religion, qui se voyoent en aulcuns de ces exemples, en tesoignent la dignité et la divinité: non seulement elle s’est auncunement insinue en toutes les nations infidelles de déçà par quelque imitation, mais à ces barbares aussi comme par une commune et supernaturelle inspiration; car on y trouva aussi la creature du purgatoire, mais d’une formé nouvelle: ce que nous donnons au feu, ils le donnent au froid, et imaginent les ames et purgees et punies par la rigueur d’une extreme froideur: et m’advertit cet exemple, d’une aultre plaisante diversité; car, comme il s’y trouva les peuples qui aymoient à deffubler le bout de leur membre, et en retranchoient la peau à la mahumetane et à la juifve, il s’y en trouva d’aultres qui faisoient si grande conscience de le deffubler, qu’à tout des petits cordons ils portoient leur peau bien soigneusement estiree et attachée au dessus, de peur que ce bout ne veist l’air; et de cette diversité aussi, que, comme nous honnorons les rois et les festes en nous parant des plus honnestes vestemens que nous ayons; en aulcunes regions, pour montrer toute disparité et soumission à leur roy, les subjects se presentoient à luy en leurs plus vifs habillements, et entrants au palais prennent quelque vieille robe dechiree sur la leur bonne, à ce que tout le lustre et l’ornement soit au maistre. Mais suyvons.

Si nature enserre dans les termes de son progrez ordinaire, comme toutes aultres choses, aussi les creances, les jugements et opinions des hommes; si elles ont leur revolution, leur saison, leur naissance, leur mort, comme les chouls; si le ciel les agite et les roule à sa poste, Quelle magistrale auctorité et permanente leur allons nous attribuant? Si, par experience, nous touchons à la main que la forme de nostre estre despend de l’air, du climat et du terroir où nous naissions; non seulement le teint, la taille, la complexion et les contenances, mais encore les facultez de l’ame; et plaga calicis non solum ad robor
corporem, sed etiam animorum facit\textsuperscript{1}, dict Vegece; et que la
deesse fondatrice de la ville d'Athenes choisit, à la situer, une
temperature de païs qui feist les hommes prudents, comme les
presbtres d'Aegypte apprindrent à Solon, Athenis tenue celum;
ex quo etiam auctiores putantur Attici: crassum Thebis; itaque pin-
gues Thebani, et valentes\textsuperscript{2}; en maniere que, ainsi que les fruits
naissent divers et les animaux, les hommes naissent aussi plus
et moins belliqueux, justes, temperrants et dociles: icy subjects
au vin, ailleurs au larrecin ou à la paillardise; icy enclins à la
superstition, ailleurs à la mescreance; icy à la liberté, icy à la
scrvitude; capables d'une science, ou d'un art; grossiers, ou
ingenieux; obeissants, ou rebelles; bons, ou mauvais, selon
que porté l'inclination du lieu où ils sont assis; et prennent
nouvelle complexion si on les change de place, comme les
arbres; qui feust la raison pour laquelle Cyrus ne voulut
accorder aux Perses d'abandonner leur païs, aspre et bossu,
pour se transporter en un aultre doux et plain, disant que les
terres grasses et molles font les hommes mols, et les fertiles,
les esprits infertiles: Si nous vooyons tantost fleurir un art,
une creance, tantost une aultre, par quelque influence celeste;
tel siecle produire telles natures, et incliner l'humain genre à
tel ou tel ply; les esprits des hommes tantost gaillards, tantost
maigres, comme nos champs; Que deviennent toutes ces belles
prerogatives de quoy nous nous allons flattants? Puisqu'un
homme sage se peutt mescompter, et cent hommes, et plusieurs
nations; voire et l'humaine nature selon nous se mescompte
plusieurs siecles en cecy ou en cela: quelle seureté avons nous
que par fois elle cesse de se mescompter, et qu'en ce siecle elle
ne soit en mescompte?
Il me semble, entre aultres tesmoignages de nostre imbécil-
литë, que celuy cy ne merite pas d'estre oublie, Que, par desir
mesme, l'homme ne seache trouver ce qu'il luy fault; Que, non
par jouissance, mais par imagination et par souhait, nous ne
puissions estre d'accord de ce de quoy nous avons besoing pour
nous contenter. Laissons à nostre pensee tailler et coudre à
son plaisir; elle ne pourra pas seulement desirer ce qui luy
est propre, et se satisfaire:

Quid enim ratione timeamus,

1. Le climat ne contribue pas seulement à la vigueur du corps, mais aussi à celle de l'esprit. Végece, 1, 2.
2. L'air d'Athènes est subtil, et l'on croit que c'est ce qui donne aux Athéniens tant de finesse; à Thèbes, l'air est épais, aussi les Thébains ont-ils plus de vigueur que d'esprit. Cniéron, de Fato,
LIVRE II, CHAPITRE XII.

Ant cuspimus? quid tam dextro pede concepis, ut te
Conatus non pœniteat, votique peracti?

C'est pourquoi Socrates ne requeroit les dieux sinon de lui donner ce qu'ils scavoient lui estre salutaire: et la priere des Lacedemoniens, publicque et privee, portoit simplement, Les choses bonnes et belles leur estre octroyees; remettant à la discretion de la puissance supresme le triage et choix d'icelles:

Conjugium petimus, partumque uxoris; et illis
Notum, qui pueri, qualisque futura sit uxor.

et le chrestien supplie Dieu «Que sa volonté soit faicte, » pour ne tumber en l'inconvenient que les poëtes feignent du royn Midas. Il requit les dieux que tout ce qu'il toucheroit se convertist en or: sa priere feut exaucee; son vin feut or, son pain or et la plume de sa couche, et d'or sa chemise et son veste-ment; de façon qu'il se trouva accablé soubs la jouissance de son desir, et estrene d'une insupportable commodité: il luy fallut desprier ses prieres.

Attonitus novitate mali, divesque, miserque,
Effugere optat opes, et, quae modo voverat, odi.t

Disons de moy mesme: Je demandois à la fortune, autant qu'aульtre chose, l'ordre saint Michel, l'ordre jeune; car c'estoit lors l'extreme marque d'honneur de la noblesse française, et tresrare. Elle me l'a plaisamment accordé: au lieu de me monter et haulser de ma place pour y aveindre, elle m'a bien plus gracieusement traicté, elle l'a ravallé et rabaisssé jusques à mes espaules et au dessoubs. Cleobis et Biton, Trophionius et Agamedes, ayant requis, celuix là leur deesse, celuix cy leur dieu, d'une recompense digne de leur pieté, eurent la mort pour present: tant les opinions celestes sur ce qu'il nous faut sont diverses aux nostres! Dieu pourroit nous octrover les richesses, les honneurs, la vie et la santé mesme, quelquesfois à nostre dommage; car tout ce qui nous est plaisant ne nous est pas toujours salutaire. Si, au lieu de la guarison, il nous envoie la mort ou l'empirement de nos maux, virga tua, et baculus tuus, ipsa me consolata sunt; il le fait par les raisons


2. Nous voulons une épouse, et la voulons féconde; mais c'est les dieux qu'avent quelle sera la mère, quels seront les enfants. JUVÉNAL, Sat., X, 352.

3. Étonné d'un mal si nouveau, riche et indigent à la fois, il voudroit échapp à ses richesses, et deteste ses vœux improdents. OVIDE, Metam., XI, 120.

4. Ta verge et ton bâton m'ont consolé. Psalm., XXII, 4.
de sa providence, qui regarde bien plus certainement ce qui
nous est deu, que nous ne pouvons faire; et le devons prendre
en bonne part, comme d'une main tressage et tresamie;

Si consilium vis:
Permittes ipsis expendere numinibus, quid
Conveniat nobis, rebusque sit utile nostris...
Carior est illis homo quam sibi 1:

car de les requerir des honneurs, des charges, c'est les requerir
qu'ils vous jectent à une bataille, ou au jeu des dez, ou de telle
auttre chose de laquelle l'yssue vous est incogneue et le fruit
douteux.

Il n'est point de combat si violent entre les philosophes, et
si aspre, que celuy qui se dresse sur la question du souverain
bien de l'homme; duquel, par le calcul de Varro, nasquirent
deux cents quatre vingt huit sectes. *Quis autem de summo bono
dissentit, de tota philosophia ratione disputat*.

Tres mihi convivae prope dissentire videntur,
Poscentes vario multum diversa palato:
Quid dem? quid non dem? Rennis tu, quod jubet alter;
Quod petis, id sane est invisum acidumque duobus 3:

nature debvroit ainsi répondre à leurs contestation et à leurs
debats. Les uns disent nostre bienestre loger en la vertu;
d'aultres, en la volupté; d'aultres, au consentir à nature; qui
en la science, qui à n'avoir point de douleur, qui à ne se laisser
emporter aux apparences; et à cette fantasie semble retirer
cett aultre de l'ancien Pythagoras,

Nil admirari, prope res est una, Numici,
Solaque, que possit facere et servare beatum 4,

qui est la fin de la secte pyrrhonienne: Aristote attribue à
magnanimité n'admirer rien: et, disoit Archesilas, les souste-
vements et l'estat droict et inflexible du jugement, estre les
vices et les maulx. Il est vray qu'en ce qu'il l'establissoit par
axiome certain, il se despartoit du pyrrhonisme: les pyrrho-
niens, quand ils disent que le souverain bien c'est l'ataraxie,

1. Croyez-moi, laissons faire aux dieux; ils savent ce qui nous convient, ce qui
peut nous être utile: l'homme leur est plus cher qu'il ne l'est à lui-même. JUVÉNAI,
Sat., X, 346.

2. Or, dès qu'on ne s'accorde pas sur le souverain bien, on diffère d'opinion
sur toute la philosophie. Cicéron, de Finibus, V, 5.

3. Il me semble voir trois convives de goûts différents: que leur donnerai-je?
ge ne leur donnerai-je pas? Vous refusez ce qu'un autre demande; et ce que vous
voulez déplait aux deux autres. HORACE, Epist., II, 2, 61.

4. Ne rien admirer, Numicius, c'est presque le seul moyen d'assurer son bon-
heur. HORACE, Epist., I, 6, 1.
qui est l'immobilité du jugement; ils ne l'entendent pas dire
d'une façon affirmative; mais le même bransle de leur âme,
qui leur fait suer les précipices, et se mettre à couvert du
serein, celuy là même leur présente cette fantaisie, et leur en
fait refuser une aultre.
Combien je desire que, pendant que je vis, ou quelque aultre,
ou Justus Lipsius, le plus sçavant homme qui nous reste, d'un
esprit tresploy et judicieux, vrayement germain à mon Turnebus,
eust et la volonté, et la santé, et assez de repos, pour ramasser
en un registre, selon leurs divisions et leurs classes, sincere-
ment et curieusement autant que nous y pouvons voir, les
opinions de l'ancienne philosophie sur le subject de nostre estre
et de nos mœurs, leurs controverses, le credit et suite des parts,
l'application de la vie des aucteurs et sectateurs à leurs pre-
ceptes ez accidents memorables et exemplaires: le bel ouvrage
et utile que ce seroit!
Au demourant, si c'est de nous que nous tirons le reglement
des nos mœurs, à quelle confusion nous rejectons nous? car ce
que nostre raison nous y conseille de plus vraysemblable, c'est
généralement à chacun d'obeïr aux loix de son pays, comme
porte l'advis de Socrates, inspiré, dict il, d'un conseil divin; et
par là que veult elle dire, sinon que nostre devoir n'a aultre
regle que fortuite? la verité doibt avoir un visage pareil et
universel: la droicture et la justice, si l'homme en cognoissoit
qui eust corps et veritable essence, il ne l'attacheroit pas à la
condition des coutumes de cette contrée, ou de celle là; ce ne
seroit pas de la fantaisie des Perses ou des Indes, que la vertu
prendroit sa forme. Il n'est rien subject à plus continuelle
agitation que les loix: depuis que je suis nay, j'ay veu trois et
quatre fois rechanger celles des Anglois nos voisins; non seule-
ment en subject politique, qui est celuy qu'on veult dispenser
de constance, mais au plus important subject qui puisse estre,
à sçavoir de la religion 1: de quoy j'ay houte et despit, d'autan:
plus que c'est une nation à laquelle ceulx de mon quartier ont
en autrestois une si privée accointance, qu'il reste encore en
ma maison aulcunes traces de nostre ancien cousinage; et chez
nous icy, j'ay veu telle chose qu'i nous estoit capitale, devenir
légitime; et nous, qui en tenons d'aultres, sommes à mesme,
selon l'incertitude de le fortune guerriere, d'estre un jour cri-
minels de leze majesté humaine et divine, nostre justice lumbant
à la mercy de l'injustice, et, en l'espace de peu d'annees de

1. En effet, de 1534 à 1558, Montaigne avoit pu voir les Anglois, ou plutôt la
eour d'Angleterre, changer quatre fois de religion. J. V. L.
possession, prenant une essence contraire. Comment pouvait
ce dieu ancien 1 plus clairement accuser en l'humaine cognoi-
sance l'ignorance de l'estre divin, et apprendre aux hommes
que leur religion n'estoit qu'une piece de leur invention propre
à lier leur societé, qu'en declarant, comme il feit à ceulx qui
en recherchoient l'instruction de son trepied, « Que le vray
culte à chacun estoit celui qu'il trouvoit observé par l'usage
du lieu où il estoit? » O Dieu! quelle obligation n'avons nous
à la bonté de nostre souverain Creator, pour avoir des-
derniés nostre creance de ces vagabondes et arbitraires devotions,
et l'avoir logée sur l'éternelle base de sa saibtce parole! Que
nous dira doncques en cette necessité la philosophie? « Que
nous suyvions les lois de nostre païs: » c'est à dire cette mer
flottante des opinions d'un peuple ou d'un prince, qui me
peindront la justice d'autant de couleurs, et la reformeront en
autant de visages qu'il y aura en eux de changements de
passion: je ne puis pas avoir le jugement si flexible. Quelle
bonté est ce, que je veoyois hier en credit, et demain ne l'estre
plus; et que le traject d'une riviere faict crime? Quelle verité
est ce que ces montaignes bornes, mensonge au monde qui se
tient au delà 2?

Mais ils sont plaisants, quand, pour donner quelque certitude
aux loix, ils disent qu'il y en a aulcunes fermes, perpetuelles
et immuables, qu'ils nomment naturelles, qui sont empreinctes
en l'humain genre par la condition de leur propre essence; et
de celles là, qui en fait le nombre de trois, qui de quatre, qui
plus, qui moins: signe que c'est une marque aussi doubleuse
que le reste. Or, ils sont si desfortunez (car comment puis je
nommer cela, sinon desfortune, que d'un nombre de loix si
infty, il ne s'en rencontre pas au moins une que la fortune et
temerité du sort ayt permis estre universemellement receue par le
consentement de toutes les nations?), ils sont, dis je, si mise-
rables, que de ces trois ou quatre loix choisies, il n'en y a une
seule qui ne soit contredicte et desadvouee, non par une nation,
mais par plusieurs. Or, c'est la seule enseigne vraysemblable
par laquelle ils puissent argumenter aulcunes loix naturelles,
que l'université de l'approbation: car ce que nature nous auroit
veritablement ordonné, nous l'ensuyvrions sans doubte d'un
commun consentement; et non seulement toute nation, mais
tout homme particulier, ressentiroit la force et la violence que

2. « Plaisante justice, qu'une rivière ou une montagne borné! Vérité au-delà
des Pyrénées, erreur au-delà. » Pensées de Pascal.
luy seroit celuy qui le vouldroit poulser au contraire de cette loy. Qu'ils m'en montrent, pour voir, une de cette condition. Protagoras et Ariston ne donnaient autr' essence à la justice des loix, que l'auctorité et opinion du legislateur; et que, cela mis à part, le bon et l'honneste perdoient leurs qualitez, et demeuroient des noms vains de choses indifferentes: Thrasy-machus, en Platon, estime qu'il n'y a point d'autre droit que la commodité du superieur. Il n'est chose en quoy le monde soit si divers qu'en coutumes et loix: telle chose est icy abominable, qui apporte recommandation ailleurs, comme en Lacedemone la subtilité de desrober; les mariages entre les proches sont capitalement defendorés entre nous, ils sont ailleurs en honneur:

Gentes esse feruntur,  
In quibus et nato genitrix, et nata parenti  
Jungitur, et pietas geminato crescit amore 1;

le meurtre des enfants, meurtre des pères, communication des femmes, traficque de voleries, licence à toutes sortes de voluptez, il n'est rien en somme si extreme qui ne se trouve receu par l'usage de quelque nation.

Il est croyable qu'il y a des loix naturelles, comme il se veoid ez autr' creatures: mais en nous elles sont perdues; cette belle raison humaine s'ingerant par tout de maistriser et commander, brouillant et confondant le visage des choses, selon sa vanité et inconstance; nihil itaque amplius nostrum est; quod nostrum dico, artis est 2. Les subjects ont divers lustres et diverses considerations; c'est de là que s'engendre principalement la diversité d'opinions: une nation regarde un subject par un visage, et s'arreste à celuy là; l'autre, par un autre.

Il n'est rien si horrible à imaginer que de manger son père: les peuples qui avoient anciennement cette coutume la prenoient toutesfois pour tesmoignage de piété et de bonne affection, cherchant par là à donner à leurs progeniteurs la plus digne et honorable sepulture; logeants en euxmèmes et comme en leurs moelles les corps de leurs pères et leurs reliques: les vivifiants aulcunement et regenerants par la transmutation en leur chair vivfe, au moyen de la digestion et du nourrissement: il est aysé à considerer quelle cruauté et abomina-tion c'est esté à des hommes abruez et imbus de cette

1. Il est, dit-on, des peuples où la mère s'unit à son fils, la fille à son père, et où l'amour resserre les liens sacrés de la nature. Ovide, Métam., X., 331.

2. Il ne reste plus rien qui soit véritablement nôtre; ce que j'appelle nôtre, n'est qu'une production de l'art.
superstition, de jeter la despouille des parents à la corruption de la terre, et nourriture des bestes et des vers.

Lycurgus considéra au larrecin la vivacité, diligence, hardiesse et adresse qu'il y a à surprendre quelque chose de son voisin, et l'utilité qui revient au public que chacun en regarde plus curieuusement à la conservation de ce qui est sien; et estima que de cette double institution à assaillir et à dèffendre, il s'en tiroit du fruit à la discipline militaire (qui estoit la principale science et vertu à quoy il vouloit duire cette nation) de plus grande consideration que n'estoit le desordre et l'injustice de se prevaloir de la chose d'aultruy.

Dionysius le tyran offrit à Platon une robbe à la mode de Perse, longue, damasquinée et parfumée; Platon la refusa, disant qu'estant nay homme, il ne se vestiroit pas volontiers de robbe de femme: mais Aristippus l'accepta, avecques cette response « Que nul accoustrement ne pouvoit corrompre un chaste courage. » Ses amis tansoient sa lascheté de prendre si peu à cœur que Dionysius luy eust craché au visage: « Les pescheurs, dict il, souffrent bien d'estre baignez des ondes de la mer, depuis la teste jusqu'aux pieds, pour attraper un goujon. » Diogenes lavoit ses choulx, et le voyant passer, « Si tu scavois vivre de choulx, tu ne ferois pas la court à un tyran: » à quoy Aristippus, « Si tu scavois vivre entre les hommes, tu ne laverois pas des choulx. « Voylà comment la raison fournit d'apparence à divers effects: c'est un pot à deux anses, qu'on peut saisir à gauche et à dextre:

Bellum, o terra hospita, portas:
Bello armantur equi; bellum hac armenta minantur.
Sed tamam idem olim curru succedere suet
Quadrupedes, et frena jugo concordia ferre,
Spes est pacis.

On preschoit Solon de n'espuandre pour la mort de son fils des larmes impuissantes et inutiles: « Et c'est pour cela, dict il, que plus justement je les espands, qu'elles sont inutiles et impuissantes. » La femme de Socrates rengregesoit son d'ueil par telle circonstance: Oh! qu'injustement le font mourir ces meschans juges! « Aymerois tu doncques mieulx que ce feust justement? » luy repliqua il. Nous portons les aureilles perces; les Grecs tenoient cela pour une marque de servitude. Nous

1. Est-ce donc la guerre que tu nous apportes, ô rive hospitalière? c'est pour la guerre qu'on arme les coursiers; c'est la guerre que nous présagent ces fiers animaux. Mais quel, u'efois aussi on les attèle à un char, et le frein les habitue à marcher ensemble sous le même joug: j'espère encore la paix. Virgile, Énéide, III, 539.
nous cachons pour jouir de nos femmes ; les Indiens le font en public. Les Scythes immoloyaient les estrangiers en leurs temples ; ailleurs les temples servent de franchise.

Inde furor vulgi, quod numina vicinorum
Odit quisque locus, quum solos credat habendos
Esse deos, quos ipse colit.

J'ay ouï parler d'un juge, lequel, où il rencontrroit un aspre conflict entre Bartolus et Baldus, et quelque matiere agitee de plusieurs contrarietez, mettoit en marge de son livre, « Question pour l'amy » : c'est à dire que la verité estoit si embrouillee et debattue, qu'en pareille cause il pourroit favoriser celle des parties que bon luy sembleroit. Il ne tenoit qu'à faulte d'esprit et de suffisance, qu'il ne peust mettre par tout, « Question pour l'amy » : les advocats et les juges de nostre temps treuvent à toutes causes assez de biais pour les accommoder où bon leur semble. A une science si infinie, despendant d'la auctorité de tant d'opinions, et d'un subject si arbitraire, il ne peult estre qu'il n'en naisse une confusion extreme de jugemens : aussi n'est il gueres si clair procez auquel les advis ne se treuvent divers ; ce qu'une compagnie a jugé, l'autre le juge au contraire, et elle mesme au contraire une aultre fois. De quoy nous veoyons des exemples ordinaires, par cette licence, qui tache merveilleusement la cerimonieuse auctorité et lustre de nostre justice, de ne s'arrester aux arrests, et courir des uns aux aultres juges pour décider d'une mesme cause.

Quant à la liberté des opinions philosophiques touchant le vice et la vertu, c'est chose où il n'est besoing de s'estendre, et où il se treuve plusieurs advis qui valent mieulx teus que publiez aux foibles esprits. Arcesilaus disoit n'estre considerable en la paillardise de quel costé et par où on le feust : Et obscénas voluptates, si natura requirit, non genere, aut loco, aut ordine, sed forma, ætate, figura, metiendas Epicurus putat.... Ne amores qui cem sanctos a sapiente alienos esse arbitrantur.... Queramus, ad quam usque ætatem juvenes amandi sint. Ces deux derniers lieux stoïques, et, sur ce propos, le reproche de Dicaearchus à Platon

1. Il règne entre certains peuples une haine furieuse, parce que les uns adorent des dieux que les autres détestent, et que chacun pense qu'il n'y a de dieux que les siens. Juvenal, XV, 37.

2. A l'égard des plaisirs obscènes, Épicure pense que, si la nature les demande, il faut moins s'arrêter à la naissance et au rang, qu'à l'âge et à la figure. Cicéron, Tuscul. quest., V, 33. — Les stoïciens ne pensent pas que des amours saintement régis soient interdits au sage. Cicéron, de Finibus bonorum et malorum, III, 20. — Voyons (disent les stoïciens) jusqu'à quel âge on doit aimer les jeunes gens. Généreux, Epist. 123.
mesme, montrent combien la plus saine philosophie souffre de licences esloingnees de l’usage commun, et excessives.

Les loix prennent leur auctorité de la possession et de l’usage ; il est dangereux de les ramener à leur naissance : elles grossissent et s’annoblissent en roulant, comme nos rivières ; suivez les contremont jusques à leur source, ce n’est qu’un petit sourgeon d’eau à peine reconnoissable, qui s’enorgueillit ainsin et se fortifie en vieillissant. Veoyez les anciennes considerations qui ont donné le premier bransle à ce fameux torrent, plein de dignité, d’horreur et de reverence ; vous les trouverez si legieres et si delicates, que ces gents icy, qui poisent tout et le rameinent à la raison, et qui ne receoivent rien par auctorité et à credit, il n’est pas merveille s’ils ont leurs jugements souvent tres esloingnez des jugements publics. Gents qui prennent pour patron l’image premiere de nature, il n’est pas merveille si, en la pluspart de leurs opinions, ils gauchissent la voie commune : comme, pour exemple, peu d’entre eux eussent approuvé les conditions contrainctes de nos mariages ; et la pluspart ont voulu les femmes communes et sans obligation : ils refusoirent nos cerimonies ; Chrysippus disoit qu’un philosophe fera une douzaine de culebuttes en public, voire sans hault de chausses, pour une douzaine d’olives ; à peine eust il donné avis à Clisthenes de refuser la belle Agariste, sa fille, à Hippoclides, pour luy avoir veu faire l’arbre fourché 1 sur une table. Metrocles lascha un peu indiscretement un pet, en disputant, en presence de son eschole, et se tenoit en sa maison caché de honte ; jusques à ce que Crates le feut visiter, et adjoustant à ses consolations et raisons l’exemple de sa liberté, se mettant à peler à l’envy avecques luy, il luy osta ce scrupule, et, de plus, le retira à sa secte stoïque, plus franche, de la secte peripatetique plus civile, laquelle jusques lors il avait suivy. Ce que nous appelions Honnesteté, de n’oser faire à descouvert ce qui nous est honnest de faire à couvert, ils l’appelloient Sottise ; et de faire le fin à taire et à desadvocez ce que nature, coutume et nostre desir publient et proclament de nos actions, ils l’estimoient Vice : et leur sembloit, Que c’estoit assoler les mysteries de Venus que de les oster du retiré sacraire de son temple, pour les exposer à la veue du peuple ; et Que tirer ses jeux hors du rideau, c’estoit les perdre : c’est chose de poids que la honte ; la recelation, reservation, circonscription, parties

1. C’est faire une double fourche, en se tenant la tête en bas sur les deux mains, et les pieds en l’air, contre un arbre ou un mur. Ce jeu d’enfant s’appelle aujourd’hui faire l’arbre fourchu, ou la bourrée. E. J.
de l'estimation : Que la volupté tresingenieusement faisoit instance, sous le masque de la vertu, de n'estre prostituée au milieu des quarrefours, foulée des pieds et des yeux de la commune, trouvant à dire la dignité et commodité de ses cabinets accoustumez. De là disent aulcuns que d'oster les bordels publics, c'est non seulement espandre par tout la paillardise qui estoit assignée à ce lieu là, mais encore aiguillonner les hommes vagabonds et oisifs à ce vice, par la malaysance :

Meechus es Anfìdiæ, qui vir, Scavine, fuisti :
   Rivalis fuerat qui tuus, ille vir est.
Cur aliena placet tibi, quæ tua non placet uxor?
   Numquid securus non potes arrigere 1?

Cette experience se diversifie en mille exemples :

Nullus in urbe fuit tota, qui tangere vellet
   Uxorem gratis, Cæcilianæ, tuam,
Dom licuit : sed nunc, positis custodibus, ingens
   Turba futurum est. Ingeniosus homo es 2.

On demanda à un philosophe qu'on surprit à mesme, « ce qu'il faisoit : » il respondit tout froidement, « Je plante un homme : » ne rougissant non plus d'estre rencontré en cela, que si on l'eust trouvé plantant des aux.

C'est, comme j'estime, d'une opinion tendre, respectueuse, qu'un grand et religieux auteur tient cette action si necessairement obligée à l'occultation et à vergongne, qu'en la licence des embrassemements cyniques il ne se peut persuader que la besongne en veinst à sa fin, ains qu'elle s'arrestoit à representer des mouvements lascifs seulement, pour maintenir l'impudence de la profession de leur escole; et que, pour eslancer ce que la honte avoit contraint et retiré, il leur estoit encore aprez besoing de chercher l'umbre. Il n'avait pas veu assez avant en leur desbauche : car Diogenes, exercçant en public sa masturbation, faisoit souhait, en presence du peuple assistant, « de pouvoir ainsi saoulur son ventre en le frotant. » A ceulx qui luy demandoient pourquoi il ne cherchoit lieu plus commode à manger qu'en pleine rue : « C'est, respondoit il, que j'ai faim en pleine rue. » Les femmes philosophes, qui se mesloient

1. Jadis mari d'Aufidia, Scévinsus, te voilà son galant, aujourd'hui qu'elle est la femme de ton rival. Elle te déplaisoit quand elle étoit à toi : d'où vient qu'elle te plait depuis qu'elle est à un autre ? Es-tu donc impuissant dès que tu n'as rien à craindre ? Martial, 111, 70.

2. Dans toute la ville, ô Cécilianus, il ne s'est trouvé personne qui voulût gratis approcher de la femme, tant qu'on en avoit la liberté; mais, depuis que tu la fais garder, les amants l'assiégent : tu es un homme ingénieux ! Martial, 1, 74.
à leur secte, se mesloient aussi à leur personne, en tout lieu, sans discrétion; et Hipparchia ne feut receue en la société de Crates, qu'à condition de suyvre en toutes choses les uz et coustumes de sa regle. Ces philosophes icy donnoient extreme prix à la vertu, et refusoient toutes aultres disciplines que la morale : si est ce qu'en toutes actions ils attribuoient la souveraine auctorité à l'eslection de leur sage, et au dessus des loix; et n'ordonnoient aux voluptez aultre bride, que la moderation, et la conservation de la liberté d'aultruy.

Heracleitus et Protagoras, de ce que le vin semble amer au malade, et gracieux au sain; l'aviron tortu dans l'eau, et droit à ceuls qui le veoyent hors de là, et de pareilles apparennces contraires qui se treuvent aux subjects, argumenterent que tous subjects avoient en eulx les causes de ces apparennces; et qu'il y avoit au vin quelque amertume qui se rapportoit au goust du malade; l'aviron, certaine qualité courbe se rapportant à celuy qui le regarde dans l'eau; et ainsi de tout le reste : qui est dire que tout est en toutes choses, et par consequent rien en aucune; car rien n'est, où tout est.

Cette opinion me ramentoit l'experience que nous avons, qu'il n'est aultcun sens ny visage, ou droit, ou amer, ou dou.cx, ou courbe, que l'esprit humain ne treuve aux escripts qu'il entreprend de foniller : en la parole la plus nette, pure et parfaite qui puisse estre, combien de faulséty et de mensonge a lon faict naistre? quelle heresie n'y a trouvé des fondements assez et tesmoignages pour entreprendre et pour se maintenir? C'est pour cela que les aucteurs de telles erreurs ne se veulent jamais despartir de cette preuve du tesmoignage de l'interpretation des mots. Un personnage de dignité, me voulant approuver par auctorité cette queste de la pierre philosophale où il est tout plongé, m'allegua dernièrement cinq ou six passages de la Bible sur lesquels il disoit s'estre premièremcnt fondé pour la descharge de sa conscience (car il est de profession ecclésiastique); et, à la verité, l'invention n'en estoit pas seulement plaisante, mais encore bien proprement accommodée à la defense de cette belle science.

Par cette voye se gaigne le credit des fables divinatrices: il n'est prognostiqueur, s'il a cette auctorité qu'on le daigne feuilleter, et rechercher curieusement tous les plis et lustres de ses paroles, à qui on ne face dire tout ce qu'on vouldra, comme aux Sibylles: il y a tant de moyens d'interpretation, qu'il est malaysé que, de biais ou de droit fil, un esprit ingénieux ne rencontrey en tout subject quelque air qui luy serve à son point: pourtant se treuve un style nubileux et doubteux
en si frequent et ancien usage. Que l'aucteur puisse gaigner cela, d'attirer et embesongner à soy la posterite, ce que non seulement la suffisance, mais autant, ou plus, la faveur fortuite de la matiere peult gaigner; qu'au demourant il se presente, par bestise, ou par finesse, un peu obscurement et diversement; ne lui chaille : nombre d'esprits, le beluttants et secouants, en exprimeront quantité de formes, ou selon, ou à costé, ou au contraire de la sienne, qui luy feront toutes honneur; il se verra enrichy des moyens de ses disciples, comme les regents du landy 1. C'est ce qui a fait valoir plusieurs choses de neant, qui a mis en credit plusieurs escripts, et les a charge de toute sorte de matiere qu'on a voulu; une mesme chose recevant mille et mille, et autant qu'il nous plaist d'images et considérations diverses.

Est il possible qu'Homere ayt voulu dire tout ce qu'on luy fait dire; et qu'il se soit presté à tant et si diverses figures, que les theologiens, legislateurs, capitanes, philosophes, toute sorte de gents qui traictent sciences, pour diversement et contrairement qu'ils les traictent, s'appuyent de luy, s'en rapportent à luy? maistre general à tous offices, ouvrages et artisans, general conseiller à toutes entreprinses : quiconque a eu bescing d'oracles et de predictions, en y a trouvé pour son faict. Un personnage scà vant, et de mes amis, c'est merveille quels rencontres et combien admirables il y faict naistre en faveur de nostre religion; et ne se peult ayseement desparter de cette opinion, que ce ne soit le desseing d'Homere; si luy est cet aucteur aussi familier qu'à homme de nostre siecle : et ce qu'il treuve en faveur de la nostre, plusieurs anciennement l'avoient trouvé en faveur des leurs. Veyoyez demener et agiter Platon : chacun, s'honnorant de l'applieder à soy, le couche du costé qu'il le veult; on le promeine et l'insere à toutes les nouvelles opinions que le monde receoit; et le differente lon 2 à soy mesme, selon le different cours des choses ; l'on fait desadvourer à son sens les œurs licites en son siecle, d'autant qu'elles sont illicites au nostre : tout cela, vifement et puissamment, autant qu'est puissant et vif l'esprit de l'interprete. Sur ce mes-me fondement qu'avoit Heraclitus et cette sienne sentence, « Que toutes choses avoient en elle les visages qu'on y trouvoit, » Democritus en tiroit une toute contraire conclusion,

1. Landy ou landit se prend ici pour le salaire que les écoliers donnent à leur maitre. Ce salaire, ou present du landy, s'appeloit ainsi parce qu'il se donnait à l'époque de la fête et de la foire du landy.

2. Et on le met en opposition avec lui-même etc.
c'est « que les sujets n'avoient du tout rien de ce que nous
y trouvions; » et, de ce que le miel estoit doux à l'un et amer
à l'autre, il argumentoit qu'il n'estoit ni doux, ni amer. Les
pyrphoniciens diroient, qu'ils ne sçavent s'il est doux ou amer,
on ou ny l'un, ny l'autre, ou tous les deux; car celux ci gaignent
tousjours le hault point de la dubitation. Les cyrenaïens
tenioient que rien n'estoit perceptible par le dehors, et que
cela estoit seulement perceptible qui nous touchoit par l'in-
terne attouchement, comme la douleur et la volupté; ne recog-
noissants ny ton, ny couleur, mais certaines affections seule-
ment qui nous en venoient; et que l'homme n'avoit aultr
siège de son jugement. Protagoras estimoit « estre vray à
chascun ce qui semble à chacun. » Les epicuriens logent aux
sens tout jugement, et en la notice des choses, et en la volupté.
Platon a voulu le jugement de la vérité, et la vérité mesme,
retirée des opinions et des sens, appartenir à l'esprit et à la
cognition.

Ce propos m'a porté sur la consideration des sens, ausquels
gist le plus grand fondement et preuve de nostre ignorance.
Tout ce qui se cognoist, il se cognoist sans double par la
faculté du cognoissant; car, puisque le jugement vient de l'o-
peration de celuy qui juge, c'est raison que cette operation il
la parface par ses moyens et volonté, non par la contraincte
d'aultruy, comme il adviendroit si nous cognoissions les choses
par la force et selon la loy de leur essence. Or, toute cognoi-
sance s'achemine en nous par les sens; ce sont nos maistres:

Via qua munita fidei
Proxima fert humanum in pectus, templaque mentis↓:

la science commence par eulx, et se resoult en eulx. Aprez tout,
nous ne sçaurions non plus qu'une pierre, si nous ne sçavions
qu'il y a son, odeur, lumière, saveur, mesure, poids, mollesse,
dureté, aspreté, couleur, polissure, largeur, profondeur :
voilà le plan et les principes de tout le bastiment de nostre
science; et selon aulcuns, Science n'est rien aultr chose que
Sentiment. Quiconque ne peut pousser à contredire les sens,
il me tient à la gorge; il ne me sçauroit faire reculer plus
arriere; les sens sont le commencement et la fin de l'humaine
cognissance :

Invenies primis ab sensibus esse creatam
Notitiam veri; neque sensus posse refelli...

↓ Ce sont les voies par lesquelles l'évidence pénètre dans le sanctuaire de l'es-
prit humain. LUCRÈCE, V, 102.
Qu'on leur attribue le moins qu'on pourra, toujours faudra il leur donner cela, que, par leur voye et entremise, s'achemine toute nostre instruction. Cicéron dit que Chrysippe, ayant essuyé de rabbattre de la force des sens et de leur vertu, se representa à soy mesme des arguments au contraire, et des oppositions si vehementes, qu'il n'y peult satisfaire : sur quoi Carneades, qui maintenoit le contraire party, se vantoit de se servir des armes mesmes et paroles de Chrysippe pour le combattre, et s'escrioit à cette cause contre luy : « O miserable, ta force t'a perdu ! » Il n'est aulcun absurde, selon nous, plus extreme, que de maintenir que le feu n'eschauffe point, que la lumiere n'esclaire point, qu'il n'y a point de pesanteur au fer ny de fermeté, qui sont notices que nous apportent les sens; ny creance ou science en l'homme qui se puisse comparer à celle là en certitude.

La premiere consideration que j'ay sur le subject des sens, est que je mets en doubt que l'homme soit pourvu de tous sens naturels. Je veois plusieurs animaux qui vivent une vie entiere et parfaictes, les uns sans la veue, aultres sans l'ouïe : qui scât si, à nous aussi, il ne manque pas encore un, deux, trois, et plusieurs aultres sens? Car, s'il en manque quelqu'un, nostre discours n'en peult descouvrir le default. C'est le privilège des sens d'estre l'extrême borne de nostre appercevance : il n'y a rien au delà d'eulx qui nous puisse servir à les descouvrir; voire ny l'un des sens ne peult descouvrir l'autre.

An poterunt oculos aures reprehendere? an aures Tactus? an hunc porro tactum sapor arguet oris?
An confutabant nares, oculte revinent ?

ils sont trestouts la ligne extreme de nostre faculté :

Seorsum cuique potestas
Divisa est, sua vis cuique est 3.

Il est impossible de faire concevoir à un homme naturellement aveugle, qu'il n'y veoid pas; impossible de luy faire desirer la veue, et regretter son default : parquoynous ne debvons

1. Vous serez convaincu que la connoissance de la verité nous vient primitive-ment des sens, et qu'on ne peut en recuvoir le témoignage... Quel autre guide mérite plus notre confiance? Lucrece, IV, 479, 483.


prendre aucune assurance de ce que nostre ame est contente et satisfaitc de ceulx que nous avons; veu qu'elle n'a pas de quoy sentir en cela sa maladie et son imperfection, si elle y est. Il est impossible de dire chose à cet aveugle, par discours, argument, ny similitude, qui loge en son imagination aucune apprehension de lumiere, de couleur, et de veue : il n'y a rien plus arriere qui puisse poulser le sens en evidence. Les aveugles naiz qu'on veod desirer à veoir, ce n'est pas pour entendre ce qu'ils demandent : ils ont appris de nous qu'ils ont à dire quelque chose, qu'ils ont quelque chose à desirer qui est en nous, laquelle ils nomment bien, et ses effects et consequences; mais ils ne scavent pourtant pas que c'est, ny ne l'apprehen-
dent 4 ny prez ny loing.

Jay veu un gentilhomme de bonne maison, aveugle nay, au moins aveugle de tel aage qu'il ne scat que c'est que de veue : il entend si peu ce qui luy manque, qu'il use et se sert comme nous des paroles propres au veoir, et les applique d'une mode toute sienne et particuliere. On lui presentoit un enfant, duquel il estoit parrain ; l'ayant prins entre ses bras : « Mon Dieu, dict il, le bel enfant! qu'il le fait beau veoir! qu'il a le visage gay! » Il dira, comme l'un d'entre nous, « Cette salle a une belle veue; il fait clair; il fait beau soleil. » il y a plus : car, parce que ce sont nos exercices que la chasse, la paulme, la bute 2, et qu'il l'a ouï dire, il s'y affectonne, s'y empesche, et croit y avoir la mesme part que nous y avons : il s'y picque et s'y plaist, et ne les receoit pourtant que par les aureilles. On luy crie que voyla un lievre, quand on est en quelque belle splanade où il puisse picquer; et puis on luy dict encore que voyla un lievre prins : le voyla aussi fier de sa prinse, comme il oit dire aux aultres qu'ils le sont. L'esteuf 3, il le prend à la main gauche, et le poulse à tout sa raquette : de la harque-
buse, il en tire à l'adventure, et se paye de ce que ses gent luy disent qu'il est ou hault ou costier 4.

Que scat ou si le genre humain fait une sottise pareille, à faulde de quelque sens, et que par ce defaut la pluspart du visage des choses nous soit caché? Que scat ou si les difficul-
tez que nous trouvons en plusieurs ouvrages de nature viennent de là? et si plusieurs effects des animallx, qui exce-

1. Ne le saisissent, ne le conçoivent de près, ni de loin.
2. La bute : ce mot a signifié, 1o la bute où l'on tire de l'arquebuse ; 2o l'exer-
cise même de l'arquebuse : c'est dans ce dernier sens qu'il est pris ici. E. J.
3. Balle pour le jeu de paume.
4. Qu'il a tiré haut, ou à côté du but. E. J.
dent nostre capacité, sont produits par la faculté de quelque sens que nous ayons à dire s? et si aulcuns d'entre eux ont une vie plus pleine par ce moyen, et plus entière que la nostre? Nous saisissons la pomme quasi par touts nos sens; nous y trouvons de la rougeur, de la polissure, de l'odeur, et de la douceur; outre cela, elle peult avoir d'autrues vertus comme d'asseicher ou restreindre, ausquelles nous n'avons point de sens qui se puisse rapporter. Les proprietez que nous appelloons occultes en plusieurs choses, comme à l'aimant d'attirer le fer, n'est il pas vraysemblable qu'il y a des facultes sensitivès en nature propres à les juger et à les appercevoir, et que le default de telles facultez nous apporte l'ignorance de la vraye essence de telles choses? C'est, à l'aventure, quelque sens particulier qui descouvre aux coqs l'heure du matin et de minuict, et les esmeut à chanter; qui apprend aux poules, avant tout usage et experience, de craindre un esparvier, et non un' oye ny un paon, plus grandes bestes; qui advertit les poulets de la qualité hostile qui est au chat contre eux, et à ne se desfier du chien; s'armer contre le miaulement, voix aulcunement flatteuse, non contre l'abbayer, voix aspre et que-relleuse; aux freslons, aux fourmis, et aux rats, de choisir tous-jours le meilleur fromage et la meilleure poire, avant que d'y avoir tasté; et qui achemine le cerf, l'elephant, le serpent, à la conoissances de certaine herbe propre à leur garison. Il n'y a sens qui n'ayt une grande domination, et qui n'apporte par son moyen un nombre infini de conoissances. Si nous avions à dire l'intelligence des sons, de l'harmonie, et de la voix, cela apporteroit une confusion inimaginable à tout le reste de nostre science: car, outre ce qui est attaché au propre effect de chasque sens, combien d'arguments, de consequences et de conclusions tirons nous aux autrues choses, par la comparaison d'un sens à l'autre? Qu'un homme entendu imagine l'humain nature produicte originellement sans la veue, et discoure combien d'ignorance et de trouble luy apporteroit un tel default, combien de tenebres et d'aveuglement en nostre ame; on verra par là combien nous importe, à la conoissances de la verité, la privation d'un autrue tel sens, ou de deux, ou de trois, si elle est en nous. Nous avons formé une verité par la consultation et concurrence de nos cinq sens: mais à l'aventure fal-loit il l'accord de huitc ou de dix sens, et leur contribution, pour l'appercevoir certainement, et en son essence.

Les sectes qui combattent la science de l'homme, elles la

1. Que nous ayons à regretter, qui nous manque.
combattent principalement par l'incertitude et foiblesse de nos sens : car, puisque toute connaissance vient en nous par leur entremise et moyen, s'ils faillent au rapport qu'ils nous font, s'ils corrompent ou altèrent ce qu'ils nous charrient du dehors, si la lumière, qui par eux s'esoule en nostre ame, est obscurcie au passage, nous n'avons plus que tenir. De cette extreme difficulté sont nees toutes ces fantasies : « Que chasque subject a en soy tout ce que nous y trouvons; Qu'il n'a rien de ce que nous y pensons trouver : » et celle des epicuriens, « Que le soleil n'est non plus grand que ce que nostre veue le juge :

Quidquid id est, nihilo fertur majore figura,
Quam, nostris oculis quam cernimus, esse videtur:

Que les apperences qui representent un corps grand à celuy qui en est voisin, et plus petit à celuy qui en est esloingné, sont toutes deux vrayes :

Nec tamen hic oculos falli concedimus bilum...
Proinde animi vitium hoc oculis adfangere noli:

et resolument, Qu'il n'y a aulcune tromperie aux sens; qu'il fault passer à leur mercy, et chercher ailleurs des raisons pour excuser la difference et contradiction que nous y trouvons, voire inventer toute aultre mensonge et resverie (ils en viennent jusques là), plutost que d'accuser les sens. » Timagoras juroit que pour presser ou biaiser son œil, il n'avoit jamais apperceu doubler la lumiere de la chandelle, et que cette semblance venoit du vice de l'opinion, non de l'instrument. De toutes les absurditez la plus absurde, aux epicuriens, est desadvouer la force et l'effect des sens :

Proinde, quod in quoque est his visum tempore, verum est.
Et, si non poterit ratio dissolvere causam,
Cur ea, quae fuerint justum quadrata, procul sint
Visa rotunda; tamen praestat rationis egentem
Reddere mendose causas utriusque figurae,
Quam manibus manifesta suis emittere quæquam,
Et violare fidem primam, et convellere tota
Fundamenta, quibus nixatur vita, salissque:
Non modo enim ratio ruat omnis, vita quoque ipsa
Concidat extemplo, nisi credere sensibus ausis,
Precipitesque locos vitare, et cetera, quæ sint
In genere hoc fugienda.

1. Montaigne vient de traduire ces vers. Lucrèce, V, 577.
2. Nous ne convenons pas pour cela que les yeux se trompent... Ne leur impoumons donc pas les erreurs de l'esprit. Lucrèce, IV, 380, 387.
3. C'est-à-dire, au jugement des epicuriens. C.
4. Les rapports des sens sont vrais en tout temps. Si la raison ne peut expliquer pourquoi les objets qui sont carrés de près paroissent ronds dans l'éloignement.
Ce conseil désespéré, et si peu philosophique, ne représente autre chose, sinon que l'humaine science ne se peut maintenir que par raison desraisonnable, folle, et forcenée; mais qu'encore vault il mieulx que l'homme, pour se faire valoir, s'en serve, et de tout autrure remedé tant fantastique soit il, que d'advouer sa necessaire bestise: vérité si desadvantageuse. Il ne peut fuyr que les sens ne soient les souverains maistres de sa cognoissance: mais ils sont incertains, et falsifiables à toutes circonstances; c'est là où il faut battre à oulrance, et, si les forces justes luy faillent, comme elles font, y employer l'opiniastreté, la temerité, l'impudence. Au cas que ce que disent les epicuriens soit vray, à scavor « Que nous n'avons pas de science, si les apparences des sens sont fausles; » et que ce que disent les stoïciens soit vray aussi, « Que les apparences des sens sont si fausles, qu'elles ne nous peuvent produire aucune science: » nous conclurons, aux despens de ces deux grandes sectes dogmatistes, Qu'il n'y a point de science.

Quant à l'erreur et incertitude de l'opération des sens, chacun s'en peut fournir autant d'exemples, qu'il lui plaira: tant les fautes et tromperies qu'ils nous font sont ordinaires. Au retentir d'un valon, le son d'une trompette semble venir devant nous, qui vient d'une lieue derriere:

Exstantesque procul medio de gurgite montes,
Classibus inter quos liber patet exitus, idem
Apparet, et longe divolsi licet, ingens
Insula conjunctis tamen ex his una videtur...
Et fugere ad puppim colles campique videntur,
Quos agimus praeter navim, velisque volamus...

Ubi in medio nobis equus acer obhasit
Flumine, equi corpus transversum ferre videtur
Vis, et in adversum flumen contradere raptim!

A manier une balle de harquebuse sous le second doigt, celuy du milieu estant entrelacé par dessus, il fault extrememement se

il vaut mieux, au défaut d'une solution vraie, donner une fausse raison de cette double apparence, que de laisser échapper l'évidence de ses mains, que de détruire tous les principes de la crédibilité, que de ruiner cette base sur laquelle sont fondées notre vie et notre conservation: car ne croyez pas qu'il ne s'agisse que des intérêts de la raison; la vie elle-même ne se conserve qu'en évitant, sur le rapport des sens, les précipices et les autres objets nuisibles. Lucrèce, IV, 500.

1. Une chaîne de montagnes élevées au-dessus de la mer, entre lesquelles des flottes entières trouveroient un libre passage, ne nous paraissent de loin qu'une même masse; et, quoique très distantes l'une de l'autre, elles se réunissent à l'œil sous l'aspect d'une grande île. Les collines et les campagnes que nous côtoyons, en naviguant à pleines voiles, semblent fuir vers la poupe. Si votre coursier s'arrête au milieu d'un fleuve, le cheval vous paraîtra emporté par une force étrangère contre le courant. Lucrèce, IV, 398, 399, 421.
ESSAIS DE MONTAIGNE.

contraindre pour advouer qu'il n'y en ayt qu'une, tant le sens nous en represente deux. Car que les sens soient maintesfois maistres du discours, et le contraignent de recevoir des impressions qu'il scrait et juge estre fausses, il se voie à tous coups. Je laisse à part celuy de l'attouchement, qui a ses functions plus voisines, plus vifves et substanckies, qui renverse tant de fois, par l'effect de la douleur qu'il apporte au corps, toutes ces belles resolutions stoiques, et traingent de crier au ventre celuy qui a estably en son ame ce dogme, avecques toute resolution, « Que la cholique, comme toute aultre maladie et douleur, est chose indifferente, n'ayant la force de rien rabbatter du souverain bonheur et felicité en laquelle le sage est logé par sa vertu ; » il n'est cœur si mol, que le son de nos tabourins et de nos trompettes n'eschauffe, ny si dur, que la douleur de la musique n'esveille et ne chatouille; ny ame si revesche, qui ne se sente touchée de quelque reverence à considerer cette vastité sombre de nos eglises, la diversité d'ornements et ordre de nos cerimomies, et ouir le son devotieux de nos orgues, et l'harmonie si poseee et religieuse de nos voix : ceulx mesmes qui y entrent avecques mespris sentent quelque frisson dans le cœur, et quelque horreur, qui les met en desfiance de leur opinion. Quant à moy, je ne m'estime point assez fort pour ouir en sens rassies des vers d'Horace et de Catulle, chantez d'une voix suffisante par une belle et jeune bouche : et Zenon avoit raison de dire que la voix estoit la fleur de la beaulté. On m'a voulu faire accroire qu'un homme, que tous nous aultres Francois cognoissons, m'avoit imposé, en me recitant des vers qu'il avoit saict ; qu'ils n'estoient pas tels sur le papier qu'en l'air, et que mes yeulx en feroient contreijuje ment à mes auricules : tant la prononciation a de credit à donner prix et façon aux ouvrages qui passent à sa mercy ! Sur quoy Philoxenus ne feut pas fascheux, en ce qu'oyant un liseur donner mauvais ton à quelque sienne com- position, il se print à fouler aux pieds et casser de la brique qui estoit à luy, disant : « Je romps ce qui est à toy; comme tu corromps ce qui est à moy. » A quoy faire, ceulx mesmes qui se sont donné la mort d'une certaine resolution, destournoient ils la face pour ne veoir le coup qu'ils se faisoient donner? et ceulx qui, pour leur santé, desirent et commandent qu'on les incise et cauterise, pourquoi ne peuvent ils soustener la veue des apprests, utilys et operation du chirurgien; attendu que la veue ne doit avoir aucune participation à cette dou- leur? cela, ne sont ce pas propres exemples à verifier l'autorité que les sens ont sur le discours? Nous avons beau scavoir
Combien donnent à la force des sens, les poètes qui font Nár-
cisse esquiro de l’amour de son umbre,

Cuncta que miratur, quibus est mirabilis ipse;
Se cupit imprudens et, qui probat, ipse probatur;
Dumque petit, peitur; pariterque accedit, et ardet2;

et l’entendement de Pygmalion si troublé par l’impression de
la veue de sa statue d’ivoire, qu’il l’ayme et la serve pour visve!

Oscula dat, reddique putat: sequiturque, tenetque,
Et credit tactis digitos insidere membris;
Et metuit, pressos veniat ne livor in artus3.

Qu’on loge un philosophe dans une cage de menus filets de
fer clair-semez, qui soit suspendue au hault des tours Nostre
Dame de Paris; il verra, par raison evidente, qu’il est impos-
sible qu’il en tumbe; et si ne se sçauroit garder (s’il n’a ac-
coustumé le mestier des couvreurs) que la veue de cette hau-
teur extreme ne l’espovante et ne le transisse: car nous avons
assez affaire de nous asseurer aux galeries qui sont en nos clo-
chiers, si elles sont façonnées à jour, encore qu’elles soient de
pierre; il y en a qui n’en peuvent pas seulement porter la
pensee. Qu’on jecte une poulcre entre ces deux tours, d’une
grosseur telle qu’il nous la fault à nous promener dessus, il n’y
a sagesse philosophique de si grande fermeté qui puisse nous
donner courage d’y marcher, comme nous ferions si elle estoit
terre. J’ay souvent essayé cela en nos montaignes de deçà, et

1. Nous sommes séduits par la parure; l’or et les pierreries cachent les défaits
une jeune fille est la moindre partie de ce qui plait en elle. Souvent on a peine à
trouver ce qu’on aime, sous ces riches ornements: c’est l’égide avec laquelle l’amour
et l’opulence éblouissent nos yeux. Ovide, de Remed. amor., I, 343.

2. Il admire ce qu’il a lui-même admirable. L’insensé il se desire lui-même;
il est l’objet de ses veux, de ses louanges, et brûle des feux qu’il a lui-même alun-

3. Il la couvre de baisers, et croit qu’elle y repand; il la saisit, il l’embrasse;
il se figure que ses membres cèdent à l’impression de ses doigts, et craint d’y
laisser une empreinte vivide en les serrant trop vivement. Ovide, Métam., X, 256.
Il y a dans Ovide, loquiturque, tenetque.
ESSAIS

si suis de ceulx qui ne s'effroyent que mediocrement de telles choses, que je ne pouvois souffrir la veue de cette profondeur infinie, sans horreur et tremblement de jarrets et de cuisses: encore qu'il s'en fallust bien ma longueur que je ne feusse du tout au bord, et n'eusse sceu cheoir si je ne me feusse porté à escient au dangier. J'y remarquay aussi, quelque hauteur qu'il y eust, que pourveu qu'en cette pente il se presentast un arbre ou bosse de rocher pour soustenir un peu la veue et la diviser, cela nous allege et donne assuurse, comme si c'estoit chose de quoy à la cheute nous peussions recevoir secours; mais que les precipices coupez et unis, nous ne les pouvons pas seulement regarder sans tournoyement de teste: ut despici sine vertigine simul oculorum animique non possit ¹: qui est une evi-
dente imposture de la veue. Ce feut pourquoy ce beau philo-
sophe ² se creva les yeulx, pour descharger l'ame de la des-
bauche qu'elle en recevoit, et pouvoir philosopher plus en
liberté: mais, à ce compte, il se debvoit aussi faire estoupper
les aurreilles, que Theophrastus dict estre le plus dangereux
instrument que nous ayons pour recevoir des impressions vio-
lentes à nous troubler et changer, et se debvoit priver enfin de
tous les aultres sens, c'est à dire de son estre et de sa vie; car
ils ont tous cette puissance de commander nostre discours et
nostre ame. ³ ut etiam saepe specie quaddam, saepe vocum gravitate
et cantibus, ut pelluntur animi vehementius; saepe etiam cura et
timore ⁴. Les medecins tiennent qu'il y a certaines complexions
qui s'agitent, par aulcuns sons et instruments, jusques à la fu-
reur. J'en ay veu qui ne pouvoient ouir ronger un os soubs
leur table, sans perdre patience; et n'est gueres homme qui
ne se trouble à ce bruit aigre et poignant que font les limes
en raclant le fer; comme, à ouir mascher prez de nous, ou ouir
parler quelqu'un qui ayt le passage du gosier ou du nez empes-
ché, plusieurs s'en esmeuvent jusques à la cholere et la haine.
Ce fleuteur protocole ⁵ de Gracchus, qui amollissoit, roidissoit
et contournoit la voix de son maistre lorsqu'il haranguoit à
Rome, à quoy servoit il, si le mouvement et qualité du son
n'avoit force à esmouvoir et alterer le jugement des auditeurs?

¹. De sorte qu'on ne peut regarder en bas, que la tête ne tourne, et que l'es-
prit ne se trouble. Tite-Live, XLIV, 6.

². Démocrite.

³. Il arrive souvent que tel spectacle, tel son, tel chant, remuent fortement les
esprits; et souvent aussi la douleur et la crainte produisent le même effet. Cicéron,
de Divinat., 1, 37.

⁴. Protocole: posticus summornitor. C'est ce que nous appelons aujourd'hui se
voussieur.
Vrayement il y a bien de quoy faire si grande feste de la fermeté de cette belle piece, qui se laisse manier et changer au bransle et accidents d'un si legier vent!

Cette mesme piperie que les sens apportent à nostre entendement, ils la receoivent à leur tour; nostre ame par fois s'en revence de mesme : ils mentent et se trompent à l'envy. Ce que nous voyons et oïons, agitez de cholerë, nous ne l'oïons pas tel qu'il est :

Et solem geminam, et duplices se ostendere Thebas 1 :

l'object que nous aymons nous semble plus beau qu'il n'est;

Multimodis igitur pravas turpesque videmus
Esse in deliciis, summoque in honore vigere 2;

et plus laid celuy que nous avons à contre-cœur : à un homme ennuyé et affligé, la clarté du jour semble obscursce et tenebreuse. Nos sens sont non seulement alterez, mais souvent hebestez du tout par les passions de l'ame : combien de choses veoyons nous, que nous n'appercevons pas si nous avons nostre esprit empesché ailleurs?

In rebus quoque apertis noscere possis,
Si non advertas animum, proinde esse, quasi omni
Tempore semotes fuerint, longeque remotæ 3:

il semble que l'ame retire au dedans, et amuse les puissances des sens. Par ainsin, et le dedans et le dehors de l'homme est plein de foiblesse et de mensonge.

Ceulx qui ont apparié nostre vie à un songe, ont eu de la raison, à l'aventure, plus qu'ils ne pensoient. Quand nous songeons, nostre ame vit, agit, exerce toutes ses facultez, ne plus ne moins que quand elle veile; mais si plus mollement et obscurmente, non de tant, certes, que la difference y soit comme de la nuict à une clarté vifve; ouy, comme de la nuict à l'ombre : là elle dort, icy elle sommeille; plus et moins, ce sont tousjours tenebres, et tenebres cimmeriennes. Nous veillons dormants, et veillants dormons. Je ne veois pas si clair dans le sommeil; mais quant au veiller, je ne le treuve jamais assez pur et sans nuage : encore le sommeil, en sa profondeur,
dort parfois les songes; mais nostre veiller n'est jamais si es-
veillé qu'il purge et dissipe bien à point les resveries, qui sont
les songes des vaillants, et pires que songes. Nostre raison et
nostre ame recevant les fantasies et opinions qui luy naissent
dormant, et auctorisant les actions de nos songes de pareille
approbation qu'elle fait celles du jour, pourquoi ne mettons
nous en doute si nostre penser, nostre agir, est pas un aultre
songer, et nostre veiller quelque espece de dormir?

Si les sens sont nos premiers juges, ce ne sont pas les nostres
qu'il fault seuls appeller au conseil; car, en cette faculté, les
animaux ont autant ou plus de droit que nous: il est certain
qu'aulcuns ont l'ouie plus aiguë que l'homme, d'aultres la veue,
d'aultres le sentiment, d'aultres l'attouchement ou le goust.
Democritus disoit que les dieux et les bestes avoient les facultes
sensitives beaucoup plus parfaictes que l'homme. Or, entre
les effects de leurs sens et les nostres, la difference est extreme,
nostre saline nettoie et asseiche nos plaies, elle tue le serpent:

Tantaque in his rebus distantia, disseritasque est,
Ut quod aliis cibus est, aliis fuat acre venenum.
Sæpe etenim serpens, hominis contacta saliva,
Disperit, ac sese mandendo conficit ipsa 1 :

quelle qualité donnerons nous à la saline? ou selon nous, ou
selon le serpent? par quel des deux sens verifierons nous se
veritable essence que nous cherchons? Pline dict qu'il y a aux
Indes certains lievres marins qui nous sont poison, et nous à
eux, de maniere que du seul attouchement nous les tuons:
qui sera veritablement poison, ou l'homme, ou le poison? à
qui en croire nous, ou au poison, de l'homme, ou à l'homme,
du poison? Quelque qualité d'air infecte l'homme, qui ne nuit
point au bœuf; quelque aultre, le bœuf, qui ne nuit point à
l'homme; laquelle des deux sera, en verité et en nature, pesti-
lente qualité? Ceulx qui ont la jaunisse, ils voient toutes choses
jaunastres et plus pasles que nous :

Lurida præterea sunt, quæcumque tuentur
Arquati 2 :

ceulx qui ont cette maladie que les medecins nomment Hypo-
phagma, qui est une suffusion de sang sous la peau, voient
toutes choses rouges et sanglantes. Ces humeurs qui changent
aussi les offices de nostre veue, que scavons nous si elles pre-

1. Entre ces effets il y a une telle difference, que ce qui nourrit les uns est
par les autres un poison mortel. Ainsi le serpent, à peine humecté de la saline de
l'homme, pérît, et se dévore lui-même. Lucrèce, IV, 638.

2. Tout paroit jaune à ceux qui ont la jaunisse. Lucrèce, IV-323.
dominent aux bestes, et leur sont ordinaires? car nous en veoyons les unes qui ont les yeulx jaunes comme nos malades de jaunisse, d'autres qui les ont sanglants de rougeur; à celles là il est vraysemblable que la couleur des objects paroit aultr qu'à nous: quel jugement des deux sera le vray? car il n'est pas dict que l'essence des choses se rapporte à l'homme seul; la dureté, la blancheur, la profondeur, et l'aigreur, touchent le service et science des animaux comme la nostre: nature leur en a donné l'usage comme à nous. Quand nous pressons l'œil, les corps que nous regardons, nous les appercevons plus longs et estendus; plusieurs bestes ont l'œil ainsi pressé: cette longueur est doncques, à l'adventure, la veritable forme de ce corps, non pas celle que nos yeulx luy donnent en leur assiette ordinaire. Si nous serrons l'œil par dessous, les choses nous semblent doubles:

Bina hocernarum flagrantia lumina flammis...
Et duplices hominum facies, et corpora bina. 1

Si nous avons les audrels empeschees de quelque chose, ou le passage de l'ouïe resserré, nous recevons le son aultr que nous ne faisons ordinairement: les animaux qui ont les aureilles velues, ou qui n'ont qu'un bien petit trou au lieu de l'audrelle, ils n'oyent par consequent pas ce que nous oyons, et receoivent le son aultr. Nous veoyons aux festes et aux theatres, qu'opposant, à la lumiere des flambeaux, une vitre teinte de quelque couleur, tout ce qui est en ce lieu nous appart ou vert, ou jaune, ou violet:

Et volgo faciunt id lutea russaque vela,
Et ferrugina, quum, magnis intenta theatris,
Per malos volgata trabesque, trementia pendent:
Namque ibi consessum caveaf subter, et onnem
Scenai speciem, patrum, matrumque, deorumque
Insiciunt, coguntque suo fluitare colore 2:

il est vraysemblable que les yeulx des animaux, que nous veoyons estre de diverse couleur, leur produisent les apparence des corps de mesme leurs yeulx.

Pour le jugement de l'operation des sens, il fauldroit doncques que nous en feuissions premièremment d'accord avecques les bestes, secondement entre nous mesmes; ce que nous ne

1. Nous veoyons aux lampes une double lumiere; nous veoyons les hommes avec deux corps et deux visages. Lucrèce, IV, 451.

2. C'est l'effet que produisent ces voiles jaunes, rouges et bruns, qui, suspendus à des poutres, couvrent nos théâtres, et flottent au gré de l'air dans leur vaste enceinte: l'éclat de ces voiles se réfléchit sur les spectateurs; la scène en est frappée; les sénateurs, les femmes, les statues des dieux, sont teints d'une lumière mobile. Lucrècez. IV, 72
sommes aulcunement, et entrons en débat tous les corps de ce que l’un oit, veoid, ou gouste quelque chose aultrément qu’un aultr; et débattons, autant que d’aultr chose, de la diversité des images que les sens nous rapportent. Aultrément oit et veoid, par la régle ordinaire de nature, et aultrément gousté un enfant, qu’un homme de trente ans; et cettuy cy aultrément qu’un sexagenaire : les sens sont aux uns plus obscurs et plus sombres, aux aultres plus ouverts et plus aigus. Nous recevons les choses aultres et aultres, selon que nous sommes, et qu’il nous semble : or, nostre sembler estant si incertain et controversé, ce n’est plus miracle si on nous dict que nous pouvons advouer que la neige nous appauroit blanche; mais que d’establir si de son essence elle est telle et à la vérité, nous ne nous en sçaurions respondre : et ce commencement esbranlé, toute la science du monde s’en va nécessairement à vau l’eau. Quoy, que nos sens mesmes s’entr’empeschent l’un l’aualtre? une peinture semble esleeve à la veue, au maniement elle semble plate : dirons nous que le musc soit agréable ou non, qui resjouit nostre sentiment, et offense nostre goust? Il y a des herbes et des onguents propres à une partie du corps, qui en blecent une aultr : le miel est plaisant au goust, mal plaisant à la veue : ces bagues, qui sont entaillées en forme de plumes, qu’on appelle en devise, Penes sans fin, il n’y a cel qui en puisse discerner la largeur, et qui se sceust defendre de cette piperie que d’un costé elles n’aillent en eslargissant, et s’appointant et estrecissant par l’aualtre, mesme quand on les roule autour du doigt; toutefois au maniement elles vous semblent equables en largeur, et partout pareilles. Ces personnes qui, pour ayder leur volupté, se servoient anciennement de mirouers propres à grossir et aggrandir l’objet qu’ils representent, afin que les membres qu’ils avoient à employer, leur pleussent davantage par cette accroissance oculaire; auquel des deux sens donnoient ils gaigné, ou à la veue qui leur representoit ces membres gros et grands à souhait, ou à l’attouchement qui les leur presentoit petits et desdaignables? Sont ce nos sens qui prestant au subject ces diverses conditions, et que les subjects n’en aient pourtant qu’une? comme nous veoyons du pain que nous mangeons; ce n’est que pain, mais nostre usage en fait des os, du sang, de la chair, des poils, et des ongles;

Ut cibus in membra atque artus quum diditur omnes,
Disperit, atque aliam naturam sufficit ex se1;

1. Comme les aliments qui se filtront dans nos membres, périsissent en formant une nouvelle substance. Lucrèce, III, 703.
toute humaine nature est tousjours au milieu, entre le maistre et le mourir, ne baillant de soy qu'une obscure apparence et umbre, et une incertaine et debile opinion: et si, de fortune, vous fichez vostre pensee à vouloir prendre son estre, ce sera ne plus ne moins que qui voudroit empoigner l'eau; car tant plus il serrera et pressera ce qui de sa nature coule partout, tant plus il perdra ce qu'il vouloit tenir et empoigner. Ainsi, veu que toutes choses sont subjectes à passer d'un changement en aultre, la raison qui y cherche une reelle sub stance, se treuve deceue, ne pouvant rien apprehender de subsistant et permanent, parce que tout ou vient en estre et n'est pas encores du tout, ou commence à mourir avant qu'il soit nay. Platon disoit Que les corps n'avoient jamais existence, ouy bien naissance; estimant que Homere eust fait l'Ocean pere des dieux, et Thetis, la mere, pour nous montrer que toutes choses sont en fluxion, muance et variation perpetuelle; opinion commune à tous les philosophes avant son temps, comme il dict, sauf le seul Parmenides, qui refusoit mouvement aux choses, de la force duquel il faict grand cas: Pythagoras, Que toute matiere est coulante et labile: les stoiciens, Qu'il n'y a point de temps present, et que ce que nous appelons Present n'est que la jointure et assemblage du futur et du passe : Heraclitus, Que jamais homme n'estoit dois fois entre en mesme riviere : Epicharmus, Que celuy qui a jadis emprunte de l'argent, ne le doit pas maintenant; et que celuy qui cette nuict a esté convié à venir ce matin disner, vient aujourd'hui non convié, attendu que ce ne sont plus eulx, ils sont devenus aultres: «et qu'il ne se pouvoit trouver une substance mor - telle deux fois en mesme estat; car, par soubdaineté et légiereté de changement, tantost elle dissipe, tantost elle rassemble, elle vient, et puis s'en va; de façon que ce qui commence à naistre ne parvient jamais jusques à perfection d'estre, pour autant que ce naistre n'acheve jamais et jamais n'arreste comme estant à bout, ains, depuis la semence, va tousjours se changeant et muant d'un à aultre; comme de semence humaine se fait premierement, dans le ventre de la mere, un fruict sans forme, puis un enfant formé, puis estant hors du ventre, un enfant de mammelle, aprèz il de -

1. Que toutes choses sont en vivissitude, transformation, etc. — Fluxion, de fluère, couler, s'échapper; muance, de mutare, changer.

2. Sujecte à changer. — Labile, de labulis, tombant, caduc, fragile.

3. Tout ce passage, à l'exception des quatre vers de Lucrèce, est copié mot pour mot du traité de Plutarque sur le mot ἐι, c. 12, et dans les propres termes d'Amyot. C.
ESSAIS DE MONTAIGNE.

« vient garson, puis consequemment un jouvenceau, aprez un
« homme fait, puis un homme d’aage, à la fin decrepite vieil-
« lard; de maniere que l’aage et generation subseqente va
« tousjours desfaisant et gastant la precedente :

Mutat enim mundi naturam totius atas,
Ex alioque alius status excipere omnia debet;
Nec manet ulla sui similis res : omnia migrant,
Omnia commutat natura, et vertere cogit1.

« Et puis, nous aultres sottement craignons une especie de
« mort, là où nous en avons desjà passé et en passons tant
« d’aultres : car, non seulement, comme disoit Heraclitus, la
« mort du feu est generation de l’air, et la mort de l’air, ge-
« neration de l’eau; mais encore plus manifestement le pou-
« vons nous veoir en nous mesmes ; la fleur d’aage se meurt et
« passe quand la vieilliesse survient, et la jeunesse se termine
« en fleur d’aage d’homme fait, l’enfance en la jeunesse, et le
« premier aage meurt en enfance, et le jour d’hier meurt en
« celuy du jour d’huy, et le jour d’huy mourra en celuy de
« demain, et n’ya rien qui demeure ne qui soit tousjours un;
« car qu’il soit ainsi, si nous demeurons tousjours mesmes et
« uns, comment est ce que nous nous es jouissions maintenant
« d’une chose, et maintenant d’une aultre? comment est ce ce
« que nous aymons choses contraires ou les haisson, nous les
« louons où nous les blasmons? comment avons nous differentes
« affections, ne retenants plus le mesme sentiment en la mesme
« pensee? car il n’est pas vraysemblable que, sans mutation,
« nous prenions aultres passions; et ce qui souffre mutation
« ne demeure pas un mesme, et s’il n’est pas un mesme, il
« n’est doncques pas aussi; ains, quand et l’estre tout un,
« change aussi l’estre simplement, devenant tousjours aultre
« d’un aultre: et par consequent se trompent et mentent les
« sens de nature, prenants ce qui apparoit pour ce qui est, à
« faulte de bien scavoir que c’est qui est. Mais qu’est ce donc-
« ques qui est veritablement? ce qui est eternel ; c’est à dire,
« qui n’a jamais eu de naissance, ny n’aura jamais fin; à qui
« le temps n’apporte jamais aucune mutation : car c’est chose
« mobile que le Temps, et qui apparoit comme en umbre,
« avecques la matiere coulante et fluante, tousjours sans jamais
demeurer stable ny permanente, à qui appartiennent ces

1. Le temps change la face entière du monde ; un nouvel ordre de choses succède
nécessairement au premier : qui être ne demeure constamment le même ; tout nous
atteste les vicissitudes, les révolutions et les méamorphoses continues de la
nature. Lucrèce, V, 826.
L'humeur que succe la racine d'un arbre, elle se fait tronc, éuille et fruict; et l'air n'estant qu'un, il se fait, par l'application à une trompette, divers en mille sortes de sons : sont ce, dis je, nos sens qui façonnent de mesme de diverses qualitez ces subjects? ou s'il les ont telles? et sur ce doute que pouns-nous resoudre de leur veritable essence? Dadvantage, puisque les accidents des maladies, de la resverie ou du sommeil, nous font paroistre les choses aultres qu'elles ne parois-sent aux sains, aux sages, et à ceulx qui veillent; n'est il pas vraissemblable que nostre assiette droicte, et nos humeurs naturelles, ont aussi de quoy donner un estre aux choses, se rap-portant à leur condition, et les accommoder à soy, comme font les humeurs desreglées? et nostre santé aussi capable de leur fournir son visage, comme la maladie? pourquoi n'a le temperé quelque forme des objects relative à soy, comme l'intemperé; et ne leur imprimerà il pareillement son charactere? le de-gousté charge la fadeur au vin; le sain, la saveur; l'alteré, la friandise. Or, nostre estat accommodant les choses à soy, et les transformant selon soy, nous ne sçavons plus quelles sont les choses en verité; car rien ne vient à nous que falsifié et alteré par nos sens. Où le compas, l'esquarre et la regle sont gauches, toutes les proportions qui s'en tirent, touts les bastiments qui se dressent à leur mesure, sont aussi necessairement manques et defaillants; l'incertitude de nos sens rend incertain tout ce qu'ils produisent:

Denique ut in fabrica, si prava est regula prima,
Normaque si fallax rectis regionibus exit,
Et libella aliqua si ex parti claudicat hilum;
Omnia mendose fieri, atque obstipa necessum est,
Prava, cubentia, prona, supina, atque absdna tecta:
Jam ruere ut quadrum videantur velle, ruante
Prodita judicis fallacibus omnia primis:
Sicigitur ratio tibi rerum prava necesse est,
Falsaque sit, falsis quocunque ab sensibus orta est.

Au demourant, qui sera propre à juger de ces differences?
Comme nous disons, aux debats de la religion, qu'il nous faut un juge non attaché à l'un ny à l'autre party, exempt de chois et d'affection, ce qui ne se peult parmy les chrestiens: il ad-

1. Si, dans la construction d'un edifice, l'architecte se sert d'une regle fausse; s. l'équerre s'écarte de la direction perpendiculaire; si le niveau s'éloigne par quelque endroit de sa juste situation, il faut nécessairement que tout le bâtiment soit vicieux, penché, affaisse, sans grace, sans aplomb, sans proportion; qu'une partie semble prête à s'écrouler, et que tout s'écroule en effet, pour avoir été d'abord mal conduit.
vient de même en cecy ; car, s'il est vieil, il ne peut juger du sentiment de la vieillisse, estant luy même partie en ce débat ; s'il est jeune, de même ; sain, de même ; de même. malade, dormant, et veillant : il nous fauldroit quelqu'un exempt de toutes ces qualitez, à fin que, sans preoccupation de jugement, il jugeast de ces propositions comme à luy in-differentes ; et, à ce compte, il nous fauldroit un juge qui ne feust pas.

Pour juger des apparences que nous recevons des subjects, il nous fauldroit un instrument judicatoire ; pour verifier cet instrument, il nous y fault de la demonstration ; pour verifier la demonstration, un instrument : nous voylà au rouet 1. Puisque les sens ne peuvent arrester nostre dispute, estants pleins eulx mesmes d'incertitude, il fault que ce soit la raison : aucune raison ne s'establia sans une aultre raison : nous voylà à reculons jusques à l'infiny. Nostre fantasie ne s'applique pas aux choses estrangieres, ains elle est conceue par l'entremise des sens ; et les sens ne comprennent pas le subject estranger, ains seulement leurs propres passions : et par ains la fantasie et apparence n'est pas du subject, ains seulement de la passion et souffrance du sens ; laquelle passion et subject sont choses diverses : par quoy qui juge par les apparences, juge par chose aultre que le subject. Et de dire que les passions des sens rapportent à l'ame la qualité des subjects estrangiers, par ressemblance ; comment se peult l'ame et l'entendement asseurer de cette ressemblance, n'ayant de soy nul commerce avecques les subjects estrangiers? Tout ainsi comme, qui ne cognoist pas Socraîns, veoyant son pourtraict, ne peut dire qu'il luy ressemble. Or, qui vouldroit toutesfois juger par les apparences ; si c'est par toutes, il est impossible ; car elles s'entr'empeschent par leurs contrarietez et discrepances 2, comme nous vecyons par experience : sera ce qu'auncunes apparences choisies reglent les aultres? il fauldra verifier cette choisie par une aultre choisie, la seconde par la tierce ; et par ains ce ne sera jamais fait. Finalement, il n'y a aucune constante existence, ny de nostre estre, ny de celuy des objectz ; et nous, et nostre juge-ment, et toutes choses mortelles, vont coulant et roulant sans cesse : ainsin, il ne se peut establir rien de certain de l'un à l'autre, et le jugeant et le jugé estants en continuelle muta-tion et bransle.

Nous n'avons aucune communication à l'estre, parce que

1. C'est-à-dire au bout de nos inventions.
2. Discrepance, du latin discrepantia, différence, disconvenance, diversité.
mots, Devant, et Aprez, et A esté, ou Sera, lesquels tout de
prime face montrent évidemment que ce n'est pas chose qui
soit; car ce seroit grande sottise, et faulseté toute apparente,
de dire que cela soit, qui n'est pas encore en estre, ou qui
desjà a cessé d'estre; et quant à ces mots, Present, Instant.
Maintenant, par lesquels il semble que principalement nous
soustenons et fondons l'intelligence du temps, la raison
la descouvrant, le destruict tout sur le champ; car elle le
fond incontinent, et le partit en futur et en passé, comme le
voulant veoir nécessairement desparty en deux. Autant en
advient il à la nature qui est mesuree, comme au temps qui
la mesure; car il n'y a non plus en elle rien qui demeure,
ne qui soit subsistant, ains y sont toutes choses ou nees, ou
naissantes, ou mourantes. Au moyen de quoy ce seroit peché
de dire de Dieu, qui est le seul qui Est, que il feut, ou il
sera; car ces termes là sont des declinaisons, passages ou vi-
cissitudes de ce qui ne peut durer ny demeurer en estre :
parquoy il fault conclure que Dieu seul Est, non point selon
aucune mesure du temps, mais selon une éternité immuable
et immobile, non mesuree par temps, ny subjecte à aucune
declinaison; devant lequel rien n'est, ny ne sera aprez, ny
plus nouveau ou plus recent; ains un reallement Estant, qui,
par un seul Maintenant, emplit le Tousjours; et n'y a rien
qui veritablement soit, que luy seul, sans qu'on puisse dire,
Il a esté, ou, Il sera, sans commencement et sans fin."

A cette conclusion si religieuse d'un homme paën, je veux
joindre seulement ce mot d'un tesmoing de mesme condition,
pour la fin de ce long et ennuyeux discours, qui me fournirroit
de matiere sans fin: « O la vile chose, dict il, et abjecte, que
l'homme, s'il ne s'esleve au dessus de l'humanité! » Voylà un
bon mot et un utile desir, mais pareillement absurde: car de faire
la poignee plus grande que fe poing, la brassée plus grande
que le bras, et d'esperer enjamber plus que de l'estendue de nos
jambes, cela est impossible et monstrueux; ny que l'homme se
monte au dessus de soy et de l'humanité: car il ne peut veoir
que de ses yeulx, ny saisir que de ses prinses. Il s'eslevera, si
Dieu luy preste extraordinairement la main; il s'eslevera, aban-
donnant et renonceant à ses propres moyens, et se laissant
haulser et soublever par les moyens purement celestes. C'est à
noustre foy chrestienne, non à sa vertu stoïcque, de pretendre
à cette divine et miraculeuse metamorphose.

FIN DU TOME PREMIEI.
<table>
<thead>
<tr>
<th>Chapitres</th>
<th>Page</th>
</tr>
</thead>
<tbody>
<tr>
<td>TABLE DES MATIÈRES</td>
<td></td>
</tr>
<tr>
<td>CONTENUES DANS LE PREMIER VOLUME</td>
<td></td>
</tr>
<tr>
<td></td>
<td></td>
</tr>
<tr>
<td>L'AUTEUR AU LECTEUR.</td>
<td>1</td>
</tr>
<tr>
<td></td>
<td></td>
</tr>
<tr>
<td>LIVRE PREMIER</td>
<td></td>
</tr>
<tr>
<td></td>
<td></td>
</tr>
<tr>
<td>I. Par divers moyens on arrive à pareille fin.</td>
<td>3</td>
</tr>
<tr>
<td>II. De la tristesse.</td>
<td>4</td>
</tr>
<tr>
<td>III. Nos affections s'emportent au delà de nous.</td>
<td>5</td>
</tr>
<tr>
<td>IV. Comme l'âme descharge ses passions sur des objects fauls, quand</td>
<td>8</td>
</tr>
<tr>
<td>les vrais luy defaillent.</td>
<td>16</td>
</tr>
<tr>
<td>V. Si le chef d'une place assiégée doit sortir pour parlementer.</td>
<td>18</td>
</tr>
<tr>
<td>VI. L'heure des parlements, dangereuse.</td>
<td>26</td>
</tr>
<tr>
<td>VII. Que l'intention juge nos actions.</td>
<td>22</td>
</tr>
<tr>
<td>VIII. De l'oysifvête.</td>
<td>24</td>
</tr>
<tr>
<td>IX. Des menteurs.</td>
<td>25</td>
</tr>
<tr>
<td>X. Du parler prompt ou tardif.</td>
<td>30</td>
</tr>
<tr>
<td>XI. Des prognostications.</td>
<td>32</td>
</tr>
<tr>
<td>XII. De la constance.</td>
<td>36</td>
</tr>
<tr>
<td>XIII. Ceremonie de l'entrevue des rois.</td>
<td>38</td>
</tr>
<tr>
<td>XIV. On est puny pour s'opiniater à une place sans raison.</td>
<td>39</td>
</tr>
<tr>
<td>XV. De la punition de la couardise.</td>
<td>40</td>
</tr>
<tr>
<td>XVI. Un trait de quelques ambassadeurs.</td>
<td>42</td>
</tr>
<tr>
<td>XVII. De la peur.</td>
<td>45</td>
</tr>
<tr>
<td>XVIII. Qu'il ne fault juger de nostre heure qu'apres la mort.</td>
<td>47</td>
</tr>
<tr>
<td>XIX. Que philosopher c'est apprendre à mourir.</td>
<td>50</td>
</tr>
<tr>
<td>XX. De la force de l'imagination.</td>
<td>66</td>
</tr>
<tr>
<td>XXI. Le prouft de l'un est dommage de l'autre.</td>
<td>75</td>
</tr>
<tr>
<td>XXII. De la coutume, et de ne changer aysement une loy recue.</td>
<td>76</td>
</tr>
<tr>
<td>XXIII. Divers evenements de mesme conseil.</td>
<td>91</td>
</tr>
<tr>
<td>XXIV. Du pedantisme.</td>
<td>100</td>
</tr>
<tr>
<td>XXV. De l'institution des enfants.</td>
<td>112</td>
</tr>
<tr>
<td>XXVI. C'est folie de rapporter le vray et le faulx au jugement de nostre</td>
<td>144</td>
</tr>
<tr>
<td>suffisance.</td>
<td>148</td>
</tr>
<tr>
<td>XXVII. De l'amitié.</td>
<td>160</td>
</tr>
<tr>
<td>XXVIII. Vingt et neuf sonnets d'Estienne de la Boëtie.</td>
<td>171</td>
</tr>
<tr>
<td>XXIX. De la moderation.</td>
<td>175</td>
</tr>
<tr>
<td>XXX. Des Cannibales.</td>
<td>188</td>
</tr>
<tr>
<td>XXXI. Qu'il faut sobrement se mesler de juger des ordonnances divines.</td>
<td>190</td>
</tr>
<tr>
<td>XXXII. De fuir les voluptez, au prix de la vie.</td>
<td>191</td>
</tr>
<tr>
<td>XXXIII. La fortune se rencontre souvent au train de la raison.</td>
<td></td>
</tr>
</tbody>
</table>
LIVRE SECONDE

I. De l'inconstance de nos actions. .................................................. 305
II. De l'avarice. .................................................................................. 311
III. Coutume de l'isle de Cea. .............................................................. 320
IV. A demain les affaires. .................................................................. 333
V. De la conscience. .......................................................................... 335
VI. De l'exercitation. ........................................................................ 339
VII. Des recompenses d'honneur. ........................................................ 349
VIII. De l'affection des peres aux enfants. — A madame d'Estissac. 353
IX. Des armes des Parthes. ................................................................. 371
X. Des livres. ..................................................................................... 374
XI. De la cruauté. .............................................................................. 387
XII. Apologie de Raimond Sebond. .................................................... 401
Montaigne, Michel Eyquem de Essais Nouv. éd.

PLEASE DO NOT REMOVE CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY